00038463

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

VOYAGE

DANS

L'EMPIRE OTHOMAN,

L'ÉGYPTE ET LA PERSE.

TOME I.

639

DÉCRET

Concernant les Contrefacteurs, rendu le 19 juillet 1793, l'an 2 de la République.

LA CONVENTION NATIONALE, après avoir entendu le rapport de son comité d'instruction publique, décrète ce qui suit :

ART. I. Les auteurs d'écrits en tout genre, les compositeurs de musique, les peintres et dessinateurs qui feront graver des tableaux ou dessins, jouiront durant leur vie entière, du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

ART. II. Leurs héritiers ou cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans après la mort des auteurs.

ART. III. Les officiers de paix, juges-de-paix ou commissaires de police seront tenus de faire confisquer, à la requisiton et au profit des auteurs, compositeurs, peintres ou dessinateurs et autres, leurs héritiers ou cessionnaires, tous les exemplaires des éditions imprimées ou gravées sans la permission formelle et par écrit des auteurs.

ART. IV. Tout contrefacteur sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'édition originale.

ART. V. Tout débitant d'édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu contrefacteur, sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'édition originale.

ART. VI. Tout citoyen qui mettra au jour un ouvrage, soit de littérature ou de gravure dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux exemplaires à la bibliothèque nationale ou au cabinet des estampes de la République, dont il recevra un reçu signé par le bibliothécaire; faute de quoi il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des contrefacteurs.

ART. VII. Les héritiers de l'auteur d'un ouvrage de littérature ou de gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux beaux-arts, en auront la propriété exclusive pendant dix années.

Je place la présente édition du VOYAGE DANS L'EMPIRE OTHOMAN, L'ÉGYPTE ET LA PERSE, *sous la sauve-garde des lois et de la probité des citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les tribunaux tout* contrefacteur, distributeur *ou* débitant *d'édition contrefaite. J'assure même au citoyen qui me fera connaître le* contrefacteur, distributeur *ou* débitant, *la moitié du dédommagement que la loi accorde. Les* deux exemplaires, *en vertu de la loi, sont déposés à la bibliothèque nationale.*

Paris, ce 21 floréal an 9 de la République française.

H. AGASSE.

VOYAGE

DANS

L'EMPIRE OTHOMAN,

L'ÉGYPTE ET LA PERSE,

FAIT par ordre du Gouvernement, pendant les six premières années de la République;

PAR G. A. OLIVIER,

Membre de l'Institut national, de la Société d'Agriculture du département de la Seine, etc. etc.

AVEC ATLAS.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ H. AGASSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES POITEVINS, N°. 18.

AN 9.

38463

00038463

AVANT-PROPOS.

Un auteur célèbre a dit que le genre des voyages appartenait à l'histoire et non pas aux romans (1) : il nous a prouvé dans un style clair, précis, énergique, que les sujets les plus sérieux, les discussions les plus importantes pouvaient intéresser toutes les classes de lecteurs, et plaire encore plus que le style fleuri, les épisodes romanesques, les descriptions exagérées ou fausses de la plupart des voyageurs.

Pénétré, comme lui, de cette vérité, je me suis interdit, dans cette relation, toute anecdote singulière, tout récit plaisant, plus propres à amuser qu'à instruire. Je n'ai pas voulu employer ces couleurs trop brillantes qui peuvent séduire un instant, mais dont l'effet est passager. La vue d'un champ abandonné, couvert de myrtes, celle d'un jardin confusément planté de dattiers ou d'orangers, n'ont jamais pu enflammer mon imagination, et j'ai souvent considéré, sans étonnement, des chapiteaux écornés, des tronçons épars de colonnes.

Ce n'est pas que je n'aie été frappé de la beauté des sites; que l'aspect de Délos et d'Athènes, d'Alexandrie et de Babylone ne m'ait arraché des soupirs. Je n'ai jamais contemplé le Bosphore, la Propontide et l'Hellespont sans être ému, sans excuser Constantin, et sans me dire que la nature aurait tout fait pour ces contrées, si elle n'y avait placé en même tems la peste et un peuple fanatique, ennemi des sciences et des arts.

(1) Volney, *Voyag. en Syrie et en Égypte.*

Constantinople intéresse sous tant de rapports, que je n'ai pas cru devoir quitter cette capitale de l'Empire othoman sans esquisser rapidement les mœurs d'un peuple singulier, qui paraît n'avoir été d'abord qu'une grande société religieuse et militaire, sans faire connaître quelques-uns de ses usages, sans jeter un coup-d'œil sur son gouvernement, et sans faire remarquer que le despotisme, si terrible envers les sujets tributaires, conserve, à l'égard des Turcs, des formes modérées dont il est dangereux de s'écarter. Si le sultan et ses préposés sont investis d'un grand pouvoir, le peuple est toujours prêt à se soulever s'ils en abusent.

La Troade m'a rappelé la gloire d'Homère, et cette guerre vraie ou fabuleuse à laquelle tous les dieux de l'Olympe prirent part. J'ai foulé avec respect les cendres des héros grecs et troyens. J'ai cherché avec empressement la position de cette ville fameuse qui soutint pendant dix ans les efforts de tous les Grecs réunis. J'ai suivi avec plaisir le cours du Simoïs et du Scamandre ; mais j'ai gémi de voir si peu d'habitans, si peu de culture sur un sol qui pourrait être couvert des plus riches moissons.

Les îles de l'Archipel m'ont paru sèches, arides, montagneuses, quoique productives et situées sous un climat heureux. Les Grecs qui les habitent, loin des tyrans qui oppriment leur patrie, ont conservé leur gaieté, leur activité et leur amour de l'indépendance : ceux de Scio, à l'abri de leurs priviléges, se montrent les plus actifs, les plus industrieux et les plus probes de tous.

L'île de Crète, si misérable, si pauvre aujourd'hui, intéresse par ses productions, par sa position avantageuse, par le souvenir de ses anciens habitans, et par les Sphachiotes

qui, du haut de leurs montagnes, bravent l'arrogance des Turcs et se jouent de tous leurs efforts.

L'Égypte m'a donné l'idée d'une extrême fécondité, moyennant un travail soutenu, une sage et intelligente distribution des eaux du Nil. L'Égypte, située entre l'Asie et l'Afrique, entre les mers d'Europe et celles des Indes, a paru devoir être le point central du commerce de toutes les nations, à l'un des plus grands-hommes de l'antiquité, et à celui, parmi nous, qui se montre encore plus grand. Le fleuve qui donne la vie à cette région brûlante, aussi réglé dans ses crues, que le cours des astres et le mouvement de l'Univers, est bien fait pour étonner ceux-là même qui savent observer la marche de la nature, et qui sont familiarisés avec ses phénomènes.

A l'exemple de tous les voyageurs, nous n'avons pas quitté l'Égypte sans payer aux pyramides notre tribut d'admiration, sans descendre dans ces vastes catacombes que la main de l'homme n'a pas craint de profaner.

La Syrie, extrêmement variée dans ses productions, dans son climat, dans son sol; la Syrie, brûlante au rivage de la mer, tempérée sur le penchant des montagnes, fraîche à leur sommet, n'est plus au-delà de ces montagnes, qu'un pays stérile, inhabité. Les ports de Tyr et de Sidon doivent rappeler l'activité et l'industrie des peuples qui en firent l'entrepôt d'un commerce étendu, et Alexandrète eût rempli peut-être les vues du conquérant qui l'a fondée, si l'air le plus mal-sain de la terre ne s'y fût constamment opposé. Pourquoi faut-il que cette intéressante région soit opprimée par les Turcs, gouvernée en partie par l'homme le plus méchant de la Terre (1), et qu'elle soit en outre

(1) Dgézar-Pacha.

exposée aux tremblemens de terre, ces épouvantables fléaux. Nous avons vu les déplorables effets de celui qui se fit ressentir à Lataquie pendant notre séjour en Perse.

Si la partie supérieure de la Mésopotamie est extrêmement fertile et tempérée, l'autre est aride et brûlante. Les rives de l'Euphrate et du Tigre, si peuplées autrefois, sont presque toutes désertes, ou ne sont plus fréquentées aujourd'hui que par ces tribus d'arabes pasteurs, dont les mœurs intéressent, dont les usages et les lois patriarchales méritent quelques instans toute l'attention du philosophe. Nous ne les confondrons pas avec ces hordes errantes, peu nombreuses, sans cesse en état de guerre, toujours prêtes à enlever des troupeaux et dépouiller les voyageurs.

La Babylonie, dont le sol est uni, dont les terres sont profondes, a dû être un grenier d'abondance, habitée par un peuple civilisé, industrieux et agricole : il n'est pas surprenant que l'astronomie ait pris naissance là où l'éternelle clarté d'un ciel très-pur invitait sans cesse l'homme à contempler les astres et à suivre leurs mouvemens. Aujourd'hui la chaleur excessive du soleil, augmentée par l'abandon et la nudité de presque toutes les terres, oblige l'homme, en été, à passer la journée dans des souterrains, et la nuit dans les champs ou sur le toit des maisons. Un vent qui asphyxie, et que nous distinguerons du vent brûlant d'Afrique, se montre quelquefois dans ces contrées, et des nuées de sauterelles ravagent assez souvent les récoltes, sans que le stupide et résigné Musulman fasse le moindre effort pour s'en garantir.

En traversant les montagnes occupées par les Curdes, j'aurai occasion de faire connaître ce peuple guerrier, pasteur et cultivateur, qui ressemble si fort aux Mèdes ses ancêtres.

ancêtres. Il m'a paru le même, soit que je l'aie observé dans les contrées, en apparence soumises à la domination othomane, soit que je l'aie vu livré aux troubles et aux agitations qui désolent ses voisins.

Depuis plus de soixante ans une suite d'hommes ambitieux a successivement dévasté la Perse pour la gouverner. Les villes les plus florissantes sous le règne des Sophis, n'offrent partout que des ruines : les trois quarts des habitans ont péri ou se sont enfuis vers les régions calmes et fertiles de l'Indostan. Un séjour de plusieurs mois à la cour, pour remplir une mission de la plus haute importance, m'a fourni l'occasion d'observer les grands, d'étudier le peuple, et de recueillir des matériaux intéressans pour l'histoire des guerres intestines qui désolent cet Empire depuis la mort de Nadir-Chah.

De Kermancha à Casbin, de Téhéran à Ispahan, et depuis cette ville jusqu'à Amadan, la Perse ne m'a offert qu'un pays élevé, hérissé de hautes montagnes dégarnies de bois, et coupé par de vastes plaines, la plupart incultes. Tout cet espace est froid en hiver, extrêmement chaud en été : il est en général très-sec et peu fertile. On n'y obtient des productions qu'au moyen de l'eau, et ce n'est qu'à force de travaux que l'on est parvenu à se procurer des sources assez abondantes pour tous les besoins domestiques et pour l'arrosement des terres.

A notre retour, une guerre terrible, sans exemple dans l'histoire des peuples, ne permit point de nous embarquer en Syrie; et malgré le desir ardent de revoir notre patrie, malgré les infirmités de Bruguière mon collégue, et son aversion bien fondée pour les voyages à cheval, il fallut revenir par terre à Constantinople. Nous nous rendîmes

en Chypre dans la saison de l'année la plus dangereuse. Nous traversâmes cette île dont les Grecs ont chanté avec raison les merveilles, et dont les Turcs ont fait un lieu d'infection et de mortalité. Nous en sortîmes le plus promptement possible, et vînmes aborder en Caramanie.

L'Asie mineure réunit les productions des pays les plus froids à celles des pays les plus tempérés. Chaude sur les bords et aux environs de la mer, froide dans l'intérieur, élevée, ornée de montagnes boisées, de plaines grandes, fertiles et arrosées, l'Asie mineure est peut-être le pays de la terre le plus beau, le plus varié, le plus susceptible de nourrir une grande population. Nulle contrée n'a des côtes plus sinueuses et des ports plus nombreux, plus sûrs et plus vastes.

Arrivés à Constantinople, nous fîmes demander un sauf-conduit à l'agent de la puissance européène qui couvrait les mers de ses vaisseaux : il nous fut refusé. Ce refus nous procura l'avantage de voir l'Attique, l'isthme de Corinthe, le golfe de Lépante, les îles d'Itaque, de Céphalonie et de Corfou ; mais il fut peut-être la cause de la mort de mon collégue. Bruguière succomba, à Ancône, à une maladie occasionée par les fatigues d'un long voyage et le chagrin subit d'avoir perdu un frère sur la même terre à laquelle nous venions d'aborder.

Bruguière sera long-tems regretté par ses amis : il le sera sans cesse par celui qui avait eu si souvent occasion d'apprécier les qualités de son cœur, d'admirer les ressources de sa tête et la profondeur de ses connaissances ; par celui qui aurait si grand besoin de son secours pour la publication des objets intéressans d'histoire naturelle qui résultent de ce voyage. Personne n'avait mieux approfondi

que Bruguière la classe si difficile, si nombreuse, si variée de vers, de mollusques, de coquillages. Il s'était livré de bonne heure à l'étude de la botanique, et il n'était point étranger aux autres parties de l'histoire naturelle. On doit bien regretter qu'une mémoire étonnante et la plus grande facilité de s'énoncer lui aient fait négliger de noter ses observations, et l'aient même, dans tous les tems, rendu très-paresseux à écrire.

Quoique privé de mon collaborateur pour la publication particulière des objets d'histoire naturelle inédits ou peu connus, je ne m'en occuperai pas moins sans relâche dès que la partie historique sera un peu plus avancée, et que la paix générale viendra activer de nouveau, parmi nous, la librairie.

Les goûts de Bruguière, son état maladif et son penchant décidé pour une vie retirée et tranquille, ne lui ayant pas permis, dans le cours de ce voyage, de se livrer au même genre d'étude que moi, et de se transporter dans tous les lieux où il y avait des observations à faire, des faits à recueillir, j'ai dû me charger seul de la partie du voyage, relative aux mœurs, aux usages, aux lois des peuples que nous visitions. Je n'ai pas négligé, pour la rendre encore plus intéressante, de porter mes regards vers nos relations politiques et commerciales. La géographie, tant ancienne que moderne, la géoponie et la physique générale ont dû fixer en même tems mon attention ; et si je n'ai pas donné à mon travail tout l'intérêt dont il était susceptible, c'est que les forces de l'homme, comme on sait, restent toujours bien au dessous de ses desirs.

Je dois témoigner ici ma reconnaissance aux citoyens Rufin, Dantan et Franquini, que j'ai long-tems consultés

à Constantinople, et qui se sont toujours empressés de répondre à mes questions relativement aux usages et aux lois du pays. Les deux derniers ont même poussé la complaisance jusqu'à me procurer les moyens d'interroger les Turcs les plus instruits de la capitale, et à me servir d'interprète auprès d'eux toutes les fois que j'en avais besoin. Je dois à quelques négocians et à quelques commissaires des relations commerciales, que je me ferai un devoir de nommer, des renseignemens sur le commerce et les productions du Levant; je dois enfin à M. Jean Hérathius, médecin et prêtre arménien, né à Ispahan, quelques détails relatifs à l'histoire des guerres intestines de la Perse.

ÉVALUATION

Des monnaies, poids et mesures dont il est fait mention dans cet Ouvrage.

La *bourse turque* vaut 500 piastres, à peu près 1000 francs.

La *piastre* est divisée en 40 paras qu'on peut évaluer à 2 francs.

Le *para* se divise en 3 aspres : il équivaut à 5 centimes.

La *piastre turque* valait autrefois environ 3 livres ; mais depuis l'altération successive des monnaies sous les derniers sultans, la piastre ne vaut guère plus de 1 franc 50 centimes. Nous l'avons cependant évaluée à 2 fr. à l'imitation des négocians français.

Le *quilot* est une mesure de capacité qu'on emploie pour les grains seulement. Quatre quilots et demi font à peu près la charge de Marseille. Un quilot de froment pèse depuis dix-huit jusqu'à vingt-deux ocques, suivant la qualité de ce froment.

L'*ocque* vaut un peu plus de trois livres deux onces poids de Marseille, un peu moins de quarante onces et demie poids de Paris, ou mille deux cent trente-neuf grammes.

Le *cantaar* est de quarante-quatre ocques.

Le *pic* est une mesure de longueur. On en connaît quatre à Constantinople : le plus petit, ou celui employé pour les étoffes de soie, va à peine à deux pieds (65 centimètres.)

Celui des étoffes de coton et de laine ne va pas à deux pieds un pouce (68 centimètres.)

Celui de l'arsenal va à peu près à vingt-six pouces (70 centimètres et demi.)

Le pic de maçonnerie, ou le grand pic, est de deux pieds quatre pouces trois lignes, ou 76 centimètres et demi.

VOYAGE

DANS

L'EMPIRE OTHOMAN.

VOYAGE

VOYAGE
A CONSTANTINOPLE,
AUX ILES
DE L'ARCHIPEL ET EN CRÈTE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Paris. Séjour à Toulon et à Marseille. Départ de cette dernière ville avec un convoi destiné pour le Levant. Conduite des officiers du navire. Arrivée à Constantinople.

A la fin d'octobre 1792, le conseil exécutif provisoire (1), pénétré des avantages qui devaient résulter d'un voyage dans l'Empire othoman, l'Égypte et la Perse, relativement au commerce, à l'agriculture, à l'histoire naturelle, à la physique générale, à la géographie, à la médecine et même à nos relations politiques avec la Turquie; persuadé que ces contrées intéressantes n'avaient pas été considérées sous leur vrai point de vue, ou ne l'avaient été que partiellement, et qu'il nous restait encore sur elles beaucoup de connaissances à acquérir, fixa son choix, pour remplir son objet, sur le citoyen Bruguiere et sur moi; nous donna diverses instructions, tant verbales que par écrit, et nous pressa de partir le plus

(1) Les membres de ce conseil étaient les citoyens Monge, Garat, Roland, Lebrun, Claviere et Pache.

promptement qu'il nous serait possible, afin de profiter de la corvette *la Belette*, armée à Toulon et prête à mettre à la voile.

Nous nous empressâmes de faire nos préparatifs, d'acheter quelques instrumens de physique et d'histoire naturelle, propres à nos observations et à nos recherches, et de nous munir de quelques livres pour nous délasser et nous instruire. Nous partîmes de Paris le 7 novembre à huit heures du soir, après avoir passé la journée avec quelques amis, dont nous avons reçu, pendant notre absence et pendant les orages de la révolution, les preuves les plus sincères d'attachement. J'ai eu la satisfaction, à mon retour, d'apprendre qu'à travers mille dangers, plus encore par leur fermeté et leur courage, que par leur prudence, ils étaient parvenus heureusement au port, et que la République pouvait encore les compter parmi les meilleurs citoyens.

Arrivés à Avignon, le citoyen Bruguiere prit la route de Montpellier, pour embrasser son père, son épouse et ses enfans, et régler quelques affaires de famille; je pris celle du département du Var, pour embrasser aux Arcs mes parens, et déposer à Saint-Tropez mon épouse dans les bras des siens. Nous nous rendîmes à peu près dans le même tems à Toulon, d'où nous espérions partir au premier beau tems; mais pour des raisons qu'il est inutile d'exposer ici, la corvette attendit long-tems en rade l'ordre du départ, et après deux ou trois mois d'attente elle fut obligée de désarmer.

Surpris d'un si long retard, et fâchés de perdre notre tems ou de ne pas l'employer d'une manière utile, malgré les espérances qu'on nous donnait de tems en tems, que nous partirions bientôt, nous écrivîmes au ministre des affaires étrangères, pour le prier de hâter notre départ, ou de nous rappeler si le gouvernement ne jugeait plus notre voyage utile au service de la République. Le ministre nous répondit qu'il venait de donner ordre au citoyen Guis, correspondant des affaires étrangères à Marseille, de chercher un bâtiment neutre qui voulût nous embarquer, ainsi qu'un ingénieur-constructeur, deux diamantaires et divers autres citoyens que le gouvernement envoyait à Constantinople, conformément aux demandes qui lui en avaient été faites par le reys-éfendi et le

capitan pacha. Nous nous rendîmes aussitôt à Marseille, et, en attendant de mettre à la voile, nous nous occupâmes à visiter les manufactures, à prendre des renseignemens sur les contrées que nous allions parcourir, et notamment sur le commerce que cette ville fait avec le Levant.

La guerre n'avait pas encore interrompu nos liaisons commerciales avec la Turquie. La Méditerranée était encore libre, mais d'un moment à l'autre les Anglais et les Espagnols, avec qui nous étions déjà en guerre, pouvaient s'y montrer avec des forces supérieures à celles qu'on avait à leur opposer. Il était intéressant pour nous de hâter le moment de notre départ. Le citoyen Guis ne négligea rien pour nous trouver une embarcation neutre ; mais comme ses démarches furent inutiles, il eut recours à un navire français de construction étrangère, destiné pour Constantinople, et qui devait faire partie du convoi que l'on préparait à Marseille pour les différentes Echelles du Levant.

Jusqu'alors nous nous étions flattés de faire ce voyage avec le citoyen Semonville, nommé depuis quelque tems ambassadeur de la République près la Porte othomane; mais un ordre du ministre le rappela à Paris lorsque tout était disposé pour son départ, et que nous n'attendions plus qu'un vent favorable pour mettre à la voile.

Nous partîmes de Marseille le 22 avril 1793, au nombre environ de vingt-neuf voiles, escortées par la frégate *la Sibylle*, commandée par le capitaine Rondeau. Le tems était beau, le vent faible, la mer assez calme. Nous entrâmes le lendemain matin dans la rade de Toulon, où nous passâmes jusqu'au 29 avril pour attendre quelques traîneurs.

Le 25, nous eumes la satisfaction de voir arriver un convoi nombreux venant de Smyrne, de Salonique et des principales Echelles du Levant, escorté par *la Modeste*, frégate commandée par le capitaine Venel. On connaissait déjà à Toulon les détails intéressans de son combat contre la flotte du fameux corsaire Lambro, dont nous aurons occasion de parler ailleurs.

Depuis deux jours le vent soufflait avec violence au nord-ouest,

lorsque nous appareillâmes sous l'escorte du vaisseau *le Duquesne*, de 74, commandé par le capitaine Venoe; de la frégate *la Sibylle*, de 40; de la frégate *la Sérieuse*, et des corvettes *la Sensible* et *le Rossignol*. Le vent se soutint pendant quelques jours dans la même partie, de sorte que bientôt nous reconnûmes la côte occidentale de la Sardaigne, et peu après celle d'Afrique. La mer était si grosse, que presque tous les passagers furent sur les cadres. Je fus très-malade jusqu'à la hauteur de Malte, et incommodé de tems en tems du mal de mer pendant toute la traversée.

Il y avait à peine huit jours que nous étions partis de Toulon, lorsque nous découvrîmes, d'un côté, la côte méridionale de la Sicile, et de l'autre, Goze et Malte. Après avoir dépassé ce canal, le tems devint plus beau, la mer fut moins agitée, le vent faiblit, mais il continua de souffler de la partie nord-ouest. Nous vîmes quelques oiseaux de passage, tels que des cailles, des tourterelles, venir se reposer sur les cordages du navire. Le douzième jour nous aperçûmes l'île de Sapience et les montagnes de la Morée, et avant la nuit nous reconnûmes le cap Matapan; le treizième, nous nous trouvâmes entre Cerigo et l'île de Crète. Ce fut là que *le Duquesne* nous quitta pour retourner à Toulon, et que le capitaine Rondeau prit le commandement du convoi. Le lendemain nous aperçûmes de fort loin les montagnes de l'île de Crète, désignées par les marins, sous le nom *des Monts-Blancs*.

Une partie du convoi destiné pour l'Egypte et pour la Syrie se sépara de nous, sous l'escorte de *la Sérieuse*, et prit sa route à l'est, tandis que nous dirigeâmes au nord. Nous n'étions en mer que depuis quinze jours, lorsque nous nous trouvâmes, au coucher du soleil, près de l'entrée du port de Milo. Le vent était au nord: nous crûmes, pendant quelque tems, que nous allions mouiller dans le port de cette île; mais nous reconnûmes notre erreur au signal qui fut fait de louvoyer, en attendant que le capitaine Rondeau eût reçu, à son bord, un pilote de cette île.

Le gouvernement français entretenait à Milo et à l'Argentière, de vieux marins pour servir de pilotes aux vaisseaux de guerre qui arrivaient dans ces parages difficiles. Il était expressément défendu

aux capitaines de négliger une précaution d'où pouvait dépendre le salut du vaisseau, dans une mer parsemée d'écueils, orageuse en hiver, assez étroite pour qu'on soit obligé quelquefois de gagner un port ou de se mettre à l'abri d'un coup de vent, dans une anse ou derrière quelque île. Il faut, dans ce cas, qu'une longue expérience ait appris les passages que l'on peut tenter, les dangers que l'on doit éviter, et que l'on connaisse, par la sonde, tous les mouillages où l'on peut aller jeter l'ancre sans s'exposer à périr.

Le seizième jour, le vent ayant tourné au sud, nous nous trouvâmes sur l'île de Cherpho : nous avions derrière nous l'écueil de la Fauconière, et l'île de Siphante nous restait au sud-est. Nous passâmes, dans la soirée, entre les îles de Zéa et de Thermie; le dix-septième, nous dirigeâmes sur le cap Doro. Bientôt nous laissâmes en arrière Andros et Tine, si voisines l'une de l'autre, qu'elles nous paraissaient se confondre ; le dix-huitième, nous dépassâmes Ipsera, et nous vînmes reconnaître Mételin. Le vent continuait à souffler légèrement de la partie du sud ; le tems était très-beau : dans la matinée, les navires destinés pour Smyrne, sous l'escorte de *la Sibylle*, s'étaient dirigés à l'est ; ceux pour Salonique, sous l'escorte de *la Sensible*, avaient pris leur route à l'ouest-nord-ouest : nous continuâmes, au nombre de trois, la nôtre pour Constantinople, sous l'escorte du *Rossignol*.

Notre navire était si mauvais voilier, que jusqu'alors nous avions été constamment les derniers du convoi, et que les corvettes venaient souvent nous remorquer. Notre état-major, le plus grossier et le plus ignorant de tous les marins du midi de la France, vomissait, dans ces cas, un torrent d'injures si sales et si dégoûtantes, que nous étions obligés d'aller nous enfermer pour ne pas les entendre; du reste, tant le capitaine que le lieutenant, et surtout le subrecargue, se conduisirent avec la plus grande indécence vis-à-vis tous les passagers que le gouvernement envoyait dans le Levant, injuriant les uns, menaçant les autres, les mettant tous à la diète la plus sévère, quoique les provisions fussent assez abondantes à bord, et que le prix accordé pour notre passage et notre nourriture fût au dessus du prix ordinaire.

Le dix-neuvième, nous dépassâmes Mételin : nous découvrîmes la côte de la Troade et Ténédos, et le soir, le tems nébuleux faisant craindre quelque bourasque, il fut convenu, entre les capitaines, de se mettre en panne, afin de ne pas entrer dans le canal des Dardanelles pendant la nuit ; mais lorsqu'il fit assez sombre pour que notre navire ne fût pas aperçu, on ferma les volets de la grand'chambre et l'on fit voile au nord. Le citoyen Brun, ingénieur-constructeur, ainsi que les chefs d'ouvriers qu'il amenait avec lui, s'apercevant de la manœuvre contraire à ce qui avait été ordonné par le capitaine de la corvette et convenu entre les capitaines des navires, voulurent faire des représentations. Ils reçurent, selon la coutume, des injures et des menaces : la dispute devint si sérieuse, que tous les passagers se présentèrent sur le pont. Il y avait long-tems que l'on craignait que des hommes qui montraient tant de répugnance à être remorqués, n'eussent envie de se laisser prendre par quelque vaisseau ennemi, ou de faire échouer leur navire : l'occasion n'avait pas été favorable jusqu'alors, mais elle le devenait en entrant dans le canal. Cette crainte, que j'étais bien loin de partager, et que je crois n'avoir jamais été fondée, découlait naturellement de la conduite des trois officiers, et pouvait naître facilement chez des hommes aigris par des propos injurieux, outrageans même ; par l'état de mal-aise et de souffrance dans lequel nous étions tous. Quelle idée avoir de ces hommes, qui faisaient servir pour dix-huit personnes ce qui ne pouvait strictement suffire à dix, et qui, après avoir pris part à notre mince repas fait à la volée et sur le pont, se faisaient particuliérement servir dans leur chambre le matin et le soir, qui profitaient seuls de la plupart des provisions dont ils auraient dû faire part à tous, et entr'autres à la femme de l'ingénieur, enceinte et malade, et à des enfans qui souffraient beaucoup du mal de mer?

Pour faire cesser la dispute, je représentai que nous n'avions pas le droit de nous immiscer dans la conduite du navire, mais celui de veiller à notre sûreté, en observant et dressant procès-verbal de ce qui se passerait à bord depuis qu'on avait contrevenu aux ordres du commandant. Cette observation fit l'effet que j'en avais attendu.

les officiers se radoucirent ; ils voulurent nous persuader qu'ils étaient assez bons marins et assez praticiens de ces côtes, pour entrer sans danger dans le canal pendant la nuit ; qu'au reste, puisque nous avions peur, ils allaient se mettre en panne et attendre le jour, ainsi qu'il était convenu. Presque tous les passagers furent tranquilles ; mais les ouvriers, plus méfians que les autres, parce qu'étant marins ils connaissaient mieux les dangers, firent alternativement la garde jusqu'au jour.

Le vingtième jour de notre départ, ou le 18 mai, nous nous trouvâmes, en nous levant, entre Ténédos et la côte de la Troade, et vers les sept heures du matin nous entrâmes dans le canal avec un vent d'est-sud-est assez frais. La corvette resta en panne, et ne prit la route de Smyrne que lorsqu'elle se fut assurée que nous étions hors du danger des corsaires. Nous passâmes de bonne heure au devant de Gallipoli, et le soir nous nous trouvâmes en calme dans la mer de Marmara.

Le vingt-unième, le tems était très-beau, et la chaleur commençait à se faire sentir ; le vent était au sud, mais il était si faible, que nous ne pouvions avancer à cause du courant contraire. Nous restâmes toute la journée au nord-ouest de l'île de Marmara ; mais, pendant la nuit, le vent ayant un peu mieux soufflé, le vingt-deuxième, au matin, nous joûmes, en nous levant, de la vue de Constantinople, et nous entrâmes vers les dix heures dans le port.

CHAPITRE II.

Beauté du site de Constantinople. Séjour en cette ville. Arrestation à Trawnik, de l'envoyé de la République. Conduite de la Porte. Arrivée d'une ambassade extraordinaire russe.

Il est difficile d'exprimer les diverses sensations qu'éprouve le voyageur à la vue de cette grande ville et de ses habitans : sa position élevée, le mélange d'arbres, de maisons, de minarets qu'elle présente ; l'entrée du Bosphore, le port et les faubourgs de Galata, de Péra et de Saint-Dimitri ; Scutari et les collines verdoyantes qui se trouvent en arrière ; la Propontide avec ses îles, plus loin le mont Olympe couvert de neige, partout les champs variés et fertiles de l'Asie et de l'Europe, tout cet ensemble présente divers tableaux qui ravissent et étonnent. On ne peut se lasser d'admirer la beauté naturelle des environs de Constantinople, et de réfléchir en même tems sur l'heureuse position de cette grande ville, dont l'approvisionnement est si prompt, dont la défense est si facile, dont le port est si sûr, si commode et si vaste.

Nous nous empressâmes de débarquer, et de quitter un navire sur lequel nous avions bien souffert. Nous apprîmes avec plaisir qu'il n'y avait point de peste à Constantinople, et que l'on était à cet égard sans inquiétudes. On nous conduisit chez le premier député du commerce : là, nous apprîmes que le citoyen Descorches, envoyé extraordinaire près la Porte othomane, nommé à la place du citoyen Semonville, dont il n'était plus question alors, était arrivé à Trawnik, et qu'il était arrêté par le pacha, d'après les intrigues des agens des cours d'Angleterre, d'Allemagne et de Russie ; que le citoyen Fonton, élu chef provisoire dans une assemblée de négocians, après la retraite de l'ambassadeur Choiseul, avait donné sa démission depuis près d'un mois, et que c'était par le

le moyen des députés du commerce que nos relations avec la Porte se continuaient.

Après avoir appris ce qu'il nous importait de savoir, les députés nous donnèrent un janissaire pour nous conduire au faubourg de Péra. C'est à ce faubourg que logent les ambassadeurs, les agens des cours étrangères et presque tous les étrangers, excepté les négocians qui sont établis à Galata, étant par-là plus à portée du port et de leurs affaires de commerce. Péra est un des quartiers de la ville le plus peuplé, malgré son éloignement du port et du centre des affaires, et les logemens y sont extrêmement chers depuis que les riches Arméniens sont venus s'y établir, pour être moins exposés à des avanies et aux insultes des Turcs, et pour jouir d'un peu plus de liberté à la faveur des Européens.

Lorsque nous entrâmes dans la ville, nous passâmes rapidement de la première impression d'étonnement et d'admiration occasionée par la beauté des sites et par la vue de tant d'objets divers, à une seconde de surprise et de défaveur. Nous fûmes désagréablement frappés de la voir si sale, si mal bâtie : les rues sont étroites, mal pavées ; les maisons sont irrégulières, mesquines, construites en terre et en bois. Nous fûmes surpris du silence qui règne partout, de l'air fier, de la démarche grave des Musulmans, de l'air humble, timide et bas des Juifs, des Arméniens et même des Grecs : ce contraste est si frappant, que l'étranger devine, au maintien de l'homme, s'il est Musulman ou Raya (1), sans connaître encore la manière de les distinguer par la coiffure et la chaussure.

Le séjour de Constantinople, à notre arrivée, n'était plus ce qu'il avait été quelques années auparavant. La révolution qui s'opérait en France, avait fait ressentir ses effets jusque dans le Levant ; elle avait divisé les Français, et éloigné de chez eux la gaîté et les plaisirs : plusieurs avaient déjà passé sous des protections étrangères. La guerre venait de suspendre le commerce et de gêner nos communications avec la France. Le palais de l'ambassade était désert :

(1) C'est ainsi qu'on nomme les sujets tributaires, tels que Grecs, Juifs et Arméniens.

ceux des autres légations nous étaient interdits ; presque tous les drogmans avaient émigré ; les moines et les prêtres du pays peignaient la France sous les couleurs les plus dégoûtantes ; les femmes grecques, qui ne négligeaient auparavant aucun moyen de plaire aux Français et de recevoir leurs hommages, n'osaient plus se livrer à eux, parce qu'ils étaient des réprouvés dont la fréquentation devait être interdite, dont il fallait même redouter l'approche.

Il est vrai que le triomphe des prêtres a été bien court, et que nos succès en Europe, en démentant les impostures grossières qu'on se plaisait à répandre sur le compte de tous les Français, nous ont présenté sous un jour plus favorable et plus vrai. La contrainte des femmes n'a pas duré, et, à notre retour de la Perse, le séjour de Constantinople était infiniment plus agréable qu'à notre départ.

La présence d'un agent français près la Porte othomane pouvait contrarier les projets et déranger les mesures hostiles qu'une grande partie des gouvernemens européens venait de prendre contre la France. Il était important d'empêcher que la Porte ne reconnût la République française et n'admît son ambassadeur : il fallait faire plus, l'entraîner, s'il était possible, dans la coalition formée à Pilnitz, et détruire, à tout événement, le commerce des Français dans le Levant. Le citoyen Descorches, envoyé extraordinaire de la République, arrêté quelque tems à Trawnik, n'obtint la permission de venir à Constantinople que comme simple particulier. Il arriva vingt jours après nous, sous un nom emprunté, et sous le titre modeste de négociant. Il ne logea point au palais de France, et n'obtint de la Porte aucun caractère public. Nos relations politiques et commerciales avec ce gouvernement continuèrent d'avoir lieu par l'intermède des députés que les négocians élisent annuellement pour les affaires relatives à leur commerce.

Il paraît qu'à cette époque la Porte, fidèle à ses principes, ne voulait point prendre part à ce qui se passait en Europe, et qu'elle n'était pas fâchée que les chrétiens, qu'elle hait et qu'elle méprise, se fissent la guerre entr'eux ; elle temporisait, selon sa coutume, et attendait les événemens. Le peuple voyait avec plaisir la guerre engagée entre la France, l'Allemagne et la Russie ; il espérait

reprendre, par ce moyen, la Crimée sur les Russes, et se venger par-là de ses défaites. On s'apercevait dans toutes les Echelles, que si le gouvernement ne protégeait plus les Français avec la même chaleur, le peuple, de son côté, était plus affectueux à leur égard.

Cependant on annonçait avec emphase une ambassade extraordinaire de la part de la Russie. Déjà les Grecs de Péra supputaient les profits immenses qu'ils allaient faire. Les femmes galantes devaient trouver des amoureux qui les dédommageraient de la privation des Français : chaque demoiselle se proposait, pour son compte, d'y trouver un mari ; les papas (1) y voyaient de nouveaux pénitens : les maisons étaient louées et meublées d'avance : les plus belles robes, les plus beaux atours sortaient de l'armoire pour être réparés. On se complimentait, en se voyant, sur cette grande ambassade : on faisait des vœux pour sa prompte et heureuse arrivée ; tous étaient dans la plus vive impatience.

Nous étions logés, ainsi que plusieurs autres étrangers, chez un traiteur français dont la femme était grecque. C'était un sot et un ivrogne. Entraîné par cette femme, aussi folle que méchante, il passa sous la protection de Russie, nous signifia de quitter notre cocarde tricolore ou de sortir de son auberge. Tels sont, ajouta-t-il, les ordres que j'ai reçus de mon nouvel ambassadeur. Nous fîmes quelques tentatives pour ramener un homme entraîné malgré lui dans une démarche peu réfléchie. Nous lui observâmes qu'il renvoyait à la fois dix à douze personnes qui occupaient ses logemens, qui faisaient aller sa cuisine et lui donnaient un profit considérable : tout fut inutile. Les Russes, nous dit dédaigneusement la femme, sauront bien nous indemniser de cette perte. Nous sortîmes sur le champ, et nous fûmes occuper le logement des Jeunes-de-Langue (2), qui se trouvait vacant par leur désertion.

Après s'être fait attendre long-tems, l'ambassade arriva : elle était nombreuse et brillante. Le délire des Grecs était complet, et se prolongea pendant quelques jours ; mais ils ne tardèrent pas de s'apercevoir qu'ils s'étaient fait illusion : ils reconnurent bientôt

(1) Prêtres grecs.

(2) Elèves drogmans.

que l'officier russe n'avait pas de grands moyens pécuniaires, et que le soldat était à la ration. D'ailleurs, il parut fort à propos un avis officieux du général ambassadeur, par lequel il prévenait qu'il ne paierait pas les dettes de ses officiers, et que chacun devait se tenir sur ses gardes.

Les Français qui se trouvaient à Constantinople eurent besoin, dans ces circonstances, de se conduire avec prudence, et de montrer néanmoins tout leur courage. La haine contre ceux qui étaient restés fidèles à leur patrie, était au point que les domestiques de l'ambassadeur, quelques soldats et la plupart des officiers russes les insultaient dans les rues, et leur arrachaient la cocarde tricolore. Un grand nombre de plaintes furent portées, à ce sujet, à la Porte, par la voie du citoyen Descorches, sans qu'elle parût vouloir y apporter remède. La patience des Français se soutint pendant quelque tems, mais enfin elle eut un terme; et quoiqu'ils ne fussent pas alors deux cents, y compris les négocians et leurs commis, gens ordinairement très-pacifiques, et que l'ambassade fût composée de huit cents personnes, le plus grand nombre résolut de s'armer et de repousser par la force toute insulte qui leur serait faite. Deux ou trois coups de pistolets chargés seulement à poudre, tirés à propos sur des officiers, la proposition faite à ceux qui montraient le plus d'audace, de mettre l'épée à la main, firent bientôt cesser toute insulte, et paraître un ordre du général ambassadeur, de ne plus provoquer des hommes si vifs et si pétulans.

Nous vîmes arriver, peu de tems après, un baladin allemand, excellent écuyer, qui crut faire fortune chez les Turcs, en établissant, à l'extrémité de la rue de Péra, une salle de spectacle. Ce projet parut peu sensé à ceux qui connaissaient les mœurs orientales et les effets prompts et terribles de la peste. On était persuadé qu'il ne réussirait pas; mais on ne s'attendait guère que l'internonce d'Allemagne voudrait s'arroger la police de ce spectacle, et qu'il défendrait à son protégé d'y recevoir aucun individu portant cocarde tricolore. Les plaisanteries auxquelles cette conduite ridicule donna lieu, engagèrent bientôt l'internonce à la désavouer. Le baladin, de son côté, effrayé de la modicité des premières

recettes, fit publiquement amende-honorable, et ne négligea aucun moyen de réparer les pertes que sa soumission aux ordres qu'il avait reçus lui avait d'abord occasionées.

Ce qui contribuait, d'une part, à l'insolence de quelques agens de Catherine et de François, et de l'autre à la conduite faible et vacillante de la Porte, c'est que Toulon venait d'être livré aux Anglais, et qu'on se persuadait que les Jacobins (c'est ainsi qu'on désignait alors presque tous les Français) seraient bientôt punis de leur audace. Heureusement Toulon fut repris, et alors la Porte parut vouloir nous protéger un peu plus efficacement.

Si les Russes et les Allemands de ces deux légations se conduisaient, à cette époque, avec la plus grande indécence envers nous, et d'une manière bien peu digne du rang qu'ils occupaient, il faut avouer qu'il n'en était pas de même de la plupart des autres légations; et si nous ne craignions de les compromettre auprès de leur gouvernement, nous pourrions citer un grand nombre de personnes qui voyaient avec plaisir les efforts que faisaient les Français pour abattre le trône et se donner un gouvernement libre et constitué.

CHAPITRE III.

Caractère des Musulmans, des Grecs, des Arméniens et des Juifs. Population de Constantinople. Moyen d'existence des habitans.

Constantinople offre un mélange de Turcs, de Grecs, d'Arméniens, de Juifs, d'Européens, d'où résulte une très-grande diversité dans les mœurs, la religion et le langage. Les Turcs y sont beaucoup plus nombreux que les autres, et sont répandus dans toute l'étendue de la ville et des faubourgs. Les Grecs forment à peu près un sixième de la population : ils ont un quartier situé vers le fond du port, désigné sous le nom grec de *fanaraki* ou de *fanal*. Un grand nombre cependant habite Péra et Galata, et vit parmi les Francs (1). Les Arméniens sont un peu moins nombreux que les Grecs : ils habitent dans l'intérieur de la ville et dans les faubourgs; mais la plupart des riches, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sont venus depuis quelque tems habiter Péra et s'établir parmi les Francs, sans se mêler cependant avec eux. Les Juifs sont les moins nombreux : ils habitent dans l'intérieur de la ville. Peu d'entr'eux sont établis à Péra et à Galata, et servent de courtiers aux négocians.

Les ambassadeurs et agens des puissances étrangères près la Porte othomane, et les Européens que le commerce attire à Constantinople, y forment souvent une population de plus de deux mille personnes. Presque tous les marins restent à bord de leurs vaisseaux. Les négocians sont établis à Galata, pour être plus à portée du port et de la ville; mais la raison qui les détermine le plus à habiter ce quartier, c'est qu'ils occupent des maisons construites en maçonnerie; qu'ils ont, pour leurs marchandises, des magasins solidement bâtis; que toutes les fenêtres ont des volets

(1) C'est le nom que l'on donne indistinctement à tous les Européens.

en cuivre ; en un mot, qu'ils n'ont rien négligé pour garantir leurs personnes et mettre leurs effets à l'abri des incendies auxquels cette ville est sans cesse exposée.

Il n'y a que les Musulmans, soit Turcs ou Arabes, qui occupent les places ou emplois du gouvernement, les dignités de l'Empire, et qui soient reçus parmi les janissaires et autres gens de guerre, la marine seule exceptée, dans laquelle la plupart des matelots sont Grecs, comme nous le dirons ailleurs. Quelques-uns font un commerce étendu ; un plus grand nombre se livre au commerce de détail et aux différens arts mécaniques, à l'étude des lois et de la religion, à l'art de l'écriture.

Les Musulmans ont en général peu d'instruction, beaucoup de fanatisme et un orgueil ridicule. L'étude de ceux qui se livrent aux lettres et aux sciences est relative au Coran et aux interprétations que divers auteurs musulmans en ont données, aux lois qui en sont émanées, aux sentences des légistes. Ils s'appliquent à la poésie, à l'étude du persan et de l'arabe, à l'astrologie. Peu d'entr'eux ont quelque teinture de mathématiques et d'astronomie. Leur médecine consiste en quelques pratiques transmises de père en fils. Ils n'ont aucune idée d'histoire naturelle, de physique, de géographie, de marine et de tactique militaire. Ils ne connaissent de l'histoire que ce qui leur est relatif, et ils sont, à l'égard des autres peuples, et même à l'égard de ceux qui les ont précédés sur le territoire qu'ils occupent, de l'ignorance la plus complète. Presque tous les arts sont dans l'enfance ou sont ignorés chez eux, si nous en exceptons la teinture, la fabrication de diverses étoffes, celle des lames de sabre et de couteau.

Depuis long-tems les Européens, et surtout les Français, ont voulu leur transmettre des connaissances dans quelques arts utiles, et ils n'ont réussi qu'imparfaitement, parce que l'orgueil national, l'ignorance et le fanatisme s'y opposent. Ce sont les Français qui leur ont appris à fondre des canons et des bombes, à construire des vaisseaux, à faire des fusils et des baïonnettes, des affûts de canon ; à travailler le fer et même l'argent, à fabriquer du savon. La bienveillance nationale était parvenue au point qu'on leur aurait

bientôt appris à se passer de nos manufactures. La guerre qui vient de se déclarer, amènera sans doute un nouvel ordre de choses. La conduite du gouvernement turc et des particuliers, à l'égard des agens de la République et des négocians établis parmi eux, fera sentir indubitablement quelle est la manière la plus convenable de traiter dorénavant avec cette nation anti-sociale.

Les Grecs sont gais, spirituels et adroits : ils exercent divers métiers, font quelque commerce, se livrent à la marine, voyagent dans les diverses villes de la côte, s'enfoncent peu dans les terres, excepté dans la partie européenne. Ils font leurs délices de la musique et de la danse. Ils se livrent, dans le reste de l'Empire, à l'agriculture avec assez d'intelligence. Les riches sont instruits, souples, très-intrigans; ils étudient les langues, n'épargnent rien pour être employés comme médecins, comme drogmans ou comme hommes d'affaires auprès des Turcs qui occupent les premières places de l'Empire. Les anciennes familles briguent l'honneur de fournir le premier drogman de la Porte, et d'obtenir la souveraineté de Valachie et de Moldavie, malgré le péril attaché à ces places éminentes.

Ils sont en général superstitieux, timides, exacts observateurs des jeûnes et des carêmes. Les prêtres sont très-nombreux et montrent des mœurs assez austères. Le haut-clergé est instruit, assez riche : les curés et autres ecclésiastiques sont pauvres et très-ignorans.

Les Arméniens sont tous marchands : ce sont eux, dans l'Empire othoman, qui font le plus grand commerce, et qui le font avec le plus d'intelligence. Ils sont patiens, économes, infatigables; ils voyagent dans l'intérieur de l'Asie et dans l'Inde; ils ont des magasins et des correspondans partout. La plupart exercent des arts mécaniques; ils sont banquiers, fournisseurs et hommes d'affaires des pachas ou autres grands personnages. On leur reproche de n'épargner aucun moyen pour s'enrichir, et de tromper, lorsqu'ils le peuvent, sur les qualités des marchandises. Néanmoins, en cherchant à gagner le plus qu'il leur est possible, ils manquent rarement à leurs engagemens, et sont exacts à remplir leurs promesses.

Austères

Austères dans leurs mœurs, exacts observateurs des préceptes de leur religion, ignorans et superstitieux, il ne leur manque que de l'instruction et un gouvernement moins oppressif et plus juste que celui des Turcs, pour devenir un peuple infiniment estimable.

Les Juifs se présentent ici sous des couleurs bien plus défavorables qu'en Europe. Plus pauvres, plus ignorans, plus fanatiques, ils se livrent à tout genre de commerce et à tous les états mêmes les plus vils. Peu d'entr'eux sont médecins, drogmans ou hommes d'affaires : aucun n'est cultivateur. Tout commerce pour eux est bon s'il donne un bénéfice, quelque mince qu'il soit. Les riches font l'usure, prêtent sur gages à un intérêt de deux ou de trois pour cent par mois, et même davantage suivant les circonstances. Ils sont courtiers, banquiers ou marchands. Les douaniers turcs se servent d'eux pour évaluer les marchandises et en percevoir les droits.

Aussi austères dans leurs mœurs que les Arméniens, aussi avides pour le gain, moins délicats, moins probes lorsqu'ils traitent avec un homme d'une religion différente, les Juifs vivent entr'eux, occupent des quartiers reculés, et tremblent à l'aspect d'un Musulman. Leur religion anti-sociale les séparera toujours des autres nations, et les isolera, dans une ville, des autres habitans, tant qu'ils seront assez ignorans pour croire émanés de la Divinité les lois de leur législateur et les préceptes puérils de leurs rabins.

Les habitans de cette grande ville, en y comprenant ceux des faubourgs de Péra, de Galata, de Saint-Dimitri, ceux de Scutari et de tous les villages situés sur le Bosphore et aux environs, peuvent être évalués à plus de cinq cent mille, d'après la consommation journalière de farine qui s'y fait. Comme on ne tient point de registres de naissance et de mort dans l'Empire othoman, on ne peut jamais bien connaître la population des villes de la Turquie, où les mœurs et la manière de vivre des habitans sont si différentes de celles des Européens, où les femmes sont presque toujours enfermées, et où les hommes riches sortent le plus rarement qu'ils peuvent de leurs maisons : mais à Constantinople, le gouvernement faisant faire la distribution de la farine et du blé qui se consomment dans la ville

et ses environs, et cette distribution étant bien connue (1), on peut porter la population à plus de cinq cent mille habitans, en supposant que les hommes, les femmes et les enfans mangent une livre et demie de farine par jour. Si l'on observe que dans tout l'Orient on mange beaucoup moins de viande qu'au nord de l'Europe, mais qu'on y fait une plus grande consommation de pain, de riz, de pâtisserie, de laitage et de fruits, on jugera que le calcul que nous présentons est assez juste. Il est vrai qu'il faut faire entrer en ligne de compte l'introduction de quelques milliers de quintaux de farine et de blé en contrebande, par jour, qui a lieu malgré la surveillance du gouvernement (2) : mais cet objet n'est pas assez important pour donner une différence de vingt mille habitans.

Lorsqu'on se représente en Europe une ville comme Constantinople, on est sans doute porté à croire que les moyens d'existence y sont semblables à ceux des grandes villes que nous habitons : on se persuade qu'un grand nombre des habitans possède des propriétés territoriales dont il retire un revenu annuel, et que tous les autres y vivent de leur industrie. On croit voir les environs de la ville parfaitement bien cultivés, embellis de palais, de maisons de campagne, ornés de fermes et de jardins. On se figure qu'une ville si heureusement située offre des promenades et des lieux de récréation ; en un mot, on croit que Constantinople ressemble, à bien des égards, à toutes les grandes villes d'Europe.

Si nous jetons un coup-d'œil sur l'immense population de Constantinople, nous serons peut-être étonnés de voir que presque tous les habitans de cette grande ville retirent leurs moyens d'existence du grand-seigneur, des grands emplois du gouvernement, de l'état de domesticité ou de quelque industrie particulière ; qu'une grande partie de l'argent de l'Empire vient s'engloutir dans la capitale par le moyen des impôts, des douanes, du droit d'hérédité que conserve

(1) On distribue environ quinze cents quilots de blé par jour ; qui équivalent à trois mille cent soixante-quatre septiers de Paris. Le quilot pèse depuis dix-huit jusqu'à vingt-deux ocques, suivant la qualité du blé. L'ocque est à peu près égale à quarante onces et demie.

(2) Il est défendu aux particuliers, de vendre ou distribuer du blé et de la farine.

le souverain sur tous ses agens ; par les confiscations qu'il se permet, par la vente de tous les emplois, de toutes les places et de toutes les dignités militaires, administratives, judiciaires et religieuses ; par les grands apanages dont jouissent les mosquées et les principaux officiers de la couronne ; enfin, par les présens volontaires ou forcés que tout homme en place fait annuellement à ceux qui le protègent auprès de la Porte, le soutiennent et le défendent, ainsi qu'aux hommes d'affaires qui veillent à ses intérêts, l'avertissent de tous les changemens qui arrivent et de tous les dangers qui le menacent.

Presque tous les revenus du fisc se consomment à Constantinople, parce que c'est là que sont les établissemens nationaux, et qu'il n'y a, dans les provinces, ni armées, ni marine, ni arsenaux, ni forteresses à l'entretien du grand-seigneur. Les gouverneurs pachas, mutselims ou vaivodes, bien loin de retirer des émolumens de la Porte, versent au contraire annuellement dans le trésor une somme plus ou moins considérable, suivant l'étendue et la nature de leur gouvernement. Les mollas, les cadis rendent la justice moyennant un droit de dix pour cent et diverses aubaines. Les janissaires et autres gens de guerre reçoivent une paye journalière très-modique, extraite des revenus de la province : ils s'équipent à leurs frais, et joignent leurs drapeaux en tems de guerre, sans que le grand-seigneur fasse passer la plus petite somme d'argent pour cet objet. Les officiers ou agas ont des patrimoines à vie, au moyen desquels ils sont tenus, à la première sommation, de se rendre à l'armée, et d'emmener avec eux, et à leurs frais, un certain nombre de gens de guerre.

Tous les établissemens relatifs à la marine se trouvent à Constantinople. On ne radoube, équipe et arme des vaisseaux de guerre dans aucun autre port. C'est là que se font les principales constructions. Il est vrai que, dans ce moment-ci, il y a des chantiers à Sinope, au fond du golfe Mundania, aux Dardanelles, à Mételin et à Rhodes, parce que ces pays sont à la portée des bois de construction ; mais la somme d'argent qui sort de la capitale pour cet objet, est peu considérable et n'est que momentanée ; d'ailleurs, les pachas fournissent le plus souvent à ces dépenses.

Les forteresses sont entretenues par les pachas sur le territoire desquels elles se trouvent, aussi sont-elles presque toutes en mauvais état ; la plupart même tombent en ruine. Le grand-seigneur, à cet égard, est facilement trompé, parce qu'il reçoit annuellement un compte de dépenses qui lui en impose ; et si le soupçon d'infidélité ou les plaintes le portaient à envoyer quelqu'un sur les lieux pour en faire la vérification, une somme d'argent donnée par le pacha serait presque toujours suffisante pour obtenir un rapport favorable ; mais celui-ci, fût-il dépossédé, eût-il même la tête tranchée, le successeur ne mettrait pas pour cela la forteresse en meilleur état ; il ferait d'abord quelques réparations peu importantes, et les interromprait aussitôt qu'il aurait pris les moyens propres à assurer son impunité.

Toute la monnaie de la Turquie, si nous en exceptons le Caire, se frappe à Constantinople, et donne pour le moment un revenu considérable au grand-seigneur, parce qu'il l'a altérée au point qu'elle n'a pas la moitié de la valeur de celle des sultans ses prédécesseurs, et qu'il la fait circuler pour une valeur égale à celle qu'elle avait auparavant. Les monnaies étrangères ont, à la vérité, beaucoup augmenté ; mais elles ne sont pas encore au taux où elles doivent arriver, parce que la balance du commerce est à l'avantage de cet Empire. Il n'en est pas de même de l'Inde, comme je le dirai ailleurs, où la Turquie n'a presque rien à fournir. On n'y reçoit que la vieille monnaie, encore préfère-t-on celles de Venise, de Hongrie, d'Espagne, comme plus pures.

D'après une évaluation approximative, on peut porter à deux cents millions de nos livres tout l'argent versé annuellement à Constantinople des différentes villes et des différentes provinces de l'Empire. Il paraît que le revenu de la Porte et du grand-seigneur (1), y compris le produit de la fabrication de la monnaie, est d'environ cent cinquante millions de nos livres (2) : les présens donnés aux hommes en place, les honoraires des hommes d'affaires, le revenu

(1) On distingue le revenu de l'État de celui du sultan.

(2) Nous donnerons quelques détails à ce sujet, dans le cours de ce voyage.

des mosquées, les apanages des grands, tout cela n'excède pas cinquante millions. Ce calcul nous donne plus de trois cents livres par an pour l'entretien de chaque individu; ce qui est bien suffisant. J'observe que l'industrie de Constantinople se borne presque entiérement aux besoins des habitans, et que le principal commerce qui s'y fait, n'est relatif qu'à la consommation de la ville. Le commerce de transit est trop peu considérable pour faire venir du dehors une somme d'argent un peu forte.

On voit, par ce que nous venons de dire, que cette ville ne doit, dans ce moment, sa grande population qu'à la présence du souverain, aux dépenses de son palais et à tous les établissemens publics qui s'y trouvent. Mais si Constantinople profitait en même tems des avantages que lui donne son heureuse position entre la Mer-Noire et la Méditerranée, entre l'Europe et l'Asie; si elle tirait parti de l'étendue, de la sûreté et de la commodité de son port si convenable pour favoriser un grand commerce; si l'industrie prenait une plus grande activité; si les objets de l'art étaient répandus dans tout l'Empire et même au-delà; si les habitans cherchaient dans la culture des terres les subsistances qui leur manquent et l'aliment d'une partie des manufactures; enfin, s'ils parvenaient à faire cesser la peste, ce fléau le plus destructeur de l'espèce humaine, il n'est pas douteux que cette ville ne devînt bientôt d'une étendue immense et d'une population peut-être trop considérable.

Les plus riches particuliers de l'Empire ne viennent point ici consommer leurs revenus dans la mollesse et dans l'oisiveté, ou dissiper leurs fortunes dans les hasards du jeu, dans les plaisirs de l'amour, dans le luxe de la table. Les agas ou seigneurs restent dans leurs terres pour les conserver, les défendre et les faire valoir. Les pachas ne peuvent quitter leur gouvernement sans un ordre du souverain. Les mollas, les cadis exercent la justice dans les villes où ils ont reçu ordre de se rendre : les uns et les autres ne viennent intriguer à Constantinople que quand ils sont dépossédés.

Le plus souvent même fuient-ils les regards trop sévères du gouvernement : ils ont des procureurs-fondés, des hommes d'affaires qui intriguent pour eux, qui les disculpent avec de l'argent, qui

applanissent les difficultés avec de l'argent, qui achètent des protections avec de l'argent, et qui leur procurent un avancement par le moyen de l'argent. Ici toutes les dignités se vendent au plus offrant ; tous les emplois sont à l'enchère ; aucune place lucrative ne s'obtient sans un présent plus ou moins considérable.

Il y a une classe d'hommes qui n'a d'autre état que celui de prêter, à un intérêt exorbitant, aux ambitieux qui ne pourraient obtenir des places sans ce moyen ; aux concussionnaires qui veulent faire oublier leurs crimes et se maintenir dans leurs places, à ceux qu'un ennemi puissant voudrait détruire, à ceux enfin qui ont besoin, par un grand et prompt sacrifice, de racheter leur tête menacée par le glaive de la loi ou par la volonté du sultan.

CHAPITRE IV.

Du sérail du grand-seigneur. Des eunuques, des pages, des jardiniers, des muets, des nains, des capidjis.

Le nombre des personnes attachées au grand-seigneur, à son palais ou à ses différentes maisons de campagne, est extrêmement considérable et d'un entretien fort dispendieux : on peut même dire, à cet égard, qu'aucun souverain en Europe ne peut lui être comparé par le luxe intérieur du sérail, la munificence qu'il y étale, et peut-être même par les richesses qui y sont enfermées.

La loi de Mahomet permet, comme on sait, à chaque Musulman, non-seulement quatre épouses légitimes, mais elle l'autorise encore à prendre pour concubines tel nombre d'esclaves qu'il veut, et que son état ou ses richesses lui permettent de nourrir. Le grand-seigneur, par un sentiment d'orgueil ou par des motifs politiques, ne doit point se marier comme ses sujets ; il se croit trop au dessus du reste des humains pour s'engager avec une femme par les nœuds du mariage, et la placer en quelque sorte au même rang que lui. Il a un nombre indéterminé d'esclaves destinées à ses plaisirs et à lui donner des successeurs. Mais parmi ce grand nombre, sept d'entr'elles seulement, après avoir joui plus ou moins des faveurs du sultan, sont élevées à un rang au dessus des autres : elles deviennent ses favorites : ce sont elles qui participent le plus ordinairement à ses plaisirs, et qui acquièrent quelquefois une assez grande influence sur les affaires publiques. Elles sont désignées sous le nom de *Kadeun* (1).

L'esclave qui devient mère d'un garçon est nommée *Hasseki* : elle a une maison et des esclaves ; elle obtient un rang distingué ; elle est traitée avec les plus grands égards ; elle jouit d'une sorte

(1) On prononce l'*n* finale.

de liberté dans l'intérieur du harem (1); elle approche en un mot le sultan aussi souvent qu'elle le desire. Mais si son fils vient à mourir, elle rentre parmi les *kadeuns* si elle n'est envoyée au vieux sérail.

Les autres esclaves se nomment *Odaliks*, du mot *Oda*, qui veut dire chambre (2). Si une d'elles se trouve enceinte, elle est soignée avec beaucoup d'attention; les eunuques la servent avec le plus grand respect lorsque le sultan n'a point encore d'enfans mâles; elle se trouve au contraire dans une position très-critique lorsqu'il en a d'une esclave en faveur. Elle est heureuse alors si elle en est quitte pour avorter où voir étouffer en naissant l'être auquel elle vient de donner le jour. Pour qu'une de ces odaliks devienne kadeun, honneur extrêmement recherché et ardemment desiré de toutes, il faut que le grand-seigneur renvoie une des sept favorites au vieux sérail, lieu d'exil pour ses femmes qui ont démérité ou qui ont eu le malheur de déplaire.

C'est aussi au vieux sérail (3) que sont envoyées toutes les femmes du sultan qui vient de mourir ou qu'on aurait dépossédé; elles y sont nourries et entretenues avec quelque luxe, et servies avec beaucoup d'attention; mais elles ne peuvent plus sortir de ce lieu de retraite: il ne serait pas décent aux yeux des Musulmans, qu'une esclave, supposée avoir joui des faveurs d'un sultan, passât entre les bras d'un autre homme. Il n'y a que la mère du nouveau sultan, nommée *Validé-Sultane*, qui ait sa liberté, un palais et des apanages. Le nouveau harem est bientôt remonté, parce que les marchands viennent offrir de toutes parts de jeunes esclaves, et que les pachas et les grands s'empressent de présenter des beautés capables de fixer l'attention du souverain; ils espèrent par-là obtenir à l'instant ses bonnes graces, et placer auprès de lui des personnes qui peuvent un jour leur être utiles.

(1) *Harem* ou lieu sacré, lieu défendu: c'est le logement des femmes, distinct de celui des hommes, chez tous les Mahométans.

(2) Les *Odaliks* sont distribuées par chambrées.

(3) *Eski serai*: il a été construit par Mahomet II.

Les

Les voyageurs ont improprement nommé sultanes les femmes du grand-seigneur : ce nom ne se donne en Turquie qu'aux princesses du sang, filles d'un sultan, ou, comme nous l'avons dit plus haut, à la mère de celui qui occupe le trône. Les filles des sultanes ne portent plus que le nom de *Kanoum-Sultane*.

Il est bien difficile et peut-être impossible de connaître exactement la manière dont les esclaves sont traitées dans le harem du grand-seigneur : jamais l'œil de l'observateur n'a pénétré dans ces lieux de haine, de jalousie et d'orgueil; dans ces lieux où les plaisirs et l'amour ont si rarement habité. Mais, d'après le rapport des femmes que leur état y appelle, on peut se représenter trois ou quatre cents eunuques noirs, méchans, acariâtres, tourmentés de leur impuissance, maudissant leur nullité, cherchant à contrarier les esclaves confiées à leur garde; ensuite un nombre considérable de jeunes femmes dont le cœur voudrait s'épancher, dont les sens sont émus de l'idée des plaisirs qu'elles desirent en vain de connaître, jalouses du bonheur qu'elles se persuadent que goûtent leurs rivales, maudissant les surveillans qui les inquiètent, uniquement occupées de leur toilette, de leur parure et de toutes les futilités que l'oisiveté et l'ignorance peuvent leur suggérer; cherchant, plutôt par vanité que par amour, tous les moyens de plaire à un maître trop souvent dédaigneux. On peut se représenter enfin un sultan jeune ou vieux, maîtrisé par des préjugés ridicules, sans délicatesse, souvent bizarre ou capricieux, seul au milieu de cinq à six cents femmes aussi belles les unes que les autres, en qui il fait naître des desirs qu'il ne peut satisfaire, qui ne prend avec elles que des plaisirs trop faciles et sans apprêts, auxquels le cœur n'a point de part, et l'on aura une idée de ce qui se passe dans le harem du grand-seigneur.

La garde des femmes n'est confiée qu'aux eunuques noirs, dont la mutilation est telle, qu'il ne reste aucune trace de leur sexe. La jalousie orientale a fort bien jugé que de pareilles créatures étaient plutôt capables d'inspirer des sentimens de haine et de mépris, que ceux d'affection et d'amitié qui n'auraient pas manqué de naître si la garde du harem avait été confiée à des femmes. Ce n'était pas

assez de condamner ces infortunées à de longues privations, de ne leur faire connaître de l'amour que ce qui devait exciter en elles des desirs, il fallait même leur ôter la consolation d'épancher leur cœur dans le sein de l'amitié.

Le chef des eunuques noirs, nommé *Kislar-Aga*, est un des plus grands personnages de l'Empire : c'est lui qui porte aux esclaves les volontés de son maître ; c'est lui qui leur annonce le bonheur qu'elles ont de lui plaire (1). Indépendamment de l'autorité qu'il exerce dans le harem, il a la surintendance de toutes les mosquées impériales; il est chargé de l'administration générale de toutes les fondations pieuses qui y sont relatives ; il a la prééminence sur le chef des eunuques blancs, et, ce qui est plus flatteur pour un esclave, il approche plus souvent de son maître, et jouit plus ordinairement de sa confiance. Son revenu est très-considérable.

Le *Khasne-Vekili* est le second eunuque du sérail; il remplace le *Kislar-Aga* lorsqu'il meurt ou qu'il est destitué. Il a l'administration générale du trésor intérieur impérial, qu'il faut distinguer du trésor particulier du grand-seigneur, administré par le *Khasnadar-Aga*, un des pages de confiance. Il y a quelques autres eunuques élevés en dignité, tels que celui de la reine-mère, celui à qui la garde des princes est confiée, ceux qui desservent la mosquée royale de la sultane Validé, où les esclaves du grand-seigneur vont faire leur prière; celui qui a la surveillance particulière de l'appartement de l'*Hasseki*, et quelques autres dont les fonctions sont moins importantes.

Les eunuques blancs n'approchent pas des femmes : ils sont employés hors du harem et au service particulier du sultan. Ils ont la garde des portes du sérail ; ils surveillent et instruisent les pages. Leur chef se nomme *Capou-Agassi*.

On remarque, vers le milieu de la rue de Péra, un palais considérable dans lequel un grand nombre de jeunes gens sont logés, nourris et entretenus aux dépens de l'État : on les nomme *Ichoglans*.

(1) Tout ce qu'on a dit relativement au mouchoir présenté ou jeté à l'esclave qui plaît au sultan, est faux, et mérite à peine de figurer dans un roman.

Ils sont destinés à être pages du sultan et à occuper les principales charges de la cour. Des *codjas* ou précepteurs viennent tous les jours leur enseigner le turc, l'arabe et le persan, leur montrer à écrire et les instruire dans les préceptes du Coran. On les exerce aussi à lancer la djerid (1), à monter à cheval, à manier le sabre avec dextérité : on les accoutume en même tems aux fonctions qu'ils doivent remplir auprès du souverain. On en élève également un grand nombre dans l'intérieur du sérail. Les eunuques blancs, à la garde desquels ils sont confiés, les traitent avec la plus grande sévérité, et les punissent rigoureusement de la moindre faute qu'ils commettent. Ils sont vêtus de blanc et nourris avec sobriété. Ce sont des enfans de Chrétiens pris à la guerre, ou achetés en Géorgie, en Circassie : il en vient de diverses frontières de l'Empire et des États de la Barbarie : on y admet aussi des fils de Musulmans, depuis que les Turcs ne font plus aux Chrétiens la guerre avec autant d'avantages qu'ils la faisaient autrefois.

Les Ichoglans qui ont bien profité de leurs études, ceux qui montrent le plus de capacité et d'intelligence, sont les premiers admis parmi les pages ; ils remplissent successivement les places vacantes, et occupent à leur tour les plus grandes charges du sérail. Ils reçoivent souvent des commissions très-lucratives de la part du souverain, et de riches présens de ceux pour qui ils sollicitent et obtiennent des emplois.

Parmi les jeunes gens pris à la guerre, achetés ou venus de toutes parts, le plus grand nombre, sous le nom de *Adjem-Oglan*, est destiné aux moindres emplois du sérail : on en fait des portiers, des fendeurs de bois, des cuisiniers, des bouchers, des porteurs d'eau ; en un mot, toute sorte de valets : il y a rarement parmi eux des fils de Musulmans. Lorsque le nombre en est considérable, on en fait passer parmi les jardiniers.

Les *bostangis* ou jardiniers sont au nombre d'environ dix mille : leur chef se nomme *Bostangi-Bachi ;* son pouvoir est très-étendu. Il a non-seulement le commandement absolu sur tous les palais et

(1) Bâton léger, qui tient lieu de la lance arabe dans les combats simulés.

les jardins du grand-seigneur, mais il a en outre la police des environs de la capitale et du canal, jusqu'à l'embouchure de la Mer-Noire. Il réprime les débauches, et punit les vols et autres excès qui s'y commettent. Il tient le gouvernail du caïque du grand-seigneur lorsqu'il se met en mer, et il l'accompagne partout à cheval lorsqu'il sort en pompe. Cet officier est du nombre des quatre *rickab agaleri* ou officiers de la cour, obligés d'accompagner sa hautesse partout où elle va en cérémonie. Les trois autres se nomment *kuyuk imbrohor* ou grand écuyer, *kutchuk imbrohor* ou petit écuyer, et *capidgilar kiayassi* ou grand chambellan.

Les bostangis sont ordinairement fils de Musulmans; ils reçoivent une assez bonne paye, et sont presque tous mariés. Ils rament avec la plus grande dextérité les caïques du sultan; ils veillent à ses jardins, à ses palais, et se répandent dans les villages et les campagnes des environs de Constantinople et du canal, pour y exercer une surveillance active et salutaire. Établis sous le règne des premiers empereurs, ils furent pendant long-tems la pépinière des meilleurs soldats. On faisait passer parmi les janissaires ceux d'entr'eux qui montraient le plus de courage, le plus de force et surtout le plus de fanatisme.

Suivant les mœurs orientales, il n'y a point de visites, point de conférences secrètes, sans que des serviteurs ou des esclaves ne soient présens : la politesse exige qu'on apporte du café, qu'on présente de tems en tems une pipe garnie et allumée, et, suivant le grade et la dignité de l'étranger, on doit lui offrir des sorbets, des essences, des parfums. Lors même qu'un Musulman est seul, il lui faut de tems en tems une pipe et du café. Le besoin d'être continuellement servi a sans doute fait imaginer de l'être par des sourds et muets, lorsqu'on est dans le cas de traiter quelqu'affaire importante. Le sultan a dans son palais une quarantaine de sourds et muets qui le servent conjointement avec ses pages. La plupart des grands en ont aussi; mais il y a à cet égard beaucoup de friponeries dont les hommes trop crédules et trop confians peuvent être la dupe. J'ai vu fréquemment chez le citoyen Descorches, dans les premiers jours de son arrivée, un homme qui passait pour sourd

et muet, avec lequel on faisait la conversation en turc, par écrit, et qui mettait au fait des intrigues de la cour et des anecdotes de la ville. Il prêtait une oreille trop attentive à tous les propos qui se tenaient, pour qu'on ne fût persuadé bientôt qu'il savait plus d'une langue, et que ses oreilles le servaient assez bien. Lorsqu'il se crut démasqué, il cessa de venir jouer un rôle désormais inutile.

On a souvent répété mal-à-propos que les muets étaient quelquefois chargés d'aller étrangler les victimes que le sultan vouait à la mort : ce sont ordinairement les capidgis-bachis, dont nous parlerons bientôt, qui remplissent ces fonctions, soit à la capitale, soit dans les provinces.

Le grand-seigneur entretient aussi un assez grand nombre de nains, aussi peu propres à le servir qu'à l'amuser. Lorsque ces avortons sont en même tems sourds et muets, leur considération augmente, et on a pour eux beaucoup plus d'égards.

Les *capidgis* ou portiers, dont le nombre est assez considérable, veillent aux portes extérieures du palais. Il ne faut pas les confondre avec les *capidgis-bachis*, espèces de chambellans, dont la place est honorable et lucrative, et qui sont chargés d'exécuter les ordres qu'ils reçoivent du sultan, ceux, par exemple, de couper la tête d'un rebelle ou d'un concussionnaire, de porter la nouvelle de la nomination à un gouvernement, d'aller recueillir les successions des grands officiers de l'Empire, etc. Leur chef, toujours tiré de ce corps, se nomme *Mir-Alem*. Les capidgis-bachis sont quelquefois élevés à la dignité de pacha à deux queues, et vont en cette qualité gouverner la province qui leur est désignée.

CHAPITRE V.

Des caïques. Du capitan pacha. De la marine turque. Des galiondgis. Avantages du port de Constantinople.

Un spectacle vraiment beau, et qu'on ne peut trop se lasser d'admirer du palais de France et de tous les points élevés d'où la vue plonge dans le port et sur la mer de Marmara, c'est l'arrivée et le départ des navires et des gros bateaux qui entrent et sortent à pleines voiles, et le mouvement continu d'un grand nombre de caïques montés ordinairement de deux ou trois rameurs, traversant sans cesse le port dans tous les sens, et se portant avec célérité dans tous les villages du Bosphore, à Scutari, aux îles des Princes et partout aux environs. Ces caïques, ainsi nommés dans le pays, sont des bateaux longs, étroits, extrêmement légers, armés d'une, de deux ou de trois paires de rames, rarement de quatre. Ils portent une ou deux et même trois voiles, qu'on met seulement lors du beau tems ou lorsque le vent n'est pas trop fort. Ces bateaux ne sont point lestés, et sont si légers, qu'un vent un peu fort les ferait chavirer si le batelier n'avait l'attention de lâcher l'écoute au moindre danger, et de venir promptement au vent par un coup de gouvernail. Le nombre de ces caïques est si considérable, et ils fendent l'eau avec une telle vîtesse, que quelquefois toute l'adresse des rameurs ne peut empêcher qu'ils ne se heurtent, et que l'un des deux ne soit culbuté, surtout lorsque le tems est mauvais; car alors ces rameurs ne jugent pas assez bien l'effet du vent sur un engin aussi léger, et qui présente beaucoup de surface hors de l'eau. Dans ces cas, il est bon de savoir nager et de pouvoir gagner le rivage : on porte rarement du secours à ceux à qui un pareil malheur arrive, parce qu'il y aurait trop de dangers pour celui qui voudrait sauver un de ces malheureux; il courrait le risque de chavirer lui-même en voulant le faire entrer dans son bateau.

La construction de ces caïques ne laisse rien à desirer pour l'élégance de leur forme et la vîtesse de leur marche. Deux heures suffisent pour aller à la voile, avec un petit vent, de Constantinople aux îles des Princes, distantes de dix à douze milles; et malgré le vent et le courant contraires, trois rameurs ne restent pas davantage pour se rendre à Buyuk-déré, distant de quinze milles.

Les caïques du sultan se font remarquer par leur grandeur, leur dorure, leur élégance, le nombre et la dextérité des rameurs : ils portent quatorze paires de rames, et sont montés de vingt-huit bostangis vêtus de blanc : le bostangi-bachi, comme nous l'avons dit plus haut, tient le gouvernail. Le caïque du grand-visir a douze paires de rames ; celui des principaux officiers de la Porte et des ambassadeurs des puissances étrangères en ont sept paires. Il faut nécessairement à ces grands caïques un homme à chaque rame, tandis que ceux des particuliers sont assez étroits pour qu'un seul homme se serve des deux rames à la fois.

Le sultan sort rarement l'hiver en bateau ; mais dans la belle saison, il se rend fréquemment aux divers palais qu'il a sur le canal de la Mer-Noire, ou à celui des eaux douces, situé à deux lieues de la ville, dans le vallon étroit qu'arrose la petite rivière qui vient se jeter au fond du port, et dont les eaux tranquilles permettent aux caïques de la remonter à cette distance. Le canon ne manque jamais d'annoncer le départ et l'arrivée du sultan : on peut facilement se procurer le plaisir de voir passer sa hautesse. On distingue son caïque par une belle tente en cramoisi, élevée du côté de la poupe. Divers caïques de la même grandeur, où se trouvent ses principaux officiers, viennent après ; un grand nombre d'autres le précèdent et le suivent.

Avant d'entrer dans quelques détails au sujet de la marine turque, nous croyons devoir dire un mot du *capitan-pacha*, dont le zèle et l'activité ne se sont jamais ralentis depuis qu'il commande les forces navales de l'Empire othoman, et qu'il est à la tête de tous les établissemens maritimes. Il jouit auprès de Selim III, d'un crédit que le tems semble accroître et fortifier. Dans cet âge heureux où le cœur est encore dans toute sa pureté, et dans le tems

que la cruelle méfiance du souverain tient comme prisonnier l'héritier de l'Empire, Hussein, né en Circassie, se trouva l'esclave du jeune Selim; il devint bientôt le complaisant de ses goûts, le confident de son cœur et son ami intime. Les liaisons de l'enfance sont sujètes à éprouver des variations et des vicissitudes résultantes des caprices de cet âge; mais la raison consolide presque toujours ce qu'un penchant mutuel a commencé : les amis de l'enfance sont réciproquement attachés pour le reste de leurs jours.

Une circonstance heureuse vint fortifier cet attachement du grand-seigneur pour le capitan-pacha. Des intrigues du sérail menaçaient, dit-on, les jours de Selim avant d'être parvenu au trône de ses pères : un avis que lui fit donner une esclave du sérail, sœur de Hussein, sauva ses jours menacés. La reconnaissance depuis lors a été sans bornes; Selim, à peine parvenu au trône, a fait épouser la fille d'Abdul Hamid à Hussein, et l'a comblé de bienfaits : il l'a créé surintendant de la marine et grand-amiral. Celui-ci, élevé dans le sérail, sans connaissances, sans études, pourvu d'une des premières places de l'Empire, et maître de toutes les forces maritimes, fut un moment embarrassé lorsqu'il ne vit autour de lui aucun homme assez instruit pour l'éclairer et guider ses pas; mais bientôt, à l'exemple de son prédécesseur, il appela des ingénieurs et des ouvriers français pour diriger les travaux de l'arsenal, et pousser avec activité les constructions qu'il résolut d'entreprendre.

Hassan-pacha, son prédécesseur, plus grand-homme que lui, mais aussi ignorant, souvent contrarié dans ses projets, parce qu'il n'avait pas, comme celui-ci, l'entière confiance de son maître, avait fait construire autant de vaisseaux que les finances de l'État et les circonstances pouvaient le permettre. Il avait appelé un ingénieur français, nommé *Leroi*, et lui avait permis de donner aux vaisseaux turcs la coupe européenne qu'ils n'avaient pas auparavant. Le capitan-pacha actuel n'eut qu'à suivre les traces de Hassan; mais, plus heureux que lui, il trouva dans l'attachement du souverain tous les moyens pécuniaires propres à favoriser ses projets.

Les deux dernières guerres contre la Russie, dont l'issue avait été si malheureuse, avaient fait sentir au grand-seigneur et au divan

le

le besoin d'avoir une forte marine militaire, tant pour défendre les possessions de la Mer-Noire et de l'Archipel, que pour garantir la capitale de toute insulte de la part des Russes. Aussi le capitan-pacha a-t-il eu la facilité de faire passer dans le département de la marine la majeure partie des revenus de l'État, et par ce moyen de faire construire un grand nombre de vaisseaux. On peut porter dans ce moment la marine turque à vingt vaisseaux de ligne, dont un à trois ponts; à plus de vingt frégates ou corvettes, dont quelques-unes de quarante canons, et à divers autres petits bâtimens. La construction se poussait à notre départ, l'an 6, avec la plus grande activité, au fond de la Mer-Noire, à Sinope, au golfe de Mundania, aux Dardanelles, à Mételin et à Rhodes. Et si rien ne dérange les projets du capitan-pacha, ou ne divertit les fonds affectés en ce moment à la marine, il n'est pas douteux que la Porte n'ait bientôt un nombre considérable de vaisseaux, à l'instar de ceux des puissances européennes : mais aura-t-elle suffisamment de matelots pour les monter, et d'officiers assez habiles pour en diriger la manœuvre?

Malheureusement le capitan-pacha n'a point les grandes vues d'un homme d'État et les connaissances que sa place exige : il s'occupe des moindres détails avec la minutie d'un homme qui a plus de bonne volonté que de talens. On le voit diriger lui-même les travaux de l'arsenal, et y passer la journée entière afin d'exciter par sa présence les ouvriers; mais, trop borné dans ses conceptions, il a cru pouvoir former une marine en ordonnant simplement la construction d'un grand nombre de vaisseaux : il n'a point encouragé le commerce; il n'a pas même arrêté de plans pour la formation de marins. Il existe, il est vrai, depuis long-tems une école de mathématiques dans l'arsenal : on en forma sous Tott une seconde pour la navigation; mais elles n'ont pas reçu les encouragemens qu'elles exigeraient, et les connaissances des professeurs sont trop bornées pour que ces écoles soient dans ce moment d'une grande utilité.

Les Turcs en général n'aiment pas la mer; ils ne peuvent se plier à la vie active qu'un marin est obligé de mener; ils ne peuvent

s'accoutumer aux privations que cet état exige ; ils aiment ordinairement mieux se servir des Grecs, qui montrent, dans cet état comme dans tous les autres, une intelligence et une activité dont les Turcs ne sont pas capables. Les Grecs manœuvrent assez bien, et conduisent leurs petits bâtimens avec beaucoup d'adresse dans les mers qu'ils connaissent ; mais ils n'ont pas la moindre théorie de la navigation : presque tous naviguent sans boussole, ne se dirigent que par la connaissance des montagnes et des côtes, cèdent à tout vent un peu fort, et vont attendre le beau tems dans le port le plus à portée.

Les matelots et les soldats de la marine militaire se nommaient autrefois *levens* ou *leventis* : on les désigne aujourd'hui sous le nom de *galiondgis* : les premiers sont des Turcs des villes maritimes ou des Grecs de l'Archipel ; ils sont permanens, reçoivent toujours leur paye, et doivent s'embarquer au premier ordre. Les galiondgis soldats sont tous Musulmans, et ne reçoivent leur paye que lorsqu'ils sont employés : après le désarmement ils obtiennent la permission de se retirer dans leur pays et de reprendre leurs occupations ordinaires. Les Grecs ne sont employés dans un vaisseau de guerre que pour la manœuvre : la défense en est réservée aux Musulmans. La prudence ne permet pas aux derniers, dans ces circonstances, de donner des armes à des hommes qu'ils oppriment ; ils savent d'ailleurs que les Grecs ne seraient guère disposés à se battre et se faire tuer pour eux.

Lorsque les besoins de l'État l'exigent, on a recours à la marine marchande, et, s'il est nécessaire, il paraît un firman du grand-seigneur, par lequel il est ordonné aux primats de chaque île de l'Archipel, au gouverneur de chaque ville maritime un peu considérable, d'envoyer à Constantinople un certain nombre de matelots. C'est ce que nous avons vu arriver au printems de l'an 6, lorsqu'il a été question d'armer trois vaisseaux de ligne, deux caravelles (1), trois frégates, trois corvettes et quinze chaloupes canonnières. Ces dernières étaient destinées à remonter le Danube, et

(1) Gros vaisseaux armés en flûte.

seconder l'attaque que le capitan-pacha méditait par terre contre Widine, où était renfermé Pasvan-Oglou. Les caravelles devaient se rendre à Alexandrie selon l'usage : les vaisseaux, les frégates et les corvettes devaient aller dans l'Archipel pour prélever sur les Grecs l'impôt annuel auquel ils sont soumis.

Les galiondgis soldats sont très-indisciplinés, fort mutins et ordinairement très corrompus. Ils se livrent presque toujours, avant leur départ, à des excès que le gouvernement tolère ou n'ose punir, dans la crainte de les mécontenter tous. Les Juifs, les Arméniens, les Grecs et même les Européens sont très-circonspects à cette époque : ils évitent de passer, même en plein jour, dans les quartiers un peu reculés de Péra et de Galata, et ils ont l'attention de rentrer chez eux avant la nuit. Malgré ces précautions, un grand nombre de personnes ont été arrêtées et volées à Galata l'an 6, et quelques-unes même ont été tuées. Il est vrai qu'à ce fléau se joignait celui de l'arrivée des gens de guerre, qui se rassemblaient à Constantinople et à Andrinople pour marcher contre Pasvan-Oglou.

Il y a à Péra plusieurs maisons où des matelots européens, des Grecs et même des Turcs viennent boire et s'enivrer, malgré la sévérité du gouvernement à cet égard. Il arrive souvent des querelles parmi les gens de mer, qui se terminent quelquefois par la mort de quelques-uns d'entr'eux. Peu de tems après notre arrivée à Constantinople, nous avons été témoins de l'assassinat d'un Grec, de l'audace du galiondgi qui le tua, et de l'impunité qui en fut le résultat.

Quelques Grecs assis autour d'une table buvaient entr'eux lorsqu'un galiondgi qu'ils ne connaissaient pas, et qui venait de boire seul, les somma de payer pour lui. Ceux-là refusèrent ; il insista, et il accompagna sa demande des épithètes de *chiens*, de *porcs*, d'*infidèles*, si familières dans la bouche des Turcs lorsqu'ils parlent à des sujets non Musulmans. La réponse fut une seconde fois négative, mais non pas injurieuse ; le galiondgi tire aussitôt son yatagan (1),

(1) Sabre un peu courbe en dedans, pointu et bien tranchant, que les Turcs portent à leur ceinture, et dont ils se servent dans les combats.

et menace de tuer ces Grecs s'ils ne paient; au troisième refus de leur part, un d'eux reçoit le coup mortel. Le galiondgi, sans crainte comme sans remords, fit bonne contenance, en imposa aux autres et à tous les assistans, en tenant un pistolet d'une main, et son yatagan de l'autre. Il se sauvait tranquillement lorsque la garde, armée seulement de bâtons, accourut pour le saisir. Le galiondgi se retourne, les menace de tirer sur le premier qui avancera, se bat en retraite, en blesse quelques-uns, et gagne les cimetières qui se trouvent à l'ouest de Péra, sur un terrain en pente. A la faveur des cyprès, il arrive à la marine, où il rencontre des camarades qui le reçoivent et favorisent son évasion.

Un vaisseau de guerre était naguère disposé de manière que chaque Turc avait son logement et tout ce qui lui était nécessaire pour sa cuisine et son ménage. Les entreponts étaient si encombrés, qu'on avait souvent bien de la peine à se servir de l'artillerie, et l'on avait toujours reçu plusieurs bordées de l'ennemi avant qu'on fût en état d'y répondre. Les canons étaient entr'eux d'un calibre différent, et le service se faisait sans ordre, sans prévoyance: les boulets qu'on apportait pour charger le canon, étaient souvent ou trop gros ou trop petits; ce qui ne permettait pas de défendre un vaisseau de la plus grande force contre une simple frégate: mais depuis quelques années les Turcs ont mis un peu plus d'ordre dans leurs vaisseaux, le service se fait avec beaucoup plus d'intelligence, les entreponts ne sont plus si encombrés, et l'artillerie est mieux servie qu'elle ne l'était auparavant.

Le capitan-pacha, comme nous l'avons déjà dit, est le grand-amiral et le surintendant-général de la marine: il commande ordinairement en personne les escadres et toutes les forces navales de l'Empire; il nomme à toutes les places, à tous les emplois; il ordonne les constructions et les réparations; mais le *tersana-émini* en est proprement le ministre, puisqu'il a l'administration des fonds attachés à la marine, la direction des approvisionnemens de l'arsenal, le soin de l'équipement des vaisseaux et la surveillance de tous les travaux; il a sous lui des chefs, des sous-chefs et divers capitaines de port, tant pour

l'exécution des ordres et la surveillance particulière, que pour la police.

La longueur du port, depuis la pointe du sérail jusqu'au village d'Eyoub, est de plus de trois mille toises; sa moindre largeur est d'environ trois cents : on en compte plus de cinq cents devant Top-hana et devant l'arsenal. Les vaisseaux de guerre sont rangés très-près les uns des autres, le long de l'arsenal. Les navires marchands mouillent ordinairement le long de Galata. Quelques-uns viennent sous Salybasari et Fondocli, en attendant le moment de mettre à la voile, parce qu'ils craignent, en partant, que le courant ne les porte sur la pointe du sérail; mais cette précaution est ordinairement inutile : le départ s'effectue également bien de l'endroit où ils viennent mouiller et de toutes les parties du port, pourvu qu'on ait l'attention, si le vent est au nord, de se tenir du côté de Top-hana; car si le vent faiblissait tout à coup, et qu'on se fût approché de trop près de la pointe du sérail, on courrait le risque d'être entraîné contre les rochers qui la bordent, et de voir briser le navire. Les vaisseaux de guerre jettent quelquefois, avant de partir, l'ancre au milieu du port, mais le plus souvent ils viennent mouiller dans le Bosphore, depuis Fondocli jusqu'à Bechik-tache.

La sortie du port s'effectue avec la plus grande facilité par tous les vents qui règnent ordinairement dans ces contrées. Il n'y a que le vent d'est qui peut s'y opposer; mais outre qu'il souffle très-rarement à Constantinople, il n'y est jamais que passager : à peine s'y fait-il sentir, qu'il tourne au nord ou au sud.

Mais si l'on sort avec facilité du port, on ne peut faire route pour l'Archipel qu'avec un vent de la partie du nord, et pour la Mer-Noire, qu'avec un vent de sud. La position des mers et la direction des côtes forment et modifient les vents de manière qu'ils soufflent presque toujours de ces deux parties : celui de sud est beaucoup plus rare que l'autre, et ne souffle presque jamais pendant les trois mois d'été; ce qui fait que, dans cette saison, il est très-rare de pouvoir remonter l'Hellespont.

Quoique ce port n'ait point de rade proprement dite, il jouit

néanmoins, plus qu'aucun autre, de cet avantage, puisqu'une escadre entière, quelque nombreuse qu'elle fût, pourrait mouiller en sûreté dans le Bosphore, et y attendre le moment du départ : elle pourrait mouiller aussi entre la côte d'Asie et les îles des Princes, et même tout le long de la ville jusqu'à Saint-Stéphano si le vent était au nord.

La position de ce port est telle, qu'il n'a point à craindre les entreprises d'une escadre ennemie ; car il serait très-facile d'interdire l'entrée du Bosphore et de l'Hellespont en fortifiant ces passages importans. La Propontide pourrait servir aux évolutions militaires et devenir une école-pratique de navigation. Ce port a en outre le grand avantage d'être susceptible de contenir une marine très-considérable, tant à cause de son étendue, de la facilité qu'il y a de s'y procurer tout ce qui est nécessaire à la construction, à la réparation et à l'équipement d'un grand nombre de vaisseaux, mais parce qu'on pourrait avoir dans peu de tems tous les matelots dont on aurait besoin, par la quantité de ports et de villes maritimes qui se trouvent à portée, par l'étendue des côtes et par la population dont ces contrées fertiles et variées sont susceptibles.

Enfin, un des avantages inappréciables du port de Constantinople, c'est qu'il ne peut se combler, parce qu'une partie des eaux qui viennent du Pont-Euxin, et qui sont refluées par la pointe avancée du sérail, font le tour du port, et balaient toutes les ordures et immondices que les Turcs ne cessent d'y jeter.

Des ingénieurs suédois construisaient, à notre départ, un bassin dans l'arsenal, pour servir au radoub et même à la construction d'un vaisseau de la plus grande force. La roche dans laquelle ils le creusaient, était tendre, schisteuse, et néanmoins si peu susceptible d'infiltrations, que la pompe la plus simple suffisait à l'extraction des eaux. On peut espérer, d'après cela, de multiplier, avec une dépense peu considérable, ces bassins ; ce qui serait de la plus grande utilité pour la marine militaire de ce pays.

CHAPITRE VI.

Promenade des environs de Péra. Tombeaux des Arméniens. Course à Scutari. Description des cimetières. Montagne de Bourgourlou. Cérémonies des derviches hurleurs.

Jusqu'a l'arrivée de l'envoyé extraordinaire de la République, nos moyens pécuniaires ne nous permirent pas d'entreprendre des courses lointaines : il fallut se borner à voir la ville et ses alentours, à parcourir, en Asie, les environs de Scutari et le sol de l'ancienne Calcédoine. Nos premiers pas se dirigèrent aux champs des morts de Péra, lieu de promenade et de récréation pour les uns, lieu de tristesse et de méditation pour les autres. On y arrive par la longue rue de Péra, et l'on se trouve sur un plateau élevé, en partie gazoné, occupé par le cimetière des Arméniens et par celui des Européens : on voit à côté un champ cultivé, et un peu plus loin une épaisse forêt de cyprès, vaste cimetière des Musulmans. Une troupe de bostangis est là dans une espèce de pavillon, pour donner, aux amateurs, des pipes et du café. Ce lieu, triste par les objets environnans, est cependant infiniment agréable par les divers points de vue qui se présentent, par les paysages qu'offrent la côte d'Asie et les rives du Bosphore, par le spectacle de la Propontide et d'une grande partie de Constantinople.

Les tombeaux des Européens sont disséminés sur un espace assez considérable : la plupart se font remarquer par une grande pierre sépulcrale, sur laquelle est gravée une inscription plus ou moins emphatique. On se sert à cet effet d'un marbre grenu, blanchâtre, souvent veiné de gris, que l'on tire de l'île de Marmara. Les tombeaux des Turcs, dont nous parlerons bientôt, sont dérobés à la vue par une épaisse forêt de cyprès. Ceux des Arméniens servent de siége, et sont ombragés par différens arbres d'un aspect agréable

et varié : on y remarque entr'autres des mûriers, des platanes, des frênes, des ormes et des noyers.

Les tombeaux des Arméniens sont très-rapprochés les uns des autres, et sont recouverts d'un marbre sculpté en relief à sa partie supérieure, représentant un vase de fleurs, l'instrument qui désigne l'état et la profession du mort, et une inscription en caractère arménien. Il faut que l'homme soit mort bien pauvre s'il n'a sur sa tombe qu'une pierre simple, sans ornement. Souvent on aperçoit, à côté de l'inscription, la figure d'un homme dont la tête est tranchée; c'est un moyen de perpétuer le souvenir d'une injustice, d'un acte de tyrannie de la part des Turcs, et de le transmettre à la postérité la plus reculée. J'ai vu souvent dans la matinée, des femmes arméniènes pleurer et gémir sur la tombe d'un mari, sur celle d'un père, d'une mère ou d'un enfant : la famille entière y vient quelquefois : souvent aussi des prêtres viennent, avec les parens du défunt, réciter, sur sa tombe, des prières pour le repos et le salut de son ame. Les Arméniens se font, comme les Turcs, un devoir de laver le corps de leurs morts avant de les ensevelir, et presque tous ont l'attention de planter, auprès de la tombe, un arbre qui puisse l'ombrager un jour, et modérer les ardeurs du soleil.

De ce beau site on descend rapidement, par divers chemins, dans un vallon étroit, fertile, où des Turcs cultivent avec assez peu d'intelligence le mûrier noir, quelques arbres fruitiers et plusieurs plantes potagères, telles que la fève des marais, la laitue, la chicorée, la ketmie, l'aubergine et diverses courges. On laisse à quelque distance, à droite, le cimetière turc dont nous avons parlé; à gauche, un terrain inégal, souvent inculte : à l'extrémité de ce vallon on trouve, à peu de distance de la mer, une promenade plantée de vieux cyprès et de quelques ormes, trop éloignée de la ville pour être fréquentée. On voit au-delà deux palais du sultan, dont l'un, situé sur une hauteur, est en assez mauvais état; l'autre, placé au bord du canal de la Mer-Noire, est entretenu et soigné : celui-ci a des jardins assez vastes, divers édifices et plusieurs kiosks ou petits pavillons ornés et enjolivés extérieurement. Selim III y va, dit-on,

dit-on, chaque année passer quelques jours, au commencement de la belle saison : il emmène avec lui son harem, quelques pages et la plupart de ses officiers.

Nous avions été déjà plusieurs fois sur la côte d'Asie, et nous avions rapporté des plantes et des coquilles terrestres infiniment intéressantes : nous avions parcouru les vastes cimetières de Scutari et visité le sol de Calcédoine, lorsque nous résolûmes, le 15 prairial, d'aller assister aux cérémonies religieuses des derviches hurleurs, et de monter sur la montagne de Bourgourlou, afin de jouir pleinement de la vue de Constantinople. Du vallon dont je viens de parler, nous nous rendîmes à l'échelle de *Dolma-bgtché* avec quelques-uns de nos amis : nous avions emmené deux janissaires du palais de France, pour nous servir d'escorte et de guides. Cette précaution n'est pas absolument nécessaire aux environs de la capitale ; car il est très-rare que, dans des tems ordinaires, plusieurs Européens réunis y soient insultés par des Turcs ; mais elle est convenable et quelquefois même utile, parce qu'on est plus respecté, plus considéré ; l'on obtient d'ailleurs ce dont on a besoin avec plus de facilité, et toujours à un prix plus modéré que lorsqu'on est seul.

Nous nous embarquâmes sur des caïques à trois paires de rames. La mer était calme, le tems très-beau ; dix minutes nous suffirent pour traverser le canal et mettre pied à terre à Scutari. Cette ville, que l'on regarde comme un faubourg de Constantinople, est située à la rive opposée du canal, sur un terrain en pente : elle se présente en amphithéâtre, et offre un coup-d'œil très-pittoresque par le mélange des arbres, des maisons, des mosquées et des minarets. Sa population est évaluée à près de soixante mille ames. Le plus grand nombre des habitans de Scutari est musulman : il y a cependant beaucoup de Grecs, quelques Arméniens et quelques Juifs. Cette ville sert d'entrepôt et de point de ralliement aux caravanes d'Asie : elle fait quelque commerce dans l'intérieur des terres et avec Constantinople. On y voit quelques fabrications d'étoffes de soie et d'étoffes de coton. Le terrain qui l'environne est assez bien cultivé, et fournit des grains, des légumes, des

herbages, des fruits, et surtout des raisins que l'on conserve pendant tout l'hiver et une partie du printems.

Il y a à Scutari un des grands mollas de l'Empire, pour l'administration de la justice. Sa juridiction embrasse la partie du canal de la Mer-Noire, du côté de l'Asie, et s'étend à plusieurs lieues dans les terres. Il a sous lui un naïb ou lieutenant, et plusieurs greffiers. Pour la police, il y a un corps-de-garde de bostangis commandé par un capitaine dépendant du bostangi-bachi, et un corps-de-garde de janissaires commandé par un officier dépendant du janissaire aga de Constantinople.

Les cimetières de Scutari sont les plus beaux de l'Empire othoman, par leur étendue, le luxe des tombeaux, la hauteur et le rapprochement des arbres. Les riches Turcs de Constantinople, par un sentiment d'orgueil ou de piété, préfèrent d'être inhumés en Asie, qu'ils regardent comme une terre sainte, comme une terre appartenante aux vrais croyans, tandis que celle d'Europe, selon eux, doit tomber un jour entre les mains des puissances chrétiennes, et être foulée par les infidèles. Ces cimetières sont situés au dessus de la ville, et s'étendent à l'est et au sud, vers la mer, et aux environs du terrain qu'occupait autrefois Calcédoine.

Avant d'errer dans cette forêt de cyprès, nous visitâmes plusieurs magasins de pierres sépulcrales prêtes à être employées : nous y trouvâmes un assortiment relatif aux différens états et emplois des Turcs, et propre en même tems à satisfaire le goût d'un chacun : plusieurs ouvriers sont employés à tailler le marbre, à lui donner diverses formes, à tracer sur une des faces, des fleurs, des éloges, des sentences tirées du coran.

Lorsqu'on a pénétré dans la forêt, l'image des tombeaux, l'aspect d'une jeune épouse versant des larmes sur la tombe de son mari, d'une mère regrettant la perte du plus cher de ses enfans, d'un vieillard qui a vu s'éteindre le dernier rejeton de sa famille ; le silence qui règne dans ces lieux consacrés à la mort ; le verd obscur et uniforme des cyprès ; l'absence du soleil, dont les rayons ne peuvent traverser l'épais feuillage des arbres ; le chant plaintif des tourterelles, tout porte l'homme à la méditation et le plonge dans

une douce mélancolie. Un lieu semblable en Europe serait fréquenté par les amans malheureux, par les hommes infortunés, par ceux dont la tristesse est un besoin, et les pleurs un soulagement.

Les tombeaux sont très-rapprochés les uns des autres, et très-variés par leur forme. Les Turcs pauvres se contentent d'élever, aux deux extrémités de la fosse, une pierre sépulcrale simple, sans ornement et sans inscription. Le plus souvent ce sont deux marbres sculptés et ornés, dont l'un, surmonté d'un turban semblable à celui que portait l'homme de son vivant, présente une inscription qui indique l'âge, l'état du mort, et qui contient en même tems un éloge ou une sentence tirée du coran : l'autre marbre est orné d'un cyprès en relief ou d'un vase de fleurs; il porte aussi quelquefois une seconde inscription. Les lettres sont toujours en relief, et peintes en noir ou dorées. Les tombeaux des femmes sont reconnaissables, en ce que l'un des marbres, au lieu de présenter un turban, est ordinairement terminé en forme de champignon. Ceux des riches ont le pourtour de la fosse en maçonnerie : quelques-uns, semblables à des sarcophages antiques, sont élevés d'environ trois pieds, et composés de quatre pièces de marbre, dont deux plates forment les côtés du tombeau; celles des deux extrémités sont surmontées de deux colonnes de sept à huit pieds de haut, sur l'une desquelles on voit une longue inscription. La partie supérieure du sarcophage est sans couvercle, et laisse à découvert la terre qui recouvre le corps. Quelquefois on entoure d'un mur ou d'une palissade un espace contenant un ou plusieurs tombeaux. On plante ordinairement un cyprès à l'une des extrémités de chaque fosse; ce qui fait que, dans les cimetières turcs, ces arbres sont si multipliés et si serrés, qu'ils forment une épaisse forêt.

Les premières années après l'enterrement, les parens du défunt viennent de tems en tems, ou à des époques fixes, répandre des larmes sur la tombe, renouveler leurs regrets et passer la journée entière dans l'affliction. Quelques-uns, plus sensibles à leur perte, se font un devoir d'y cultiver des fleurs, d'y soigner le cyprès qu'ils ont planté, et d'y adresser des prières à l'Etre suprême.

Nous quittâmes ces sombres lieux pour voir des images plus

riantes. A une demi-lieue à l'est de Scutari se trouve la colline de Bourgourlou, d'où la vue se porte au loin, et se promène sur la plus grande partie de Constantinople. On y va par un chemin assez beau : nous passâmes dans un petit village d'où nous voyions venir un grand nombre de personnes conduisant des chevaux chargés de cruches. Nous apprîmes que sultan Selim et presque tous les grands de la capitale ne buvaient point d'autre eau que celle de la fontaine de ce village, parce qu'on la regardait comme la plus saine et la plus légère de toutes les eaux qui arrivent à Constantinople ou qui se trouvent aux environs. Nous la goûtâmes, et nous vîmes qu'elle méritait en effet, jusqu'à un certain point, la réputation qu'elle avait. La colline d'où elle naît est schisteuse, et n'a rien de remarquable qu'un léger gazon et un bouquet d'arbres qui l'ombrage, sous lequel souvent des femmes turques se réunissent pour prendre le café, fumer la pipe et y faire un repas frugal.

Nous jouîmes pendant quelque tems du spectacle ravissant qui se présentait à nous : nous ne pouvions assez contempler la majesté de ces lieux ; notre vue ne pouvait se lasser de considérer alternativement la ville et le port, le canal tortueux de la Mer-Noire et les nombreux villages situés sur ses rives, la mer de Marmara couverte d'îles, les champs toujours verts de l'Europe et de l'Asie. Mais la scène devait changer : il était tems d'aller assister aux cérémonies religieuses des derviches, connus sous le nom de *hurleurs;* de voir à quel point la friponnerie religieuse se joue des sots et des ignorans, et par quel moyen elle parvient à faire des dupes. On aurait de la peine à croire que les hommes soient capables de tant de sottises, et les religieux d'impostures si grossières, si les Etats les plus instruits de l'Europe ne nous avaient présenté eux-mêmes des scènes aussi ridicules et pour le moins aussi dégoûtantes.

Dans une salle peu spacieuse, carrée, mal éclairée, en assez mauvais état, il y avait, pour les hommes, une galerie élevée de trois ou quatre pieds, et au dessus une tribune pour les femmes, garnie d'un grillage serré. Sur l'une des faces était un espace d'un pied plus bas que le sol de la salle, où nous étions comme au parterre. Le milieu de la salle était occupé par une trentaine de

religieux d'état et de profession différens, à en juger par leur turban. Les uns étaient en janissaires, les autres en tchocadars, quelques-uns en bostangis; plusieurs avaient le bonnet de feutre alongé, presque cylindrique, des derviches. Les supérieurs de l'ordre ayaient le turban à peu près semblable à celui des hommes de loi; plusieurs d'entr'eux portaient la sesse verte, comme les émirs.

La cérémonie commença par quelques prières, pendant lesquelles tous les religieux se donnèrent le baiser de paix ou de fraternité. Les novices, ou ceux qui nous parurent d'un rang inférieur, baisaient simplement la main du supérieur et des chefs de l'ordre, avec le plus grand respect. Ceux-ci étaient placés vers le mur, sur une ligne un peu courbe; derrière eux étaient suspendus divers instrumens de fer, propres à se percer les différentes parties du corps, à saisir des charbons ardens pour les porter dans la bouche et sur la langue : quelques-uns étaient destinés à être rougis au feu et être appliqués ensuite, à ce qu'on nous a dit, sur différentes parties du corps. En face des chefs, vers le milieu de la salle, les derviches étaient placés, en ligne courbe, dans une posture humble, à genoux, assis sur leurs talons, suivant l'usage oriental. Après quelques minutes de prières, on donna à ces derniers un grand tambour de basque, dans l'intérieur duquel étaient une, deux ou trois cordes semblables à nos grosses cordes de violon ou de basse. Un seul de ces tambours avait cinq à six petites cordes en fil de cuivre. Au devant de ces musiciens on avait placé une brasière, afin de chauffer de tems en tems les instrumens et donner à la peau la tension convenable. Le supérieur battait la mesure, et réglait le mouvement des instrumens avec des cymbales : deux autres frappaient sur deux petites timbales. Cette musique accompagnait des cantiques en l'honneur de Mahomet, que tous les religieux chantaient à l'unisson.

Pendant ce monotone et ennuyeux concert, on était de tems en tems électrisé par le spectacle d'un religieux qui venait se présenter au supérieur, comme frappé de la toute-puissance de la Divinité : il entrait peu à peu en convulsion; son corps se roidissait ensuite

et paraissait dans un état de mort. Il tombait entre les bras des religieux servans, qui tâchaient de le rappeler à la vie par des attouchemens sur le visage, sur la poitrine, et principalement sur les bras et sur les cuisses. Chez quelques-uns c'était une simple extase : le retour à la vie s'opérait d'une manière lente et graduée ; chez les autres, l'état de mort paraissait complet. Les religieux servans les étendaient par terre et faisaient les plus grands efforts pour les rappeler à la vie. Indépendamment des attouchemens multipliés qu'ils leur faisaient, ils leur parlaient à plusieurs reprises à l'oreille ; et lorsque tous les moyens ordinaires étaient épuisés, le chef s'approchait pour exercer sa toute-puissance. Il étendait sa main sur le visage du mort, qui revenait subitement et se relevait avec la plus grande prestesse au moyen d'un derviche servant. Ce spectacle, présenté tout le tems que dura la cérémonie, devint plus fréquent vers la fin, pendant les hurlemens de ces fanatiques.

Il y avait déjà une demi-heure que la musique fatiguait nos oreilles et les convulsionnaires affligeaient nos cœurs, lorsque deux hommes nus jusqu'à la ceinture vinrent occuper la scène pendant plus d'un demi-quart d'heure. Ils étaient armés chacun de deux fers de plus d'un pied de long, pointus à l'une des extrémités, terminés de l'autre par une boule de bois garnie tout autour de chaînètes, dont le dernier chaînon était en forme de clou très-pointu. Ces hommes faisaient divers mouvemens en avant et en arrière avec force et célérité, et paraissaient s'enfoncer les pointes de ces deux fers dans le ventre ; mais ils avaient l'attention de mettre à chaque fois le pouce sur les pointes. Au reste, la prestesse des mouvemens, dirigés tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, le bruit et le jeu des chaînètes, tout empêche d'apercevoir distinctement leur ruse. Ces deux hommes feignirent enfin de s'enfoncer ces instrumens dans les oreilles, dans le front et dans les yeux ; mais alors leur précaution parut plus grande, leur mouvement n'était pas si accéléré, et un derviche les enveloppa brusquement d'un manteau ; il les étendit par terre, où ils restèrent pendant quelques minutes comme morts. Ils se relevèrent ensuite en se frottant de leurs mains la

figure et le corps, et ils parurent comme ressuscités et guéris de leurs blessures. Ils furent reprendre leur place et leur tambour.

On nous a dit que quelquefois la cérémonie est plus variée, que ces fanatiques se mettent des charbons enflammés dans la bouche, qu'ils appliquent leur langue sur des fers rouges. Nous le crûmes facilement en voyant suspendus contre le mur les instrumens propres à exécuter de semblables folies.

Lorsque les instrumens cessèrent, presque tous les derviches se placèrent en rond et prononcèrent le mot *allah* (Dieu), en suivant le ton d'abord lent, puis accéléré, que donnèrent deux d'entr'eux, qui s'étaient placés au milieu, et qui chantaient pendant ce tems-là des cantiques en l'honneur de Mahomet et de ses descendans. Les premiers secouaient la tête, tantôt en avant, tantôt de côté ou circulairement, avec plus ou moins de rapidité, suivant le chant. D'autres fois ils brandillaient leurs corps, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en avant et en arrière, jusqu'à ce qu'ils fussent épuisés de fatigues et tous trempés de sueur. Ils prenaient un moment haleine et recommençaient ensuite, toujours en prononçant le mot *allah*, ou poussant seulement un cri semblable à celui de *heh* ou *heï*, qui paraissait sortir du fond de la poitrine. Les courts intervalles que l'on mettait à ces hurlemens, étaient remplis par le chant des deux religieux que nous avons dit être assis au milieu de ces hurleurs. Nous avons remarqué qu'il y avait parmi les chefs, plus de retenue, plus de calme, moins d'abandon au fanatisme; ceux d'entr'eux qui se mêlaient de tems en tems avec les hurleurs, ménageaient leur poitrine et ne fatiguaient point leur corps.

Nous sortîmes de cette salle avec un mal de tête et un mal-aise général occasionés par l'horrible criaillerie de ces fanatiques et par la vue de ces scènes désagréables. Nous avions besoin de prendre l'air et de nous distraire : nous dirigeâmes nos pas vers *Kavac-séraï*, situé au bord de la mer, à demi-lieue au sud de Scutari; c'est un palais impérial actuellement abandonné, bâti par Amurat IV. Quoiqu'il fût très-agréablement situé, qu'il eût de beaux jardins et qu'on

y jouît de la vue de la Propontide, de Constantinople, des côtes d'Europe et d'Asie, cependant les derniers sultans ont préféré leurs palais du canal, parce qu'en été le courant d'air qui vient réguliérement chaque jour de la Mer-Noire, procure une fraîcheur dont on jouit bien moins à *Kavac-séraï* : d'ailleurs, un lieu si voisin des cimetières de Scutari était bien plus propre aux méditations qu'aux délassemens et aux plaisirs.

Nous vînmes, en nous promenant, sur le sol qu'occupait autrefois Calcédoine, où nous ne trouvâmes rien de bien intéressant, si ce n'est quelques restes de murs et un petit temple sous terre, qui paraît avoir été construit dans le tems que les Chrétiens étaient persécutés. Nous passâmes le reste de la journée auprès d'une fontaine, pour jouir de la fraîcheur sous l'ombrage épais de plusieurs platanes. Notre caïque nous attendait là depuis long-tems; un Grec intelligent avait préparé un ample pilau et quelques friandises pour nos janissaires et nos bateliers; et pour nous, un dîner qui fut assaisonné par un bon appétit, et égayé par nos réflexions et par le site charmant sur lequel nous nous trouvions.

Si les habitans de Mégare, en fondant sous le nom de *Procerastis* une ville à l'entrée méridionale du Bosphore, eurent l'intention d'en faire un établissement de commerce, on a eu raison de lui donner par dérision le nom de Calcédoine ou *Ville des aveugles*, puisqu'il existait à deux pas de là une position qui offrait les avantages d'un port immense et très-sûr; mais, comme ville agricole, Calcédoine jouissait d'un territoire étendu et fertile, et d'une position infiniment agréable : placée sur un promontoire en face de la Propontide, abritée des vents du nord, à peu de distance des îles des Princes, il n'est pas surprenant que cette ville soit devenue puissante, et qu'elle ait rivalisé avec Bysance, fondée quelque tems après. Calcédoine d'ailleurs avait deux petits ports, dont on reconnaît encore les jetées, qui devaient suffire à son commerce et à ses besoins.

Contens de notre journée, nous entrâmes dans le caïque avant le coucher du soleil, pour nous rendre à la ville. Toute cette côte, élevée

élevée de quelques toises au dessus du niveau des eaux, était couverte alors de plusieurs plantes et de divers genêts fleuris qui faisaient le plus bel effet, et ornaient singuliérement le tableau que nous présentaient les cyprès de Scutari et les premières collines d'Asie. Ici la mer n'est jamais assez agitée pour ronger la côte dans une grande étendue, et former une grève un peu considérable. Lorsque le terrain le permet, les végétaux croissent et fructifient à peu de distance des eaux, sans en être incommodés.

CHAPITRE VII.

Description des environs de Constantinople. Promenade du sultan. Établissemens de Levens-schiflit. Manufacture de poudre de Saint-Stéphano. Usage des Orientaux.

Le citoyen Descorches arriva à Constantinople le 19 prairial an 1; il ignorait, à ce qu'il nous dit, notre mission : il n'avait reçu avant son départ aucune instruction qui nous fût relative, et ne trouva à la légation ni lettre ni avis touchant notre voyage. Nous fûmes peu surpris de nous voir pour ainsi dire abandonnés, lorsque la France, fortement agitée dans son intérieur, et vigoureusement attaquée au dehors par un nombre considérable d'ennemis, ne pouvait permettre au gouvernement provisoire de porter ses regards jusqu'à nous. Les ministres d'ailleurs qui nous avaient envoyés au Levant, n'étaient plus en place ou n'existaient déjà plus.

Notre mission, subordonnée aux événemens, avait depuis longtems changé d'objets : nos relations politiques et commerciales avec la Porte othomane étaient presqu'interrompues depuis la retraite du chef provisoire, depuis surtout que les regards du gouvernement de France paraissaient se fixer plus particuliérement sur les points menacés, et que la plupart des chefs, guidés par un aveugle et désastreux délire, entraînaient malheureusement la nation dans des mesures subversibles de toute industrie et de tout commerce. Le sort des Français établis dans le Levant dépendait de celui de la mère-patrie : quelques revers de plus en Europe auraient suffi pour qu'ils se vissent tous en un moment enveloppés dans une proscription générale, tellement la Porte se montrait faible alors, et les ennemis de la France exigeans.

Incertains si notre voyage présenterait le même degré d'utilité à ceux qui se trouvaient, depuis notre départ, investis de l'autorité, et s'ils voudraient nous accorder les secours que leurs prédécesseurs nous avaient promis, et dont nous ne pouvions plus nous

passer, nous résolûmes de retourner dans notre patrie ou d'attendre à Constantinople, suivant l'avis du citoyen Descorches, que le ministre des affaires étrangères se fût expliqué à notre égard. Et pour tirer à tout événement le parti le plus avantageux de notre voyage, nous nous empressâmes de recueillir toutes les notions qu'un séjour de quelques mois pouvait nous permettre ; nous parcourûmes soigneusement la ville et les environs, et nous dirigeâmes nos pas vers tous les lieux où nous pouvions faire quelque découverte intéressante.

Quoique le terrain des environs de Constantinople soit partout très-propre à la vigne, aux plantes céréales, au mûrier, aux différens arbres fruitiers de nos climats, on n'y voit presque pas de culture, si ce n'est sur les rives du canal. Le sol est assez uni dans la partie occidentale de la ville ; il forme quelques côteaux et de vastes plaines, sur lesquels un peuple industrieux et agricole trouverait aisément une nourriture abondante et variée : il est inégal et coupé de collines et de vallons dans la partie septentrionale, c'est-à-dire, depuis le port jusqu'à la Mer-Noire. Presque tout cet espace est schisteux ; la couche végétale est plus ou moins épaisse et d'une assez bonne qualité, surtout dans les vallons et dans les endroits où la terre est profonde ; mais soit que le génie malfaisant du despotisme tarisse partout les sources de la prospérité publique, soit que les Turcs n'aiment pas à se livrer à la culture des terres, et qu'à l'exemple de leurs aïeux ils préfèrent le métier périlleux des armes, le brigandage ou le trafic, il est sûr que, dans tout l'Empire othoman, la plupart des meilleures terres sont abandonnées, et que ce sont les Grecs, les Arméniens et les Arabes qui se livrent plus particuliérement à l'agriculture lorsqu'ils ne sont pas trop vexés par les agens du gouvernement, ou tourmentés par des hordes pillardes et dévastatrices que les pachas tolèrent ou ne peuvent réprimer.

Depuis peu d'années, des Grecs de l'Épire et de la Dalmatie ont semé avec succès quelques terrains abandonnés des environs de la capitale, et y ont fait des récoltes assez abondantes : leur exemple sera imité sans doute si le gouvernement n'y met pas des entraves, s'il peut se convaincre qu'une terre couverte de riches moissons,

d'arbres productifs, de plantes utiles, est le plus bel ornement des environs d'une ville et l'éloge le plus flatteur du souverain.

En sortant par le faubourg élevé de Péra, on trouve un terrain inégal, schisteux, peu cultivé : on voit à gauche un vallon étroit, profond, extrêmement fertile, dans lequel on cultive diverses plantes potagères. Au-delà de ce vallon on aperçoit, sur un terrain élevé, le village de Saint-Dimitri, que l'on peut regarder comme un des faubourgs de la capitale. Les environs de ce village grec présentent quelques vignes et quelques jardins. Après avoir dépassé un second vallon, on arrive sur un terrain uni, inculte, assez spacieux, nommé *Ok-meïdan*, sur lequel le sultan se rend quelquefois en été, accompagné des principaux officiers de sa maison et d'une partie de ses pages. Il y passe la journée dans un beau kiosk ou sous des tentes magnifiques, et s'amuse quelquefois à tirer deux ou trois flèches.

L'adroite flatterie, toujours debout auprès de l'homme puissant, n'a pas manqué de trouver que chaque trait parti de la main du souverain parvenait à une distance prodigieuse, et pour en éterniser le souvenir elle s'est empressée d'élever, chaque fois que le sultan a pris ce divertissement, une colonne de marbre sur laquelle on a gravé en relief une longue inscription.

Les pages qui s'exercent après lui, se garderaient bien de déployer toute leur force et toute leur adresse, s'ils n'étaient certains que le but auquel vient d'atteindre, en apparence, le sultan, a été placé hors de la portée de leurs traits.

Ces pages simulent ensuite le combat à cheval de la lance, fort usité parmi tous les Orientaux ; il consiste à lancer en courant, le bras levé, cette arme avec la plus grande force, et atteindre de la pointe son adversaire à une distance assez grande. Et soit qu'il ait manqué son coup ou qu'il ait atteint son ennemi, le guerrier turc, arabe ou persan, pour ne pas rester désarmé et se voir atteint à son tour, doit reprendre son arme en courant, sans mettre pied à terre. Dans le combat simulé, on se sert d'un bâton nommé *djerid*, tiré d'un bois léger, tel que le saule ou le dattier ; car sans cette précaution il arriverait souvent des accidens graves : on

pourrait être dangereusement blessé si la djerid était d'un bois dur et pesant.

Nous avons été plusieurs fois témoins, dans toutes les parties de l'Empire othoman, de la dextérité que les Orientaux montrent dans ce combat, et de la prestesse avec laquelle ils reprennent, en courant, leur djerid, souvent du premier coup. Ce combat, beaucoup plus fréquent parmi les Arabes que parmi les Turcs et les Persans, ne peut avoir lieu qu'entre un nombre peu considérable de combattans, et parmi les nations qui se servent bien plus de la lance que des armes à feu.

En suivant la route de Belgrade et de Buyuk-déré, on voit des terres incultes, quelques vignes éparses et quelques champs ensemencés. Après une heure et demie de marche, à pied, on arrive à une espèce de ferme nommée *Levens-schiflit*, ornée de quelques jardins assez pittoresques et de bâtimens assez vastes très-bien entretenus. Hassan, capitan-pacha, à qui sultan Abdul Hamid l'avait donnée comme apanage, en avait fait un lieu de récréation, et y avait placé une garde de *levens* ou soldats de marine, pour réprimer le brigandage et empêcher les vols qui se commettaient alors sur cette route, et jusque sous les murs de la ville.

Ce que l'on voit aujourd'hui avec le plus d'intérêt à Levens-schiflit, c'est une manufacture de fusils et de baïonètes à l'européène, établie au commencement du règne de Selim, par un ingénieur espagnol : elle fut négligée et presque abandonnée peu de tems après son établissement; mais elle a repris ses travaux depuis que Selim, le capitan pacha et quelques membres du conseil, reconnaissant la supériorité de nos armes et l'avantage de nôtre tactique, ont résolu de les introduire peu à peu dans les armées othomanes.

Une partie de ces bâtimens est occupée, dans ce moment, par un corps d'infanterie de douze cents bostangis soldés et exercés à l'européène, par un autre corps d'environ quatre mille canoniers, bombardiers et artilleurs, et par une compagnie de canoniers à cheval; mais il paraît qu'on avait aussi le projet d'y caserner des troupes de cavalerie, à en juger par l'étendue des écuries et des

bâtimens que l'on construisit dans le tems que le grand-seigneur et la plupart des membres du divan s'occupaient également de la création d'une armée permanente, organisée à l'instar de celle des puissances européènes.

Malgré la mutinerie, les menaces et la révolte des janissaires; malgré la résistance des autres corps de troupe et l'opposition de la nation entière, qui repousse avec obstination les usages qui lui sont transmis par les autres peuples, il n'est pas douteux que Selim ne fût venu à bout de ses projets, et qu'il n'eût surmonté tous les obstacles que l'intérêt de quelques-uns, l'ignorance et le fanatisme de tous lui opposaient, si un homme aussi extraordinaire qu'entreprenant, si Pasvan-Oglou n'eût trouvé, dans son génie et dans les secours pécuniaires de ceux que la réussite de ses projets pouvait contrarier, les moyens de paralyser les grandes mesures de la Porte, les seules capables peut-être d'affermir l'autorité du souverain, d'obvier aux révoltes des pachas, de soulager le peuple et de retarder la chute de ce vaste Empire.

Je ferai connaître dans une autre circonstance, cet homme que des ressorts cachés font mouvoir, et dont la politique se sert toutes les fois qu'elle en a besoin.

Après avoir passé Levens-schiflit, on va, par des chemins divers, à Belgrade, à Tarapia et à Buyuk-déré, villages que les ambassadeurs européens ont successivement habités dans la belle saison. A l'ouest et au nord du premier, il y a quelques forêts antiques, séjour des sangliers, des cerfs, des chevreuils, des chacals et de plusieurs oiseaux de proie. La grande salsepareille (*smilax excelsa*) grimpe jusqu'au sommet de la plupart de ces arbres, et les enveloppe de ses rameaux et de son feuillage.

Si l'on porte ensuite ses pas du côté opposé, à la partie occidentale de la ville, par exemple, où le sol uni et les terres extrêmement fertiles semblent inviter l'homme à se dérober aux intrigues, au fracas, au tumulte des cités, pour chercher dans les champs, sous un ombrage frais, au milieu d'un verger, l'abondance, la paix et le bonheur, on sera surpris sans doute de trouver ces terres aussi peu cultivées, aussi abandonnées que les autres,

et de les voir rarement couvertes de riches moissons. Nous fûmes frappés, la première fois que nous dirigeâmes nos pas vers ces lieux, du terrible effet que le despotisme produit sur l'agriculture aux environs de Constantinople. Le silence qui règne partout, la nudité des champs, la culture des terres extrêmement négligée, l'abandon total de quelques-unes, annoncent plutôt un pays dévasté ou les confins stériles d'une province éloignée des routes, des ports et des villes de consommation, que les approches de la capitale d'un grand Empire.

Sur une vaste étendue de terrain que l'on parcourt aux environs des routes d'Andrinople et de Rodosto, ou sur le chemin de Saint-Stéphano, on ne rencontre que trois ou quatre fermes, apanages de quelque place éminente ou possédées à perpétuité par quelque mosquée impériale.

En suivant le chemin le plus voisin du rivage de la mer, on arrive, après deux heures de marche, à Saint-Stéphano, village grec, où le grand-seigneur a fait établir depuis quelques années une manufacture de poudre à canon, dont il a confié la direction à un Italien. L'ignorance des Turcs, à l'égard de la fabrication de la poudre, a toujours été telle, qu'ils ont pendant long-tems acheté cette denrée des Vénitiens, et qu'ils ne sont pas encore parvenus à lui donner ce degré de perfection qu'elle obtient en Europe. La poudre fabriquée en Turquie n'est guère propre pour la chasse, et surtout pour l'amorce d'un fusil ou d'un pistolet. Les capitaines de navire qui fréquentent le Levant, en font presque tous un objet de pacotille extrêmement avantageux, parce que les Turcs recherchent, pour leurs pistolets et leurs carabines, la poudre fine d'Europe, et parce que les Européens qui s'amusent à la chasse, ne peuvent s'en passer.

Les environs de Saint-Stéphano sont excellens pour la chasse aux cailles, depuis la fin de fructidor jusqu'à la fin de vendemiaire. On chasse aussi aux canards et aux sarcelles pendant l'hiver, sur les bords du lac connu sous le nom italien de *Ponte Picolo* (1), qui

(1) Ou le petit pont; et en turc, *Koutchouk-tchesmé*. Le lac a pris le nom du

se trouve au-delà du village. Ce lac est extrêmement poissonneux : j'ai vu plusieurs fois à Constantinople des carpes monstrueuses qu'on y avait pêchées ; elles pesaient depuis 50 jusqu'à 80 livres, et avaient trois ou quatre pieds de long.

Ce fut le 22 prairial que nous allâmes, à pied, à Saint-Stéphano, marchant à travers des champs couverts de chardons, de graminées et de plantes de toute espèce qui retardaient notre marche et nous fatiguaient beaucoup. Nous espérions revenir le même jour par mer, afin d'observer le rivage ; mais comme il était déjà tard lorsque nous sortîmes de la manufacture, il nous fut impossible de trouver un bateau, de sorte que, fatigués comme nous l'étions, il fallut nous résoudre à faire un repas frugal chez un papa grec, et à passer la nuit sur un sofa, exposés aux puces et aux punaises, extrêmement abondantes dans tout le Levant.

Les Orientaux, plus simples que nous dans leur ameublement, ne connaissent pas le luxe des lits. Ils ont dans leurs maisons un certain nombre de matelas fort légers, de laine ou de coton, qu'ils étendent par terre ou sur les sofas à l'heure du coucher, et sur lesquels ils passent la nuit. Les femmes ôtent leurs colifichets et quittent leur parure ; les hommes se dépouillent de leur habit de cérémonie, changent de turban, et se couchent habillés, ainsi que les femmes. Ils se couvrent avec des couvertures piquées, auxquelles les riches attachent un drap de toile de coton, qu'ils ne changent ordinairement que lorsqu'il est bien sale ou presque usé.

Le lendemain matin on enlève ces matelas et ces couvertures, on les enferme dans des armoires, et la chambre à coucher redevient salon de compagnie et salle à manger. Chez les Grecs, les Arméniens et les Juifs pauvres, toute la famille couche presque toujours dans la même chambre ; mais chez les Musulmans, l'appartement des hommes est toujours séparé de celui des femmes.

Comme l'usage des chaises et des tables est également inconnu

---

pont établi sur la partie étroite qui communique avec la mer. A quelques lieues de là il y a un autre lac nommé, par la même raison, *Ponte-grande* ou *Buyuk-tchesmé*.

des

des Orientaux, les sofas sont les principaux et presque les seuls meubles de leurs appartemens : ils sont ordinairement placés sur trois faces, sous celle des fenêtres et sous celle des côtés : ils sont immédiatement posés sur le plancher, ou élevés de quelques pouces, d'un demi-pied et même d'un pied, au moyen d'une estrade formée de quelques planches. Ils sont recouverts de belles indiènes, d'étoffes de soie, de velours, de drap, et ornés de franges en coton, en soie, en argent ou en or. Il y a de grands dossiers sur toute la longueur du sofa, ornés des mêmes franges et recouverts des mêmes étoffes : on place des tapis et des nattes au milieu de la chambre. Il reste une partie du plancher, vis-à-vis la porte d'entrée, qui est plus basse de cinq à six pouces, et qui sert de passage pour aller aux chambres latérales.

Le sofa sert de siége pendant le jour et de lit pendant la nuit : c'est là que les Orientaux passent la journée, accroupis, les jambes croisées, et que la nuit ils placent leurs matelas pour dormir. Souvent, pour ne pas trop user le sofa, ils restent sur le tapis ou sur la natte, et la nuit, faute d'autres matelas, ils couchent sur le sofa, après en avoir retiré l'étoffe qui le couvre.

On sent que cette manière de vivre par terre, sur des tapis ou des nattes que l'on ne peut balayer, et qu'on néglige de battre et de secouer, dans des maisons de bois, sous un climat chaud, chez une nation qui ne connaît presque pas l'usage du linge, qui conserve ses vêtemens pendant la nuit, et ne les quitte en général que lorsqu'ils sont usés, les puces, les punaises et toutes les vermines qui s'attachent à l'homme sale et peu soigneux, doivent y être extrêmement abondantes ; c'est aussi ce qui nous a fait le plus souffrir dans le cours de nos voyages, parce qu'il était impossible de nous garantir de ces insectes lorsque nous étions obligés de coucher dans un lieu qui en était infesté.

Ce n'était pas assez des puces et des punaises pour nous empêcher de dormir ; nous étions en outre éclairés par une lampe qui brûlait devant l'image de la vierge, ainsi que cela se pratique nuit et jour dans toutes les maisons grecques du Levant. Nous n'osâmes pas l'éteindre : nous aurions trop affligé le bon prêtre chez qui

nous étions descendus, et qui nous avait reçus avec la plus grande honnêteté.

Nous avions observé, en allant à Saint-Stéphano, le double fossé et la double muraille qui garantissent Constantinople par terre, et qui se sont bien conservés malgré les diverses attaques que cette ville a éprouvées : nous voulions jeter un coup-d'œil, au retour, sur le mur qui la défendait autrefois par mer, d'une extrémité à l'autre, et qui se prolongeait tout le long du port jusqu'aux environs d'*Éyoup*. Nous nous embarquâmes le lendemain matin dans un caïque, et dans une heure et demie nous fûmes devant le petit fort circulaire, connu sous le nom des *Sept-Tours*, situé à l'extrémité méridionale de la ville. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une prison d'État, dans laquelle les ambassadeurs et agens des puissances étrangères sont enfermés lorsque les Turcs sont en guerre avec elles.

Les murs que l'on voit ensuite, sont en partie détruits. On y remarque diverses inscriptions qui indiquent l'époque des travaux que les empereurs grecs y ont faits. On y voit également des tronçons de colonnes que les Turcs ont employés lorsqu'ils ont réparé les brèches occasionées par le siége qu'ils firent avant de se rendre maîtres de la ville.

Nous arrivâmes bientôt à la porte de *Daoud-pacha*, près laquelle est l'ancien port de Théodose ou d'Éleuthère. Nous nous arrêtâmes plus loin à *Catirga-limani* où le port aux galères, construit par Julien, réparé par Mahomet II, comblé aujourd'hui, et transformé en grande partie, ainsi que l'autre, en jardins potagers.

Ces deux ports, inutiles à la marine militaire, seraient néanmoins creusés et entretenus par une nation plus éclairée que celle des Turcs, parce qu'ils faciliteraient le transport des denrées et des marchandises dans tous les quartiers de cette grande ville, dont le sol inégal et montueux ne permet guère l'usage des charrettes.

Nous vogâmes plus d'une heure le long des murs de la ville avant d'arriver devant le sérail. Ici des cyprès, des pins, des platanes s'élèvent au dessus du mur extérieur; plus loin, divers bâtimens irréguliers, plusieurs dômes et minarets de mosquées se font

remarquer dans cette vaste enceinte qu'occupait l'ancienne Byzance : on voit le long de la mer quelques kiosks, où le sultan vient quelquefois jouir de la vue de la Propontide, et respirer le vent frais qui vient chaque jour, en été, du Pont-Euxin.

Arrivés à la pointe du sérail, nous laissâmes le port à gauche, Scutari à droite, et nous vînmes débarquer à l'échelle de Top-hana, située à l'est de Galata.

CHAPITRE VIII.

Description du Bosphore et de ses environs. Arrivée à Buyuk-déré. Du platane qu'on y remarque. Indices d'un volcan à l'embouchure de la Mer-Noire.

Le 25 prairial, nous résolûmes d'aller nous établir à Buyuk-déré, village situé en Europe, à près de cinq lieues de Constantinople, vers l'embouchure du canal, afin d'être à portée de parcourir à une assez grande distance de la ville, les champs de l'Europe et de l'Asie, nous transporter avec plus de facilités sur les bords de la Mer-Noire, et profiter de la saison propre aux observations, aux recherches et à la récolte de la plupart des objets d'histoire naturelle. Les plantes printanières avaient déjà passé, et n'offraient plus que des graines; mais celles d'été allaient fleurir et nous faisaient espérer une récolte abondante. A notre retour d'Égypte en thermidor et fructidor an 3, nous avons pris quelques plantes tardives et beaucoup de graines; et en revenant de la Perse l'an 6, nous n'avons pas quitté Constantinople sans recueillir les plantes printanières.

Nous vînmes nous embarquer à Top-hana sur un caïque à trois paires de rames : il fallut passer à travers une multitude de chiens hargneux qui fatiguent les Européens de leurs aboiemens, et dont il faut se méfier, parce qu'ils se vengent quelquefois à l'improviste des coups de bâton qu'ils reçoivent de tems en tems de la part des matelots. La place qui conduit à l'échelle où l'on s'embarque, est grande, irrégulière, plantée de quelques beaux platanes, et ornée d'une fontaine construite depuis quelques années par un capitan-pacha. Elle est surmontée d'une large charpente, où sont entassés des ornemens, des dorures, des sentences, des inscriptions. On construisait à cette époque, dans le parc d'artillerie situé à côté de la place, un triple rang de casernes, qui se présentent en amphithéâtre et qui font un assez bel effet. Il y avait dans la place

des tas de grains et de fruits, sur lesquels des tourterelles et des moineaux en grand nombre se gorgeaient sans craindre les passans ni le maître de ces denrées.

Les Turcs sont à cet égard de la plus grande indifférence : ils ne se permettent ni de tuer ces oiseaux ni de les chasser; quelques-uns même se croient fort heureux de pourvoir à leur entretien. *Ne faut-il pas*, disent-ils, *que ces innocentes créatures trouvent leur subsistance : s'il plait à Dieu, nous aurons l'année prochaine une récolte plus abondante.* Quelques-uns d'entr'eux construisent à divers endroits de leurs maisons des nids assez enjolivés, et se gardent bien de troubler les amours de ces oiseaux, encore moins de détruire leurs petits. Ces sentimens religieux contrastent singuliérement avec la conduite injuste et oppressive qu'ils tiennent envers les Chrétiens qui habitent parmi eux et qu'ils ont impitoyablement dépouillés, et ne s'accordent guère avec cette insatiable cupidité qui caractérise la nation turque, et dont j'aurai souvent occasion de parler.

En s'éloignant du rivage, la vue se porte avec plaisir sur les faubourgs de Galata, de Top-hana, de Péra, de Salybasary et de Fondocli, qu'on laisse à gauche et qui se présentent en amphithéâtre. On arrive bientôt devant le sérail de Bechik-tache, dont j'ai déjà parlé. On voit ensuite le village de ce nom, ceux d'Orta-keui, de Kourou-tchesmé, d'Arnaoud-keui; mais tout cet espace ne forme, à proprement parler, qu'un village contigu, où l'on voit de très-belles maisons presqu'entiérement construites en bois et diversement peintes : celles des Turcs sont en blanc ou en rouge; celles des Grecs, des Arméniens et des Juifs sont d'un brun noir. Il n'est pas permis à ceux-ci d'employer les couleurs des Musulmans : il faut en Turquie, que les maisons, comme les vêtemens, distinguent le maître de l'esclave.

Le terrain forme, tout le long du canal, une chaîne de collines schisteuses, très-fertiles, couvertes de cyprès, de chênes, de tilleuls, de maroniers, d'arbousiers, de myrthes, de genêts, de vignes, qui présentent un aspect infiniment agréable. Ces collines sont interrompues par quelques vallons de la plus grande fertilité,

qui contribuent à varier et embellir le tableau. Des jardins plus ou moins spacieux, ornés de fleurs et de kiosks disposés de manière à recevoir le courant d'air et procurer au loin la vue du canal, font de ces maisons des lieux de jouissances et de délices. La plupart des riches habitans de Constantinople y passent, dans la belle saison, la journée entière, seuls, accroupis sur un sofa, occupés à fumer, prendre du café, porter leurs regards sur les passans, et rouler dans leurs doigts des chapelets de corail, d'agate ou de pierres précieuses.

Nous descendîmes à terre, près du château d'Europe, pour examiner quelques plantes fleuries qui nous frappèrent. Nous entrâmes dans un cimetière turc, planté de beaux cyprès et de quelques térébinthes : nous trouvâmes entr'autres une belle férule, haute de cinq à six pieds, différente de la férule orientale; plusieurs espèces de campanules : nous vîmes le beau carabe violet, chagriné, que j'ai décrit et figuré dans mon *Entomologie* (1). Après avoir passé quelques heures à terre, nous rentrâmes dans notre caïque; nous eûmes bientôt dépassé Roumili-hissar, situé sur un terrain en pente. Ce château, bâti sous Constantin Paléologue, dernier empereur d'Orient, par Mahomet II, lorsqu'il méditait la conquête de Constantinople, est plus propre aujourd'hui à servir d'épouvantail, qu'à s'opposer au passage d'un vaisseau de guerre. En effet, une simple frégate aurait bientôt brisé tous les affûts et démonté les canons qui se trouvent à découvert sur le rivage, et mis en fuite les canoniers, que rien ne garantit. Il en est de même du château d'Asie, qui se trouve de l'autre côté du canal : sa construction ne vaut pas mieux, et ne saurait défendre les approches de la capitale.

C'est là que Darius, roi de Perse, établit un pont de bateaux pour faire passer son armée lorsqu'il voulut faire la guerre aux Scythes. C'est par-là que les Croisés, animés d'un saint zèle, entrèrent en Asie pour délivrer la Terre-Sainte du joug des Mahométans.

(1) *Entom.* ou *Hist. nat. des Ins.*; tom. III; *Carabe*, n°. 7, pl. VII, fig. 83.

Nous suivions la côte d'Europe, parce que les eaux qui viennent de la Mer-Noire, forment un courant plus rapide au milieu du canal et vers la côte d'Asie. Les caïques qui remontent, suivent tous la même route, tandis qu'en revenant à Constantinople, les mariniers ont l'attention de se tenir au milieu du canal, et même de s'approcher un peu plus de la côte d'Asie que de celle d'Europe; ce qui facilite leur retour, surtout si un léger vent de nord leur permet de déployer leurs voiles.

Si l'on considère la quantité d'eau que reçoit la Mer-Noire du Danube, du Dniester, du Dnieper et du Don, ainsi que d'un grand nombre de rivières et de torrens qui descendent des monts Caucases et de la Mingrelie, ou qui viennent de la Géorgie, de l'Arménie et de la Natolie, on sentira bientôt que, bornées dans un bassin trop étroit, ces eaux auraient été obligées de s'étendre davantage pour fournir à une plus grande évaporation et se mettre en équilibre si elles n'avaient trouvé une issue par le Bosphore et le canal des Dardanelles. C'est par ce moyen que le surplus des eaux de cette mer s'écoule sans cesse et est versé dans la Méditerranée; et c'est ce qui nous explique pourquoi les eaux de la Mer-Noire et celles de Marmara sont moins salées que celles de la Méditerranée et de l'Océan.

Le courant est si fort, que le canal ressemble en quelques endroits, plutôt à une rivière qu'à un bras de mer: on le voit s'opposer à la marche d'un navire lorsque le vent de sud ne souffle que faiblement. La direction des côtes oblige les eaux à se porter davantage vers celles d'Asie, et à former de ce côté un courant plus rapide; cependant, à la pointe d'Arnaoud-keui, on est obligé de remonter à la traîne, par le moyen d'une corde que l'on jette à des matelots qui se tiennent continuellement sur le rivage. Les eaux ont à cet endroit une telle rapidité, qu'il serait impossible d'aller à la rame sans s'éloigner de la terre: mais lorsque cet obstacle est franchi, le courant n'est presque plus sensible, et même en divers endroits la direction des caps fait, comme dans les rivières, remonter les eaux; ce qui favorise la marche du bateau, ainsi qu'on le remarque, d'une manière très-sensible depuis Top-hana jusqu'au-delà

de Fondocli, parce que les eaux, se portant avec impétuosité sur la pointe avancée du sérail de Constantinople, elles s'y divisent: une partie fait le tour du port, revient le long de Has-keui, l'arsenal, Galata, Top-hana, et remonte ensuite à Fondocli et Bechiktache, tandis que l'autre se porte immédiatement dans la mer de Marmara. Cette séparation des eaux, ainsi que leur direction, est bien plus apparente après une forte pluie, lorsqu'elles sont troublées par la petite rivière qui vient se jeter au fond du port.

Ce tournoiement des eaux du canal, réunies à celles de la petite rivière dont je viens de parler, délivre le port de Constantinople, comme je l'ai dit ailleurs, des ordures que les Turcs viennent y jeter, et balaie en même tems toutes les immondices que les eaux de pluie y entraînent en hiver de toutes les parties de la ville, et qui ne manqueraient pas de le combler un jour, parce que les Turcs, peu susceptibles de prévoyance, ne feraient aucune dépense pour son entretien.

Nous voyions depuis long-tems des compagnies d'oiseaux passant et repassant sans cesse vers le milieu du canal, en rasant la surface de l'eau et volant avec la plus grande vîtesse. Les Européens les désignent sous le nom d'*ames damnées*, parce qu'ils croient voir en eux des êtres inquiets, tourmentés du desir de se porter sans cesse de la Mer-Noire dans la Méditerranée, et de celle-ci dans la première. Dès que nous eûmes dépassé le premier château, nous dîmes à nos bateliers de s'éloigner de la côte, et de s'avancer vers le milieu du canal. Notre intention était de tirer sur ces oiseaux, afin de les connaître et d'en conserver quelques-uns. Nous les eûmes bientôt atteints : ils passaient assez près du caïque sur lequel nous étions, pour nous permettre d'en tuer plusieurs à chaque coup de fusil. Les bateliers étaient turcs : ils ramèrent d'abord sans répugnance sur les oiseaux que le premier coup de fusil avait abattus ; mais parce que nous ne voulûmes pas leur permettre de leur couper le cou, ce qui aurait trop endommagé le plumage, nous eûmes la plus grande peine de les faire ramer ensuite sur ceux qu'un second coup avait fait tomber ; de sorte que, partageant bientôt nous-mêmes la compassion que la

vue

vue de ces oiseaux luttant contre la mort devait inspirer à tous, nous les étouffâmes bien vîte et nous nous contentâmes d'en prendre quatre. Nous les enveloppâmes dans un linge pour les dérober à la vue de nos mariniers et pour conserver le plumage; après quoi nous nous dirigeâmes de nouveau sur la côte d'Europe.

Les Musulmans, par un sentiment de pitié ou de religion, sont dans l'usage de couper le cou ou de trancher la tête à tous les animaux qu'ils abattent d'un coup de fusil ou autrement, lors même qu'ils sont tout-à-fait morts. Cet usage est si généralement et si religieusement observé, que, dans les différentes régions que nous avons parcourues, nous avons rarement pu obtenir, même à prix d'argent, que l'on ne coupât point le cou aux oiseaux que l'on nous apportait; et lorsque nous étions présens, il nous était souvent bien difficile de l'empêcher.

L'oiseau que nous venions de prendre est une légère variété du pétrel puffin (*procellaria puffinus*). Il en diffère par la taille un peu plus petite, et par le bec tout noir. Il fait son nid sur les bords de la Mer-Noire, au rapport des marins, et ne vit guère que de poissons. Sa chair n'est pas bonne à manger.

Nous eûmes bientôt atteint la pointe de Yéni-keui, d'où nous eûmes la charmante vue de Tarapia et de Buyuk-déré. Arrivés devant Tarapia, notre vue se porta avec plaisir sur la Mer-Noire, que nous découvrions à plus de deux lieues de distance : notre imagination en mesurait déjà l'étendue; déjà nous étions impatiens d'en parcourir le rivage; et, nouveaux Argonautes, nous formions déjà le projet d'enlever à ces contrées toutes les productions de la nature, pour les transporter dans notre patrie. Les circonstances, comme on le verra, ont un peu contrarié nos projets, et nous ont forcé de porter nos premiers pas dans des régions plus connues, plus fréquentées, mais non moins intéressantes.

Nous arrivâmes de bonne heure à Buyuk-déré : c'était un jour de fête. Dans la soirée, nous voulûmes nous promener dans la prairie, et voir le fameux platane dont on nous parlait depuis long-tems, et dont quelques voyageurs nous ont donné une légère description. Sept à huit arbres d'une énorme grosseur, adhérens à

leur base, s'élèvent circulairement et laissent au milieu un espace assez considérable. Beaucoup de Grecs et d'Arméniens étaient assis sur le gazon, à l'ombre de ces arbres, et fumaient leurs pipes : divers groupes de femmes turques et arméniènes, voilées et entourées de leurs enfans, étaient assises à part : des Grecques richement vêtues, plus ou moins jolies, fixaient les regards et l'attention de quelques Européens que le concours du monde avait attirés. Plusieurs Turcs étaient dans l'enceinte du platane, fumant leur pipe, et prenant du café qu'on venait de leur préparer à deux pas de là.

Le moment n'était pas favorable pour les observations que nous voulions faire ; cependant nous nous approchâmes de l'arbre, et lorsque nous fûmes à côté des Turcs ils nous invitèrent à nous asseoir auprès d'eux : ils nous offrirent des pipes et du café que nous acceptâmes, et nous fîmes, par le moyen d'un drogman français qui nous accompagnait, une conversation peu importante. Nous avons eu occasion de voir à notre auberge deux de ces Turcs, de leur offrir à notre tour un excellent dîner et le meilleur vin que l'on boive à Constantinople.

Le platane présente souvent à sa base une expansion considérable d'un diamètre double et triple de celui du tronc, et qui peut excéder trente pieds, ainsi que nous l'avons vu en quelques endroits ; de sorte qu'il arrive fréquemment, lorsque l'arbre meurt de vétusté, qu'il pousse tout autour de la souche, des rejetons qui forment autant de nouveaux arbres : c'est sans doute ce qui est arrivé au platane de Buyuk-déré. Nous remarquâmes effectivement que les sept à huit troncs dont il est formé, paraissent avoir une origine commune, et qu'ils sont tous liés par leur base.

Le platane croît naturellement dans tout l'Orient : il est commun sur les bords des ruisseaux, dans la Grèce, dans les îles de l'Archipel, sur la côte de l'Asie mineure, en Syrie, en Perse. Son bois ne le cède, pour les ouvrages de menuiserie, à aucun bois de l'Europe ; il prend un beau poli, et il est très-agréablement veiné. Les Persans n'en emploient pas d'autre pour leurs meubles, leurs portes et leurs fenêtres. Cet arbre mérite d'être plus généralement

cultivé en France, tant à cause des qualités de son bois, que par la beauté de son feuillage et l'ombrage frais qu'il procure. Il acquiert, dans une bonne terre un peu humide, une grosseur à laquelle ne parvient aucun arbre d'Europe.

On sait que les Romains transportèrent cet arbre en Italie, et qu'ils en multiplièrent tellement la culture dans leurs jardins et leurs maisons de campagne, que Pline et Horace s'élevèrent contre l'abus qu'on en faisait de leur tems. Il était difficile alors de mieux choisir, et de se procurer un arbre plus beau et plus propre à donner un ombrage frais. Il y avait, selon Pline, un platane en Chypre et un autre à la fontaine de Gortyne en Crète, qui conservaient leurs feuilles toute l'année : nous devons sans doute placer cette assertion parmi les fables que l'antiquité nous a transmises, ou du moins regarder ces arbres comme différens des platanes ordinaires.

Buyuk - déré ou le *Grand-Vallon* est un village situé à la partie la plus large du canal, sur une espèce de golfe, à environ six milles de la Mer-Noire. Les maisons sont situées sur le rivage de la mer, et occupent près d'un mille d'étendue : celles de la plupart des ambassadeurs, bâties dans le goût européen, se font remarquer par leur élégance et la beauté de leurs jardins. Comme ce village n'est presqu'occupé que par des Européens, des Grecs et des Arméniens, le séjour y serait infiniment agréable en été, si les ambassadeurs pouvaient se résoudre à quitter, surtout à la campagne, le cérémonial, l'étiquète et les préférences qui les accompagnent partout. L'homme qui aime la bonne chère, et qui n'est point en état de se la procurer chez lui, trouve dans leur table le prix de ses complaisances et les dédommagemens des incivilités qu'il est souvent obligé d'essuyer.

Les Arméniènes, ici comme ailleurs, vivent retirées, et ne se montrent pas dans les rues sans voile : les Grecques vivent avec aussi peu de contrainte qu'à la capitale, et contribuent à faire supporter la monotonie des sociétés. On desirerait cependant qu'elles joignissent, à une figure ordinairement jolie et à leur gaieté naturelle, un esprit plus cultivé, un cœur plus aimant, et qu'elles montrassent moins d'avidité pour l'argent et moins de goût pour les frivolités.

Le canal anciennement connu sous le nom de *Bosphore de Thrace*, a près de sept lieues de long, environ vingt milles depuis la pointe du sérail de Constantinople jusqu'aux îles Cyanées. Il n'a pas deux milles dans sa plus grande largeur, et il est si étroit dans plusieurs endroits, que quelques auteurs anciens ont avancé qu'on peut entendre chanter les oiseaux d'une rive à l'autre, et que deux hommes peuvent facilement se parler.

Le lendemain de notre arrivée à Buyuk-déré, le tems étant très-beau et la mer parfaitement calme, nous nous empressâmes d'aller sur la Mer-Noire, afin de parcourir le rivage à quelque distance de l'embouchure du canal. Nous descendîmes fréquemment à terre, tant pour reconnaître la côte, que pour observer les plantes et les diverses productions de la nature qui s'y trouvaient.

Dès que nous eûmes dépassé le village, nous fûmes frappés de voir sur l'une et l'autre rive, des indices d'un volcan que nous suivîmes dans une étendue de plusieurs lieues. Nous reconnûmes partout des roches plus ou moins altérées ou décomposées; partout l'entassement et la confusion attestent l'action des feux souterrains : on aperçoit des jaspes de diverses couleurs, des cornalines, des agates et des calcédoines en filons, parmi des porphyres plus ou moins altérés; une brêche peu solide, presque décomposée, formée par des fragmens de trap, aglutinée par du spath calcaire; un joli porphyre à base de roche de trap verdâtre, coloré par du cuivre : on voit enfin dans une étendue de plus de demi-lieue, une roche dure de trap d'un bleu verdâtre, également colorée par du cuivre.

C'est cette dernière sans doute qui a fait donner par les anciens le nom d'*îles Cyanées* à quelques îlots qui se trouvaient à l'embouchure du canal, près la côte d'Europe. Ce ne sont plus aujourd'hui que de très-petits rochers; ce qui porte à croire que leur volume a diminué par l'action constante des eaux qui les ont rongés et minés peu à peu. Ces rochers furent aussi nommés *symplégades*, parce qu'ils paraissaient réunis ou joints ensemble, suivant le point d'où on les considérait. Comme ils sont plus ou

moins apparens, suivant que le vent de nord ou de sud élève ou abaisse les eaux dans cette partie, les Grecs, toujours portés au merveilleux, ont supposé que ces îles étaient flottantes et infiniment dangereuses pour les nautoniers mal-avisés ou trop peu attentifs.

Les Romains élevèrent sur un de ces rochers un autel à Apollon, que l'on nomme mal à propos à Constantinople la *Colonne de Pompée*. Plusieurs voyageurs ont fait des efforts pour lire l'inscription latine qui s'y trouve ; mais les lettres sont actuellement si effacées, qu'il est difficile, peut-être même impossible d'en venir à bout.

Nous n'eûmes pas le tems de voir si les indices du volcan s'étendent à une grande distance en Asie, parce que vers les dix à onze heures du matin le vent souffla de la partie du nord et rendit la mer très-houleuse : il eût été imprudent, sur un faible caïque, de traverser de la pointe d'Europe, où nous étions, à celle d'Asie. Nous nous contentâmes de côtoyer quelque tems le rivage européen, et de nous assurer que les indices du volcan s'étendent de ce côté à plus d'une lieue.

La largeur du canal, à son embouchure, est de dix-huit à dix-neuf cents toises. L'entrée est défendue, de chaque côté, par quelques fortifications élevées par le baron de Tott, et augmentées depuis peu par des ingénieurs français. Les Turcs, par ignorance, par une influence étrangère ou par des motifs d'économie, se sont toujours opposés à l'exécution des plans que les ingénieurs leur présentaient, quoiqu'il fût bien important pour eux d'ôter à leurs ennemis naturels les moyens de venir les inquiéter jusque dans leur capitale. En effet, il serait très-facile aux Russes, dans ce moment, de pénétrer dans le canal avec un vent de nord, et de s'avancer jusqu'à Constantinople, parce que les batteries étant peu nombreuses et à découvert, elles seraient bientôt démontées par le feu d'un vaisseau. Une escadre d'ailleurs en serait quitte pour recevoir quelques boulets, si les canoniers turcs étaient plus adroits, plus exercés et plus actifs qu'ils ne sont.

A quelque distance de ces fortifications, il y a en Europe et en

Asie un fanal pour guider les nautoniers et leur indiquer l'embouchure du canal ; ce qui n'empêche pas que les naufrages ne soient très-fréquens lorsque le vent est un peu fort, parce que les Turcs et les Grecs, naviguant sur la Mer-Noire sans boussole et à peu de distance de la terre, sont facilement désorientés lorsqu'ils perdent de vue la côte, ou qu'ils ne la reconnaissent plus. Il leur arrive souvent, lorsque le ciel est brumeux, de prendre une direction opposée à celle de leur but. Le citoyen Beauchamp, de retour de Trébisonde, rencontra un navire turc qui se dirigeait à l'est, croyant faire route sur Constantinople : il eut bien de la peine à le faire revenir de son erreur et à le déterminer à le suivre.

CHAPITRE IX.

Erreur que présentent les cartes de la Mer-Moire. Montagne du Géant. Tremblement de terre. Environs de Belgrade. Mine de bois fossile. Pêche usitée aux environs de Constantinople.

Le fanatisme et l'ignorance des Turcs ayant toujours opposé une barrière à la navigation des puissances européènes sur la Mer-Noire, il s'ensuit que les cartes publiées jusqu'à ce jour sont très-défectueuses. Le citoyen Beauchamp ayant été invité, par l'institut national, à déterminer d'une manière précise la véritable position des caps et des principales villes situés sur cette mer, ne put jamais faire consentir la Porte à lui fournir les moyens ni à lui permettre d'y aller faire ses observations. La promesse même de communiquer les résultats qu'il obtiendrait, ne put rien sur elle ni sur le capitan-pacha. Celui-ci répondit au drogman qui lui en parlait : *Nous naviguons sur cette mer depuis long-tems, nous n'avons pas besoin de la mieux connaître, et toutes vos observations ne tendraient qu'à en donner une connaissance plus exacte à nos ennemis.*

Cependant à force de sollicitations, le citoyen Beauchamp obtint la permission de voyager comme naturaliste, et c'est comme tel qu'il a relevé les côtes jusqu'à Trébisonde. Il résulte de ses observations, que la côte sud s'avance en quelques endroits d'environ un degré de plus vers le nord, que les caps Kérenpé et Indjé sont à peu près au quarante-deuxième degré, que le golfe de Samson est beaucoup moins profond, et que Trébisonde est de cinq à six lieues plus à l'ouest qu'elle n'est marquée sur les cartes. Il n'a pas eu les moyens de voir la côte orientale et d'en relever les erreurs. C'est ainsi qu'une nation fanatique et anti-sociale empêche, non-seulement le développement des connaissances chez elle, mais elle

s'oppose encore à ce que les autres viennent y découvrir des vérités utiles.

Il est sans doute inutile d'établir des hypothèses et de rechercher s'il fut une époque où les eaux de la Mer-Noire, après avoir rompu leur digue, ont fait une irruption dans celles de la Méditerranée, ou si la communication de ces deux mers est aussi ancienne que leur formation ; il doit suffire au voyageur d'exposer des faits : les inductions en seront facilement tirées, lorsqu'on aura acquis une connaissance plus exacte des localités. Nous regrettons de n'avoir pu visiter toutes les rives de la Mer-Noire, pour reconnaître si elles indiquent que les eaux étaient élevées jadis à une hauteur au dessus de celle qu'elles ont aujourd'hui, et si, après avoir rompu la digue que les terres leur opposaient, elles se sont abaissées tout à coup au point où elles se trouvent. Il n'est pas douteux que l'abaissement subit des eaux, s'il avait eu lieu, n'eût laissé des traces manifestes ; les terres présenteraient au loin des grèves considérables, des pentes insensibles, des vestiges récens de corps marins, etc.

Vis-à-vis Buyuk-déré on remarque, en Asie, une colline un peu plus élevée que les autres, située sur le bord du canal : elle est connue sous le nom de *Montagne du Géant :* elle est fameuse par une infinité de fables accréditées et par la supposition qu'il y existe le tombeau d'un géant. Cette colline est schisteuse, et n'a rien de remarquable que la fertilité de son sol. L'herbe y croît en abondance, la végétation y est vigoureuse, et le nombre des plantes rares et curieuses y est assez considérable pour mériter l'attention du botaniste. Une partie avait été semée en grains ; un troupeau nombreux venait paître sur l'autre tous les jours.

Du sommet de cette colline on admire divers points de vue infiniment agréables et variés : on aperçoit la Mer-Noire d'un côté, la mer de Marmara de l'autre : la vue se porte avec plaisir sur le terrain fertile, montueux et sauvage de l'Europe et de l'Asie, et l'on suit avec une sorte de ravissement toutes les sinuosités du canal.

Nous parcourûmes ensuite diverses collines couvertes de genêts, de

de cistes, d'arbousiers, de bruyères : nous trouvâmes le fameux ellébore d'Hypocrate, le *daphné pontica* très-commun; une belle espèce de *buplevrum*, un *laser* qui nous donna, en le préparant, une espèce de gomme résine très-odorante, assez semblable à la gomme ammoniaque. Nous vîmes un grand nombre de Grecs occupés à arracher les souches de l'arbousier pour en faire du charbon, comme on fait dans le département du Var et ailleurs un charbon excellent avec les souches de la bruyère *en arbre* et de celle *à balais*.

Le 28 prairial, à onze heures et quelques minutes du matin, nous ressentîmes une légère secousse de tremblement de terre : le tems était alors parfaitement calme, l'air un peu embrumé et la chaleur assez forte. On sait que dans tous les tems ces contrées ont été exposées à des secousses violentes. Les historiens rapportent que le temple élevé par Constantin-le-Grand à la sagesse divine, fut renversé par un tremblement de terre quelque tems après sa construction. La superbe église de Sainte-Sophie, construite par Justinien sur les débris du temple, a elle-même un peu souffert à une autre époque. En 1509, sous le règne de Bayézid II, une grande partie de Constantinople fut également renversée par un tremblement de terre violent ; mais la Bithynie, toute la côte méridionale de la Mer-Noire, presque toute l'Asie mineure et surtout la Syrie, y sont encore plus sujètes. Smyrne a été plusieurs fois détruite presque de fond en comble. Pruse, Nicée et Nicomédie ont éprouvé le même sort. Nous parlerons ailleurs des tremblemens de terre de la Syrie à l'occasion de celui qui renversa, pendant notre séjour en Perse, une grande partie des maisons de Lataquie.

Quelques jours après nous portâmes nos pas vers la vallée de Buyuk-déré ; nous traversâmes un bois de châtaigniers et de chênes ; nous passâmes sous les premiers aqueducs, et, après deux heures de marche, nous arrivâmes à Belgrade, petit village où les ambassadeurs passaient l'été autrefois, mais qu'ils ont abandonné peu à peu, parce que l'air est devenu mal-sain depuis qu'on néglige d'entretenir et de nétoyer le petit lac qui se trouve près du village. Ce lac a été formé dans une vallée, au moyen d'un

mur épais qui arrête les eaux de pluies et celles de quelques petites sources qui s'y rendent. Il fournit une partie de l'eau que l'on a conduite à Constantinople pour les besoins des habitans.

Nous avons vu plusieurs fois en Perse de pareils murs établis pour l'arrosement des terres. Ce moyen est si simple, que nous sommes surpris qu'il ne soit pas généralement adopté dans les pays où l'eau manque, dans les contrées où les productions sont infiniment plus considérables et plus précieuses, lorsqu'on peut introduire pendant l'été, sur un terrain, une eau suffisante à l'arrosement des plantes que l'on veut y cultiver. Dans tous les pays de montagnes, dans les gorges, dans les endroits où un vallon se rétrécit, on peut construire un mur en maçonnerie, et le fortifier au dehors par une terre rapportée. Il se formera nécessairement pendant l'hiver et le printems, saisons ordinaires des pluies, un lac plus ou moins étendu, suivant la disposition du terrain et le choix que l'on aura su en faire. Cette eau pourra ensuite être distribuée, soit pour les besoins d'une ville, comme à Constantinople, soit pour l'arrosement des terrains situés au dessous, comme en Perse. Elle sera, en certains lieux, assez abondante pour procurer plusieurs fontaines à une ville, et arroser en outre une partie de son territoire.

On rencontre dans les environs de Belgrade plusieurs petits villages, peu distans les uns des autres, presque tous habités par des Grecs. Les champs présentent quelques cultures : on voit des vignes et un peu de jardinage. Tout ce pays offre de superbes chênes à fruit pédonculé (1), dont le bois est très-dur et très-propre aux constructions navales. On admire divers aqueducs construits par les empereurs d'Orient, pour amener de l'eau à Constantinople.

Les environs de Belgrade sont très-propres pour la chasse : on y tue des faisans, des bécasses, des perdrix rouges, plusieurs espèces de canards, le lièvre, le chevreuil et quelquefois le cerf. Les cailles y sont très-abondantes en automne : on y voit aussi

(1) Chêne à grappe, *quercus racemosa*. Lamarck, *Encycl.* n°. 1.

l'étourneau, la grive, le merle, la tourterelle, le rollier, l'oriol, le coucou et presque tous les oiseaux d'Europe.

Depuis quelques jours nous voyions, le soir et pendant la nuit, de petits corps phosphoriques répandus en grande quantité dans l'air, se croisant dans tous les sens, se succédant les uns aux autres, traçant un sillon lumineux et disparaissant avec la rapidité de l'éclair. Nous reconnûmes bientôt que c'était la petite luciole ou ver luisant d'Italie (*lampyris italica*), dont le mâle et la femelle sont également pourvus d'ailes et également lumineux.

Nous savions depuis long-tems qu'il existait une mine de charbon de terre sur les rives de la Mer-Noire, et une autre aux environs de Rodosto; mais nous n'avions fait encore aucune démarche pour les voir. Des Arméniens qui avaient obtenu depuis peu du capitan-pacha la permission d'exploiter la première pour les besoins de l'arsenal, furent bien aises d'avoir avec nous un entretien à ce sujet : leur but était d'apprendre de nous les moyens d'exploiter leur mine, d'où ils ne retiraient encore qu'un charbon de mauvaise qualité. Nous desirâmes nous porter sur les lieux, ce qui leur fit beaucoup de plaisir; de sorte que dans le courant de thermidor, nous partîmes de Buyuk-déré pour nous y rendre. Nous traversâmes un pays très-inégal, un peu montagneux, d'abord volcanique, ensuite schisteux, inculte, couvert de cistes, d'arbousiers, de genêts; nous passâmes à trois ou quatre petits villages, et nous arrivâmes sur les bords de la Mer-Noire, après avoir marché pendant près d'une demi-heure sur un terrain bas, sabloneux, couvert d'un joli liseron à feuilles ovales, cotoneuses (*convolvulus persica.*)

La côte, élevée de plus de vingt toises, presque coupée à pic dans une grande étendue, ne présente qu'un mélange d'argile et de terre calcaire grise ou bleuâtre, dans laquelle on remarque quelques filons, plus ou moins épais, de matières végétales, et surtout de morceaux de bois très-reconnaissables, qui n'ont point encore entiérement passé à l'état de charbon. Les eaux de la mer, fortement agitées par un vent un peu fort de nord ou d'est, viennent jusqu'au bas de la côte; mais lorsqu'elles sont calmes ou peu

agitées, on remarque dans une grande étendue une grève de plusieurs toises de largeur, couverte de cailloutages.

Les Arméniens n'exploitaient cette matière charboneuse qu'en coupant à pic tout le terrain; ce qui leur occasionait une dépense considérable pour laquelle ils ne recevaient aucune indemnité, puisqu'ils ne retiraient point encore de véritable charbon. Nous eûmes de la peine à leur faire entendre qu'il fallait former des galeries et pénétrer dans la mine. Mais comme nous conjecturâmes, ou que la mine ne valait rien, ou que le charbon serait beaucoup plus bas, nous les engageâmes à déblayer le terrain et pénétrer dans les filons qu'ils découvriraient au dessous. Si vos premiers essais, ajoutâmes-nous, ne vous présentent pas un meilleur charbon que celui que vous avez obtenu jusqu'à présent, abandonnez votre entreprise.

La mine qui se trouve aux environs de Rodosto sur la Propontide, paraît être de meilleure qualité que celle des rives de la Mer-Noire, si nous en jugeons par quelques échantillons pris à la superficie; car elle n'a point encore été exploitée, quoiqu'elle se trouve à peu de distance de la mer. On nous a assuré qu'elle s'étendait au loin et qu'on la retrouvait aux environs d'Érécli.

Dans toutes les saisons de l'année, le poisson est extrêmement commun dans la Propontide, le Bosphore et la Mer-Noire; mais comme les Turcs font très-peu d'usage de ce mets, et qu'il n'y a guère que la table des Européens et celle des Grecs et des Arméniens riches qui en soient ornées, il s'ensuit qu'on pêche très-peu dans tout l'Orient, et qu'à Constantinople même peu de personnes se livrent à ce genre d'industrie.

Il n'est pas question ici du poisson salé qui vient par le commerce, de la Mer-Noire ou de quelques contrées de la Grèce: comme il est à vil prix, les Grecs, les Arméniens et les Juifs pauvres le recherchent et en font une assez grande consommation.

La pêche la plus usitée aux environs de la capitale, consiste à élever dans les endroits que l'on sait être fréquentés par les poissons à demeure ou par les poissons de passage, un échaufaud en forme d'X, sur le sommet duquel un homme se place pour

observer le moment où le filet, tendu au pied, est plein de poissons : au signal qu'il fait, le filet est tiré et le poisson se trouve pris.

La pélamide, que quelques ichthyologistes prennent mal à propos pour de jeunes thons, y est très-abondante, surtout à la fin de l'été et en automne. Le rouget, le pageau, la dorade, le turbot bouclé, le maquereau, la sole, le merlan, sont les poissons les plus recherchés et les plus communs de ces mers.

On pêche en outre, aux environs de Constantinople, divers coquillages plus ou moins estimés des Grecs. L'huître est abondante et d'un très-bon goût. Les moules y acquièrent une grosseur considérable. On peut y manger tant qu'on veut le homar et la langouste : la dernière y est aussi bonne qu'au midi de la France.

Le dauphin paraît fréquemment dans toutes les saisons de l'année. On le voit venir en troupe jusque dans le port, et se jouer à la surface de l'eau, surtout lorsque la mer est calme et que le vent souffle de la partie sud. Les gens du pays, plus ignorans et plus crédules que les anciens, débitent à son égard une infinité de fables aussi ridicules les unes que les autres, que nous nous dispenserons de rapporter.

CHAPITRE X.

Course aux îles des Princes. Amusement qu'on y trouve. Leur description, leur culture et leurs productions. Position avantageuse pour l'établissement d'un lazaret.

Nous avions déjà fait deux courses aux îles des Princes, l'une en messidor, l'autre en thermidor : nous résolûmes, vers la fin de fructidor an 1, d'y aller pour la troisième fois, afin de les parcourir entiérement et en connaître toutes les productions. Plusieurs de nos amis nous accompagnèrent, tant pour se délasser de leurs occupations, que pour chasser aux cailles extrêmement abondantes et très-faciles à tuer dans cette saison. Un négociant voulut bien nous recevoir dans sa maison de campagne, et se charger de tous les détails de la dépense. Nous prîmes deux grandes caïques, et dans deux heures, par un léger vent de nord-nord-est, nous fûmes rendus au port de Prinkipos, distant à peu près de douze milles de Galata. La mer était assez calme pour que personne ne fût malade; de sorte que nous pûmes jouir à notre aise des différens points de vue que nous présentait la côte d'Asie. Nous eûmes bientôt dépassé Calcédoine, l'anse profonde qui se trouve au-delà, le cap planté de cyprès qui vient après, sur lequel les Turcs ont élevé un fanal. Nous laissâmes au loin, à droite, Prota et Antigone; nous nous approchâmes davantage de Chalkis, et nous arrivâmes à Prinkipos avant le coucher du soleil.

La ville est située à la partie orientale de l'île, le long de la mer : elle n'est presque peuplée que de Grecs, la plupart marins ou cultivateurs. Sa population peut être évaluée à deux ou trois mille habitans. La côte d'Asie n'étant éloignée que d'environ deux lieues, les vaisseaux mouillent dans toutes les saisons avec sûreté, à l'abri de toutes ces îles, mais plus particuliérement à une ou deux

encablures des villages de Chalkis et de Prinkipos : les caïques viennent s'amarrer le long du rivage, à une espèce de quai.

La difficulté de se rendre à Constantinople lorsque le tems est mauvais ou le vent un peu trop fort, a fait préférer par les ambassadeurs et les agens des puissances étrangères, le séjour de Belgrade, de Tarapia et de Buyuk-déré, où l'air est moins pur, moins sain, et où la peste se montre plus souvent que dans ces îles. Mais ce désavantage est compensé par la faculté qu'ils ont de partir dans tous les tems de ces trois villages, en voiture ou à cheval, tandis qu'ils seraient obligés quelquefois aux îles, d'attendre un tems favorable pour revenir à la capitale, où des affaires pressantes peuvent les appeler à chaque instant.

Nous arrivâmes dans la saison la plus agréable et à l'époque de l'année où le concours du monde est le plus grand. Nous avions tous les soirs, dans un café ouvert à tous les curieux et à tous les amateurs, un spectacle fort goûté des Turcs, et fréquenté même par les femmes les plus décentes, quoiqu'il représentât le plus souvent des scènes auxquelles les plus dévergondées Européennes auraient honte d'assister : il est vrai que ces femmes n'entraient pas dans le café, et qu'elles se contentaient de rester à la rue, d'où elles pouvaient tout apercevoir. Ce spectacle se nomme *kara-gueuze*, espèces d'*ombres chinoises* qui font les délices de la capitale, et que les particuliers aisés se procurent de tems en tems chez eux. La scène qui divertissait le plus les spectateurs, était celle d'un âne prenant ses ébats avec un Juif. Nous avons été surpris, la première fois que nous avons assisté à kara-gueuze, de voir les Turcs, naturellement graves et silencieux, se livrer à une joie vive et à un rire immodéré à l'aspect de ces obscénités. Quelle inconséquence, avons-nous dit, dans cette nation qui sévit contre le libertinage avec une rigueur extrême, souvent avec férocité, qui punit quelquefois de mort les plus légères atteintes contre les mœurs, qui ne veut pas tolérer les filles de joie, et qui permet en public une pareille indécence !

Les îles connues sous le nom d'*Iles des Princes*, sont au nombre de quatre grandes et cinq petites. La première se nomme *Prota*, la

seconde *Antigona*, la troisième *Chalkis* et la quatrième *Prinkipos;* au sud de celle-ci se trouve la petite île des Lapins : à l'ouest sont deux petites îles, dont l'une est connue sous le nom d'*Oxya*, et l'autre sous celui de *Plata :* les deux autres ne sont que des rochers sans nom.

Prinkipos est la plus considérable et la plus fertile de toutes : elle nous a paru entièrement volcanique et formée de quartz, de granits, etc. altérés ou décomposés. Le terrain est élevé, inégal, montueux. Il est sec et aride sur les collines, rouge et assez fertile dans les endroits bas et surtout au sud de la ville. Les productions naturelles sont le pin d'Alep, connu au midi de la France sous le nom de *pin blanc;* le cade, espèce de genévrier; le phillyréa à larges feuilles, l'arbousier, la pimprenelle épineuse, la lavande stécade à fleurs pâles; le genêt, l'asperge à feuilles aiguës, le ciste de Crète, le térébinthe, une espèce de sarriette, le liseron althœiforme, etc. etc.

L'olivier sauvage se trouve abondamment sur toutes les collines. Nous l'avons vu de même dans les îles de l'Archipel, sur les côteaux de l'Hellespont et sur ceux de l'Asie mineure, peu distans de la mer. Il est petit et rabougri lorsqu'il est sans culture, et exposé à être rongé par le bétail. Croît-il naturellement partout où nous l'avons vu? Est-il en quelques endroits un reste d'une ancienne culture? C'est sur quoi nous nous garderons de prononcer.

Cet arbre ne croît point sur les bords du Bosphore ni aux environs de Constantinople, parce que le froid s'y fait quelquefois plus vivement sentir qu'aux îles des Princes, à cause du voisinage de la Mer-Noire. Mais on le trouve fort et vigoureux dans la partie méridionale de la Propontide et sur les rives de l'Hellespont. On en voit quelques-uns assez beaux, répandus dans les champs de Prinkipos. J'ignore s'il est cultivé sur la côte de Rodosto et d'Érécli : je n'ai pas eu occasion de visiter cette contrée.

La culture de Prinkipos consiste en quelques champs semés de blé, d'orge, de pois-chiches, de haricots, de féves. La vigne n'y est pas abondante; elle est plantée et taillée comme au midi de la France :

France : elle donne deux ou trois sortes de raisins fort bons, dont on fait rarement du vin. On préfère dans cette île, de porter les raisins aux marchés de Constantinople et les y vendre.

Il y a plusieurs jardins près de la ville, dans lesquels on cultive assez mal quelques plantes potagères et quelques arbres fruitiers, parmi lesquels on distingue une espèce de figuier à fruit verdâtre en dehors, rouge en dedans, d'une excellente qualité.

Cette île a servi plusieurs fois de prison ou de lieu d'exil aux princes grecs. On se rappelle entr'autres qu'Irène, jeune Athénienne, née de parens nobles, mais obscurs, élevée jusqu'au trône par les charmes de son esprit et les grâces de sa figure, ne mit point de bornes à son ambition, et se souilla de divers crimes après la mort de Léon Porphyrogenète son mari. Elle fut détrônée par Nicéphore un de ses confidens, et reléguée dans un monastère de cette île, qu'elle avait fait bâtir elle-même (1).

La chasse nous procurait tous les jours une très-grande quantité de cailles. Nous avions des chiens d'arrêt excellens, qui les faisaient partir de fort près. Elles se nichent ordinairement sous les cistes, les pimprenelles épineuses ou autres petits arbustes ; et comme il n'y a point d'arbres dans ces endroits, on les tire très-aisément. Elles sont extrêmement grasses et d'un très-bon goût; elles sont beaucoup plus rares et moins savoureuses au printems. Nous voyions quelques autres oiseaux de passage, tels que des tourterelles, des rolliers, des oriols, des grives, etc. et surtout des faucons et des éperviers.

Le lièvre est très-rare à Prinkipos, et le lapin ne s'y trouve pas; mais celui-ci est abondant dans la petite île déserte qui en porte le nom. Nous nous procurâmes quelquefois le plaisir de cette chasse, et nous rapportâmes toujours plusieurs lapins. Il est nécessaire d'arriver de très-grand matin et de les surprendre avant qu'ils soient rentrés dans leurs terriers.

La pêche nous offrait encore plus de ressource que la chasse : on nous servait tous les jours des huîtres, des moules, et plusieurs

(1) Quelques auteurs disent qu'elle fut envoyée à Lesbos.

poissons, tels que le maquereau, la pélamide, le turbot et surtout le rouget. Nous trouvâmes plusieurs fois dans l'estomac de ce dernier une très-petite espèce d'oursin que nous avons conservé, et que nous publierons parmi les autres objets d'histoire naturelle.

Le trajet de la ville de Prinkipos à celle de Chalkis est à peu près d'une lieue, et l'on trouve toujours des caïques prêts à vous y conduire. Nous avions fait prévenir le supérieur du monastère de la Trinité, du jour où nous irions visiter son couvent et lui demander à dîner, afin de ne pas le trouver au dépourvu; car en général les caloyers sont fort sobres et font très-maigre chère. On est heureux de trouver dans leur couvent, du miel, des œufs et quelques fruits. Pour acquitter les politesses que l'on reçoit chez eux, on ne manque jamais de visiter l'église, et de laisser dans un bassin les pièces de monnaie que l'on juge convenable de donner.

Ce monastère, situé sur une colline presqu'au milieu de l'île, jouit d'une vue charmante : on y respire un bon air, et il n'est pas rare d'y trouver une nombreuse société, parce que des Européens et même des Grecs viennent souvent y passer une partie de l'été, loin du tracas et du tumulte de la capitale. Nous nous arrêtâmes long-tems à considérer sur la porte de l'église la représentation de l'enfer, du purgatoire et du paradis, quoique la peinture en fût très-mauvaise. L'enfer était rempli de Musulmans, d'évêques, d'archevêques et de Grecs richement vêtus; le purgatoire et le paradis n'étaient peuplés que de caloyers, de papas ou prêtres, et de Grecs plus simplement vêtus. Nous demandâmes aux religieux qui nous accompagnaient, s'ils ne craignaient pas quelque mauvaise affaire de la part des Turcs pour les damner ainsi. Ils nous dirent que cela leur était arrivé une fois, mais qu'ils s'en étaient tirés moyennant quelqu'argent. Ils ajoutèrent qu'ils mettaient un grand prix à leur tableau, et qu'ils le conserveraient tant qu'ils le pourraient, sans trop se compromettre.

Il y a un autre monastère au sud-est de l'île, remarquable par plusieurs belles allées de cyprès et par un bois de pins, par un bâtiment spacieux et par le nombre des caloyers qui s'y trouvent.

Celui-ci, quoique très-agréablement situé, ne jouit pas, comme l'autre, d'une vue si étendue et si variée.

Il y a pareillement deux monastères à Prinkipos, situés dans les endroits les plus élevés et les plus solitaires de l'île. Les caloyers se livrent à la culture des champs qui dépendent de leur monastère, ou à quelqu'industrie utile à la communauté. Leurs besoins sont très-bornés, parce qu'ils n'ont jamais permis au luxe de s'introduire chez eux : leur santé se maintient long-tems forte et vigoureuse par un travail modéré, par la sobriété et par la paix de l'ame; et ce qui fait peut-être leur plus grand bonheur, les Turcs ne viennent point troubler le repos et la tranquillité qu'ils goûtent dans ces lieux.

Chalkis est moins considérable que Prinkipos, et son village est un peu moins étendu; ses productions sont à peu près les mêmes, et le sol présente partout des indices de volcan. On trouve sur la colline la plus voisine du village, une roche dure, cassante, qui paraît ferrugineuse; et vers le sud-est de l'île, une mine de cuivre qui paraît avoir été anciennement exploitée : c'est probablement de là qu'est venu le nom de Chalkis, du mot grec χαλκὸς, qui signifie cuivre : mais nous n'avons rien vu qui indique la mine d'or dont Aristote et Etienne de Bysance ont parlé.

Si les Turcs étaient capables d'apercevoir qu'il est facile de se garantir de la peste en prenant contre ce terrible fléau les précautions que l'on prend en Europe, la position des îles des Princes serait sans doute inappréciable pour remplir cet objet, et garantir par mer la capitale : on pourrait établir un lazaret à Prota ou à Antigone, parce que ces îles ont très-peu d'habitans, et parce que les navires y mouillent en toute sûreté. Il existe encore dans la première de ces deux îles les ruines d'un village et deux monastères, qui attestent qu'elle est susceptible de quelque culture, et qu'elle peut offrir des lieux de promenade et de récréation pour les personnes qui seraient obligées d'y faire quarantaine.

CHAPITRE XI.

Entrée dans un harem. Mariage des Musulmans. Polygamie ; ses résultats. Influence des femmes dans toutes les affaires.

Deux jours après notre retour des îles des Princes, nous fûmes invités, de la part d'un *capidgi-baschi*, de nous transporter, sur le Bosphore, auprès de sa mère malade depuis quelque tems, pour éclairer un médecin grec qui lui donnait ses soins, et prescrire le traitement que nous jugerions le plus convenable. L'envoyé de la République, chez qui nous étions dans ce moment, nous engagea vivement à rendre service à un homme qui jouissait d'un grand crédit auprès du grand-seigneur, et qui pouvait être utile aux Français établis dans le Levant. Nous accédâmes d'autant plus volontiers aux instances de l'envoyé, qu'en obligeant un homme puissant, nous étions dans le cas de satisfaire notre curiosité. En effet, depuis long-tems je desirais voir l'intérieur d'un ménage turc, et porter un œil observateur jusque dans les harems, pour en connaître les dispositions et remarquer les usages qui y sont établis. La médecine m'a souvent fourni cette occasion dans le cours de nos voyages, et m'a mis à portée de voir que, malgré les verroux et les gardiens, les femmes trouvent encore les moyens de se venger de la tyrannie des hommes.

Le rendez-vous fut donné pour le lendemain matin. Nous partîmes de bonne heure, accompagnés d'un drogman et d'un janissaire de la légation, et nous arrivâmes chez le capidgi en même tems que le médecin grec. Nous fûmes reçus dans un beau kiosk, espèce de salon ouvert par les côtés, orné de peintures, de dorures et de sentences arabes tirées du coran. Il y avait au milieu un jet d'eau et un bassin de marbre blanc : on avait d'un côté la vue du Bosphore, et de l'autre celle d'un beau jardin et d'une partie de la maison du capidgi, bâtie avec beaucoup d'élégance.

Après les complimens d'usage, on apporta des pipes et du café : nous causâmes pendant quelque tems de la maladie de sa mère, et nous apprîmes avec surprise que le médecin avait trouvé plus facile de faire croire à cette malade qu'elle était ensorcelée, que de la guérir. Le capidgi nous parla ensuite de lui, et nous fit part de ses maux particuliers : il se plaignait amérement de ne pouvoir plus, comme autrefois, porter dans son harem la joie et les plaisirs. Cet homme, âgé de quarante et quelques années, était d'ailleurs robuste et fortement constitué : il avait abusé de bonne heure des plaisirs qu'il regrettait, et il était obligé d'avoir recours à un opiat composé des substances les plus chaudes et les plus irritantes, pour remplir ses devoirs d'époux la nuit du jeudi au vendredi, selon le précepte de Mahomet.

Après une heure d'entretien, nous fûmes chez la malade : aucun domestique ne nous suivit. Le capidgi nous fit traverser divers appartemens, dont il ouvrait et fermait lui-même les portes. Nous arrivâmes dans une salle assez spacieuse, entourée sur trois faces d'un sofa garni d'un beau drap cramoisi, terminé par une frange en or. Le plancher était couvert d'une natte fine d'Égypte et de quelques petits tapis de Perse. La malade était au milieu de la chambre sur un léger matelas, entourée de grands coussins sur lesquels elle s'appuyait. Elle était vêtue selon la coutume des Orientaux, qui ne se déshabillent point lorsqu'ils sont malades ou lorsqu'ils se couchent pour dormir. Elle avait, lorsque nous entrâmes chez elle, sans doute à cause de nous, un voile blanc de mousseline, qu'elle ne tarda pas à quitter : deux jeunes esclaves femelles étaient là pour la servir.

Cette femme, âgée de près de soixante ans, avait un embonpoint excessif ; elle était travaillée de vapeurs, et affectée d'un vice dartreux qui se manifestait sur diverses parties de son corps. Elle se portait d'ailleurs assez bien et avait conservé son appétit. Elle nous fit des histoires fort singulières sur ses maux, qu'elle attribuait entr'autres à une méchante esclave qui l'avait ensorcelée, parce qu'on avait refusé de la marier.

Pendant cet entretien, la curiosité avait attiré les femmes du

capidgi derrière une grille qui séparait la chambre dans laquelle nous étions, de celle où elles étaient. Nous voyions soulever, de tems en tems, un rideau qui les cachait, et qu'elles baissaient lorsque nous portions nos regards de leur côté. Les deux esclaves qui étaient auprès de nous ne manquèrent pas de nous faire tâter leur pouls, et de nous faire diverses questions : elles étaient jeunes et fort jolies; une d'elles, plus hardie, malgré la sévérité de la malade, qui la rappela plusieurs fois à la décence, ne put s'empêcher de porter ses mains sur nos vêtemens qu'elle trouvait fort extraordinaires, et peut-être même indécens, en ce que toutes les parties du corps sont trop apparentes pour des personnes accoutumées à ne voir les hommes qu'avec des vêtemens fort amples et qui masquent tout le corps.

Nous prescrivîmes à la malade un opiat calmant et l'usage de la douce-amère, que nous avions aperçue dans une de nos courses à un village au-delà de Belgrade. Le capidgi nous pressa fortement de revenir le voir; ce que nous ne pûmes nous dispenser de faire au bout de quelques jours.

Lorsque nous fûmes sortis, le médecin grec nous apprit que le harem de cet homme était composé d'une trentaine d'esclaves géorgiènes et circassiènes, destinées à servir son épouse, jeune princesse à qui il devait son crédit et sa fortune. C'est depuis ce mariage que le médecin l'avait mis à l'usage des aphrodisiaques, et qu'il venait assez régulièrement chez lui pour s'informer de leur effet.

Il nous instruisit pareillement des lois turques relatives au mariage, et nous fit part de plusieurs observations curieuses que sa qualité de médecin l'avait mis à portée de faire dans les harems. Nous avons eu, dans le cours de nos voyages, des occasions de recueillir nous-mêmes des observations sur les Musulmanes, d'étudier leurs mœurs auprès des Grecques et des Françaises nées dans le Levant; et de rectifier les idées qu'une trop grande précipitation avait pu d'abord nous faire adopter. Le lecteur nous saura gré peut-être des efforts que nous avons faits à cet égard.

La loi permet, en Turquie, trois manières de cohabiter avec les

femmes. Tournefort a dit avec raison qu'on épousait les premières, qu'on louait les secondes et qu'on achetait les dernières.

Les Musulmanes vivent très-retirées, et ne se montrent pas en public sans un voile et des vêtemens qui cachent leur figure et masquent tout leur corps : il n'y a que le mari et les plus proches parens, tels que les pères, les frères, les oncles-germains, qui aient quelquefois accès dans les harems, et qui puissent voir une Musulmane à visage découvert. L'homme qui veut se marier ne peut connaître les charmes de la figure et les agrémens de l'esprit de sa future épouse, que sur les rapports de quelque parente, de quelqu'amie ou de quelqu'entremetteuse d'un âge avancé. Ordinairement celle-ci donne toutes les informations dont on a besoin, tâche d'applanir toutes les difficultés qui peuvent s'élever, dispose et arrange toutes choses. Lorsque les parens sont d'accord entr'eux, on fixe la somme que le mari donnera en présent à son épouse pour *le prix de son sang*. On fait l'inventaire de tout ce qui appartient à celle-ci, en meubles, hardes, argent ou propriétés, parce que tout doit lui être rendu en cas de divorce ou de répudiation. Lorsqu'elle meurt sans enfans, le mari conserve une partie de ce qu'il a reçu, et rend l'autre aux parens, ainsi qu'il est réglé par la loi.

Les préliminaires remplis, le futur mari, le père ou le plus proche parent de la demoiselle, vont, avec deux témoins, chez le cadi, pour lui faire signer les articles du mariage et en obtenir une permission par écrit. La célébration du mariage ne peut avoir lieu que la veille du vendredi, lequel répond, chez les Musulmans, au dimanche des Chrétiens, au samedi des Juifs. Un ou deux jours auparavant, la demoiselle est menée au bain, où elle est dépilée pour la première fois. Le jour des noces, elle se pare des plus riches étoffes qu'elle peut se procurer, et se couvre de bijoux, de perles, de pièces de monnaie que les parens empruntent bien souvent. On tâche d'embellir la figure de la demoiselle, en la colorant de rouge, de blanc et de bleu, en peignant en noir les sourcils et les paupières. Dans certaines contrées on bariole ensuite de noir les bras et les mains, on jaunit ou noircit les ongles, on

peint les pieds en jaune orangé : on place enfin avec art sur la coiffure et parmi les tresses qui pendent en arrière, des fleurs, des perles, des pierres précieuses et des monnaies d'or. En Égypte et en Syrie, ces tresses sont très-nombreuses, et terminées chacune par un ou plusieurs sequins.

Ainsi ajustée et placée sur un siége plus élevé que le sofa, elle doit composer son maintien, tenir les yeux baissés ou fermés, pendant qu'une troupe de femmes invitées à la fête se livrent à la joie, pendant qu'on exécute diverses danses, que l'on chante ou que l'on joue de divers instrumens.

A la nuit, les parentes du mari et des femmes invitées par elles viennent avec des flambeaux et une musique bruyante à la maison de la demoiselle, pour l'emmener à celle du mari. Elle sort accompagnée de ses parentes et amies : les hommes ne la suivent pas, et restent chez eux à se divertir.

Arrivée chez le mari, on la parfume et on la fait placer sur un siége élevé, préparé pour elle. Toutes les femmes étrangères sortent un moment après, et il ne reste plus que les parentes des deux conjoints.

L'époux, pendant ce tems-là, est dans un autre appartement, où ses parens et des jeunes gens qu'il a invités, le parfument, le parent de ses plus beaux habits, et chantent des chansons analogues à la fête.

Un moment après tous les hommes, accompagnés de leur musique, sortent pour aller à la mosquée. Ils font leur prière dans le plus grand recueillement, après quoi ils viennent jusqu'à la porte de la maison de l'époux, où celui-ci entre, accompagné seulement de ses parens. Pendant que le mari est à la mosquée, on mène l'épouse dans l'appartement qui lui est destiné. Au retour de la mosquée, le père de l'époux, ou tout autre parent de l'âge le plus avancé, conduit par la main l'époux chez sa femme, le lui présente et se retire. Il ne reste que la sage-femme ou une parente qui sert à souper au mari, pendant que l'épouse reste debout devant lui, dans une attitude très-humble. Après le souper, celle-ci présente à son mari un plat, de l'eau et un linge

pour

pour se laver et s'essuyer : elle lui donne ensuite la pipe et le café, après quoi elle soupe elle-même. Lorsque celle-ci a soupé, la sage-femme se retire, et les deux conjoints restent seuls.

Le lendemain matin, le mari passe dans un autre appartement, et dès qu'il est sorti, une de ses parentes vient étendre sur la porte de la chambre le caleçon que l'épouse a gardé pendant la nuit.

Toutes les femmes de la veille, plus richement parées, viennent faire compliment et se livrer toute la journée à la joie. Elles doivent voir les marques de la virginité de l'épouse ; la sage-femme doit leur montrer le caleçon taché de sang : après cette cérémonie, elle le plie, l'enferme soigneusement, et le dépose entre les mains de la mère de l'épouse ou de sa plus proche parente.

La nouvelle mariée doit être ce jour-là dans une attitude modeste ; elle doit garder le silence, avoir les yeux baissés, et rester tranquille sur le sofa pendant que toutes les femmes se livrent à la joie autour d'elle.

La seconde manière de s'unir à une ou plusieurs femmes, désignée sous le nom de *capin*, consiste à se présenter devant le cadi, et à s'obliger de nourrir et d'entretenir jusqu'à telle époque, une telle que l'on désigne et dont on a obtenu le consentement ; ce qu'attestent son père ou son plus proche parent, et deux témoins ; d'avoir soin des enfans qu'elle fera, et de lui céder en outre, lors de la répudiation ou à l'expiration du terme convenu, une somme d'argent ou des hardes, effets et propriétés stipulés et désignés. Les enfans qui proviennent de ces mariages, jouissent des mêmes droits que les autres, et restent à la charge du père lorsqu'il a répudié ou renvoyé sa femme.

Il est rare que les Musulmans se marient de cette manière, parce que les femmes d'un certain rang ne consentiraient jamais à s'unir à un homme à de telles conditions, et parce que celui-ci préfère ordinairement d'acheter des esclaves, plutôt que de se marier au *capin* avec des Musulmanes nées de parens pauvres.

Le commerce des esclaves est très-expressément interdit aux Juifs et aux Chrétiens, et n'est permis qu'aux Musulmans. La loi

autorise ceux-ci à avoir tel nombre d'esclaves qu'ils desirent, et elle ne les soumet à aucune sorte de formalité. Les enfans qu'ils obtiennent sont libres, et participent, comme les autres, au partage de leurs biens après leur mort.

La loi ne défend point aux Musulmans d'épouser une femme de religion différente, pourvu que les conjoints s'obligent à élever leurs enfans dans la religion du père; mais elle l'interdit expressément aux femmes, à moins que l'homme n'embrasse auparavant la religion de Mahomet. Elle punit de mort un Juif ou un Chrétien surpris avec une Musulmane, dans un lieu ou de telle manière à faire soupçonner un commerce charnel. Il ne peut se sauver qu'en embrassant la religion musulmane et en épousant cette femme si toutefois elle y consent, et s'ils sont l'un et l'autre hors les liens du mariage. Dans le cas contraire, l'homme est traduit au supplice; la femme n'échappe à une punition moins forte qu'en déclarant qu'elle a été forcée ou surprise, ou en niant qu'il se soit passé entr'eux quelqu'indécence.

Si la femme est mariée, le sort de celle-ci dépend du mari : il peut porter sa vengeance jusqu'à la punir de mort; mais souvent la crainte des parens retient son bras prêt à frapper : il se contente alors de la répudier.

Il n'entre point dans notre plan d'examiner quels furent les motifs qui déterminèrent Mahomet à permettre quatre épouses aux sectateurs de sa religion, indépendamment de tel nombre de concubines qu'ils pourraient nourrir. A-t-il voulu plaire à un sexe aux dépens de l'autre? A-t-il cru par-là obtenir une plus grande population? Enfin a-t-il voulu sanctionner un usage qui existe dans l'Arabie depuis un tems immémorial?

La polygamie offre des inconvéniens sans nombre et si frappans, que l'on doit être étonné que des législateurs l'aient permise ou tolérée. Le premier de ces inconvéniens, et le plus grand sans doute, c'est qu'elle nuit à la population d'un État; c'est qu'elle favorise la pédérastie; c'est que plusieurs femmes ne peuvent partager tranquillement entr'elles les plaisirs trop peu fréquens que le mari leur distribue : les méfiances, les jalousies, les haines, les

querelles, doivent nécessairement établir leur empire dans un harem et en bannir les vrais plaisirs.

Il semble au premier coup-d'œil, que la polygamie soit favorable à la population; car quoique les facultés physiques de l'homme soient bornées, il peut néanmoins, dans un espace de tems assez court, féconder plusieurs femmes, et obtenir un grand nombre d'enfans pendant le cours de sa vie.

Mais comme le nombre des femmes est à peu près égal à celui des hommes, ce ne peut être qu'aux dépens des pauvres que les riches en prennent plusieurs : un homme ne peut avoir quatre femmes, que trois autres n'en soient privés; et certes, on ne présumera pas que quatre femmes, enfermées dans un harem avec un seul homme, quelquefois vieux ou infirme, puissent avoir le même nombre d'enfans que lorsque ces femmes ont chacune un mari, dont elles obtiennent seules les faveurs.

Les harems, il est vrai, ne sont presque remplis que d'étrangères, d'esclaves géorgiènes, circassiènes et éthiopiènes que le commerce amène annuellement; mais il amène aussi un plus grand nombre d'esclaves mâles; ce qui doit faire supposer qu'en général le nombre des hommes en Turquie, est pour le moins aussi grand que celui des femmes. Mais ce qui prouve que la polygamie nuit à la population de cet Empire, c'est que, malgré ce grand nombre d'esclaves des deux sexes qui viennent des contrées européènes, de l'Asie et de l'Afrique, cet Empire se dépeuple considérablement, quoiqu'il n'y ait pas d'exemples d'émigration de la part des Musulmans; quoique les guerres, depuis long-tems, y soient peu fréquentes et peu meurtrières. La population des Grecs, des Arméniens et des Juifs, au contraire, se soutient nonobstant leur émigration et la tyrannie des Turcs à leur égard : mais ceux-ci, comme on sait, n'épousent qu'une femme, et il leur est très-expressément défendu d'avoir des esclaves ou des concubines; ce qui fait qu'ils se marient de bonne heure, et que peu d'entr'eux restent célibataires.

L'impuissance dans laquelle se trouve l'homme de satisfaire aux desirs d'un grand nombre de femmes, a fait inventer les verrous,

les harems et ces infortunés commis à leur garde, privés de la faculté de se reproduire. La jalousie, souvent atroce, a fait punir l'adultère de mort; et l'œil sévère du gouvernement a cru devoir non-seulement s'opposer au libertinage en séparant les deux sexes, mais encore en sévissant très-rigoureusement contre les filles ou femmes convaincues d'intrigues amoureuses. Cette sévérité à l'égard des mœurs, cette séparation des deux sexes, et surtout la privation totale de femmes pour un grand nombre d'individus, a introduit en Orient l'usage des garçons, usage réprouvé du philosophe, en horreur au législateur, d'une immoralité bien plus grande que le commerce illégal des deux sexes, et dont il ne résulte d'ailleurs aucun avantage pour la société.

Par une inconséquence digne de remarque, la loi, qui rançonne toujours, qui punit quelquefois de mort l'homme qui cède à un penchant naturel, qui obéit à la voix impérieuse de la nature, tolère cependant et semble permettre un vice qui annonce la dépravation totale des mœurs. Les Musulmans, très-austères d'ailleurs, se livrent sans honte au goût qui les entraîne, et dont ils ont contracté l'habitude dans leur première adolescence. Bien loin de rougir de ce vice, ils en tirent vanité, et montrent avec orgueil l'objet de leurs affections. Cette passion est devenue si forte chez eux, qu'ils cherchent à la satisfaire par tous les moyens possibles, et qu'ils emploient bien souvent la violence. On a vu entr'autres à Smyrne, un matelot européen, âgé de plus de soixante ans, tué et souillé par trois janissaires, sans qu'on ait pu obtenir leur juste punition.

Les filles de joie ne sont ni permises ni tolérées : le gouvernement sévit quelquefois contre celles qui sont Musulmanes avec une extrême rigueur. Il n'est pas rare qu'on en saisisse quelques-unes pendant la nuit, et qu'après les avoir enfermées dans un sac avec des pierres, on aille les jeter vivantes dans la mer, vers la pointe du sérail; et cependant on rencontre souvent dans les rues de Constantinople, de jeunes Grecs, vêtus d'une manière efféminée, annonçant par leur maintien qu'ils sont prêts à se livrer à quiconque voudra les payer.

Malgré les usages du pays, ces jeunes gens conservent leur chevelure, en prennent le plus grand soin, la lavent tous les jours, la parfument avec le musc, l'ambre ou l'essence de roses, et la parent des fleurs de la saison. Un rouge artificiel colore leurs joues, un noir d'ébène est placé sur les sourcils et les paupières, pour animer leurs yeux et contraster avec la blancheur de leur teint. A tous les agrémens naturels du corps, ils joignent ordinairement ceux de l'esprit, et souvent ils empruntent les charmes de la musique et de la danse.

Quoique la loi permette aux Musulmans d'avoir quatre épouses, peu d'entr'eux cependant en ont plus d'une, parce qu'elles entraînent à des dépenses considérables; parce que, renfermées dans le même harem, elles ne peuvent vivre d'accord ensemble : elles inquiètent le mari de leurs plaintes, ou le tracassent de leurs prétentions. D'ailleurs, la plupart des femmes, en se mariant, exigent une obligation du mari, de ne point en épouser d'autres de leur vivant ou tant que le divorce ne les aura pas séparés. Mais elles ne peuvent empêcher qu'il achète des esclaves blanches et noires, suivant son goût et ses facultés; et pourvu qu'il couche avec son épouse une fois la semaine, suivant l'obligation que Mahomet en a faite à tout Musulman encore jeune et bien portant; pourvu qu'il lui fournisse de quoi se vêtir et se nourrir suivant son état, et aller au bain lorsqu'elle a été souillée par lui ou par les incommodités naturelles à son sexe, elle ne peut demander le divorce. Mais ce qui est peut-être plus douloureux, elle n'est point fondée non plus à se plaindre de ce que le mari est souvent parcimonieux d'un plaisir qu'elle réclame, et dont il est prodigue à l'égard de quelqu'esclave géorgien ou circassien.

Mais s'il voulait exiger de son épouse les mêmes complaisances qu'il est accoutumé d'obtenir de ses esclaves mâles, elle est autorisée à se présenter devant le cadi, pour lui demander la punition du mari et même le divorce; ce que le juge accorde si elle est appuyée de ses parens, et si d'ailleurs la réputation du mari donne à la plainte un air de vérité; et afin d'épargner à cette femme la honte d'articuler un pareil fait en présence de tout le tribunal,

elle doit recourir à un signe de convention, et se borner à renverser ses pantoufles.

Le mari, dans aucun cas, ne peut rien exiger des esclaves qui appartiennent à la femme : il n'a des droits que sur celles qu'il a achetées lui-même. Il est très-rare qu'il s'oublie à cet égard, parce que la femme ne manquerait pas de porter ses plaintes et de le faire punir.

Lorsqu'un homme veut que la paix et le bonheur habitent chez lui, il se borne uniquement à son épouse; ou s'il prend quelque liberté à l'égard des esclaves qu'il a achetées pour la servir, il leur recommande de conserver à son égard le plus grand respect et la plus grande soumission. Il tâche de leur persuader qu'elle ignore l'amour qu'il a pour elles; et l'épouse, de son côté, voulant conserver la paix dans le ménage, feint d'ignorer les infidélités du mari, et se soumet avec moins de peine à la privation à laquelle il la condamne, dédommagée par l'empire qu'elle continue d'exercer sur ses esclaves.

Mais lorsqu'un Turc épouse plusieurs femmes qui ont toutes les mêmes droits et les mêmes prétentions, il est bien rare que les préférences n'entraînent des jalousies et des querelles : il est bien rare qu'elles voient de sang-froid une d'elles recevoir plus fréquemment des marques d'attachement, sans qu'elles ne fassent entendre leurs plaintes. Et quelque juste que soit le mari dans la distribution de ses faveurs, toutes le taxeront d'injustice, toutes croiront ou feindront de croire leurs rivales plus heureuses, et le mari plus empressé de leur plaire.

C'est bien pire si le dégoût l'éloigne de ses épouses et le porte tout entier vers ses esclaves; et si celles-ci, abusant de la faiblesse du mari, se prévalent et s'enorgueillissent des faveurs qu'elles reçoivent; si elles paraissent moins soumises et moins respectueuses, la paix alors ne peut être rétablie que par l'éloignement de ces esclaves inconsidérées et le retour sincère du mari vers les épouses.

D'après la disposition des ménages turcs, on voit que l'épouse surveille les esclaves, parce qu'elle serait très-aise de les trouver en faute afin d'indisposer le mari à leur égard; et l'esclave qui couche

avec le mari, est l'Argus le plus dangereux pour la femme : celle-ci ne sort jamais sans être accompagnée de l'autre ; ce qui rend les infidélités assez rares.

Quelques femmes, dans la classe indigente du peuple, se livrent aux hommes avec assez de facilité moyennant de l'argent, et malgré la sévérité du gouvernement. Parmi les riches, on connaît en Turquie, comme en Europe, les intrigues amoureuses : mais dans un pays où la femme sort rarement, où elle est entourée des parentes du mari et d'esclaves intéressées à la surveiller, on sent que ces intrigues présentent une infinité de difficultés à surmonter et d'obstacles à franchir, qui les rendent moins communes. Presque toujours la femme fait les premières avances. Aperçoit-elle un homme de bonne mine, un homme qui lui plait, elle met une matrone en campagne, et s'informe de tout ce qui peut l'intéresser. Est-elle sûre que l'homme répond à son amour ? on arrange une partie ; elle sort avec son cortége ordinaire, et va chez une parente, chez une amie ou chez quelque esclave affranchie et mariée : de là elle se rend, sous divers prétextes, chez une autre esclave ou chez quelque Juive, quelquefois chez une troisième, seule ou accompagnée de quelque personne affidée. C'est là que l'homme a été introduit, souvent déguisé en femme. Les parties se renouvellent aussi souvent que les circonstances peuvent le permettre, sans trop s'exposer. On profite d'une absence du mari, du moment de la prière à la mosquée. Lorsque la femme est sûre de ses esclaves, ce qui est très-rare, elle peut introduire un homme dans le harem ; mais malheur à eux s'ils sont découverts ! presque toujours la mort s'en suit.

Le bain peut aussi servir de lieu de rendez-vous, lorsqu'avec de l'argent on est certain de la discrétion des personnes qui en sont chargées, et lorsqu'on a la certitude de ne pouvoir y être troublés.

Il y a à Constantinople et dans les grandes villes, des Juives, des Arméniènes qui portent dans les harems des étoffes précieuses, des bijoux, des parfums, des colifichets, des bonbons à acheter ; la plupart d'entr'elles sont des matrones adroites, par les mains desquelles passent toutes les intrigues amoureuses. On sait que l'amour surveillé ou contraint est inventif, et qu'il trouve bien

souvent les moyens de se dérober à la vigilance des gardiens. Comme on ne peut avoir des conversations secrètes sans se rendre suspect, et comme les femmes turques savent rarement écrire, ces matrones entretiennent les correspondances par l'arrangement des fleurs d'un bouquet, par la disposition de diverses couleurs ou de tout autre signe convenu.

C'est surtout en Syrie et en Égypte que l'art de s'exprimer par le moyen des fleurs est poussé à un point tel, que la correspondance la plus active peut avoir lieu entre deux amans, sans réveiller l'attention d'un jaloux, sans attirer les regards des surveillans.

L'influence que les femmes turques ont sur les affaires publiques, dans la nomination des agens du gouvernement, dans la distribution des faveurs et des châtimens, est beaucoup plus considérable qu'on ne présumerait, d'après leur manière de vivre retirée. Les harems sont des lieux de rendez-vous inaccessibles aux hommes (1), où passent successivement en revue les anecdotes les plus intéressantes de la ville et des provinces, où se débitent les nouvelles curieuses, où s'ourdissent les trames et les complots. Des femmes de tout âge et de tout rang viennent y solliciter des graces et des faveurs pour leur mari, pour leurs parens, ou viennent s'y plaindre et demander protection contre un mari trop jaloux, trop sévère, ou contre quelque personnage puissant. Une affaire passe souvent par le canal de plusieurs femmes avant d'arriver à sa destination: une esclave affranchie, une femme de la dernière classe du peuple, obtiennent quelquefois par leurs patrones un crédit tel, que l'on recherche de toutes parts leur protection.

Les Musulmanes se soutiennent entr'elles, et sont toujours prêtes à faire cause commune. Elles sont implacables dans leur ressentiment, et manquent rarement de se venger d'un outrage ou d'une offense un peu grave. Leur influence s'accroît par celle qu'obtient ordinairement sur le sultan une esclave favorite ou la Sultane-Validé.

(1) Le mari n'entre pas chez son épouse lorsqu'elle est avec des étrangères. Cet usage est très-scrupuleusement observé.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Des Géorgiènes et des Circassiènes. De l'esclavage. Entrée dans le marché des esclaves femelles. Usage des femmes à l'égard de l'alaitement et de la stérilité. Des harems et des bains.

On vante beaucoup dans tout l'Orient la beauté des Géorgiènes et des Circassiènes, esclaves amenées et vendues à Constantinople, encore jeunes, et de là répandues dans toute la Turquie, pour servir dans les harems ou donner des enfans à leurs patrons. Ces femmes, d'après le récit que nous en ont fait les Chrétiennes du pays qui les fréquentent, d'après le petit nombre de celles que la médecine nous a donné occasion de voir, ont les traits européens : presque toutes sont blanches; quelques-unes sont blondes ou brunes; toutes sont dans une belle proportion lorsqu'elles sont jeunes; mais elles acquièrent ordinairement, par le repos, la bonne chère et l'usage fréquent des bains, un embonpoint qui fait les délices des Turcs, et qui sort néanmoins des limites des belles proportions.

Les Turcs ont à peu près les mêmes idées de la beauté des femmes, que les Européens, si ce n'est qu'ils préfèrent en général les blanches et les brunes aux blondes, et l'embonpoint excessif à la maigreur : on peut même dire que les femmes bien portantes et potelées leur plaisent beaucoup plus que celles dont la taille est svelte, dont la figure et les membres sont déliés et peu charnus.

On ne doit pas être surpris que ces femmes soient en général très-bien faites, puisque c'est le choix de tout ce qu'il y a de plus beau parmi elles qui est vendu aux marchands turcs, par les parens eux-mêmes. Mais ce qui doit étonner, c'est que l'avarice ait surmonté les préjugés religieux; c'est qu'un père et une mère, à l'aspect de l'or, ferment leur cœur à la tendresse et aux affections les plus douces; qu'ils abandonnent et livrent sans remords un enfant, pour être élevé dans une religion différente et servir aux plaisirs

de quiconque voudra les acheter. Et les prêtres chrétiens de ce pays souffrent et permettent cet infâme trafic moyennant quelques prières et quelques aumônes, tant il est vrai, selon eux, *qu'il est avec le ciel des accommodemens.*

Le prix de ces esclaves, dans les marchés de Constantinople, varie comme celui de toutes les marchandises, et se règle d'après leur nombre et celui des acheteurs. On les paie ordinairement depuis 500 jusqu'à 1000 piastres, c'est-à-dire, depuis 1000 jusqu'à 2000 fr. Mais une esclave d'une beauté rare monte à un prix excessif sans avoir besoin d'être exposée en vente, parce que la plupart des hommes riches sont toujours prêts à faire des sacrifices pécuniaires pour se les procurer. Les hommes en place et les ambitieux s'empressent aussi de les acheter pour en faire hommage au souverain ou les présenter à leurs protecteurs, et placer auprès d'eux des femmes qui, leur devant leur élévation, tâchent par reconnaissance de contribuer à celle de leurs premiers patrons.

Une esclave, dans aucun cas, ne se montre nue à celui qui veut l'acheter : la bienséance et les mœurs othomanes s'y opposent; mais lorsqu'elle est nubile, il arrive souvent que l'acheteur envoie une matrone de sa connaissance pour la visiter et constater si elle est vierge.

On aurait une idée fausse de l'esclavage chez les Turcs et les Persans, si on en jugeait d'après celui que les Européens ont établi dans leurs colonies, et surtout d'après les récits des malheureux captifs des côtes de Barbarie, à qui l'on fait éprouver de rudes traitemens, que l'on tourmente de mille manières pour les obliger à embrasser la religion musulmane. En Turquie et en Perse, les esclaves des deux sexes, achetés ordinairement avant l'âge ou à l'époque de la puberté, sont élevés dans la religion de Mahomet, et traités avec la même douceur et presque avec les mêmes égards que les fils de la maison. Il est rare qu'un Turc revende un esclave dont il est mécontent; il se contente de le menacer et même de le punir comme il punirait un fils. Après un service plus ou moins long, suivant que ce Musulman est plus ou moins exact observateur des préceptes de Mahomet, qui fixe l'esclavage à neuf ans,

il l'affranchit et le marie : presque toujours à sa mort ses esclaves deviennent libres, soit qu'il ait pu dicter ses volontés, soit parce que les héritiers se font un devoir de suivre son intention à cet égard.

Lorsqu'un patron est puissant et qu'il s'attache à quelques-uns de ses esclaves, il ne néglige rien pour leur éducation et pour leur avancement. Il emploie pour cela son crédit et sa fortune, comme il ferait à l'égard de son propre fils ; et il faut avouer qu'en général ces esclaves sont plus attachés à leurs maîtres et les servent mieux, soit dans leurs maisons, soit dans les combats, que ne font les domestiques.

Personne n'ignore, en Turquie, que l'art de plaire à son maître, l'intelligence, l'audace et ensuite l'argent mènent à tout, et font parvenir rapidement aux premiers emplois. La plupart des pachas et des grands de l'Empire, élevés par la fortune et l'intrigue, du rang d'esclave ou de simple particulier à celui qu'ils occupent, sont pour tous les Turcs un aiguillon toujours actif qui les anime et les encourage. Dans toutes les places administratives et militaires, les talens ne sont comptés pour rien ; ils sont presque toujours inutiles et souvent même dangereux.

Les préjugés de l'Europe, à l'égard de la naissance, n'étant point connus dans le Levant, la plupart des Turcs épousent, sans difficulté, leurs esclaves ou les font épouser à leurs fils. Ils donnent de même, sans répugnance, leurs filles en mariage aux esclaves mâles dont ils sont contens ; ils les affranchissent, et le urprocurent des commissions, des emplois, ou leur donnent de l'argent pour entreprendre un commerce ou exercer un état.

Les prisonniers que le sort de la guerre fait tomber entre les mains des Turcs, s'ils ne sont échangés immédiatement après le combat, ce qui est très-rare, ou s'ils ne sont massacrés, ce qui arrive plus souvent, sont esclaves et appartiennent à ceux qui les ont pris. Ils sont quelquefois emmenés et vendus bien loin du théâtre de la guerre, afin qu'ils ne puissent s'enfuir ni être échangés. Ces esclaves, d'un âge plus avancé que les autres, refusent souvent de renoncer à leur religion ; ce qui fait qu'ils ne jouissent

pas alors des mêmes avantages que les esclaves musulmans, et qu'ils sont traités avec moins de douceurs. On les emploie aux travaux les plus rudes, les plus vils, et ils ne peuvent espérer de se voir affranchis qu'en payant une rançon ; ce qui leur est presque toujours impossible, car ils ont rarement les moyens de faire parvenir des nouvelles dans leurs familles ; et s'ils étaient assez industrieux pour gagner quelqu'argent, et assez économes pour le conserver, ils seraient infailliblement dépouillés par leurs maîtres ou par les autres esclaves, attendu qu'un Musulman se croit dispensé, à l'égard d'un Chrétien ou d'un Juif, des procédés honnêtes auxquels il rougirait de manquer envers un homme de sa religion.

Nous avons dit que le commerce des esclaves était interdit aux Juifs et aux Chrétiens qui habitent la Turquie. On ne laisse entrer dans le basar où les femmes sont exposées en vente, que les Musulmans qui se présentent pour acheter. Les Européens ne peuvent pas y être introduits sans un firman du sultan, qui ne s'accorde qu'aux ambassadeurs et agens des puissances étrangères, lorsqu'ils sont à la veille de quitter l'Empire othoman. Nous profitâmes avec plaisir, peu de jours avant notre départ, du firman qu'obtint le citoyen Carra Saint-Cyr, pour satisfaire notre curiosité à cet égard. Nous vîmes, avec lui, les monumens échappés à la barbarie, au tems et aux incendies, les principales mosquées, les maisons des fous, la ménagerie et le marché des esclaves femelles. Mais soit que les marchands, prévenus de notre arrivée, les eussent fait retirer, soit que ce ne fût pas la saison où elles sont le plus abondantes, nous trouvâmes peu d'esclaves au basar, et parmi celles que nous vîmes, la plupart étaient voilées et enfermées dans leurs chambres ; de sorte que nous ne pouvions les voir qu'un moment par une fenêtre qui se trouvait à côté de la porte.

Nous nous arrêtâmes à en considérer trois qui nous frappèrent par leur beauté et les pleurs qu'elles répandaient. Elles étaient grandes, bien faites, âgées à peine de quinze ans ; l'une d'elles, la tête et le bras gauche appuyés contre le mur, poussait des sanglots qui nous déchiraient le cœur. Rien ne put la distraire de sa profonde douleur : ses compagnes, appuyées l'une contre l'autre, se

tenaient par la main tandis que nous les considérions. Elles jetèrent sur nous des regards qui exprimaient sans doute le regret d'avoir perdu leur liberté, d'avoir été arrachées des bras d'un père, d'une mère trop cruels; d'avoir été séparées peut-être de ceux avec lesquels l'amour et l'hymen devaient unir leur sort.

Les marchands, imbus de préjugés ridicules, craignent le regard mal-faisant des Chrétiens et des Européens; une femme ne peut être vue par eux sans être dépréciée, sans courir le risque d'être atteinte de leur maligne influence. D'ailleurs, ces esclaves, encore Chrétiennes, peuvent, selon ces marchands, devenir subitement amoureuses d'un homme de leur religion et tenter de s'enfuir. Ils craignent aussi que la trop grande affliction dans laquelle les plonge tout ce qui leur rappelle des souvenirs bien chers, ne les fasse tomber malades ou ne cause une mélancolie qui altère leur santé.

Le bâtiment n'a rien de remarquable et ne répond pas à la beauté des caravanserais, auxquels il ressemble pour la forme et la construction, ni à celle de la plupart des basars de la capitale. On voit une suite de petites chambres nues, qui ne reçoivent le jour que par une porte et une petite fenêtre grillée et placée à côté. C'est dans une de ces chambres que sont entassées les infortunées qui appartiennent au même marchand; c'est là où chacune attend que le sort la fasse tomber entre les mains d'un homme jeune ou vieux, robuste ou infirme, doux ou colère, bon ou méchant, pour devenir son épouse ou sa concubine, ou servir les femmes de son harem.

Les Négresses que le commerce retire annuellement de l'Éthiopie et de la Nubie, sont élevées, ainsi que les esclaves blanches, dans la religion de Mahomet, et traitées avec la même douceur que les autres; mais, plus particuliérement destinées au service des harems, il est rare qu'elles partagent la couche du maître. Après quelques années de service, la plupart sont mariées à des esclaves blancs. Affranchis l'un et l'autre, on donne au mari de quoi monter un petit magasin ou exercer un état qui fournisse à leur entretien. Souvent on les garde dans la maison sans les affranchir; la femme sert, dans le besoin, de nourrice aux enfans de sa maîtresse,

et continue son service dans le harem : le mari reste auprès de son maître, et fait le même service qu'auparavant ; il le suit dans ses courses, dans ses expéditions ou dans les voyages que son commerce nécessite.

Quant aux Nègres, plus infortunés peut-être que ceux des colonies américaines, mutilés de bonne heure, ils sont presque tous employés à la garde des femmes du sultan et à celles des grands de l'Empire. Il est vrai que quelques-uns obtiennent un rang distingué, un pouvoir étendu et des richesses considérables ; mais peuvent-ils être heureux, lorsqu'ils savent que le moyen de plaire à leur maître, c'est de déplaire aux femmes confiées à leur garde? Peuvent-ils être heureux, lorsqu'ils sont obligés de vivre avec des femmes toutes jeunes, toutes belles, dont ils n'obtiennent jamais un regard de bienveillance, dont l'aspect leur rappelle sans cesse l'idée de leur impuissance et de leur nullité ?

Les femmes, dans l'Orient, n'ont pas encore soupçonné que le moyen de conserver plus long-tems leur fraîcheur et jouir sans interruption des plaisirs enchanteurs de la société, était de se soustraire aux devoirs les plus sacrés, en remettant entre les mains d'une mercenaire les gages précieux de leur hymen. Elles trouvent les caresses de l'enfant qu'elles nourrissent de leur lait, bien plus douces, bien plus agréables que le sourire d'un monde perfide et corrompu. Si leur manière de vivre est plus simple, moins tumultueuse, si leurs plaisirs sont moins vifs, moins piquans, elles en sont bien dédommagées par le calme des sens, par la paix de l'ame, par la santé qu'elles conservent, par celle qu'elles transmettent à leurs enfans. On ne connaît presque pas dans l'Orient cette multitude de maladies occasionées par un lait répandu, ces engorgemens et ces dépôts laiteux qui affligent tant d'Européènes, et les enlèvent à la fleur de leur âge.

Si par quelque cause extraordinaire une femme perd son lait, et se voit obligée de recourir à une nourrice étrangère, elle la reçoit dans sa maison, et la fait traiter avec les mêmes égards, les mêmes attentions qu'elle reçoit elle-même. Musulmane ou Chrétienne, il dépend de cette mère nourricière de ne plus abandonner

l'enfant qu'elle a nourri de son lait, de lui continuer ses soins maternels, et de recevoir toute sa vie, de lui ou de ses parens, les témoignages de la plus vive reconnaissance : il dépend d'elle, en un mot, de se voir incorporée dans la famille, et d'y être considérée et respectée comme une seconde mère.

Par un luxe avantageux aux indigens, dont il ne résulte d'ailleurs aucun inconvénient, la plupart des mères opulentes, dans l'intention de conserver leur embonpoint, de reposer plus tranquillement pendant la nuit, et de donner une nourriture plus abondante à leurs enfans, placent auprès d'eux une seconde nourrice chargée des fonctions les plus pénibles, de les alaiter pendant la nuit, de les amuser et de les distraire pendant le jour : mais la mère ne se croit pas dispensée pour cela de veiller elle-même à la santé de son enfant, de le nourrir de son lait, de pourvoir à tous les besoins qu'il paraît avoir, et de lui donner tous les soins que son âge et sa faiblesse exigent.

La stérilité des femmes est regardée, dans tout l'Orient, comme un des plus grands malheurs qui puisse leur arriver : outre que la femme stérile n'obtient pas la considération dont elle aurait joui comme mère de famille, elle se voit presque toujours négligée de son mari; elle le voit passer entre les bras d'une autre femme; elle est obligée de souscrire au divorce qu'il demande, et pour comble d'infortunes elle ne peut presque jamais, dans ce cas, trouver un second mari. La stérilité d'ailleurs présente avec elle l'idée d'une imperfection dans les organes, qui humilie celle qui en est l'objet.

Dès que les signes de grossesse ne se manifestent pas quelques mois après le mariage, l'épouse, dans son impatience, ne manque pas de s'adresser aux matrones, aux médecins, pour leur demander quelque breuvage, quelque recette particulière qui facilite et hâte le moment de la conception. Celles-là préparent des pessaires dans lesquels sont renfermées les substances les plus chaudes et les plus irritantes, telles que le musc, l'ambre, le bézoard, l'aloës, le cardamome, le gingembre, le poivre, la canelle, le girofle, etc. Elles font prendre en même tems la plupart de ces drogues en opiat ou mêlées avec les alimens, au risque de produire

quelqu'inflammation ou quelqu'autre maladie plus ou moins dangereuse.

A moins que le nombre des enfans ne soit déjà considérable ou que la fortune du mari ne soit trop dérangée, si la femme, encore jeune, après une ou plusieurs couches, tarde trop d'être enceinte, elle a recours aux mêmes moyens, elle emploie les mêmes drogues. Les Grecques, en outre, moins dévotes et plus superstitieuses que les Musulmanes, font des offrandes à la *Panayia* (1), envoient un cierge à l'église, font dire des messes, et invoquent les saints et les saintes du paradis en qui elles ont le plus de confiance.

Les maisons des Musulmans sont disposées de manière que le logement des femmes est toujours séparé de celui des hommes : le premier se nomme *harem* ou lieu sacré, et le second *selamlik* ou habitation de l'homme. Il y a chez les grands deux corps-de-logis qui communiquent entr'eux par des appartemens intermédiaires, dont le mari seul a les clefs. L'accès du harem est sévérement interdit aux hommes ; les domestiques et les esclaves mâles n'y entrent jamais ; et les parens eux-mêmes n'y sont point admis, si ce n'est aux deux grandes fêtes de l'année, et à l'occasion des noces, des couches et de la circoncision.

Ordinairement le harem n'a point de fenêtres sur la rue, ou s'il en a quelques-unes elles sont élevées et grillées de manière qu'on ne peut voir du dehors ce qui se passe dans l'intérieur. Dans les contrées où chaque maison a sa terrasse, il y a des murs de séparation qu'on ne peut franchir et qui empêchent toute communication.

Nous avons souvent éprouvé des difficultés dans le cours de nos voyages, lorsque nous avons voulu monter sur des lieux élevés pour avoir le coup-d'œil d'une ville et juger de son étendue, parce qu'on craignait que notre objet ne fût d'observer les femmes qui se promenaient dans leurs jardins ou qui prenaient le frais sur la terrasse de leur maison. Il est arrivé souvent, dans ces occasions,

(1) Παναγια, *toute sainte* ; c'est ainsi que les Grecs nomment la mère du Christ.

que

que des Turcs ont tiré des coups de fusil sur des Européens dont les intentions leur paraissaient suspectes.

La femme d'un certain rang, encore jeune, sort très-peu de chez elle, parce qu'il n'est pas du bon ton qu'elle se montre dans les rues quoique voilée, parce que la loi la dispense d'aller à la mosquée, parce qu'elle a chez elle des bains dont elle use à volonté, et parce qu'elle est entourée d'esclaves qui la surveillent et de parentes qui la contrarient. Plaire à son mari, le retenir dans le harem aussi long-tems que ses affaires le permettent, avoir soin de ses enfans, s'occuper de sa parure et très-peu de son ménage, prier aux heures prescrites par la religion, passer une partie de la journée sans rien faire, une autre à fumer, prendre du café, recevoir des amies, des parentes et des protégées, tels sont les devoirs et les plaisirs de la Musulmane. Elle sait rarement lire et presque jamais écrire; elle a appris à coudre et à broder, à préparer des bonbons et des friandises, à composer un sorbet; mais elle trouve plus doux de ne rien faire, de rester tranquille sur son sofa, et de rouler dans ses doigts un chapelet de corail ou d'agate. Elle regarde comme une jouissance délicieuse de tenir de tems en tems une tasse de café d'une main, une pipe de l'autre, et de les porter alternativement à la bouche en respirant la vapeur de l'un, en retenant le plus long-tems qu'il est possible celle de l'autre; ce qui la satisfait ensuite le plus, c'est de pouvoir étaler aux yeux des femmes qu'elle reçoit, de riches bijoux et une robe d'un grand prix.

Un Musulman est bien pauvre s'il n'a plusieurs esclaves pour servir sa femme, et celle-ci est bien mal-adroite si elle ne convertit bientôt en robes et en bijoux la plus grande partie de la fortune du mari. Cette conduite extraordinaire et déplacée, surtout dans une mère de famille, me paraît dériver naturellement des lois et des usages établis en Turquie. On sait que le souverain a le droit de confisquer, au profit du trésor impérial, l'héritage des agens qu'il a employés, et que dans ce cas la propriété de la femme est toujours respectée. De plus, lorsque le divorce a lieu entre deux époux, la femme conserve ses bijoux et sa garde-robe,

indépendamment des autres effets stipulés au contrat de mariage.

L'épouse prend ses repas seule ou avec la mère et les parentes du mari, qui se trouvent avec elle dans le harem. Celui-ci mange avec son père et les parens qui habitent avec lui, et lorsqu'il est seul ou qu'il se fait servir dans le harem, ce qui arrive souvent, l'épouse ne mange pas non plus avec lui; elle le sert ou veille à ce que les esclaves soient attentives au service. Le repas fini, les mains et la bouche lavées et essuyées, elle lui présente elle-même la pipe et le café.

Lorsqu'il y a plusieurs épouses, chacune a son ménage, sa table, son appartement et ses esclaves dans le même corps-de-logis. Il est très-rare qu'une seconde femme, épouse ou esclave, soit logée dans une autre maison; cela n'arrive guère que parmi les chefs de caravanes, qui, obligés de vivre la moitié de l'année dans une ville et l'autre moitié dans une autre, veulent avoir une femme dans chacune de ces deux villes.

Aucun précepte religieux n'est plus scrupuleusement suivi; aucune loi n'est plus rigoureusement exécutée, dans aucune religion et chez aucun peuple, que les lotions et les lavages en Turquie. Avant les cinq prières du jour, avant et après les repas, à chaque déjection, toutes les fois qu'il a été touché par quelque corps impur, le Musulman doit se purifier par des lotions partielles. Mais lorsqu'il a cohabité avec une femme ou qu'il a éprouvé une simple pollution, il est soumis à un lavage général; et la femme en outre y est obligée après ses couches et à la suite des incommodités naturelles à son sexe. De là ces lotions presque continuelles et ces bains d'étuves fréquens dont personne ne se dispense, dont tous se sont fait un besoin, et dans lesquels les deux sexes trouvent un charme délicieux.

Ce qui porte les femmes à desirer les bains avec le plus vif empressement, c'est qu'elles s'y dédommagent de la contrainte à laquelle les lois et les usages les ont soumises. C'est aux bains qu'elles se rencontrent ou se donnent rendez-vous; c'est là qu'elles se voient avec familiarité, qu'elles s'entretiennent sans gêne, qu'elles se livrent à la volupté la plus douce. C'est là que les riches peuvent

montrer, dans le plus grand détail, la parure la plus brillante, les vêtemens les plus recherchés. Elles s'y font servir du moka pur, des restaurans exquis, des collations somptueuses. Elles y prodiguent les essences et les parfums; et la fête est souvent terminée par la musique, les baladins et les ombres chinoises : mais dans ces occasions le bain est fermé au public pour la journée entière.

Les pauvres, presque sans dépenses, y trouvent des plaisirs moins bruyans à la vérité, mais peut-être aussi vivement sentis. Du café commun, des sorbets ordinaires, du tabac pour tout parfum, des friandises qu'elles apportent elles-mêmes, quelques fruits de la saison : voilà pour remettre le corps et satisfaire les sens. Leur vanité est flattée de montrer une chemise fine, des caleçons propres, des habits décens, des colliers, des chaînes et autres ornemens en sequins. Enfin, elles n'ont plus rien à desirer lorsqu'elles sont entiérement dépilées, lorsque les cheveux sont arrangés, les tresses refaites, les paupières et les sourcils peints en noir, et les ongles des mains et des pieds en jaune orangé.

CHAPITRE XIII.

Promenade aux eaux douces. Revue d'une armée turque. Origine de la révolte de Pasvan-Oglou. Précis historique des événemens qui ont eu lieu jusqu'à ce jour.

A DEUX lieues de Constantinople, en remontant la petite rivière qui verse ses eaux au fond du port, on trouve une promenade agréable et solitaire, la seule que l'art ait embellie. Le sultan y va quelquefois en été passer la journée avec une suite nombreuse: souvent des Européens y vont faire des parties de plaisirs, en prenant néanmoins la précaution de faire apporter tout ce qui leur est nécessaire; car les Turcs, n'étant point dans l'usage de se promener ni de fréquenter ces lieux, n'ont pas même songé à y établir un café.

En quittant le port, on laisse derrière soi Constantinople : on voit à gauche le village d'Éyoub, où la sultane-mère vient de faire construire une mosquée et une chapelle sépulcrale pour y reposer après sa mort : on aperçoit à droite un café turc, au devant duquel est une place ombragée de beaux arbres, sous lesquels des femmes turques et arméniènes viennent quelquefois s'asseoir, prendre du café et fumer leur pipe. On entre dans un vallon fertile, resserré par deux collines schisteuses, nues, incultes : la rivière qui coule au milieu, est large, profonde et tranquille à son embouchure; elle se rétrécit à mesure qu'on avance. Tout le terrain de ce vallon est couvert de prairies naturelles, sur lesquelles des troupeaux de bœufs paissent pendant toute l'année.

On est bientôt devant le kiosk du grand-écuyer, *Buyuk-imbrohor*, situé sur la rive gauche de la rivière : on passe sous un pont de bois établi là pour les communications, et on arrive à côté du palais du grand-seigneur. Au-delà de ce palais, bâti avec assez

d'élégance, la rivière est reçue dans un large canal, d'où elle tombe en cascades sur des marches de marbre blanc : elle forme diverses nappes et rentre ensuite dans son lit. De beaux arbres ombragent ces lieux, dignes de figurer à côté des plus beaux jardins de l'Europe. On regrette seulement que les deux collines qui bornent le vallon, ne soient pas cultivées, et ornées de maisons de campagne : elles ajouteraient à l'embellissement de ces lieux, si elles présentaient, en amphithéâtre, la vigne, divers arbres fruitiers et des champs ensemencés.

Le 20 germinal an 6, nous fûmes avec la légation française et divers citoyens, voir défiler dans ce vallon le reste de l'armée que sultan Selim envoyait contre Pasvan-Oglou, ayam de Vidine, depuis long-tems rebelle à la Porte. Déjà quinze ou vingt mille hommes de troupes asiatiques avaient continué leur route pour Andrinople, rendez-vous général de l'armée. Il restait encore cinq à six mille hommes campés à Ok-Meïdam, qui devaient défiler devant le sultan. Le capitan-pacha, nommé séraskier ou général de l'armée, devait être admis à baiser les pieds de sa hautesse et recevoir la pelisse d'honneur. Nous fûmes curieux de voir cette cérémonie, et de connaître en même tems l'ordre et la disposition d'une armée turque.

A huit heures du matin nous vînmes nous embarquer à Top-hana : la journée était belle ; nous jouîmes du spectacle toujours plus beau, toujours plus ravissant que présentent d'un côté le sérail et la ville, et de l'autre Galata, Péra et les villages divers qui se confondent avec des forêts de cyprès : nous longeâmes les nombreux navires marchands mouillés le long de Galata ; nous vîmes en passant, l'arsenal et la marine militaire ; nous comptâmes vingt vaisseaux de ligne, dont quatorze ou quinze en bon état, et autant de frégates ou corvettes : nous nous arrêtâmes un moment pour considérer la flotille de Lambro, que la frégate française *la Modeste*, commandée par le capitaine Venel, avait détruite en 1792. Il nous fallut près d'une heure pour arriver au fond du port et entrer dans la rivière dont nous avons parlé plus haut.

Nous quittâmes nos caïques devant le kiosk du grand-écuyer.

Déjà les collines étaient couvertes de spectateurs : une partie de la maison du sultan était arrivée, et les pages s'exerçaient sur la prairie, à lancer la djerid. L'armée s'était avancée vers la pente de la colline, et n'attendait plus que l'ordre du départ. Toutes les enseignes étaient déployées, et la musique guerrière se faisait entendre de tems en tems.

Sultan Selim arriva à dix heures dans un superbe caïque, et fut se placer au kiosk de son écuyer : nous étions à vingt pas de lui, à l'ombre d'un frêne, sur la rive opposée de la rivière. Un moment après, l'ordre fut donné et la troupe défila. Elle descendit par la colline de la rive gauche de la rivière, vint passer sur un pont de bois à peu de distance du kiosk, suivit le chemin pratiqué au bas de la colline de la rive droite, et fut camper pendant trois jours à deux lieues de là, aux environs d'une ferme connue sous le nom de Daout-pacha.

Nous vîmes successivement passer des compagnies de cavalerie de *délis*, de *zaïms*, de *timariots*, de *sélictars* et de *spahis*, armés d'un fusil, de deux pistolets et d'un sabre. Après eux se présenta une compagnie de cavaliers armés de lances : ils avaient, comme les précédens, leur sabre et leurs pistolets. Chaque compagnie était précédée par un ou deux drapeaux, et suivie par un grand nombre de *sacas* ou porteurs d'eau. Les chevaux sur lesquels ces sacas étaient montés, avaient deux grandes outres de cuir de bœuf pleines d'eau, pour les besoins de la compagnie.

Ce qui faisait un assez mauvais effet parmi cette troupe d'élite, c'est que les fusils étaient de forme et de calibre différens : les cavaliers étaient irréguliérement vêtus ; beaucoup d'entr'eux étaient déguenillés et mal montés, tandis que quelques autres étaient mieux vêtus, mieux montés et mieux armés. Les chefs se distinguaient par la beauté des chevaux, par la richesse des harnois et par les valets-de-pied qui les précédaient.

La compagnie d'artillerie légère en uniforme, assez bien montée, ayant avec elle quarante pièces de canon, se montra sous une apparence plus guerrière : elle était composée de jeunes gens forts et vigoureux : leur contenance, leur adresse et leurs

manœuvres font honneur aux militaires français qui les ont exercés.

Nous vîmes passer après eux quelques autres compagnies de cavalerie, et ensuite quatre-vingts drapeaux de couleurs différentes. Il restait toute la maison du général, deux voitures européènes et deux litières, lorsque nous vîmes paraître Hussein-pacha à cheval, suivi de deux bostangis et d'un tchocadar à pied : il traversa la prairie, et, parvenu à peu de distance du kiosk, il mit pied à terre : il fut aussitôt entouré des pages du sultan et conduit à la salle d'audience. Il s'approcha de sa hautesse, baisa le bas de son habit, et se plaça à peu de distance d'elle, à genoux, assis sur ses talons, les mains sur les cuisses, cachées par les grandes manches de son habit. Tous les pages sortirent de la salle : il ne resta que trois muets pour le service. La conférence dura une demi-heure, après quoi Hussein baisa de nouveau le bas de l'habit de sa hautesse, et fut revêtu d'une superbe pelisse par quelques pages qui entrèrent à cet effet.

Hussein descendit du kiosk, remonta à cheval, revint par un demi-cercle se présenter devant le sultan, s'inclina jusqu'à l'étrier du pied droit, et s'en fut accompagné des trois personnes avec lesquelles il était venu.

La troupe s'était arrêtée pendant la conférence ; mais la musique militaire n'avait pas discontinué de se faire entendre : elle était composée de trompètes, de tymbales, de tymbalons et de tambours différens de ceux d'Europe.

La maison du pacha défila en bon ordre : elle était remarquable par la beauté des chevaux, la richesse des harnois, la parure des cavaliers : nous vîmes passer ses tchiaoux, ses tchocadars, ses secrétaires et écrivains, une troupe de galiondjis, enfin ses voitures et ses litières. Trois cavaliers portaient, parmi les drapeaux, sur une sorte de pique, les trois queues de cheval qui désignaient son grade. Le pacha se montra ensuite, suivi des principaux officiers de sa maison et de quelques officiers-généraux de son armée : une compagnie nombreuse de sacas termina cette marche.

Nous avons remarqué dans toutes les compagnies, des gens

assez bien montés, dont le bonnet, de forme conique, est garni en dehors de fer-blanc et de grelots. Nous avons appris que leur fonction est de courir dans les rangs pour faire ranger les soldats, les exciter au combat et arrêter les fuyards.

On a trop diversement parlé en Europe de Pasvan-Oglou, et trop peu connu l'origine de sa révolte, pour que nous passions sous silence les notions que nous avons recueillies à son égard.

Oglou, en turc, signifie fils : Pasvan-Oglou, c'est-à-dire, fils de Pasvan. Le père était ayam ou notable de Vidine ; il était riche, et il jouissait d'une grande considération parmi ses concitoyens. Il commandait une troupe de volontaires dans la dernière guerre des Turcs contre les Russes et les Allemands. On croit que son crédit et surtout ses richesses, portèrent le grand-visir, alors séraskier de l'armée, à le faire arrêter et à lui faire trancher la tête.

Pasvan-Oglou fut arrêté avec son père, détenu pendant quelque tems, après quoi il obtint sa liberté et une faible partie des biens qu'il aurait dû posséder. Il se retira à Vidine, méditant de tirer une vengeance éclatante, non-seulement de la mort de son père, mais encore de l'injustice commise à son égard. L'occasion ne tarda pas à se montrer, et en homme encore plus habile que courroucé, il a su tirer des événemens le parti le plus convenable à ses projets.

Sous les règnes de Mustapha III et d'Abdul-Hamid, on avait formé à Constantinople des compagnies de canoniers et de bombardiers : on avait élevé quelques batteries à l'entrée de l'Hellespont et du Bosphore : on avait établi à l'arsenal une école de navigation à côté de celle de mathématiques ; on s'occupait de la marine militaire ; on voulait en un mot réparer les pertes occasionées par les défaites successives des armées othomanes, mais on était bien loin d'avoir atteint ce but lorsque Selim III monta sur le trône. Extrêmement sensible à la perte de la Crimée, un des greniers de Constantinople ; douloureusement affecté de se voir menacé au sein même de la capitale, le premier mouvement de Selim fut de donner une impulsion nouvelle à ces établissemens ;

ses

ses premiers regards furent dirigés vers la marine militaire, ses souhaits les plus ardens furent d'organiser peu à peu une armée à l'instar de celle de ses ennemis; et moins jaloux de son autorité, que de la prospérité de ses États et du succès de ses armes, il créa un conseil composé de douze personnes capables de l'éclairer et de seconder ses vues bienfaisantes. Il établit en même tems un impôt dont il affecta les produits aux nouveaux établissemens militaires.

La supériorité des armes européènes et l'avantage inappréciable qui résulte de la tactique, étaient reconnus par quelques Musulmans que le génie et l'instruction élevaient au dessus des préjugés; mais il était difficile d'étouffer les clameurs d'un grand nombre de personnes que ces projets contrariaient: il était difficile de les faire adopter à un peuple ignorant, qui regarde comme criminelles les innovations qui lui sont transmises par ceux qu'il nomme infidèles; il était bien plus difficile peut-être d'empêcher l'effet de l'or sur les plus grands personnages de l'Empire.

Les janissaires étaient déchus de cette ancienne énergie qui les avait rendus si long-tems redoutables: on ne voyait plus parmi eux ces bostangis endurcis aux travaux de la terre, capables de braver les intempéries des saisons; ces esclaves, ces enfans de tribut, qui, ne connaissant ni leurs parens ni leur patrie, servaient avec enthousiasme, avec zèle la religion qu'ils avaient embrassée et le maître qui les payait. Aujourd'hui, mutins et indisciplinés, sans énergie et sans courage, plus redoutables à l'autorité du souverain qu'aux ennemis de l'État, leur remplacement, par une armée permanente instruite et disciplinée, présentait des avantages incalculables. Le sultan dès-lors eût été moins exposé aux agitations et aux mouvemens d'une populace irritée; il eût pu sans cesse disposer de ses forces, les porter sur les frontières pour repousser l'ennemi, ou dans l'intérieur pour arrêter un rebelle, soumettre une province révoltée, détruire une armée de brigands; il pouvait augmenter ses forces ou les réduire suivant les besoins de l'État.

Les janissaires, extrêmement nombreux à la capitale, quoiqu'avilis,

méritaient pourtant quelques ménagemens. Un soulèvement de leur part aurait fait échouer des projets sagement conçus : il était prudent de les payer et de s'en servir, jusqu'à ce que les nouvelles troupes fussent organisées. Quant à ceux des provinces, disséminés dans les villes et les campagnes, ils ne pouvaient offrir qu'une résistance facile à vaincre ; cependant, afin de n'indisposer ni les uns ni les autres, on résolut de n'attaquer d'abord que les yamags : c'est ainsi qu'on nomme sur la frontière de l'Allemagne, les nouveaux venus ou les nouvelles compagnies formées pour la garnison des villes et le service des forteresses, dans les pays nouvellement conquis.

Belgrade fut en conséquence la première ville où l'on essaya d'abolir le corps formidable des janissaires ; mais les yamags se révoltèrent, prirent les armes et menacèrent les jours du pacha. Celui-ci parvint à gagner les chefs, et à dissiper une troupe trop mal organisée pour lui résister long-tems. On en vint successivement aux autres villes frontières de l'Allemagne : partout on éprouva la même résistance, mais partout l'autorité triompha. Les yamags furent plus heureux à Vidine; Pasvan-Oglou, en sa qualité d'ayam, qu'il avait obtenue depuis peu, marcha à leur tête contre le pacha, le tailla en pièces et l'obligea d'abandonner la ville.

Ces premiers succès donnèrent une grande idée des talens militaires de Pasvan, et le firent regarder comme un homme entièrement dévoué aux intérêts du peuple. Il n'eut pas beaucoup de peine d'entraîner tous les habitans de Vidine dans son parti, et d'attirer à lui un grand nombre de mécontens, en les flattant, non-seulement d'empêcher les réformes que la Porte voulait faire, mais en s'opposant à la perception du nouvel impôt sur les comestibles, la laine, le coton, etc. que Selim venait d'établir, et dont il avait affecté, comme je l'ai dit plus haut, les produits aux dépenses que nécessitaient les nouveaux corps de troupes de canoniers, de bombardiers, d'artilleurs, dont on venait d'augmenter le nombre.

Ce qui devait nécessairement irriter le peuple, c'était de voir le pacha devenu *muhassil* ou fermier du nouvel impôt pour sa

province, moyennant une somme assez considérable qu'il s'était obligé de faire passer annuellement à la Porte, tandis qu'avant l'établissement de cet impôt, non-seulement la Porte ne retirait rien de Vidine, mais elle envoyait l'argent nécessaire à la solde des yamags et à l'entretien des fortifications.

Les revenus de Vidine ne pouvant suffire au paiement de l'armée, qui grossissait chaque jour, Pasvan envoya des détachemens dans les provinces voisines, s'empara de l'argent du fisc, préleva les impôts, somma les princes de Valachie et de Moldavie de lui faire passer des vivres, des munitions et une somme d'argent assez considérable, sous peine d'envahir leur pays. Ceux-ci s'adressèrent à la Porte, qui, selon son usage de temporiser et d'attendre les circonstances, leur fit dire sous main de céder pour le moment à la force.

Les Grecs forment la majeure partie de la population de la Turquie européène : il importait à Pasvan de les attirer à son parti, en se conciliant leur estime et en leur inspirant la plus grande confiance. Il mit pour cela en vigueur les ordonnances de Soliman I, altérées ou changées par les sultans ses successeurs; il leur fit espérer d'adoucir leur sort, leur promit le libre exercice de leur culte et l'abolition de cette distinction infamante de *rayas :* il prit en même tems pour devise : *liberté et justice*, mots magiques, capables d'électriser les hommes les plus apathiques, et porter au dévouement et à l'enthousiasme un peuple qui gémit sous la plus cruelle tyrannie.

La conduite de Pasvan devait nécessairement produire l'effet qu'il en attendait. Dans tout l'Empire, les janissaires ne voyaient en lui qu'un homme armé pour défendre leurs intérêts, et s'opposer aux entreprises du sultan et de son conseil : les Grecs le regardaient comme leur prochain libérateur : tous faisaient des vœux pour le succès de ses armes, et cependant la Porte balançait sur le parti qu'elle avait à prendre. Le divan s'assembla plusieurs fois pour cet objet, sans rien conclure : quelques membres, parmi lesquels on distinguait le capitan-pacha, étaient d'avis d'opposer à Pasvan une force capable d'arrêter ses progrès, punir son audace,

et donner un exemple de sévérité qui pût en imposer aux ambitieux qui seraient tentés de l'imiter ; mais la majorité insista fortement pour offrir à Pasvan son pardon et la restitution des biens confisqués à son père s'il voulait mettre bas les armes et congédier son armée.

Dès qu'un gouvernement se résoud à traiter avec un sujet rebelle, il donne la mesure de sa faiblesse ou de son ineptie. Les ambitieux dès-lors conçoivent les projets les plus hardis, et se flattent que leurs entreprises seront couronnées du succès. Tel était l'effet que durent produire sur Pasvan les propositions du divan ; mais cet homme était trop adroit pour irriter la Porte par un refus formel, et compromettre le sort de son armée par une démarche trop précipitée : il avait d'ailleurs besoin de gagner du tems et d'amasser des richesses pour la réussite de ses projets. Il ne comptait pas assez peut-être sur les dispositions favorables de tous les janissaires de l'Empire. Il se contenta, pour le moment, de demander que tout resterait à Vidine sur l'ancien pied, que le nouvel impôt n'y serait pas établi, et que les janissaires seraient maintenus dans leurs droits. Sultan Selim accéda à ces conditions honteuses, et envoya à Vidine un pacha muni d'un firman à cet effet. Le pacha fut reçu et installé avec les cérémonies d'usage ; mais trop faible pour lutter contre un homme qui avait une armée à ses ordres, il ne put obtenir aucune sorte d'autorité : Pasvan conserva son influence et son pouvoir, et continua, au nom du pacha, à régir et administrer la ville et la province.

Pasvan connaissait trop bien l'astucieuse politique de la Porte, pour s'endormir dans une parfaite sécurité : il était persuadé qu'elle emploierait tôt ou tard ses moyens ordinaires, le fer ou le poison, pour se défaire d'un homme qui pouvait encore l'inquiéter, qui avait osé paralyser ses mesures, et qui exerçait dans Vidine une autorité illégale. Il ne négligea rien pour se faire des protecteurs et des partisans parmi les grands personnages de la capitale : il continua à flatter le peuple et à lui faire espérer des réformes utiles et fortement desirées, et, jaloux d'obtenir, dans les circonstances, un pouvoir légitime, il sollicita vivement

le gouvernement de Vidine avec la dignité de pacha à trois queues.

Quoique la Porte eût montré une grande faiblesse en pardonnant à un sujet rebelle et en souscrivant aux conditions qu'il avait dictées, jamais elle ne put se résoudre à lui accorder la dignité qu'il demandait ; et contribuer par-là elle-même à son élévation. Elle chercha à gagner du tems en attendant quelque circonstance heureuse qui la délivrât d'un homme qu'elle regardait comme aussi dangereux que coupable. Elle l'amusa tant qu'elle put, par des promesses qu'elle était dans l'intention de ne jamais effectuer. Elle ne se dissimulait pas que cet homme ambitieux ne demandait le gouvernement de Vidine que pour se rendre ensuite indépendant, et pour écarter un pacha dont la présence l'inquiétait, qui pouvait d'un moment à l'autre s'emparer de l'autorité et le punir de ses crimes.

Dès que Pasvan se fut aperçu qu'il n'avait rien à espérer de la Porte, il arbora de nouveau l'étendard de la révolte : il chassa le pacha, et recommença ses incursions dans les provinces voisines.

Ses généraux, plus guerriers que politiques, voulaient l'engager à s'emparer de la Valachie et de la Moldavie, fortifier les principales villes situées sur le Danube, et braver de là tous les efforts de l'Empire othoman. Pasvan connaissait les cours de Vienne et de Pétersbourg : il était persuadé qu'elles favoriseraient, qu'elles seconderaient même ses entreprises dans l'intérieur, mais qu'elles s'uniraient au contraire à la Porte pour l'empêcher de s'établir au-delà du Danube, et former un état indépendant de ces deux principautés.

Un plus vaste champ de gloire et de prospérité s'offrait à Pasvan, c'était de marcher droit à la capitale, de porter une main hardie sur le trône, de disposer du sort de Selim, d'immoler ses ennemis aux mânes de son père, à sa propre sûreté ; de réunir sous les mêmes lois, des peuples que le fanatisme religieux sépare ; de donner au commerce, à l'industrie, une impulsion nouvelle ; de vivifier l'agriculture, de créer une marine formidable, d'asseoir

enfin le gouvernement sur des bases solides, en lui donnant cet accord, cet ensemble qui lui manquent.

Si l'audace de cet homme eût égalé sa prudence ; si son ame eût été aussi active que son génie était fécond ; s'il avait eu, pour l'attaque, les talens qu'il a déployés pour la défense, il n'est pas douteux que le trône de Selim ne fût passé en d'autres mains. Déjà les janissaires refusaient de marcher : déjà l'immense population de Constantinople tendait les bras à celui qu'elle regardait comme son libérateur, comme le défenseur de ses droits : la plupart des grands étaient dévoués à ses intérêts, et le peuple, comme on sait, toujours séduit par les prestiges qui environnent le grand-homme, seconde sans examen ses projets, et favorise sans méfiance toutes ses entreprises.

Pasvan hésita sur le parti qu'il avait à prendre : les obstacles qu'il envisageait lui parurent trop grands peut-être ; il douta du succès ; il résolut d'attendre dans Vidine toutes les forces qu'on voudrait employer contre lui, persuadé que le soldat se rangerait sous ses drapeaux, ou trouverait la mort au pied des murs et dans les marécages dont la ville est entourée.

Cependant la Porte, qui ne pouvait plus se dissimuler combien ce rebelle, soutenu de l'opinion publique, était dangereux, donna ordre à divers pachas de la Turquie européène, de réunir toutes les forces qu'ils avaient à leur disposition, pour aller le combattre, le forcer jusque dans ses derniers retranchemens, s'emparer de sa personne, lui trancher la tête et l'envoyer à Constantinople. Elle ordonna en même tems à Allo, pacha ou beyler-bey de Cutayé, guerrier distingué, de venir combattre Pasvan avec toutes les forces de sa province. Les places frontières de l'Allemagne furent approvisionnées, et confiées à des pachas ou à des gouverneurs sur la fidélité et la bravoure desquels on crut pouvoir compter.

Ces divers corps de troupes, au nombre de quarante ou de cinquante mille hommes, s'avancèrent des provinces qu'occupaient les généraux de Pasvan : ils obtinrent d'abord quelques avantages, celui entr'autres d'entourer la division que commandait Sérek-chol-Oglou, de l'obliger d'entrer dans Varna, de la tailler en

pièces, et d'envoyer à la Porte la tête du général et de ses principaux officiers.

Ce succès, peu important, fut aussitôt réparé par ceux que les autres généraux obtinrent de toutes parts sur les pachas réunis. Belgrade, ce boulevard de l'Empire, était menacée; Orsova, Silistrie, Kersova, presque toutes les villes situées sur le Danube, furent bientôt au pouvoir de Pasvan, qui, du sein de Vidine, d'où il n'est jamais sorti, dirigeait la marche de ses guerriers, et fixait presque toujours la victoire sous ses drapeaux.

Ce qui sans doute est bien digne de remarque, c'est que l'armée de Pasvan n'était point affaiblie par les différens combats qu'elle livrait : le nombre des soldats grossissait suivant ses besoins, tandis que celle des pachas s'affaiblissait encore plus par la désertion que par le fer de l'ennemi. Le janissaire, ainsi que je l'ai dit plus haut, regardait la cause de Pasvan comme la sienne propre, et l'armée de celui-ci, en faveur de laquelle la victoire se déclarait, mieux nourrie et plus régulièrement payée, attirait chaque jour à elle un grand nombre de mécontens.

Le prince de Valachie, contraint de payer une forte contribution en argent, et de fournir des vivres et des munitions de guerre à Pasvan, encourut la disgrace de Selim. Il fut déposé, rappelé à Constantinople, et remplacé par Khangerli, drogman du capitan-pacha, homme adroit, intriguant, dévoré d'ambition, fortement soupçonné de favoriser en secret les projets des ennemis naturels de l'Empire othoman, et de tendre la main à leur or corrupteur.

La Porte ne s'attendait pas sans doute que Pasvan, livré à ses propres forces, fût en état d'opposer une armée capable de résister à celle des pachas réunis. Elle ne croyait pas surtout qu'il eût à sa disposition l'or qui lui était nécessaire pour l'entretenir. Elle fut vivement alarmée de ses succès, et très-inquiète sur le sort de Belgrade, dont le rebelle paraissait vouloir s'emparer. Elle craignait également qu'il ne traversât le mont Hæmus, et ne vînt s'établir à Andrinople, d'où il aurait inquiété la capitale. Elle prit la résolution de déployer contre lui des forces très-considérables, afin de finir promptement une guerre fâcheuse qui menaçait l'Empire

d'un bouleversement général, et qui épuisait mal à propos les finances de l'État. Elle convoqua, en nivôse an 6, les principaux officiers des janissaires de Constantinople, pour les sonder sur l'intention qu'elle avait de faire marcher leur corps (1) contre Pasvan. Ceux-ci ne parurent pas disposés à seconder les vues du sultan; ils représentèrent que les soldats disaient hautement qu'ils ne feraient jamais la guerre à un Musulman qui n'avait, selon eux, d'autres torts que celui de vouloir empêcher que l'on ne portât atteinte à leurs droits, et que l'on n'introduisît dans l'Empire des vrais croyans, les usages des infidèles, ennemis de leur dieu et de leur prophète.

On crut un moment que le janissaire-aga paierait de sa tête la mauvaise volonté des soldats; mais Selim se contenta de l'éloigner pour quelques jours de la capitale, et de l'envoyer à Gallipoli. Il vint reprendre ses fonctions lorsqu'on fut assuré que son éloignement ne pouvait, en aucune manière, changer les dispositions pacifiques des janissaires et de leurs officiers.

On expédia en même tems un ordre aux pachas et gouverneurs des provinces de l'Empire, pour qu'ils eussent à fournir divers corps de troupes, et les fissent marcher au premier avis qu'ils recevraient. Le grand-visir, à qui le commandement de l'armée était dévolu, étant vieux et infirme, Selim nomma à sa place le capitan-pacha, comme si le zèle et la bonne volonté de son grand-amiral pouvaient, dans ce cas, suppléer aux connaissances et à l'expérience qui lui manquaient. Hussein n'avait jamais fait la guerre, ni sur mer ni sur terre; comment pouvait-il lutter avec avantage contre un homme qui s'était joué de la bravoure et des talens militaires des vieux généraux qu'il avait eus à combattre?

On dit que ce furent les ennemis mêmes du capitan-pacha qui le firent nommer séraskier de l'armée, tant pour l'éloigner de la capitale, que pour lui susciter une affaire de la plus haute importance, dans laquelle ils espéraient qu'il échouerait.

Hussein ne pouvait refuser le commandement de l'armée sans

(1) On compte plus de cinquante mille janissaires à Constantinople.

déplaire

déplaire au sultan, sans être taxé de lâcheté, sans donner prise à la malignité du public. Il espérait d'ailleurs, s'il obtenait des forces imposantes, détruire facilement un rebelle contre lequel on n'avait pris jusqu'alors que des demi-mesures, contre lequel on n'avait employé que des forces trop peu considérables. Aussi adroit que ses ennemis étaient perfides, il se présenta à Selim, se prosterna à ses pieds, et lui dit : « Seigneur, ma vie est à vous; si » vous me croyez capable de conduire vos armées de terre comme » j'ai conduit jusqu'à présent vos armées de mer, ordonnez, je » suis prêt à vous obéir; je marcherai contre le rebelle, je vous » apporterai sa tête ou j'y perdrai la mienne; mais le parti de » Pasvan est nombreux et puissant, ses créatures, ses amis sont » répandus partout; ils entraveront mes opérations si je ne suis » investi d'une grande autorité; ils feront échouer mes entreprises » si je n'ai des forces considérables et tout l'argent nécessaire » pour assurer la subsistance de l'armée, et pour détacher, s'il le » faut, du parti rebelle les généraux, aux talens et au courage » desquels Pasvan doit les succès qu'il a obtenus contre vos » armes. »

Selim accorda toutes les demandes du pacha, et l'investit d'un grand pouvoir; il donna ordre que tous les corps de troupes, tant d'Europe que d'Asie, que l'on pourrait lever, se trouvassent sous leurs drapeaux au premier printems, et rien ne fut épargné pour la réussite de cette grande entreprise.

On s'occupa dès-lors, avec la plus grande activité, à la construction et à l'armement de quinze chaloupes canonières, portant un canon de 24 ou de 18 en avant, et un ou deux petits canons de chaque côté : elles étaient destinées à remonter le Danube pour seconder par eau l'attaque que l'on méditait par terre contre Vidine. On équipa diverses barques pour le transport des canons et des munitions nécessaires au siége, ainsi que des provisions de bouche pour le soldat.

Andrinople fut le rendez-vous général des troupes de la partie méridionale de la Turquie européène et de celles d'Asie. Une partie de celles-ci défila par Constantinople; une autre passa par

Gallipoli. On évalue à près de cent mille combattans toute l'armée réunie.

Hussein, général en chef, avait un corps de douze à quinze mille Asiatiques, et un autre composé de sept à huit mille hommes, topchis, galiondgis et volontaires levés à Constantinople et aux environs.

Allo-, pacha de Cutayé, était à la tête de trente mille Asiatiques, délis, spahis, janissaires et volontaires.

Ali, pacha de Yanina en Albanie, commandait dix à douze mille Albanois et cinq à six mille janissaires.

Mustapha, pacha de Bosnie, avait un corps de cinq à six mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie.

Ismaël, bey de Sérès dans la Haute-Macédoine, amena cinq à six mille spahis.

On fit marcher aussi des détachemens pris à Salonique, à Philopopolis, à Sophia et à quelques autres villes de la Turquie européène.

C'est avec ces forces, capables de soumettre un Empire, que Hussein marcha pour détruire un rebelle et faire le siége d'une ville en révolte.

On devait naturellement s'attendre que Pasvan, de son côté, ne négligerait rien pour renforcer son armée et la mettre sur un pied respectable. On présumait qu'il viendrait attendre le capitan-pacha sur les défilés du mont Hæmus, afin de lui disputer ces passages difficiles, et tenter de détruire une armée que les premiers obstacles pouvaient rebuter et mettre en déroute. On fut bien surpris de lui voir au contraire licencier une grande partie de ses troupes, abandonner les villes dont il s'était emparé, et s'enfermer dans Vidine avec douze mille hommes d'élite, sur la fidélité et la bravoure desquels il pouvait compter. Il avait eu le tems d'amasser des provisions de bouche et des munitions de guerre en assez grande quantité pour soutenir un siége pendant plus de deux années de suite, sans faire trop souffrir les habitans. Il avait d'ailleurs une petite flotte qui le rendait maître du cours du Danube, et qui devait au besoin faciliter le ravitaillement de la place. Quelques

ingénieurs polonais dirigeaient son artillerie et traçaient les plans de défense.

L'armée impériale se rendit sans obstacle auprès de Vidine : tous les corps de troupes s'y trouvèrent réunis avant la fin de prairial ; la flotille et les chaloupes canonières arrivèrent en même tems ; les provisions de bouche et de guerre étaient abondantes ; il ne manquait au capitan-pacha que des hommes capables de diriger un siége, et des soldats mieux disposés à soutenir la cause pour laquelle ils allaient combattre.

Après avoir reconnu les environs de la ville, après avoir assigné aux différens chefs les postes qu'ils devaient occuper, et avoir fait toutes les dispositions qu'il jugeait nécessaires pour le siége, Hussein fit sommer Pasvan de mettre bas les armes, lui promettant la vie, la liberté et un rang distingué s'il voulait épargner le sang musulman. « En vain m'opposeras-tu, lui disait-il, une résistance momentanée ; j'ai cent mille hommes avec moi ; cent mille autres » viendraient à leur secours, s'il était nécessaire : reconnais tes » erreurs ; prosterne-toi devant la majesté du trône impérial, et » livre-moi ta ville et ton armée. » Pasvan reçut l'envoyé du pacha sur la terrasse la plus élevée de son palais, d'où il observait avec une lunette les mouvemens de l'ennemi ; et avec ce dédain que fait naître l'idée de la supériorité de ses forces et de ses talens : « Va dire à ton maître, lui répondit-il, qu'il dépendait de moi » d'avoir cent mille hommes à lui opposer ; j'ai préféré le vaincre » avec dix. »

Hussein, ne pouvant espérer de ramener Pasvan à ses devoirs, résolut de pousser le siége avec la plus grande vigueur : bientôt il se crut en état de faire une attaque générale contre la ville, et de s'emparer par ce moyen d'une île située sur le Danube, en face de Vidine ; mais partout il fut repoussé avec une perte considérable : la ville était bien défendue, et l'île, sur laquelle il était important de s'établir, avait été fortifiée au point que tous les efforts du pacha ne purent rien contr'elle : sa flotte fut écartée par celle de Pasvan, par le feu de la place et par les batteries de l'île. Ses chaloupes s'étant trop imprudemment exposées, souffrirent

considérablement ; quelques-unes coulèrent bas, les autres ne furent plus en état, par la suite, de seconder les différentes attaques qui eurent lieu.

La ville, presqu'entourée de marécages, était difficile à aborder : les travaux nécessaires pour la réussite du siége étaient mal exécutés, plus mal conçus ; des sorties, faites à propos, les détruisaient ou en retardaient les progrès. Déjà deux attaques générales avaient été très-malheureuses : on avait perdu beaucoup de monde dans la tentative infructueuse de la prise de l'île ; le siége traînait en longueur ; la saison s'avançait ; l'armée diminuait considérablement par les maladies, par la désertion et par le feu des assiégés. Toutes ces considérations engagèrent le capitan-pacha à faire un dernier effort et employer à la fois tous les moyens qui lui restaient.

L'armée fut divisée en trois corps : Allo prit le commandement du premier ; Ali, celui du second ; Hussein se réserva le troisième : il ordonna aux deux premiers de se rendre pendant la nuit par des chemins divers, au lieu désigné pour l'attaque ; mais par une erreur bien coupable, sans doute, une des divisions, à la pointe du jour, tira sur l'autre, la prenant pour un corps ennemi sorti de la place : on s'était aperçu de l'erreur que le combat durait encore, parce que le général qui avait essuyé plusieurs décharges, fut si outré de colère, qu'il fit tirer sur l'autre corps comme s'il eût été ennemi. Le soldat partageait l'indignation du chef, et le combat ne finit que lorsque la troisième division se fut avancée, eut fondu le sabre à la main sur les combattans et les eut séparés malgré eux. Le mécontentement devint si grand, la mésintelligence fut si générale, la désertion si considérable, que le capitan-pacha jugea à propos de lever le siége, de se retirer, et d'attendre du tems et des circonstances ce que ses armes n'avaient pu obtenir.

Dès que Hussein se fut retiré, Pasvan rappela les soldats qu'il avait licenciés ; il s'empara une seconde fois de la plupart des places qu'il avait évacuées, et menaça de nouveau tout le nord de l'Empire. Après diverses délibérations du conseil, la Porte se

détermina à offrir au rebelle qu'elle ne pouvait détruire, son pardon, le gouvernement de Vidine et la dignité de pacha à trois queues ; et comme, dans ces circonstances, le despotisme exigeait une victime, le prince de Valachie fut immolé au ressentiment de Hussein, et sa tête apportée à Constantinople en ventôse an 7.

CHAPITRE XIV.

Position et température de Constantinople. Construction des maisons. Usage du tandour et des pelisses. Incendies. Chiens et vautours.

Si Constantinople ne laisse presque rien à desirer pour la beauté naturelle des sites, la fertilité et la variété de son territoire, l'étendue, la commodité et la sûreté de son port, la facilité des approvisionnemens, elle a encore l'avantage de jouir d'une température fort douce, d'un beau ciel et d'un climat très-sain. Située au quarante-unième degré une minute de latitude nord, les chaleurs de l'été y sont tempérées par un vent de nord-nord-est qui souffle régulièrement de la Mer-Noire pendant le jour; et le froid, en hiver, n'y est point excessif, parce que ce même vent, le plus froid et le plus fréquent de tous, perd beaucoup de son âpreté en traversant cette mer dans presque toute sa longueur.

Les vents sont variables en hiver et soufflent de tous les points; mais il est rare que le vent d'est ne passe bientôt au nord-est, et que le vent d'ouest ne passe au sud-ouest ou au sud. Les pluies sont fréquentes et le ciel est presque toujours nébuleux dans cette saison, par les vents qui soufflent de la Mer-Noire, tandis qu'il est ordinairement serein par ceux qui viennent de la Propontide et de l'Archipel. J'ai vu néanmoins pleuvoir indifféremment par les vents de nord et de sud; mais dans le dernier cas, les nuages sont retenus et condensés par un vent de nord qui règne sur la Mer-Noire. Il n'est pas rare en hiver d'avoir, pendant quinze et vingt jours de suite, avec un léger vent de sud, un ciel très-beau et une température fort douce.

Le nord-ouest ne souffle ordinairement qu'après une forte pluie. Le ciel est beau pendant sa durée, et le froid est modéré; mais il ne tient pas long-tems dans cette partie : il est quelquefois

l'avant-coureur du vent de sud, et souvent il passe au nord et au nord-est.

Il gêle rarement en plein jour, et le thermomètre ne descend guère, pendant la nuit, au dessous de deux ou trois degrés du terme de la glace. Il y a des années où la neige est fréquente; mais ordinairement elle fond en tombant, et rarement elle reste plusieurs jours de suite, aux environs de la ville, sans fondre et disparaître entiérement. On rapporte cependant que le froid a été quelquefois assez vif pour glacer les eaux au fond du port, que l'on a vu tomber un pied de neige et s'y conserver plusieurs jours; et ce qui est plus extraordinaire, sous Constantin Copronyme, le Bosphore gela au point qu'on le traversait à pied : sous Arcadius, la Mer-Noire resta gelée pendant une vingtaine de jours; lorsque la glace fut rompue, on voyait passer devant Constantinople des glaçons d'une grosseur considérable.

Au printems, les vents sont encore variables et le froid très-modéré : les pluies sont ordinairement abondantes en germinal et même en floréal, et les chaleurs ne se font sentir qu'en messidor. A la fin de pluviôse an 6, les bourgeons des arbres se développèrent assez promptement; les pêchers et les abricotiers étaient fleuris depuis quelques jours, et les amandiers montraient déjà leurs fruits.

En messidor le vent se fixe au nord, et il est rare que, pendant les trois mois d'été, il souffle de la partie du sud. Le ciel est toujours beau dans cette saison, et les pluies extrêmement rares. La végétation est entretenue par les rosées, assez abondantes en été, à cause du voisinage des deux mers, et parce que le sol, quoiqu'inculte en plusieurs endroits, est néanmoins partout recouvert d'arbres, d'arbustes et de plantes qui contribuent à la fraîcheur et à l'humidité des nuits. A la fin de fructidor les vents ne manquent jamais de redevenir variables, et c'est alors que les navires mouillés dans l'Hellespont se disposent à remonter le canal et à profiter du premier vent de sud.

Il arrive quelquefois en messidor, et plus ordinairement au commencement et au milieu de fructidor, que le vent souffle pendant deux ou trois jours de la partie du sud, et que la chaleur s'y fait

vivement sentir. J'ai vu le 7, le 8 et le 9 fructidor le thermomètre de Réaumur s'élever jusqu'à 27 degrés, tandis qu'il n'est ordinairement, pendant la plus forte chaleur du jour, qu'à 23 et 24.

L'automne est ordinairement très-beau : il pleut pendant quelques jours et à plusieurs reprises, avant et après l'équinoxe, après quoi le tems est beau, le ciel est pur et serein pendant quinze jours, un mois et même davantage, et les froids ne commencent à se faire sentir qu'en nivôse. Tott a observé que le vent de sud, au commencement de l'automne, était un peu froid, parce qu'il passait sur la neige du mont Olympe. Nous avons fait la même remarque, et nous avons vu qu'en hiver même ce vent était constamment plus froid le premier jour qu'il soufflait, que le second et le troisième; mais pour l'ordinaire ce vent passe au sud-sud-ouest, et suit la direction du golfe de Saros et de l'Hellespont. Il est connu par les Grecs modernes, sous le nom de *Lodos;* il est toujours plus doux en hiver que celui de sud, et le ciel est toujours plus serein et plus pur.

Il n'est pas rare que le vent souffle de la partie du nord sur le Bosphore et la Propontide, tandis qu'il souffle de la partie du sud sur l'Archipel et l'Hellespont. Nous en avons été souvent témoins pendant le séjour que nous avons fait aux Dardanelles; et lorsque nous sommes revenus de l'Égypte en messidor an 3, le vent de sud-ouest nous fit dépasser trois fois la pointe de Nagara, et trois fois nous trouvâmes au-delà le vent de nord qui nous empêcha d'avancer, et qui nous obligea de revenir au mouillage. Nous eûmes beaucoup de peine la troisième fois d'atteindre une anse, à une demi-lieue d'un village nommé *Galata*, où nous restâmes pendant trois jours.

C'est dans la partie de l'Hellespont comprise entre la pointe de Nagara et Gallipoli, que le vent de sud, d'un côté, et celui de nord, de l'autre, viennent quelquefois se rencontrer et cesser de souffler : il n'y a pas un marin qui n'ait dû faire cette remarque, et n'ait vu plusieurs fois, en hiver, le ciel brumeux ou orageux du côté de la Mer-Noire, tandis qu'il est serein du côté de l'Archipel.

A la fin de nivôse et en pluviôse le vent de nord se fait quelquefois sentir sur la Propontide et sur l'Archipel, avec une telle violence, que les navires qui sont en mer, courent les plus grands dangers s'ils n'*arrivent* sur le champ et ne gagnent un port. Nous avons appris que plusieurs navires européens, partis avec un beau tems de Constantinople en nivôse, l'année avant notre arrivée au Levant, avaient péri dans la mer de Marmara et à l'entrée du canal des Dardanelles, par un tems brumeux et un vent de nord subit et violent accompagné de neige et de pluie. Pendant les trois mois d'hiver et à l'équinoxe du printems, les navigateurs prudens et timides ne mettent point à la voile si le tems n'est pas sûr, et ils vont ordinairement passer la nuit dans un mouillage, au moindre signe équivoque qu'ils aperçoivent. Les mariniers turcs et grecs ne manquent presque jamais pendant les six mois les plus dangereux de l'année, d'aller tous les soirs dans un port, et d'aller mouiller toutes les fois que le vent est trop fort, lorsqu'il est contraire ou lorsque le ciel menace d'un orage.

La Mer-Noire, au rapport des marins qui la fréquentent, est encore plus orageuse pendant l'hiver, que la Propontide et l'Archipel : le ciel y est souvent brumeux ou couvert de nuages, et les ports y sont peu nombreux ; ce qui fait que les Orientaux, qui naviguent presque tous sans boussole, n'osent s'y exposer pendant trois ou quatre mois de l'année, et que les plus audacieux et les moins ignorans parmi eux y périssent quelquefois, parce que, accoutumés à ne pas perdre la terre de vue, les vents de nord, de nord-est ou de nord-ouest, qui soufflent ordinairement avec la plus grande force, brisent leurs navires (1) sur les rochers qui bordent la côte méridionale. Pendant l'été, cette mer est aussi peu orageuse que la Méditerranée, et le tems y est ordinairement très-beau.

Malgré la facilité qu'il y aurait à Constantinople de se procurer

(1) Ces navires, nommés saïques, sont construits de manière à ne pouvoir tenir la mer lorsque le vent est trop fort. Ils sont obligés de présenter la poupe au vent, et de gagner un port.

des pierres, des briques, de la chaux et tout ce qui est nécessaire pour bâtir d'une manière solide et durable, les maisons des riches, comme celles des pauvres, sont construites en bois. La charpente, presque toujours en chêne, pose sur des fondemens peu profonds en maçonnerie : les interstices que laisse le bois, sont remplis au moyen de la terre pétrie avec de la paille ou du chanvre haché : le mur est revêtu de planches peintes, assez mal ajustées : tous les planchers sont en bois, et les toits sont faits avec des tuiles creuses, disposées comme on les voit au midi de la France. Les édifices publics seuls, tels que les bains, les caravanserais, les bésesteins, sont bâtis en maçonnerie avec beaucoup de solidité.

Quant aux mosquées, construites sur le modèle des anciennes églises grecques, la plupart sont d'une assez belle forme. Les colonnes de marbre, d'albâtre, de granit et de porphyre y sont placées avec beaucoup plus de goût que n'en montrent ordinairement les Turcs. Les minarets qui les surmontent, au nombre d'un, de deux, de quatre ou de six, font un effet très-pittoresque et très-agréable à la vue.

Dans une grande partie de l'Empire, dans les contrées surtout où les pluies sont rares et les chaleurs excessives, toutes les maisons ont, au lieu de toit, des terrasses sur lesquelles les habitans couchent en été : mais cet usage ne s'est pas introduit à Constantinople, où les chaleurs sont tempérées, où les nuits sont fraîches et humides.

Si nous en exceptons les palais des ambassadeurs et quelques maisons de négocians, les habitans de Constantinople n'ont point de cheminées dans les appartemens qu'ils occupent : ils se chauffent par le moyen d'un brasier en cuivre ou en terre cuite, nommé *mangal*, qu'ils placent à portée de leurs sofas : mais chez quelques Musulmans, et chez presque tous les Grecs et les Arméniens, on place ce brasier sous une table ronde ou carrée, couverte de plusieurs tapis, dont l'un, ouaté, en toile de coton peinte, descend jusqu'à terre dans tous les sens, et retient la chaleur sous la table : on met dans ce cas peu de charbons allumés, et on les recouvre de cendres pour tempérer la chaleur. Un banc rembourré, placé

tout autour, permet à plusieurs personnes de s'asseoir, d'avancer les jambes vers le mangal, et de recevoir la chaleur jusqu'à la ceinture. Cette table, nommée *tandour*, paraît avoir une origine grecque, si l'on considère que son usage est plus commun chez les Grecs que chez les Turcs, et qu'on ne le retrouve plus dans l'intérieur de l'Asie mineure, où les froids sont plus vifs et plus piquans qu'à Constantinople.

Dès qu'il fait un peu froid, les femmes quittent rarement leur tandour; c'est là qu'elles passent leur journée, qu'elles travaillent, qu'elles reçoivent leurs amies, qu'elles se font servir à manger. Le soir, c'est sur le tandour que l'on joue aux cartes (1), aux échecs ou aux dames. C'est autour de lui que l'on se rassemble pour faire la conversation, se communiquer les nouvelles, écouter quelque histoire tragique, quelque conte de revenant ou les prouesses de quelque pacha rebelle à la Porte.

Les Européens s'accoutument volontiers à cet usage, parce qu'il rapproche les deux sexes, et que l'œil sévère d'une mère ou les regards jaloux d'un mari ne peuvent remarquer les signes d'intelligence ni empêcher les attouchemens expressifs que le tandour favorise. Si jamais l'usage des cheminées pouvait s'introduire à Constantinople, nous sommes persuadés que les Grecques s'y opposeraient de toutes leurs forces; et certainement elles trouveraient dans leur éloquence persuasive, de bonnes raisons en faveur de la chaleur douce, modérée et plus économique du tandour.

Dans une ville où les maisons sont en bois et mal construites, où les fenêtres sont nombreuses et mal fermées, où le vent et l'air extérieur entrent dans chaque chambre, non-seulement par les portes et les fenêtres, mais par les murs et les cloisons, ni le mangal ni le tandour ne pouvaient garantir suffisamment du froid les habitans : ils avaient besoin d'être chaudement vêtus; la Russie et la Pologne leur offrirent le vêtement le plus chaud que l'homme puisse porter, et l'usage des fourrures fut adopté par les habitans

(1) Les cartes ne sont connues que des Grecs et des Arméniens qui fréquentent les Européens.

de la capitale, d'où il se répandit en un moment dans les provinces les plus éloignées. La pelisse est devenue partout l'aliment du luxe, l'indice de l'opulence, la récompense des services, un besoin pressant pour tous. Dans les contrées où le froid ne se fait jamais vivement sentir, comme en Égypte, en Arabie, ainsi que dans les villes les plus septentrionales de la Turquie, telles que Constantinople, Andrinople et Belgrade, cet usage est général, non-seulement parmi les personnes riches et celles qui jouissent d'une fortune médiocre, mais encore parmi les indigens.

L'homme riche porte à la fois deux ou trois fourrures pendant l'hiver; il en change dans toutes les saisons, et pendant l'été on le voit encore vêtu de la serge d'Angora, doublée de petit-gris. Si l'habitant des campagnes ne peut se procurer une peau fine et étrangère, il use du moins de celles qui lui tombent sous la main: le lièvre, le chacal, l'agneau, le mouton, tout est bon pour lui; il se garantit du froid et il imite les habitans des villes.

Les femmes ont aussi des fourrures de toutes les saisons : le renard noir, le samour ou la zibeline pour l'hiver, le petit-gris pour l'automne et le printems, l'hermine pour l'été : la plupart ont dans leurs armoires dix ou douze robes fourrées, dont la plus chère excède quelquefois quinze ou vingt mille francs.

Il n'est pas surprenant que les incendies soient très-fréquens à Constantinople, lorsqu'il y a continuellement du feu, pendant l'hiver, sur des planchers de bois, à portée des sofas, des nattes et des tapis. La moindre négligence, des enfans qui jouent, quelques étincelles auxquelles on ne fait pas attention, mettent souvent le feu à ces matières combustibles ; et s'il arrive alors qu'on s'endorme ou qu'on s'absente de la maison, le feu se communique peu à peu des meubles au plancher ; si l'on tarde à s'en apercevoir, il se manifeste bientôt avec force, se propage avec rapidité, gagne les maisons voisines, et parvient quelquefois à consumer dans peu de tems une portion considérable de la ville. Du palais de l'ambassade et des lieux élevés de Péra, nous avons été témoins, plus d'une fois, de la violence du feu, de la promptitude avec laquelle il se répand, et des effets terribles qu'il produit.

Ce spectacle, tout beau, tout imposant qu'il est, fait horreur à l'homme sensible qui veut le contempler, parce qu'il présente l'image des malheureux qui, dans ces momens affreux, luttent contre la mort; de ceux qui, saisis d'épouvante, cherchent à se sauver avec leurs effets précieux; de ceux enfin qui s'efforcent, au milieu des flammes, d'emporter des enfans ou des vieillards qui leur sont chers.

Lorsqu'un incendie se manifeste, soit de jour, soit de nuit, tous les habitans de la ville sont bientôt prévenus de veiller à leur sûreté, ou de porter du secours aux malheureux auxquels ils s'intéressent. La garde de tous les quartiers parcourt les rues, traînant sur le pavé des bâtons ferrés, et criant de tems en tems d'une voix sombre et lugubre : *Il y a le feu.* Deux énormes tambours, placés l'un sur une tour élevée vers le milieu de Constantinople, et l'autre sur celle de Galata, avertissent également les habitans de la présence du feu. Dans ces circonstances, le chef des janissaires doit accourir sur le champ avec une garde nombreuse à l'endroit où le feu s'est manifesté : le grand-visir doit s'y rendre en personne, et si le feu n'est éteint sur le champ, le sultan ne manque jamais d'y venir, et de faire distribuer de l'argent pour exciter les pompiers, les porte-faix, la garde et les passans à travailler avec ardeur. Mais lorsque l'incendie a fait des progrès et qu'il est surtout activé par le vent, on ne peut espérer de l'éteindre qu'en tâchant de le circonscrire : pour y parvenir, on démolit le plus promptement qu'il est possible les maisons voisines qui sont encore intactes : on déblaie les matériaux avant que le feu y soit parvenu, et on inonde ceux qu'on ne peut enlever.

Les dommages que le feu occasione sont bientôt réparés : peu de jours après l'incendie, on voit s'élever de toutes parts des maisons semblables à celles que le feu a consumées : les défectuosités que présentaient des rues étroites et mal percées sont exactement conservées; rien n'est changé dans l'ordre et la distribution des appartemens. Le Musulman vient y reprendre, s'il le peut, ses anciennes occupations, et y vivre, comme auparavant, sans regrets et sans prévoyance.

Chez ce peuple ignorant et féroce, l'incendie est souvent un

moyen d'exprimer son mécontentement sur la cherté des vivres, sur les abus d'autorité, sur un déni de justice, sur les innovations que le gouvernement veut introduire : l'histoire nous en offre plusieurs exemples. Nous dirons ailleurs avec quelques détails comment les Turcs, à Smyrne, se vengèrent de l'assassinat d'un janissaire, en portant le fer et la flamme dans le quartier des Européens, en massacrant indistinctement les Grecs, les Arméniens et les Juifs qu'ils rencontrèrent dans les rues. L'incendie de Péra, qui eût lieu l'an 7, est attribué, par ceux qui en furent les témoins, à l'expédition des Français en Égypte, et plus encore à l'alliance monstrueuse de la Porte avec la Russie.

A l'aspect de cette multitude de chiens que l'on rencontre dans les rues de la capitale, à leur maigreur excessive, à la faim qui les tourmente, on serait porté à croire qu'indépendamment de la peste, des incendies, des gens de guerre qui désolent cette ville, la rage doit se mêler à ces fléaux et causer à son tour bien des ravages chez un peuple imprévoyant : on se tromperait, car s'il faut en croire les voyageurs, le témoignage des habitans et l'opinion d'un grand nombre de médecins que j'ai consultés à ce sujet, la rage est totalement inconnue dans l'Orient. Il paraît que cette maladie est aussi étrangère à ces contrées, que la peste l'est à la partie de l'Europe que nous habitons ; et je ne crois pas que, dans aucune circonstance, ni l'une ni l'autre puissent se montrer spontanément, quels que soient l'état de l'atmosphère, la qualité et la quantité des alimens, le voisinage de lieux infects : il faut nécessairement qu'un chien soit mordu d'un autre chien ou de tout autre animal affligé de cette maladie, pour que la rage se manifeste chez lui, comme il faut communiquer avec des pestiférés ou toucher les objets auxquels ils ont transmis leur venin, pour être atteints de la peste. La vérole nous offre un exemple plus frappant des maladies que l'on ne peut attribuer à d'autres causes qu'à un contact avec des personnes malades. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter de la rage : il nous suffit de faire remarquer qu'elle est inconnue dans l'Empire othoman, quoique les diverses causes auxquelles les médecins l'attribuent, existent en Turquie presque toutes à un degré plus éminent qu'en Europe.

En effet, les chiens y sont plus nombreux; et comme ils n'appartiennent à personne, ils y souffrent plus que dans nos contrées, de la faim et de la soif : le climat est beaucoup plus chaud que le nôtre, et le froid est assez vif à Constantinople, à Andrinople, pour que ces animaux, à qui l'entrée des maisons est interdite, le ressentent encore plus, pendant la nuit, que ceux des contrées septentrionales de l'Europe. Ceux-ci, comme on sait, peuvent se garantir jusqu'à un certain point des intempéries des saisons, auxquelles les chiens de la Turquie sont exposés sans cesse.

Quoique les Musulmans regardent les chiens comme des animaux immondes, au point qu'ils évitent de les toucher et qu'ils les empêchent d'entrer dans leurs maisons, ils les laissent cependant se multiplier considérablement dans la plupart des villes, parce qu'ils croient que leurs fientes sont très-propres à la préparation et à la teinture des maroquins : on ne pourrait même, à les en croire, remplacer cette matière par une autre. L'avantage qu'ils retirent encore de ces animaux, c'est qu'ils nétoient les rues des charognes et autres immondices qu'on y jette sans cesse.

La charité des Turcs à leur égard consiste à leur donner quelquefois du pain et ce qu'ils ne peuvent consumer, à leur distribuer chaque jour le foie, le poumon, les entrailles et la tête des moutons que l'on tue aux boucheries, parce qu'ils ne font jamais usage de ces alimens proscrits par leur religion, et que les Chrétiens, à leur exemple, n'osent en manger. On voit tous les jours dans les rues des hommes qui portent sur une longue perche un grand nombre de ces foies et de ces poumons, pour les vendre un ou deux sous aux dévots ou aux riches qui veulent en régaler les chiens de leurs quartiers.

Il y en a qui font construire, près la porte de leurs maisons, des huttes pour y loger les femelles et leurs petits : ils y portent de la paille, et leur donnent chaque jour du pain ou de la viande. On dit même que quelques-uns ont fait, en mourant, des legs pour la nourriture d'un certain nombre de ces animaux.

La police que les chiens exercent entr'eux est très-sévère : divisés par troupes plus ou moins nombreuses, suivant la quantité de subsistances qu'offre un quartier, ils fréquentent toujours les

mêmes rues, s'assemblent autour des boucheries et des lieux où ils trouvent de la pâture, et s'ils aperçoivent le chien d'un autre quartier, ils tombent sur lui et le renvoient à coups de dents. Mal nourris comme ils le sont, ils craignent sans doute de partager un mince repas avec un nouveau-venu. S'il arrive que quelqu'un d'eux soit chassé de sa troupe, il est ordinairement obligé de sortir de la ville et d'errer dans les champs, à moins qu'il ne soit assez fort pour disputer avec opiniâtreté une place de rebut, ou assez patient pour souffrir pendant long-tems les coups de dents et la mauvaise humeur de ceux auxquels il desire de s'associer.

Les vautours, les milans et la plupart des oiseaux de nuit se mêlent aux chiens pour nétoyer la ville de ses immondices : les premiers (1) arrivent au printems, passent l'été sur les minarets, les mosquées et autres lieux élevés, y font leur ponte, et retournent avant l'hiver dans les contrées plus méridionales, telles que l'Égypte, l'Arabie, l'intérieur de l'Afrique. Pendant la chaleur du jour, ils s'élèvent à une hauteur considérable, volent plusieurs heures de suite au dessus de la ville, et la nuit ils viennent prendre leur part des charognes qu'ils ont aperçues.

Le milan, le grand, le moyen et le petit duc, le hibou, le chat-huant, l'effraie, font la guerre aux rats, aux souris, extrêmement abondans dans une ville bâtie en bois, où les habitans sont peu soigneux, où les chats sont rares et souvent dangereux, en ce qu'ils peuvent transmettre la peste d'une maison à l'autre, dans la saison de leurs amours.

Quant aux ordures, les habitans de Constantinople ne se donnent pas ordinairement la peine de les faire enlever, parce qu'ils comptent à cet égard sur la pluie. Ce moyen est presque toujours suffisant en automne, en hiver et au printems, attendu que la ville offre partout une pente assez grande pour que les eaux les emportent et les charient avec elles; et lorsque ce moyen ne suffit pas, ils viennent les jeter dans le port; ce qui forme, en divers endroits du rivage, des amoncellemens considérables.

(1) *Vultur pernopterus.*

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

De la peste. Indications curatives de cette maladie.

Lorsqu'il n'existe, auprès d'une ville, ni marécages ni autres foyers d'infection; lorsque l'air se renouvelle sans cesse avec facilité, et emporte les miasmes putrides qui résultent d'une grande population; lorsque les eaux sont pures et les alimens d'une bonne qualité; lorsqu'en un mot le climat est tempéré, les habitans jouissent en général d'une bonne santé, et ne sont exposés qu'aux maux ordinaires de l'humanité. Tous ces avantages se trouvent réunis à Constantinople, au point que nous ne balancerions pas de dire que cette ville serait une des plus saines du Monde si une maladie terrible n'y exerçait de fréquens ravages, et n'enlevait de tems en tems une partie des habitans. En effet, si nous en exceptons la peste, dont la cause paraît étrangère au climat, comme nous l'observerons bientôt, on n'est point exposé à Constantinople, à des maladies locales, et les étrangers qui arrivent dans cette ville, n'ont point à redouter la maligne influence d'un climat dangereux et mal-sain. Mais la peste seule enlève beaucoup plus d'habitans que toutes les maladies ensemble n'en font périr, plus que la guerre et la navigation n'en font disparaître; et si cette ville ne réparait sans cesse, de tous les points de l'Empire, les pertes qu'elle fait, elle ne serait bientôt qu'une vaste solitude.

Avec leurs idées de fatalisme, les Turcs, persuadés que l'homme ne peut changer les décrets immuables de l'Éternel, regardent non-seulement comme inutiles, mais comme criminelles les précautions que prennent les Européens contre ce fléau destructeur, et lorsque la mort les frappe de tous les côtés, ils montrent une grande tranquillité et une entière résignation. Aucun d'eux ne paraît avoir de la répugnance à soigner les malades qui lui sont chers; il ne pourrait pas non plus se résoudre à les abandonner ou les livrer, comme font les Européens dans la plupart des

Échelles, à des mercenaires que l'on accuse de hâter trop souvent la mort du malade, afin de jouir plus tôt de ses dépouilles.

Sous quelque forme que la mort se présente, le sage la reçoit avec sérénité : elle n'est même terrible pour le commun des hommes, que lorsqu'elle est accompagnée de douleurs aiguës, et que tout espoir de salut est banni; mais le courage du philosophe le plus stoïque serait peut-être ébranlé si, frappé de cette cruelle maladie, il était témoin de la frayeur qui s'empare de tous ceux qui ont communiqué avec lui, s'il se voyait délaissé, abandonné de ses plus proches parens, de ses meilleurs amis; si, dans ces momens de douleurs et d'angoisses, il ne pouvait voir et embrasser une épouse, un enfant, ni leur dicter ses dernières volontés; s'il se voyait descendre pour ainsi dire encore vivant dans la tombe.

Les liaisons les plus étroites, les affections les plus tendres cèdent presque toujours chez les Européens, à la frayeur qu'inspire cette cruelle maladie : le desir de sa propre conservation brise en un moment les liens du sang, et étouffe les sentimens les plus vertueux. Aux premiers symptômes d'une maladie grave, l'homme soupçonné d'avoir la peste est sur le champ envoyé à l'hospice, situé à l'extrémité de la rue de Péra, uniquement destiné au traitement de cette maladie : là un religieux maronite est chargé de recevoir les malades que l'on envoie, et de leur faire administrer les secours que son zèle peut lui suggérer.

L'on doit sans doute de la reconnaissance à l'homme qui s'est dévoué au soulagement des pestiférés, qui a pu se résoudre à habiter parmi eux et verser dans leur cœur des paroles de consolation; mais il faudrait qu'il joignît à ses bonnes intentions les connaissances nécessaires au traitement de cette maladie; qu'il pût, sans trop s'exposer, offrir tous les secours que les malades réclament et que l'humanité exige. Malheureusement les soins de ce religieux se bornent jusqu'à présent à faire donner de loin quelques alimens légers, quelques boissons insignifiantes, et à se présenter lui-même sur la porte de chaque malade pour lui administrer les secours spirituels que la religion prescrit.

Il serait facile sans doute, en prenant les précautions convenables,

d'établir dans cet hospice un traitement curatif, que l'on pourrait modifier ou changer jusqu'à ce que l'on fût parvenu à des résultats heureux. Nous ne doutons pas que cette maladie, quelque prompte et terrible qu'elle soit, ne puisse céder quelquefois à un traitement dirigé par une main habile et exercée, et qu'il ne soit peut-être facile de se préserver de ses effets contagieux en ne touchant jamais le malade ou ses vêtemens, sans tremper aussitôt ses mains dans l'eau, dans le vinaigre ou dans une autre liqueur; en parfumant de tems en tems sa chambre, en le faisant même coucher en plein air lorsque la saison le permettrait, en prenant enfin la précaution de s'oindre d'huile, de beurre ou de graisse les mains et les parties du corps le plus exposées à quelque contact.

Lorsqu'on a habité dans le Levant et surtout à Constantinople, on est convaincu que, dans les tems ordinaires, cette maladie ne se propage que lentement; peu d'individus en sont atteints à la fois, quelques-uns en échappent, et il faut une communication plus intime, un contact plus immédiat pour en être attaqué, que lorsqu'elle se montre sous un aspect épidémique : dans ce dernier cas, elle s'étend avec une rapidité étonnante, se communique avec la plus grande facilité, et enlève presque tous ceux qui en sont frappés. Le moyen le plus sûr de s'en garantir, c'est de se renfermer dans sa maison et de ne plus communiquer avec personne; car il paraît démontré que l'air ne transmet pas la peste, qu'elle ne se communique et ne se propage que par le contact d'une personne malade ou des objets qu'elle a récemment touchés; et ce qui doit ne laisser aucun doute à ce sujet, c'est qu'il n'y a pas d'exemple que la peste la plus meurtrière se soit introduite parmi les Européens lorsqu'ils se sont isolés, et qu'ils ont passé à l'eau, au vinaigre ou au parfum tous les objets qu'ils retiraient du dehors.

Cette observation que l'expérience confirme chaque jour, ne permet plus de chercher la cause de cette maladie dans des miasmes putrides, malins, pestilentiels, émanés de quelques lieux infects, des eaux croupissantes, etc. encore moins dans l'inondation périodique du Nil, comme quelques auteurs l'ont un peu trop légérement avancé. Aucune ville n'est plus exposée à la peste que

Constantinople, et cependant, ainsi que nous l'avons observé plus haut, l'air y est sain, et l'on ne voit aux environs ni marécages ni lieux infects. En Égypte, le Nil commence à croître vers le milieu de messidor, et il est entiérement débordé au commencement de fructidor. En vendemiaire, on ensemence les terres que le fleuve a inondées : ce serait sans doute l'époque de l'apparition de la peste si cette maladie était occasionée par les exhalaisons putrides qu'occasione le séjour des eaux sur les terres, et cependant on observe que cette maladie cesse toujours en Égypte dans la saison la plus chaude de l'année, et qu'elle se montre très-rarement en automne, mais plus souvent en hiver et au printems, c'est-à-dire, lorsque les eaux répandues sur les terres ont entiérement disparu, et qu'il ne peut y avoir des exhalaisons dangereuses. Ce qui prouve encore que les inondations périodiques du Nil n'ont aucune influence sur la peste, c'est que l'Égypte est quelquefois exempte de cette maladie pendant plusieurs années de suite.

Pour que cette maladie se montre dans une ville, il faut que le germe y soit apporté du dehors. Des marécages infects, des matières végétales et animales en putréfaction, des alimens viciés, des exhalaisons méphitiques occasioneront sans doute quelquefois des maladies très-graves, des fièvres aussi dangereuses que la peste ; mais ces maladies cesseront quand la cause qui les a fait naître disparaîtra ; elles n'embrasseront pas une vaste étendue de terrain ; elles seront circonscrites aux lieux qui leur donnent naissance.

La peste parcourt les différentes contrées de l'Empire othoman, comme la petite vérole parcourt les diverses contrées de l'Europe : elle ne doit, comme celle-ci, son origine ni à des exhalaisons putrides ni à des causes dérivées du sol ou du climat : elle existe dans le Levant comme elle existerait bientôt en Europe si nous ne prenions aucun moyen de nous en garantir, et l'on pourrait sans doute la faire cesser dans l'Empire othoman si les Turcs étaient capables d'employer à cet effet les moyens convenables. La peste parcourt la Turquie, et se montre plus ou moins fréquemment dans une ville, suivant que le commerce et les communications

sont plus ou moins fréquens ; c'est ainsi qu'elle est presque toujours à Constantinople, parce que c'est la ville qui communique le plus avec tous les points de l'Empire. La peste ne peut se manifester dans quelque ville des provinces, qu'elle ne soit bientôt transmise à la capitale. Smyrne est la ville ensuite où cette maladie fait le plus souvent de ravages, parce que le commerce y est très-actif, et que les relations de cette ville avec presque toutes celles de la Turquie sont assez fréquentes. L'Égypte fait un assez grand commerce avec Constantinople, aussi arrive-t-il ordinairement que les navires turcs ou les caravelles du grand-seigneur apportent la peste à Alexandrie, d'où elle se répand à Rosette, à Damiette, au Caire, et de là dans tous les villages et jusque dans l'habitation du cultivateur.

Cette cruelle maladie s'étend en Syrie au moyen des marchandises que l'Égypte y fournit : elle y vient aussi par Smyrne et Constantinople ; elle gagne de là quelquefois Damas, Alep et la Mésopotamie ; elle est apportée dans l'intérieur de l'Asie mineure par les caravanes de Constantinople et de Smyrne. La Turquie européène est plus exposée à la peste que les provinces éloignées de l'Asie, à cause du voisinage et des rapports qu'elle a avec la capitale. On ne connaît cette maladie à Diarbequir, à Mossul, que tous les quinze, dix-huit et vingt ans ; elle est beaucoup plus rare à Bagdat et à Bassora, et les Persans n'en sont presque jamais affligés.

Cette différence vient, d'une part, de ce que ces villes ne reçoivent presque pas de marchandises indigènes de Smyrne et de Constantinople, et que le venin pestilentiel a le tems de se dissiper dans un trajet très-long, à travers l'Asie mineure, la Mésopotamie ou le désert de l'Arabie. Il paraît d'ailleurs certain qu'un froid un peu rigoureux, tel qu'il se fait sentir dans l'Asie mineure, ou une grande chaleur, comme celle de l'Égypte, de la Syrie et du désert de l'Arabie, suffit pour étouffer entiérement les germes de ce fléau, et c'est sans doute ce qui fait que la peste ne se montre pas deux ans de suite dans les contrées ou trop froides ou trop chaudes, excepté sur les côtes, où

elle peut être sans cesse entretenue par les communications commerciales.

La Turquie ne fournissant point de marchandises à la Perse, cette maladie ne peut y être transmise que par les voyageurs; mais comme le germe de cette maladie se développe bientôt chez les personnes qui l'ont reçu, elles seraient atteintes avant d'avoir franchi un intervalle un peu considérable. Il en est de même de Bagdat et de Bassora : l'intérieur de la Turquie fournit très-peu d'objets de commerce à ces deux villes : on y porte quelques étoffes de soie de Damas et d'Alep, quelques draps d'Europe, fort peu de sucre, de cochenille et d'indigo, mais beaucoup de vieux cuivre qui passe dans l'Inde, et les métaux, comme on sait, ne sont guère susceptibles de conserver et de transmettre les germes de la peste.

Ce qui contribue heureusement à retarder les progrès de cette maladie dans le Levant, c'est que les Turcs sont dans l'usage de fréter de préférence les navires européens pour le transport de leurs marchandises, et nos marins connaissent trop les dangers qu'ils ont à courir, pour ne pas prendre toutes les précautions que la prudence exige. D'ailleurs, les spéculations commerciales sont presque toujours suspendues ou ralenties dans une ville fortement affligée de ce fléau.

Les pelleteries dont les Turcs font un très-grand usage, contribuent le plus à la communication de la peste, soit parce que la fourrure dans laquelle un homme est mort, sert à vêtir ou à parer son plus proche parent, soit parce qu'elle est sur le champ exposée en vente, et que les acheteurs accourent de toutes parts. Il est d'ailleurs prouvé que cette marchandise est la plus susceptible de transmettre la peste, et c'est ordinairement de Constantinople que toutes les caisses de pelleteries partent pour les différentes Échelles. Les négocians d'Alexandrie ont remarqué que c'est par cette voie et par les malades qui sont quelquefois à bord des vaisseaux turcs venant de Constantinople, que cette maladie se manifeste dans leur ville. Il est rare qu'elle y vienne de la Syrie, parce que les denrées que cette contrée fournit à l'Égypte par les navires européens, telles que le tabac et la soie, sont peu susceptibles de la transmettre.

Smyrne la reçoit ordinairement de Constantinople, et quelquefois d'Alexandrie et de Salonique, par les marchandises qui y sont apportées et par les malades qui y sont débarqués. La plupart des îles de l'Archipel s'en garantissent en ne permettant pas l'abord des navires venant d'une ville infestée. Puisse un jour leur exemple éclairer les Turcs, et leur faire sentir que l'homme peut, jusqu'à un certain point, éloigner et retarder les calamités qui l'affligent, et que la peste ne fait des ravages chez eux, que parce qu'ils négligent de prendre contr'elle les précautions que l'on prend en Europe!

Le coton et la laine sont réputés, après les pelleteries, les objets les plus susceptibles de transmettre cette maladie : on redoute infiniment le papier, et on ne le reçoit qu'avec une grande circonspection. En général les corps raboteux s'emparent bien plus facilement du venin, et le conservent bien plus long-tems que les corps polis. Au moindre soupçon de peste, les négocians ne reçoivent plus les personnes avec lesquelles ils font des affaires, que dans des chambres dégarnies de tout meuble en étoffe; ils ferment entiérement leurs maisons si la maladie fait des progrès alarmans. Dans les chancelleries des légations, on met une cloison que les étrangers ne peuvent franchir, et l'on n'y reçoit aucun papier qu'il n'ait passé au parfum; c'est-à-dire, à la vapeur très-chaude d'une substance aromatique.

Lorsque les négocians sont enfermés, un pourvoyeur connu apporte journellement chez eux les substances alimentaires qu'on lui demande, et les dépose dans un grand baquet rempli d'eau, placé à l'entrée de la maison. Le pain seul est excepté : le besoin sans doute a fait établir l'opinion qu'il n'est susceptible de transmettre le venin de la peste que lorsqu'il est chaud, et qu'il n'y a rien à craindre de le recevoir froid. C'est au moyen de ces précautions, toutes incomplètes qu'elles sont, que les Européens se garantissent toujours de cette terrible maladie; mais il est nécessaire qu'ils exercent une vigilance active et sévère à l'égard des domestiques, qu'ils les empêchent de sortir furtivement ou d'introduire quelqu'étranger dans la maison.

J'ai observé, pendant le séjour que j'ai fait dans le Levant, que

si la marche de cette maladie est quelquefois extrêmement rapide, au point que le malade succombe le second ou le troisième jour, il arrive fréquemment, surtout à Constantinople et à Smyrne, où la peste est pour ainsi dire endémique, qu'elle se montre sous un aspect moins effrayant. Dans certaines occasions, quelques malades livrés à eux-mêmes recouvrent leur santé au moyen d'un ou de plusieurs bubons qui suppurent abondamment. La marche de la maladie étant alors lente et uniforme, les symptômes étant bien caractérisés, il serait facile de secourir efficacement ces pestiférés, d'établir un traitement méthodique, et d'employer pour le médecin et les assistans des moyens préservatifs.

On a publié derniérement comme une découverte très-importante, comme un moyen certain de guérison, l'onction de tout le corps d'un malade avec l'huile d'olive. Malheureusement l'expérience a démontré l'inutilité de ce remède lorsque la maladie est déclarée : l'huile d'olive ne saurait empêcher que le virus introduit dans l'intérieur du corps n'y fasse ses ravages ordinaires ; mais elle peut agir, ainsi que les autres huiles, le beurre et les graisses, comme un excellent préservatif, s'il est vrai, comme tout le monde l'assure, que les marchands de beurre, dont les mains et les vêtemens sont toujours imprégnés de cette substance, ne soient presque jamais attaqués de la peste.

On remarque également que les sacas ou porteurs d'eau sont bien moins exposés à cette maladie que les autres ouvriers, et que ceux qui lavent le corps des personnes mortes de la peste, ne sont pas attaqués de cette maladie par cette opération : d'où il s'ensuivrait que les corps gras s'opposent à l'intromission du venin pestilentiel, et que l'eau l'emporte avec elle.

Beaucoup de personnes sont dans l'usage de porter un ou plusieurs cautères pour se préserver de cette maladie, et, ce qui m'a été attesté par un grand nombre de médecins, on n'est point attaqué de la peste pendant un traitement vénérien, de telle manière qu'on administre le mercure.

Il serait bien intéressant qu'il fût fait à cet égard des expériences qui ne laissassent aucun doute, et qui pussent tranquilliser les personnes

sonnes qui voudraient soigner les malades ; car jusqu'à présent, presque tous les médecins européens se sont constamment refusés à donner leurs soins à de pareils malades, malgré les instances les plus fortes et les promesses les plus avantageuses ; et celui à qui le desir ardent de s'instruire ou la satisfaction de secourir ses semblables a pu dissimuler les dangers qui résultent du traitement de cette maladie, s'est vu bientôt la victime de son zèle et de son humanité. On est obligé de recourir à des médecins juifs qu'une aveugle routine conduit, que de faux préjugés maîtrisent, et qui sont incapables de tirer des inductions lumineuses des faits dont ils sont chaque jour les témoins. Ces médecins, au reste, ont la précaution de ne point approcher du malade, de ne rien toucher chez lui, et de ne point administrer eux-mêmes les remèdes qu'ils prescrivent.

Quoique je n'aie pas suivi moi-même les malades attaqués de la peste, quoique je n'aie pu me livrer à la pratique de cette terrible maladie, j'ai si souvent eu occasion de m'entretenir, soit à Constantinople, soit dans les autres parties du Levant, avec des médecins grecs et juifs, avec des personnes qui avaient vu et soigné des pestiférés, ou qui avaient échappé à cette maladie, que je crois avoir pris sur elle des notions assez exactes. A mon troisième voyage à Constantinople, j'ai fait essayer, par la voie d'un médecin juif et du citoyen Brun, ingénieur-constructeur, quelques remèdes qui ont été couronnés du succès. J'invite ceux qui pourront surmonter la crainte des dangers, et qui voudront renoncer à toute société pendant le cours de leurs observations, à suivre les expériences que j'ai commencées, à modifier ou changer le traitement jusqu'à ce qu'il donne des résultats heureux. Aucun lieu n'est plus propre à de pareilles observations, que l'hospice des Francs ou celui des Grecs, parce que les malades sont entièrement à la disposition du médecin, et que celui-ci pourrait d'ailleurs prendre pour lui toutes les précautions qu'il jugerait convenables.

Nous avons dit que dans les villes où la peste était habituelle et pour ainsi dire endémique, elle se montrait avec des symptômes moins graves que quand elle était épidémique ; mais lorsqu'il y a

quelque tems qu'elle n'a point paru dans une contrée, elle prend ordinairement un caractère de malignité, tel que presque tous les malades qui en sont attaqués, périssent au bout de deux ou trois jours, quelquefois de quatre et de cinq. Elle s'annonce par un accablement et la perte totale des forces, le vomissement, souvent une douleur aiguë dans l'estomac, une douleur de tête plus ou moins forte : le malade se plaint d'une chaleur interne insupportable; il ne conserve pas long-tems sa raison; il délire bientôt, et par ses gestes et ses paroles il montre la frayeur dont son ame est saisie. Le pouls est serré, à peine fébrile; il devient ensuite intermittent et irrégulier : le malade meurt ordinairement dans des convulsions, avant qu'un bubon ait donné aucun signe de suppuration, avant qu'il ait pu se bien manifester.

Lorsque la maladie se montre avec ce degré de malignité, il ne peut y avoir aucun espoir de salut. L'art de guérir dans ces circonstances est toujours impuissant; mais on peut avantageusement la combattre et obtenir plusieurs guérisons, soit au déclin de l'épidémie, soit dans les années où la peste marche avec plus de lenteur, et se montre avec des symptômes moins terribles : alors l'accablement est moins grand; le vomissement ne s'annonce pas avec une douleur d'estomac si aiguë, le pouls est moins concentré et la fièvre plus sensible : le malade conserve quelque tems sa raison, ou s'il délire, ce n'est que par intervalles et d'une manière moins tumultueuse. Le bubon, dans ces cas, se montre le premier ou le second jour, et tend promptement à la suppuration. Cette peste, qui pourrait être appelée *bénigne*, comparativement à l'autre, est cependant une maladie encore bien dangereuse, puisqu'à peine le tiers des malades recouvre la santé.

Lorsque le bubon est en pleine suppuration, la fièvre diminue insensiblement, l'appétit revient et le malade recouvre peu à peu ses forces; mais si, par quelque faute dans son régime, par quelques excès ou par quelque cause souvent inconnue, la suppuration du bubon cesse entiérement ou diminue tout-à-coup, le malade meurt le second ou le troisième jour au plus tard, avec un autre bubon qui se montre à peine.

Les sueurs ne paraissent que lorsque le pouls se développe et lorsque la maladie prend un aspect favorable; c'est ordinairement le quatrième et le cinquième jour : elles soulagent considérablement et n'empêchent point la suppuration du bubon.

La nature indique que la peste ne peut être guérie sans l'apparition et l'abondante suppuration d'un ou de plusieurs bubons : tous les efforts du médecin doivent donc tendre à provoquer, le plus promptement possible, cette suppuration, par l'application d'un cautère actuel ou d'un fer brûlant à l'endroit où les bubons commencent à se montrer : ce moyen est préférable à celui d'un vésicatoire, parce qu'il est plus prompt, et qu'on n'a point à craindre l'action des cantharides, qui ne manqueraient pas d'augmenter la chaleur interne dont le malade se plaint toujours.

Il faut recourir promptement à l'émétique pour débarrasser l'estomac, et pour suivre encore les indications qui se présentent naturellement. Le vomissement est un des premiers symptômes de la maladie; il ne manque presque jamais d'avoir lieu et de soulager le malade lorsqu'il est abondant. Le tartre stibié en lavage est celui qui m'a paru le plus convenable et le plus sûr.

La saignée ne peut convenir dans aucun cas; elle n'est jamais employée par les médecins du pays; elle est même regardée comme nuisible; elle abattrait les forces du malade, et s'opposerait à la sortie et à la suppuration du bubon.

J'ai prescrit avec quelques succès le lendemain de l'émétique, une infusion de camomille, en ajoutant à chaque demi-verre deux gouttes d'alcali volatil-fluor ou d'ammoniaque, que l'on donnait de trois en trois heures; et pour le soir une demi-drachme de diascordium et autant de thériaque. Au lieu de l'alcali volatil, j'ai fait prendre à des ouvriers de l'arsenal, auxquels le citoyen Brun s'intéressait, vingt grains de fleurs de soufre, de six en six heures, dans un verre de la même infusion. Le second et le troisième jour, à ce que j'appris ensuite, le médecin augmenta beaucoup la dose, au point qu'elle agit comme émétique et purgative, et qu'elle excita une sueur abondante. Le bubon suppura très-bien, et ces malades se sont parfaitement rétablis.

Il est nécessaire de purger de tems en tems lorsque la maladie se prolonge, et que le malade commence à être mieux, et de soutenir les forces par des bouillons de viande, et même par une légère nourriture plus substantièle. Dans les premiers jours, au contraire, on ne doit permettre que des crêmes légères de riz, d'orge ou de gruau : on fera prendre une tisane d'orge et de racine de réglisse, à laquelle on ajoutera, suivant les circonstances, un peu de nitre.

Le traitement établi par les gens du pays, consiste à donner (excepté aux Musulmans scrupuleux) des liqueurs spiritueuses, telles que l'eau-de-vie, dans l'intention de pousser au dehors le venin et provoquer la sortie d'un bubon. On fait prendre ensuite de l'urine d'une personne saine, dans laquelle on exprime le jus de deux ou trois citrons. On donne aussi le suc exprimé du persil : ce dernier est regardé par les médecins juifs, comme un des meilleurs remèdes contre la peste. On prescrit aussi des opiats, dans la composition desquels il entre, parmi des cordiaux et des toniques divers, le musc, l'ambre et surtout le bézoard animal. Lorsque le bubon paraît, on y applique un emplâtre fait avec un jaune d'œuf, le vert-de-gris ou l'alun réduit en poudre.

L'ail, l'oignon, le vinaigre, et surtout l'eau-de-vie, sont regardés par les Grecs, les Arméniens et les Juifs, comme les préservatifs de la peste. La plupart d'entr'eux tiennent dans leurs mains du labdanum (1), substance aromatique que la chaleur ramollit et rend plus odorante : ils la tournent et la retournent dans tous les sens entre les doigts, et la flairent de tems en tems, et surtout lorsqu'ils craignent quelques émanations dangereuses. Quelques-uns portent, dans la même vue, du musc, de l'ambre gris ou du camphre.

Personne ne doute dans le Levant, qu'on ne puisse avoir plusieurs fois la peste : l'opinion des médecins, à ce sujet, est parfaitement conforme à celle du public, et j'ai vu moi-même

(1) Le labdanum est extrait d'une espèce de ciste, et récolté dans la Grèce, dans les îles de l'Archipel, en Crète et à Chypre.

sur plusieurs personnes la cicatrice de deux ou trois bubons qui les avaient sauvées autant de fois. L'observation prouve tous les jours en Turquie, que la peste attaque indifféremment celui qui en a échappé une ou plusieurs fois, et celui qui ne l'a jamais eue; ainsi la proposition faite par quelques médecins d'inoculer cette maladie, comme on inocule la petite vérole, est pour le moins ridicule : il serait bien plus raisonnable de proposer les moyens de la faire disparaître de l'Empire othoman et de la Barbarie, comme on l'a fait disparaître des États policés de l'Europe.

On a souvent remarqué à Constantinople, que les animaux domestiques n'étaient point exempts de la peste. Ils sont à la vérité moins susceptibles que l'homme d'en être attaqués, et ce n'est guère que dans les années où la maladie se montre avec toute son intensité, qu'elle fait des ravages parmi eux. Plusieurs personnes instruites m'ont assuré que les chiens, dans tous les cas, échappaient en plus grand nombre que l'homme à cette maladie, et qu'ils avaient, comme lui, des bubons dont la suppuration était plus ou moins abondante.

Il serait bien important sans doute de rechercher l'origine de cette maladie, d'observer la nature de son venin, et d'expliquer pourquoi, étant si contagieuse, si prompte et si terrible, elle n'est point transmise par l'air, et ne peut se communiquer sans le contact immédiat d'une personne malade ou d'un objet touché par elle. Il serait intéressant de connaître quels sont les objets susceptibles ou non de transmettre ce venin, et combien de tems il peut se conserver; quel est le degré de froid ou de chaud qui le fait disparaître; quelles sont les substances qui peuvent en garantir, et jusqu'à quel point elles peuvent le faire. Il résulterait peut-être de ces recherches, que ce virus est analogue à celui de la galle, de la vérole, de la rage et de toutes les maladies qui, dans l'homme et les animaux, ne sont contagieuses que par un contact immédiat; et alors il serait possible qu'on trouvât parmi les préparations des métaux et des demi-métaux, sinon le spécifique de la peste, du moins un remède qui pût la guérir dans plusieurs cas.

CHAPITRE XVI.

Des ulémas. Différence qu'il y a entre ce corps et les ministres du culte. Des tribunaux de justice. De l'hérédité.

Les ministres et interprètes de la religion jouissent, dans tous les pays de la Terre, de très-grands priviléges ; mais dans aucun sans doute les avantages qu'ils retirent de leur état, ne sont aussi grands qu'en Turquie. Ils possèdent ici les emplois les plus lucratifs ; ils réunissent le pouvoir judiciaire au pouvoir religieux ; ils sont à la fois les interprètes de la religion et les juges de toutes les affaires civiles et criminelles ; ils sont à l'abri des vexations des pachas, des grands de l'Empire : on ne peut légalement les faire mourir sans le consentement de leur chef : leurs biens, après eux, passent de droit à leurs héritiers, sans que le fisc puisse se les approprier. Ils forment enfin sous le nom d'*ulémas*, une corporation très-considérée, puissante, redoutable quelquefois au trône lui-même, en ce qu'elle dirige presque toujours l'opinion, et qu'il n'y a peut-être aucun pays où l'opinion publique se prononce avec autant de force et de succès qu'en Turquie.

Il ne faut pas cependant confondre ces magistrats, ces docteurs de la loi avec les *imans* qui desservent les mosquées, avec les *muézins*, dont l'emploi est de monter cinq fois par jour sur les minarets pour appeler les Musulmans à la prière : ceux-ci ne sont point agrégés au corps auguste des *ulémas :* s'ils sont destitués ou s'ils quittent volontairement leurs fonctions, ils rentrent dans la classe de simples particuliers. Soumis, comme les autres Turcs, au magistrat du lieu qui les nomme sur la présentation qui lui en est faite par le peuple, les imans ne sont point sous l'inspection particulière ni sous la sauve-garde du mufti, des mollas. Ils peuvent bien être regardés comme ministres de la religion dans les mos-

quées, mais ce sont les ulémas qui en sont les dépositaires et les interprètes.

Le coran, comme on sait, est le code civil et criminel des Musulmans, le régulateur des droits et des devoirs de tous les citoyens : tous les jugemens, toutes les sentences, toutes les décisions doivent être émanés de ce livre réputé saint ou des interprétations que les commentateurs en ont données, et cette prérogative réside exclusivement entre les mains des ulémas.

Voici en peu de mots l'ordre que présente ce corps, le plus respectable et le plus instruit de l'Empire othoman.

Le mufti ou cheik-islam est le chef suprême de la religion de Mahomet, l'oracle que l'on consulte et qui résoud toutes les questions qui lui sont présentées : ses décisions se nomment *fetfas*. Le sultan a recours à lui dans tous les cas difficiles et épineux, et il n'émet aucune loi, ne fait aucune déclaration de guerre, n'établit aucun impôt sans avoir obtenu un fetfa. C'est le mufti qui ceint l'épée au sultan à son avénement au trône, en lui rappelant l'obligation de défendre la religion du prophète et d'en propager la croyance.

Cette place éminente servirait sans doute de contre-poids à l'autorité presqu'absolue et illimitée du souverain : elle pourrait même souvent la paralyser, si celui-ci n'avait la faculté de nommer le mufti, de le déposer, de l'exiler et même de le faire mourir après l'avoir déposé : aussi arrive-t-il rarement qu'un mufti s'oppose aux volontés du sultan et de ses ministres. Ses fetfas lui sont arrachés par le desir de conserver sa place et par la crainte de la mort : cependant plus d'une fois le zèle religieux et la probité en ont porté à se présenter au sultan, et à lui faire des observations, des remontrances ; quelques-uns même, plus fanatiques ou plus courageux, bravant tous les dangers, se sont refusés à condescendre à ses desirs. L'histoire offre divers exemples de sultans et de visirs tués ou déposés par la grande influence des muftis sur l'opinion publique ; mais elle présente encore plus de muftis qui ont été victimes de leur zèle pour la religion et de leur dévouement pour les intérêts du peuple.

Le mufti réside à Constantinople et jouit de plusieurs apanages: il est traité avec beaucoup d'égards par le sultan ; les grands et le peuple lui montrent le plus grand respect et se soumettent aveuglément à ses fetfas. Suivant l'ordre établi, il doit être choisi parmi le kadilesker de Romélie et ceux qui ont occupé cet emploi. Rarement la faveur y fait nommer un kadilesker de Natolie, un stambol-éfendi, un simple molla : il reste en place tant qu'il plaît au sultan de l'y conserver.

Dans les cérémonies publiques, le mufti et le grand-visir marchent sur la même ligne, celui-ci à droite, et le mufti à gauche. Lorsque ce dernier est disgracié, il ne lui est pas permis de rester dans la capitale : le sultan craint l'influence d'un homme que le peuple est accoutumé à regarder comme l'oracle de la religion. Il est exilé dans quelqu'île de l'Archipel ou dans quelque maison située sur le Bosphore, avec défense d'en sortir, de recevoir chez lui aucun des principaux officiers de l'Empire ou de correspondre avec eux.

Le mufti présente annuellement une liste au sultan pour la nomination de deux kadileskers, du stambol-éfendi, des mollas de la Mecque et de Médine, de ceux de Brousse, d'Andrinople, du Caire et de Damas, ainsi que de ceux de Jérusalem, d'Alep, de Smyrne, de Larisse, de Salonique, de Scutari, de Galata et d'Éyoup. C'est ordinairement suivant le rang d'ancienneté que le choix se fait, lorsque la faveur n'y appelle pas quelque homme protégé ou le fils de quelque grand.

Il y a à Constantinople deux kadileskers, celui de Romélie ou de la Turquie européène, et celui de Natolie ou de la Turquie asiatique. Ils étaient autrefois les juges des gens de guerre, le premier pour la Turquie européène, et l'autre pour les contrées asiatiques, lorsque le sultan les commandait en personne. Le kadilesker de Romélie fut ensuite chargé de prononcer sur les affaires des Musulmans, et l'autre sur celles des sujets tributaires. Depuis quelque tems, le premier a la prééminence sur le second, et juge seul toutes les causes portées à son tribunal par la seule volonté et à la requête des réclamans. Le tribunal du kadilesker de Natolie

a été supprimé depuis long-tems comme inutile. Ils assistent l'un et l'autre au divan du grand-visir, écoutent et discutent les affaires qui s'y présentent, après quoi le kadilesker de Romélie prononce seul la sentence. Ils ne restent en place qu'une année; mais celui de Natolie succède ordinairement à celui de Romélie, et celui-ci a passé auparavant par l'autre grade. Ils nomment tous les simples cadis de l'Empire; ce qui fait que leur place, dans un pays où tout est vénal, est très-lucrative, indépendamment des apanages qu'ils ont. Celui de Romélie nomme les cadis de la Turquie européène, et celui de Natolie nomme ceux de l'Asie et de l'Égypte.

Après eux vient le stambol-éfendi, molla ou juge de la capitale. C'est lui qui prend plus particuliérement connaissance de toutes les affaires, de tous les procès qui interviennent parmi les personnes qui exercent les différens arts et métiers. Il se rend aussi le mercredi de chaque semaine chez le visir, pour juger, avec les mollas de Galata, de Scutari et d'Éyoup (1), toutes les affaires qui s'y présentent. Il a plusieurs tribunaux dans divers quartiers de Constantinople, où il place un naïb ou lieutenant, pour juger sans appel comme lui.

Le stambol-éfendi a l'inspection générale des grains et autres denrées qui arrivent pour l'approvisionnement de la ville. Tous les bâtimens chargés de grains sont obligés d'aborder à l'échelle de l'entrepôt-général de la farine, *oun-capan*, où un naïb en fait la vérification, en fixe les prix et en fait la distribution aux boulangers : il tient registre de la quantité de grains qui arrive, de celle qui est distribuée, et du prix auquel il est livré. Il y a pareillement un naïb à l'entrepôt de la graisse, *yac-capan*, pour la distribution du suif aux corporations. Le stambol-éfendi doit se porter de tems en tems dans les divers quartiers de la ville, pour examiner les comestibles que l'on vend en détail, et pour vérifier si les poids sont justes partout. Il punit sur le champ de la bastonnade ceux qui sont trouvés avec de faux poids ou avec des marchandises altérées, et quelquefois il les fait clouer par une oreille contre la

(1) Éyoup est un des faubourgs de Constantinople.

porte de la boutique. Les récidives sont presque toujours punies de mort.

Le stambol-éfendi ne reste en place qu'une année : il passe ordinairement à celle de kadilesker de Natolie, et est nommé parmi les mollas de la Mecque et de Médine.

Aux mosquées impériales de Constantinople, de Brousse, d'Andrinople, sont attachés des *madressés* ou colléges, auxquels on envoie, de toutes les parties de l'Empire, des jeunes gens pour s'instruire dans la loi du prophète, dans la jurisprudence religieuse, civile et criminelle, et pour connaître toutes les opinions, toutes les subtilités des commentateurs du coran. On leur fait subir divers examens, et lorsqu'on les juge assez instruits, on leur donne le grade de *muderis* ou de professeur. Ces colléges ont été fondés par différens sultans. Le premier le fut à Nicée, l'an 1330, par Orkhan. Ils jouissent d'un revenu considérable, et fournissent à l'entretien de deux à trois mille écoliers.

Les muderis qui ne veulent pas suivre la carrière de professeur et obtenir le grade éminent de molla, sollicitent auprès des kadileskers une place de cadi, qui leur est facilement accordée moyennant un sacrifice pécuniaire. Dans les villes les moins importantes de l'Empire, il y a un simple cadi qui juge sans appel toutes les affaires contentieuses, non-seulement des Musulmans, mais même celles des Juifs et des Chrétiens. Souvent un lieutenant, nommé *naïb*, occupe la place d'un cadi ou d'un molla, et juge comme eux sans appel : le naïb est muderis et court la carrière de la magistrature. Il est ordinairement nommé cadi l'année suivante, et envoyé dans un autre poste. Les cadis restent dans ce grade, et n'obtiennent d'autre avancement que celui d'un tribunal plus étendu et conséquemment plus lucratif. Ils deviennent cependant mollas d'un rang inférieur : tels sont ceux de Bagdat, de Philopopolis, etc. ; mais ils ne peuvent devenir kadileskers, muftis, etc., à moins qu'ils n'entrent à la grande mosquée de Soliman Ier. et ne continuent leurs études.

Les muderis qui se destinent aux places les plus importantes, à celles de molla, de kadilesker, de mufti, passent, après de

nouveaux examens, à la mosquée de *Suleïmani* ou de Soliman Ier., et attendent que leur tour, leur mérite ou la faveur les fasse placer. Huit d'entr'eux, sous le nom de *makhredjé*, sont nommés chaque année mollas ou juges des villes de Jérusalem, d'Alep, de Smyrne, de Larisse, de Salonique, de Scutari, de Galata et d'Éyoup. Quatre, parmi ceux-ci, sont nommés ensuite aux villes de Brousse, d'Andrinople, du Caire et de Damas, et l'année suivante deux de ceux-ci deviennent mollas de la Mecque et de Médine : parmi ces derniers on prend le stambol-éfendi. C'est ainsi que, successivement et à leur tour, ils parviennent jusqu'aux places de kadilesker et même de mufti.

Pour qu'un muderis obtienne la faveur de passer à la mosquée *Suleïmani* et courir la carrière de la haute magistrature, il faut qu'il soit protégé ou qu'il montre un grand zèle pour la religion, des talens distingués, une grande application à l'étude et des mœurs très-austères.

Les mollas, les kadileskers et autres qui ne sont pas employés et qui attendent leur tour pour l'être, ont des apanages ou bénéfices nommés *arpaliks*. Plusieurs obtiennent des tribunaux inférieurs, où ils placent des naïbs qui remplissent leurs fonctions, et à qui ils n'accordent qu'une partie du revenu.

Souvent les pachas, les grands officiers font agréger un ou plusieurs de leurs fils au corps des ulémas, afin de pouvoir leur transmettre leurs biens, et les soustraire par-là à la confiscation que le sultan a le droit d'en faire après leur mort. Ils se contentent, dans ce cas, d'appeler chez eux les professeurs pour instruire leurs fils, et leur faire subir les examens prescrits par la loi : ils les font recevoir muderis, et, si la faveur seconde leur ambition, ils les font passer par tous les grades de mollas, sans en remplir les fonctions et sans en recevoir les revenus, la place étant occupée par un autre. Le sultan, toujours au dessus de la loi, crée des ulémas à volonté ; ce qui fait que depuis quelque tems il y a beaucoup de mollas et de cadis ignorans. Ces nominations de faveur ont beaucoup nui à ce corps, et ont diminué la considération dont il jouissait. Il n'est plus aussi redoutable au trône, qu'il l'était

autrefois; car un simple pacha fait souvent exiler un cadi qui le contrarie ou s'oppose à ses volontés. Il arrive aussi que lorsque le sultan veut faire mourir un uléma dont le zèle et le courage lui font ombrage, il tâche par de feintes caresses, de lui faire accepter un pachalik ou tout autre emploi. Devenu alors agent du gouvernement, il lui fait trancher la tête sans aucune formalité.

Il y a dans quelques villes de provinces, des muftis d'un grade inférieur à celui de molla, dont les fonctions consistent à interpréter le coran et ses commentaires, assister aux grandes assemblées, et donner leur avis sur toutes les questions qui y sont agitées. Leurs opinions diffèrent souvent en matière de jurisprudence, mais elles sont à peu près les mêmes en matière religieuse; ce qui les fait tous regarder comme orthodoxes. Ils sont nommés à vie par celui de la capitale, et ont des appointemens fixes. Ils ne sont point juges de la ville où ils sont placés; ils n'y sont que comme jurisconsultes. Ils sont muderis, et agrégés comme tels au corps des ulémas; mais ils ont renoncé à la magistrature, et ne peuvent obtenir d'autre avancement que celui d'être envoyés par faveur dans une ville plus considérable.

Les ministres immédiats de la religion, comme je l'ai dit plus haut, ne font pas partie du corps des ulémas: ils peuvent néanmoins y être admis, soit en subissant des examens et se faisant recevoir muderis, soit en obtenant par la faveur une place de mufti de province, de cadi ou de naïb. Si, après avoir occupé avec distinction ces emplois, ils se font agréger au corps des muderis et qu'ils veuillent passer à la mosquée de Soliman, ils peuvent alors parvenir aux places les plus éminentes de la judicature. Le premier grade parmi eux est celui de *schieik* ou de prédicateur, dont la fonction est de prêcher dans les mosquées tous les vendredis après la prière de midi, et même plus souvent lorsqu'il y a des fondations pour cet objet. Les scheiks des quatorze mosquées impériales de Constantinople sont les plus considérés de l'Empire, et sont nommés par le mufti; ceux des autres mosquées le sont par le magistrat du lieu ou de l'arrondissement.

Les *khatibs* n'ont d'autre emploi que celui de remplir, à l'exemple

du prophète et des premiers califes, et à la place du sultan qui les représente, les fonctions de l'*imameth* ou du sacerdoce, à la prière solennelle qui a lieu le vendredi, et à réciter le *khoutbé* ou profession publique sur l'unité et les attributs de l'Être suprême, accompagné d'une prière pour la conservation et la prospérité du sultan, et pour le succès de ses armes contre les infidèles. Ils sont nommés par un *khatty-schérif* signé de la main du sultan.

L'*iman* récite à haute voix, dans la mosquée, cinq fois par jour, excepté à la prière solennelle du vendredi, le *namaz*, que les assistans répètent à voix basse ; il fait en même tems les cérémonies qui accompagnent cette prière ; il assiste à la circoncision, aux enterremens ; il remplit en un mot toutes les fonctions que le culte exige.

Dans les premiers siècles du mahométisme, *iman* signifiait et désignait le pontife ou le chef suprême de l'islamisme : les successeurs des quatre premiers califes n'ont pris que le titre d'*iman-ul-Muslimin, pontife des Musulmans*. Les docteurs et interprètes de la loi en furent décorés ensuite, et depuis quelque tems on ne le donne plus qu'aux ministres du culte.

Les fonctions du *muézim* sont de monter cinq fois par jour sur le minaret (1), d'y entonner la profession de foi de Mahomet, inviter les Musulmans à la prière, et chanter, dans les jours de fête, divers hymnes. On choisit à cet effet des jeunes gens dont la voix est forte, claire et sonore, car les Turcs se plaisent beaucoup à entendre bien chanter sur les minarets. Dans les petites mosquées, les muézims balayent, arrangent les tapis, allument les lampes, etc. ; mais cette fonction, dans les grandes, est réservée à d'autres jeunes gens nommés *cayims*. Dans la plupart des villages et même dans quelques mosquées des villes, dont le revenu est trop borné, l'iman remplit à la fois les fonctions de sckeik, de khatib, d'iman, de muézim et de cayim. Les mosquées du second ordre, nommées

(1) Espèce de clocher en forme de colonne, dans lequel est pratiqué un escalier pour monter à une galerie construite vers l'extrémité : il domine toutes les maisons, et souvent il est plus élevé que la mosquée.

mesjids, n'ont pas besoin de khatib, parce qu'elles n'ont pas le droit de célébrer la prière solennelle du vendredi.

On ne connaît pas en Turquie cette multitude d'avocats, de procureurs, de clercs, d'huissiers, de juges en première, seconde, troisième instance, qui multiplient en Europe, à l'infini, les frais d'un procès, et cette chicane, ces subtilités, ces formes, ces délais, ces appels qui les rendent interminables : on n'y connaît pas non plus ces défenseurs officieux, souvent pires que les avocats et les procureurs qu'ils ont remplacés parmi nous, et dont l'avide cupidité ne laisse quelquefois à l'homme trop simple ou trop confiant, que des larmes à répandre et des regrets à exprimer.

Un *mékemé* ou tribunal de justice est composé d'un juge molla, cadi ou naïb, et d'un ou de plusieurs écrivains. Presque toutes les affaires, tant civiles que criminelles, sont jugées d'après la déposition de deux ou de plusieurs témoins. Tout écrit n'a de valeur, et n'est point admis en justice s'il ne porte la signature ou le cachet de deux personnes connues et domiciliées. Les parties se présentent elles-mêmes, plaident leur cause et sont jugées sans appel, et sans autres frais que le dix pour cent de la somme ou de la valeur contestée. Le juge s'attribue une amende plus ou moins forte, lorsqu'il n'est point question d'affaire d'intérêt : et pour qu'il ne puisse pas perdre ses honoraires, c'est toujours celui qui gagne son procès qui en paie les frais.

Dans un pays où les lois sont simples et peu nombreuses, où les droits de tous sont tracés dans un livre censé écrit de la main de l'envoyé de Dieu, les procès doivent être peu compliqués, assez rares, faciles à éviter. Chacun connaît l'étendue de ses devoirs et les limites de ses droits. Chacun peut être son propre juge, lorsqu'il ne cède pas à un penchant vicieux, lorsqu'il n'est pas entraîné par la mauvaise foi.

Mais il faut avouer que si les procès sont plus rares et moins coûteux que parmi nous, si le même jour qui voit naître une contestation, la voit pour ainsi dire terminée, la justice n'y est pas pour cela mieux rendue : la vénalité de tous les emplois a introduit dans tous les états et dans toutes les classes des habitans de cet

Empire, une avidité pour le gain et une corruption telle, que la moindre grace, le moindre service ne s'obtiennent que par des présens. On achète la sentence du juge et la déposition des témoins, comme on achète un emploi, comme on achète la faveur de l'homme en place. Dans aucun pays de la Terre les faux témoins ne sont si communs et si déhontés qu'en Turquie, et il est rare qu'un cadi, qu'un molla soient assez courageux pour résister aux volontés d'un pacha, aux instances d'un grand, et assez vertueux pour dédaigner l'or qui leur est offert par les plaideurs.

Les Musulmans ont un tel mépris pour tous ceux qui professent une religion différente de la leur, qu'ils n'admettent pas ordinairement en témoignage, dans les affaires qui les concernent, les Juifs et les Chrétiens, en opposition avec des témoins turcs; ou s'ils les admettent quelquefois, ils en font si peu de cas, que dix témoins, parmi eux, ne valent pas un seul témoin musulman. Il en est de même des affaires qui ne les regardent pas : le témoignage d'un Musulman ne peut, dans aucun cas, être balancé par celui de plusieurs Juifs ou Chrétiens.

Tournefort s'est trompé, lorsqu'il a dit que l'on pouvait appeler à Constantinople de la sentence d'un cadi : les Européens jouissent seuls de cet avantage, lorsque la somme en litige excède 4000 aspres ou à peu près la valeur de 66 fr., en supposant la piastre à 2 fr. Dans toutes les villes de la Turquie, le molla, le cadi et le simple naïb jugent sans appel : ils condamnent à des amendes, à des punitions corporelles, à la mort, sans que le coupable ou l'accusé puisse recourir à un autre tribunal.

Les Européens ont encore l'avantage de ne payer que le trois pour cent, au lieu du dix que paient tous les habitans du pays; mais on sent bien qu'un juge, toujours prêt à recevoir de l'argent de l'une des parties, ne peut se résoudre à donner gain de cause à un Européen, s'il ne lui promet auparavant le dix pour cent, et même un présent calculé sur l'importance du procès.

Les négocians répugnent en général à porter leurs contestations à la capitale, parce qu'ils ne veulent pas s'éloigner du lieu de leurs occupations, et parce qu'ils se méfient assez souvent de la probité

et du zèle des drogmans chargés, dans ce cas, de présenter leur affaire à l'audience du visir et d'en poursuivre le jugement. Ils aiment mieux faire des sacrifices qui nuisent au commerce en général, parce que le mal-honnête homme qui trompe avec impunité, trouve bien souvent des imitateurs : d'où il suit que la confiance se détruit, le crédit devient plus rare, et les opérations de commerce diminuent ou présentent beaucoup plus de difficultés.

La formule observée dans tous les cas par les gens de loi, consiste à l'exposition pure et simple du fait, présenté au juge par un de ses écrivains : la réponse qu'il met au bas en peu de mots, n'est que l'application de la loi. La sentence prononcée dans un mékemé se nomme *ilam*, et l'ordre intimé à une personne de se rendre au tribunal, de payer telle somme, d'aller en prison, etc. se nomme *murasselé*.

Les muftis de provinces assistent souvent aux mékemés, et sont consultés dans les matières purement religieuses et dans les affaires d'une haute importance; mais c'est toujours le juge ordinaire qui prononce l'ilam.

Il y a divers tribunaux dans les quartiers reculés et dans les faubourgs de Constantinople, où un naïb juge sans appel tous les procès qui se présentent. Chacun a le droit néanmoins de porter son affaire directement chez le stambol-éfendi, molla ou juge de Constantinople, ou chez le kadilesker de Romélie : mais un grand nombre préfèrent de la porter au *divan* du grand-visir, c'est-à-dire, à la Porte, ou à l'*arzodassé*, c'es-tà-dire, à la chambre d'audience du grand-visir, quoique, dans ces deux derniers cas, ce soit le kadilesker de Romélie qui prononce le jugement : celui de Natolie est présent sans prononcer; il est simplement consulté dans les affaires un peu épineuses.

Ce qui détermine à porter une affaire dans les deux tribunaux du grand-visir, c'est que les faux témoins redoutent d'y venir, attendu qu'interrogés en sa présence, il peut les envoyer en prison, leur faire donner des coups de bâton, et même leur faire couper les poignets s'il s'aperçoit qu'ils rendent un faux témoignage, tandis que les juges n'en ont pas le droit, et qu'ils se voient forcés quelquefois

quelquefois à prononcer leur sentence d'après la déposition des témoins, malgré la conviction qu'ils ont de leur mauvaise foi.

Les deux kadileskers assistent le vendredi seulement au divan et à l'arzodassé du grand-visir. Le stambol-éfendi et les mollas de Galata, de Scutari et d'Éyoup y assistent le mercredi, et jugent, comme les deux autres, premiérement à l'arzodassé et ensuite au divan. Le stambol-éfendi prononce les sentences ce jour-là, comme le kadilesker de Romélie les prononce le vendredi.

Chaque juge, dans son département, fait remplir par un de ses écrivains les fonctions de *cassam*, qui consistent à se présenter chez tous les défunts pour apposer les scellés, faire l'inventaire de l'hoirie, et la distribuer aux héritiers de droit, suivant les lois ou suivant les intentions du testateur.

Lorsqu'il meurt un pacha ou tout autre agent du gouvernement, ses biens appartiennent de droit au trésor public, parce que la loi suppose que ces biens proviennent des deniers publics ou des extorsions faites sur le peuple; ce qui est presque toujours vrai en Turquie. Le sultan envoie un capidgi-bachi ou un de ses pages, pour en faire le recouvrement; mais il ne touche jamais au mobilier, aux bijoux et aux propriétés qui appartiennent aux femmes. Il accorde même assez souvent une partie des biens aux enfans, en récompense des services du père; et quelquefois il leur abandonne le tout, lorsque la succession suffit à peine à leurs besoins. A la mort du reys-éfendi Raschid, arrivée l'an 6, peu de tems avant notre départ de Constantinople, sultan Selim s'est contenté de prendre un riche cangear (1): il a abandonné à la famille la somme de 30 bourses (30,000 fr.) que Raschid devait à la monnaie, et lui a fait de plus un présent de 80 bourses (80,000 fr.), en reconnaissance des services, du zèle et des talens de ce ministre.

Il arrive fréquemment qu'il se fait un arrangement, par lequel les parens du défunt conservent toutes les propriétés qu'il avait,

(1) Grand couteau que les Musulmans portent à la ceinture, dont la poignée est en argent, en or, en ivoire, en jaspe, en corail, enrichie d'émeraudes, de rubis, de diamans.

moyennant une somme d'argent versée au trésor public ; et souvent, par ce même arrangement, le fils succède à l'emploi du père.

Lorsqu'un agent du gouvernement a fait agréger au corps des ulémas un ou plusieurs de ses fils, les propriétés qu'il a fait passer sur leur tête, les acquisitions qu'il a faites en leur nom, leur appartiennent, et le fisc les respecte toujours. Quant aux mollas et aux cadis, ainsi que nous l'avons dit plus haut, par une prérogative attachée à leur corps, tous leurs biens sont transmis intacts à leurs enfans ou à leurs héritiers, quel que soit leur état ou leur rang dans la société.

Cette prérogative, attachée au corps des ulémas, devrait nécessairement, dans quelques générations, accumuler des richesses immenses entre les mains de quelques particuliers, si le fils suivait la carrière du père, et bornait son ambition à occuper les places éminentes, lucratives et honorables de la magistrature ; mais presque tous, dans la vue d'obtenir une plus grande considération, un pouvoir plus étendu, dédaignent les emplois de leur père, et sollicitent des places de ministre, de pacha, qu'ils obtiennent presque toujours au moyen de leurs richesses. Devenus alors agens du gouvernement, toutes leurs propriétés rentrent, à leur mort, dans le trésor public, et les enfans se trouvent à la merci du sultan.

Un Musulman ou tout autre sujet, qui ne possède aucune place administrative ou militaire, est maître de ses propriétés et les transmet à ses héritiers : il peut disposer, s'il veut, du tiers de ses biens lorsqu'il a des enfans ou des parens, et de la totalité lorsqu'il n'en a point. S'il meurt sans testament et sans héritiers naturels connus, le *beitulmaldgi* ou fermier des biens casuels fait vendre les effets, meubles et immeubles, dont le *eassam* prend note, et s'empare de leur produit au nom du fisc. S'il se présente, quelque tems après, un héritier qui peut constater au mékemé sa parenté, le *beitulmaldgi* est obligé de restituer les biens du défunt. Il y a, pour les petites successions, des fermes particulières, réunies, dans les provinces, aux autres droits des pachas, mutselims ou vaivodes. Constantinople, à cause de son étendue, a un fermier particulier pour cet objet ; mais si la succession excède 2500 piastres

(5,000 fr.), le fermier n'a pas le droit de se l'approprier; elle est versée directement dans le trésor public.

Il y a quatre cas où l'hérédité ne peut pas avoir lieu : c'est lorsqu'il y a, 1°. diversité de religion; 2°. diversité de pays; 3°. esclavage; 4°. assassinat ou empoisonnement.

1°. Un Chrétien, un Juif, un Musulman, ne peuvent pas hériter les uns des autres. Un père et ses fils, deux frères, de religion différente, ne peuvent pas se transmettre leurs successions. Les Grecs et les Arméniens, schismatiques ou romains, étant regardés par la loi, comme Chrétiens, peuvent se succéder.

2°. Par diversité de pays, on entend pays musulman et pays non musulman. Un homme chargé d'une mission par le gouvernement, ou absent pour affaires de commerce, sans intention de s'expatrier, n'est pas exclu du droit d'hériter.

3°. Un esclave ne peut pas hériter de son patron, tant qu'il est dans l'état d'esclavage.

4°. On ne pourrait hériter de son parent que l'on aurait tué ou empoisonné, quoique l'on fût absous de ce crime.

CHAPITRE XVII.

Des pachas, vaivodes et mutselims. Des beylers-beys, sangiaks-beys, zaïms et timariots. Des janissaires, spahis et autres gens de guerre. Limites des pouvoirs du sultan et des pachas.

Si le pouvoir judiciaire réside, en même tems que le pouvoir religieux, entre les mains des ulémas, les pachas réunissent le pouvoir militaire et le pouvoir administratif : ils sont gouverneurs, commandans militaires et intendans de leurs provinces; et, par un abus infiniment préjudiciable aux intérêts du peuple, la plupart d'entr'eux réunissent en même tems la ferme générale des impôts. Le pacha à trois queues est investi d'une très-grande autorité; il a, comme le sultan qu'il représente, le droit terrible de punir de mort tous les agens qu'il emploie, sans autre formalité que celle de rendre compte au sultan des motifs qui l'ont déterminé à cet acte de justice, de sévérité ou de rigueur. Il entretient un état militaire plus ou moins nombreux, suivant la position et les revenus du pachalik, et marche à la tête de la force armée de tout son département lorsqu'il en est requis par le souverain, ou lorsque la frontière est menacée. Il veille à la répartition des impôts, à la réparation et à l'entretien des édifices publics, des forteresses, etc.

Le pacha à deux queues n'a pas un pouvoir si étendu ni un département si considérable : il ne peut faire mourir personne sans un jugement légal; il est, comme l'autre, chef de la force armée de son département; mais lorsqu'il entre en campagne, il est obligé de réunir ses étendards à ceux d'un pacha à trois queues, et de marcher sous ses ordres.

Le mutselim est un vice-gouverneur, un lieutenant de pacha : il jouit dans son arrondissement, de tous les droits que lui donne le pouvoir de l'exécution; il est chef de la force armée, mais il

est soumis en tout au pacha dont il dépend et dont il reçoit les ordres.

Le vaivode est gouverneur d'une petite province ou d'une ville qui, ne faisant point partie d'un pachalik, est quelquefois l'apanage d'une sultane, du grand-visir, du capitan-pacha ou de tout autre grand officier de l'Empire. Il jouit de toutes les prérogatives d'un pacha à deux queues, mais il occupe un rang inférieur. Lorsqu'il est requis de marcher à la tête de la force armée de son département, il joint ses drapeaux à ceux d'un pacha à trois queues. Les uns et les autres sont chargés de faire exécuter dans leurs provinces les sentences que prononcent les juges.

Dans les îles de l'Archipel, le Musulman ou le Grec chargé simplement par la Porte de la levée de l'impôt et de la police du lieu, est également désigné sous le nom de vaivode.

On donnait autrefois indifféremment aux gouverneurs de provinces les noms de pacha et de *beyler-bey* : ce dernier aujourd'hui est réservé aux pachas de Manastir et de Cutayé : ils ont la prééminence sur les autres pachas, et commandent ordinairement les troupes que l'on met en campagne. Le beyler-bey de Manastir a sous ses ordres les troupes européènes, et le beyler-bey de Cutayé celles d'Asie. Ils sont néanmoins subordonnés au grand-visir lorsque celui-ci prend le commandement général des armées.

Un pachalik est divisé, quant à la partie militaire, en un certain nombre de districts nommés *sangiaks* ou *étendards*. Les janissaires, les spahis, les zaïms et les timariots du district sont obligés, en cas de guerre, de se réunir sous les drapeaux du commandant militaire, nommé *sangiak-bey*, et d'attendre les ordres du pacha de la province, pour marcher à l'ennemi, punir quelque rebelle ou soumettre quelque province révoltée.

A mesure que les Turcs chassaient les Grecs de l'Asie mineure et de l'Europe, et s'établissaient sur leur territoire, ils créaient une sorte de féodalité non moins oppressive que celle dont nos ancêtres ont eu si long-tems à souffrir. Maîtres, suivant leurs usages, de la fortune, de la liberté et de la vie des peuples qu'ils avaient vaincus, les sultans disposèrent à leur gré, après la victoire, des terres qu'ils

venaient de réunir à leur Empire : ils en concédèrent à perpétuité, sans redevance, quelques portions auprès des villes et dans leur enceinte, aux officiers et aux soldats dont ils voulaient récompenser le zèle et la bravoure : ils en destinèrent un assez grand nombre au culte religieux ; ils en réservèrent, comme apanage, pour les grands emplois administratifs et judiciaires ; ils érigèrent les autres en seigneuries, sous les noms de *zaïm* et de *timar*, pour être données à vie, comme récompenses et encouragemens militaires.

Presque tous les riches Grecs furent dépossédés de leurs propriétés : la plupart des hommes opulens furent impitoyablement massacrés et leurs biens confisqués. Quant aux terres divisées en petites portions, quelques-unes furent la proie du vainqueur, les autres restèrent entre les mains de leurs anciens propriétaires, avec la faculté pour tous de les transmettre à leurs héritiers, de les vendre et de les échanger ; mais elles furent grevées d'une redevance annuelle ; savoir, d'un cinquième des produits pour les rayas ou infidèles, et d'un septième seulement pour celles qui échurent aux Musulmans.

Ceux qui possèdent un zaïm ou un timar, sont honorés du titre d'aga : ils sont tenus à un service militaire personnel, et obligés d'emmener avec eux, à la guerre, un ou plusieurs *gébélis*, cavaliers ou fantassins, armés et équipés suivant le revenu et l'étendue de la seigneurie. Le timar ne diffère du zaïm qu'en ce qu'il est de moindre valeur, et que l'aga qui le possède, n'arme pas autant de cavaliers et de fantassins que l'autre.

Le nombre des zaïms, dans la Turquie européène, est de neuf cent quatorze, et celui des timars est de huit mille trois cent cinquante-six. On en compte à peu près un pareil nombre en Asie ; ce qui fournit, avec les gébélis, une milice de plus de soixante mille hommes plus instruits et plus aguerris que les spahis et les janissaires. Cette milice a fait pendant long-tems la principale force de l'Empire othoman : c'est à elle principalement que les premiers sultans ont dû les succès étonnans de leurs armes, et les progrès rapides qu'ils ont faits en peu de temps en Asie, en Europe et même en Afrique.

A la mort d'un ziamet ou d'un timariot, le sultan doit retirer une année de revenu de la seigneurie, et la céder néanmoins de nouveau au fils d'un aga, d'un spahis ou de tout autre militaire, à celui surtout qui, par quelqu'action d'éclat, s'est signalé dans une bataille; qui le premier est monté à l'assaut, a pénétré dans les retranchemens ennemis, a tué un grand nombre d'infidèles ou contribué à les mettre en déroute. Mais depuis que les sultans préfèrent aux fatigues de la guerre, aux dangers des combats, la tranquillité de leur sérail, les plaisirs de leur harem; depuis surtout qu'une basse et mal-adroite cupidité a fait mettre à l'enchère les places destinées autrefois à la valeur et au mérite, les seigneuries sont devenues le patrimoine des riches et des intrigans. Le courage du soldat n'a plus été stimulé que par l'espoir du pillage, celui de faire des prisonniers ou d'obtenir quelques pièces de monnaie que le général fait quelquefois distribuer après la bataille, à ceux qui ont apporté des têtes ennemies. C'est ainsi que les meilleures institutions dégénèrent; c'est ainsi que le Musulman, autrefois intrépide et valeureux, n'est plus qu'un vil pillard ou un féroce assassin; c'est ainsi que les armées othomanes, si redoutables à leurs ennemis, sont devenues un objet de mépris ou de pitié, et que ce vaste Empire n'existerait déjà plus si quelques puissances européènes n'étaient pas intéressées à le maintenir.

L'aga obtient aujourd'hui, de son vivant, avec assez de facilité, la concession de la seigneurie dont il jouit, en faveur d'un ou de plusieurs de ses fils, moyennant une somme d'argent inférieure à celle qui se paie lorsqu'elle est à l'enchère; mais s'il néglige cette précaution, à sa mort son fils est évincé s'il ne couvre l'enchère des concurrens, ou si, fortement protégé, il ne paie au moins le prix offert par un autre.

La plupart des agas, peu accoutumés aux fatigues de la guerre et aux privations qu'elle nécessite, se dispensent depuis long-tems, sous divers prétextes, du service militaire: ils trouvent toujours les pachas et les sangiaks-beys disposés à recevoir un présent de leur part, et à leur accorder l'exemption qu'ils demandent. Ils se font souvent remplacer par quelque volontaire, ou s'ils joignent eux-

mêmes leurs drapeaux, ils ne manquent pas de prétextes pour les quitter avant la fin de la campagne et retourner dans leurs foyers.

Les cultivateurs sont libres et indépendans, moyennant la redevance à laquelle ils sont soumis; ils peuvent établir telle culture qu'ils jugent la plus convenable à leurs intérêts, sans que l'aga ait le droit de les inquiéter; mais trop souvent celui-ci abuse de son crédit, de ses richesses, et surtout de la police qu'il exerce dans son village. Il exige, la verge à la main, pour les terrains particuliers qu'il possède, le travail gratuit des cultivateurs : il se fait vendre les denrées, le vin excepté (1), au prix qu'il détermine lui-même; il fait les avances du karatch (2) à un intérêt extrêmement usuraire; il tourmente, en un mot, de mille manières les Grecs, les Arméniens et les Juifs de son village; mais il est plus réservé vis-à-vis les Musulmans, parce que les plaintes de ceux-ci sont toujours plus favorablement écoutées, parce qu'il serait infailliblement dépossédé et même plus sévérement puni si tous les Turcs du village, protégés ou soutenus par quelque ennemi puissant de l'aga, se soulevaient à la fois et demandaient justice.

Il y a dans tout l'Empire deux sortes de troupes organisées, l'une de cavalerie et l'autre d'infanterie, les spahis et les janissaires. Les premiers sont répandus dans les villes, et plus particuliérement dans les campagnes : ils sont presque tous mariés et domiciliés; ils exercent divers états ou se livrent quelquefois à la culture des terres; ils reçoivent une paye journalière, ont leurs officiers, et se réunissent au premier ordre, armés, équipés, sous les drapeaux de leur arrondissement.

Les spahis sont plus anciens que les janissaires : ils ont une paye plus forte, et sont censés être des fils de Musulmans dans une certaine aisance; ils combattent sous les mêmes enseignes que les ziamets et les timariots, et devraient leur succéder dans la possession

(1) Il est défendu aux Musulmans de faire du vin, d'en boire et d'en acheter.

(2) Capitation ou imposition personnelle à laquelle les non-Musulmans sont soumis.

de

de leurs fiefs si l'on respectait davantage les réglemens des premiers sultans, ou si l'on consultait un peu plus l'intérêt national.

Sous les premiers sultans, les spahis formaient la principale force des armées othomanes. Presque toujours sous les drapeaux, familiarisés aux exercices militaires, endurcis aux fatigues de la guerre, stimulés par l'intérêt, la gloire, le fanatisme religieux et par l'exemple du sultan, il n'est pas surprenant que rien ne résistât à leurs armes, et que les Grecs, amollis par le luxe et les richesses, uniquement occupés d'intrigues et de questions théologiques, ne fussent aussitôt soumis que vaincus.

Sous le règne d'Amurat Ier. on commença à prélever un cinquième de tous les prisonniers pour en former un nouveau corps de troupes d'infanterie, sous le nom de *yenitcheri*, janissaires, ou nouvelle milice. Les besoins de la guerre ensuite firent paraître une autre loi qui incorporait à ce corps un dixième des enfans des Chrétiens, et qui fut en vigueur jusqu'au règne d'Amurat IV. Sous celui de Soliman Ier. il y avait déjà cent soixante-une *odas* (1) de janissaires à Constantinople, dont chacune contenait depuis trois jusqu'à cinq cents hommes.

On ne reçoit à présent, dans cette milice, que des Musulmans: elle est répandue et organisée dans toutes les villes. Ceux qui s'y font inscrire, reçoivent une paye journalière, et joignent leurs drapeaux toutes les fois qu'ils en sont requis. Dans les grandes villes et dans les forteresses, ils sont divisés par chambrées; ils sont soumis à des patrouilles, à diverses expéditions, à la garde des portes, etc. La plupart sont mariés, domiciliés, et exercent divers états. Ceux-ci renoncent à tout avancement, et se dispensent ordinairement, sous divers prétextes, de joindre leurs drapeaux.

Beaucoup de personnes riches, dans les villes, s'enrôlent parmi les janissaires, dans la vue seulement d'être plus efficacement protégés, et de jouir de tous les priviléges attachés à ce corps. Ils ne reçoivent point de paye, et se dispensent facilement, moyennant quelque argent, de tout service militaire.

(1) Oda, chambrée ou compagnie.

Le commandant-général de cette troupe se nomme *janissaire-aga;* il réside à Constantinople, et, quoiqu'il jouisse d'un grand pouvoir et d'une grande considération, il a un rang inférieur à celui de pacha. Dans la plupart des villes où résident les pachas à trois queues, il y a pareillement un janissaire-aga, général divisionnaire des troupes à pied de toute la province. Il est soumis au pacha, dont il reçoit et exécute les ordres.

Pendant plusieurs règnes, le fanatisme religieux, l'espoir du pillage, la présence du souverain ont rendu les janissaires extrêmement redoutables. Ils couraient aux armes avec joie, avec empressement, toutes les fois que l'étendard de Mahomet était déployé, et qu'il était question de faire la guerre aux infidèles; mais depuis que la tactique européène a fait des progrès que l'ignorance des Turcs n'a pu ou n'a voulu suivre, et depuis surtout que les liens de cet Empire sont rompus ou relâchés, l'ardeur guerrière des janissaires s'est bien amortie. Cette troupe, si long-tems formidable, n'est plus qu'un amas informe d'ouvriers, de marchands, de cultivateurs, de bateliers, sans discipline, sans courage, toujours prêts à déserter ou se mutiner contre les chefs.

On a formé depuis quelque tems un corps d'infanterie de plus de trente mille hommes, sous le nom de *topchis* ou canoniers. Répandus dans la capitale et dans le reste de l'Empire, ils reçoivent une paye modique, et sont obligés de joindre leurs drapeaux lorsqu'ils en reçoivent l'ordre.

Indépendamment des autres corps de troupes, tant à pied qu'à cheval, qu'on lève en tems de guerre, ou que les pachas gardent à leur service, on distingue les *sélictars*, troupe de cavalerie, moins nombreuse, moins répandue que celle des spahis, et les *délis* ou *délibaches* (1), volontaires à cheval au service des pachas. Ces délis sont braves, déterminés, entreprenans, toujours prêts à exécuter les ordres de leur maître dans les expéditions qu'il ordonne, dans les extorsions qu'il fait faire. Ils le suivent à la guerre, font l'office de troupe légère, combattent sans ordre, sans discipline:

(*) Déli, en turc, signifie *fou*, et délibache, *tête folle*.

ils arrêtent et ramènent au combat les fuyards, et se précipitent souvent dans les rangs ennemis, avec une audace qui étonne et qui détermine quelquefois la victoire en leur faveur.

Lorsqu'un pacha est disgracié ou qu'il renvoie, pour quelque motif, ses délibaches, comme ils se trouvent sans paye et sans ressources, ils commettent alors les plus horribles brigandages; ils se répandent dans les champs, dans les villages, et même dans les villes; ils volent indistinctement, mettent tout à contribution, arrêtent et dépouillent les caravanes, jusqu'à ce qu'ils soient appelés auprès de quelqu'autre pacha ou qu'une force imposante les ait mis en fuite et dispersés.

Dans l'Empire le plus despotique, la volonté du souverain est limitée, circonscrite ou entravée par des lois et des usages qu'il ne peut méconnaître sans danger : tel est l'Empire othoman. Comme successeur des califes, le sultan réunit en lui tous les pouvoirs; il est souverain absolu, législateur, pontife et chef suprême de la religion : il peut créer, changer et modifier, selon son desir ou son caprice, les lois de l'État : il établit les impôts et les taxes qu'il juge nécessaires : il dispose à son gré de toutes les places éminentes, administratives et militaires, religieuses et judiciaires de l'Empire : il est le maître de la vie et de la fortune de tous ses officiers et de tous les agens qu'il soudoie; cependant il trouverait des obstacles insurmontables s'il touchait aux lois fondamentales déposées dans le livre du prophète, et même à la plupart de celles qu'un usage immémorial a rendues pour ainsi dire aussi sacrées que les autres. En établissant des impôts, il a l'attention de ne pas trop charger le peuple, toujours prêt à manifester son indignation, à se soulever, à demander la tête du visir, à déposer le sultan et à se porter à toutes sortes d'excès. Il respecte ordinairement, dans la nomination des gens de loi, le grade et l'ancienneté de service, parce qu'il craindrait d'irriter et de révolter le corps auguste et redoutable des ulémas : enfin, il ne peut légalement faire mourir un simple particulier ni usurper ses biens, sans un jugement préalable, sans une sentence des gens de loi.

Il est arrivé cependant plus d'une fois que le grand-seigneur, le

visir, le capitan-pacha, les pachas à trois queues, ont fait mourir des citoyens sans jugement; mais ces cas sont rares et ne sont pas sans danger. L'histoire de ce peuple présente une foule d'exemples de sultans et de visirs tués ou déposés pour des injustices et des vexations un peu trop révoltantes. Les plaintes du peuple ont souvent forcé le sultan à sacrifier à sa propre sûreté un ministre, un favori, dont les crimes quelquefois n'ont été qu'une aveugle soumission aux volontés de leur maître.

La présence du souverain, une plus grande masse de lumières, une population immense, le partage du crédit, de la faveur, du pouvoir, font que le despotisme, à Constantinople, n'est pas aussi calamiteux, aussi terrible que dans les provinces, parce que le sultan surveille ses ministres, parce que le peuple se ligue et se révolte avec succès contre ses oppresseurs, parce qu'il trouve presque toujours un appui dans la jalousie, l'ambition ou la probité de quelque homme puissant. Mais un pacha dans sa province, loin des regards du souverain, maître de toute la force armée, investi de pouvoirs presque illimités, trouve rarement dans le tribunal de justice, dans l'assemblée des notables et dans les entreprises du peuple, une digue assez forte pour être renfermé dans les bornes de ses devoirs.

Trop souvent le pacha, par son courage, son audace et son crédit, parvient à faire taire le juge et les hommes de bien, à paralyser les bonnes intentions du divan, et faire trembler le peuple qu'il opprime: trop souvent aussi les obstacles que les lois opposent sagement à son ambition, à sa perversité, restent sans effet par la connivence du juge prévaricateur, du divan chargé de veiller aux intérêts du peuple: alors les violences et les injustices n'ont plus de bornes, surtout si le pacha est puissamment soutenu près la Porte, et s'il a à son service un grand nombre de *délibaches* toujours prêts à exécuter ses ordres et à le défendre en cas d'attaque. Cependant lorsque les injustices excitent une indignation trop fortement prononcée, le pacha tâche de l'appaiser en désavouant l'officier exécuteur de ses ordres, en l'éloignant et même en le faisant mourir. Ce sont les Chrétiens qui ont toujours le plus à

souffrir, parce qu'ils ne sont pas soutenus comme les Musulmans, et qu'ils font parvenir plus difficilement au pied du trône leurs justes plaintes. Les Grecs, les Arméniens, les Juifs, forment entr'eux des corporations dont les chefs font quelques efforts pour faire cesser les vexations d'un gouverneur, pour le faire rappeler ou punir; mais trop souvent leurs réclamations restent sans effet, ou n'aboutissent qu'à rendre leur sort encore pire.

L'impunité des pachas est telle depuis quelque tems, que la plupart se sont permis de monter un état militaire puissant qui exige des dépenses considérables, bien au dessus du produit légal de leurs pachaliks. Les vexations ont augmenté en proportion des personnes qu'ils avaient à entretenir; ils ont, à force d'argent, obtenu de la Porte la réunion de tous les emplois de la province; ils sont *mouhassils* ou fermiers-généraux; ils se sont fait confirmer chaque année dans leurs places, et quelques-uns ont fini par acquérir des richesses si considérables et une telle autorité, que le sultan ne peut venir à bout de les déplacer ou de les faire mourir. Mais cet état violent doit nécessairement avoir un terme : les habitans des campagnes, excédés d'impôts, inquiétés dans leurs fortunes, menacés dans leur vie, abandonnent insensiblement les terres qui ne peuvent plus les nourrir; ils vont dans les grandes villes chercher le repos qu'ils ont perdu dans leurs chaumières, et les moyens de vivre qu'ils ne trouvent plus dans la culture de leurs terres. Cependant le pacha exige les mêmes rétributions, et oblige ceux qui restent, de payer pour ceux qui se sont enfuis : d'où il suit que tous les habitans disparaissent bientôt, et que le village est à jamais abandonné. Il n'est aucune partie de l'Empire un peu éloignée de la capitale, qui ne présente l'aspect de la dévastation la plus complète, qui n'offre de grandes plaines sans cultures, des hameaux, des villages détruits, sans habitans.

Il n'est pas surprenant que les gouverneurs de provinces ne négligent aucun moyen de pressurer le peuple, lorsqu'ils ont été obligés d'acheter chérement ce droit, lorsqu'ils savent qu'ils ne peuvent se maintenir dans leur place ou en occuper d'autres sans faire de nouveaux sacrifices pécuniaires, lorsqu'en un mot le

souverain vend toutes les places éminentes, et qu'à son exemple les ministres et les hommes qui disposent de quelque emploi, ne le donnent qu'au plus offrant. Par un ancien usage que la méfiance a sans doute introduit, chaque place importante n'est concédée que pour un an : il faut un nouveau firman pour y être maintenu. Les pachas surtout, dont le pouvoir étendu donne les moyens de se soustraire à l'autorité souveraine, doivent être changés régulièrement chaque année, et le sultan manque rarement à cet usage lorsqu'il le peut ; mais le pacha de son côté, sachant que l'or, en Turquie, peut faire absoudre les crimes les plus grands, oublier les concussions les plus révoltantes, les condamnations les plus arbitraires, se hâte d'en amasser ; et s'il joint à sa criminelle ambition, du courage, de l'audace et des talens, il obtient avec les trois queues, un pachalik éminent : il tâche alors de se maintenir dans son poste, en empêchant d'une part, que les plaintes sur sa conduite ne parviennent au trône, et de l'autre en remplissant scrupuleusement les engagemens qu'il a contractés envers le fisc ; mais s'il parvient, comme les pachas de Scutari, de la Palestine, de Bagdad et tant d'autres, à étendre son gouvernement et le rendre assez productif pour avoir une armée, il oblige le souverain à le ménager, à le confirmer chaque année dans son pachalik, à ne conserver que les apparences du pouvoir. Il est vrai que, dans ce cas, le sultan emploie ses deux grands moyens, la ruse et la patience ; il expédie secrétement et sous divers prétextes, des *capidgis* auprès du pacha dont il veut se défaire : si celui-ci n'est pas assez méfiant pour empêcher tout homme suspect de l'approcher de trop près, il reçoit le coup mortel, et le capidgi montre à l'instant le firman du grand-seigneur, que tous les assistans baisent à leur tour avec respect, et placent sur leur tête en signe de soumission.

Ce qui retarde la ruine totale de la plupart des provinces, ce sont les *ayams* (mot arabe qui signifie *œil*), dont l'emploi est de veiller à la sûreté et à la fortune des particuliers, au bon ordre et à la défense de la ville, de s'opposer aux entreprises injustes des pachas, aux avanies des gens de guerre, et de concourir à la juste répartition de l'impôt. Ce sont ordinairement les hommes réputés les

plus vertueux, désignés par le peuple, qui se chargent de cette honorable fonction : il y en a plusieurs dans les grandes villes ; un seul réunit ordinairement plusieurs villages dans les campagnes. Les ayams ne reçoivent d'autre récompense de leur zèle et de leurs peines, que la considération, presque toujours méritée, dont ils jouissent, et la satisfaction qu'éprouve l'homme honnête lorsqu'il est utile à ses semblables.

Les ayams appellent à leur divan les notables de la ville et les hommes de loi, pour discuter les objets d'un très-grand intérêt, pour rédiger avec eux les réclamations à faire au pacha, pour établir de concert les motifs de plainte qu'ils jugent nécessaire de présenter contre lui à la Porte.

Ce qui contribue encore dans les villes à la sûreté des individus qui ne sont point attachés au service militaire, et qui n'occupent aucune place émanée du gouvernement, c'est que presque tous les Musulmans, depuis le négociant jusqu'au dernier ouvrier, appartiennent à une corporation organisée, dont les chefs sont chargés de veiller aux droits de la communauté et des individus. Si un boucher, un vendeur de fruits, par exemple, sont attaqués par quelque homme puissant, l'affaire est portée au mékemé ou tribunal de justice. Les chefs se présentent pour défendre le particulier opprimé ; ils représentent que depuis telle époque cet homme est domicilié dans le quartier, qu'il a toujours mené une vie exemplaire, qu'il est bon Musulman, bon père, bon époux, et ils assistent à l'audition des témoins ; s'ils reconnaissent que l'accusé est réellement coupable, ils se retirent, et le livrent à la rigueur des lois : s'ils croient au contraire qu'il est innocent, ils le défendent avec courage, font intervenir, s'il le faut, la corporation entière, et l'oppresseur est ordinairement obligé de se désister de ses poursuites. Mais, dans les campagnes, le peuple n'a pas les mêmes moyens : il faut, dans ce cas, qu'il ait recours à ses ayams ou au *kiaya* du village, espèce d'officier municipal élu par le peuple, auquel aboutissent toutes les affaires de la commune, toutes les demandes d'argent, etc. : c'est ordinairement le plus riche ou le plus instruit du village, qui remplit gratuitement cette fonction.

On reproche peut-être avec quelque fondement, à la plupart des kiayas, de s'entendre avec les pachas, de faciliter les extorsions, et de s'enrichir presque toujours aux dépens de ceux qu'ils devraient défendre et protéger.

Les Juifs et les Chrétiens ont aussi des corporations organisées, dont les chefs font entendre souvent les plaintes des opprimés; mais il arrive rarement que l'accusation la plus injuste ne soit pas terminée par quelques sacrifices d'argent, à moins que l'accusé ne soit protégé par un ambassadeur, un consul européen, ou par quelque Turc puissant. Ces infortunés sont dans tout l'Empire, la vache que les Musulmans s'empressent de traire toutes les fois qu'ils en ont besoin.

CHAPITRE XVIII.

Du grand-visir. Du divan de la Porte et des membres qui le composent. Des kodjakians et des biens vacoufs.

La dignité qui marche de pair avec celle de mufti ou de cheik-islam, mais dont les pouvoirs sont beaucoup plus étendus, c'est celle de grand-visir ou de visir-azem. Lieutenant du sultan, au nom de qui il gouverne et dont il tient le sceau, investi de la plus grande autorité et chargé de tout le pouvoir de l'exécution, le visir peut abattre les têtes salariées qui s'opposent à la marche du gouvernement, qui mettent des entraves à son administration, qui n'obéissent pas à ses ordres ou ne les exécutent pas à son gré; il commande les armées en personne; il dispose des finances; il nomme ou fait nommer à tous les emplois administratifs et militaires : rien, en un mot, n'est étranger à ses pouvoirs, que l'interprétation de la loi confiée aux ulémas.

Mais plus le grand-visir est puissant, plus sa responsabilité est grande. Il est comptable, envers le souverain et le peuple, des injustices qu'il commet, du malheureux résultat de son administration, des concussions qu'il ne réprime pas; il est comptable surtout de la cherté inattendue des subsistances, des incendies trop fréquens, des défaites des armées : tous les malheurs de l'État lui sont attribués. Le glaive, toujours suspendu sur sa tête, le frappe également, soit qu'il déplaise au peuple, soit qu'il indispose le sultan.

Sourdement attaqué par ceux qui ambitionnent sa place, par ceux qu'il a mécontentés ou desservis, entouré de piéges, en butte à tous les traits, il est extrêmement rare qu'un visir vieillisse au poste périlleux qu'il occupe, s'il ne possède l'art difficile de faire trembler les grands, de se faire aimer du peuple, de se rendre

nécessaire au sultan. Combien en citerions-nous, que l'intrigue a déplacés ou fait périr, que le sultan a sacrifiés à sa propre sûreté ! Combien l'histoire ne nous offre-t-elle pas de visirs, dont la présomptueuse ignorance a causé les malheurs de l'État et hâté leur propre ruine !

Les autres ministres, obligés de conférer avec le grand-visir et de prendre ses ordres, font tomber sur lui seul la responsabilité attachée à leur administration, et les conseillers dont il est entouré, ne peuvent le sauver lorsque sa perte est résolue. Maître de suivre ou de rejeter leur avis, il ne lui reste ni prétextes ni excuses : c'est à lui seul à qui le souverain pouvoir est confié, c'est à lui seul à rendre compte.

La loi et les usages, ainsi que je l'ai dit à l'égard du sultan et des pachas, ont mis quelques entraves au droit qu'a le visir de punir de mort tous les agens, tous les salariés du gouvernement. Avant de faire tomber la tête d'un grand personnage de l'Empire, il doit auparavant avoir un ordre signé de la main du sultan; et lorsqu'il s'agit d'un militaire, il faut qu'il obtienne l'approbation des chefs.

Dans les courses fréquentes qu'il fait incognito dans la ville pour veiller au bon ordre, s'informer de l'état des comestibles, vérifier les poids, les mesures, et inspecter la conduite des agens préposés à la distribution des subsistances, le visir, accompagné d'un bourreau et de quelques officiers déguisés comme lui, fait arrêter et punir les coupables sur le champ : il requiert, s'il le faut, la garde du quartier; il fait donner la bastonade aux marchands qui vendent des alimens de mauvaise qualité; il fait clouer par l'oreille, contre la porte de la boutique, celui qui est trouvé avec de faux poids; il punit même de mort les récidives ou les malversations trop graves. Dans les incendies, il fait trancher la tête au voleur surpris en flagrant délit; mais, dans ces cas, la loi a prononcé d'avance la peine de mort. Chargé d'écouter les plaintes des particuliers, de faire rendre justice à tous, le visir ne peut, sous aucun prétexte, disposer légalement de la vie et de la fortune des citoyens. Ce n'est pas qu'il n'abuse trop souvent de son autorité; ce n'est pas qu'il

ne cède quelquefois à des conseils perfides, qu'il ne se laisse entraîner par des motifs de haine ou de vengeance, que la soif de l'or ne le porte à des actes arbitraires ; mais malheur à lui si les injustices sont trop révoltantes ! Lorsqu'il se met trop souvent au dessus des lois, le peuple à son tour les foule aux pieds, à moins que le sultan ne soit prompt à faire justice.

A la tête des armées, loin des regards du souverain, le pouvoir du visir est dégagé des formes qui le gênent quelquefois à la capitale, et il faut avouer qu'il a le plus grand besoin d'y déployer une très-grande sévérité. Les Musulmans, naturellement féroces, séditieux, ne peuvent être contenus que par la vue des supplices. Si les têtes des mutins, des pillards, des assassins ne tombent de tems en tems, bientôt l'armée n'offre plus que des bandes éparses de brigands qui dévastent, avec la même avidité, les provinces de l'Empire et celles des ennemis.

Les kadileskers ou juges ordinaires de l'armée ne la suivent que lorsque le sultan la commande en personne : un molla nommé à cet effet en remplit toujours les fonctions lorsque le visir en a le commandement. Il en est de même lorsqu'il est déféré à un pacha ; mais, dans tous les cas, la mort doit suivre immédiatement la connaissance du crime, et la sentence du juge n'est qu'une simple formalité.

Le grand-visir donne audience au public plusieurs jours de la semaine ; il écoute les plaintes des citoyens, admet ou rejette leurs requêtes, leur permet de plaider leur cause devant les kadileskers, le stambol-éfendi et les mollas de Galata, d'Éyoub, de Scutari, et leur fait administrer assez promptement la justice ; mais il n'est pas exact de dire qu'il la rende lui-même. A moins que ce ne soit une affaire de police ou que les réclamans et les coupables ne soient des agens du gouvernement, les sentences sont prononcées par les juges ordinaires : le visir les fait exécuter comme font les pachas dans les provinces.

Lorsque le grand-visir est obligé de s'absenter pour prendre le commandement des armées, le sultan nomme par intérim un caïmacan ou substitut qui en remplit les fonctions, qui est investi

de la même autorité, qui jouit des mêmes droits, mais non pas des mêmes revenus : son traitement est fixe, et les émolumens de la place appartiennent au visir, à qui le caïmacan doit en tenir compte. C'est ordinairement un pacha à trois queues qui est nommé à cette place éminente.

Il s'est opéré un changement très-remarquable dans le gouvernement depuis que Selim III a créé un nouveau conseil auquel sont soumis aujourd'hui tous les projets, auquel aboutissent toutes les affaires importantes, et d'où émanent toutes les résolutions et pour ainsi dire tous les actes du gouvernement. La responsabilité du visir doit avoir diminué avec son pouvoir : les malheurs de l'État, les calamités publiques ne peuvent lui être dorénavant attribués ; et si la première place de l'Empire othoman continue d'être amovible et chancelante, elle ne sera plus du moins accompagnée des mêmes dangers.

Le divan ou le conseil du grand-visir était formé autrefois de six visirs ordinaires ou pachas à trois queues, dont la réputation de sagesse et d'intelligence ne devait pas être équivoque. Le visir demandait leur avis lorsqu'il le croyait nécessaire. On admettait aussi à ce conseil, le mufti et les deux kadileskers lorsque la loi devait être consultée.

Peu de tems après son avénement au trône, Selim a composé ce conseil de douze personnes les plus distinguées par leur place. Le visir et le mufti en sont les présidens, l'un en sa qualité de lieutenant-général de l'Empire pour le temporel, l'autre comme vicaire du sultan pour l'interprétation et le dépôt des lois. Les dix autres membres sont le *kiaya-bey*, le *reys-éfendi*, le *tefterdar-éfendi*, le *tchélébi-éfendi*, le *tersana-émini*, le *tchiaoux-bachi*, deux *ex-reys-éfendi* et deux *ex-tefterdars-éfendi*.

Le kiaya-bey est, à proprement parler, le lieutenant du visir ; il en remplit momentanément les fonctions lorsque celui-ci vient à mourir. Toutes les affaires passent par ses mains avant d'arriver au visir, et tous les ordres émanés de la Porte reçoivent leur exécution par l'impulsion du kiaya-bey. Il est nommé par le grand-seigneur, sur la présentation du visir. Il est ordinairement entraîné

dans la disgrace de son chef, et s'il ne perd pas aussi fréquemment que lui la tête, sa fortune, dans ce cas, court toujours le plus grand risque. Quoiqu'il n'ait aucun grade militaire, on peut dire qu'il occupe la seconde place administrative de l'Empire, vu l'importance et la multiplicité de ses fonctions. Si le sultan est content de ses services, il reçoit, en quittant son emploi, la dignité de simple visir ou pàcha à trois queues. Il est rare qu'on ne lui donne que les deux queues en l'envoyant gouverner une province.

Le reys-éfendi est pour ainsi dire secrétaire-d'état, grand-chancelier de l'Empire, le chef des gens de plume, le ministre des affaires étrangères. Il signe tous les ordres de la Porte, qui ne concernent pas directement les finances et les opérations militaires; il traite avec tous les ministres européens qui se trouvent à Constantinople; en un mot, tout ce qui concerne les puissances étrangères et tout ce qui est relatif à l'administration intérieure, passe par le canal du reys-éfendi; mais il ne fait rien sans en faire part au visir et sans prendre ses ordres.

Le tefterdar-éfendi doit être regardé comme le ministre des finances; il reçoit le produit résultant de la vente des grands emplois, celui qui vient du renouvellement annuel des barats ou firmans qu'obtiennent les zaïms, les timariots et autres; le produit du karatch ou imposition personnelle sur les Juifs et les Chrétiens; le produit des domaines affermés, celui des douanes, etc. Il a un grand nombre de bureaux où sont versés les divers revenus de l'Empire, où se font les divers paiemens ordonnés par la Porte. Il y a à la tête de chaque bureau, un grand officier, des chefs et des commis pris parmi les kodjakians ou gens de plume, dont j'aurai occasion de parler plus bas.

On ne peut confondre ce ministre avec le khasné-vékili, eunuque noir, chargé de l'administration générale du trésor impérial intérieur, dans lequel sont versés les produits des confiscations et des hérédités qui servent à l'entretien du sérail. Les présens, les effets, les bijoux qui sont envoyés par les puissances étrangères, ceux acquis par les conquêtes, les drapeaux, etc. font partie de ce trésor.

Le trésor particulier du sultan est administré par le khasnadar-aga, un des pages de confiance. Ce trésor, grossi par les épargnes de la plupart des sultans, est alimenté par les bénéfices de la monnaie et par quelques confiscations.

La place de tchélébi-éfendi n'existait pas autrefois ; elle a été créée sous le règne de Selim III, en même tems que l'impôt sur le vin, les comestibles et la plupart des marchandises, telles que le coton, la laine, etc. Le produit de cet impôt, connu sous le nom de *nizam-djedit*, a été affecté aux nouveaux corps de troupes de canoniers, de bombardiers, d'artilleurs, de fusiliers que l'on a formés, aux bâtimens que l'on a construits pour eux, à la fonderie de canons, à la fabrication de fusils, aux affûts, etc. Le tchélébi-éfendi est le receveur-général de cet impôt, l'administrateur de ces fonds, l'inspecteur-général de ces établissemens, l'intendant des bâtimens.

J'ai dit ailleurs que le tersana-émini était le ministre de la marine.

Le tchiaoux-bachi est secrétaire-d'état ; c'est à lui qu'il faut s'adresser pour voir le grand-visir, pour être admis à son divan, pour plaider à son tribunal. Il a près de lui deux *teskeredjis* qui reçoivent les mémoires, les demandes, les requêtes des plaideurs et de tous ceux qui se présentent, et qui y font droit suivant l'ordre du visir.

Le capitan-pacha et le kiaya de la sultane Validé sont appelés aux conseils extraordinaires ; et quoiqu'ils ne soient pas membres ordinaires du conseil, ils sont consultés, et ont l'un et l'autre la plus grande influence dans les délibérations par le crédit que le premier conserve auprès de Selim, par celui que le second a obtenu auprès de la sultane-mère. Celui-ci est né pauvre en Candie. On le dit homme d'esprit et très-adroit : il possède surtout l'art de l'intrigue, et joint à des manières aisées, une figure aimable et prévenante.

Selim, occupé d'établissemens utiles, d'améliorations et de changemens nécessités par les circonstances critiques dans lesquelles il se trouvait à son avénement au trône, ne pouvait douter du succès

de ses entreprises en faisant émaner d'un conseil formé par les hommes les plus puissans et les plus éclairés de l'Empire, toutes les innovations qu'il voulait introduire, toutes les lois bienfaisantes qu'il voulait faire adopter. Pouvait-il soupçonner qu'en rendant les actes arbitraires moins fréquens, les grandes exécutions plus rares, en diminuant le pouvoir trop absolu, trop tyrannique du visir, en soumettant à la discussion toutes les opérations du gouvernement, en n'émettant aucune loi qu'elle n'eût pour ainsi dire reçu la sanction de son conseil, le crime deviendrait plus fréquent, l'ambition plus audacieuse, la rébellion plus difficile à réprimer, les armées de brigands plus nombreuses? Pouvait-il croire, en un mot, que l'influence des puissances étrangères serait plus grande, et qu'elle viendrait à bout d'arrêter toutes les mesures salutaires qu'il voulait faire adopter.

Ce conseil, malheureusement composé de membres ennemis entr'eux, jaloux les uns des autres, plus occupés d'eux-mêmes que du bonheur de l'État, est bien loin d'avoir rempli les intentions de Selim. On serait porté à croire, en le voyant tantôt dans l'inaction au milieu des dangers, et tantôt dans une route opposée à celle qu'il devrait suivre, que la plupart des membres, loin de seconder les desseins du sultan, travaillent au contraire à les faire échouer. Depuis sa création, la situation des affaires devient pire chaque jour; l'Empire est menacé d'une dissolution totale; les finances sont épuisées; un rebelle menace déjà de placer un étranger sur le trône. Il n'attend peut-être que le moment où le peuple sera préparé à cet événement extraordinaire et sans exemple dans les annales turques.

Si, au lieu d'établir un conseil trop vacillant, trop inepte où trop facile à corrompre, Selim avait pu confier l'autorité à un visir doué d'une intelligence rare, d'un esprit profond, d'un cœur pur, d'un courage ferme, d'une volonté inébranlable, il n'est pas douteux que tous ses projets n'eussent complétement réussi : l'Empire othoman eût repris peu à peu son rang parmi les puissances de la terre; il serait sorti du moins de cet état d'abjection et de nullité dans lequel il se trouve depuis plusieurs règnes : les troubles de

l'intérieur n'auraient pas eu lieu, les pachas rebelles seraient rentrés dans le devoir, et les janissaires les plus mutins auraient payé de leur tête le premier mouvement d'insurrection qu'ils auraient fait.

Il est bien difficile de prévoir comment l'Empire othoman sortira de la crise fâcheuse dans laquelle il se trouve. La France, si portée autrefois à le soutenir (1), voudra-t-elle empêcher que les puissances qui paraissent aujourd'hui défendre ses intérêts avec chaleur, ne lui fassent bientôt subir le sort de la Pologne, ou ne lui enlèvent du moins une partie de ses États ?

Les kodjakians ou gens de plume forment dans la capitale un corps nombreux, instruit et considéré: c'est l'état qui tient le milieu entre les militaires et les hommes de loi, et qui est devenu assez puissant depuis que les ulémas le sont un peu moins, depuis que le divan n'est presque composé que de gens de plume, et depuis que quelques-uns d'entr'eux obtiennent des fiefs, des grades militaires et des gouvernemens.

Presque tous les ministres, tous les employés aux diverses administrations de la capitale, aux douanes, aux mosquées; tous les chefs de bureaux, tous les secrétaires, tous les commis, tous les maîtres d'école; en un mot, tous les écrivains, depuis le simple *kiatib*, qui copie les livres, les placets, les mémoires, et celui qui s'applique à écrire purement et correctement la langue, jusqu'au reys-éfendi qui en est le chef, tous sont désignés par le nom de *kodja*, et font partie de cette espèce de corporation.

L'art de transcrire les livres nationaux et surtout le coran, forme la pépinière des gens de plume. Le nombre des copistes de ces livres est prodigieux dans la capitale. Les jeunes gens qui n'ont point de fortune et qui veulent embrasser cet état, après avoir appris à lire et à écrire dans les écoles, s'appliquent d'abord à copier et à vendre

(1) Les intérêts politiques et commerciaux qui ont uni si long-tems la France et l'Empire othoman, ont bien changé depuis notre établissement en Égypte, depuis surtout que cette colonie nous fait espérer un commerce plus avantageux que celui que nous faisions auparavant, et nous met à portée d'arrêter les prétentions qu'a l'Angleterre au commerce exclusif du Monde entier.

des

des livres : ils rédigent ensuite des placets, des mémoires pour ceux qui leur en demandent. S'ils montrent de l'intelligence, et s'ils acquièrent de l'instruction à ce métier, ils parviennent à se placer dans quelque bureau, et peu à peu, avec des protecteurs, de la conduite, de l'application et surtout de l'argent, ils parviennent aux premières places dans les bureaux, et aux premières dignités dans le ministère.

Les Musulmans doivent aux kodjas un grand nombre d'ouvrages très-estimés parmi eux, relatifs aux langues arabe et persanne, à la philosophie, à la morale, à l'histoire mahométane, à la géographie de leurs provinces ; et c'est parmi eux que l'on trouve ordinairement les hommes d'État les plus instruits et les plus capables d'administrer.

La crainte de priver de leur état ce grand nombre de copistes, l'opposition de presque tous les gens de plume puissans, le refus des gens de loi de laisser imprimer le coran et les autres livres de religion, et peut-être aussi l'aversion que montrent les Musulmans pour les pratiques et les arts des Européens, sont autant de motifs qui concourent à empêcher que l'imprimerie ne s'établisse chez eux d'une manière solide.

Les gens de plume sont qualifiés de *kodjas* ou d'*éfendis*. Ce dernier désigne un homme d'un rang plus distingué, celui par exemple qui est parvenu aux premières places, aux premières dignités. On donne aussi ce dernier titre aux gens de loi, aux imans des mosquées. *Éfendi* est le mot qui distingue les hommes de plume et de loi des officiers militaires, à qui on donne ceux d'*aga* et de *bey*.

La faveur accorde souvent les fiefs militaires aux gens de plume, peu propres en général aux fatigues de la guerre : les ministres et les autres grands personnages obtiennent aussi quelquefois les dignités de pacha à deux ou à trois queues, sans être en état de marcher à la tête des troupes de leurs provinces. Mais comme en Turquie on regarde plutôt si la place convient à l'homme que si l'homme est apte à la place, aucun éfendi ne se fait une délicatesse de briguer ces places importantes. Que leur importe de

n'avoir aucune connaissance militaire, pourvu qu'ils aient un rang plus distingué, une plus grande autorité, et qu'ils soient à portée d'acquérir de grandes richesses? Ils ne sont pas arrêtés non plus par le mépris que leur témoignent les gens de guerre, et par les sarcasmes fréquens qu'ils se permettent à leur égard, souvent même en leur présence.

L'administration des fondations pieuses, nommées *vakfs* ou *vacoufs*, occupe un grand nombre de gens de plume, et leur procure un état bien plus lucratif qu'honorable. La superstition, le zèle religieux et surtout la loi tyrannique des confiscations ont fait convertir en vacoufs une grande partie des propriétés. Sans parler de ces vastes domaines concédés au culte religieux, de ces villages, bourgs et contrées dont les produits sont affectés aux mosquées, un grand nombre de particuliers leur cèdent pendant leur vie ou leur lèguent après leur mort une partie ou la totalité de leur fortune. Mais, guidés plus souvent par des motifs d'intérêt que par un sentiment religieux, ils font donation de leur propriété, moyennant une somme modique qu'ils reçoivent de la mosquée et une redevance annuelle qu'ils se soumettent de lui payer. La jouissance reste au donataire jusqu'à l'extinction des héritiers de droit, dans un ordre désigné par l'acte.

L'intention du fondateur, dans ce cas, n'a d'autre objet que de mettre sous la sauve-garde de la religion, jusqu'à présent respectée par les sultans, une propriété qu'il est bien aise de conserver et de transmettre à ses enfans. Mais comme tôt ou tard, par le défaut d'héritiers, les biens vacoufs restent dévolus aux mosquées, si la loi n'arrête ces donations, ou si le gouvernement un jour ne se les approprie, presque tous les immeubles de l'Empire finiront par être affectés au culte religieux ou voués à des établissemens pieux.

Aucune fondation n'a lieu sans qu'il y ait un *mutevelli* ou administrateur et un *nazir* ou inspecteur, l'un pour l'emploi des deniers suivant l'intention du fondateur, et l'autre pour la surveillance et la vérification des comptes. Mais, dans un pays où il est si rare de trouver un homme qui résiste au desir de s'approprier

un argent qui lui passe par les mains, et dont il n'a à rendre compte qu'à sa conscience et à un inspecteur aussi fripon que lui, personne ne doute que le mutevelli et le nazir ne s'entendent entr'eux, ne partagent ce qu'ils peuvent soustraire, et ne s'approprient annuellement des sommes plus ou moins considérables, suivant l'importance des fondations qu'ils sont chargés d'administrer et de surveiller.

Peu satisfaits du droit qui leur est adjugé par le fondateur, ils croient pouvoir excuser leur criminelle conduite par l'inutilité des revenus qui excèdent l'emploi qu'on en doit faire, ou peut-être regardent-ils comme indifférent à l'esprit de la fondation de retenir pour eux cet excédant, au lieu de le distribuer aux pauvres, de faire des épargnes ou d'améliorer le capital.

La plupart des fondateurs, dans la double intention de transmettre à leurs héritiers un revenu certain à l'abri de la main rapace du fisc, et de ne point engraisser des administrateurs et des inspecteurs étrangers, nomment et désignent ces agens dans leur famille. Ils ont l'attention, s'ils tiennent au gouvernement, de disposer réellement des deux tiers du revenu de la propriété qu'ils établissent *vacouf*, sans quoi le gouvernement, qui reconnaîtrait l'intention formelle de le priver d'un immeuble dont il devait hériter, se l'approprierait en totalité, au préjudice même de la mosquée désignée par l'acte de donation.

CHAPITRE XIX.

Commerce d'exportation. Substances alimentaires. Bois de chauffage, de menuiserie, de charpente et de construction.

Le peu de confiance qu'inspire un gouvernement trop souvent injuste, le peu de solidité que présentent les fortunes des particuliers, la certitude de perdre son argent si l'homme à qui on le prête meurt avec un emploi, ou s'il est puni de mort pour quelque malversation vraie ou supposée ; la tyrannie qu'exercent partout ceux qui sont investis du pouvoir, la vénalité des tribunaux, la multitude innombrable de faux témoins, tout inspire en Turquie une telle méfiance dans les affaires de commerce, que l'homme ne prête son argent qu'à un très-gros intérêt, et ne livre ses marchandises à crédit qu'à un prix exorbitant. Très-souvent même aucune affaire n'a lieu si le créancier ne se trouve nanti auparavant d'un gage au dessus de la valeur de l'argent qu'il a prêté ou de la marchandise qu'il a livrée à crédit. L'intérêt de l'argent a dû s'élever en raison des risques que l'on avait à courir : il est ordinairement de huit à dix pour cent à l'égard des Européens, de quinze à vingt à l'égard des négocians musulmans, juifs, arméniens et grecs ; il est à trente, quarante et même cinquante pour cent à l'égard des Turcs qui appartiennent au gouvernement. On prête aux particuliers à vingt-cinq et trente pour cent ; mais on exige presque toujours dans les villes, des gages pour la sûreté de la créance.

La bonne-foi cependant n'est pas entiérement bannie de l'Empire othoman. Les négocians européens savent que l'homme de campagne remplit presque toujours sans difficulté les engagemens qu'il a contractés, que l'homme d'affaire est ordinairement esclave de sa parole, que le marchand manque rarement de s'acquitter à

l'échéance des paiemens. Si la probité seule est le mobile des premiers, les autres sont jaloux de conserver une réputation sans tache qui augmente leur crédit, multiplie leurs opérations, et facilite toutes les affaires qu'ils entreprennent.

C'est avec les pachas et les grands que l'on doit éviter de traiter autrement qu'avec du comptant, parce que ce sont eux qui montrent le plus de mauvaise foi, et qui abusent presque toujours de leur autorité. Autant on peut être confiant avec l'homme simple qui écoute et suit le cri de sa conscience, avec le négociant toujours mu par l'intérêt qui lui ordonne de paraître honnête homme, autant il faut se méfier de l'homme puissant que l'intrigue a conduit aux premiers emplois, qui, sourd à la voix de l'honneur, croit pouvoir se soustraire aux regards de la justice.

Je n'établirai point ici de parallèle entre les diverses nations qui habitent le Levant et qui sont soumises à la domination othomane: les individus qui les composent, accusés d'être également cupides, également rusés, également fourbes, remplissent néanmoins leurs engagemens lorsqu'on a pris avec eux les précautions convenables. Si la probité ne les y porte, la crainte du moins les détermine, parce que les Turcs sont toujours là pour leur faire une avanie.

Quant aux Musulmans, on trouve en général chez eux plus de bonne-foi : on peut en général se fier davantage à leur parole. Nous les regarderions comme les plus probes et les plus estimables de tous s'ils ne se montraient injustes envers les sujets tributaires, si le mépris qu'ils ont pour eux ne les portait à violer à leur égard le droit des gens, à leur faire essuyer des humiliations et à les couvrir même assez souvent d'opprobres.

C'est au gouvernement seul, fondé sur une religion oppressive, qu'il faut imputer la fourberie des uns, la tyrannie des autres, les vices de tous. Les Grecs, les Arméniens et les Juifs, privés des droits de citoyen, exclus des emplois civils et du service militaire, étrangers à la religion sur laquelle tout est basé, obligés de racheter tous les ans leur tête par un impôt avilissant (1), menacés

(1) Le karatch.

sans cesse de perdre leur vie ou leur fortune, faibles et sans appui, ils ont appris, en venant au monde, à dissimuler, à céder au moindre choc, à se soustraire à la force par l'adresse, à la violence par la soumission. Ils ont dû être faux par habitude, rampans et vils par la crainte, rusés et fourbes par le besoin de vivre et d'exister.

Les Musulmans, fiers de leur supériorité, insolens envers des esclaves désarmés, orgueilleux d'appartenir à une religion qui inspire du mépris pour tous ceux qui n'y sont pas agrégés; fanatiques, féroces et injustes par l'effet de cette religion; tolérés dans les vexations qu'ils exercent envers les sujets tributaires; enhardis même par un gouvernement qui redoute ceux qu'il opprime; les Musulmans auraient, comme leurs aïeux, un caractère de grandeur, d'héroïsme et de brigandage s'ils avaient conservé leurs mœurs, leur courage et tout leur fanatisme. Mais aujourd'hui la vente de tous les emplois et leur amovibilité rend avides tous les particuliers, et oppresseurs tous les dépositaires de l'autorité. La justice est vénale, parce que les cadis ont été rançonnés : la vénalité des juges a fait naître les faux témoins; le zèle religieux s'est ralenti, le courage s'est usé, l'immoralité s'est glissée partout : on peut dire hardiment qu'elle est aujourd'hui parvenue à son comble dans les villes.

La loi des confiscations a fait souvent regarder comme criminels les hommes que leur naissance, le hasard ou leur industrie avaient enrichis. Celle qui attribue au sultan les propriétés de ceux qui reçoivent de lui une paye quelconque (1), a dû nécessairement, comme l'autre, gêner les opérations de commerce, inspirer des craintes et contribuer le plus au taux excessif de l'argent.

Si nous en exceptons quelques contrées des deux Indes, dans aucun pays de la Terre l'or n'est si commun qu'en Turquie; il circule partout; il est la base de tous les paiemens, et chaque

(1) Tous ceux qui reçoivent une paye du sultan ou de l'État, depuis le simple janissaire jusqu'au visir Azem, sont nommés *kouls* ou serviteurs; et comme tels, le sultan peut disposer de leur vie et s'emparer, s'il le veut, de tous leurs biens.

voyageur en a plus ou moins dans sa ceinture. Il n'y a pas une femme qui n'ait des chaînes, des colliers et autres ornemens en sequins; pas un enfant qui n'ait sur sa tête quelques pièces de monnaie : mais cet or, ornement ou parure de la femme, est enlevé pour toujours au commerce. Le mari, poursuivi par des créanciers, n'oserait y toucher, et la femme voit traduire quelquefois au supplice le père de ses enfans, sans être tentée de faire le sacrifice de cet or qu'elle a arraché à sa faiblesse ou obtenu de son amour pour elle.

La Turquie cependant est tributaire de l'Inde, comme nous le sommes de la Turquie. L'or que les Européens portent en dernier résultat à cet Empire pour la solde de ses marchandises, s'écoule en grande partie par la Mer-Rouge, par le golfe Persique et par la Perse, et va s'engloutir sur les côtes fertiles et industrieuses de l'Océan indien. C'est ce que je développerai ailleurs avec plus de détails.

Les négocians français se sont plaints très-souvent de voir dans toutes les opérations de commerce, les Juifs et les Arméniens interposés entr'eux et les Musulmans; mais ils n'ont pas fait attention qu'instruits dans les usages et les langues du pays, ces Juifs et ces Arméniens se chargeaient d'un détail auquel les négocians européens n'étaient pas propres. Iraient-ils, comme eux, répandre leur argent d'avance dans les campagnes pour acheter à bas prix les denrées à la récolte? Voudraient-ils, comme eux, retirer un intérêt usuraire de leur argent? Pourraient-ils le suivre de vue, et feraient-ils les démarches et les sacrifices pécuniaires d'usage envers les cadis et les pachas lorsqu'il s'agirait de recouvrer leurs créances des débiteurs de mauvaise foi? Non sans doute. Eh bien! laissons à ces Juifs et à ces Arméniens tous les détails d'un trafic qui ne peut être avantageux qu'à eux seuls, et bornons-nous à troquer avec eux nos productions qu'ils savent mieux que nous placer à propos, qu'ils vendent en détail à la ville, ou qu'ils livrent aux habitans de la campagne à compte de leurs denrées.

Si nous jetions un coup-d'œil sur Marseille et sur tous les ports de nos départemens méridionaux; si nous observions le nombre prodigieux de manufactures que ce commerce alimentait dans tous

les points de la France, combien de bras il faisait mouvoir partout, et combien de navires et de marins il employait, nous serions convaincus que ce commerce était une source inépuisable de richesses pour la métropole et pour ses colonies, et qu'il était établi de la manière la plus convenable aux intérêts de tous.

Sortis à peine de l'état convulsif dans lequel nous nous trouvions depuis plus de dix ans, il faut espérer que le commerce du Levant, aussi avantageux aux Orientaux qu'à nous-mêmes, sera bientôt repris de part et d'autre avec sa première activité. La guerre que la Porte a été forcée de nous faire, ne peut durer long-temps : nous profiterons de notre position avantageuse malgré les efforts d'un ennemi jaloux et puissant. Nous tirerons parti, malgré lui, de nos productions territoriales et de notre industrie. Le nombre de nos marins s'élèvera en raison de notre commerce : notre marine, aujourd'hui sans force parce qu'elle est en général sans instruction ; sans énergie, parce qu'elle est sans confiance ; sans succès, parce qu'elle est commandée par des hommes qui ne sont plus à leur place ; notre marine, dis-je, nous assurera ce commerce important lorsqu'elle rivalisera de gloire avec les armées de terre, lorsque la bravoure des matelots sera dirigée par les talens, l'instruction et la prudence des chefs.

Si le génie malfaisant des Turcs ne les portait à étouffer les conceptions et paralyser l'industrie, si leur religion anti-sociale n'imposait silence à la raison et à la philosophie, nulle ville dans le Monde ne serait plus propre à servir d'entrepôt à un commerce étendu, que Constantinople. Située aux confins de l'Europe et de l'Asie, entre la Méditerranée et le Pont-Euxin, environnée de provinces fertiles, capitale d'un vaste Empire, Constantinople verrait passer dans ses murs les productions de l'Orient et de l'Occident, celles du Nord et du Midi. Les caravanes de l'Asie et les navires de l'Europe se succéderaient sans interruption pour effectuer des échanges avantageux à tous les peuples (1).

(1) Si le Bosphore et l'Hellespont appartenaient à une puissance civilisée, industrieuse ; s'ils faisaient partie d'un vaste Empire, Constantinople deviendrait nécessairementla métropole du Monde.

Mais

Mais dans l'état actuel ce commerce est très-limité. L'industrie des habitans se borne aux simples besoins de la ville, et son territoire est si peu cultivé, qu'il n'offre aucun objet d'exportation. Cependant les contrées voisines sont si fertiles et si productives, qu'elles fournissent non-seulement à la grande population de la capitale, mais qu'elles permettent aux négocians français d'en exporter de quoi payer la moitié de la valeur des marchandises qu'ils reçoivent de Marseille. Une partie de ces denrées passe par la ville, l'autre s'embarque immédiatement à Rodosto, à Mundania, aux Dardanelles ou au port d'Énos.

En ne parlant ici que du commerce d'exportation, mon objet est de faire connaître les productions naturelles les plus utiles de chaque pays que je parcourrai, et les denrées dont le commerce européen a pu s'emparer. Je présenterai à la fin de cet ouvrage, le tableau général du commerce d'importation que la France fait avec tout le Levant. Je publierai ailleurs les objets d'histoire naturelle inédits ou peu connus.

Laines.

Les laines forment le principal article d'exportation de Constantinople et le second de tout le Levant. On évalue, année moyenne, à 1,500,000 fr. le prix des laines que les négocians français envoient à Marseille de Constantinople, de Rodosto, des Dardanelles et d'Énos. Cette valeur a monté quelquefois à plus de 2,000,000. Elles viennent des environs du Bosphore, de la Propontide et de l'Hellespont, ainsi que de la Romélie, de la Bulgarie, de la Bessarabie et des côtes méridionales de la Mer-Noire. Les boucheries de la capitale en fournissent à elles seules une assez grande quantité.

On nourrit en Turquie deux sortes de moutons, celui à large queue et celui à queue simple. Le premier est plus grand, sa toison est moins belle, et sa queue reçoit une telle quantité de graisse, qu'elle pèse quelquefois au-delà de dix livres. La laine du mouton à queue simple de la Bulgarie, de la Bessarabie, qui vient à Constantinople par Varna, ou qui passe par Andrinople pour être embarquée au port d'Énos, est la plus estimée. Les laines de la

Bosnie passent pour être d'une qualité supérieure à toutes celles du Levant : elles sont transportées à dos de mulet ou de cheval, à Spalatro, à Zéra et à Raguse, d'où elles vont par mer à Venise. Les laines de la Valachie et du nord de la Servie se répandent ordinairement dans toute l'Allemagne.

Toutes les laines de la Turquie sont en général d'une médiocre ou d'une mauvaise qualité, et peu propres à la fabrication des draps fins et unis. Cependant lorsqu'elles sont triées et mélangées avec les belles laines d'Espagne et du Roussillon, les commerçans du Languedoc savent en fabriquer les londrins premiers et les londrins seconds qu'ils envoient à Marseille, et de là dans toutes les Échelles du Levant, où il s'en fait une consommation considérable.

Laines de chevron.

Dans les contrées froides de l'Asie mineure et de la Perse, les chameaux ont, pendant l'hiver, une laine fine, soyeuse, assez abondante, qui tombe chaque année au commencement de l'été. On la connaît dans le commerce, sous le nom impropre de *laine de chevron.* La plus estimée est apportée de Perse par les caravanes d'Érivan, de Tiflis, d'Erzerum et de Tocat. Il y en a trois qualités : la noire, la rouge et la grise. La noire est la plus chère, et la grise ne vaut que la moitié du prix de la rouge.

Il en vient annuellement à Marseille par les voies d'Alep, de Smyrne et de Constantinople. Cette dernière ville en fait passer de quatre-vingts à cent balles du poids environ de trois cents livres la balle. Smyrne et Alep en envoient une quantité beaucoup plus considérable.

Cette laine est employée à la fabrication des chapeaux : elle est achetée par toutes les nations européènes qui font le commerce du Levant : les Français cependant sont ceux qui en retirent le plus et qui en font la plus grande consommation. Les Anglais n'emploient qu'une petite quantité de la noire, qu'ils prennent à Smyrne.

On ne doit pas confondre la laine de chevron avec une autre

laine plus longue, plus soyeuse, plus fine que l'on trouve en Perse, et qui est produite par une chèvre abondante sur les montagnes du Kerman. J'aurai occasion d'en parler ailleurs.

Poils de chèvre.

On élève sur les collines et sur les montagnes des environs d'Angora, ville située au nord de l'Asie mineure, une chèvre plus petite que la nôtre, à oreilles pendantes, à jambes courtes, dont la toison blanche, longue et très-fine, est soigneusement filée par les habitans du pays, et employée en partie par eux à la fabrication des étoffes connues sous le nom de serges, camelots et chalis d'Angora. Les Français ont plusieurs comptoirs dans cette ville, pour l'achat du fil; et quoique ce commerce se fasse depuis quelque tems plutôt par Smyrne que par Constantinople, il en passe cependant plusieurs ballots par cette dernière ville, que les négocians français expédient à Marseille.

Outre le poil de chèvre d'Angora, on connaît aussi dans le commerce celui de Beibazar, qui se trouve à quinze ou vingt lieues à l'ouest sur la route de Pruse. Le premier est plus estimé que le second; il est plus fin, plus souple et plus facile à travailler; mais celui de Beibazar est plus blanc, parce que les habitans de cette ville sont dans l'usage de savoner et de laver le poil avant de le filer.

Les chèvres d'Angora et de Beibazar ont beaucoup de rapport, pour la finesse du poil, avec celles du Kerman et de Cachemire. Les unes et les autres habitent des lieux élevés, froids en hiver et très-chauds en été; les unes et les autres sont soignées, peignées et fréquemment lavées par les bergers qui les conduisent.

Coton.

On ne cultive point le coton à Constantinople ni sur les rives de la Mer-Noire : le climat est trop froid. Ce n'est qu'à la partie méridionale et occidentale de la Propontide, aux environs de l'Hellespont, que commence la culture de ce végétal précieux. Le coton est la marchandise la plus abondante du Levant et celle que les Français retirent en plus grande quantité. Les négocians de

Constantinople en expédient annuellement de Gallipoli, des Dardanelles et d'Énos, environ six cent cinquante balles, évaluées à 125,000 fr.

Le coton filé blanc et le coton filé teint en rouge d'Andrinople, ne sont pas non plus un objet bien important du commerce d'exportation de Constantinople : leur valeur n'excède guère celle de 40,000 fr., tandis que de Smyrne seulement, Marseille retire pour plus de 2,000,000 de francs de coton filé, moitié blanc, moitié teint en rouge, et pour 5,400,000 fr. de coton en laine : la plupart des autres Échelles fournissent plus ou moins ce dernier article.

Autrefois le coton filé rouge d'Andrinople avait une très-grande réputation ; mais depuis quelque tems on préfère celui de Larisse dans la Grèce, et ceux des environs de Smyrne et de quelques villes de l'intérieur de l'Asie mineure. On est parvenu aussi depuis peu, dans nos manufactures françaises, à donner au coton filé une couleur rouge pour le moins aussi belle et aussi durable que celle qu'on lui donne en Turquie. Les cotons filés rouges de la Grèce ne viennent point en France ; ils passent par l'Adriatique, à Venise, à Trieste, d'où ils se répandent dans toute l'Allemagne.

Cuirs bufles.

Le bufle est extrêmement abondant dans tout l'Orient : il sert au labourage : on l'attèle aux charriots ; on lui fait tourner les meules des moulins, les roues pour l'extraction des eaux de puits. Il est plus fort que le bœuf et plus généralement employé. Quoiqu'il se plaise plus particuliérement dans les lieux aquatiques ou marécageux, sur les bords des fleuves et des rivières, il réussit néanmoins partout, et il acquiert une grosseur au dessus de celle des bœufs.

Sa chair n'est guère bonne à manger : elle est plus coriace, moins savoureuse que celle du bœuf, et a presque toujours une odeur de musc qui la rend peu agréable. Il est rare que les Orientaux s'en nourrissent ; ils préfèrent partout le mouton, dont la chair est bien plus délicate que dans nos contrées. Le lait de la femelle est abondant et d'un bon goût ; mais le beurre

conserve une odeur un peu désagréable, à laquelle cependant on s'accoutume bientôt.

Le cuir du bufle est bien plus épais et bien plus solide que celui du bœuf : il pèse depuis quatre-vingts jusqu'à cent livres et même davantage. Il en vient à Constantinople une très-grande quantité de la Romélie, de la Bulgarie, de la Bessarabie, de la Valachie, de la Moldavie, et très-peu de l'intérieur de l'Asie mineure. Les cuirs des mâles sont plus estimés que ceux des femelles ; ils sont plus épais, plus forts et beaucoup plus pesans. Il en passe annuellement à Marseille cinq à six mille, dont le prix est l'un dans l'autre de 15 fr. Ancône, Livourne et Messine en consomment aussi une assez grande quantité. On se contente de saler ceux qu'on destine pour Marseille et Ancône, tandis que ceux que l'on transporte à Livourne et à Messine, ont été préparés et tannés avec la cupule du chêne Vélani.

Ces cuirs, préparés et tannés à Grasse dans le département du Var, avec différentes substances, et entr'autres avec le myrte, sont très-épais, très-forts, ont une couleur verdâtre, et sont employés par les gens de la campagne, à des semelles qui durent deux ou trois fois plus que celles des meilleurs cuirs de bœuf.

On expédie aussi pour Marseille deux ou trois mille peaux de bœufs et de vaches peu estimées. Le prix des peaux de bœuf n'excède pas 1 fr. 50 cent., et celle de vache 1 fr. Elles viennent des côtes de la Mer-Noire.

Langue de bufle.

La langue de bufle fumée, qu'on prépare dans la Romélie, est assez estimée : on en fait une grande consommation à Constantinople. On en exporte tous les ans sept à huit cents à Marseille. Les Italiens en achètent aussi une assez grande quantité. Leur préparation consiste à les saler et à les exposer pendant quelque tems à l'action lente et continue de la fumée.

Peaux de lièvre.

Le lièvre est si commun dans toute l'Asie mineure, la Romélie, la Bulgarie, qu'on le chasse pour sa peau, et qu'on expédie

d'Andrinople, de Pruse et de Constantinople, pour Marseille seulement, de trois à quatre cents ballots, évalués de 4 à 500,000 fr.

L'impôt dans le Levant, prélevé sur les marchandises de sortie, est acquitté par les vendeurs; mais comme un ballot de peaux de lièvre est fourni quelquefois par plusieurs personnes, et que le douanier éprouvait des difficultés dans le recouvrement des droits, pour faire cesser les plaintes de la Porte et les tracasseries auxquelles les négocians étaient exposés à cet égard, il fut arrêté, sous l'ambassade de M. de Saint-Priest, que ce seraient dorénavant les acheteurs qui acquitteraient les droits sur cette marchandise, à raison d'un para ou d'un sou par ocque (l'ocque pèse quarante onces et demie).

Marroquins.

Les fabriques de marroquins de Gallipoli, des Dardanelles et de quelques villes de l'Asie mineure sont les plus renommées du Levant. Elles travaillent les peaux de chèvre et de bouc tués à la capitale, et celles qui sont expédiées de la Romélie et de l'intérieur de l'Asie. Presque toutes les villes de la Turquie en fabriquent aussi, parce que la consommation en est partout considérable. Les Turcs, comme on sait, ne se chaussent qu'en marroquin : les noirs et les violets servent aux Juifs et aux Arméniens. Les Grecs emploient plus ordinairement les rouges : cette couleur est aussi celle des janissaires et des gens du peuple. Les Musulmans riches, hommes et femmes, sont tous chaussés de jaune. Le jaune est sévérement interdit aux sujets tributaires, tels que les Grecs, les Arméniens et les Juifs. Il n'y a parmi eux que ceux qui sont attachés aux légations et aux consulats des puissances étrangères, ou qui sont spécialement protégés par un barat, qui puissent se parer de cette couleur privilégiée.

On dit que les Turcs ont appris des Algériens, à teindre les marroquins rouges, que l'on sait être très-beaux chez eux, et pour lesquels ils emploient la racine de garance, le kermès et très-peu de cochenille.

Leurs marroquins jaunes ne le cèdent pas en beauté aux rouges.

Ils sont ordinairement d'une qualité supérieure, parce qu'on choisit dans les fabriques les peaux qui paraissent les meilleures, pour leur donner la couleur réservée aux Musulmans.

Les marroquins ordinaires se vendent 2 fr. 50 cent. la pièce. Les négocians français en font passer annuellement de Constantinople, douze à quinze cents. Les autres nations européènes en achètent aussi une petite quantité.

Suivant les instructions qui nous furent données avant notre départ, nous avons fait quelques efforts pour connaître les procédés que l'on emploie dans la préparation et dans la teinture des marroquins : nous avons offert de l'argent si l'on voulait nous permettre de suivre la manipulation usitée dans les fabriques ; mais nous avons trouvé partout une résistance dont nous ne croyions pas les Turcs capables. Quoique nous soyions entrés plusieurs fois dans leurs fabriques, il nous a été impossible de savoir si c'est à la qualité des peaux qu'ils emploient ou à leurs procédés, qu'il faut attribuer la beauté des marroquins du Levant. Parmi les substances que nous avons aperçues, se trouvent la chaux, le sumac, la noix de galle, la cupule du chêne Vélani, les crotes de chien, la racine de garance, la cochenille, le kermès, l'écorce de grenade et la graine d'un rhamnus, différent de celui qui donne la graine d'Avignon.

Soie.

Avant les troubles de la Perse, les caravanes apportaient à Constantinople et à Smyrne beaucoup de soie du Guilan, du Chirvan et de l'Aderbejan, que les Français et les Anglais s'empressaient d'acheter ; mais depuis quelque tems ces soies vont en Russie par la mer Caspiène, et une partie passe dé là en Angleterre par la Baltique, comme j'aurai occasion de le dire lorsque je parlerai du commerce de la Perse avec la Russie.

On ne connaît aujourd'hui à Constantinople que les soies de Brousse, d'Andrinople et de la Bulgarie. Celles de Brousse sont les plus abondantes et les plus estimées ; elles sont presque toutes blanches, et le fil en est fin, assez souple. Cette soie fournit aux

nombreuses manufactures de la ville, à celles de la capitale et à celles de Scio ; il en va même à Alep et à Damas, et cependant on en exporte encore chaque année pour 2 ou 300,000 fr. Les Français y ont une maison établie : les Anglais y envoient des facteurs lorsqu'ils veulent faire des achats, et les négocians de Tunis et d'Alger viennent encore s'y pourvoir tous les ans.

Les environs de Nicomédie, de Nicée et toute la contrée située entre l'Olympe et la Propontide, sont couverts de mûriers blancs cultivés avec soin et avec assez d'intelligence. Les habitans préfèrent de les tenir nains, afin de les dépouiller plus facilement de leurs feuilles.

La soie d'Andrinople et de la Bulgarie est presque toute blanche, et approche, pour la qualité, de celle de Brousse. Elle y est assez abondante depuis quelques années, et depuis surtout qu'un grand nombre d'habitans de Brousse y sont venus planter beaucoup de mûriers, et s'y livrer à l'éducation des vers à soie.

Cet arbre ne croît pas au-delà du Danube ; mais il réussit très-bien en Crimée ; ce qui fait présumer que bientôt ce fertile pays, sous un gouvernement éclairé, produira aussi facilement de la soie que du vin, et qu'on y verra en même tems presque toutes les productions de l'Europe.

Cire.

Il vient une si grande quantité de cire de toutes les côtes de la Mer-Noire, de la Propontide et de l'Hellespont, ainsi que de la Romélie, de la Bulgarie, de la Valachie, de la Moldavie, que les négocians français établis à Constantinople en expédient chaque année pour la valeur de 300,000 fr. On en fait beaucoup passer à Gênes, à Livourne, à Venise. Les Anglais et les Hollandais en achètent aussi, et il s'en fait en outre une très-grande consommation dans les églises grecques et arméniènes, et chez tous les particuliers du pays, surtout pendant le mois de ramazan.

La cire de l'intérieur de l'Asie mineure est transportée par les caravanes, à Alep et à Smyrne.

Buis.

Buis.

Le buis est abondant en quelques endroits de la côte méridionale de la Mer-Noire : il en vient de Barthin, petite ville située à l'embouchure du *Parthenius ;* mais le plus beau se trouve sur le Caucase, et vient à Constantinople par les vaisseaux qui apportent des esclaves géorgiènes, circassiènes et mingreliènes. On en fait passer à Marseille chaque année pour la valeur de 12,000 fr.

Cuivre.

On retire une telle quantité de cuivre des mines qui se trouvent au sud de Trébisonde, aux environs de Tocat et dans plusieurs endroits de l'Asie mineure, que la Turquie peut solder avec ce métal une partie des marchandises qu'elle retire de l'Inde. Il en vient annuellement à Marseille de Constantinople, de Smyrne et des ports de la Syrie, pour la valeur de 12 à 1300,000 fr. Il en passe aussi beaucoup en Italie, et les Turcs en font une très-grande consommation pour leurs canons, tous en cuivre, pour leurs ustensiles de table et de cuisine, pour leurs mangals, leurs chandeliers et autres.

Il vient aussi à Marseille pour la valeur de 5 à 6,000 fr. de cafetières de cuivre, faites à Trébisonde ou aux environs de cette ville.

Orpiment.

On retire aussi de l'intérieur de l'Asie mineure une très-grande quantité d'orpiment. Cette substance minérale, mêlée avec une terre bolaire, est employée dans toute la Turquie, à épiler aux bains les hommes et les femmes de tous les états.

Outre la grande consommation qu'on en fait dans le pays, il en vient annuellement à Marseille pour environ 2,000 fr. Les Italiens en retirent pour une valeur plus considérable.

Corne de cerf.

Le cerf est assez commun dans les forêts des environs de Constantinople. On fait passer annuellement à Marseille, pour la valeur de 200 fr. de son bois.

Pelleteries.

Les plus belles fourrures viennent de la Russie et de la Pologne: on en tire aussi de la Géorgie, de la Circassie, de la Crimée, de la Valachie et de tout le Nord de la Mer-Noire. Celles de renard noir et de martre zibeline sont les plus estimées : les premières sont d'un prix auquel les particuliers ne peuvent atteindre ; les secondes coûtent quelquefois jusqu'à 2 ou 3,000 francs chaque. La France se passe heureusement d'une marchandise qui nuirait considérablement à ses manufactures. Le peu qu'elle consomme lui vient du Nord de l'Europe et de l'Amérique. On n'envoie guère du Levant que pour la valeur de 4 ou 5,000 fr. de queues de zerdava ou martre ordinaire.

Crin.

Le crin de cheval est un objet qui s'élève annuellement à 4,000 fr. Il vient presque tout de la Bulgarie et de la Bessarabie.

Gales.

Quoique le chêne à gales commence à se trouver aux environs de Constantinople, cet article concerne plus particulièrement le commerce de Smyrne, d'Alep et de Chypre. J'en parlerai ailleurs.

Blé.

Le gouvernement othoman, qui connaît, plus que tout autre, combien il est dangereux de laisser manquer de subsistances au peuple, a eu dans tous les tems l'attention d'approvisionner la capitale et de faire même des sacrifices lorsqu'il le fallait, pour tenir le pain à bas prix : l'ocque ne valait, avant le règne de Selim, que trois paras. Mais depuis que le gouvernement fait imprudemment le monopole des grains, l'ocque se vend 5 et 6 paras ; ce qui fait murmurer le peuple, qui ne croit être bien gouverné que lorsque le prix des denrées de première nécessité est à un taux très-modéré.

Les pays à grains sont obligés d'en fournir à la capitale une certaine quantité à leurs frais, dont le prix est fixé et payé par la Porte, suivant les récoltes et les circonstances.

Le gouvernement envoie aussi des commissaires au Volo, à Salonique et dans quelques cantons de la Grèce, pour l'achat des grains. Le firman qui en fixe le prix et qui règle la quantité qui doit être livrée, est lu publiquement au mékemé, et les propriétaires sont tenus de s'y conformer, chacun en proportion de sa propriété. Les commissaires font toutes les dépenses d'emmagasinage, de transport et autres jusqu'à Constantinople, moyennant un bénéfice déterminé : par exemple, s'ils ont ordre d'acheter à 50 paras le quilot, il leur en est alloué 70, et ainsi en proportion. Ils reçoivent toujours d'avance l'argent nécessaire à l'achat qu'on leur a ordonné de faire.

Le gouvernement fixe aussi le prix auquel les boulangers et les particuliers doivent acheter les grains qu'il leur fait distribuer, et il se réserve un bénéfice de cinquante à soixante pour cent. On assure que le produit de ce monopole s'élève annuellement à dix mille bourses ou 10,000,000 de nos francs.

On fait à Constantinople trois qualités de pain : l'un, nommé *pidé*, *fodola* ou pain turc, est plat, mal cuit, assez blanc; l'autre, *somoun* ou pain des Arméniens, est relevé, arrondi, plus mal cuit, plus noir et plus mauvais que l'autre. Le troisième se nomme *frangeole*; il est petit, oblong, et pétri à peu près comme celui que nous mangeons en France. Les boulangers du pays ajoutent au premier, de la farine d'orge; le second est un mélange de froment, d'orge, de seigle, de millet; le troisième est rarement fait avec du pur froment : les boulangers européens qui le fournissent, pressés de s'enrichir, savent bien que ceux qui sont accoutumés à manger du bon pain, préféreront le leur, parce qu'il est plus blanc, plus cuit et surtout mieux pétri. Il se vend 10, 12 et même 14 paras l'ocque. Comme il est supposé n'être fait que pour les Européens, la police ne le taxe pas, et le laisse vendre au prix que veulent les boulangers. Ceux-ci ont seulement l'attention de le fournir de meilleure qualité aux ambassadeurs qu'ils servent et dont ils tiennent leurs priviléges.

On fait un quatrième pain au sérail, que nous ne connaissons pas. On le dit très-blanc, assez bon, moins bien pétri et moins cuit

que les frangeoles. Les particuliers sont aussi dans l'usage de faire du pain, dont la qualité approche plus ou moins de celui des boulangers.

Les blés de la Romélie, de la Bulgarie et tous ceux qu'on tire en abondance des environs du Danube, passent pour être d'une qualité supérieure à tous ceux de l'Empire othoman : on estime aussi beaucoup ceux qui viennent de la Crimée et de Taganrof, situé vers l'embouchure du Don. Ceux du Volo, de Salonique et de la Morée passent pour être de la seconde qualité : viennent ensuite ceux de Syrie et de Chypre. Le blé d'Égypte est regardé comme inférieur à tous les autres.

Quoique l'exportation du blé soit prohibée, on trouve le moyen d'en faire quelquefois, dans le canal des Dardanelles, un ou plusieurs chargemens venant des côtes occidentales et septentrionales de la Mer-Noire : on charge aussi à Rodosto, à la Troade, au Volo et dans le golfe d'Énos. On peut se procurer du blé en Égypte, en Syrie, sur la côte de la Natolie et dans quelques points de la Morée; mais on doit toujours faire quelques sacrifices pécuniaires, et prendre les précautions convenables pour ne pas irriter le peuple ou trop mécontenter la Porte.

La France ne doit pas oublier que lorsqu'elle était menacée de toutes parts, pendant la révolution, de la plus terrible famine, le gouvernement othoman a permis plusieurs chargemens de grains et en a toléré un plus grand nombre, quoique les blés ne fussent pas plus abondans en Turquie cette année-là que les autres. Cette permission, contraire aux usages et à la politique othomane, dérivait à cette époque, des bonnes intentions du gouvernement à notre égard et de la conduite extrêmement sage de l'agent de la République auprès de lui.

Substances alimentaires.

Constantinople retire de Philopopolis une assez grande quantité de riz moins estimé que celui de l'Égypte : on en cultive aussi dans quelques endroits de l'Asie mineure, et il en arrive chaque année plusieurs chargemens de Damiette : celui-ci est le plus beau et le

meilleur de tous. Les cerises, les prunes, les poires, les pommes arrivent tous les jours de la côte méridionale de la Mer-Noire, ainsi que les châtaignes, les noisettes et les noix. Les abricots, les pêches, les raisins, les figues, les melons, les concombres, les pastèques, les jeunes courges, les ketmies, les aubergines et divers herbages viennent des villages voisins, des côtes de la Propontide et de la partie occidentale et méridionale de la Mer-Noire. L'île de Scio fournit des oranges, des citrons, des cédrats, des grenades et quelques prunes sèches; elle fournit aussi les conserves de fleurs de roses et d'oranges, dont l'usage est si général et si fréquent en Turquie. Les meilleures figues sèches viennent de la Natolie; celles de l'Archipel sont en général trop desséchées et de peu de valeur. Le raisin sec est apporté des environs de Smyrne.

Le fruit du *diospiros lotus*, cultivé aux environs de Constantinople, de Cérasonte, de Sinope, est mangé frais : on en fait aussi une marmelade que les Orientaux estiment : elle m'a paru peu agréable. Mételin fournit les olives salées dont les Grecs, les Arméniens et les Juifs font, avec le caviar et le poisson salé, la base de leur nourriture. Le pois chiche et le maïs que l'on cultive partout, sont mis en farine ou simplement rôtis : les femmes et les enfans en ont presque toujours dans leurs poches.

On fait venir de toutes les côtes de la Mer-Noire, du miel, du beurre et du suif. Le premier vient aussi de la Grèce et de quelques îles de l'Archipel : la consommation du second est si grande, que le gouvernement veille à ce qu'il en arrive de toutes parts : la Turquie européène et l'Asie mineure en fournissent abondamment. Mételin et Candie envoient leurs huiles : Ténédos fait passer son vin aux Européens, aux Grecs et aux Arméniens : les Juifs font le leur à Scutari, aux Dardanelles et aux environs.

Les amandes que l'on tire de quelques contrées de la Natolie et de quelques îles de l'Archipel, ne suffisent pas à la grande consommation de la capitale : la France en fait un objet de commerce assez important. Mais la Syrie, la Natolie envoient une grande quantité de pignons que les Orientaux mettent dans la plupart de leurs ragoûts, et dont ils font, avec le sucre, des friandises très-

recherchées. On retire de Damas des abricots secs, très-doux, que l'on met aussi dans des ragoûts ou que l'on mange bouillis en guise de compote. Les dattes de l'Égypte et les pistaches d'Alep sont trop chères pour être à la portée du peuple; les dernières surtout sont réservées aux enfans et aux femmes des riches.

Je ne parlerai pas de quelques fruits de peu de valeur, tels que la nèfle, le cornouiller et celui de l'*eleagnus* ou olivier de Bohême, qui viennent des environs de la capitale ou de l'intérieur de l'Asie mineure.

Le meilleur fromage du Levant est celui de Candie : il en vient beaucoup de la Bulgarie, de la Valachie et des environs de la Propontide; mais il est en général mauvais et très-peu estimé, parce qu'il est fait sans intelligence, et parce qu'on est dans l'usage de retirer le beurre de tout le lait que l'on destine au fromage. Le *yougourt* ou lait caillé aigri ne plaît point aux étrangers : c'est cependant une nourriture saine à laquelle on s'accoutume bientôt, et que l'on mange ensuite avec plaisir : on en trouve abondamment dans tout l'Orient.

Il vient de la côte septentrionale de la Mer-Noire, une prodigieuse quantité de caviars et de poissons salés. Le caviar n'est autre chose que les œufs d'esturgeon salés et entassés dans de grosses barriques. La consommation qui s'en fait à Constantinople et dans toutes les villes de l'Empire othoman, est immense. Ce sont les Grecs et les Arméniens qui en mangent le plus, à cause de leurs jeûnes et de leurs carêmes. Les Juifs s'en nourrissent aussi très-fréquemment, parce que cet aliment est de peu de valeur. On fait usage aussi de divers poissons salés, dont les uns viennent de la Mer-Noire et les autres des environs de Patras. Ceux de la Mer-Noire sont coupés en aiguillettes, salés et séchés; les autres sont entiers, séchés ou placés dans des barils avec de la saumure. On apporte aussi des muges excellens, salés dans le golfe d'Énos.

Il y a à Constantinople, sous la surveillance de la Porte, un établissement considérable dans lequel un grand nombre d'ouvriers sont occupés à brûler du café d'Arabie et le piler dans de grands mortiers de marbre. On le distribue en poudre aux cafetiers et aux

marchands turcs de la ville, suivant les demandes qu'ils en font. Les particuliers ont aussi la faculté, moyennant un léger droit, de porter du café à cet établissement, pour l'y faire rôtir et piler : mais il est défendu, sous des peines très-sévères, de mêler au moka le café de l'Amérique, moins cher et moins estimé que l'autre; ce qui n'empêche pas que Marseille, à elle seule, n'en fournisse à la capitale pour la valeur d'un million de nos francs chaque année. Il est vrai que dans la Bulgarie, la Bessarabie et aux environs du Danube, on préfère le café de l'Amérique à celui de l'Yémen, et qu'il en passe beaucoup dans ces contrées par la voie de Constantinople.

Le café moka est apporté d'Alexandrie toutes les années par les caravelles du grand-seigneur ; il arrive en même tems une assez grande quantité de sucre d'Égypte, que le peuple préfère à celui des Européens, parce qu'il est moins cher, et qu'il sucre, dit-on, plus que l'autre : il n'est pas aussi bien raffiné, et il conserve une partie de sa moscouade.

Combustibles; bois de charpente, de menuiserie et de construction.

Tout le bois de chauffage et de cuisine employé chez les particuliers, dans quelques fabriques et surtout pour les bains, vient de la partie méridionale de la Propontide et des côtes de la Mer-Noire, situées depuis le Bosphore jusqu'à Sinope. C'est plus particuliérement le bois de chêne que l'on brûle : on emploie aussi à cet usage le chêne vert, l'arbousier et presque tous les arbres dont je ferai bientôt l'énumération. On tire de ces contrées une plus grande quantité de charbon, parce qu'on ne se chauffe point en Turquie au feu des cheminées, comme je l'ai dit ailleurs, mais à celui des tandours et des mangals, pour lesquels il ne faut que du charbon. Le meilleur est fait avec le chêne et l'yeuse. On en fait aussi avec le pin, le sapin et l'arbousier.

Les contrées dont je viens de parler, couvertes de hêtres, de charmes, de chênes, d'ormes, de frênes, de noyers, de cerisiers, de poiriers, de pins, de sapins, de châtaigniers, de platanes, de tilleuls, fournissent à la capitale, avec profusion, tout le bois

nécessaire à la menuiserie et à la charpente des maisons qu'on est dans l'usage de construire en bois ; aussi la consommation en est-elle prodigieuse dans une ville immense, où les fréquens incendies obligent de reconstruire sans cesse les maisons que le feu a détruites. Il arrive journellement des poutres de chêne, de pin et de sapin, des solives de chêne et de hêtre, pour les charpentes ; des planches de châtaignier pour le toit des maisons ; des planches minces de pin, de sapin et de chêne pour les planchers et les plafonds ; des planches de noyer, de platane, de cerisier, de poirier, de tilleul, de chêne, de hêtre, de charme, de frêne, de pin, de sapin pour la menuiserie ; des tuyaux de pompe et des gouttières en orme, en pin, en sapin, en chêne, etc.

Il arrive aussi des mêmes contrées, beaucoup de bois de construction pour l'arsenal, et des mâtures qui ne le cèdent point à celles du Nord de l'Europe. La Porte retire aussi des bois de construction excellens de la Moldavie, que l'on embarque à Galas. Il y en a beaucoup en Pologne et dans la Russie méridionale, dont le gouvernement français avait fait des essais quelque tems avant la révolution, dont il avait été satisfait, et dont il se serait servi peut-être malgré les clameurs de quelques personnes intéressées à les décrier.

Sinope est la ville de l'Empire othoman le plus à portée des bois de construction, et celle dont les chantiers sont actuellement le plus en activité. Le chêne est extrêmement abondant aux environs : son bois, plus beau pour la menuiserie, est aussi bon, aussi solide pour les constructions navales, que celui de nos départemens méridionaux.

L'exportation des bois propres à la construction des vaisseaux de guerre est sévérement défendue à Sinope. Un officier de la Porte est sans cesse occupé à faire couper, équarrir et transporter à l'arsenal les bois qu'il juge propres au service de la marine militaire. Les particuliers ne peuvent disposer, pour la construction des navires marchands, que de celui qu'il rejette ou qu'il ne peut employer.

La côte méridionale de la Mer-Noire fournit aussi une très-grande quantité de goudron, de lin et de chanvre pour les constructions navales de Sinope et pour l'arsenal de Constantinople. On retire aussi du lin et du chanvre de la Valachie et de la Moldavie.

CHAPITRE

CHAPITRE XX.

Des drogmans et des barataires. Du mariage des négocians. Des ouvriers français établis au Levant. De la caravane.

La classe des drogmans mérite la plus sérieuse attention de la part du gouvernement, puisque c'est de leur probité, de leur intelligence et de leur civisme que dépendent le succès des négociations qui leur sont confiées et la réussite des affaires particulières qu'on les charge de traiter. On s'est long-tems occupé d'eux sans jamais avoir atteint le but que l'on se proposait. On avait cru peut-être que l'instruction devait tenir lieu des autres qualités, et qu'il suffisait qu'un homme, d'ailleurs intelligent, sût parfaitement le français, le turc et l'arabe, pour être un bon drogman. On préférait des jeunes gens nés en Turquie, parce qu'ils avaient une meilleure prononciation des langues orientales et une plus grande facilité de les parler correctement. On les faisait passer quelques années à Paris, afin d'y apprendre le français et les principes des langues turque et arabe. On les envoyait finir leurs études dans une école de capucins établie à Constantinople : de là ils se répandaient dans les diverses Échelles, et on appelait ensuite auprès de l'ambassadeur ceux qui montraient le plus de capacité.

Par une condescendance peu réfléchie, presque tous les drogmans français avaient été tirés de quatre ou cinq familles originairement étrangères, ou domiciliées depuis long-tems dans le Levant. Ces hommes, nés en Turquie, issus de mères grecques ou arméniènes, nous ont montré, à l'époque de la révolution, combien peu il fallait compter sur leurs semblables. Quoiqu'ils dussent à la France leur éducation, leur état et leur fortune, ils n'ont pas balancé de passer au service de nos ennemis, de leur transmettre les connaissances qu'ils avaient acquises auprès de nous. Quelques-uns même sont accusés d'avoir enlevé des dépôts et d'avoir spolié les

chancelleries : tous, en un mot, ont prouvé dans cette mémorable circonstance, qu'on ne devait confier dans la suite les importantes fonctions de drogman qu'à de véritables Français, à des hommes nés dans le sein de la France, nourris et élevés dans ses mœurs et ses usages.

Je ne crois pas qu'on doive assimiler l'homme né en Turquie, d'un père qui a renoncé depuis long-tems à sa patrie, d'une mère sujète du grand-seigneur, d'une Grecque ou d'une Arménienne qui déteste nos usages et se moque de nos mœurs, à celui qui, né en France, aura sucé avec le lait, des idées de probité, de moralité et d'honneur. Cinq à six années que le premier aura passées à Paris pour son instruction, ne pourront détruire les impressions qu'il aura reçues dans sa jeunesse. Accoutumé à vivre avec des hommes avilis, entouré de parens dont l'ame est flétrie par l'esclavage, instruit à l'école du vice, cinq à six années ne suffiront pas pour élever son ame, pour graver d'une manière ineffaçable dans son cœur l'amour de la vertu, le desir de la gloire, le dévouement à sa patrie.

On sera peut-être surpris que je regarde un homme né dans le Levant comme moins apte aux vertus sociales, comme moins propre à remplir des fonctions qui exigent de la probité et de l'honneur. Premiérement, l'expérience nous apprend trop souvent que le drogman, né et élevé en Turquie, ne se fait pas scrupule de sacrifier les intérêts des particuliers et ceux du gouvernement, lorsqu'il trouve quelque avantage à le faire. Il serait honteux de dire et peut-être assez facile à prouver que l'agent succombe quelquefois aux piéges que ne cesse de lui tendre le drogman. Trop souvent celui-ci a forcé l'autre au silence par ses manœuvres, ou l'a séduit par l'or qu'il a eu l'adresse de lui présenter à propos et avec ménagement.

D'ailleurs, que peut-on attendre d'un homme élevé dans un pays où l'on n'attache l'idée de probité et de devoirs qu'aux pratiques extérieures d'un culte religieux, où les usages autorisent à se faire payer le moindre service, la moindre démarche ; où la justice se vend, où le faux témoignage se paie, où le meurtre se rachète,

où tout, en un mot, se trafique sans scrupule, sans honte et sans remords?

L'ambassade de Constantinople ne ressemble en aucune manière à celle des autres cours. Dans celles-ci l'ambassadeur traite les affaires lui-même : il peut développer tous ses talens; il peut faire agir toutes les ressources de son génie : mais à Constantinople il dépend uniquement de son drogman : si l'homme qu'il emploie est inepte ou mal-adroit, l'ambassadeur n'est plus auprès de la Porte qu'un sot ou un homme ordinaire. Si le drogman est fripon, l'ambassadeur est trompé : il voit les affaires les plus claires prendre une tournure entortillée, s'embrouiller, s'obscurcir et présenter chaque jour de nouveaux incidens : leur marche, suivant les circonstances, sera retardée par des obstacles supposés. Les difficultés et les embarras naîtront à chaque pas, jusqu'à ce qu'enfin l'ambassadeur, dégoûté, renonce à ses projets et abandonne ses entreprises.

Si le drogman au contraire avait le patriotisme, les grands talens et la probité que nous supposons à un ambassadeur, et que celui-ci, avec un cœur pur et un jugement sain, n'eût que des talens ordinaires, les intérêts de la nation reposeraient en de meilleures mains. La marche des affaires ne serait pas entravée : on verrait la Porte traiter avec confiance, loyauté et franchise : les firmans pour la punition des coupables, dans les Échelles, seraient promptement délivrés, et ne laisseraient aucun doute, aucune ambiguité dans leurs dispositions : notre commerce serait efficacement protégé; aucun Français ne serait jamais outragé ou insulté impunément : les commissaires et les agens de la République jouiraient de la considération qu'ils méritent.

Est-il, dans le Levant, un homme un peu judicieux qui n'ait fait mille fois les mêmes réflexions que moi? En est-il un qui ne se soit aperçu très-souvent que le drogman altère ou modifie à son gré les paroles qu'il est chargé de transmettre?

C'est à Marseille et non pas à Constantinople qu'il faut établir des écoles publiques de grec, de turc et d'arabe, afin que les jeunes gens qui se destinent au commerce du Levant, les marins qui doivent

y faire le cabotage, puissent apprendre les langues dont ils auront besoin, s'ils ne veulent être trompés, s'ils desirent traiter les affaires eux-mêmes et agir à leur gré et sans obstacles.

Il convient d'établir une seconde école à Paris, plus particuliérement destinée au drogmanat, dans laquelle on ne recevrait que des jeunes gens nés ou élevés en France. On y apprendrait non-seulement le grec, le turc, l'arabe et le persan vulgaires, mais la langue qui est consignée dans les livres grecs et arabes, le turc et le persan que l'on parle à la cour, et dont on se sert dans les actes émanés du gouvernement.

Quelques années de séjour en Turquie, un ou deux ans d'apprentissage auprès des commissaires et agens, suffiraient pour que l'élève drogman saisît la prononciation et connût toutes les tournures des langues dont il aurait le plus de besoin, suivant qu'il se destinerait à servir la capitale ou les Échelles, la Grèce ou la Syrie. D'ailleurs, il n'y aurait pas de mal qu'il conservât une prononciation étrangère : le Musulman a presque toujours pour l'Européen les égards dont il se croit dispensé envers celui qui, né en Turquie, ne lui paraît qu'un esclave travesti.

Il résulterait une infinité d'avantages si le drogmanat était, dans le Levant, la pépinière des agens et des commissaires des relations commerciales : on verrait nécessairement en eux plus de zèle, plus d'instruction, plus de dévouement et plus de probité (1). Les affaires dans les Échelles seraient bien mieux traitées et bien plus promptement terminées si le commissaire savait la langue du pays, s'il avait appris par une longue expérience, à connaître les Musulmans et tous les sujets du grand-seigneur.

Mais avant tout, il faudrait obtenir de la Porte que le drogman français se présentât en habit européen, sous un uniforme particulier, et qu'il ne fût point soumis aux usages et au cérémonial

(1) Le citoyen Ruffin, autrefois drogman, chargé aujourd'hui des affaires de la République près la Porte, nous fournirait, s'il était nécessaire, une preuve incontestable qu'on ne pourrait mettre quelquefois les intérêts de la nation en de meilleures mains.

turcs ; car si le drogman continuait à s'humilier devant un pacha, un mutselim, un simple écrivain de la Porte ; s'il avait toujours à craindre le bâton, s'il était obligé de leur offrir humblement sa tête, de baiser le bas de leur robe, comment pourrait-il conserver cette indépendance d'opinion, cette inflexibilité de caractère, cette élévation d'ame si nécessaires à un commissaire dans le Levant?

Les affaires courantes et de peu d'importance continueraient à se traiter par les drogmans du pays, créatures viles aujourd'hui, dont toute l'occupation est d'éviter le bâton des Turcs et d'attraper de l'argent de ceux qui les emploient, mais dont on pourrait facilement tirer parti au moyen des barats sagement accordés.

Je ne veux pas avoir recours à ces Grecs, à ces Arméniens, à ces Juifs opulens qui n'achètent un barat que pour avoir le droit de porter la chaussure des Musulmans, de ne payer que trois pour cent de douane, et qui mettent par-là leur vie et leur fortune sous la sauve-garde d'une puissance européène. Je regarde comme très-indécent et très-impolitique qu'un ambassadeur puisse vendre à très-haut prix sa protection à des hommes pareils, qui très-souvent compromettent son crédit, qui lui prennent toujours une partie de son tems, et qui portent aux négocians européens un préjudice notable.

Les barats doivent être donnés gratuitement à ceux qui se dévoueront au service des Échelles, qui se chargeront de toutes les fonctions pénibles et désagréables, et qui, pauvres et sans crédit, seront presque toujours les agens des négocians. Ces hommes, à qui le commissaire des relations commerciales pourra faire retirer le barat parce qu'ils ne l'auront point acheté, seront obligés de se conduire honnêtement s'ils veulent le conserver et jouir des priviléges qui y sont attachés.

Une longue expérience avait appris autrefois au gouvernement, combien il était sage de défendre aux négocians et aux agens qu'il employait dans le Levant, le mariage avec les femmes du pays. Cette loi, que la faveur et la protection faisaient taire quelquefois, doit être remise en vigueur et rigoureusement exécutée : l'intérêt du négociant et l'avantage de l'État la réclament également. Elle est

d'autant plus nécessaire, qu'il en existe une en Turquie, qui déclare *rayas* ou sujets tributaires les enfans des Européens qui naissent d'une Grecque ou d'une Arménienne sujète du grand-seigneur.

Outre que la femme, née en Levant, préfère l'indolence orientale aux soins du ménage, et qu'elle consomme en frivolités, en parure, en bijoux, des sommes considérables, elle a ordinairement si peu d'attachement et de reconnaissance pour celui à qui elle doit l'aisance et le repos, qu'elle ne néglige rien, à l'exemple des Musulmanes, pour lui soustraire ses économies et lui ôter les moyens de revenir dans sa patrie. Le mari, ne pouvant jamais engager sa femme à le suivre, à renoncer aux sofas, aux bains d'étuves et aux usages qu'elle a contractés dès son enfance, prend lui-même peu à peu les habitudes du pays. La paresse le gagne, la vieillesse survient, la mort l'enlève : sa famille renonce à jamais à la mère-patrie. Elle l'oublierait même bientôt si son intérêt ne l'invitait à conserver la protection dont le père jouissait.

Les drogmans n'étaient pas ordinairement compris dans cette défense, parce qu'on les regardait sans doute comme expatriés pour toujours, tandis que le négociant devait retourner en France après douze, quinze ou vingt années de travaux, et y verser la fortune qu'il ne manquait pas d'y faire lorsqu'il se conduisait avec intelligence et économie (1).

Nous avons été bien surpris, en arrivant à Constantinople et dans les Échelles, de trouver partout un grand nombre d'ouvriers français qui avaient apporté dans ces contrées les arts de l'Europe, et qui jouissaient, sous la protection de l'ambassadeur et des agens de la République, du produit de leur industrie sans payer ni taxes ni impôts. Si ces ouvriers et ces artistes ne s'expatriaient que pour acquérir des richesses et revenir tôt ou tard les verser dans leur

(1) On envoyait dans les maisons de commerce du Levant les jeunes gens à l'âge de quinze et dix-huit ans ; la plupart étaient régisseurs à vingt-cinq : dix années leur suffisaient pour faire une fortune qui leur permettait de revenir en France et de s'y marier.

patrie, s'ils ne portaient au commerce et à l'industrie nationale un dommage considérable en apprenant aux Turcs à se passer de nous, en établissant nos ateliers, nos manufactures chez eux, certainement ils mériteraient qu'un ambassadeur les fît jouir de tous les avantages accordés aux négocians.

Mais qu'ils sont loin de ressembler à ces hommes estimables qui, loin de leur patrie, se vouent à un travail pénible, qui souscrivent à passer les plus belles années de leur vie parmi des barbares, qui se voient exposés au fer des assassins, aux incendies, à la peste et à la maligne influence de quelques contrées marécageuses, dans la vue d'établir entre la Turquie et la France un commerce d'échanges extrêmement avantageux, commerce qui vivifie nos ateliers, accroît notre population, forme un grand nombre de matelots, répand l'abondance dans quelques points et l'aisance partout!

L'ouvrier français, en portant préjudice à sa patrie, traîne dans le Levant une existence malheureuse. Ses profits sont très-bornés, et il acquiert très-rarement, par un travail obstiné et la plus grande économie, de quoi pouvoir revenir dans sa patrie. L'ouvrier d'ailleurs, entraîné quelquefois dans les tripots, dans les tavernes, peut compromettre dans les Échelles et à Constantinople même, le sort de tous les Français, dans un moment d'ivresse ou dans un de ces accès de colère que fera naître en lui une offense un peu grave.

Pour son propre avantage, l'ouvrier doit être renvoyé dans sa patrie, à moins que son séjour au Levant ne soit reconnu utile à l'ambassadeur et à la France; et s'il refusait de partir, on doit, sans qu'il ait à se plaindre, lui refuser une protection qu'il ne mérite pas.

L'ignorance des Orientaux dans l'art de la navigation, et la crainte surtout des corsaires maltais, avaient de tous les tems porté les Turcs à se servir des navires vénitiens, ragusais et français pour le transport de leurs marchandises d'une ville à l'autre. Ils avaient aussi recours à des bateaux du pays; mais ils préféraient alors ceux des Grecs qui avaient obtenu un sauf-conduit des archevêques de Syra et de Naxos.

Les Français avaient toujours dans les mers du Levant un grand nombre de navires uniquement occupés à transporter d'une Échelle à l'autre (1) les marchandises dont on les chargeait, et pour lesquelles ils retiraient un *nolis* assez avantageux. Ce cabotage, connu au Midi de la France sous le nom de *caravane*, était une école-pratique de navigation, une source assez grande de richesses pour quelques villes de l'ancienne Provence. Personne ne connaissait mieux les mers du Levant que les marins provençaux, ne mettait plus de célérité dans les expéditions et ne naviguait avec plus d'avantages pour les marchands. La navigation des Vénitiens et des Ragusais était extrêmement lente et timide : elle présentait plus de dangers, parce qu'ils échouaient quelquefois leurs navires en voulant gagner, au moindre signe de danger, un port ou une rade.

Outre les nolis qui donnaient des bénéfices à tous ceux qui avaient concouru à la construction, à l'achat et à l'armement du navire, le capitaine ne manquait jamais de s'enrichir tôt ou tard lorsqu'il était actif, intelligent et économe, et les matelots eux-mêmes, indépendamment de leurs salaires, gagnaient beaucoup sur les pacotilles qu'ils emportaient de Marseille ou qu'ils faisaient dans le Levant en allant d'une Échelle à l'autre. Ce dernier bénéfice est très-considérable : il y a 25 pour 100 à gagner sur les marchandises de choix. Le marin intelligent et qui connaissait bien le Levant, ne manquait pas d'en profiter. Ce gain, répété cinq à six fois dans l'année, doublait et triplait bientôt le capital. J'ai connu un grand nombre de matelots qui entretenaient à Marseille, à la Ciotat, à Saint-Tropez ou à la Seyne une famille nombreuse, et qui se procuraient en outre de bonne heure une aisance pour le reste de leurs jours.

Un navire était divisé en vingt-quatre actions ou kirats, et chaque action pouvait être subdivisée suivant les intentions des actionnaires. Le navire devait revenir au bout de trois ans. Les bénéfices

(1) Échelle vient du mot italien *scala*, parce qu'il existe dans tous les ports et les rades du Levant, au lieu de quais, des échelles ou des marches en bois, qui s'avancent dans la mer pour l'abord des navires et des chaloupes, et pour faciliter l'embarquement et le débarquement des personnes et des marchandises.

se

se partageaient, suivant le compte du capitaine, entre les intéressés, après avoir prélevé les dépenses qu'avaient occasionées le salaire de l'équipage, les réparations et les entretiens reconnus nécessaires.

Depuis quelque tems on s'était aperçu que les actionnaires gagnaient d'autant moins, que les capitaines s'enrichissaient plus vîte; cependant quoique la mauvaise foi se fût introduite chez la plupart d'entr'eux, les plus déhontés même apportaient encore de quoi entretenir chez les actionnaires la confiance que l'on a toujours eue pour ce genre de spéculation. Les petites villes dont je viens de parler, avaient acquis par-là un accroissement considérable : il y avait parmi les habitans une aisance qu'on ne voyait pas dans celles qui n'étaient qu'agricoles.

On comptait plus de cent navires occupés à ce cabotage, montés ordinairement chacun de huit à dix hommes, en y comprenant le capitaine et le lieutenant. Le commerce qui se faisait régulièrement de Marseille avec toutes les Échelles, en occupait quatre ou cinq cents. La caravane, comme on voit, doit donc être encouragée à la paix, tant à cause des bénéfices qu'elle procure, que des connaissances pratiques que nos marins acquièrent dans les mers du Levant.

CHAPITRE XXI.

Départ de Constantinople pour le golfe de Mundania. Séjour à Ghemlek. Chantier turc. Bois de construction. Culture. Histoire naturelle. Iles de la Propontide. Gallipoli. Lampsaque. Arrivée aux Dardanelles.

Les événemens qui s'étaient succédés avec rapidité depuis notre départ de Paris, ayant fait perdre de vue l'objet principal de notre mission, le parti qui nous parut le plus sage, dès les premiers jours de notre arrivée dans le Levant, fut de demander notre rappel en France, ou l'autorisation formelle de quitter Constantinople; de porter nos pas sur les rives méridionales de la Mer-Noire; nous rendre par l'Arménie, la Géorgie, le Guilan ou le Chirvan, sur les bords de la Caspienne; parcourir ensuite la Perse du nord au sud, et revenir en France par le golfe Persique, Bassora, Bagdat, Alep et la Syrie. Nous attendions en vain, depuis six mois, que l'envoyé extraordinaire de la République fût autorisé à nous fournir les moyens nécessaires à l'exécution de ce voyage. Nous étions dans la plus vive impatience de parcourir une des plus intéressantes parties de notre globe, sous les rapports de l'histoire naturelle, de la géographie, de l'histoire ancienne et moderne, du commerce, etc. lorsque nous reçûmes la nouvelle de l'arrestation du citoyen Semonville, sur le territoire neutre des Grisons, par une des puissances ennemies de la France.

Il est bien certain que l'arrivée, à Constantinople, d'un ambassadeur de la République eût adouci le sort des Français, calmé leurs inquiétudes, rendu la Porte plus circonspecte, et nous eût retirés de l'incertitude dans laquelle nous étions depuis notre départ de Paris. Le citoyen Semonville, avec lequel nous avions conféré plusieurs fois à Marseille, connaissait les vues du gouvernement à notre égard; il savait quel était l'objet primitif de notre mission; il n'ignorait pas toute l'importance que le conseil exécutif

provisoire attachait à nos relations politiques et commerciales avec l'Empire othoman, et combien il espérait, dans les circonstances, retirer d'avantages d'une union plus intime avec les Turcs.

Ne recevant point de réponse aux différentes lettres que nous avions adressées au gouvernement, nous résolûmes d'aller passer l'hiver aux Dardanelles ou dans les îles de la Grèce, loin des agitations et des tracasseries que les diverses nuances d'opinions politiques avaient fait naître parmi les Français, et dont nous avions été malgré nous les témoins. Ce qui nous détermina à prendre ce parti, c'est que nous nous trouvions de là à portée de retourner en France si nous étions rappelés, ou de nous rendre dans telle contrée de l'Empire othoman où le gouvernement jugerait désormais nécessaire de nous envoyer.

Nous reçûmes, du citoyen Descorches, toutes les facilités que son état précaire lui permettait, et nous partîmes de Constantinople le 6 frimaire an 2, sur un navire ragusais, nolisé par un négociant français. Le capitaine avait ordre d'aller mouiller dans le golfe de Mundania, pour y prendre quelques balots de soie que l'on devait lui envoyer de Brousse. Il devait faire voile de là pour Smyrne, et nous laisser, en passant, aux Dardanelles, où nous avions l'intention de séjourner quelque tems.

La journée était belle, la température de l'air fort douce et la mer parfaitement calme : le vent, au sud depuis huit jours, avait cessé de se faire sentir, et paraissait devoir tourner au nord : le capitaine profita du premier souffle favorable pour mettre à la voile. Nous partîmes à midi de Galata, et nous vînmes mouiller, au coucher du soleil, devant le village de Prinkipos. Le vent étant faible et variable, nous restâmes deux jours au mouillage, pendant lesquels nous nous occupâmes à tuer, du bord, quelques plongeons, à chasser, dans l'île, aux bécasses et aux perdrix rouges, et à ramasser, pour notre collection, des graines, des lichens et quelques plantes tardives.

Le 9, le vent étant décidément au nord-nord-est, nous fîmes voile, à sept heures du matin, pour le golfe de Mundania : nous étions, à dix, à une lieue de la côte située entre ce golfe et celui

de Nicomédie, et à midi nous avions doublé le cap *Bouz-Bournou.* Cette côte est belle, variée, un peu montagneuse; le terrain paraît fertile, boisé : nous aperçûmes des champs ensemencés, quelques troupeaux de moutons et plusieurs villages peu considérables. Après avoir doublé le cap, le vent jusqu'alors favorable, dut nous être contraire ; il nous obligea de louvoyer une partie de la nuit. Nous eumes de la peine à venir mouiller à demi-lieue du village de Ghemlek, à deux encablures de la côte sud.

Le mouillage, au fond du golfe, est excellent : les ancres tiennent bien partout; mais en hiver, il est prudent de s'approcher du chantier situé au sud, et de jeter l'ancre à un cable et demi ou deux cables du rivage; car si l'on venait mouiller du côté du village, on serait exposé à une plus grosse mer par un vent d'ouest un peu fort, et on pourrait courir le risque d'être jeté sur les rochers qui bordent cette côte, si les cables étaient trop vieux ou trop faibles (*pl.* 3).

Le village, nommé *Kios* par les Grecs, et *Ghemlek* par les Turcs, est situé en amphithéâtre, au fond du golfe, vers la partie nord : il est bâti sur les ruines de l'ancienne *Cius,* et paraît avoir environ deux mille ames de population. Les habitans, la plupart Grecs, sont occupés à la culture des terres : peu d'entr'eux sont marins; plusieurs sont employés malgré eux, comme ouvriers, depuis que les Turcs ont établi, à un quart de lieue de là, un chantier pour la construction des vaisseaux de guerre. Il y avait, à notre arrivée, un vaisseau de quatre-vingts pièces de canon presque achevé, dont la construction avait été dirigée par un ouvrier français.

Ce qui détermine les Turcs à construire une partie de leurs vaisseaux au fond de ce golfe, c'est la facilité de retirer des bois de construction des montagnes qui avoisinent l'Olympe, de celles qui se trouvent entre les golfes de Mundania et de Nicomédie, et de celles situées au sud du lac Ascanius. On emploie deux espèces de chênes et deux espèces de pins : les premiers servent à la quille, aux membrures et au doublage; les seconds servent également aux membrures et à toutes les pièces de l'intérieur.

Les deux espèces de chênes qui servent aux constructions navales,

sont le chêne *à cupule chevelue* (*pl.* 12), et celui *à grappe*. Le premier, qui paraît être le *quercus cerris* de Linné, est plus commun du côté de Tocat, de Sinope et de Trébisonde. C'est celui que l'on apporte à l'arsenal de Constantinople des côtes méridionales de la Mer-Noire, et qu'on emploie le plus ordinairement à la charpente des maisons. On le trouve aussi dans une grande partie de l'Asie mineure et de la Syrie. Il s'élève à une grande hauteur et fournit un bois excellent. Ses feuilles sont profondément découpées, lisses, d'un vert foncé en dessus, un peu blanchâtres et pubescentes en dessous. La cupule a ses écailles en filets alongés, terminés en pointe (1).

Le chêne *à grappe* ou chêne à fruits pédonculés est plus commun que l'autre aux environs de Mundania et de Constantinople. Il s'élève à une hauteur considérable, prend une belle tige et fournit un bois très-dur. Cet arbre, dont le feuillage diffère peu du chêne *roure* au premier aspect, se fait néanmoins remarquer par ses fruits alongés, portés sur un pédicule mince, long de deux à trois pouces (2).

On se sert communément du pin à pignons, *pinus pinea*, et d'une espèce qui approche du *laricio* des Corses. Le premier est commun vers les côtes maritimes de l'Asie mineure et de la Syrie : il croît aussi dans toute la Grèce. Il acquiert une grosseur considérable, et son bois, dur et résineux, est fréquemment employé dans les constructions navales que l'on fait à Mundania, aux Dardanelles, à Mételin et à Rhodes.

---

(1) *Quercus orientalis, latifolia, foliis ad costam pulchrè incisis, glande maxima, cupula crinita.* Tournefort, Coroll. pag. 40. — *Id. Voy. au Levant*, tom. 1, pag. 430.

Quercus cerris. Linn. ?

Pockoke Trawels, tom. 2, tab. 86.

Chêne à cupule chevelue, *quercus crinita.* Lam. Encycl. Bot. tom. 1, pag. 718, n°. 4.

(2) *Quercus orientalis, glande cylindriformi, longo pediculo insidente.* Tournef. Coroll. pag 40.

Chêne à grappe, *quercus racemosa.* Lam. Encycl. Bot. tom. 1, pag. 715, n°. 1.

Le second pin, que nous avons trouvé abondant aux environs de l'Olympe et dans tout l'intérieur de l'Asie mineure, porte une tige droite, et acquiert une grosseur et une hauteur considérables. Ses graines, que j'ai apportées à Paris, ont bien levé au jardin du citoyen Cels, cultivateur, et membre de l'institut national.

Le golfe de Mundania est profond, assez étroit, et entouré de montagnes élevées : celle au nord est presqu'entiérement calcaire; elle est en partie schisteuse, en partie formée de grès à sa base. La côte située au sud présente, tout le long du rivage, une roche dure, mélangée, contenant des cailloux de porphyre, de granit, etc. On voit au fond du golfe, une grève peu élevée, sabloneuse, et au-delà une petite plaine fertile, arrosée par un ruisseau qui portait le nom de la ville, et par une petite rivière connue autrefois sous le nom d'*Hylas*. On cultive dans cette plaine diverses plantes potagères, telles que l'aubergine, la ketmie, le melon d'eau, et plusieurs arbres fruitiers, parmi lesquels nous remarquâmes le grenadier et une sorte de pommier à fruit oblong, d'une saveur très-agréable. Nous nous procurâmes plusieurs plans de ce pommier, et nous les fîmes passer à Constantinople, pour être élevés dans le jardin du palais de l'ambassade, en attendant de pouvoir les transporter nous-mêmes en France.

Il n'est pas douteux que ce pommier ne réussît au Midi de la France, puisque la température de Ghemlek est pour le moins aussi chaude que celle de nos départemens méridionaux, où l'on sait que le pommier végète mal et ne donne que des fruits verreux.

Les grenades de Ghemlek sont si estimées, que les Grecs de ce village ont été obligés de payer leur imposition personnelle avec une certaine quantité de ce fruit qu'ils envoient chaque année à Constantinople, pour le sérail du grand-seigneur.

Quoique l'olivier soit assez multiplié sur les côteaux des environs, cependant les habitans ne sont pas dans l'usage de retirer l'huile de son fruit. Ils préfèrent cueillir l'olive à sa parfaite maturité, dans les mois de brumaire et de frimaire, pour la saler et l'envoyer ensuite à la capitale, où les Grecs, les Arméniens et les Juifs en font, pendant toute l'année, une très-grande consommation. La

préparation de ces olives consiste à leur jeter du sel marin par-dessus, en assez grande quantité, et les remuer de manière qu'elles en soient pénétrées. On les met ensuite, pendant quelques jours, dans des corbeilles : on les comprime légérement pour faciliter l'écoulement de la partie aqueuse, après quoi on les conserve dans des vases de terre.

On mange ces olives sans autre préparation : on les assaisonne quelquefois avec du sel, du vinaigre, de l'huile : on les sert aussi avec des aubergines, des pimens, du céleri, du fenouil confits au vinaigre, avec des anchois et autres poissons salés.

On cultive abondamment à Ghemlek, ainsi qu'aux environs de Pruse, le mûrier blanc, pour l'éducation des vers à soie; mais ici on ne permet point à cet arbre de s'élever, comme dans nos climats : on le tient nain, et chaque année on enlève tous les rameaux qui ont poussé l'année précédente, pour les donner, garnis de feuilles, aux vers à soie. Après cette taille, le mûrier pousse de nouveaux jets qui doivent être coupés l'année suivante, à mesure des besoins.

Ces arbres sont plantés suivant la qualité du terrain, à trois ou quatre pieds de distance les uns des autres. Ils ne sont point greffés, parce qu'on a reconnu sans doute que les feuilles plus petites, plus savoureuses du mûrier sauvage sont d'une qualité supérieure à celles qui sont grandes, succulentes et peu substantielles. On se dispense ordinairement de leur donner des engrais : quelques-uns sont arrosés; mais tous reçoivent deux labours, l'un au moment de leur végétation, et l'autre à la fin de l'été. Cet arbre, ainsi cultivé, dure un grand nombre d'années : il forme une des principales richesses des environs de Pruse, et alimente beaucoup de manufactures d'étoffes de soie établies dans cette ville pour l'usage des Orientaux.

Un champ planté de mûriers auxquels on aura permis de s'élever et de croître, fournira sans doute une quantité plus considérable de feuilles, que s'il était planté en mûriers nains, quoique ces derniers soient beaucoup plus rapprochés les uns des autres; mais si on envisage la facilité que l'on a de se procurer à volonté toute

la feuille de ceux-ci en coupant les jeunes rameaux, et l'avantage inappréciable de pouvoir abriter par un mur ou une haie les mûriers nains et les garantir d'un vent glacial qui attaque et fait périr si souvent la feuille, dans nos départemens méridionaux, au moment de sa pousse, et prive par-là de leur nourriture les vers à soie déjà éclos, on trouvera peut-être que cette culture n'est point à négliger, et qu'elle devrait être adoptée, du moins en partie, au Midi de la France.

Les Grecs sont grands mangeurs de coquillages terrestres : ils n'ont pas, comme les Romains, l'art de les engraisser et de leur procurer un volume monstrueux par une nourriture abondante et choisie. Ils se contentent de les ramasser dans les champs et de les conserver chez eux, pendant quelques jours, dans des vases de terre, afin de leur donner le tems de rendre tous les alimens dont ils se sont nourris. Ils les font bouillir plusieurs heures dans une eau un peu salée, après quoi ils leur font une sauce fortement relevée d'ail, de persil et d'aromates. Nous avons vu manger aux Grecs de Constantinople et de Ghemlek presque toutes les espèces d'escargots d'Europe, mais plus particuliérement la belle helice *maron*, dont nous donnons la figure *planche* 17, *fig.* 1, *a. b.*

Elle est plus grosse que la *pomatie* ou escargot des vignes : sa spire est moins élevée et sa bouche moins grande. Toute la coquille est généralement colorée par de larges zones d'un brun maron, entrecoupées d'autres zones pâles, dont celle qui parcourt le milieu du dernier tour, se distingue par sa couleur blanchâtre. La bouche demi-elliptique est proportionnée. La lèvre est obtuse : elle forme au dehors un petit rebord, et est enduite en dedans d'un émail brun qui augmente vers la région ombilicale. Le fond de l'ouverture est comme lacté, quoique transmettant les zones extérieures (1).

Parmi les coquilles terrestres que nous avons trouvées aux environs de Ghemlek, nous ferons remarquer deux bulimes qui nous paraissent inconnus jusqu'à présent aux naturalistes.

(1) Helix Castanea *magna, exumbilicata, depressiuscule globosa, rufo-castanea, pallido zonata, callo labii obtusi interno et umbilicali fusco.*

1°. Le bulime *zèbre* (*fig.* 10, *a. b*). Il est lisse, blanchâtre, plus ou moins marqué longitudinalement de lignes roussâtres. Ses douze tours sont un peu convexes. Son sommet est obtus, et sa fente ombilicale très-sensible. Sa bouche est blanche : elle a trois dents placées comme en triangle, à peu près également espacées (1).

2°. Le bulime *ovulaire* (*fig.* 12, *a. b*). Il est d'une couleur blanchâtre, plus nette vers la bouche. Il est composé de six tours un peu convexes et lisses. Sa forme est un ovoïde court et obtus. Il est pourvu d'un petit ombilic. Sa bouche est oblongue, oblique, rétrécie par six dents à peu près égales, bien distinctes, trois de chaque côté. Il se rapproche par cette bouche, du bulime scarabé ; mais il n'est point comprimé, et sa grosseur est de trois lignes à trois lignes et demie (2).

Le 20 frimaire le froid se fit vivement sentir pour la première fois : il tomba cinq à six pouces de neige ; ce qui nous amena beaucoup de bécasses dans les bois voisins, et un grand nombre de canards sur les deux petites rivières et dans la plaine. La perdrix rouge et le lièvre étaient partout très-abondans et d'un goût exquis. Le capitaine, chasseur passionné, avait un excellent chien d'arrêt, de sorte que nous fîmes grande chère à peu de frais pendant notre séjour à Ghemlek.

Le citoyen Toussaint, constructeur, domicilié dans le village, n'oublia rien pour nous faire passer notre tems agréablement, pour nous procurer tous les renseignemens dont nous avions besoin. Nous apprîmes avec inquiétude, que son zèle, pour le service de la Porte, l'avait exposé plusieurs fois à être massacré par des Turcs de l'intérieur des terres, qui l'accusaient mal à propos d'être la cause des vexations que le gouvernement leur faisait éprouver pour la coupe et le transport des bois nécessaires à la construction du vaisseau dont il était chargé.

---

(1) Bulimus zebra *parvulus, oblongus, umbilicatus, lævis, albidus, rufo lineolatus ; apertura alba æqualiter triplicique versu tridentata.*

(2) Bulimus ovularis *minutus, ovatus, sordide albidus ; anfractibus sex ; vertice obtusissimo ; apertura oblique oblongiuscula, sexdentata.*

Ces malheureux, excités peut-être par le trésorier, qui haïssait un surveillant dont les mœurs et la probité lui faisaient ombrage, et par quelques Grecs jaloux de la préférence qu'obtenait sur eux un étranger, vinrent un jour au nombre de plus de cinquante, dans l'intention de le tuer. Le citoyen Toussaint, robuste et courageux, après avoir échappé à plusieurs d'entr'eux, qui l'assaillirent dans le trajet du chantier au village, s'enferma dans sa maison, braqua six tromblons en face de la porte d'entrée, arma son épouse et son domestique, prit lui-même un fusil à deux coups, deux pistolets et son sabre, plaça un barril de poudre au milieu de la maison, annonça à ces hommes féroces qui tentaient d'enfoncer la porte, quels étaient ses moyens de défense, et l'intention de s'ensevelir avec eux sous les ruines de sa maison s'ils osaient y entrer. Quelques-uns tentèrent de pénétrer par les fenêtres, mais partout ils trouvèrent un homme qui leur présentait la mort. Les habitans du village, par pitié, par attachement ou par intérêt (1), s'empressèrent bientôt de venir à son secours : ils n'eurent pas grande peine à désarmer, par leurs larmes et leurs prières, des hommes que le courage du citoyen Toussaint avait déjà ébranlés, qui trouvèrent sans doute plus prudent de se retirer dans leurs habitations, que de hasarder leur vie contre celui qui défendait si bien la sienne.

Quoique la saison ne fût guère propre aux herborisations, nous trouvâmes cependant quelques plantes intéressantes : nous vîmes en fleurs, sur toutes les haies, la clématite à vrilles (2), et vers les bords de la mer un joli daphné que nous avons retrouvé en Syrie, dans l'intérieur de l'Asie mineure, et que Tournefort avait découvert en Crète (3). Il y avait aussi sur les côteaux une nouvelle espèce de *spartium* (4), arbrisseau qui s'élève à cinq pieds, dont

(1) Le gouvernement turc, dans le cas d'assassinat, exige une forte amende des habitans.

(2) *Clematis cirrhosa.* Linn. — Lamark, *Encyclop. Botan. Clématite*, n°. 9.

(3) *Thymelæa cretica, oleæ folio subtus villoso.* Tourn. *Coroll.* pag. 4. Lamark, *Encyclop. Bot. Lauréole*, n°. 22.

Daphne collina. Smith. *Spicil.* Fasc. 2, pag. 16, tab. 18.

(4) La tige encore jeune de ce *spartium* a trois angles qui s'oblitèrent insensible-

nous avons envoyé au jardin national des plantes et au citoyen Cels, des graines qui ont très-bien levé.

Nous vîmes partout dans les bois l'*andrachné* et l'*arbousier* chargés de fleurs et de fruits; le premier, un peu plus sensible au froid que l'autre, ne croît pas aux environs de Constantinople : nous l'avons trouvé abondant sur l'Hellespont, dans les îles de l'Archipel, sur la côte de l'Asie mineure, en Syrie. Il s'élève quelquefois à la hauteur d'un arbre; mais il conserve plus ordinairement celle d'un arbrisseau. Son tronc, lisse et rouge lorsque l'épiderme de l'année précédente est tombé, la beauté de son feuillage, ses fleurs en grappe, ses fruits d'un rouge vif, tout concourt à le rendre un des plus beaux arbrisseaux du Levant. Si l'arbousier lui cède pour le port, les tiges, le feuillage et les fleurs, il réclame la supériorité pour les fruits. Ceux de l'andrachné sont plus petits que ceux de l'arbousier : ils ont un goût aigrelet et acerbe, qui ne vaut pas la douceur un peu fade de l'autre.

On aperçoit des montagnes voisines, le lac *Ascanius* et la fertile plaine de Nicée, dont j'aurai occasion de parler ailleurs. On compte deux ou trois heures de marche de Ghemlek au lac, et sept à huit pour aller jusqu'à Nicée. Pruse se trouve à peu près à la même distance. Ces lieux nous rappellent la seconde bataille livrée près de *Cius*, l'an 193 de l'ère chrétienne, entre Lucius Septimius Sévérus et Pescennius Niger, qui se disputaient l'Empire des Romains après la mort du vertueux Pertinax, massacré par une soldatesque indisciplinée et corrompue. Ils nous rappellent aussi les efforts que firent les premiers empereurs turcs pour s'emparer de Ghemlek (1).

---

ment : elle pousse un grand nombre de rameaux, qui sont alternes, plians et d'un vert blanchâtre. Les feuilles, presque sessiles, sont ternes et dépourvues de stipules. Les fleurs, d'un jaune doré et munies de bractées, sont disposées en grappes au sommet des rameaux ; il leur succède des légumes oblongs et tronqués à leur sommet.

Le citoyen Ventenat, qui publie les plantes cultivées dans le jardin du citoyen Cels, a fait figurer ce spartium, et doit l'insérer dans un de ses prochains fascicules, sous le nom de *spartium parviflorum*.

(1) Quelques auteurs écrivent *Kemluk*.

Othman, déjà maître de presque toute la Bithynie, avait tenté en vain de soumettre Pruse et Ghemlek : Orchan son fils obtint la première sans répandre de sang, et la seconde après un an de siége.

Les navires et les bateaux qui font le commerce de Pruse, se rendent presque toujours à Mundania, petite ville située au milieu du golfe, sur les ruines de *Myrlea* ou *Apamea* : il est rare qu'ils viennent à Ghemlek, attendu que le mouillage de Mundania est très-bon, que les communications entr'elle et Pruse sont plus aisées, plus fréquentes, et que la distance en est moindre.

Le premier nivôse, au lever du soleil, le vent étant à l'est-nord-est, nous levâmes l'ancre, et fîmes route pour notre destination. Nous dépassâmes avant la nuit la petite île de *Calo-Limno*, vulgairement connue sous le nom d'*île du pape* : elle est peu élevée, presque plate, assez fertile à ce qu'on nous a dit, et habitée seulement par des Grecs. C'est l'ancienne *Besbicos*, située à trois lieues de la côte, en face du fleuve *Rhyndacus*, nommé aujourd'hui *Mikalitza*.

Le vent renforça un peu et devint nord-est au coucher du soleil. A trois ou quatre heures du matin le capitaine, ayant jugé avoir dépassé l'île de Marmara, fit mettre à la cape pour ne pas entrer de nuit dans le canal. Nous nous trouvâmes effectivement au point du jour au nord-ouest de cette île, à deux lieues de l'îlot de *Gaïdoura*.

Marmara a reçu son nom d'un marbre blanc, un peu veiné de gris et de bleuâtre, qu'on y exploite en grande quantité. Quoique son grain ne soit pas fin ni les couleurs belles et mélangées, les Grecs néanmoins l'estimaient autrefois et s'en servaient fréquemment : ils le désignaient sous le nom de marbre de Cysique, parce que cette presqu'île en fournissait peut-être de la même qualité, ou parce que la ville du même nom lui servait d'entrepôt. On en trouve des fragmens sur les ruines de presque toutes les villes anciennes : on en voit des colonnes en divers endroits, et notamment dans les mosquées de Constantinople. On n'exploite aujourd'hui ce marbre que pour les pierres sépulcrales dont se servent les Turcs,

les Arméniens et les Européens : il est rare qu'on l'emploie dans la construction des maisons.

Cette île a environ douze lieues de circuit : elle est élevée, montagneuse, assez fertile ; elle contient plusieurs villes ou villages assez peuplés : elle a deux ports peu étendus, situés au sud. Les navires surpris par un vent de nord un peu trop fort, vont quelquefois y chercher un asyle. Les habitans ont quelques troupeaux de moutons ; ils cultivent la vigne, l'olivier, le coton, et recueillent divers grains.

Marmara portait autrefois les noms de *Nevris*, d'*Elaphonnesus* et de *Proconnesus* (1), à cause de la quantité de cerfs qui s'y trouvaient. Je crois qu'il n'en existe plus aujourd'hui, que les bois sont détruits et que les montagnes sont presque nues.

En entrant dans le canal, nous portâmes avec plaisir nos regards sur la côte d'Europe : nous remarquâmes une montagne parallèle au rivage, peu distante de la mer ; nous vîmes un terrain fertile, assez bien cultivé. La côte d'Asie fixa davantage notre attention : elle est plate, marécageuse jusqu'au-delà du Granique, extrêmement fertile dans les lieux qui ne sont pas inondés : les montagnes que l'on découvre à quelque distance, sont très-boisées, plus élevées que celles d'Europe. Nous contemplâmes long-tems le mont Olympe entiérement couvert de neige, et nous fîmes nos adieux à Constantinople, à la Propontide, à Cysique que nous regrettions de n'avoir pas vue, à tous ces lieux si fameux dans l'histoire et si dignes de l'être.

Les objets sur lesquels notre vue se portait de l'un et de l'autre côté du canal, disparaissaient avec la plus grande rapidité : nous avions le vent en poupe, et le courant des eaux accélérait notre marche, de sorte que nous nous trouvâmes à dix heures du matin devant Gallipoli. Cette ville, aujourd'hui la plus considérable de celles situées sur l'Hellespont, passa au pouvoir des Turcs sous le

(1) Nevris, νεβρος, le faon d'une biche ; Elaphonnesus, de ελαφος, un cerf, et de νησος, île ; Proconnesus, de προ, προκος, qui signifient également un jeune cerf, et de νησος, île.

règne de Jean Paléologue, et fut prise par Soliman, fils d'Orcan. Elle contient dans ses murs environ quinze ou seize mille habitans grecs, musulmans et juifs. Elle est située sur un banc de rochers que les eaux ont minés. Elle s'avance, et forme une espèce de cap, à l'extrémité duquel est placé un fanal pour guider les marins, et leur indiquer la route qu'ils doivent prendre lorsqu'ils entrent de nuit dans le canal. On en voit un autre pour le même objet, presque vis-à-vis, sur la côte d'Asie. Le canal se rétrécit tout-à-coup devant Gallipoli, au point qu'il n'a pas une lieue de largeur. La mer forme une anse au sud de la ville, qui sert de port aux bateaux qui viennent y mouiller, ainsi qu'aux navires contrariés par le vent.

La montagne dont j'ai parlé plus haut, a baissé insensiblement, et fait place à des collines privées de culture et de tout ornement. Celle d'Asie au contraire s'est rapprochée, et présente un paysage naturel de la plus grande beauté.

Lampsaque, devant laquelle nous nous trouvons presqu'aussitôt, possède un territoire charmant, extrêmement fertile et arrosé. Cette ville, jadis bien plus considérable que Gallipoli, était renommée par ses jardins, par ses vignobles et la bonté de ses vins, par ses temples, et surtout par le culte que les habitans rendaient au dieu Priape. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un mauvais village habité par quelques Grecs et quelques Turcs : elle conserve encore quelques vignes sur les côteaux voisins ; mais ses beaux jardins ont disparu : sur les débris de ses temples, on a élevé une mosquée, et le culte rendu au Dieu conservateur de l'Univers est remplacé par des offrandes à la *Panayia*.

Jusqu'à la pointe de Nagara, sur laquelle on remarque encore les décombres d'Abydos, l'Hellespont n'offre rien de remarquable que les collines fertiles et verdoyantes qui le bordent, et quelques vallons plus ou moins cultivés. Quoiqu'il y ait encore plus de quinze milles de distance de Lampsaque à Abydos, notre marche était si rapide, que nous eumes bientôt franchi cet espace, et que nous pûmes jeter l'ancre, vers une heure après midi, à l'excellent mouillage qui se trouve au sud de ce cap. Nous nous empres-

sâmes de débarquer nos effets, et d'aller à la ville, distante à peu près de deux milles. Le citoyen Bermond, vice-consul de la République, nous attendait depuis quelques jours; il avait eu l'honnêteté de nous faire préparer un logement dans la maison consulaire : il a eu la bonté de nous accompagner dans toutes nos courses, et n'a rien négligé pour nous rendre le séjour que nous avons fait aux Dardanelles, aussi agréable qu'utile.

CHAPITRE XXII.

Séjour aux Dardanelles. Description de l'Hellespont et des villes situées sur ses rives. Productions et commerce de ces contrées.

L'HELLESPONT ou la mer d'Hellé, ainsi nommé parce que cette princesse, fille d'Athamas, roi de Thèbes, voulant se dérober, avec son frère Phryxus, aux persécutions d'Ino leur marâtre, et se rendre dans la Colchide, eut le malheur de s'y noyer. On dit que, montée avec son frère sur un bélier couvert d'une toison d'or au lieu de laine, elle osa traverser le canal qui sépare la Thrace de la Troade; mais lorsqu'elle se vit au milieu des eaux, elle fut si effrayée du danger auquel elle s'était imprudemment exposée, qu'elle se laissa tomber dans la mer, où elle trouva la mort qu'elle cherchait à éviter. Les Grecs, touchés de ses malheurs, pour éterniser le souvenir de ce naufrage, donnèrent le nom de cette infortunée princesse au bras de mer dans lequel elle périt.

Cette mer est plus connue aujourd'hui sous le nom de *Détroit* ou *Canal des Dardanelles*, parce que la ville moderne à laquelle nous venons d'aborder, est nommée par les Européens, *les Dardanelles;* nom qui lui est transmis de l'ancienne *Dardana, Dardania* ou *Dardanus*, située à quelques milles plus bas; car selon les géographes anciens, elle était à huit milles au sud d'Abydos, vers le cap *Trapeza*, vulgairement désigné sous le nom de *pointe des barbiers*. Le fleuve Rhodius, sur lequel est bâtie la ville moderne, coulait à une distance à peu près égale d'Abydos et de Dardanus.

Cette ville compte à peine quatre mille habitans grecs, musulmans et juifs. Sa position est agréable, son territoire est fertile et ses productions sont très-variées. On voit, au nord-est, un côteau couvert de vignes; au sud, une plaine terminée par une montagne peu élevée : cette plaine s'étend à l'est, et forme ensuite une

vallée

vallée extrêmement fertile, arrosée par le Rhodius. Au fond de cette vallée on trouve des indices de volcan : on y voit entr'autres des blocs considérables de granit, dont la partie quartzeuse est presque toute convertie en verre. Il y a un peu plus loin un bassin fertile, peu étendu, entouré de montagnes couvertes de bois.

On cultive dans le territoire des Dardanelles, le coton, le sésame, diverses plantes potagères, la vigne, l'olivier, plusieurs arbres fruitiers. L'oranger commence à croître ici en plein vent. On y recueille une assez grande quantité de grains. Les montagnes voisines fournissent la vélanède et la gale du commerce.

Les eaux de l'Hellespont ont un courant rapide vis-à-vis le château situé à l'extrémité inférieure de la ville, tandis qu'elles sont tranquilles ou qu'elles remontent dans l'anse qui se trouve à la partie supérieure et qui sert de port aux bateaux que le commerce y amène, ainsi qu'aux navires et aux vaisseaux de guerre qui viennent y mouiller quelquefois. Les capitaines de ces deux derniers préfèrent cependant, tant en hiver qu'en été, le mouillage de Nagara, parce qu'ils sont plus à l'abri du vent de nord, et parce que le fond en est meilleur.

L'Hellespont ressemble au premier aspect, à un fleuve majestueux qui porte tranquillement ses eaux à l'Océan; mais contenu dans son lit, on ne lui voit jamais franchir les limites que la nature lui a tracées. On ne voit pas ici ces crues dévastatrices auxquelles sont exposées trop souvent les contrées que les grands fleuves parcourent. On ne rencontre pas non plus, aux environs, ces marécages infects, ces eaux croupissantes si ordinaires vers l'embouchure des fleuves : ici les terres sont cultivées, ou se couvrent naturellement de verdure jusqu'auprès des eaux. Et si les rives de l'Hellespont ne sont pas fécondées par des canaux d'irrigation, si les eaux ne vont pas déposer sur les terres un limon bienfaisant, les communications qu'il établit entre la Propontide, le Pont-Euxin d'un côté, la Méditerranée et l'Océan de l'autre, les avantages que l'industrie et l'agriculture peuvent retirer de la facilité des transports, sont des bienfaits plus grands peut-être que ceux qui résulteraient, pour ces contrées, du voisinage d'un grand fleuve.

Le Rhodius prend sa source au nord-est du mont Ida : il reçoit quelques ruisseaux qui coulent des montagnes voisines, et après avoir parcouru un espace de douze à quinze milles, il vient se jeter dans l'Hellespont, à côté du château des Dardanelles. Ses eaux, peu abondantes en été, sont retenues et employées à l'arrosement des terres ; mais en hiver, grossi par les pluies qui sont fréquentes dans cette saison, il occupe un lit assez grand pour mériter le nom de rivière. Les habitans des Dardanelles ont construit un pont de bois à quelque distance de son embouchure, afin de pouvoir se transporter en tout tems sur la rive gauche, et se rendre dans les champs qu'ils cultivent au-delà.

Derrière le château, entre la ville et la rivière, on trouve une promenade assez étendue, naturellement gazonée et ombragée par de très-grands platanes. Quoique ce lieu soit très-frais et très-agréable, il n'est presque pas fréquenté par les habitans de la ville : on n'y rencontre que des Européens que le commerce et la curiosité amènent dans ces contrées.

A trois milles des Dardanelles, en remontant vers le nord, on trouve sur un terrain en plaine, de forme triangulaire, quelques vestiges de l'ancienne Abydos. Le sol est élevé et couvert de tas de décombres, parmi lesquels on distingue des briques, des fragmens de poterie, des morceaux de granit et de marbre de toute espèce. On aperçoit quelques massifs informes de maçonnerie le long du mouillage situé au sud-ouest : on voit sur le côteau voisin un chemin profondément creusé, par où les habitans d'Abydos se rendaient dans une plaine fertile qui se trouve à l'est. La ville occupait la partie méridionale du terrain triangulaire dont je viens de parler, et s'étendait sur la partie du côteau qui fait face au canal.

Il n'y a pas sur les rives de l'Hellespont, de position plus agréable et plus avantageuse que celle-là pour une ville ; car indépendamment de la vue de tout le canal ; de ses deux rives et même de Ténédos (1), outre les moyens qu'il y aurait de la fortifier, étant

(1) Le terrain peu élevé de la Troade permet d'apercevoir l'île de Ténédos.

entourée de la mer et d'une colline isolée, le mouillage est sans contredit le plus grand et le plus sûr de l'Hellespont; et si les Turcs voulaient réellement défendre l'entrée de la Propontide aux flottes ennemies, il n'y aurait pas d'endroit plus propre pour établir une batterie, que la pointe de Nagara; car les vaisseaux s'approchent toujours malgré eux de cette pointe, à cause de l'angle saillant que le terrain fait à cet endroit. D'ailleurs, cette partie du canal est à peu près aussi étroite que celle des seconds châteaux.

A deux lieues au sud-est d'Abydos, on voit le Silléis, faible ruisseau dont on ne parlerait plus s'il n'indiquait la position d'Arisba, près de laquelle l'armée d'Alexandre campa, tandis que ce conquérant était occupé à visiter les ruines de Troye.

Les géographes ne sont pas d'accord sur la position de l'ancienne Dardanus : les uns la placent sur le cap Trapèze, et d'autres au pied du mont Ida. Je n'ai trouvé aux environs de ce cap, vulgairement nommé *Pointe des Barbiers*, aucun vestige, aucune trace de ville; je n'ai aperçu ni décombres, ni briques, ni amoncellemens de pierres. Le terrain même, inégal, montagneux, peu fertile, privé d'eau, paraît peu propre à la position d'une ville un peu considérable. Je soupçonne avec les derniers, qu'elle était dans l'intérieur des terres; car dans les tems que l'on ne pouvait apprécier tous les avantages d'un commerce maritime, et que l'on s'éloignait même quelquefois du rivage de la mer, afin d'être moins exposé aux incursions des pirates, on devait préférer les positions qui mettaient les habitans à portée des champs qu'ils cultivaient et dont ils retiraient toutes leurs richesses.

Au-delà du cap, la côte est blanche et crayeuse; ce qui lui a fait donner par les marins, le nom de *Taches blanches :* c'est là que mouillent ordinairement les navires qui attendent un vent favorable pour remonter l'Hellespont.

Nous n'avons pas été plus heureux dans la recherche d'*Ophrynium*, que l'on place entre Dardanus et Rhœtium : quant à celle-ci, il paraît qu'elle était située entre le promontoire de ce nom et le tombeau d'Ajax, à en juger par les fragmens de poterie et de briques qu'on y trouve; car on sait que rien n'indique d'une manière plus

certaine la position des anciennes villes. Les monumens s'écroulent, les matériaux sont enlevés, la charrue applanit le terrain; les fragmens de briques et de poterie résistent seuls au tems et à la main de l'homme.

Lorsqu'on a dépassé le tombeau d'Ajax, situé sur une éminence, on voit jusqu'au-delà du Simoïs une plaine basse, sabloneuse près de la mer, très-fertile à mesure qu'on s'en éloigne. Mais avant de parcourir la Troade et de visiter ces lieux que l'histoire a rendus si fameux, retournons à l'Hellespont, et transportons-nous sur la côte d'Europe.

Selon les poëtes et la plupart des historiens grecs, Sestos était située vis-à-vis Abydos, à l'endroit le plus resserré du canal. Ces deux villes sont devenues fameuses par les amours vraies ou fabuleuses de Léandre et d'Héro, dont la fin fut si malheureuse. Léandre habitait Abydos : Héro était à Sestos, prêtresse de Vénus. Trop confiant sans doute dans sa force et son adresse, Léandre, pour ne pas être découvert, traversait depuis long-tems l'Hellespont à la nage, guidé par un flambeau que sa maîtresse allumait au sommet d'une tour : mais dans une nuit orageuse, Léandre, s'étant trop imprudemment mis à la nage, ne put atteindre l'autre bord, et fut malheureusement submergé par les flots agités. Héro, dans son désespoir, se précipita dans la mer, afin de partager le sort de son amant.

Procope place Sestos dans l'anse la plus voisine d'Abydos; il ajoute même que l'empereur Justinien fit bâtir une citadelle auprès de cette ville : on voit encore les restes de cette citadelle près le rivage de la mer. On y distingue les premières assises de maçonnerie en pierres de taille, sur lesquelles le mur était élevé. Ce mur offre un retrait d'environ quinze pouces. La tour située à l'extrémité de la citadelle, est ronde et détruite en grande partie : on y aperçoit les restes d'une voûte qui formait le premier étage. Ses murs, ainsi que ceux de la citadelle, sont bâtis de plusieurs assises de moëlons et de plusieurs assises de briques couchées à plat les unes sur les autres sur trois ou quatre rangées. On suit très-bien sur le penchant de la colline, les murs de l'ancienne ville. On trouve dans l'enceinte

de ces murs des amoncellemens de pierres, parmi lesquelles on distingue des briques, des fragmens de poterie, des morceaux de granit et de marbre. Il est vraisemblable qu'on a amoncelé ces décombres pour en nétoyer le terrain et le mettre en culture, et qu'on a détruit, de cette manière, les restes des monumens qui pouvaient s'y rencontrer.

A quatre milles de Sestos, en remontant le canal, on trouve un autre port auprès duquel on ne voit qu'une simple dervischerie occupée par trois ou quatre moines musulmans. Ce mouillage, un des meilleurs de tout le canal, est peu connu de la plupart des marins qui fréquentent les mers du Levant, parce qu'ils préfèrent avec raison celui de Nagara, comme plus à portée de Maïta et des Dardanelles, où ils se procurent les provisions qui leur sont nécessaires.

En face d'Abydos, à une petite lieue au sud-ouest de Sestos, on voit au fond d'une anse étendue et peu profonde, le village de Maïta, bâti sur les ruines de *Madytos*. On trouve encore quelques restes de vieille maçonnerie sur un monticule qui domine la ville moderne située au bord de la mer. A peu de distance de Madytos il y avait autrefois *Cœlos Portus*, petite ville qui fut témoin du combat naval qui eut lieu entre les Athéniens et les Lacédémoniens, combat où ces derniers furent vaincus et obligés de céder à leurs rivaux l'empire de l'Hellespont.

Le territoire de Maïta, quoique peu fertile, fournit quelques fruits, un peu de blé, du vin et surtout du coton. La plupart des habitans sont marins; les autres se livrent à la culture des terres et à la fabrication de toiles à voiles, pour lesquelles ils emploient le coton qu'ils récoltent et une petite quantité qu'ils achètent soit aux Dardanelles soit à Gallipoli.

A deux petites lieues de Maïta, en face des Dardanelles, à l'endroit le plus étroit du canal, on voit un village peu considérable, connu sous le nom de *Second Château d'Europe*. La citadelle qui se trouve au bas du village, sur le bord de la mer, et dont Tournefort a donné la figure, n'est pas plus propre à défendre aujourd'hui l'entrée du canal, que ne l'est celle d'Asie : l'une et l'autre

ne tiendraient pas long-tems contre des vaisseaux de guerre qui les attaqueraient. Leurs canons monstrueux, sans affûts, chargés avec des boulets de marbre ou de granit, d'environ deux pieds de diamètre, seraient bientôt abandonnés par des canoniers, qui ne pourraient ni les diriger, ni les pointer, ni même les charger avec facilité.

Ce village, situé au bas d'une colline assez élevée, offre aux habitans des Dardanelles un paysage très-agréable, presque toujours embelli par les navires et les bateaux qui sans cesse remontent l'Hellespont ou font voile pour l'Archipel.

Les habitans de ce village sont moins industrieux que ceux de Maïta : la plupart d'entr'eux sont des Turcs attachés au service de la citadelle, ou occupés à passer en bateau les personnes qui se rendent d'une ville à l'autre. Ce sont les Grecs qui se livrent plus particuliérement à la culture des terres. J'ai vu pour la première fois dans leur territoire les ruches enfermées dans des logemens plus ou moins spacieux, suivant la quantité des abeilles qu'on y élevait. L'objet de ce logement en maçonnerie, soigneusement fermé, est de garantir ces insectes du froid pendant l'hiver, de la chaleur pendant l'été, et en tout tems de la main de l'homme, bien plus dangereuse que l'intempérie des saisons.

A une lieue du second château d'Europe, en descendant, on aperçoit sur une hauteur une autre dervischerie habitée par quelques moines turcs, dont la fonction consiste à signaler les navires et les vaisseaux de guerre qui entrent dans le canal, et faire flotter de tems en tems le pavillon othoman. De là au premier château d'Europe, la côte est inculte et ne présente rien de remarquable, si ce n'est un tombeau que l'on croit être celui d'Hécube, placé au dessus du promontoire *Cynossema*, et les restes d'un aqueduc qui apportait probablement l'eau nécessaire aux habitans d'*Elœus*, ville située jadis à l'entrée de l'Hellespont sur la côte d'Europe.

Sur les ruines d'Elœus on voit aujourd'hui un village turc, nommé *Elbahar-Kalessi*, au bas duquel est bâti le premier château d'Europe. A l'ouest de ce château on voit encore le tombeau de Protésilas, roi de Thessalie, tué par Hector, et quelques vestiges

du temple que son dévouement lui avait mérité. Protésilas fut le premier des héros grecs qui mit pied à terre sur la côte d'Asie, quoique l'oracle eût annoncé trois fois que celui-là perdrait la vie, qui le premier descendrait sur le rivage troyen.

De là à Critia, village grec situé au nord dans l'intérieur des terres, on doit compter près de deux heures de chemin. On sait qu'il y avait une ville du même nom dans la Chersonèse de Thrace, à quelque distance du rivage de la mer, dans le même lieu probablement qu'est bâti le village moderne. On y arrive par un terrain inégal et une petite plaine dont la terre est en partie blanchâtre et crétacée.

Nous n'avons vu nulle part la perdrix rouge aussi commune que dans cette plaine et dans les bosquets de pin qui se trouvent aux environs. Le lièvre y est également abondant et de très-bon goût. Pendant l'hiver, on trouve beaucoup de bécasses dans les vallons incultes, ombragés et humides. Le sanglier n'y est pas rare non plus: comme celui-ci fait beaucoup de tort aux cultures, et qu'il est sur-tout friand de raisins, les Grecs le chassent quelquefois et en tuent un grand nombre : mais le quadrupède le plus commun dans toutes ces contrées, c'est le chacal, dont j'aurai souvent occasion de parler.

Je fus témoin un jour, aux environs des Dardanelles, de la manière dont les Grecs chassent les perdrix, moins dans la vue de se procurer un gibier excellent, que pour diminuer le nombre des ennemis de leurs récoltes. Cette chasse consiste à porter un fusil et une espèce de bannière roulée, bariolée de couleurs très-vives, à peu près semblable à un habit d'arlequin. Dès qu'on aperçoit de loin une compagnie de perdrix, on déroule la bannière, et on s'approche peu à peu de ces oiseaux, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à la portée du fusil. Le chasseur enfonce dans la terre le bâton de la bannière, et par une ouverture pratiquée exprès, il tire sur les perdrix, qui sont tellement épouvantées, qu'elles se tapissent et se laissent tuer les unes après les autres plutôt que de s'envoler. La plus grande difficulté qu'éprouve le chasseur, c'est de les apercevoir; pour cela, il tourne autour d'elles, toujours caché derrière la

bannière, et dès qu'il en découvre une, il la tire, et il continue de même jusqu'à ce qu'il ait détruit la compagnie entière. Cette chasse n'est praticable, comme on voit, que dans les plaines cultivées et sur les terrains peu couverts d'herbes et de broussailles.

La portion de terre comprise entre l'Hellespont et le golfe de Saros, connue sous le nom de Chersonèse ou presqu'île de Thrace, n'a guère plus de trois à quatre lieues dans sa plus grande largeur: elle en a près de vingt depuis l'extrémité méridionale jusqu'à la longue muraille, *Macrontichos*, qui séparait la presqu'île du continent. A l'extrémité de cette muraille, du côté de la Propontide, était la ville du même nom, sur laquelle il ne reste plus que quelques habitations que le port y entretient. On trouve dans l'intérieur le village d'*Hexamila*, qui a conservé le nom qui lui fut donné à cause de la distance qu'il y a d'une mer à l'autre.

Le terrain de cette presqu'île est inégal, montueux, moins bon en général que celui de la côte d'Asie. Il y a cependant quelques vallons de la plus grande fertilité et quelques plaines assez productives. Les terres sont crayeuses en quelques endroits : les collines et les côteaux sont tous calcaires : on y trouve quelques coquilles fossiles, dont les analogues n'appartiennent point aux mers d'Europe. Aux environs de Maïta, on voit, à la base des collines, un grès tendre ou un sable pur, et dans l'anse de Sestos on remarque, à plus de vingt pieds au dessus du niveau de la mer, un banc assez épais de coquillages marins, dont les espèces appartiennent toutes à la Méditerranée. Ce banc se prolongeait sans doute autrefois en Asie; car au-delà de la colline d'Abydos, la plaine offre en assez grande quantité les mêmes coquilles que nous avons vues dans ce banc (1).

Divers négocians français, italiens et anglais ont tenté plusieurs fois d'établir des maisons de commerce aux Dardanelles ; mais ils n'ont jamais pu y réussir : ils n'avaient pas remarqué sans doute que les négocians de Constantinople, conservant sur eux l'avantage

(1) *Ostrea edulis*, *venus chione*, *venus cancellata*, *solen vagina*, *buccinum reticulatum*, *cerinthium vulgatum*, etc.

de

de résider à la capitale, où la consommation est très-considérable, étaient également à portée de fournir les objets dont les villes situées sur l'Hellespont ont besoin, et d'y faire, avec autant de facilité et d'économie, les achats de ceux qui leur sont demandés. Les marchands juifs, grecs et arméniens, par les mains de qui il faut nécessairement passer dans tous les cas, sont bien aises de conserver les relations qu'ils ont avec les négocians de Constantinople, qu'ils regardent d'ailleurs comme mieux assortis et plus à portée d'effectuer les paiemens qu'ils leur indiquent.

Les objets d'exportation que les villes situées sur l'Hellespont peuvent fournir, sont :

Deux ou trois cents balles de coton de diverses qualités.

Deux cents quintaux de coton filé grossier.

Beaucoup de toiles de coton grossières.

Trois ou quatre cents balles de laine de qualité inférieure.

Beaucoup de marroquins préparés aux Dardanelles et à Gallipoli.

Trois ou quatre cents quintaux de galles.

Une quantité plus considérable de vélanède.

Douze ou quinze mille peaux de lièvre.

Soixante ou quatre-vingts quintaux de cire.

Très-peu de lisari ou racine de garance.

Maïta et les Dardanelles envoient un peu de vin à la capitale, et en vendent aussi aux capitaines des navires qui viennent mouiller dans leur port ou aux environs. Ceux-ci trouvent en tout tems aux Dardanelles, du biscuit, du pain frais, de la volaille, des œufs, des herbages, divers légumes et autres provisions dont ils peuvent avoir besoin pendant leur voyage.

On fabrique aux Dardanelles beaucoup de poterie grossière, dont la plus grande partie est envoyée à Constantinople. Quoique la qualité en soit très-bonne, que la couverte tienne bien, on est surpris d'y voir des fleurs et autres ornemens qui s'effacent avec le tems et ne font pas corps avec la couverte.

La République de Venise était autrefois la seule puissance qui eût un consul de sa nation aux Dardanelles. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie et les autres puissances maritimes n'y

avaient que des agens du pays, juifs ou grecs, qui remplissaient les fonctions de consul, sinon avec intelligence et probité, du moins avec le plus grand zèle, moyennant un barat de drogman qui les mettait sous la protection immédiate d'un ambassadeur, et les faisait jouir de tous les priviléges accordés aux Européens. Mais depuis peu d'années le gouvernement français y a créé un vice-consulat, espérant qu'un agent national protégerait avec plus d'efficacité les navires qui sont obligés d'y séjourner, qu'il fournirait en outre aux vaisseaux de guerre qui viennent mouiller aux Taches blanches, les secours dont ils ont besoin, et qu'il transmettrait à l'ambassadeur toutes les nouvelles que sa position le met en état de recueillir.

Les vaisseaux de guerre des puissances amies de la Porte othomane entrent sans obstacle dans le canal, et viennent mouiller aux Taches blanches et à la Pointe des Barbiers ; mais ils ne peuvent, dans aucun cas, dépasser les seconds châteaux sans une permission expresse du sultan. Les navires marchands peuvent faire route si le vent le permet, et aller en droiture à Constantinople ou dans tel port de la Propontide qu'ils jugent à propos ; mais à leur retour ils sont obligés de mouiller à Nagara ou aux Dardanelles, pour y être visités. C'est ordinairement le lendemain de leur arrivée que cette visite a lieu : elle a pour objet, 1°. de constater si tous les droits sont acquittés à la capitale, si on n'a point embarqué, sans permission, des marchandises prohibées ; s'il n'y a pas à bord des esclaves fugitifs ou des sujets non musulmans qui voudraient s'expatrier.

CHAPITRE XXIII.

Course à la Troade. Description de cette contrée. Aperçu de sa population et de ses productions. Des chênes qui produisent la galle du commerce et la vélanède.

Après avoir parcouru, la sonde à la main, presque toutes les côtes de l'Hellespont, et avoir pénétré en divers points, dans l'intérieur des terres, pour en connaître les productions, nous nous empressâmes d'aller visiter la Troade et porter nos regards sur des lieux que le génie des Grecs et des Romains ont rendus si célèbres. Nous nous embarquâmes aux Dardanelles le 10 pluviôse sur un caïque turc, avec un vent de nord un peu frais, et dans deux heures nous fûmes rendus au premier château d'Asie. Nous fîmes transporter aussitôt nos matelas et nos provisions au village grec situé sur le cap Sigée, où nous espérions être plus tranquilles et trouver plus de facilités pour suivre nos observations loin des regards soupçonneux des Musulmans.

Nous avons été bien agréablement surpris en parcourant la Troade, l'*Iliade* d'une main et la carte du citoyen Lechevalier de l'autre, de trouver la plus grande exactitude dans les tableaux qu'Homère nous a transmis. On ne retrouve presque plus, il est vrai, la trace des villes qui ont existé dans ces contrées : la population même a disparu ; mais le cours du Simoïs et celui du Scamandre n'ont point changé : on aperçoit sur les rives de ce dernier, les marécages dont parle Homère : le tems n'a pu détruire les monticules de terre sous lesquels reposent les cendres des héros dont les noms sont parvenus jusqu'à nous ; les flots de la mer n'ont produit aucun changement sensible sur la côte ; les terres sont toujours fertiles, et susceptibles de nourrir un grand nombre d'habitans : des forêts de pins et de chênes couvrent encore le mont Ida, et toutes les montagnes qui se présentent à l'est de la Troade.

Quelques savans ont voulu prouver que la guerre dont parle Homère, n'a point eu lieu ; ils ajoutent que Troye n'a jamais existé, et que l'*Iliade* entière est un roman. L'objet de nos recherches, en parcourant ces contrées, n'était pas de savoir si l'on doit regarder comme une fable embellie des charmes de la poésie, ou comme un trait historique considérablement altéré, cette guerre longue et cruelle que tous les souverains de la Grèce firent aux Troyens pour une princesse enlevée à son mari ; guerre terrible, où furent immolés de part et d'autre un grand nombre de guerriers et de héros ; guerre à laquelle tous les dieux de l'Olympe prirent une part très-active. L'illusion que produisaient en nous les écrits du prince des poëtes, nous était trop chère pour chercher à la détruire par des réflexions peut-être judicieuses.

Nous avions tant de plaisir à mesurer l'étendue du camp des Grecs, à voir le lieu de leur débarquement, à suivre les rives du Simoïs et du Scamandre, témoins de tant d'exploits ; à chercher la colline des figuiers, objet de l'inquiétude d'Andromaque ; à retrouver les traces d'Ilion et de Pergame, à contempler ces amoncellemens de terre sous lesquels reposent les cendres des héros grecs et troyens : nous avions tant de plaisir, dis-je, que nous aurions peut-être dans ce moment fermé l'oreille à celui qui eût voulu nous persuader que rien en ces lieux ne présente de l'intérêt et ne retrace des souvenirs.

Mais quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur la guerre de Troye et l'existence de cette ville, depuis la publication du voyage intéressant du citoyen Lechevalier dans la Troade, et les applications lumineuses qu'il fait des passages d'Homère, il n'est plus permis de douter que l'auteur de l'Iliade n'eût la connaissance la plus exacte d'une contrée voisine des lieux qu'il habitait, et qu'il ne l'eût même parcourue avant de tracer le plan de son poëme ; et dans ce cas la Troade et le poëme présentent au voyageur tout l'intérêt de la vérité.

La distance des Dardanelles au premier château d'Asie, *Koum-Kalessi*, est d'environ quatre lieues. De là au cap Sigée, sur lequel est bâti *Yénitcher-keui*, il y a près de demi-lieue : le terrain

va en s'élevant dans ce dernier espace, et l'on rencontre deux tombeaux que l'on présume être ceux d'Achille et de Patrocle. La ville, située derrière le château, à la rive gauche du Simoïs, sur un terrain sabloneux en plaine, n'est pas si étendue ni si peuplée que les Dardanelles. L'air n'y est pas non plus si sain, à cause des marécages qui sont à la rive opposée du fleuve, et dont les exhalaisons putrides, en été, sont portées sur la ville par le vent de nord-nord-est, qui souffle sans interruption pendant cette saison. Ceux que l'on voit dans la plaine, au sud de la ville, contribuent aussi à occasioner des fièvres intermittentes et des rémittentes putrides, vers la fin de l'été, lorsque le vent revient au sud. Les premiers, anciennement connus sous le nom de *Palus-stoma* ou *Stoma-limné*, sont entretenus par les eaux de la mer; les seconds sont produits par les eaux du Scamandre, qui se répandent sur les terres basses qui l'environnent.

Au-delà des premiers marécages on trouve une petite anse, que l'on croit être le port où abordèrent les Grecs qui vinrent au siége de Troye : les Turcs la nomment *Karamlik-limani*.

Le *Thymbrius* prend sa source au nord-ouest du mont Ida, traverse une plaine fertile, presque toute cultivée, et vient se jeter dans le Simoïs, à peu de distance de la mer. Si on remonte ce ruisseau, dont la direction est de l'est à l'ouest, après une heure de marche, on trouve, à quelque distance de sa rive gauche, le lieu que Constantin avait d'abord choisi pour en faire la capitale de l'Empire d'Orient. Si on marche encore une bonne demi-heure, on voit sur la rive droite un petit village nommé *Haléli-keui*, et tout près de là, vers le nord-est, les ruines d'un temple que l'on suppose avoir été celui d'Apollon Thymbréen. A une petite lieue plus loin, en suivant toujours le ruisseau, on trouve *Thumbrek-keui*, village bâti probablement sur les ruines de *Thymbra*, ville située jadis à peu de distance de Dardanus, dont elle dépendait.

C'est dans la plaine de Thymbra, aux environs du temple d'Apollon, qu'Achille reçut, selon quelques auteurs, le trait fatal que Pâris lui lança : Apollon lui-même, selon eux, avait dirigé le trait, pour venger la mort d'Hector et celle d'un

grand nombre de Troyens qui avaient également péri de la main d'Achille.

Nous laissons aux antiquaires à nous dire si la ville et la plaine avaient reçu leur nom de la sarriette, plante odoriférante, nommée *thymbra* par les Grecs, ou si ce nom leur fut donné par *Dardanus*, fondateur de la ville, en l'honneur de *Thymbrios* son ami : nous dirons seulement que la sarriette croît en abondance dans cette plaine et sur tous les côteaux voisins.

En quittant ce village, nous nous dirigeâmes au sud, laissant à gauche la première chaîne du mont Ida. Après deux heures de marche à pied sur un terrain inégal, montueux, presque tout inculte, nous arrivâmes à un autre village nommé *Alch-keui :* le Simoïs coule à un quart de lieue plus loin. Nous rencontrâmes plusieurs troupeaux de moutons à large queue; nous nous informâmes des bergers, s'il n'y avait pas sur les montagnes voisines des animaux féroces, tels que des hyènes, des onces, des loups, des chacals, qui venaient attaquer leur troupeau et leur enlever quelques moutons : ils nous répondirent que cela leur arrivait très-rarement, parce qu'ils faisaient bonne garde. Nous apprîmes qu'il y avait sur ces montagnes, des ours, des sangliers, des chacals; mais nous ne pûmes jamais nous faire entendre lorsque nous parlâmes de la hyène et de l'once, que nous avons trouvées dans la suite, communes en Syrie, en Égypte et en Perse. Il nous parut aussi qu'il y a fort peu de loups dans ces contrées, mais beaucoup de chacals, que l'on sait être un animal peu féroce, et guère plus fort que le renard : le chacal n'est dangereux pour le menu bétail, qu'en ce qu'il va en troupe fort nombreuse.

Au milieu du printems, lorsque la plaine commence à se dépouiller de sa verdure par l'action d'un soleil brûlant, les bergers de ces contrées, ainsi que ceux du Midi de la France et de l'Espagne, vont chercher dans les vallons et sur les montagnes de l'intérieur, des pâturages que la fraîcheur et l'humidité y entretiennent dans cette saison. Ils ne retournent au voisinage de la mer que lorsque les premières pluies d'automne sont venues ranimer la végétation que la sécheresse y avait ralentie ou suspendue.

Le Simoïs prend sa source au sud-ouest du Cotylus : il coule à peu près à l'ouest, parcourt un espace de douze à quinze lieues, reçoit l'Andrius au dessus d'Iné-keui et plusieurs autres ruisseaux, et vient se jeter dans l'Hellespont, à une demi-lieue au nord-nord-est du cap Sigée. Cette rivière n'est pas assez considérable pour mériter le nom de fleuve ; c'est plutôt un torrent grossi par les pluies, à la fin de l'automne, en hiver et au printems, ou par la fonte subite des neiges qui tombent quelquefois en nivôse et en pluviôse, sur le mont Ida et le Cotylus. Son lit est assez large, mais ses eaux sont rarement abondantes ; et l'été il est presqu'à sec, depuis qu'un pacha a détourné le cours du Scamandre et en a versé les eaux dans la mer Égée.

Le Scamandre naît à l'extrémité de la plaine de Troye, de cinq à six sources, dont l'une est remarquable par ses eaux un peu tièdes. Après avoir parcouru un espace de six à sept milles, il vient se jeter dans le Simoïs, à une lieue de la mer. Resserré dans son lit, il n'éprouve aucune variation bien sensible : ses bords sont émaillés de fleurs dans presque toutes les saisons ; et en plusieurs endroits les terres sont si basses, et les eaux remplissent tellement son lit, qu'elles se répandent, et forment plusieurs marécages où croissent des roseaux, des joncs et diverses plantes aquatiques. Dans la saison des pluies, le Scamandre est moins considérable que le Simoïs, mais il a sur lui l'avantage d'avoir toujours à peu près la même quantité d'eau et de porter la fertilité dans la plaine qu'il parcourt.

Nous conservons ici au Simoïs son nom jusqu'à la mer, quoique presque tous les Anciens aient cessé de le lui donner à sa jonction avec le Scamandre ; mais outre que le Simoïs a un lit beaucoup plus grand, un cours bien plus étendu que l'autre ; outre qu'il reçoit en hiver les eaux de toutes les montagnes situées à l'est de la Troade, le Scamandre aujourd'hui a pris un autre cours. Sous le règne d'Abdul-Hamid, Hassan, capitan-pacha, voulant construire plusieurs moulins et arroser les terres qu'il possédait vers le cap de Troye, fit creuser un canal à l'ouest du petit village d'Erkessi-keui, et y versa les eaux du Scamandre : elles coulent

depuis lors dans la mer Égée, à près de demi-lieue au sud du cap de Troye.

La côte est basse et marécageuse à la nouvelle embouchure du Scamandre : elle s'élève insensiblement depuis le cap de Troye jusqu'au village de Yéni-keui ; elle est escarpée de là au cap Sigée. On marche sur un plateau élevé, d'où la vue mesure sans obstacle toute l'étendue de la plaine : on aperçoit au fond le côteau sur lequel était bâtie l'ancienne Troye : au-delà le mont Ida se présente en amphithéâtre, et forme un tableau de la plus grande beauté. On voit au nord, l'Hellespont et la Chersonèse de Thrace; à l'ouest, la mer Égée et quelques-unes de ses îles. Ténédos se fait remarquer par sa montagne en pyramide, par ses côteaux et ses champs couverts de vignobles. La petite île des Lapins n'a jamais fixé l'attention des géographes et des historiens. On distingue confusément l'île volcanique de Lemnos, dans laquelle, selon la fable, Vulcain avait établi ses forges. Au nord-ouest, les îles élevées d'Imbros et de Samothrace paraissent n'en former qu'une ou même se confondre avec le continent.

Yénitcher-keui (1), bâti sur les ruines de Sigée, présente encore quelques vestiges de l'ancienne ville. Les curieux viennent y admirer un bloc de marbre de huit à neuf pieds de long, placé à côté de la porte d'une église : il porte une inscription grecque, presque entièrement effacée, dont les mots se suivent sans interruption, c'est-à-dire, que la première ligne va, comme chez nous, de gauche à droite, et la seconde revient de droite à gauche, et ainsi de suite jusqu'à la fin.

De l'autre côté de la porte on voit un bas-relief en marbre assez bien travaillé : il représente une femme assise, à qui d'autres femmes paraissent offrir des enfans emmaillotés : derrière celles-ci on voit une autre femme portant une boîte d'une main et un vase de l'autre. M. de Choiseul, ambassadeur à Constantinople, desirant faire enlever ces deux marbres, s'adressa à la Porte et en obtint la

(1) Yénitcher-keui, village des janissaires : on le nomme aussi Djaour-keui, village des infidèles, depuis qu'il n'est plus occupé que par des Grecs.

permission ;

permission ; mais n'ayant pu lever les obstacles que lui opposaient les habitans, il se contenta de faire prendre des empreintes du dernier.

Au nord du village il y a dix à douze moulins à vent qui servent de reconnaissance aux marins : à demi-lieue au sud, ils remarquent aussi le tombeau d'Antiloque, situé sur le plateau élevé dont j'ai déjà parlé. Antiloque, fils du sage Nestor, périt au siége de Troye, en voulant parer le coup que Memnon portait à son père. A une lieue plus au sud, on trouve vers le cap de Troye le tombeau de Pénéléus, l'un des chefs des Thébains (1) ; celui d'Æsiétés est à une lieue de la mer, à l'est de la nouvelle embouchure du Scamandre. C'est du sommet élevé de ce tombeau que Polités, fils de Priam, se confiant en la légéreté de ses pieds, venait observer les mouvemens des Grecs et épier le moment qu'ils s'avanceraient vers Troye. De ce tombeau à la ville, il n'y a pas deux lieues : il y en a environ trois de-là aux rives de l'Hellespont, où les Grecs étaient campés.

Voulant remonter le Scamandre jusqu'à ses sources, nous nous engageâmes plusieurs fois dans des marécages, d'où nous eumes de la peine à sortir : nous fûmes obligés de nous éloigner de la rivière et de venir prendre le chemin qui conduit à Bounar-bachi. Nous avions à un quart de lieue, à droite, le petit village de Bos-keui. Lorsque nous fûmes à l'extrémité de la plaine, nous vîmes sourdre au dessous du chemin la première source du Scamandre ; l'Érinéos ou la colline des figuiers sauvages était de l'autre côté : nous crûmes, au premier aspect, apercevoir des restes d'une ancienne maçonnerie qui se prolongeait sur la colline, mais nous revînmes bientôt de notre erreur ; ce que nous avions d'abord pris pour une maçonnerie, n'est autre chose que la roche elle-même, formée d'une sorte

(1) Rien ne constate que ce soit le tombeau de Pénéléus. Cette opinion, hasardée par Chandler, a été adoptée par Lechevalier. Pénéléus, selon quelques auteurs, fut tué par Eurypile, petit-fils de Priam, qui avait amené du secours à Troye la dixième année du siége ; mais il paraît que cette mort est postérieure à celle d'Achille, car il n'en est pas fait mention dans Homère.

de cailloutage calcaire, uni par un ciment pierreux, rougeâtre, très-solide.

En suivant le chemin, nous vîmes plusieurs autres sources plus ou moins abondantes. Nous cherchâmes plus particuliérement celle dont parle Homère, celle dont les eaux sont chaudes et fumantes en hiver; c'est la plus voisine du village : elle a conservé un bassin formé par quelques blocs de granit et de marbre : nous y plongeâmes la main en floréal an 6, lorsque, revenant en France avec les citoyens Ferregeau, Pampelone et autres Français, nous voulûmes parcourir encore une fois cette contrée intéressante. Les eaux nous parurent alors seulement un peu tièdes; mais en hiver, nous les avions trouvées telles qu'Homère les décrit. Elles sont très-limpides, n'ont presque pas de saveur et ne forment aucun dépôt apparent. Après avoir arrosé quelques jardins et parcouru un terrain fangeux, où croissent des saules, des ormes, des joncs et des roseaux, toutes ces sources se réunissent en un lit commun, dont la largeur est de douze, quinze ou vingt pieds sur deux ou trois de profondeur. C'est là ce fameux Scamandre dont j'ai déjà parlé.

Bounar-bachi est situé au nord-est de la fontaine tiède, sur un terrain légérement en pente : ce village n'a pas deux cents ames de population, malgré la fertilité de son territoire, l'abondance de ses pâturages et sa position avantageuse. Nous nous empressâmes de monter sur la colline où l'on doit présumer, d'après Homère, qu'était bâtie l'ancienne Troye : nous étions déjà parvenus à deux tombeaux situés sur un terrain pierreux, à l'extrémité du côteau, que nous ne découvrions encore aucune trace d'ancienne ville : nous nous avançâmes du terrain élevé, presque coupé à pic, au bas duquel serpente le Simoïs. Nous avions devant nous, à peu de distance, les premières chaînes du mont Idâ : nous voyions à nos pieds le Simoïs couler entre des collines calcaires, dans un vallon étroit et fertile; nous apercevions au nord, l'Hellespont jusqu'au promontoire Sigée; nous découvrions à l'ouest toute la plaine; nous suivions le cours des deux fleuves; nous distinguions les tombeaux d'Æsiétés et d'Antiloque; nous étions, en un mot, sur le sol de la citadelle et du palais de Priam, et nous cherchions encore

l'emplacement de Troye. Après une exacte recherche, nous découvrîmes quelques fragmens imperceptibles de poterie, quelques légers restes de mâçonnerie : mais, il faut l'avouer, sans l'Iliade, on ne soupçonnerait pas que c'est là qu'a existé cette cité fameuse qui pendant dix ans a soutenu les efforts réunis de tous les souverains de la Grèce.

Le citoyen Lechevalier croit qu'elle occupait tout l'espace compris entre Bounar-bachi et le précipice au pied duquel le Simoïs coule en serpentant : il place la çitadelle au bord de ce précipice, et les portes Scées ou les portes d'Occident au village même : il désigne la colline inculte qui se trouve au sud-ouest, sur laquelle on voit encore le figuier et l'amandier sauvages, comme l'*Érinéos* ou la colline des figuiers, et ses preuves sont incontestables si le Scamandre avait ses sources au bas de la ville, si Troye était bâtie sur le Simoïs, si, par sa position autant que par la valeur de ses guerriers, elle a pu résister pendant dix ans à une armée formidable.

A demi-lieue au sud, on voit une montagne couverte de bois, que les Turcs nomment *Cara-daag* : au-delà de cette montagne on trouve Iné-keui, petit village bâti sur un ruisseau que l'on croit être l'Andrius des Anciens : à une lieue plus loin on voit *Eski-Skuptchu*, que le citoyen Lechevalier suppose être l'ancienne *Scepsis*. L'opinion de ce savant nous paraît bien fondée ; car outre qu'il n'y a pas loin du mot turc *Skuptchu* au mot grec *Skepsis* ; Strabon dit positivement que la première Scepsis était près de la partie la plus haute du mont Ida, ce qui doit la faire supposer plus à l'est ; mais il ajoute qu'on bâtit ensuite une autre ville de Scepsis à quarante stades de la première, ce qui s'accorde parfaitement avec la position actuelle de Skuptchu.

Cette ville fut la patrie de Démétrius le grammairien et de plusieurs hommes illustres. Elle avait plusieurs bibliothèques et était renommée pour ses excellens pâturages. Artaxercès, roi de Perse, fit présent, comme on sait, à Thémistocle, de Percote et de Scepsis pour ses manteaux et ses habits, comme il lui donna Lampsaque pour ses vins, Magnésie du Méandre pour son pain, et Myonte pour sa viande.

Après avoir passé l'*Andrius* on est dans une vallée de la plus grande fertilité, au milieu de laquelle le Simoïs promène ses eaux. Cette vallée a quatre ou cinq lieues de longueur, sur une lieue ou une lieue et demie de largeur : le village de Bairamitché, presqu'entiérement peuplé de Turcs, est situé à l'extrémité orientale de cette belle plaine.

Le Cotylus, qui se trouve à trois lieues au-delà du village, est la montagne la plus élevée de toutes celles qui sont à l'est de la Troade. Sa hauteur au dessus du niveau des eaux de la mer est à peu près de sept cent soixante-quinze toises.

D'après le nombre des villages que présente la carte de ce pays, un des mieux situés, des plus beaux et des plus fertiles de l'Orient, on serait porté à croire sans doute qu'il est extrêmement peuplé; mais si l'on considère qu'aucun de ces villages n'excède trois cents habitans (1), que la plupart n'en ont pas deux, et que quelques-uns ne valent pas le plus chétif de nos hameaux, on ne sera pas surpris si je n'évalue pas au-delà de sept à huit mille tous les habitans compris dans cet espace : je n'excepte pas même de ce calcul le premier château d'Asie, qui renferme à lui seul près du tiers de cette population. Les habitans de la Troade sont peu industrieux; ils se contentent de récolter pour leurs besoins, du blé, de l'orge, du coton et du sésame; d'élever quelques troupeaux, et d'aller sur les montagnes voisines recueillir la galle et la vélanède du commerce.

Le chêne qui fournit cette galle (*planche* 14 et *pl.* 15) n'est point connu des botanistes. Il est répandu dans toute l'Asie mineure, depuis le Bosphore jusqu'en Syrie (2), depuis les côtes de l'Archipel jusqu'aux frontières de la Perse. Il porte sa tige tortueuse; il atteint rarement la hauteur de six pieds, et se présente plus souvent sous la forme d'un arbuste, que sous celle d'un arbrisseau.

---

(1) Il faut en excepter Bairamitché, qui en a plus de six cents.

(2) Le citoyen La Billardière, membre de l'institut, l'a trouvé sur le mont Cassius en Syrie.

Ses feuilles sont glabres, d'un vert clair, tant en dessus qu'en dessous, portées sur un pétiole assez court : elles sont dentées, et chaque dent est terminée par une pointe peu aiguë. Elles tombent chaque année à la fin de l'automne. Le gland est alongé, lisse, deux ou trois fois plus long que la cupule : celle-ci est sessile, légérement cotonneuse et munie d'écailles peu apparentes (1).

La galle (*fig. a*) est dure, ligneuse, pesante : elle naît aux bourgeons des jeunes rameaux, et acquiert depuis quatre jusqu'à douze lignes de diamètre. Elle est ordinairement ronde et couverte de tubérosités, dont quelques-unes sont pointues.

Cette galle est beaucoup plus estimée lorsqu'elle est cueillie avant sa maturité, c'est-à-dire, avant la sortie de l'insecte qui l'a produite. Les galles qui sont percées ou celles dont l'insecte s'est échappé, sont d'une couleur plus claire : elles sont moins pesantes et moins propres que les autres à la teinture.

Les Orientaux ont l'attention de faire la récolte des galles au tems précis que l'expérience leur a prouvé être le plus favorable : c'est celui où cette excroissance a acquis toute sa grosseur et tout son poids. S'ils tardaient à la cueillir, la larve qui vit dans l'intérieur, y subirait sa métamorphose, la percerait, et paraîtrait sous la forme d'un petit insecte ailé. La galle dès-lors ne retirant plus de l'arbre les sucs nécessaires à l'accroissement de l'insecte, se dessécherait, et perdrait une bonne partie des qualités qui la rendent propre à la teinture.

Les agas veillent à ce que les cultivateurs parcourent vers le milieu de messidor, les collines et les montagnes qui sont couvertes de ces chênes. Ils sont intéressés à ce que les galles soient de bonne qualité, parce qu'ils prélèvent un droit sur elles. Les premières galles ramassées sont mises à part : elles sont connues dans l'Orient sous le nom de *yèrli*, et désignées dans le commerce sous ceux de *galles noires* et de *galles vertes*. Celles qui ont échappé aux premières recherches et qu'on cueille un peu plus tard, nommées *galles blanches*, sont d'une qualité très-inférieure.

(1) Quercus infectoria *foliis ovato-oblongis, sinuato-dentatis, glaberrimis, deciduis; fructibus sessilibus, longissimis.*

Les galles des environs de Mossoul et de Tocat, et en général celles qui viennent de la partie la plus orientale de la Turquie, sont moins estimées que celles des environs d'Alep, de Smyrne, de Magnesie, de Kara-hissar, de Diarbequir et de tout l'intérieur de la Natolie. Les premières se vendent à Smyrne et à Alep, 2 ou 3 piastres de moins que les autres par quintal.

On néglige presque partout de ramasser les glands; ils servent de pâture aux sangliers et aux chèvres : celles-ci contribuent beaucoup à rendre le chêne petit et rabougri, en dévorant, avec ses fruits, une partie de son feuillage et de ses jeunes rameaux.

Le diplolèpe qui produit ces galles (*fig. c.c.*), a le corps fauve, avec les antennes obscures et le dessus de l'abdomen d'un brun luisant. On le trouve quelquefois sous sa dernière forme dans l'intérieur des galles qui ne sont pas encore percées (1).

On voit sur le même chêne un grand nombre d'autres galles qu'on néglige de ramasser, parce qu'elles ne sont pas propres à la teinture. Celle que nous avons figurée (*b*), est remarquable par sa grosseur. Elle est spongieuse, très-légère, d'un rouge brun, couverte d'un enduit résineux et munie d'une rangée circulaire de tubercules placés à peu près vers la partie la plus renflée. Elle diffère, comme on voit, de celle du chêne *tausin*, et l'insecte qui la produit en diffère aussi. C'est un diplolèpe (*fig. d. d.*) dont le corps est mélangé de fauve et de brun. Les antennes et les pattes sont noirâtres (2).

Les Grecs modernes nomment vélani (3), et les botanistes *quercus ægylops* (4), le chêne qui fournit la vélanède. Il croît sur la côte occidentale de la Natolie, dans les îles de l'Archipel, dans celles de

(1) *Diplolepis gallæ tinctoriæ. Encyclop. Insect.*, tom. VI, pag. 281.

(2) Diplolepis gallæ resinosæ, *brunneo testaceoque varius, antennis pedibusque fuscis.*

(3) De βαλανος, gland.

(4) *Quercus orientalis castaneæ folio, glande recondita in cupula crassa et squamosa.* Tournef., coroll. 40. — *Voyage au Lev.*, tom. Ier., pag. 334. Pockoke Trawels, tom. II, tab. 86.

Chêne à grosses cupules. Lamark, *Encyclop. Botaniq.*, tom. Ier., pag. 719.

Corfou, de Céphalonie et dans toute la Grèce. Il ne s'élève point à la hauteur de nos chênes roures : son bois n'est pas si estimé et n'est guère employé que dans la menuiserie. Ses feuilles sont d'un vert clair ; elles sont un peu tomenteuses en dessous : leur forme est un ovale oblong avec des dents aiguës sur leurs bords, terminées par une pointe sétacée. Le gland est gros, court, un peu creusé à son sommet. La cupule est sessile, fort large et hérissée de longues écailles obtuses (*pl.* 13).

C'est cette cupule que les Orientaux, les Italiens et les Anglais emploient, ainsi que la noix de galle, dans les teintures. Les négocians français n'en font passer quelquefois à Marseille, que pour les envoyer de là à Gênes et à Livourne. Nos teinturiers jusqu'à présent ont négligé de se servir de cette substance.

La Troade offre peu de vignes, quoique les côteaux et les collines soient très-propres à cette culture, et l'on n'est point dans l'usage d'y faire du vin. Les raisins sont employés à faire du raisiné, nommé *petmés* en turc, dont les Orientaux font une très-grande consommation pendant toute l'année : ils en mettent dans des ragoûts ; ils l'emploient, au lieu de sucre et de miel, dans la plupart de leurs friandises ; enfin ils en font, avec le sésame réduit en pâte, une sorte de nogat qu'on ne dédaignerait pas en Europe. J'en ai beaucoup vu à Constantinople, aux Dardanelles et dans la plupart des villes de la Turquie. Le procédé consiste à mélanger ces deux substances dans des chaudières exposées à un feu modéré, et à remuer sans interruption, avec une grande spatule de bois, jusqu'à ce que le mélange soit assez épaissi. On le verse sur de grandes plaques de marbre ou de cuivre, et on obtient par le refroidissement, des gâteaux auxquels on a donné un pouce et demi d'épaisseur. On vend en détail ce nogat, 5 à 6 sous la livre.

Pendant l'hiver, il y a sur les marécages et les rivières de la Troade, un nombre prodigieux de canards, de hérons, de bécassines, de pluviers et d'autres oiseaux aquatiques. Nous y vîmes aussi beaucoup de cignes sauvages, des macreuses, des poules d'eau. Les goëlands et les hirondelles de mer se tiennent plus ordinairement sur le canal. En floréal, nous fîmes une assez bonne

récolte de plantes et d'insectes : nous fûmes surpris de la quantité de serpens que nous y rencontrâmes. Comme l'herbe était haute et touffue, nous marchâmes avec quelque précaution, craignant que ces reptiles ne fussent venimeux. C'était probablement la saison de leurs amours, car ils étaient presque toujours deux à deux. Malgré leur grosseur, leur sifflement, leur œil étincelant, ils n'étaient pas de la race de ceux que la fable nous rappelle. Ceux-ci fuyaient à notre approche, et ne paraissaient nullement disposés à s'élancer sur nous et à nous faire subir le sort de Laocoon et de ses fils.

CHAPITRE XXIV.

Notice sur Alexandria-Troas et ses environs. Arrivée à Ténédos. Description de cette île. Ses productions. Mœurs des habitans.

Si la ville de Troye n'offre plus de traces de son existence ; si le palais de Priam, la citadelle, les temples et les murs de la ville ont été détruits jusqu'à leurs fondemens ; si les décombres d'une ville considérable ont pu disparaître en totalité, celle qui, plusieurs siècles après, fut destinée à la remplacer, quoique détruite elle-même, présente encore aujourd'hui les témoignages de son antique splendeur. On juge de son étendue par ses murs, et de sa magnificence par les restes de ses monumens : la quantité prodigieuse de fragmens de colonnes, de chapiteaux, de corniches que l'on voit épars, atteste le luxe et la richesse de ses habitans.

A six lieues au sud du cap Sigée, on trouve les ruines de la ville qu'Alexandre ordonna d'élever en mémoire de celle de Troye, qui n'existait plus depuis long-tems. Antigonus, un de ses lieutenans, à qui l'Asie mineure échut en partage après sa mort, en jeta les fondemens, en même tems qu'il rétablissait Smyrne et qu'il y ramenait les habitans dispersés par les Lydiens. Antigonus donna son nom à la ville qu'il fondait ; mais Lysimaque, qui la posséda ensuite, lui rendit le nom du conquérant qui le premier en avait tracé le plan : il l'embellit et lui donna plus d'étendue. Ayant passé sous la domination des Romains, elle devint, sous Auguste, une des plus belles villes de l'Orient. Sous Adrien, Hérodès Atticus, gouverneur des villes libres de l'Asie, fit construire un superbe aqueduc, dont on voit encore quelques restes. Il est probable que c'était une partie des eaux du Scamandre qu'il avait amenées ; car il n'en existe pas d'autres aux environs, qui soient assez abondantes pour fournir aux besoins d'une grande ville.

Je n'entreprendrai pas de décrire les restes des monumens que

présente aujourd'hui l'Alexandria-Troas : on peut consulter, à ce sujet, les voyageurs qui m'ont précédé, tels que Pococke, Weler, Chandler, Lechevalier et autres.

Les murs de la ville, ceux des maisons, des temples et des autres monumens étaient bâtis d'une pierre coquillère assez dure. Le marbre de Paros et celui de Marmara y sont assez communs, ainsi que diverses sortes de granit. On voit encore près du port deux grandes colonnes de marbre que les Turcs ont voulu y embarquer : elles sont les restes de celles que les Sultans ont successivement enlevées pour construire la plupart des mosquées de Constantinople ; l'une d'elles a été cassée dans le transport.

Il y a au sud de la ville un faible ruisseau peu important, et au sud-est, près de ce ruisseau, deux sources d'eaux minérales chaudes, dont les Turcs et les Grecs de ces contrées usent sans intelligence et presque toujours sans succès. On les voit venir en foule, au printems, de Ténédos et de la Troade, pour s'y purger et prendre des bains, les uns dans la vue de prévenir les maux à venir ; les autres, pour guérir de quelque maladie grave, ou pour obtenir seulement quelque soulagement dans leurs infirmités. On les recommande plus particuliérement pour les maladies de la peau, pour la lèpre et la vérole.

Le port a très-peu d'étendue ; il est presque comblé, et son entrée est obstruée par les sables que le courant des eaux de l'Hellespont et le mouvement des vagues de la mer amènent insensiblement sur la côte de la Troade. Ce port ne suffirait pas aujourd'hui au commerce maritime d'une ville un peu considérable, située de manière à servir d'entrepôt aux contrées voisines ; mais dans un tems où ce commerce était borné, lorsque les navires marchands avaient à peine la capacité de nos gros bateaux, lorsqu'ils étaient sans cesse en activité dans un climat où la navigation n'est jamais suspendue ni ralentie, on sent qu'un petit nombre de navires pouvait suffire à l'exportation du superflu d'une ville agricole, et rapporter des contrées voisines toutes les denrées que les besoins ou le luxe des habitans réclamaient.

Ce port formait une espèce de bassin demi circulaire, séparé de-

la mer par une jetée : il était abrité des vents de nord et de nord-ouest par le cap Touzelik et par une suite de rochers placés à côté de son entrée.

L'histoire ne fait pas mention de l'époque à laquelle cette ville fut détruite : elle n'existait déjà plus lorsque les Turcs vinrent s'établir sur cette contrée ; car selon Leunclavius, avant que Soliman, fils d'Orcan, passât dans la Chersonèse de Thrace et vînt assiéger Gallipoli, il se promena long-tems sur l'emplacement de Troye, contemplant avec admiration les murs en partie écroulés de cette grande ville, les ruines de ses immenses édifices et cette quantité prodigieuse de marbres et de granits qu'on y voyait entassés.

Les environs d'Alexandria-Troas offrent un terrain fertile, en plaine, sur lequel le chêne Vélani croît en abondance et sans culture. Cette plaine est séparée de celle de Troye par quelques côteaux plus ou moins élevés. Une montagne qui fait suite à celles de l'Ida, se présente à deux ou trois lieues à l'est, et s'étend vers le sud : de là au cap *Baba*, le sol paraît inégal, plus ou moins fertile, vers la mer ; montagneux et boisé dans l'intérieur des terres. Mais avant de faire route pour le sud, passons à Ténédos, et jetons un coup-d'œil sur ce qu'elle offre de plus curieux et de plus intéressant.

Nous partîmes le 16 pluviôse de la Troye d'Alexandre sur un frêle caïque que nous avions fait venir du premier château d'Asie ; et comme le tems était très-beau et la température de l'air fort douce, nous fûmes bien aises de suivre la côte jusqu'à *Koumbournou* ou cap de sable, et de descendre à terre de tems en tems. Nous n'avons rien trouvé de remarquable sur tout cet espace : nous avons cherché en vain quelques vestiges d'anciennes villes, quelques traces de *Larissa*, que les géographes placent vers ce cap : rien ne s'est offert à nos yeux. La côte est basse et sabloneuse ; la plaine est fertile, presqu'inculte, et traversée par un ruisseau nommé *Sudlu-Sou*, grossi quelquefois en hiver par les eaux de la pluie : ce ruisseau s'élargit à son embouchure et y forme quelques marécages. J'ignore le nom qu'il a porté dans l'antiquité. Nous

partîmes l'après-midi de la pointe du cap, et nous arrivâmes de bonne heure, en ramant, au port de Ténédos.

La distance de cette île à la côte la plus voisine n'est que d'une lieue et demie (1) : on en compte environ cinq de la ville à l'entrée de l'Hellespont. Le port est petit et ne peut recevoir que des navires marchands : il est formé par une jetée à fleur d'eau, et une langue de terre sur laquelle est construite la citadelle qui en défend l'entrée, et qui peut le garantir tout au plus de la surprise d'un corsaire. La ville est bâtie en demi-cercle, dans un vallon et sur le penchant de deux côteaux : elle a de cinq à six mille ames de population, à en juger par son étendue et par le nombre des personnes qui paient le karatch.

On compte à Ténédos autant de Turcs que de Grecs, presque tous occupés à la culture des terres : peu d'entr'eux sont marins. La plupart des premiers sont attachés au service de la citadelle.

Il y a un vaivode ou gouverneur, un aga commandant de la citadelle, sous les ordres du vaivode, et un cadi ou juge. Les janissaires de la ville, au nombre de deux à trois cents, sont obligés de défendre la place en cas d'attaque, et de faire un service journalier, dont ils se dispensent depuis long-tems. On voit encore dans la citadelle quelques canons vénitiens sans affûts, qui semblent n'être là que pour rappeler que cette île appartenait à cette nation commerçante avant l'arrivée des Turcs dans ces contrées.

Cette île, peu peuplée et mal défendue, passa de bonne heure sous la domination othomane. Pendant la minorité de Mahomet IV, les Vénitiens la reprirent après la défaite complète de la flotte turque dans le détroit par l'amiral Mocenigo, en 1656; mais l'année suivante l'amiral ayant été tué dans un second combat, la flotte vénitienne se retira, et cette île retomba de nouveau au pouvoir des Turcs, qui l'ont conservée sans interruption jusqu'à présent.

La ville est dominée par une montagne peu élevée, pyramidale, qui paraît avoir été formée par l'action d'un volcan, dont on

(1) Strabon fixe la distance de Ténédos à la côte la plus voisine, à onze stades ou mille trois cent soixante-quinze pas. Nous la croyons à près de trois mille toises.

reconnaît les traces sur tout le terrain qui s'étend de là à la mer dans la partie nord. On trouve aux environs un granit remarquable par des morceaux plus ou moins grands de feld-spath cristallisé.

En sortant de la ville et se dirigeant à l'ouest, on laisse cette montagne à droite, et on entre dans une plaine peu fertile, sabloneuse, presqu'entiérement couverte de vignes. Les côteaux sont en général nus, secs, peu susceptibles de culture. Ceux que l'on découvre au sud de la ville, sont calcaires; la roche est plus ou moins crayeuse et chargée de coquillages marins. Nous avons remarqué peu d'arbres fruitiers : le pin d'Alep et le chêne Vélani n'y sont pas non plus abondans. Nous avons tué quelques lapins sur les côteaux; mais ce gibier y est rare : on rencontre plus fréquemment la perdrix rouge et le lièvre. Quant à la bécasse et à la caille, elles préfèrent, nous a-t-on dit, se reposer, dans leur passage, sur la Troade ou dans les autres îles de l'Archipel.

Ténédos produit peu de grains, peu de fruits et peu d'herbages: on y récolte très-peu de coton et de sésame. La vigne est la seule richesse de ce pays, et sa culture la principale occupation des habitans : elle se plaît dans les terres légères, sabloneuses et profondes de la plaine; elle réussit très-bien aussi vers le bas des côteaux et dans tous les endroits susceptibles de culture. Les ceps sont plantés à une égale distance les uns des autres, et sont plus ou moins espacés, suivant la bonté du terrain. On donne régulièrement deux labours, l'un en hiver, l'autre au printems : on taille la vigne avant la fin de l'hiver, comme dans nos départemens méridionaux, et on vendange dans les premiers jours de fructidor : mais à cette époque le raisin est déjà si mûr, si doux et si sucré, que la fermentation s'établirait trop lentement si on n'ajoutait une certaine quantité d'eau. Les habitans sont dans l'usage d'en mettre un quart au moment que le raisin est reçu dans la cuve. Avec cette méthode, toute vicieuse qu'elle est, ils obtiennent un vin spiritueux, d'une assez bonne qualité. Nous en avons bu chez quelques particuliers riches, que nous aurions pris pour de l'excellent vin de Bordeaux si nous n'avions été prévenus : il est vrai qu'il était fait avec plus de soins que celui du commerce, et qu'il

n'avait reçu qu'un sixième d'eau : d'ailleurs, il était vieux et conservé en bouteilles. Nous avons bu aussi chez l'évêque grec, d'excellent vin muscat rouge et blanc, qui ne le cédait point au meilleur Frontignan. On ne met point d'eau à celui-ci : on égrappe le raisin, on le foule, on l'exprime le plus promptement possible, et on le laisse fermenter sans le marc, pendant quelque tems. Vers le milieu de l'hiver, on le met dans des tonneaux ou dans des jarres : on le transvase une seconde fois, et on le conserve dans des pots de terre cuite, vernissée, que l'on bouche avec soin.

La manière de faire le vin muscat porte à croire que c'est plutôt dans la vue d'obtenir une plus grande quantité de vin, que dans celle de hâter et favoriser la fermentation, que l'on ajoute de l'eau au suc exprimé de raisin. L'avidité porte la plupart des habitans à outre-passer les proportions ; ils ajoutent quelquefois une trop grande quantité d'eau ; ce qui fait aigrir leur vin avant qu'ils aient trouvé l'occasion de le vendre.

Cette boisson paie au fisc à raison de 2 paras par ocque, que l'on prélève sur le vendeur. Le fermier de cet impôt se porte, immédiatement après la récolte, dans les maisons et les magasins des particuliers pour faire l'évaluation du vin qu'ils ont, et fixer la quantité qu'ils doivent boire et qu'ils peuvent vendre. Il s'en fait payer le droit à mesure de la vente, suivant l'évaluation qui en a été faite, et quelquefois il se permet de l'exiger d'avance, presque toujours sûr en cela d'être soutenu par un vaivode et un cadi aussi injustes que lui.

Il sort annuellement de Ténédos plus de six cent mille ocques de vin, qui produisent au fermier au-delà de 30,000 piastres. Ce vin passe à Constantinople, à Smyrne et en Russie. On le préfère au vin de *Rodosto* et à celui de l'île de *Thassos*, située près le continent, au nord-ouest de Ténédos. Il sort aussi une petite quantité d'eau-de-vie qui paie 4 paras de droit par ocque.

Quoique les Turcs possèdent des vignes, ils ne se permettent pas cependant de faire du vin eux-mêmes : la loi de l'État et la religion du prophète le leur défendent également. Ils vendent leur raisin à des marchands grecs, après avoir prélevé ce qu'ils veulent

garder pour la provision d'hiver, et mis à part ce qu'ils destinent à du raisiné.

Le climat de Ténédos est encore plus tempéré que celui des Dardanelles : le froid ne s'y fait jamais vivement sentir ; il y gèle rarement, et les chaleurs de l'été sont tempérées par le vent de nord-nord-est, qui souffle réguliérement pendant le jour. Les maisons ont des terrasses au lieu de toits ; et quoique la plupart d'entr'elles soient construites en mâçonnerie, on n'y remarque point l'élégance et la solidité de celles de Scio et des îles un peu considérables de l'Archipel, qui ont appartenu aux Génois et aux Vénitiens.

Les Grecs n'ont point à Ténédos cette gaieté qu'on leur voit dans les autres îles : silencieux et mornes dans les rues, ils osent à peine se récréer chez eux : ils évitent les plaisirs bruyans, qui attireraient infailliblement sur eux l'attention des Turcs et réveilleraient toute leur cupidité ; mais lorsqu'ils le peuvent sans danger, ils se livrent à une sorte d'abandon et de délire. La côte de Troye est souvent le théâtre de leurs orgies ou le champ de leurs plaisirs : ils s'y rendent à l'occasion d'un mariage ou d'une fête, et là, sous le platane ou le chêne, ils passent la journée entière à danser, à chanter, à manger et à boire.

Le Grec chez qui nous étions logés, crut, en sa qualité d'agent de la République, pouvoir nous donner, avant notre départ, une fête chez lui, à laquelle il invita les principaux habitans de la ville. Un grand nombre de femmes de tout âge s'y rendirent aussi. Le vin ne fut point épargné : les musiciens furent nombreux : la danse, d'abord grave, lente et cadencée, fut ensuite si vive, si tumultueuse parmi les hommes, que le plancher s'écroula en partie ; mais comme personne ne prit mal, elle n'en continua pas moins dans une autre chambre, et se prolongea bien avant dans la nuit. Les chansons bachiques succédèrent aux chansons amoureuses, et le chant fit place aux cris lorsqu'on eut vidé un grand nombre de flacons.

Cependant les femmes, quoique gaies, ne sortirent pas de leur retenue ordinaire : il régna parmi elles la plus grande décence :

leur danse fut toujours grave ; leurs chants continuèrent d'être doux et agréables : elles ne se mêlèrent point avec les hommes, et ne partagèrent jamais ni leur ivresse ni leur délire. Presque toutes les jeunes étaient jolies : quelques-unes d'entr'elles nous frappèrent par leur beauté ; elles pouvaient bien être comparées, par leurs traits et par leur taille, aux plus beaux modèles que l'antiquité nous a transmis.

Nous aurions desiré porter nos pas dans les îles de Lemnos, d'Imbros et de Samothrace ; nous aurions voulu observer, dans la première, les traces du volcan dont l'histoire et la fable semblent faire mention, voir ses vastes ports et les productions de son fertile territoire. Les deux autres, que nous apercevions depuis long-tems, piquaient notre curiosité par leur élévation, par les bois qui les couvrent, par ce qu'on nous racontait des peuplades grecques qui les habitent. Mais ne trouvant point de navire dans le port de Ténédos pour ces îles, et ne pouvant, au milieu de l'hiver, nous confier à un caïque, nous nous déterminâmes à profiter d'un gros bateau ponté qui faisait voile pour Mitylène.

CHAPITRE

CHAPITRE XXV.

Arrivée à Lesbos. Description de cette île. Sa population et son commerce.

Nous partîmes de Ténédos le 24 pluviôse à huit heures du matin, avec un petit vent de nord. Nous longeâmes la côte d'Asie, et nous nous trouvâmes à midi au cap *Baba*, autrefois le promontoire *Lectos*. Notre patron nous aurait permis de descendre à la ville située à l'est du cap, s'il n'avait craint de ne pouvoir arriver avant la nuit au port *Pétra*. Il consentit cependant à suivre encore quelque tems la côte, que nous voulions observer.

La ville, située au bord de la mer, sur un terrain en pente, a un petit port pour des bateaux : les vaisseaux et les navires que le vent de nord contrarie, mouillent quelquefois à deux ou trois encablures du port jusqu'à ce que le vent change. Il y avait ce jour-là deux navires, l'un vénitien, l'autre ragusais, qui attendaient depuis plus de quinze jours, à l'abri du cap, le retour du vent de sud pour entrer dans l'Hellespont et se rendre à Constantinople.

Baba nous a paru une fort petite ville : elle est très-renommée en Turquie, pour les lames de couteau et de sabre qu'on y fabrique à l'usage des Orientaux. On nous a dit qu'elle était peuplée d'autant de Turcs que de Grecs : son territoire est assez bon, et fournit les mêmes productions que celui de la Troade.

La côte, depuis le cap jusqu'à l'endroit où nous la quittâmes, dans un espace de deux à trois lieues, nous parut volcanique : elle est élevée, escarpée et rougeâtre. L'intérieur des terres est montagneux et boisé. Nous aperçûmes, en nous éloignant de la côte, des cultures et des troupeaux qui annoncent encore quelques habitans sur les ruines d'*Assos*, ou aux environs de cette ville.

Comme le soleil baissait, nous nous hâtâmes d'arriver au port Pétra, dans lequel nous jetâmes l'ancre avant la nuit. Ce port ou

pour mieux dire cette rade, est située au nord de Lesbos. Elle est ouverte au nord-ouest; ce qui rendait la mer houleuse : les navires y mouillent cependant en sûreté par tous les vents, parce que les vagues sont arrêtées par quelques rochers qui se trouvent à l'entrée, et parce que la côte d'Asie, dont la distance n'est que de deux ou trois lieues, ne permet pas que la mer soit très-agitée dans ce canal par les vents de nord et de nord-ouest.

Il y avait à bord deux janissaires auxquels nous avions été recommandés par un riche Turc de Ténédos. Impatiens d'arriver à Mitylène, et craignant de n'être retardés s'ils continuaient leur route par mer, ils débarquèrent à Pétra, dans l'intention de traverser l'île. Je saisis aussitôt cette occasion et je leur proposai de les suivre. J'emmenai avec moi un domestique; le citoyen Bruguière resta à bord avec un autre pour veiller aux effets que nous ne pouvions confier à des domestiques grecs dont la probité nous paraissait suspecte, ni à des mariniers de cette nation, que nous ne connaissions pas.

Le village de Pétra, ainsi nommé à cause d'un gros rocher isolé, granitique qui se trouve au milieu, est situé en plaine vers le rivage de la mer : il n'a que deux ou trois cents habitans turcs et grecs, presque tous cultivateurs. Il est entouré de montagnes volcaniques, et il a une petite plaine qui se réunit à celle de *Molivo*. Les femmes grecques de ce village portent une coiffure extrêmement relevée, semblable en quelque sorte à une mitre.

Comme nous ne trouvâmes pas des chevaux à Pétra, les janissaires me proposèrent d'aller coucher à Molivo, distant de près d'une lieue. Ce village est à l'est de Pétra, sur un côteau peu éloigné de la mer : il est bâti sur des rochers de basalte, précisément au lieu qu'occupait autrefois Méthymne. Il est dominé par un château presque ruiné, construit par les Génois : on y voit encore épars quelques canons démontés ou brisés.

La population de Molivo peut être évaluée à deux ou trois mille habitans, tant turcs que grecs. Son territoire est formé d'une plaine peu étendue, très-fertile, entourée de montagnes volcaniques. Ses productions consistent principalement en huile, en blé et en orge.

Il y a un peu de vin et divers fruits. On y récolte aussi du coton et plusieurs plantes potagères.

Molivo possède, comme autrefois, des musiciens distingués. Pour charmer l'ennui des janissaires, en attendant le souper, on nous fit venir entr'autres un jeune Grec nommé *Petraki Tangros*, qui passait avec raison pour le plus habile chansonnier et le plus grand musicien de Lesbos. Ce jeune homme, qu'une éducation soignée aurait rendu encore plus recommandable, avait une jolie figure, une voix agréable, un esprit vif, un caractère enjoué. Il avait plusieurs fois exercé ses talens de poëte et de musicien à la capitale de l'île, et devait se rendre sous peu de jours à Smyrne, où un virtuose, dont il était l'élève et le parent, venait de l'appeler. Je crus voir en lui un descendant d'Arion, ce fameux poëte lyrique que Méthymne avait vu naître dans ses murs, ou de ce Therpandre qui perfectionna la lyre et parvint à appaiser une sédition par ses chants mélodieux.

Nous logeâmes chez un Musulman qui était dans l'usage, moyennant une légère rétribution, de donner l'hospitalité à ceux de sa religion que le hasard ou des affaires conduisaient à Molivo. Il nous présenta, pour notre souper, un pilau et quelques olives : un mauvais sofa nous servit de lit à tous; mes vêtemens me tinrent lieu de couverture, parce que celle qu'on m'offrit, me parut trop usée et trop sale.

Notre bateau mit à la voile le lendemain, dans le même tems qu'on nous amenait des mulets qui avaient assez bonne mine, et dont nous eumes lieu d'être contens. Malgré le crédit et les efforts de mes deux compagnons de voyage, je ne pus me procurer une selle. Il fallut se contenter d'une sorte de bât sur lequel on mit un tapis. Il est vrai que les gens du pays ne voyagent pas autrement: il n'y a que quelques agas qui aient des selles qu'ils se gardent bien de prêter, surtout à des *infidèles*. Nous revînmes passer à Pétra; nous traversâmes plusieurs montagnes entiérement volcaniques, et nous arrivâmes, après six heures de marche forcée, à un petit village situé dans la plaine qui se trouve au fond du port *Caloni*. Cette plaine a deux lieues d'étendue : sa principale culture

est en blé, coton et oliviers : on y recueille aussi des figues, des melons, des pastèques, des courges et divers légumes. On y voit plusieurs villages ; mais la population n'y est pas en proportion de la fertilité et de l'étendue du terrain propre à être mis en culture. L'air est si mal-sain partout, qu'il meurt dans certaines années un grand nombre de personnes. On m'a assuré qu'il y avait des villages où l'on ne voyait que des lépreux ; dans les autres, la figure de tous les habitans indique assez qu'ils sont exposés aux fièvres intermittentes, aux rémittentes putrides, et à toutes les maladies qui naissent aux environs des marécages. Il n'y a que des Grecs cultivateurs et pauvres dans tous ces villages mal-sains : les Turcs possesseurs des terres, préfèrent le séjour de Mitylène, de Molivo et des autres endroits les mieux situés de l'île.

Le port Caloni se trouve au milieu de la partie méridionale de Lesbos : il est très-étendu, très-sûr, mais peu fréquenté. Il n'y a que les bâtimens contrariés par le vent ou battus de la tempête qui aillent y relâcher : nul n'y entre pour y faire un chargement ou y déposer le sien.

Notre dîner fut bientôt terminé : il n'y avait pas une heure que nous étions descendus de nos mulets lorsque nous y remontâmes. Nous marchâmes pendant trois heures à travers de nouvelles montagnes volcaniques, après quoi nous arrivâmes dans une autre plaine située au fond du port *Yéro* ou port *Olivier*, ainsi nommé à cause de la grande quantité de ces arbres, qui sont plantés dans la plaine et sur la pente des montagnes et des collines qui l'entourent. A la partie orientale du port, il y a quelques collines calcaires qui n'ont pas été attaquées par le feu des volcans. C'est là que l'on trouve, près de la mer, une source d'eau minérale chaude, assez abondante, dont les habitans de Mitylène font très-grand cas.

Ces eaux passent pour apéritives dans le pays. On va en boire et s'y baigner dans l'intention d'exciter les urines, et se procurer quelque soulagement dans la plupart des maladies chroniques. Elles purgent, m'a-t-on dit, légérement lorsqu'on en boit une assez grande quantité. Je les crois nitreuses, à les juger par leur vertu et par le peu de saveur qu'elles ont. Hussein, capitan-pacha, vient

d'y faire construire un bassin capable de contenir dix à douze personnes : il a fait réparer en même tems le bâtiment qu'occupe le Turc chargé de recevoir tous ceux qui veulent faire usage de ces eaux.

Le port Olivier, très-bien figuré par M. de Choiseul (1), est un des plus sûrs et des plus vastes de l'Archipel : il est à l'extrémité orientale et méridionale de l'île : on le dit poissonneux et abondant en coquillages : on y pêche entr'autres de très-bonnes huîtres que l'on porte à Scio et à Smyrne. Il est fréquenté pendant toute l'année, par les bateaux et les navires qui viennent y charger l'huile que l'on récolte aux environs.

Des eaux minérales à Mitylène, il y a près de deux lieues. Nous traversâmes une montagne volcanique, et nous arrivâmes à la ville par un chemin très-escarpé. Mais avant d'arriver, nous eumes du haut de cette montagne un spectacle que nous ne pouvions nous lasser d'admirer : Mitylène et son territoire se présentaient à nous; nous voyions distinctement ses deux ports, ainsi que les bateaux, les galères et les navires qui s'y trouvaient mouillés; nous mesurions l'étendue du canal qui sépare Lesbos du continent; nous apercevions les îles nombreuses qui sont le long de la côte d'Asie : plus loin la terre ferme, ses hautes montagnes couvertes de bois, ses vallées extrêmement fertiles, arrosées et cultivées : tout cet ensemble présentait un tableau dont la beauté était relevée par les rayons du soleil couchant, qui s'échappaient derrière nous à travers un ciel en partie couvert de nuages.

Favorisé du vent, notre bateau était arrivé de bonne heure et avait mouillé au port austral. Le citoyen Bruguière avait fait débarquer nos effets, et pris un logement dans un couvent de moines grecs.

Les deux ports de Mitylène sont séparés par une langue de terre, sur laquelle fut construite par les Génois une citadelle que les Turcs ont conservée. Le port supérieur ou boréal est garanti du vent de nord-est par une jetée dont on fait remonter l'origine à

(1) *Voyage pittoresque de la Grèce*, pl. 43.

l'ancienne Grèce. Le port austral est ouvert et se présente au sud-est : il est un peu moins étendu et moins profond que l'autre : il n'y a que les bateaux du pays qui puissent y mouiller, tandis que le port boréal peut recevoir de petits bâtimens marchands. Les vaisseaux de guerre et les navires européens que le commerce attire à Mitylène, mouillent en été devant le port austral ; mais ils ne s'y exposent guère en hiver, parce qu'il survient quelquefois dans cette saison, des coups de vent de nord-est très-impétueux, qui pourraient les faire périr ou les obliger de couper leurs cables et de mettre promptement à la voile.

Il y avait autrefois un canal de communication entre ces deux ports, qui séparait la langue de terre dont je viens de parler, et en formait une île, sur laquelle était bâtie une partie de la ville. Le tems a comblé le canal ; mais il n'a pu détruire la jetée qui partait de la petite île, et mettait le port septentrional à l'abri du plus mauvais tems.

Mitylène, nommée aujourd'hui *Castro* ou Mételin, contient deux ou trois mille Grecs, trois ou quatre mille Turcs, et trente ou quarante familles juives. La citadelle est spacieuse, garnie de canons en assez bon état, et défendue par cinq ou six cents janissaires, presque tous mariés et domiciliés. Il y a dans l'intérieur, deux mosquées et un grand nombre de maisons occupées par cette milice. La ville moderne s'étend en demi-cercle le long du port septentrional, sur une partie du terrain qu'occupait l'ancienne ville. Les tronçons de colonne employés dans les édifices, les débris de chapiteaux, les fragmens de marbre et de granit qu'on voit partout, attestent son importance et montrent le rang qu'elle occupait autrefois. On voit encore quelques restes d'inscriptions que des voyageurs nous ont transmises. Il y a dans la cour du couvent grec où nous couchâmes, une chaise de marbre blanc, sur laquelle on lit :

ΠΟΤΑΜΩΝΟΣ
ΛΕΣΒΟΝΑΚΤΟΣ
ΠΡΟΕΔΡΙΑ

Siége de Potamon, fils de Lesbonax.

Ce Potamon, né à Mitylène, était un rhéteur distingué, qui vivait à Rome sous l'empereur Tibère. Voulant retourner dans sa patrie et y établir une chaire d'éloquence, il obtint de Tibère, des lettres dans lesquelles il était dit expressément que quiconque oserait insulter Potamon, insulterait en sa personne l'empereur lui-même (1).

Lesbos a gémi long-tems sous des tyrans particuliers, et n'a joui que par intervalles des charmes de la liberté. Cette île a successivement passé sous la domination des Perses, sous celle des Grecs et des Romains. Les croisés s'y sont établis un instant, et des Génois en étaient les maîtres lorsque l'Empire d'Orient est tombé entre les mains des Turcs.

Tandis que les Grecs se déchiraient entr'eux pour des opinions religieuses, aussi absurdes qu'incompréhensibles, tandis que des ambitieux agitaient la capitale et les provinces pour arriver plus promptement au trône, les Turcs, d'un côté, s'emparaient des plus belles provinces de l'Asie et menaçaient Constantinople ; deux peuples navigateurs, de l'autre, s'établissaient peu à peu dans les îles de l'Archipel, dans la plupart des villes maritimes du Pont-Euxin, sur le Bosphore et jusque dans Galata, un des faubourgs de la capitale. Les mers du Levant étaient couvertes de leurs navires, et les productions de l'Orient ne passaient déjà plus que par leurs mains.

Lesbos était sous la domination des Génois lorsque Mahomet II, dix ans après la prise de Constantinople, équipa une flotte considérable pour s'en rendre maître. Mitylène, Méthymne et la plupart des places de cette île étaient bien fortifiées : les chevaliers de Rhodes avaient eu le tems de faire passer quelques secours dans la première, et les habitans, qui connaissaient les cruautés que les Turcs avaient commises à la prise de Constantinople, étaient bien disposés à défendre leur vie. Les forces othomanes, quoique très-considérables, auraient indubitablement échoué contre quelques milliers de braves, si le prince, nommé *Gattilusio*, avait eu le

(1) *Hesychius, de viris claris.*

courage de ses soldats, et s'il n'avait donné sa confiance à *Lucco Gattilusio* son cousin, ambitieux mal-adroit, qui crut, sur la promesse qui lui en fut faite par écrit, obtenir la souveraineté de l'île en la livrant à Mahomet.

Lucco, après avoir ouvert lui-même à l'ennemi une des portes de la ville, détermina son faible cousin à signer une capitulation honteuse, sous l'espoir chimérique d'être dédommagé du sacrifice qu'il faisait. Mais pour prix de la trahison de l'un et de la faiblesse de l'autre, Mahomet les fit cruellement périr quelque tems après. Leçon terrible que les traîtres et les lâches devraient avoir sans cesse sous les yeux, et dont ils devraient profiter pour leur propre avantage!

Lesbos a donné le jour à quelques grands-hommes, parmi lesquels on remarque plus particuliérement Alcée, poëte lyrique, qui déclama si long-tems contre la tyrannie; Sapho, cette femme poëte, que l'antiquité a placée parmi les Muses, qu'un amour malheureux a fait précipiter du promontoire de Leucade; Théophraste, disciple de Platon et d'Aristote, dont l'éloquence était si persuasive, et la philosophie si aimable; Pittacus enfin, que la Grèce place parmi ses sages, fournit un exemple bien rare, et qu'on ne saurait trop citer d'un homme plus jaloux de gloire que de puissance, plus occupé du bonheur de ses concitoyens que de lui-même; d'un homme enfin qui conçut et exécuta le projet de s'emparer du pouvoir pour rendre la liberté à sa patrie.

Je pourrais citer dans des tems plus modernes, les deux frères Barberousse, fils d'un potier de terre, qui de simples matelots devinrent des pirates fameux, et furent ensuite l'un après l'autre souverains d'Alger. Le cadet, nommé grand-amiral par Soliman Ier., est plus connu que son frère, dans l'histoire de l'Empire othoman.

Quoique l'île soit exposée en hiver à des coups de vent subits de nord-est et d'est, qui viennent des montagnes de l'Asie, ainsi qu'au vent de nord qui règne sur tout l'Archipel, le climat y est néanmoins assez beau et la température de l'air assez douce. Il y gèle rarement dans cette saison; mais en été les chaleurs

sont

sont assez fortes sur la côte méridionale, et l'air y est en général plus mal-sain que dans les autres parties de l'île.

On compte à Lesbos environ huit mille Grecs payant le karatch, depuis l'âge de sept ans jusqu'à leur mort; ce qui peut faire évaluer à près de vingt mille leur population, en y comprenant les femmes et les enfans au dessous de cet âge. On croit qu'il y a à peu près autant de Turcs que de Grecs dans l'île; ce qui donne en tout quarante mille habitans. Les Juifs ne sont pas assez nombreux pour entrer en ligne de compte.

L'île est divisée en seigneuries; mais au lieu que l'aga des autres contrées est obligé de joindre les armées de terre lorsqu'il en est requis, il est soumis, à Lesbos, à un service maritime dont il trouve presque toujours le moyen de se dispenser en faisant quelques sacrifices d'argent.

Par un usage sans doute très-ancien, et que l'auteur du *Voyage littéraire de la Grèce* a fort bien remarqué, la fille aînée héritait seule, dans cette île, des biens du père et de la mère, à l'exclusion des garçons et des autres filles. Cet usage, que le tems avait converti en loi, était respecté et religieusement suivi, quoique chaque enfant eût la faculté de recourir au tribunal turc, et d'invoquer les droits sacrés de la nature. Depuis peu le patriarche de Constantinople, l'archevêque et tout le clergé de Mitylène ont modifié cette loi en admettant toutes les filles au partage, dans la proportion suivante. La première née reçoit le tiers de l'héritage; la seconde a pour elle le tiers de la portion que sa sœur a laissée; la troisième a de même le tiers, et ainsi de suite jusqu'à la dernière, en recommençant toujours à partager ce qui reste, le tiers prélevé, dans l'ordre de primogéniture.

Les montagnes de l'île, que j'ai traversées, sont toutes boisées: le pin d'Alep y croît abondamment et y parvient à une grosseur considérable: on y voit aussi le pin à pignons et quelques chênes à fruits pédonculés: l'arbousier, l'andrachné, le lentisque, le térébinthe, le myrte, l'agnus-castus, quelques arbrisseaux légumineux et plusieurs cistes, parmi lesquels on distingue celui qui donne le

ladanum, y sont répandus en grande quantité. Le chêne Vélani est plus commun sur les côteaux et dans les plaines, que sur les montagnes. L'orme croît dans les lieux bas et arrosés, et le platane ne se trouve guère que sur les bords des ruisseaux et des torrens. Les habitans retirent du pin une assez grande quantité de poix noire, par le moyen du feu, pour l'usage du chantier établi près le port austral, ou pour le carénage des navires et bateaux qui viennent à cet effet à Mitylène. C'est de la côte d'Asie qu'on tire les meilleurs bois de construction. Ils y sont très-abondans; mais comme l'extraction en est pénible et coûteuse, on se borne à ceux qui croissent à peu de distance de la mer.

On évalue à plus de cinquante mille quintaux la quantité d'huile qui sort de cette île dans les récoltes ordinaires. Elle passe presque toute à Constantinople. Les Français en retiraient beaucoup autrefois, et avaient un vice-consul établi à Mitylène : le gouvernement a réformé le vice-consulat depuis que les négocians sont bornés aux huiles de Candie et de la Morée, qu'ils trouvent moins chères que celles de Lesbos.

Cette huile est en général d'une médiocre qualité, parce que les habitans, n'ayant pas suffisamment de moulins, sont obligés de cueillir lentement leurs olives. Celles qui se détachent de l'arbre et qui restent quelque tems par terre, se détériorent plus ou moins promptement, suivant que le tems est plus ou moins humide et pluvieux : d'ailleurs, on est dans l'usage, avant d'envoyer les olives au moulin, de les conserver entassées dans des endroits peu spacieux, et de jeter par-dessus une assez grande quantité de sel marin, dans la vue d'empêcher leur fermentation, et retarder, autant qu'il est possible, leur altération.

L'Italie retire de Mitylène huit mille quintaux de vélanède, dont une partie vient de la côte d'Asie. Les figues sèches sont un objet peu important d'exportation, de même que les laines.

On recueille en petite quantité, du coton, du sésame, de la soie, du miel, de la cire et divers grains; mais comme ceux-ci ne suffisent pas aux besoins des habitans, on tire beaucoup de blé et

d'orge de la côte d'Asie. On fait venir aussi des bœufs, des chevaux et des mulets pour l'agriculture et les charrois, ainsi qu'une partie des moutons qu'on égorge aux boucheries.

Le vin est rare aujourd'hui, parce qu'une grande partie des raisins est employée par les Turcs à faire du raisiné, et que les Grecs sont dans l'usage de convertir l'autre en eau-de-vie. Pour nous en procurer, il fallut s'adresser aux caloyers et aux plus riches Grecs, et celui qu'on nous apporta soutenait bien mal la réputation qu'avait jadis le vin de Lesbos : il était doux et de mauvais goût, comme le sont en général tous les vins des îles de l'Archipel.

Il n'y a point de rivières à Lesbos : quelques torrens peu étendus reçoivent en hiver les eaux de pluies surabondantes, et les portent à la mer ; mais on y voit un grand nombre de sources dont l'eau, fort bonne à boire, est assez considérable pour arroser une partie des plaines, et procurer aux habitans, par ce moyen, des légumes, des herbages et des fruits.

CHAPITRE XXVI.

Arrivée à Scio. Description de l'île. Mœurs et industrie des habitans. Priviléges. Antiquités. Histoire naturelle. Productions et commerce.

Le 28 pluviôse, le vent étant faible à l'est-nord-est, le ciel très-beau et la mer presque calme, nous nous embarquâmes vers les sept heures du matin sur un gros bateau ponté, qui faisait voile pour Scio. Nous eumes bientôt doublé le cap *Maléa* ou cap *Sainte-Marie* : nous passâmes à peu de distance du port *Olivier*, et nous voyions déjà très-distinctement l'île de Scio, lorsque le vent faiblit peu à peu et nous laissa en calme ; mais bientôt il reprit, et souffla du sud-est sans interruption tout le reste de la journée. Nous pinçâmes le vent autant qu'il fut possible ; nous nous servîmes des rames, et malgré nos efforts nous ne pûmes pas atteindre les îles *Spalmadores*, de sorte que nous nous trouvâmes, au coucher du soleil, au nord de l'île de Scio. La nuit fut calme : nous suivîmes la côte au moyen des avirons, et le 29, au lever du soleil, nous entrâmes dans le port, situé au milieu de la côte orientale.

Le port de Scio, dont l'entrée est indiquée par deux fanaux, est fermé du côté du sud-est par une jetée presqu'à fleur d'eau. Assez vaste autrefois pour le commerce de l'île et de tout l'Archipel, on le voit se combler tous les jours, sans que les Turcs fassent la moindre dépense pour le creuser et l'entretenir.

La citadelle, bâtie par les Génois, domine le port : une esplanade assez étendue la sépare de la ville, et un fossé creusé tout autour doit recevoir les eaux de la mer en cas de siége. Les fortifications sont régulières quoiqu'anciennes : elles sont dégradées en plusieurs endroits, et les canons sont aujourd'hui presque tous sans affûts, si ce n'est à la batterie qui défend l'entrée du port. L'intérieur de la citadelle est rempli de maisons capables de loger aisément les

sept à huit cents janissaires qui font toute la force de l'île ; mais elles sont en partie ruinées, et les Turcs, comme on sait, ont bien plus de penchant à détruire qu'à édifier.

La ville est grande, bien bâtie ; les rues sont étroites, pavées, assez propres ; les maisons sont hautes, toutes en maçonnerie, la plupart en pierres de taille : on se sert indifféremment du grès ou de la pierre calcaire. On tire de quelques cantons de l'île un grès dur, rougeâtre, à grain très-fin, dont on se sert avec avantage pour le montant des portes et des fenêtres, pour paver les rez-de-chaussée, pour bâtir les façades des églises. C'est sans doute cette pierre que l'on a désignée anciennement sous le nom de jaspe, et dont Strabon, Pline et Cicéron ont parlé.

On est dans l'usage à Scio, de pratiquer au centre des maisons un logement spacieux, très-élevé, que l'on habite en été pendant la chaleur du jour. On respire un air frais le soir et le matin sur la terrasse des maisons, et l'on jouit en même tems de la vue de la campagne et de la mer.

Scio, quant à l'étendue, est un peu moins considérable que Lesbos. Sa longueur, du nord au sud, est d'environ cinquante milles : sa largeur varie beaucoup à cause des sinuosités que présente la côte : elle est à peu près de douze milles vers la partie méridionale, et de quinze vers la partie septentrionale. Elle est séparée de l'Asie par un canal, dont la largeur est au moins de huit à neuf milles.

La ville est dominée, à l'occident et au nord, par des collines schisteuses, granitiques, assez arides, susceptibles néanmoins de quelque culture. On ne voit au nord-ouest de ces collines, que des montagnes calcaires, presque nues, qui laissent à peine quelques espaces entr'elles, dont l'industrie agricole des habitans puisse tirer parti. Au sud de la ville, les regards se portent avec plus de plaisir sur une plaine de deux lieues d'étendue, extrêmement fertile, couverte de belles maisons de campagne, et ornée de jardins plus ou moins spacieux, où sont cultivés presque tous les fruits de l'Europe et la plupart de ses légumes.

L'oranger, le citronier, le limon doux et le cédrat y sont

répandus avec profusion et entassés sans ordre. Le figuier, le grenadier et le prunier y sont un peu moins abondans. On y remarque aussi le pêcher, l'abricotier, l'amandier et le mûrier noir. Le rosier est cultivé partout dans les bonnes terres, comme dans celles de médiocre qualité. L'aubergine, la ketmie, le melon, le concombre, la pastèque, occupent les espaces qui ne sont point plantés.

Ces jardins sont arrosés par quelques sources qui descendent des montagnes voisines, ou par des puits dont l'eau est élevée au moyen d'une roue et de deux cordes, auxquelles sont adaptés des pots de terre placés à la suite les uns des autres.

Au-delà de cette plaine, et dans toute la partie méridionale de l'île, les terres sont presque partout susceptibles de culture, quoiqu'elles soient en général de médiocre qualité. Le sol est moins élevé, moins inégal que dans la partie nord, et la population y est plus considérable.

D'après les registres du gouvernement, la population de Scio doit être évaluée à cent dix mille habitans. On en compte trente mille à la capitale; savoir : trois mille cinq cents Turcs, mille cinq cents Grecs catholiques romains, et vingt-cinq mille Grecs schismatiques : on peut ajouter à ce calcul environ cent Juifs. Il y a soixante-huit villages dans l'île, tous habités par des Grecs. Les villages qui fournissent le mastic, au nombre de vingt-quatre, sont les plus peuplés et les plus riches; *Pirghi*, situé à l'ouest, est le plus grand de tous. *Ninita*, *Calamoti* et *Calimatia*, vers le sud, sont après lui les plus considérables de l'île. *Volisso*, placé sur le rivage de la mer, vis-à-vis *Psera*, se fait remarquer par l'air grossier, presque sauvage de ses habitans. Tous les villages au reste, quelles que soient leur étendue et leur situation, sont assez bien bâtis, et ont presque tous une enceinte capable de les garantir d'un coup de main de la part d'un corsaire.

Le législateur qui voudra observer l'influence des institutions et des lois sur les mœurs, le caractère et l'industrie de l'homme, doit principalement tourner ses regards vers un peuple qui, vivant sous le même ciel, sur le même sol, professant la même religion,

diffère cependant de lui-même, au point qu'il paraît méconnaissable. Après avoir franchi un petit bras de mer, je me suis cru transporté dans une autre région, sous un autre climat; j'avais vu le Grec courbé sous le joug du plus affreux despotisme : il était fourbe, grossier, timide, ignorant, superstitieux et pauvre (1) : il jouit ici d'une ombre de liberté; il est probe, civil, hardi, industrieux, spirituel, instruit et riche. Je ne retrouve plus ici ce mélange de fierté et de bassesse qui caractérise les Grecs de Constantinople et d'une grande partie du Levant; cette timidité, cette poltronnerie qu'occasione une crainte perpétuelle, cette bigoterie qui n'empêche aucun crime. Ce qui distingue les habitans de Scio des autres Grecs, c'est un penchant décidé vers le commerce, un goût vif pour les arts, un desir d'entreprendre; c'est un esprit enjoué, plaisant, épigrammatique; c'est quelquefois une sorte de gaieté folle et burlesque, qui a donné lieu au proverbe suivant : *Il est aussi rare de trouver un cheval vert, qu'un Sciote sage.*

Quelque vrai que soit le sens outré de ce proverbe, à l'égard de quelques habitans de Scio, il en est un plus grand nombre qui savent allier la prudence la plus circonspecte à l'enjouement le plus vif et le plus aimable. Nulle autre ville dans le Levant ne présente une si grande masse d'instruction; nulle autre ne renferme autant d'hommes exempts de préjugés, pleins de bon sens et de raison, doués d'une tête mieux organisée.

On peut néanmoins reprocher à quelques-uns d'entr'eux un orgueil ridicule, un fanatisme déplacé. Nous avons vu des sots tirer vanité d'un riche porte-feuille, d'une belle maison, d'un nombreux domestique. L'ignorant, qui n'avait point de titres personnels à faire valoir dans la société, croyait être quitte envers elle en rappelant ceux de ses ancêtres. La lutte qui existe entre les deux églises, a souvent donné lieu à des scènes scandaleuses, dont les Turcs seuls ont profité; et l'influence des prêtres est peut-être trop grande dans un pays qui veut être commerçant et agricole.

Malgré leur grotesque vêtement (*pl.* 10), les femmes sont plus

(1) Il y a quelques exceptions à faire à la capitale.

aimables que celles de la capitale, parce qu'elles sont plus aimantes, plus gaies, plus vives, plus spirituelles. On les voit assez librement chez elles en présence des parens, et elles jouissent plus qu'ailleurs d'une liberté dont elles n'abusent guère. Elles passent, dans toutes les saisons, une partie de la journée, chantant et travaillant, jouant ou folâtrant devant leurs maisons : elles agacent les passans, leur adressent souvent la parole sans les connaître, leur lancent un quolibet, une épigramme s'ils déplaisent; leur font un compliment délicat, spirituel s'ils ont une tournure agréable, une figure prévenante. Si on leur répond sur le même ton, la conversation s'engage à haute voix : on fait assaut d'esprit et de gentillesse, on rit et l'on se sépare contens et satisfaits.

Allez-vous sur l'esplanade, dans les jardins et autour de la ville, vous rencontrez le dimanche et les jours de fête, des groupes de jeunes demoiselles qui vous arrêtent bien souvent, vous font mille espiégleries, vous demandent de l'argent, vous offrent des fleurs et des bonbons; vous pouvez de même leur adresser la parole et débuter avec elles par quelque plaisanterie.

Mais dans ce pays tout se passe en propos avec les demoiselles, et les femmes sont bien plus réservées qu'on ne le supposerait au premier abord. Ce n'est pas que Scio ne ressemble à presque toutes les villes de l'Europe, et qu'il n'y ait souvent des intrigues amoureuses; mais du moins le scandale y est rare : les filles publiques se cachent et la décence règne partout.

Circonspectes à l'égard des Turcs qu'elles rencontrent, elles ne leur adressent point la parole, ni elles ne répondent à leurs questions : elles savent qu'elles s'exposeraient à quelque brutalité de leur part, ou du moins à quelques propos indécens. Mais elles conservent en leur présence cet air libre, cette contenance assurée que n'ont pas même les femmes de la capitale.

Soit que l'aisance et la gaieté, sous un beau ciel, concourent également à donner aux femmes des formes agréables, des traits réguliers, des carnations douces et légérement animées; soit que les Grecques aient moins dégénéré ici qu'ailleurs de leur antique beauté, il est certain qu'on ne trouve en aucune autre contrée du

Levant

Levant autant de belles femmes qu'à Scio ; et cependant subjuguées par un mauvais goût, elles font un usage trop grand du rouge, du blanc et du noir, qui, bien loin d'ajouter à leurs charmes, font disparaître cette douceur, cachent ce teint délicat, détruisent cette fraîcheur, qui rendent partout les femmes si agréables et si séduisantes.

Elles fréquentent ici bien plus rarement les bains que les Grecques de Smyrne et de Constantinople, et c'est aussi peut-être la raison qui fait que leur beauté se soutient plus long-tems. Elles attribuent la blancheur de leurs dents à l'usage presque continuel et général d'avoir sans cesse du mastic dans la bouche ; mais peut-être doivent-elles encore plus cet avantage au dégoût qu'elles ont pour la pipe, dans laquelle les autres trouvent un plaisir inexprimable.

Économes et sobres dans leur ménage, la plus riche comme la plus pauvre montre un amour excessif pour le gain. Les moins fortunées s'occupent à faire des bas, des bonnets et des bourses qu'elles vendent aux passans ou qu'elles portent chez leurs marchands. Les riches brodent des mouchoirs et tous les linges à l'usage des Orientaux ; quelques-unes ont un métier chez elles, et travaillent à quelque étoffe de soie ou de coton. Les confitures, les conserves de roses et de fleurs d'oranges, les sirops de limon et de cédrat occupent un grand nombre de femmes de tous les âges et de tous les états. C'est ordinairement à la campagne que l'on élève les vers à soie et que l'on file le coton.

Celles qui se livrent plus particuliérement à la broderie, donnent elles-mêmes aux soies qu'elles emploient, les couleurs dont elles ont besoin. Elles obtiennent entr'autres une couleur d'un jaune d'or avec les branches du micocoulier ou les feuilles du henné ; un jaune clair avec les fleurs de genêt, les tiges du daphné tartonraira. Les racines du pommier leur donnent un rose tendre. Le bois de coignassier fournit une couleur de chair très-claire. Elles tirent des branches du pêcher, un vert clair, et des feuilles, un vert foncé.

Elles coupent les substances ligneuses en petits morceaux, les font tremper à froid dans l'eau pendant deux jours, les font bouillir le troisième jusqu'à ce que la liqueur soit réduite à moitié :

elles la passent à travers un linge, ajoutent un peu d'alun et la remettent sur le feu. Dès que l'eau bout, elles trempent plus ou moins long-tems leur soie, suivant qu'elles veulent obtenir une couleur plus ou moins foncée.

Les pelures rouges d'oignon leur donnent un jaune orangé assez vif : elles les mettent tremper dans l'eau pendant quatre ou cinq jours, et les font bouillir avec un peu d'alun : elles ajoutent une cuillerée de cochenille ou de kermès lorsqu'elles veulent obtenir un beau rouge.

L'écorce de la noix encore verte, que l'on retranche lorsque l'on confit ce fruit, leur donne un vert plus ou moins foncé.

Elles se servent aussi de la noix de galle, de la vélanède, de la racine de garance et de toutes les substances colorantes employées en Europe.

Nous n'avons vu dans aucune île de l'Archipel et dans aucune autre contrée de la Turquie, les terres aussi bien cultivées, le commerce aussi actif et l'industrie aussi grande qu'à Scio. Les terrains les plus arides, les plus rocailleux, s'améliorent peu à peu sous la main du Sciote, et deviennent propres à recevoir quelques semences ou quelques arbres utiles. Il n'est aucun genre de trafic qui lui soit étranger, aucune entreprise hasardeuse de commerce qu'il ne tente. Personne ici n'est oisif : celui qui n'est point prêtre, est à coup sûr négociant, manufacturier, artisan, marin ou cultivateur.

Si l'agriculture et l'industrie ne laissent presque rien à desirer dans cette île, c'est qu'il n'y a aucune partie de l'Empire othoman qui jouisse d'une protection plus efficace et qui soit plus favorisée du gouvernement. Ici, par un concours de circonstances heureuses, l'intérêt particulier est d'accord avec l'intérêt public. Comme apanage d'une sultane, l'île est sous sa protection immédiate. Un naïb y administre la justice pour le molla de Constantinople ; celui-ci est intéressé à veiller sur son substitut, et à le faire rappeler si les plaintes portées contre lui se trouvent fondées. Le sultan a concédé des priviléges à la partie la plus populeuse de l'île, à tous les villages dont les habitans cultivent le mastic destiné

pour son sérail : il les a soustraits à la verge du mutselim, et leur a accordé un aga, fermier particulier de cette précieuse denrée. La ville jouit aussi d'un grand nombre de priviléges dont je parlerai plus bas. Enfin le gouverneur, fermier en même tems de la douane et des impôts, s'applique à faire valoir l'une par la protection et les facilités qu'il accorde aux négocians et aux cultivateurs; il ne se permet pas à l'égard des autres, des persécutions, des avanies ruineuses, qui renversent trop souvent la fortune des sujets tributaires dans les autres villes. Ici le pauvre comme le riche, le cultivateur comme le négociant, le villageois comme l'habitant de la ville, tous sont également protégés, tous peuvent également faire entendre leurs plaintes, tous peuvent demander et obtenir la destitution de l'homme qui abuserait trop de l'autorité qui lui est confiée.

La douane est réglée à cinq pour cent, tant à l'égard des Grecs que des Musulmans; et par l'évaluation que l'on fait des étoffes manufacturées dans le pays, il s'ensuit qu'elles paient à peine trois pour cent à leur sortie.

Quant aux impôts, leur répartition en est faite, pour les habitans de la ville, par les primats généraux ou chefs de la commune : le *yéronda* ou primat particulier de chaque village fixe ceux des cultivateurs de son district. Le premier de ces impôts est assis sur les propriétés et sur l'industrie; il devrait être prélevé à raison de 1 piastre sur 500 de revenu, si l'on suivait les canons de sultan Soliman : mais le long séjour à Scio de quelques officiers de la Porte, celui des troupes d'Asie, des escadres turques et barbaresques, et mille autres occasions de dépenses à la charge des habitans, ont fourni de tems en tems le prétexte d'augmenter cet impôt et de le porter jusqu'à 4 piastres.

L'île est soumise en outre, ainsi que toutes celles de l'Archipel, au droit que le capitan-pacha prélève annuellement sur elles. Scio payait autrefois vingt-quatre bourses : elle en paie aujourd'hui près de quarante-huit (1).

(1) Une bourse contient 500 piastres : elle peut être évaluée aujourd'hui à près de 1000 francs.

Toutes les étoffes manufacturées dans l'île sont soumises, avant leur sortie, à une marque ou sceau apposé par le mutselim, sous peine de confiscation et d'amende : elles paient la valeur de 6 aspres (1) par pic (2), lorqu'elles sont travaillées en or ou en argent : les étoffes simples de soie ne paient que 2 aspres. Les cotonines, dimites et autres toiles de coton paient beaucoup moins.

Le karatch ou capitation, à laquelle les non-Musulmans sont soumis dans tout l'Empire, fut, après la conquête de l'île, abonné dans les villages, et fixé en raison de leur population et de l'étendue de leur territoire. Cette taxe n'a point varié depuis lors, quoique la population de quelques villages ait augmenté, et qu'elle ait considérablement diminué dans quelques autres. Ceux qui fournissent le mastic, paient le karatch avec cette denrée.

A la ville tous les mâles, depuis l'âge de puberté, et par abus depuis l'âge de dix à douze ans, sont inscrits sur un registre et divisés en trois classes. Ceux de la première paient 11 piastres, ceux de la seconde 5 et demie, et ceux de la troisième 2 piastres trois quarts. Les femmes sont exemptes de cet impôt, et ne peuvent être poursuivies pour leur mari ou leurs enfans absens. On sent bien que l'avidité des percepteurs du karatch leur ferait confondre assez souvent tous les contribuables, et les porterait à grossir, autant qu'ils pourraient, la première et la seconde classes, si les primats n'avaient le droit de faire entendre les plaintes des opprimés, et d'exiger impérieusement que justice leur soit rendue.

Outre ces droits légitimes que le gouverneur est autorisé de prélever en sa qualité de muhassil ou fermier, il prélève, comme mutselim, des taxes arbitraires et illégales, dont le rapport, considéré séparément, est peu onéreux aux habitans, mais dont l'évaluation totale forme une assez grosse somme. Ces taxes, qui sont le casuel de sa charge, portent sur la plupart des comestibles, et surtout sur la viande de boucherie, dont le prix est toujours

(1) L'aspre est le tiers d'un para. Le para vaut à peu près 5 centimes.

(2) Le pic est une mesure de vingt-cinq à vingt-six pouces.

excessif à Scio, sous le prétexte que les entrepreneurs sont obligés de faire venir de la côte d'Asie les moutons qu'on y vend. Personne ne doute que le privilége exclusif de fournir de la viande aux boucheries ne soit chérement acheté du mutselim, et que le naïb et le janissaire-aga ne se fassent payer leur silence à cet égard.

Les particuliers qui obtiennent du mutselim, des places, des commissions, des permissions exclusives, de petites fermes, lui paient aussi chaque année une rétribution plus ou moins grande, suivant leur importance, et suivant la concurrence qui ne manque jamais de s'établir.

Le *soubachi*, chef de la patrouille, à qui la police de la ville et de la campagne est confiée (à l'exception des villages du mastic), trouve mille occasions de vexer et de pressurer les malheureux qui s'oublient un instant. Établi pour être le fléau des femmes publiques, il enregistre leur nom, les taxe et devient leur protecteur. Tous les cabarets lui paient aussi un droit dont il rend compte au mutselim. Les querelles, les rixes, les procès, les fautes les plus légères sont autant d'occasions que la rapacité du soubachi ne laisse point échapper : innocens et coupables, tous sont entassés dans les prisons de son maître, et ne sont élargis qu'après s'être justifiés ou libérés à force d'argent.

Dans tout l'Empire othoman les amendes pécuniaires sont une mine inépuisable entre les mains d'un gouverneur habile et peu délicat ; mais il craint ici, avec raison, les plaintes des chefs de la commune et le ressentiment de la sultane protectrice de l'île. On a vu, plus d'une fois, des mutselims rappelés et punis sur la plainte des primats. Ces exemples, peu fréquens sans doute, suffisent néanmoins pour que tous s'observent, et ne dépassent pas trop les limites de leurs devoirs.

Presque toutes les terres de l'Empire othoman, comme je l'ai dit ailleurs, sont grevées d'une redevance annuelle envers des agas ou seigneurs ; celles de Scio, par une faveur spéciale de Soliman Ier., ont conservé presque tous les priviléges dont elles jouissaient sous la domination des Génois. Les habitans des villages qui fournissent le mastic, ne reconnaissent pour chef que l'aga, fermier de cette

production : exempts des corvées générales, ils sont obligés seulement de transporter le mastic à la ville, et de fournir des montures et des bêtes de charge à cet aga, lorsqu'il parcourt les villages pour le ramasser.

Nous avons eu occasion de voir l'aga dans sa tournée : précédé d'une musique militaire, suivi de plusieurs tchocadars et entouré d'un grand nombre de villageois empressés à le servir, nous l'aurions pris bien plutôt pour un commandant militaire que pour un simple fermier, si nous n'avions été prévenus d'avance. Comme envoyés de la République, il nous reçut avec beaucoup d'égards, nous fit présent de quelques livres du plus beau mastic qu'il eut, et nous donna des lettres pour les chefs des villages où nous devions nous rendre. Nous avons obtenu partout, au moyen de ces lettres, des logemens commodes, les alimens que nous demandions et les montures dont nous avions besoin.

Un des plus beaux priviléges des Sciotes, celui qui sert de digue au torrent des injustices judiciaires des Turcs, c'est d'avoir des notaires de leur religion, dont les actes, en idiôme grec, sont respectés des Turcs et reçus à leur tribunal comme pièces authentiques. Les Catholiques romains en ont un qui prend le titre de notaire apostolique. Les Grecs, infiniment plus nombreux, en ont plusieurs.

Après ce privilége, le plus grand de tous, est celui de nommer parmi eux cinq primats, dont les fonctions consistent à défendre avec fermeté la validité de ces actes, à connaître et juger toutes les affaires contentieuses de l'île, quant au civil, qui les concerne. Les matières criminelles ne sont pas de la compétence de ces primats ; cependant, comme la vindicte publique leur appartient, ils reçoivent les déclarations des plaignans, déférent le coupable au gouvernement, et poursuivent son jugement au tribunal turc.

La répartition et la levée des impôts sont commises à leurs soins : ils en versent le montant dans la caisse du muhassil, sans aucune autre retenue que les honoraires des collecteurs. Ils sont nommés pour un an seulement, à la pluralité des voix, dans une assemblée générale convoquée à cet effet. Trois de ces

primats sont pris parmi les Grecs, et deux parmi les Catholiques romains.

On nomme en même tems les *protomastosi*, espèce de juges-consuls, dont les fonctions consistent à prendre connaissance de toutes les affaires litigieuses relatives aux achats et ventes, aux manufactures, et en général à tout ce qui a rapport au commerce intérieur et extérieur de l'île. Ils empêchent les contraventions, les contrebandes : ils sévissent contre ceux qui, pour épargner le droit de marque, n'ont point fait mettre le sceau du gouverneur aux étoffes et toileries qu'ils veulent faire passer à l'étranger. Dans tous les cas leur sentence est exécutoire sans appel : mais dans le dernier, le muhassil exige du délinquant, outre la confiscation de la pièce non marquée, une somme d'argent proportionnée à la valeur des marchandises qu'il voulait soustraire au droit.

Cette juridiction municipale, très-respectée des Turcs, est composée de trois Grecs et d'un Catholique romain : elle est annuelle, plus souvent biennale, et n'est jamais confiée qu'à des négocians qui joignent à des connaissances du commerce, une réputation non équivoque de probité.

Les habitans de Scio ont aussi le privilége d'élire chaque année deux intendans de santé, dont ils augmentent le nombre en cas de peste. Leur pouvoir s'étend à cet égard sur tout ce qui habite ou aborde dans l'île, à l'exception des Turcs et des Francs. Il leur est permis d'interdire à un village pestiféré toute communication avec la ville, en lui fournissant néanmoins les provisions et tous les secours que l'humanité réclame en pareil cas. Mais aussi, malheur au cultivateur qui, par l'appât du gain ou tout autre motif, franchirait les limites que l'intérêt de tous a tracées! Il serait arrêté et subirait une cruelle bastonnade.

Ces intendans ne permettent pas qu'un bateau suspect entre dans le port; ils l'obligent à rester en rade, s'informent fréquemment de la santé de l'équipage, et s'il y a quelque matelot frappé de la peste, ils le font transporter au lazaret. L'un d'eux le précède armé d'un bâton, toujours prêt à frapper celui qui ne s'éloignerait pas au mot d'*alarga*, prononcé d'une voix forte.

Le lazaret, que nous avons parcouru dans un tems où l'on n'avait aucune inquiétude au sujet de la peste, est renfermé dans un vaste enclos, vers le bord de la mer, au nord de la ville. On y entre par un chemin ombragé d'une treille, et marqueté de cailloux diversement colorés. On y voit plusieurs corps-de-logis séparés les uns des autres, destinés, les uns aux malades, et les autres aux convalescens.

Lorsque la peste est dans la ville, les intendans font alternativement leur ronde; ils mettent des gardes aux maisons infestées, pour empêcher toute communication : ils placent auprès des malades en état de fournir à la dépense, des personnes capables de les soigner; et si le pestiféré est pauvre et dépourvu de secours, ils le font conduire au lazaret avec tous les effets qui lui appartiennent, susceptibles d'être parfumés et purifiés.

Malgré les précautions que prennent les Grecs et même les Turcs indigènes pour se garantir de cette maladie, le grand abord des Turcs étrangers auquel on ne peut s'opposer, l'arrivée fréquente des bâtimens de guerre, et peut-être aussi la négligence qu'on met à visiter les bateaux qui apportent journellement des comestibles de l'Asie, dont l'île ne peut se passer, sont autant de causes qui font que la peste s'introduit quelquefois chez eux. Celle de 1788, qui fit périr en peu de tems quatorze mille personnes, sera longtems citée comme une des époques les plus calamiteuses de l'histoire de ce pays.

Ces intendans ont aussi l'inspection de l'hôpital des lépreux, situé dans un vallon étroit, à quelque distance nord-nord-ouest de la ville. Chaque malade a un fort petit logement et un très-petit jardin qu'il est le maître de cultiver. J'ai vu avec regret qu'on regardait dans le Levant tous les lépreux comme incurables, et qu'en conséquence on n'administrait à aucun d'eux les secours capables peut-être de les guérir. J'invite les médecins européens qui pourront faire quelque séjour à Scio, de s'occuper de cet objet intéressant. Ils trouveront dans les intendans, dans les primats et dans les notables de la ville, toutes les facilités dont ils auront besoin pour les observations qu'ils voudront faire et les expériences qu'ils voudront tenter.

La

La tolérance musulmane, qui laisse aux Sciotes la liberté d'avoir une police, des tribunaux, des juges particuliers, est encore plus indulgente à l'égard de leur religion. Les Grecs, infiniment plus nombreux, plus riches, plus puissans que les Latins, possèdent environ sept cents églises dans l'île, calcul qui paraîtra sans doute exagéré, mais dont l'exactitude m'a été garantie par les personnes les plus instruites de Scio. Persécutés par leurs adversaires, les faibles Latins n'en ont plus que quatre aujourd'hui, une seule dans la ville, et trois dans la campagne. Le nombre de prêtres, comme on pense bien, est proportionné à cette étonnante quantité d'églises. Il est extrêmement curieux de leur voir déployer, au milieu des fanatiques Musulmans, tout l'appareil des cérémonies religieuses grecques et romaines. Les processions et les enterremens attirent une suite innombrable; les prêtres en surplis, les papas en étoles, traversent les rues de la ville, précédés d'une longue croix, suivis d'un grand nombre de fidèles le cierge à la main. Le farouche Musulman les voit passer sans murmurer, pourvu qu'ils rendent hommage aux mosquées, pourvu qu'ils interrompent leurs chants à l'aspect de ce lieu vénéré, qu'ils détachent la croix de son bâton et la tiennent humblement baissée.

Le privilége d'avoir des cloches à leurs églises n'est accordé qu'aux habitans des villages du mastic : elles servent à les appeler à l'office, à la messe, au travail, à la récolte du mastic, aux assemblées communales : elles sont destinées aussi à sonner le tocsin en cas d'attaque ou d'incendie.

Outre les églises latines dont j'ai parlé, il y a trois couvens de religieux sous la protection de la France. Les Capucins se regardent comme propriétaires de la maison consulaire, qui fait partie de leur couvent. Les moines avaient décampé long-tems avant notre arrivée à Scio, et la chapelle était abandonnée depuis que le consul ne payait plus le service qu'on y faisait auparavant.

L'histoire de Scio se perd dans l'obscurité des tems, et se confond avec les erreurs de la fable. D'abord sous la verge des rois, ensuite sous l'agitation républicaine, puis sous la tyrannie odieuse des factions, alternativement indépendans et soumis, jamais peut-être

libres et heureux, les habitans de Scio ont passé successivement sous la domination des Perses, sous celle des Grecs, sous celle des Romains. Les Vénitiens tentèrent de s'y établir lorsque les Européens en délire couraient en foule vers les régions orientales, pour chasser les *infidèles* Musulmans de la *Terre-Sainte*. Les empereurs grecs bientôt après vendirent l'île à des seigneurs de Gênes, et cette république en avait fait l'entrepôt d'un commerce étendu, lorsqu'en 1566 Soliman Ier. s'en rendit maître.

Favorisés par les Catholiques du pays, les Vénitiens s'emparèrent de Scio en 1693, vers la fin du règne d'Achmet II : ils s'y conduisirent d'une manière indécente et très-impolitique, en persécutant les Grecs ennemis des Latins. L'année d'après Mézomorto, amiral turc, n'eut qu'à se présenter pour les battre et les en expulser. Depuis cette époque Scio n'a cessé d'être soumise à l'Empire du croissant.

Le plus ancien et le plus précieux monument dont cette île se glorifie, est ce qu'on nomme l'*École d'Homère*. A quatre milles au nord de la ville, au pied du mont *Épos*, on trouve près le rivage de la mer, une roche calcaire, dont le sommet est taillé en plate-forme : elle a environ vingt pieds de diamètre : une banquette en couronne la circonférence : au centre est un bloc quarré, qui s'élève du rocher à un pied et demi de hauteur, et qui porte sur chacune de ses faces la figure d'un sphinx dégradé, à peine reconnaissable. Tel est ce monument que les habitans regardent comme le lieu où Homère instruisait et charmait ses compatriotes ; car ils sont persuadés que Scio avait vu naître ce grand-homme.

Cette opinion, vivement appuyée par les uns, fortement combattue par les autres, laisse encore les esprits indécis. Les habitans les plus instruits de Scio citent entr'autres un ceintre de marbre gris, que l'on montrait encore il y a peu de tems, à *Erythès*, comme un ancien ornement de la maison où Homère avait pris naissance. Ils alléguent aussi l'excellent vin que donnent les côteaux d'Erythès, voisins des champs arvisiens ; vin connu à Scio depuis les tems les plus reculés, sous le nom de *Nectar d'Homère*. A les en croire, ce serait ce nectar qui aurait sevré son enfance ; ce serait

le vin délicieux de ces côteaux, qui aurait été répandu sur les autels qu'on lui éleva lorsque ses vers l'eurent conduit à l'immortalité.

A deux lieues au-delà de l'*École d'Homère*, on trouve le port Dauphin, sur lequel était située l'ancienne *Delphinium*. Les vaisseaux de guerre mouillent dans ce port en hiver, tandis qu'ils trouvent plus commode et aussi sûr, en été, de jeter l'ancre aux environs de la ville de Scio.

Quand on a dépassé les îles Spalmadores et doublé le cap, on arrive à *Cardamyla*, où l'on voit, suivant Tournefort, les ruines d'un temple qu'il croit avoir été consacré à Neptune. Nous n'avons point débarqué à *Cardamyla*, mais nous y avons passé fort près le jour de notre départ de Mitylène. La côte aux environs est très-élevée, escarpée : la roche, nue en plusieurs endroits, nous parut calcaire partout.

A l'ouest de l'île, on aperçoit à peu de distance de Pirghi, dans une petite plaine qui aboutit à la mer, des ruines que l'on doit regarder comme celles de l'ancienne *Phanum*. Ce lieu, nommé aujourd'hui *Phana*, présente des amoncellemens de décombres, des tas de pierres, la plupart carrées, unies, taillées au ciseau; mais on n'y découvre ni inscription ni colonne ni bas-reliefs : le mouillage, exposé au nord-ouest, serait dangereux en hiver pour de gros navires. Les champs et côteaux arvisiens, si célèbres autrefois par la bonté de leurs vins, sont plus au nord et font partie du territoire de Volisso.

Dans les premières courses que nous fîmes dans l'île, on ne manqua pas de diriger nos pas vers *Sclavia*, située à plus de deux lieues au sud de Scio. Une eau vive, fraîche et abondante sort au bas de quelques rochers calcaires, et va arroser des jardins qui se trouvent au dessous. Ce lieu, vraiment beau, vraiment pittoresque, est en vénération dans le pays : on attribue une infinité de vertus à ces eaux, et l'on croit que c'est autour de cette fontaine que la belle Hélène venait se baigner lorsqu'elle habitait l'île.

A l'égard de la sculpture antique, on ne trouve à Scio aucun monument remarquable en ce genre, si ce n'est deux bustes sans tête, enclavés dans le mur extérieur d'une maison de campagne

bâtie par les Génois, à peu de distance de la ville. Le citoyen Digeon, vice-consul de la République, les regardait comme deux bustes d'Isis, sur lesquels on reconnaissait, selon lui, le ciseau égyptien du règne des Ptolémées : mais le corset dont ils sont vêtus, ainsi qu'un ornement vraisemblablement de métal, qu'ils portaient sur le sein, à en juger par les trous qui s'y trouvent, nous portent à croire que ces bustes sont plus modernes, et probablement l'ouvrage des Génois.

On voit encore quelques tronçons de colonnes, quelques restes de chapiteaux dans la plupart des villages que nous avons parcourus; mais on n'y aperçoit aucune trace d'anciens édifices, aucun vestige de temple : le tems et la main des hommes ont tout détruit.

Le mastic doit être regardé comme une des productions les plus importantes de l'île, et comme la plus précieuse, puisque c'est à elle que les habitans de Scio doivent une partie de leurs priviléges, et les cultivateurs leur indépendance, leur aisance et peut-être leur bonheur. Le lentisque qui le produit, ne diffère point de celui qui croît au Midi de l'Europe et dans toutes les îles de l'Archipel. On remarque seulement à Scio quelques légères variétés à feuilles plus grandes que la culture a produites, et que les marcotes et les greffes perpétuent.

Pour obtenir le mastic, on fait au tronc et aux principales branches du lentisque, de légères et nombreuses incisions, depuis le 15 jusqu'au 20 juillet, selon le calendrier grec. Il découle peu à peu de toutes ces incisions, un suc liquide qui s'épaissit insensiblement, qui reste attaché à l'arbre en larmes plus ou moins grosses, ou qui tombe et s'épaissit à terre lorsqu'il est très-abondant. Le premier est le plus recherché : on le détache avec un instrument de fer tranchant, d'un demi-pouce de largeur à son extrémité. Souvent on place des toiles au dessous de l'arbre, afin que le mastic qui en découle, ne soit pas imprégné de terre et d'ordures.

Selon les réglemens faits à ce sujet, la première récolte ne peut avoir lieu avant le 27 août. Elle dure huit jours consécutifs, après lesquels on incise de nouveau jusqu'au 25 septembre : alors se fait

la seconde récolte, qui dure encore huit jours. Passé ce tems, on n'incise plus les arbres; mais on recueille jusqu'au 19 novembre, le lundi et le mardi de chaque semaine, le mastic qui continue de couler. Il est défendu ensuite de ramasser cette production.

La culture du lentisque est simple et facile : elle consiste bien plus à nétoyer le sol qu'à donner des labours. On se dispense de tailler cet arbre, et on se garde bien de lui former une belle tige. On a reconnu que les lentisques qui rampent, donnent bien plus de mastic que ceux dont la tige est droite et élancée.

Moins arbres qu'arbrisseaux, leur tronc acquiert à peine sept à huit pouces de diamètre, et leur hauteur est rarement au dessus de douze à quinze pieds.

Le citoyen Digeon nous a fait part d'une expérience qui mérite d'être connue. Comme il est défendu de cultiver le lentisque hors des limites tracées par le gouvernement, un Turc crut éluder la loi, et obtenir néanmoins du mastic en greffant le lentisque sur de jeunes térébinthes. Les greffes réussirent parfaitement bien, mais cet homme fut très-étonné, quelques années après, de voir couler des incisions qu'il fit, une substance qui joignait à l'odeur et aux qualités du mastic, la liquidité de la térébenthine.

On recueille le mastic dans vingt-un villages situés au midi de la ville. Il y a en outre trois villages à l'ouest, dont les plantations peu productives ont été abandonnées. Ceux-ci n'en ont pas moins conservé leur ancienne dénomination et les priviléges dont les autres jouissent : ils paient leur imposition en chaux depuis qu'ils ne fournissent plus de mastic.

Cette production s'élève, année commune, à cinquante mille ocques et même davantage. Vingt-un mille appartiennent à l'aga fermier de cette denrée, et sont délivrées par les cultivateurs en paiement de leur imposition personnelle. L'excédent leur est payé à raison de 50 paras l'ocque (à peu près 16 sous la livre), et il leur est défendu, sous des peines très-graves, d'en vendre ou céder à tout autre qu'au fermier.

La meilleure et la plus belle qualité est envoyée à Constantinople pour le palais du grand-seigneur. La seconde qualité est

destinée pour le Caire et passe dans les harems des Mameluks. Les négocians obtiennent ordinairement un mélange de la seconde et de la troisième qualité.

Les femmes de Scio, ainsi que les Musulmanes, les Grecques, les Arméniènes et les Juives de tout l'Empire, ont l'habitude d'avoir sans cesse du mastic dans la bouche. Cette substance, résineuse, odorante, se dissout difficilement; elle devient molle, très-blanche au moyen de la chaleur et de la salive; elle nétoie les dents, donne à l'haleine une odeur agréable, fortifie l'estomac, et porte à la poitrine des émanations balsamiques très-salutaires, et qui peuvent jusqu'à un certain point empêcher la phthisie pulmonaire, à laquelle sont fort sujets les habitans des îles de l'Archipel.

La térébenthine de Scio devient chaque jour plus rare. A peine en ramasse-t-on deux cents ocques aujourd'hui, tandis qu'autrefois on en obtenaît le double. On entaille l'arbre au lieu de l'inciser, et on adapte au dessous un petit vase de terre propre à recevoir la liqueur qui en découle. Le térébinthe parvient à une grosseur assez considérable : on en voit quelques-uns auprès du cimetière arménien de Constantinople, sur le chemin qui conduit à Buyuk-déré, qui ne le cèdent point à nos plus grands noyers.

Les femmes de Scio sont très-friandes de son fruit : le goût résineux et très-aromatique de sa pulpe leur plaît autant que celui de l'amande; et comme il est à peine de la grosseur d'un pois, elles mangent en même tems le noyau, la pulpe d'un vert bleuâtre qui le couvre, et l'amande qu'il renferme. On le nomme dans le pays, *tzicoudia*, mot dont on ne trouve la signification dans aucune langue du Levant.

Quoique le coton soit très-abondant à Scio, cependant il ne suffit pas pour alimenter les nombreuses manufactures qui y sont établies. On est obligé d'en faire venir une assez grande quantité de la Romélie et de la côte d'Asie. On fabrique des toiles simples, des dimittes, des moletons unis et pluchés, quelques cotonines grossières rayées de bleu. Les femmes de la campagne filent le coton au rouet; elles s'occupent aussi à faire des bas et des bonnets qu'elles viennent vendre à la ville.

On évalue la récolte de la soie, dans les années ordinaires, à dix ou douze mille ocques : elle monte quelquefois à quinze mille, quantité qui ne suffit jamais pour alimenter les manufactures de la ville. On en tire annuellement de Brousse, d'Andrinople et de la Syrie, environ vingt mille ocques. Le mûrier que l'on cultive à Scio, et avec lequel on élève les vers à soie, est celui que nous connaissons sous le nom de *mûrier noir* ou *mûrier d'Espagne.* Quelques particuliers retirent du fruit, une eau-de-vie peu spiritueuse, mais agréable. Le prix de la feuille du mûrier parvenu à sa grosseur, est de 2 ou 3 piastres.

L'île produit du blé, de l'orge, du vin, de l'huile et quelques légumes; mais la quantité de ces denrées est si disproportionnée à celle qu'exige le nombre des habitans, qu'on est obligé d'en tirer de toutes parts. Le blé suffit à peine pour les nourrir trois mois. Le vin fournit à la consommation de sept à huit : il est en général doux et spiritueux. Ceux que les riches particuliers font avec soin, sont aussi bons que les vins de Malaga, de Frontignan et de Chypre, lorsqu'ils ont un peu vieilli.

L'huile suffit aux besoins des habitans, dans les bonnes récoltes : on en retire de Mitylène lorsqu'elles sont mauvaises ou médiocres : on sale ici, comme dans tout le Levant, une très-grande quantité d'olives, selon le procédé que j'ai indiqué ailleurs.

Les oranges, les citrons, les limons et les cédrats que l'on porte pendant l'hiver et le printems à Constantinople, à Andrinople et à Smyrne, sont un objet de commerce très-important, que l'on évalue, année commune, à 2,000,000 de nos francs. On fait aussi une sorte de sirop très-agréable et très-recherché avec le suc exprimé des citrons et des cédrats : on le fait épaissir sur le feu, après avoir ajouté un peu de sucre ou de miel. Il passe à Constantinople, au Caire, dans la Mer-Noire. Les écorces de ces fruits sont confites au sucre et au miel, et sont répandues dans tout le Levant.

On confit également au sucre et au miel les galles encore vertes d'une espèce de sauge, *salvia pomifera.* Cette confiture est très-agréable, très-estimée et très-stomachique. Les Sciotes emploient

non-seulement les galles du pays, mais celles qu'ils reçoivent des îles voisines.

Le rosier est encore un objet important de culture, soit par la grande quantité de conserve de roses qu'on y fait, soit par l'huile essentielle qu'on en retire.

Les figues sèches sont estimées, et passent presque toutes à Smyrne et à Constantinople : les négocians de Smyrne en expédient en Europe, tant de Scio que de la côte d'Asie, pour une somme de 100,000 francs.

On voit dans la plupart des jardins le sébestier, dont le fruit ovale, un peu plus petit qu'une olive ordinaire, contient une glu excellente, employée dans tout le Levant pour la chasse aux oiseaux.

On cultive un prunier nommé *verdassier :* le fruit en est gros, oblong, d'un vert pâle, d'un goût très-agréable. Il mûrit en juillet, et dure à peine trois semaines. Les habitans en font un objet de commerce : ils pèlent la prune, la font sécher au soleil, l'enferment dans des caisses, et l'envoient à Smyrne et à Constantinople, où elle se vend jusqu'à 2 piastres l'ocque.

La cire ne suffit pas à la grande consommation qui s'en fait dans les églises du pays : on en fait venir de la Grèce et de la Natolie : on fait venir aussi du miel pour les sirops, les conserves et les confitures que l'on prépare; celui de la Grèce est le plus estimé.

On compte environ cinq cents métiers occupés à la fabrication des étoffes de soie : les habitans de Scio sont parvenus à imiter, en quelque sorte, nos étoffes de Lyon : ils ont copié avec plus de succès les étoffes en soie et coton des Indes, qu'on tire aussi d'Alep et de Damas. Celles de Scio sont supérieures aujourd'hui à celles de ces deux villes les plus anciennes manufacturières de l'Empire othoman. On travaille aussi une quantité considérable de *gaitans* ou gances de soie, préférables à ceux de Constantinople et de Broussé. Ils servent pour la bordure et les boutonnières des habits turcs : on en tresse aussi en or et en argent pour ceux des femmes. Il y a beaucoup moins de métiers pour les étoffes de coton, que pour celles de soie.

Le

Le commerce des diverses étoffes fabriquées à Scio est évalué à plus de 6,000,000 de nos francs.

Nous ne ferons point ici l'énumération des objets d'histoire naturelle que cette île fournit en abondance : il nous suffira pour le moment, de présenter trois coquilles inconnues aux naturalistes.

1°. Le bulime *dentelé* (*planche* 17, *fig.* 9 *a. b*). Il ressemble, pour la forme, la couleur et le volume, au bulime *non pareil.* Le dernier tour est un peu anguleux et un peu plus strié que les treize autres. La bouche serait presque ronde si elle n'avait un petit sinus postérieur : son bord interne est entiérement dentelé. On aperçoit deux dents plus fortes, qui se prolongent en dedans; celle qui répond à la terminaison de la columelle, est plus marquée que l'autre. Nous l'avons trouvé au bas d'un mur, dans un jardin planté d'orangers (1).

2°. La mélanie *buccinoïde* (*fig.* 8). Elle vit dans les eaux douces de Scio, de presque toutes les îles de l'Archipel, de Crète, de Syrie. Sa forme est conique et sa couleur obscure; elle est lisse, composée de huit tours, dont le dernier, vu par le dos, est un peu plus long que tous les autres pris ensemble. La bouche est ovale oblongue; la lèvre est mince et sans sinuosités. La callosité columellaire est blanche. L'extrémité de la coquille est un peu échancrée (2).

3°. On trouve aussi dans les eaux douces le planorbe *oriental*, dont la couleur est semblable à celle du grand planorbe d'Europe; mais il diffère en ce que la face qui répond à la bouche, est la plus enfoncée, et que le contour de la bouche n'est point interrompu par la convexité du second tour. On ne compte guère à cette coquille, que trois tours arrondis, à peine striés (3).

---

(1) *Bulimus* denticulatus *sinister, parvulus, elongatus, subtiliter striatus, rufescens : apertura cum angusto sinu suborbiculata, undique multi-dentata.*

(2) *Melania* buccinoïdea *breviter fusiformis; lævigata, fuliginosa : callo columellari albo; basi truncato, emarginato.*

(3) *Planorbis* orientalis *parvulus, subtrigyratus, gyris depressiusculis : margine convexo; facie orali depressiore; apertura subovali.*

CHAPITRE XXVII.

Départ de Scio. Séjour à Tchesmé, à Tine, à Andros, à Myconi, à Délos, à Naxie, à Paros, à Antiparos.

Après avoir inutilement attendu à Scio, pendant trois mois, des nouvelles de Paris; après avoir transmis au citoyen Descorches quelques réflexions sur les contrées intéressantes que nous venions de parcourir, nous résolûmes de nous rendre en Crète, et d'observer, chemin faisant, les îles et les points importans qui se trouveraient sur notre route : nous partîmes en conséquence le 21 floréal, sur un bateau grec que nous venions de noliser, et dans quatre heures nous arrivâmes à Tchesmé, petite ville d'Asie, située presqu'en face de Scio, au fond d'une rade spacieuse à laquelle l'art n'a pas eu besoin d'ajouter pour en faire un bon port. Une citadelle assez vaste, construite par les Génois, s'étend en pente jusqu'au rivage de la mer, et semble devoir garantir de toute insulte, et le port, et la ville.

Tchesmé est bâti sur les ruines de *Cyssus*. Sa rade, fameuse autrefois par la victoire qu'y remporta la flotte des Romains sur celle d'Antiochus, ne l'est pas moins, de nos jours, par l'incendie et la destruction totale de l'escadre turque, qui eut lieu en 1770. Mais les Romains profitèrent de leur victoire, tandis que les Russes, maîtres de la mer et secondés par un bon vent, n'osèrent, après cet événement, franchir l'Hellespont et venir sous les murs du sérail dicter à Mustapha les conditions de paix qu'ils auraient pu lui imposer.

Les géographes placent au fond d'une baie, à deux ou trois lieues au nord de Tchesmé, l'ancienne Érythrée, célèbre par les oracles de la Sibylle; je voulus m'y rendre à pied, pendant que mon collégue faisait acheter, à Tchesmé, les provisions qui nous étaient nécessaires. Je laissai à droite la ville et quelques côteaux calcaires,

crétacés ; je parcourus un terrain inégal, des champs cultivés, des côteaux incultes, et après une heure de marche je me trouvai dans une plaine qui aboutit à la baie dont je viens de parler. Je vis, à peu de distance de la mer, une source assez abondante, dont l'eau était âcre et brûlante : les environs présentaient du sel marin. Un mauvais bâtiment se trouvait à côté de la source : on me dit qu'il y a des bassins où l'on peut se baigner ; je veux y entrer ; j'aperçois des Turcs ; je me retire et m'achemine vers la mer. Un instant après je vois deux d'entr'eux, le yatagan à la main, s'avançant vers moi, me menaçant et me traitant de *chien* et d'*infidèle*. Je n'avais qu'un domestique grec, peu capable de me seconder, quoique fort comme Hercule ; mais j'avais une canne à épée : elle valait mieux. Je dégaîne aussitôt, et d'une voix ferme et imposante, je leur fis dire que s'ils ne se retiraient à l'instant, je leur ferais donner, en ma présence, cinq cents coups de bâton par l'aga de Tchesmé. Cette menace et surtout mon épée firent changer de ton à ces Turcs. C'est un fou, c'est un Français, se dirent-ils ; laissons-le tranquille.

Je ne crus pas prudent d'aller voir les ruines d'Érythrée. Je ramassai plusieurs plantes intéressantes, et je revins au port.

Le territoire de Tchesmé fournit des grains et des fruits en abondance : on y récolte un peu d'huile et beaucoup de raisins secs. C'est de ce port que Scio tire une grande partie de ses subsistances, et qu'il entretient souvent des relations avec Smyrne.

Le lendemain 22, nous fîmes voile pour Naxie avec un léger vent de nord. Nous suivîmes la côte d'Asie ; nous laissâmes à droite deux petites îles désertes, à gauche le Cap-Blanc ; nous vîmes, au sud de Scio, l'îlot nommé *Vénético*. Nous apercevions distinctement devant nous, Andros, Tine, Myconi, Nicarie et Samos : notre bateau dirigeait vers Myconi, où nous espérions arriver avant la nuit ; mais vers les quatre heures du soir il parut, au nord-ouest, quelques nuages qui grossirent et s'avancèrent vers nous. Nos mariniers inquiets craignaient une bourasque ; elle arriva : le vent nord-ouest fut violent, mais de courte durée. Notre bateau était bon, peu chargé. On nous mit à fond de cale, on

ferma l'écoutille, et, après avoir amené toutes les voiles et gardé seulement la trinquette, on présenta la poupe au vent. Je souffris par la tourmente, d'autant plus cruellement, que j'étais privé d'air. Mon collégue ne fut point malade; il avait vu, pendant son voyage aux terres australes, des mers plus agitées, des ouragans plus terribles. Nous restâmes plus d'une heure dans notre réduit, après quoi on nous permit de prendre l'air et de venir partager la joie de l'équipage. Le vent s'était adouci et paraissait tourner au nord; les nuages se dissipaient. Les matelots demandaient du vin : nous leur en donnâmes, en les invitant de boire avec modération : il y avait à craindre leur ivresse avec le retour du mauvais tems. Il fit cependant très-beau le reste de la journée : le vent faiblit de plus en plus, la nuit fut tranquille, une partie de l'équipage dormit : nous reposâmes fort bien, et le lendemain à notre lever, nous trouvant fort près de Tine, nous fûmes bien aises de mettre pied à terre pour nous reposer un instant.

Nous débarquâmes, à l'est, dans une petite rade abritée par des rochers calcaires, sur lesquels nous remarquâmes, entr'autres, le caprier sans épines, dont la feuille est plus épaisse, plus succulente que celle du caprier ordinaire. Nous montâmes ensuite sur une colline pour herboriser et voir l'intérieur de l'île; après quoi nous fîmes voile, et vînmes mouiller, au sud, dans la rade sur laquelle est bâtie la petite ville de *San-Nicolo*, qui occupe la place de l'ancienne capitale. La citadelle est dans l'intérieur des terres, à quatre milles de là, sur une colline très-élevée.

L'histoire nous apprend que les Tiniens avaient fourni des troupes aux Grecs à la bataille de Platée, qu'ensuite ils s'étaient soumis aux Perses, ainsi que tous les habitans des Cyclades. Tine était réunie à l'Empire d'Orient lorsque les Vénitiens, en 1207, s'en emparèrent, et la fortifièrent au point qu'elle a résisté seule, pendant long-tems, aux forces othomanes.

En 1537, Barberousse, après avoir pris Scyros, Pathmos, Nio, Stampali, Paros et quelques autres îles de l'Archipel, vint l'attaquer avec une flotte considérable et quelques troupes de débarquement. Il s'était déjà rendu maître d'une partie de l'île; déjà plusieurs

villages avaient capitulé ; mais quelques secours envoyés à propos de Candie obligèrent les Turcs de se retirer.

En 1570, Selim II, méditant la conquête de Chypre, envoya des forces considérables contre cette île possédée par les Vénitiens : l'amiral turc qui les commandait, fit, en passant, une descente dans Tine, ravagea la campagne, brûla quelques villages et vint mettre le siége devant la forteresse. Le provéditeur Paruta se défendit avec tant de courage, que les Turcs ne jugèrent point à propos de perdre leur tems à la conquête d'une île peu importante, qui ne pouvait manquer de tomber tôt ou tard en leur pouvoir.

Deux ans après, les Turcs se présentèrent avec soixante vaisseaux ; mais ils trouvèrent encore dans le courage des habitans et la prudence du gouverneur, un obstacle qu'ils ne purent surmonter. Ils se retirèrent après avoir ravagé l'île de nouveau, et enlevé quelques troupeaux, quelques femmes et quelques enfans.

En 1684, sous Mahomet IV, Morosini battit et maltraita considérablement la flotte turque qui était venue attaquer l'île pour la quatrième fois. Mais en 1714, sous le règne d'Achmet III, l'île se rendit à Dianum-Coggia, capitan-pacha, qui n'avait que onze galères et huit vaisseaux. On reproche au provéditeur Bernardo Balbi de n'avoir opposé qu'une faible résistance, et d'avoir capitulé lorsqu'il aurait dû combattre et attendre les secours que la République était sur le point de lui faire passer.

Tine est, après Scio, le pays le plus industrieux de l'Archipel, parce qu'il est le plus libre et le plus favorisé du gouvernement. Aucun Turc ne gêne ici les habitans par sa présence, ou ne les contraint par son autorité. L'île a des magistrats que le peuple nomme chaque année, et ces places, plus honorables que lucratives, recherchées de tous, ne sont accordées qu'à ceux qui se sont distingués par leur probité et leur dévouement à la patrie.

On y compte quarante villes ou villages, qui contiennent, suivant les registres du gouvernement, une population de quinze mille huit cents hommes ; savoir : dix mille Grecs et cinq mille huit cents Latins.

L'île est divisée en deux mille deux cents feux, et toutes les terres en quatre cent soixante-quatorze mille soixante-quatre aspres. L'aspre équivaut à une valeur foncière de 5 piastres, de sorte qu'un champ évalué 100 piastres, est côté vingt aspres dans les registres. Chaque aspre paie à raison de 2 paras d'impôt, qui se perçoivent pour le compte de quelques agas turcs qui résident à Constantinople.

Pour compléter la totalité des sommes successivement exigées de la Porte pour le capitan-pacha et sa suite, et afin de subvenir aux dépenses imprévues, aux frais d'administration et autres, les habitans paient quelques paras additionnels en proportion des aspres qu'ils possèdent.

Chaque propriété foncière est évaluée et inscrite sur deux registres, dont l'un est entre les mains du contrôleur latin, et l'autre entre les mains du contrôleur grec.

Afin que les agas turcs n'envoient point de tchocadar pour exiger et recueillir leurs droits, les habitans s'abonnent avec eux, et leur font passer leur argent avec la plus grande exactitude; ils évitent par-là les frais que cet agent occasionerait, et les vexations qu'il ne manquerait pas d'exercer en sa double qualité de Musulman et de chargé de pouvoirs.

L'impôt total, avec les frais, se monte annuellement à 36,234 piastres; somme considérable, relativement au peu d'étendue de l'île, mais très-modérée si on envisage sa population et l'industrie des habitans.

Tine produit, avec une bonne récolte, assez d'orge pour les besoins de l'année.

Le blé fournit à peine à trois ou quatre mois.

On ne recueille, pour tout légume, que quelques féves et quelques pois-chiches, dont on mêle, comme à Scio, la farine à celle du froment, pour faire du pain.

Le mouton est assez abondant pour qu'il en sorte annuellement pour la valeur de 5 à 6,000 piastres.

On ne fait point d'huile à Tine : les olives qu'on y récolte sont salées et consommées par les habitans.

Le vin est assez abondant pour fournir à l'approvisionnement des navires européens qui viennent mouiller dans les ports et les rades de l'île.

Il y a des figues, des oranges, plusieurs autres fruits et divers herbages pour les besoins des habitans : on fournit quelquefois de ces derniers à Scio et à Smyrne.

Le miel et la cire, le coton et la laine se consomment ordinairement dans le pays.

La soie est le seul objet un peu considérable d'exportation. Une grande partie de l'île est plantée en mûriers, et presque toutes les femmes s'occupent à élever des vers à soie et à dévider ensuite les cocons. Il sort chaque année deux ou trois mille ocques de soie grossière, ordinairement employée pour les gances et les cordons que l'on fait à Scio, à Smyrne, à Constantinople et ailleurs, pour garnir les habits des deux sexes. On cultive à Tine et dans les Cyclades, le mûrier blanc, qu'on laisse croître à volonté.

Les terres de l'île sont en général peu fertiles, si ce n'est dans quelques plaines peu étendues et dans quelques vallons arrosés. Les habitans y suppléent par un travail opiniâtre, par une activité et une industrie peu communes dans les contrées orientales. Ici le riche n'est pas plus oisif que le pauvre ; l'un est négociant, marchand ou agriculteur ; l'autre, artisan, marin ou laboureur.

Les femmes ne restent pas non plus oisives : elles s'occupent des soins du ménage, de l'éducation des vers à soie, des travaux de la campagne, et la journée ne se passe jamais sans qu'elles prennent l'aiguille ou le fuseau, ou qu'elles tricotent des bas de soie que les Européens recherchent à cause de leur solidité et de leur durée.

Les Européens et les Grecs de Smyrne, de Constantinople et de Salonique apprécient beaucoup les domestiques de Tine, surtout les domestiques femelles, parce qu'ils les trouvent en général plus adroites, plus propres et plus honnêtes que la plupart de celles des autres îles de l'Archipel. Leur nombre en est si considérable, qu'il part tous les dix, douze ou quinze jours au plus tard, pour Smyrne, un bateau chargé de jeunes personnes qui vont remplacer celles qui, après quatre ou cinq années de service, retournent dans

l'intention de se marier, au moyen des économies qu'elles ont faites.

Il part de même un bateau chaque mois pour Constantinople, et un autre chaque année pour Salonique.

Les habitans de Pyrgos, d'Isternia et de Cardiani travaillent et façonnent le marbre qu'ils ont dans leur territoire, pour Smyrne, Salonique et Constantinople. Chaque homme gagne à ce métier, depuis 20 jusqu'à 40 paras par jour.

Andros n'est séparé de Tine que par un canal d'un mille de largeur, dans lequel les navires un peu gros craignent de s'engager, à cause des rochers et des bas-fonds qui s'y trouvent. Cette île a environ quatre-vingt-dix milles de circuit, tandis que Tine n'en a guère que soixante. Quoiqu'elle soit élevée et montagneuse comme cette dernière, elle a en proportion plus de terres cultivables : ses plaines sont un peu plus étendues, aussi fertiles, aussi bien arrosées. On y voit une cinquantaine de villages, et cependant sa population n'excède pas douze mille ames.

Andros est l'apanage d'une sultane : un vaivode turc y administre la police et veille à la tranquillité de l'île. Elle paie environ 30,000 piastres, tant pour les droits de la sultane, que pour ceux du capitan-pacha.

La soie est le produit principal de son territoire : on évalue à six mille ocques la quantité qui en sort annuellement. On exporte une assez grande quantité d'oranges et de citrons pour Salonique, Athènes et la Morée. Le blé, l'orge, le vin et l'huile suffisent ordinairement à la consommation des habitans. L'île produit aussi des légumes, des herbages, divers fruits, du miel, de la cire et du coton.

Nous partîmes le 25 floréal matin, de la rade de San-Nicolo, et nous vînmes mouiller dans celle de Myconi, distante à peu près de douze milles. Le terrain que nous parcourûmes au nord et au sud de la ville, nous parut entiérement granitique. L'île est peu fertile, très-inégale, presque toute montagneuse, quoique beaucoup moins élevée que Naxos, Andros et Tine. La ville, située au bord de la mer, est assez grande, et contient environ quatre mille habitans :

habitans : c'est là toute la population de Myconi. Les habitans sont ou marins ou cultivateurs. Ils récoltent de l'orge et du vin en assez grande quantité pour en exporter chaque année. Les autres denrées se consomment dans l'île. Elle paie 7,500 piastres d'impôt.

Le même soir, nous voulûmes mettre à la voile pour nous rendre à Délos. Nos mariniers auraient mieux aimé coucher à Myconi, où ils avaient des amis, où ils trouvaient de bon vin, que de venir passer la nuit sur le rivage de la mer, ou parmi des ruines qui ne les intéressaient guère. Ils nous dirent avec persévérance, que Délos et les autres îles désertes qui se trouvent auprès d'elle, étaient le refuge des pirates, et qu'il y avait beaucoup à craindre si nous prenions le parti d'y aller passer la nuit. Ces gens-là, nous disaient-ils, ne se contentent pas de dépouiller les navigateurs ; ils les tuent, et les jettent dans la mer afin d'étouffer leur crime et de n'être point recherchés. Cet argument était fort bon sans doute; mais puisqu'il fallait passer le lendemain entre ces îles, il valait autant y aller coucher le soir même. Buvez, dîmes-nous à ces poltrons, un coup de plus pour vous donner du cœur, et partons. Ils demandèrent une demi-heure pour aller à la découverte sur les hauteurs de la pointe méridionale de Myconi, et vers les cinq heures du soir nous fîmes voile pour la petite Délos, où nous arrivâmes avant le coucher du soleil.

Nous mouillâmes dans un petit port à l'ouest de l'île : nous avions devant nous deux îlots, le grand et le petit Rematiari, et plus loin, à une demi-lieue de distance, la grande Délos ou l'île Rhénée. Nous régalâmes nos mariniers avec notre vin de Ténédos et nos provisions de Tchesmé, pour les dédommager des plaisirs qu'ils auraient pris à Myconi : nous les invitâmes à faire bonne garde, et nous fûmes nous promener en attendant la nuit.

Le désordre et la confusion que présentent les ruines d'une ville célèbre, les vestiges des temples, les débris des palais, les décombres des maisons, frappent et étonnent le voyageur : son imagination le séduit pendant quelque tems : il voit encore debout les monumens dont il ne reste que des traces sous ses pas; il se plaît à les décorer, à les embellir. Leur masse se double ; leurs ornemens

se multiplient. Il est arrêté à chaque instant : voilà le temple de Diane, s'écrie-t-il; voici celui d'Apollon : c'est là que les prêtres habitaient. Plus loin il découvre un gymnase; il aperçoit un théâtre, un portique; il mesure l'étendue d'un palais; il voit des statues mutilées : c'est l'image d'un dieu, c'est la figure d'un héros, c'est le portrait d'un bienfaiteur. Partout des colonnes, des chapiteaux; partout des marbres, des granits, des porphyres, avec des bas-reliefs, avec des inscriptions. Il ne peut embrasser tant d'objets à la fois; il ne peut avoir qu'un sentiment, celui de l'admiration.

Mais combien tristes sont les idées qui se présentent à leur tour! Quelle est la main barbare, se dit-il, qui la première a porté le fer ou la flamme sur des objets consacrés à la vénération des hommes? Quel est l'impie qui, d'une main sacrilége, osa démolir ces temples que l'or des nations et la piété des peuples ont élevés et embellis? Qui pût briser la statue d'un dieu bienfaisant, d'un héros qui terrassa les ennemis de sa patrie, d'un mortel qui inventa un art utile?

Hommes sensibles! jetez un coup-d'œil sur Délos; voyez d'abord cette île consacrée à la piété, couverte de temples, de somptueux édifices, ornée de jardins délicieux. Figurez-vous un peuple immense abordant de toutes parts, apportant le tribut que la piété offrait aux dieux par l'organe des prêtres : voyez-le se livrant à la joie la plus pure, aux plaisirs les plus doux. Eh bien!.... tout est détruit, tout a disparu : il n'existe plus aujourd'hui que des ruines, que des champs abandonnés, sur lesquels semblent croître à regret quelques plantes chétives, quelques arbustes rabougris.

Une île dédiée à des immortels, une île qui recevait des offrandes de tous les peuples civilisés, devait avoir une origine miraculeuse. Long-tems flottante au gré des vents, Délos se fixa, selon la fable, à la voix de Neptune, pour recevoir l'amante de Jupiter, que la colère de Junon poursuivait dans les cieux et sur la terre. Latone, sous la forme d'une caille, met au monde Apollon et Diane au pied d'un palmier, et le venin du serpent qui la menace, reste sans effet et ne peut attenter à ses jours.

Cette île n'est point élevée comme Tine, Naxos et Myconi. Partout schisteuse ou granitique, elle n'offre aucune trace de volcan, rien qui puisse faire expliquer, par les lois de la physique, les merveilles que les Grecs nous ont transmises à son égard. Le mont Cynthus n'est, pour l'observateur, qu'une colline granitique, dont il serait inutile de parler, si tout en ce lieu ne rappelait des souvenirs et ne méritait de fixer les regards du curieux (1).

Le 26, avant de continuer notre route pour Naxie, nous voulûmes toucher à la partie orientale de l'île Rhénée : nous vînmes passer de bonne heure entre le grand et le petit Rematiari, et nous débarquâmes à l'endroit où le sol est encore parsemé de ruines et de tombeaux. On sait que l'île Rhénée devint le lieu de sépulture des habitans de Délos, lorsque, sous l'archonte Euthydème, on eut regardé comme indécent qu'une terre sacrée reçût plus longtems la dépouille des mortels.

L'île Rhénée ou la grande Délos est peu élevée, assez fertile, très-propre partout à la culture de la vigne et de l'olivier. Quoiqu'elle ait assez d'étendue, on n'y voit point d'habitans : ceux de Myconi viennent y ensemencer les terres les plus fertiles et y faire paître quelques troupeaux. Nous n'avons vu nulle part le lentisque et le térébinthe si beaux et si communs. Nos mariniers, en débarquant, s'empressèrent d'abattre plusieurs de ces arbres et de renouveler leur provision de bois.

A une heure après midi nous continuâmes notre route avec un léger vent de nord, et dans quatre à cinq heures nous jetâmes l'ancre dans le port de Naxie, situé à l'ouest de l'île, en face de Paros. Ce port, capable autrefois de contenir une trentaine de galères, était fermé par une jetée que l'on aperçoit distinctement lorsque la mer est calme. Elle est actuellement à plusieurs pieds de profondeur, et cependant les petits navires du pays y sont en sûreté dans toutes les saisons. Les navires un peu gros peuvent mouiller, en été, devant le port, à l'abri du rocher sur lequel on voit

(1) On trouve une description détaillée des ruines de Délos dans les ouvrages de Spon, de Tournefort, de M. de Choiseul, etc.

encore les restes du temple de Bacchus (1) : mais en hiver ils n'oseraient s'y exposer ; ils craindraient, avec raison, d'être jetés sur la côte par un vent un peu fort de nord-ouest.

La ville est sur une éminence au bord de la mer : elle était défendue, sous les princes vénitiens, par une citadelle et par des murs que les Turcs ont détruits en grande partie. Les Latins, autrefois maîtres du pays, sont tous logés dans leur enceinte. Les Grecs occupent la partie qui s'étend à l'est du château, connue sous le nom de *Nouvelle-Ville*, Νεο-Κορο.

L'ancienne s'étendait au nord, vers la fontaine qui porte le nom d'Ariadne. Il y a encore au dessous du château, quelques restes d'un aqueduc souterrain qui amenait probablement à la ville les eaux d'une source abondante que l'on voit à quatre ou cinq milles à l'est, et qui sert aujourd'hui à arroser une partie de la plaine de Naxie.

La fontaine d'Ariadne n'est qu'un simple filet d'eau, auquel les voyageurs ne feraient pas attention s'il ne leur rappelait que c'est là qu'Ariadne se livra à tout le désespoir d'une amante délaissée ; c'est de ce rivage qu'elle aperçut le navire qui portait loin d'elle son amant ; c'est au bord de cette fontaine où elle venait chaque jour verser des pleurs, que Bacchus, aussi touché de ses malheurs que frappé de sa beauté, parvint à la consoler et à lui faire oublier un ingrat.

Bacchus eut un temple à Naxos : on en voit encore la porte et les fondemens (2) sur une petite île voisine de la fontaine d'Ariadne. Un pont bâti sur une file de rochers unissait, dit-on, cette île à la grande, et permettait à un aqueduc d'y apporter l'eau nécessaire aux prêtres qui habitaient l'enceinte du temple.

En creusant dernièrement les fondemens d'une maison et d'un magasin vers le rivage de la mer, au nord du château, on a trouvé

(1) *Voyez* la figure que M. de Choiseul en a donnée. *Voy. pitt. de la Grèce, pl.* 23.

(2) Tournefort. *Voyage*, tom. 1, p. 219.
Choiseul, *Voy. pitt. de la Grèce, pl.* 22.

une statue de femme, d'une assez belle forme. La tête et les pieds manquaient; le corps avait souffert en quelques endroits, mais la gorge et une partie de la draperie étaient en assez bon état. Nous la vîmes dans la cour parmi des ordures. Le maître de la maison n'en faisait pas grand cas : il avait plusieurs fois été sur le point de la briser pour en employer les morceaux dans la construction de sa maison.

Au nord de l'île, on trouve une statue colossale d'Apollon, encore informe, que le sculpteur paraît avoir abandonnée anciennement : elle est voisine de la carrière d'où le bloc avait été tiré.

Naxos a éprouvé, comme les autres îles de l'Archipel, toutes les vicissitudes de la fortune. Trop faible pour être long-tems indépendante, elle a été successivement alliée des Athéniens, conquise et ravagée par les Perses, tributaire des Romains, cédée à Rhodes par Marc-Antoine, soumise ensuite aux empereurs d'Orient, longtems gouvernée par des princes vénitiens, et réunie enfin à l'Empire othoman sous le règne de Selim II.

Les Naxiotes ont conservé le précieux avantage d'être régis par leurs lois et leurs coutumes : ils ont une administration municipale et des juges de leurs choix. Le peu d'importance de leur île et son éloignement de la côte d'Asie n'ont pas permis aux Turcs de s'y établir. La Porte se contente d'y envoyer un vaivode pour y exercer la police, percevoir les impôts et les faire passer à Constantinople.

Naxos, plus libre et plus indépendante que Scio, est cependant bien loin d'avoir atteint le degré de prospérité auquel celle-ci est parvenue. Le commerce n'y est point assez actif; la culture des terres y est trop négligée, et l'industrie des habitans y est presque nulle. Faut-il en attribuer la cause au mépris que les nobles, possesseurs des meilleurs terrains, montrent pour le travail, mépris qui a malheureusement gagné presque toutes les classes de citoyens?

Fiers de leur antique noblesse, pauvres et orgueilleux, dédaignant également le commerce et l'agriculture, étrangers à l'art militaire, ces seigneurs, issus des premières familles italiennes, voient passer insensiblement, en des mains roturières, leurs châteaux

délabrés, leurs terres presqu'incultes, sans songer à réparer, par le travail, les pertes qu'un accident imprévu ou leur inconduite leur occasione assez souvent.

La population de l'île, suivant les notes que les principaux habitans nous ont communiquées, excède dix mille ames. La ville en contient à peu près deux mille : le reste est répandu dans quarante-un villages. Les droits qu'elle paie pour les terres, le karatch et la douane, montent à près de quarante bourses (40,000 fr.), sans comprendre quelques frais qu'elle est obligée de faire annuellement lorsque le capitan-pacha est mouillé avec son escadre au port de Trio ou de Drio dans l'île de Paros.

Le nombre des Catholiques diminue tous les jours : on en compte à peine six cents établis à la ville. Cela n'empêche pas qu'ils n'aient encore un archevêque, un coadjuteur, six chanoines, un curé et plusieurs vicaires. Ils ont aussi une maison de lazaristes pour l'instruction de la jeunesse, un couvent de capucins, un couvent de cordeliers et un couvent de religieuses cloîtrées. Le nombre des Grecs au contraire augmente, et leur clergé est beaucoup plus nombreux et plus riche que celui des Latins. Ici toutes les cérémonies religieuses se font avec le plus grand appareil et la plus grande liberté. La Porte ne s'inquiète guère de ce qui se passe dans l'île, pourvu que l'impôt soit réguliérement payé, et que tout plie à l'aspect du plus mince de ses officiers.

Le séjour de Naxie serait un des plus agréables de l'Archipel, si les habitans trop oisifs ne se déchiraient entr'eux, si le clergé des deux églises, trop nombreux pour un lieu si resserré, ne fomentait lui-même les haines et n'entretenait les divisions. L'étranger s'aperçoit bientôt que les prêtres des deux cultes gouvernent ce pays avec une verge de fer, et rendent, sans le vouloir, les habitans plus méchans que dévots, plus processifs, plus tracassiers que justes et humains.

L'île est parsemée de hautes montagnes, dont la base est schisteuse ou granitique. Le marbre blanc et la pierre-calcaire dure reposent partout sur le schiste, et donnent naissance à un grand nombre de sources qui arrosent et fertilisent les plaines. La plus

haute de ces montagnes est celle de *Jupiter*, que les habitans nomment *Dia* ou *Zia*. Nous nous y transportâmes avec l'agent de la République : elle est à trois lieues à l'est de la ville. Nous vîmes, en passant, le marbre qui porte l'inscription dont Tournefort a parlé. Nous nous enfonçâmes dans une gorge un peu escarpée, et nous parvînmes à une grotte de beau marbre blanc que beaucoup de voyageurs ont visitée, à en juger par leur nom gravé à l'entrée et dans l'intérieur.

Cette grotte, que les habitans de Naxie regardent comme un lieu sacré, où les Bacchantes du pays venaient célébrer leurs fêtes et leurs mystères, ne présente aujourd'hui rien de remarquable. On voit des stalactites dans l'intérieur, semblables à toutes celles des grottes calcaires; des encombremens en divers endroits; quelques blocs de marbre détachés; au dehors, un lieu extrêmement solitaire, peu de verdure, la cime de la montagne de Jupiter presque coupée à pic, une jolie espèce de campanule (1) sur les fentes des rochers; un peu plus loin, quelques chênes, beaucoup d'érables à feuilles trilobées (*acer creticum*).

Le haut de la montagne est inaccessible de ce côté : nous en fîmes le tour, et après quelques heures de fatigue, nous parvînmes au sommet, précisément à l'endroit où Nointel, ambassadeur de France à Constantinople, a fait graver son nom et une inscription que le tems a déjà effacée. Rien de si beau que l'horizon qui se présentait à nous : nous avions sous nos yeux le plan de l'île, nous distinguions la plupart de ses montagnes : on nous fit observer *Corono*, qui prit son nom de la nymphe Coronis, nourrice de Bacchus. Partout des plaines fertiles, des vallons arrosés, des villages bien bâtis, des chapelles en bon état, contrastaient avec des roches blanchâtres, des collines arides, et formaient divers tableaux sur lesquels nos regards ne pouvaient se fixer, tant le spectacle de la mer et de ses îles était beau, était imposant.

Notre vue se portait, malgré nous, sur un grand nombre d'îles

(1) Elle est figurée par Tournefort, *Voy. au Lev.* tom. I, p. 243.

plus ou moins élevées, plus ou moins étendues. Nous avions Myconi au nord : nous voyions au-delà, au nord-nord-ouest, Tine et Andros; Sira et Jura se détachaient au dessous : nous découvrions, vers le nord-ouest, Cherpho, Thermie et Zéa; à l'ouest, Paros, Antiparos et Siphante; au sud-ouest, l'Argentière, l'île brûlée et Milo : Nio et Santorin étaient au sud; Policandre et Siquino au sud-sud-ouest; Amorgo et Stampalie, au sud-est; Calmino et Léro, à l'est; Pathmos et Nicarie, au nord-est; enfin, dans presque tous les sens, nous voyions quelques îlots et quelques rochers épars qui ne peuvent intéresser que les navigateurs.

Nous rencontrâmes quelques troupeaux sur le revers de la montagne : c'était le petit mouton d'Italie et de Provence, à laine courte et grossière : c'était une petite espèce de chèvre, dont les pauvres mangent la chair, dont les riches n'estiment que les jeunes chevreaux. Nous n'avons rien vu de plus sauvage que les bergers, rien de plus farouche que leurs femmes. Ils étaient bien loin de ressembler à ceux qui habitaient autrefois le mont Ida, la belle vallée de Tempé ou les rives fleuries du Méandre. Nous eumes de la peine à obtenir quelques verres de lait, dont nous avions grand besoin : il fallut prier long-tems et payer d'avance. Mais est-ce leur faute, s'ils sont durs et méfians? Ils ont si souvent ouï parler des Turcs, qu'ils croient aussi injustes, aussi méchans qu'eux tous les hommes qu'ils ne connaissent pas.

Les femmes de Naxie, à l'imitation de celles de Scio, se plaisent à tenir dans la bouche une substance inodore que leur île produit : elles la mâchent et la retournent dans tous les sens, comme les autres font à l'égard du mastic. La plante qui la fournit, est connue par les botanistes, sous le nom d'*atractylis gummifera* : elle ne s'élève point et fleurit à la fin de l'été.

Cette substance a été improprement nommée gomme : soumise à quelques expériences, elle m'a paru approcher plutôt des résines que des gommes, ou pour mieux dire c'est une substance particulière qui tient plutôt de la gomme élastique que de toute autre. Le citoyen Desfontaines a observé que les Arabes et les Maures

Maures la recueillent aux environs d'Alger, et en font de la glu; mais il ignore les procédés qu'ils emploient. La racine de cette plante offre un aliment aussi sain que nourrissant.

Les collines et les côteaux de Naxos sont couverts de myrtes, d'arbousiers, de lentisques, de mille-pertuis, de sarrietes, de genêts épineux, d'arbustes légumineux et de plusieurs espèces de cistes, parmi lesquels on remarque abondamment celui qui fournit le ladanum. Les ruisseaux sont bordés de lauriers-roses, d'agnus-castus, de platanes. Comme la saison s'avançait, notre récolte de plantes fut moins considérable qu'à Scio. Nous avons trouvé cependant sur les rochers l'œillet frutiqueux de Crète et une belle espèce de centaurée, remarquable par ses fleurs pourpres, fort grandes; par ses feuilles cotoneuses, en lyre à la partie inférieure de la tige, et ovales à la partie supérieure, avec une ou deux dents opposées vers leur base. Les écailles du calice sont ciliées, et la plante est haute d'un à deux pieds (1).

On voit à la partie orientale de l'île une mine assez abondante d'émeri commun, que quelques capitaines anglais achètent, en passant, à très-bas prix. Cette substance métallique conviendrait bien mieux aux capitaines français, qui lestent en pierres leurs navires chargés d'huile ou de coton.

Nous avons trouvé dans la plupart des ruisseaux un crabe que nous avons revu à Alep, dans la Mésopotamie et en Perse: nous en donnerons ailleurs la description et la figure.

Le séjour que nous fîmes à la campagne avec l'agent de la République, nous fournit l'occasion d'observer les procédés des cultivateurs, relatifs à la caprification. Ils consistent simplement à placer sur les figuiers qui ne produisent que la seconde figue, les espèces connues sous le nom de *figues-fleurs* ou figues premières, qui paraissent et mûrissent un mois ou un mois et demi avant les autres. Les secondes figues mûrissent, comme on sait, vers la fin de thermidor, et se succèdent sans interruption jusqu'à la fin de vende-

(1) *Centaurea* atro-purpurea *calycibus ciliatis, foliis inferioribus lyratis, supremis ovato-lanceolatis, basi appendiculatis, floribus purpureis.*

miaire et même plus tard. Les Grecs enfilent ensemble dix à douze de ces premières figues, et les suspendent en divers endroits du figuier dont ils veulent féconder les fruits. Cette opération, dont quelques auteurs anciens et quelques modernes ont parlé avec admiration, ne m'a paru autre chose qu'un tribut que l'homme payait à l'ignorance et aux préjugés. En effet, dans beaucoup de contrées du Levant, on ne connaît pas la caprification : on ne s'en sert point en Italie, en France, en Espagne : on la néglige depuis peu dans quelques îles de l'Archipel, où on la pratiquait autrefois, et cependant on obtient partout des figues très-bonnes à manger. Si cette opération était nécessaire, soit que la fécondation dût s'opérer par la poussière séminale qui se répandrait et s'introduirait seule par l'œil de la figue, soit que la nature se fût servie, pour la transmettre d'une figue à l'autre, d'un petit cynips, comme on l'a cru communément, on sent bien que ces premières figues en fleur ne pourraient féconder en même tems celles qui sont parvenues à une certaine grosseur, et celles qui paraissent à peine, et qui ne mûrissent que deux mois après les autres.

Laissons tout le merveilleux de la caprification, et convenons, d'après l'observation, qu'elle doit être inutile, puisque chaque figue contient quelques fleurs mâles vers son œil, capables de féconder toutes les fleurs femelles de l'intérieur, et que d'ailleurs ce fruit peut croître, mûrir et devenir excellent à manger, lors même que les graines ne sont pas fécondées.

Les habitans de Naxos cultivent la vigne au bas des côteaux et dans les plaines qui ne sont pas arrosées. Leur vin est en général de médiocre qualité, parce qu'ils le font mal et qu'ils ne savent pas le conserver. Il se consomme tout dans le pays : il est rare que les navires européens en prennent en passant.

L'île fournit du blé, des haricots, des féves et quelques autres légumes pour les besoins de l'année.

L'orge est beaucoup plus abondant : il en sort dix à douze mille quintaux par an.

L'huile, dans une bonne récolte, peut faire entrer la valeur de 30 à 40,000 francs : elle est de médiocre qualité.

Les oranges, les citrons et les cédrats ne sont pas si abondans qu'ils pourraient l'être; parce qu'il n'y a point de ville assez considérable à portée pour une grande consommation. Constantinople est trop éloignée; Smyrne et Salonique en ont dans leur territoire, et reçoivent d'ailleurs ceux de Scio. Cet objet procure cependant chaque année 12 à 15,000 francs.

Les pêches, les abricots, les grenades, les poires, les prunes, les noix, les amandes, les figues, se consomment dans l'île.

Naxos a des moutons et des chèvres pour les besoins des habitans, quelques bœufs de petite taille pour les labours, des mulets et des ânes pour les charrois. La laine est de mauvaise qualité, comme toute celle de l'Archipel, et se consomme dans le pays.

Le fromage est un article d'exportation assez considérable : on le fait monter à 8 ou 10,000 francs : il va à Constantinople, à Smyrne et à Salonique.

Le coton est peu cultivé : quelques particuliers en recueillent pour des bas, des bonnets et quelques toiles grossières que l'on fait dans le ménage. Il en est de même de la soie et du lin.

Le miel et la cire se consomment dans l'île.

Il y a au sud de la ville une petite saline où l'on fait quelques chargemens de sel pour la capitale. La Porte s'en est emparée, et en afferme le produit au douanier. Le sel s'y vend à peu près aux habitans, à raison de 2 francs les soixante livres.

Nous ne voulûmes pas quitter Naxie sans faire une course à Paros, sans observer ses montagnes de marbre, sans voir ses ports, sans jeter un coup-d'œil sur ses habitans. Autrefois l'une des plus importantes des Cyclades, cette île avait encore une population assez considérable lorsqu'elle fut soumise à l'Empire othoman par Barberousse : mais elle a tellement souffert depuis cette époque par le pillage des Turcs, par le despotisme du gouvernement, par le séjour qu'y fait chaque année l'escadre du capitan-pacha, que ses habitans ont disparu insensiblement, et qu'elle n'offre presque plus aujourd'hui que des champs incultes et des villages en partie détruits. Les Vénitiens ont aussi beaucoup contribué, pendant la guerre

de Candie, à sa dépopulation, en la ravageant et en détruisant presque tous les oliviers qui en fesaient la principale richesse.

Paros avait encore six mille habitans au commencement du siècle dernier : on en compte à peine deux mille aujourd'hui. Les consuls européens se sont retirés depuis long-tems ; les Catholiques se sont enfuis, et les Grecs qui restent, paresseux et misérables, se voient exposés chaque année au bâton des chefs de l'escadre du capitan-pacha, au fer des matelots, à la rapacité de tous.

Paros est à deux lieues ouest de Naxos : son étendue est beaucoup moins considérable ; mais elle a en proportion une plus grande quantité de terres cultivables. Ses montagnes sont moins élevées, ses côteaux moins arides, et ses plaines seraient aussi fertiles si elles étaient aussi bien arrosées.

Le port de *Naussa*, situé au nord, est un des plus beaux et des plus vastes de l'Archipel. On y voit encore les restes des batteries que les Russes avaient élevées pour en défendre l'entrée, lorsque, maîtres de l'Archipel dans leur pénultième guerre avec les Turcs, ils avaient fait de Paros l'entrepôt de leurs forces.

Ce port est mal-sain en automne et vers la fin de l'été, à cause de quelques marécages qui se trouvent au fond. L'armée russe en souffrit tellement, qu'elle fut obligée de le quitter, après y avoir perdu un grand nombre de matelots et de soldats.

Il y a trois ports à l'est de l'île : le premier, nommé *Port de Sainte-Marie*, vers la pointe septentrionale, est à l'abri, par quelques îles, des vents de nord et de sud ; mais il est exposé au nord-est, ce qui empêche les vaisseaux de le fréquenter en hiver.

Le port de *Marmora* se trouve au milieu. On voit près de là le fort Saint-Antoine, dans lequel Vénièri, prince de l'île, soutint pendant long-tems tous les efforts de Barberousse. Il ne céda ce poste important que parce que la garnison manquait de tout, et périssait de soif et de faim.

Le port de *Trio* se trouve plus bas : il est, comme le premier, abrité par quelques îles et ouvert au vent de sud. Le capitan-pacha y reste mouillé chaque année plus d'un mois, jusqu'au retour des

galères et des petits bâtimens qu'il expédie dans les îles voisines, pour lever l'impôt auquel elles sont soumises.

Il n'y a qu'un seul port à l'ouest, au fond duquel la principale ville est bâtie. Les navires un peu gros mouillent au dehors à l'abri de quelques îlots, ainsi que dans le canal étroit qui sépare Paros d'Antiparos.

La ville moderne est bâtie sur les ruines de l'ancienne. Elle n'est aujourd'hui qu'un misérable village, tandis qu'elle était autrefois une des plus grandes, des plus riches et des plus belles villes de l'Archipel ; et ce qui vient à l'appui du témoignage des auteurs anciens, ce sont les fragmens de corniches, de chapiteaux et de colonnes que l'on voit épars ou qu'on remarque dans les murs des maisons et des églises modernes.

Le *Marpésus*, situé à l'ouest du port de Marmora, est la montagne la plus élevée de l'île : c'est elle qui fournissait plus particuliérement le marbre que les Grecs retiraient de Paros. On y voit encore près d'une ancienne carrière, le bas-relief ébauché sur la roche dont Tournefort a parlé et dont M. de Choiseul a donné la figure.

Antiparos, connue autrefois sous le nom d'*Oliaros*, n'est remarquable que par l'étendue de sa grotte, dont on peut consulter tous les détails dans les deux auteurs que je viens de citer. Mais doit-on la regarder comme une carrière de laquelle on a extrait du marbre pendant long-tems, ou comme une vaste cavité, telle qu'il en existe naturellement dans la plupart des montagnes calcaires ? Le silence des auteurs nous laisse dans l'incertitude, et l'inspection des lieux est aussi muette qu'eux à cet égard.

Les habitans de ces deux îles recueillent, pour les besoins de l'année, du blé, de l'orge, du vin, du sésame et quelques légumes. Le coton est la production la plus considérable et la seule qui fournisse aux habitans les moyens de payer leur impôt et de se procurer les denrées qui leur sont nécessaires. Les fruits et les herbages seraient un objet assez important si les Turcs mouillés à Trio, ne s'en emparaient souvent de vive force ou ne les exigeaient à vil prix. Ces deux îles paient un peu plus de 8,000 piastres d'impôt.

CHAPITRE XXVIII.

Départ de Naxos. Relâche à Nio : productions et industrie des habitans. Départ de cette île. Vue de Sikinos, de Pholégandros. Arrivée à Cimolis. Crainte des habitans. Description de cette île volcanique. Origine de la terre cimolée. Fouille à des sépultures anciennes. Chasse à Polino. Serpens et chèvres sauvages de cette île.

Nous partîmes de Naxie le 20 messidor après midi, et dans quelques heures, à la faveur du vent de nord qui souffle régulièrement en été sur l'Archipel, nous jetâmes l'ancre dans le port de Nio. La distance d'une île à l'autre n'est guère que de quatre lieues; mais on en compte au moins huit d'un port à l'autre. Celui de Nio est au sud-sud-ouest de l'île, et celui de Naxie est à l'ouest, ainsi que nous l'avons déjà dit.

La ville est à demi-lieue du port, sur une éminence : elle est assez bien bâtie, et paraît occuper le site de l'ancienne; car on aperçoit encore quelques restes de vieux murs à sa partie occidentale.

L'île, anciennement connue sous le nom d'*Ios*, est élevée, montagneuse, coupée par quelques vallons et quelques plaines fort peu étendues : elle est beaucoup moins fertile que Paros, et n'a guère que quarante milles de circuit. Sa base est partout schisteuse ou granitique, et la plupart de ses montagnes sont calcaires.

La population de Nio s'élève à trois mille sept cents ames, toutes du rit grec. Il n'y a plus aujourd'hui que deux familles catholiques, en y comprenant celle de l'agent de la nation française; ce qui fait que la tranquillité publique n'y est jamais troublée, comme dans la plupart des autres îles de l'Archipel, par les menées et les intrigues des prêtres grecs, partout jaloux de la protection que la France accorde aux églises latines.

Nio paie au capitan-pacha près de 9,000 piastres, en y comprenant les présens et autres frais d'usage. Un vaivode grec, nommé par la Porte, est chargé de la perception de l'impôt. Il veille aussi au bon ordre, et administre la justice conjointement avec six primats que les habitans élisent chaque année dans une assemblée générale.

Cette île, trop peu étendue pour se suffire à elle-même, a presque toujours éprouvé le sort des autres Cyclades. L'histoire ferait peu mention d'elle si Homère, passant de Samos à Athènes, ne fût venu mouiller dans son port et n'y fût mort peu de jours après. Les habitans s'empressèrent de lui élever un tombeau, dont il ne reste depuis long-tems aucune trace.

La plupart des médailles de Nio portent un palmier à leur revers. Cet arbre n'est plus cultivé dans l'île : il est même assez rare dans l'Archipel, et ceux que nous avons vus à Scio, en Crète et à Naxos, n'ont jamais donné des fruits parvenus à maturité. Le climat n'est point assez chaud pour le permettre. Nous ferons même remarquer que la datte mûrit difficilement en Égypte, lorsque l'arbre est trop exposé au vent frais de la mer.

Presque tous les habitans de cette île sont cultivateurs : fort peu d'entr'eux sont marins ou négocians. Actifs et laborieux, ils tirent assez bien parti d'un sol naturellement peu fertile. Ils n'oublient rien pour se procurer des engrais et pour arroser les terrains destinés à leur fournir des herbages et quelques fruits.

Lorsque les travaux de la campagne sont finis ou interrompus, les femmes s'occupent à filer le coton qu'elles recueillent, et à tricoter des bas et des bonnets qu'elles vendent à leurs marchands ou aux étrangers qui abordent dans l'île. Nous ne paraissions jamais dans les rues sans voir accourir des femmes de toutes parts, qui venaient nous en offrir, et qui nous fatiguaient souvent par l'obstination qu'elles mettaient à nous les faire acheter.

Cet amour du travail permet aux habitans de Nio d'acquitter l'impôt avec exactitude, et procure à tous une aisance dont on ne les croirait pas jouir au premier aspect. Ici, comme dans tout l'Empire othoman, une longue et malheureuse expérience a appris

aux sujets tributaires, qu'il ne faut pas montrer trop d'aisance, encore moins afficher la richesse : non-seulement les taxes seraient bientôt augmentées, mais la cupidité de quelque officier de la Porte ne pourrait être assouvie que par la ruine de tous les habitans. Les Turcs permettent bien aux *infidèles* de vivre, pourvu qu'ils se laissent arracher tout ce qui excède les premiers besoins de la vie.

L'île fournit du vin, non-seulement à tous ses habitans, mais encore aux navires qui viennent mouiller dans le port.

On recueille, avec une bonne récolte, jusqu'à cinquante mille ocques d'huile de médiocre qualité.

Le blé, l'orge et les légumes ne suffisent ordinairement qu'à la consommation de neuf à dix mois.

On exporte chaque année, pour Ancône et Venise, de huit à dix mille ocques de coton, indépendamment d'un grand nombre de bas et de bonnets qui passent en Italie et dans la Mer-Noire. On fait aussi quelques étoffes de coton qui se consomment dans l'île.

On exporte une petite quantité de cire et de miel.

On élève quatre cents bœufs de petite taille, six mille chèvres, trois cents moutons. Le fromage est un objet peu important d'exportation.

Nous ne restâmes que trois jours à Nio : un petit navire ragusais qui devait aller à l'Argentière, nous détermina à passer à son bord et à nous rendre avec lui dans cette île. Nous fîmes voile le 24 messidor à la pointe du jour, avec un léger vent de sud-est qui nous permit de nous élever autant qu'il était nécessaire pour passer au nord de *Sikinos*. Le calme nous retint ensuite plus de trois heures à un mille de cette île, jusqu'à ce que le vent de nord, qui souffla, comme à l'ordinaire, vers les neuf heures du matin, nous permit de faire route.

Sikinos est à sept à huit milles à l'ouest-sud-ouest de Nio. Cette île est élevée, montagneuse, peu étendue, et ne contient, à ce qu'on nous a dit, que deux cents habitans. Elle n'a point de port et n'est guère fréquentée aujourd'hui par les Européens. Ses productions consistent en blé, orge, vin, coton et fruits. Elle paie environ 2,000 piastres au capitan-pacha.

Nous

Nous aperçûmes bientôt à trois ou quatre lieues au sud, Policandro, autrefois *Pholégandros*, île un peu plus petite et un peu moins productive que Sikinos. Un instant après nous découvrîmes la petite île déserte, nommée autrefois *Lagusa*, et par les Grecs modernes *Cardiotissa*, située à peu près à égale distance de Sikinos et de Policandro. Nous laissâmes à cinq ou six lieues au nord Siphante, connue jadis sous le nom de *Siphnos*, et nous mouillâmes dans la rade de l'Argentière vers les quatre heures du soir, sur environ six brasses d'eau. On mit une amarre à terre et une seule ancre en mer, attendu que le mouillage est très-sûr en été, et qu'il est d'ailleurs abrité dans toutes les saisons, par l'île *Brûlée*, qui se trouve à deux milles de là (*pl. 6*).

Dans la soirée nous nous rendîmes, avec le capitaine, deux domestiques et deux matelots, au village situé sur une hauteur à un mille de la côte. Nous fûmes bien surpris, en arrivant, de trouver les habitans sous les armes, et surtout de les voir nous coucher en joue pour nous empêcher d'avancer. Nous fîmes demander l'agent français, vieux marin que la nation a placé là pour servir de pilote aux vaisseaux de guerre qui entrent dans l'Archipel. On nous questionna alors, et sur nos réponses il ne fut plus question de guerroyer. Les primats quittèrent leurs armes, vinrent à nous, s'excusèrent, et nous invitèrent non-seulement à entrer dans leur ville, mais ils nous offrirent encore tout ce qui pouvait dépendre d'eux.

Nous ne tardâmes pas à savoir la cause de cette alarme générale : notre apparition à la ville vers les six à sept heures du soir, en nombre que la peur doublait, triplait peut-être, avait fait craindre aux malheureux habitans le retour des voleurs qui naguère étaient venus les dépouiller.

On nous dit qu'une vingtaine de Mainotes les avaient surpris un jour de fête, tandis qu'ils étaient à boire et à se divertir, et qu'après s'être assurés du petit nombre d'hommes en état de se défendre, ils étaient entrés successivement dans toutes les maisons et en avaient enlevé les effets les plus précieux : ils avaient poussé la cruauté jusqu'à torturer de mille manières les vieillards, les femmes et les enfans pour leur faire avouer le lieu où leur argent était caché.

Cette scène d'horreur dura une nuit entière. Le bâtiment qui avait amené ces Mainotes, fit voile le lendemain matin sans que les habitans de l'Argentière, désarmés, pussent faire autre chose que de déplorer leurs tristes destinées et adresser des vœux au ciel pour que ces brigands fussent engloutis, avec tout leur butin, par les flots agités de la mer.

Les Mainotes ou Magnotes sont des Grecs qui habitent la partie méridionale de la Morée, les environs de Sparte, et plus particuliérement la partie qui s'étend depuis Misitre jusqu'au cap Matapan. Faibles restes des Lacédémoniens, ils sont aussi ardens que leurs ancêtres à défendre leur liberté et maintenir leur indépendance. Les Turcs ont obtenu quelquefois un léger tribut de leur part, sans avoir jamais pu les soumettre entiérement. Cultivateurs ou pasteurs, marins ou pirates, suivant les besoins et les circonstances, ils sont toujours prêts à quitter les petites villes qu'ils occupent sur les golfes de Coron et de Colokythia, pour s'enfoncer dans l'intérieur des terres et s'établir sur les montagnes.

Avec cette énergie et cet amour de la liberté, on regrette de voir parmi eux des brigands qui, non contens de faire la guerre aux Turcs qui les ont injustement dépossédés d'une partie de leur territoire, vont encore quelquefois piller les malheureux Grecs des petites îles de l'Archipel, qu'un même intérêt et une même religion devraient bien plutôt réunir contre leurs ennemis communs.

L'Argentière, anciennement connue sous le nom de *Cimolis*, a reçu le nom qu'elle porte aujourd'hui sur nos cartes, d'une mine d'argent que l'on dit avoir été exploitée pendant long-tems avec succès. Dans l'intention de satisfaire notre curiosité à cet égard, nous questionâmes l'agent de la République, les primats et quelques habitans. Tous nous répondirent qu'ils en avaient effectivement entendu parler aux vieillards, mais que la foudre qui était tombée dessus, n'en avait plus laissé de traces. Les recherches que nous avons faites à ce sujet, pendant notre séjour dans l'île, ont été infructueuses : nous n'avons rien vu qui eût la moindre apparence de mine; de sorte que nous douterions de son existence si la réponse mal-adroite des habitans ne nous avait paru dictée seulement par

l'intérêt qu'ils ont de la cacher aux Turcs, qui seraient tentés peut-être de l'exploiter s'ils en avaient connaissance; ce qui les attirerait dans l'île, et serait une cause perpétuelle de vexations.

L'histoire de cette île se confond avec celle de Milo, dont elle a toujours suivi le sort, et dont elle est d'ailleurs très-voisine. Elle n'a guère au-delà de dix-huit milles de tour et de deux cents ames de population. Aride, montagneuse et volcanique, on ne voit ni plaines ni vallons ni terres arrosées dans toute son étendue, rien en un mot qui puisse en rendre le séjour un peu agréable aux habitans. Quelques vignes éparses, fort peu d'oliviers et de mûriers, beaucoup de terres incultes, très-peu qui soient propres à la culture de l'orge, du froment et du coton : voilà ce que l'Argentière présente d'abord à l'œil du voyageur; mais la trace des feux souterrains qui ont agi sur elle, tantôt avec lenteur, tantôt d'une manière violente, méritent sans doute de fixer quelques instans l'attention du naturaliste.

La ville est située sur une roche de porphyre rouge, très-peu altéré par l'action du feu. La pâte de ce porphyre est très-dure, et susceptible encore d'un assez beau poli; mais le feld-spath que l'on y voit disséminé en petits points blancs, est en partie décomposé. On trouve aux environs, d'autres porphyres d'un vert clair et d'un vert foncé, moins beaux et moins durs que le précédent. A l'ouest et au sud de la ville, on voit partout d'autres roches de porphyre, blanches ou rougeâtres, plus ou moins décomposées. Celle qui a atteint le dernier degré de décomposition, est friable, douce au toucher, peu pesante : elle se divise bien dans l'eau, et paraît avoir sur le linge et sur les étoffes les propriétés de la meilleure terre à foulon. C'est elle que les Anciens ont connue et désignée sous le nom de terre *cimolée* ou terre de *Cimolis* (1).

---

(1) Le citoyen Vauquelin, membre de l'Institut national, chimiste très-distingué, à qui j'ai communiqué cette terre, en a fait l'analyse. Il a trouvé sur cent parties :

1. Silice.....	79 parties.	4. Muriate de soude.....	2 parties.
2. Alumine.....	5	5. Eau.....	10
3. Chaux.....	4	TOTAL.....	100

Les marins qui abordent à cette île, ainsi que les habitans, font usage de cette terre en guise de savon, et en obtiennent les mêmes résultats. Ils préfèrent cependant celle que l'on prend au fond de la mer, dans la rade même, parce qu'elle est plus pure, qu'elle se délaie plus promptement dans l'eau, et qu'elle décrasse le linge beaucoup mieux que l'autre (1).

La terre cimolée, prise sur la roche dont je viens de parler, présente dans sa cassure la portion de trap distincte du feld-spath. On y voit quelques aiguilles de schorl noir, non décomposées; et ce qui ne laisse aucun doute sur l'origine de cette roche, c'est qu'on la suit dans toutes les altérations qu'elle a éprouvées, depuis le beau porphyre rouge presqu'intact, jusqu'au dernier état de décomposition dont je viens de parler.

Aucune roche ne paraît ici bouleversée par l'action du feu; celles qui sont coupées à une grande profondeur, sur un terrain en pente, sont toujours en grande masse, et ne présentent jamais ni couches ni bancs; tandis que dans les autres parties de l'île, au nord-ouest, par exemple, on voit partout des couches régulières, des fragmens de roches de diverse nature, plus ou moins altérées et mêlées avec des cendres volcaniques; des laves solides ou poreuses. On aperçoit des couches de pierres-ponces, dont la plupart sont en poussière.

Il est bien évident qu'une partie de l'île a été jadis travaillée et altérée par l'action lente et insensible des feux souterrains, ou par les vapeurs qu'ils ont élevées, ainsi que nous le verrons bientôt à Milo, et que l'autre a été recouverte par les matières qu'un volcan a vomies et déposées par couches régulières, ainsi qu'on le voit pareillement à Milo et surtout à Santorin.

---

(1) Celle-ci a donné au citoyen Vauquelin, sur cent parties :

1. Silice	68	parties.
2. Alumine	20	
3. Muriate de soude	5	
4. Eau	7	
TOTAL	100	

Le lendemain de notre arrivée à Cimolis, les primats nous conduisirent à plus d'une lieue de la ville, à l'ouest de l'île, dans un endroit voisin de la mer, où nous aperçûmes des fragmens de briques et de poterie, qui nous auraient indiqué suffisamment la position de l'ancienne ville, si la tradition, chez les habitans, avait pu nous laisser quelques doutes à cet égard. Nous vîmes sur un banc de lave d'un gris jaunâtre, que l'on prendrait au premier aspect pour une argile chargée de matières salines; nous vîmes, dis-je, une quarantaine de fosses creusées les unes à côté des autres, et un peu plus loin, sur un tertre de même nature, d'autres fosses qui nous parurent avoir été récemment fouillées : celles-ci contenaient des charbons, des ossemens humains brûlés et des fragmens de vases de terre. Il y avait à l'un des côtés de ce tertre une ouverture carrée, qui nous conduisit dans une grotte où nous trouvâmes quatre sarcophages simples, de grandeur inégale, d'une lave blanche, porphyrique, assez dure et cependant assez facile à tailler. Leur couvercle manquait; mais ils étaient d'ailleurs assez bien conservés : ils avaient cinq à six pieds de longueur, sur deux et deux et demi de largeur. La grotte avait la forme d'un quarré long, de quinze pieds de profondeur, précédée d'un vestibule carré de huit pieds de largeur.

Cette découverte nous donna l'idée de faire creuser au dessus du tertre, dans les endroits où la terre retentissait sous nos pieds et ne paraissait pas avoir été remuée. Notre tentative fut heureuse : les premiers coups de bêche nous procurèrent quelques figures de terre cuite grossières, assez mal conservées, telles qu'un crapaud, un sphinx et un coq, ainsi qu'un petit vase à anse, dans le genre étrusque. Comme il était tard, et que nous n'avions avec nous qu'un seul homme que les primats avaient eu la complaisance de faire venir d'un champ voisin, nous résolûmes de nous en tenir ce jour-là à nos premiers essais, et de revenir le lendemain avec une vingtaine d'ouvriers, afin de remuer tout le tertre et tâcher de découvrir quelque catacombe où personne n'eût pénétré avant nous.

Le capitaine du navire sur lequel nous étions venus à Cimolis,

nous engagea de nous embarquer dans son canot; ce qui nous évitait le désagrément d'aller à pied ou de monter, comme la veille, sur des ânes qui n'avaient ni brides ni licous, et sur lesquels on avait mis, pour selles, des bâts fort incommodes, garnis de quatre pièces de bois longitudinales, tels que nous les avons vus dans presque toutes les îles de l'Archipel.

Lorsque nous eumes doublé le cap le plus voisin de Milo, vers les huit heures du matin, le vent de nord qui nous était contraire, et la mer un peu trop agitée pour un simple canot, nous obligèrent de débarquer près de ce cap, dans un endroit où nous trouvâmes, à quelques toises au dessus du niveau de la mer, une couche de terre contenant des coquilles fossiles, à moitié décomposées, du genre de la Perne, semblables à celles du Piémont, figurées par Langius, dont l'analogue n'est pas connu des naturalistes. Ces coquilles sont très-épaisses : on trouve souvent les deux valves ensemble, mais presque toujours cassées et en mauvais état.

Comme il était déjà tard, nous doublâmes le pas, afin de disposer le plus tôt possible nos ouvriers, selon les fouilles que nous voulions entreprendre. Nous fîmes déblayer aux uns une catacombe que nous soupçonnâmes se trouver à peu de distance de celle que nous avions vue la veille. Les autres creusèrent sur le tertre même où nous avions trouvé déjà quelques figures.

La catacombe entiérement déblayée, nous ne vîmes, au fond, qu'un sarcophage taillé dans le banc de lave, et un vase de poterie grossière, à col étroit, qui fut brisé par la mal-adresse de l'ouvrier. Ceux qui travaillaient sur le tertre, fouillèrent dans plusieurs fosses, à la profondeur de trois pieds, sans trouver autre chose que des cendres, des charbons, quelques restes d'ossemens et des fragmens de vases de terre de toute forme et de toute grandeur. Nous regrettâmes beaucoup, entr'autres, un grand vase brun, dans le genre étrusque, sur lequel étaient plusieurs figures d'hommes peintes en rouge. Nous fîmes encore quelques tentatives aux environs sans rien découvrir d'intéressant.

Nous apprîmes les jours suivans, que tout ce terrain avait été fouillé plusieurs fois, tantôt par les habitans de l'île, qui croyaient

y trouver des trésors enfouis par leurs ancêtres; tantôt par quelque voyageur que la curiosité avait, comme nous, amené dans l'île. Le citoyen Fauvel, que nous avons vu quelques années après à Athènes, nous dit avoir fait aussi, par ordre de M. de Choiseul, ambassadeur, diverses fouilles à Cimolis, qui lui avaient procuré quelques pièces de monnaie et quelques ornemens à l'usage des femmes.

Indépendamment de la tradition, des sépultures et des fragmens de briques et de poterie, qui indiquent, d'une manière incontestable, le site de l'ancienne ville, il y a sur la côte, à cet endroit, des travaux assez considérables, des coupures, des canaux dans le banc de lave, pour donner probablement passage à des bateaux, et des grottes pour les mettre à l'abri de la pluie et du soleil. A deux ou trois cents toises de la mer, on voit des cavernes creusées à main d'homme dans une couche de pierre-ponce, qui ont été probablement des lieux d'habitation ou de sépulture à des époques que l'histoire a passées sous silence. Nous aurons souvent occasion de parler de semblables cavernes dans le cours de nos voyages, et de présenter nos conjectures à cet égard.

Les habitans de cette île sont si misérables, qu'ils ont bien souvent de la peine à payer 15 ou 1600 piastres d'impôt que le capitan-pacha prélève annuellement sur eux. Le coton est presque le seul objet qui leur procure quelque argent. Les femmes sont occupées, pendant toute l'année, lorsque les travaux de la campagne le permettent, à le filer au rouet, quelquefois à la quenouille, et à tricotter des bas pour les Européens. Les marins trouvent dans toutes les saisons, des porcs, des volailles et des œufs à acheter pour la provision de leurs navires; ils trouvent quelquefois aussi des plaisirs qui les retiennent trop long-tems dans la rade, et leur font oublier leur devoir ainsi que les intérêts de leurs armateurs.

L'habit des femmes (*pl.* 11) est aussi remarquable dans cette île, que dans presque toutes les Cyclades : la jupe n'atteint pas le genou; la chemise descend à peine jusqu'à mi-jambe, et laisse voir une large culotte fixée d'une part à la ceinture, et de l'autre

au dessous du genou : les jambes sont chaussées de deux paires de bas rembourrés, de manière qu'elles paraissent enflées. La gorge est cachée sous un corset piqué et baleiné ; une pièce de velours, de satin ou de drap, garnie d'une dentelle en or, en argent, ou relevée d'une simple broderie, leur orne tout le devant, et, dans la grande parure, deux larges manches brodées sont fixées au corset, et descendent de chaque côté jusqu'à mi-cuisse. Tout le bras n'est couvert, en été, que par la manche de la chemise. La tête est enveloppée d'un mouchoir qui passe au dessous du menton, et laisse bien à découvert une figure assez souvent jolie.

Polino, vulgairement connue sous le nom d'*Ile brûlée*, présente la même organisation que Cimolis. On y voit partout des porphyres décomposés, des roches blanches ou rougeâtres, partout des traces du volcan qui a agi sur elle et sur les îles voisines. Située au sud-est de Cimolis, à l'est-nord-est de Milo, elle est peu étendue, déserte et entiérement privée d'eau. Quoiqu'elle soit couverte d'herbes et d'arbustes, les habitans de Cimolis n'osent y faire paître leurs troupeaux, parce qu'ils sont persuadés que les serpens, qui y sont très-nombreux, les feraient bientôt périr, et cependant ils avouent qu'on trouve à Polino des chèvres sauvages qui multiplient abondamment et qui bravent le venin de ces reptiles.

Il était intéressant de savoir s'il y avait en effet des chèvres sauvages dans cette île, et si les serpens qui s'y trouvaient, étaient aussi dangereux que les habitans de Cimolis nous le disaient. Nous résolûmes en conséquence de faire une partie de chasse le 27 messidor, et d'emmener avec nous deux Grecs que l'on nous désigna comme très-capables de nous seconder. Les primats nous annoncèrent en plaisantant, qu'il existait chez eux une loi, par laquelle on ne pouvait chasser à Polino sans leur permission, et sans leur faire part, au retour, de la moitié du gibier. Nous nous soumettons volontiers, leur dîmes-nous, à cette loi ; nous garderons seulement la dépouille des quadrupèdes que nous tuerons, et nous vous donnerons tout le reste. C'était, comme on verra bientôt, *vendre la peau de l'ours avant de l'avoir couché par terre.*

Le citoyen Bruguière, peu fait aux fatigues d'une pareille chasse,

chasse, se contenta d'herboriser, et de rămasser quelques graines et quelques coquilles terrestres, tandis que je parcourus plusieurs fois les endroits les plus scabreux de l'île. Mes guides, semblables à deux chiens, furetaient partout, visitaient tous les rochers, entraient dans tous les buissons, et montraient une ardeur digne d'un meilleur succès. Ils firent bien lever quelques-uns des quadrupèdes que nous cherchions; mais je ne pus jamais les atteindre: souvent même je ne pus les voir parmi les rochers qu'ils habitent. Je tirai sur eux quelques coups de fusil à bale, de fort loin, sans leur faire aucun mal. Je crus reconnaître, dans ces prétendues chèvres, le mouflon, que l'on sait être commun en Crète, à Naxos et dans tout le midi de l'Europe.

Notre chasse aux serpens fut plus heureuse : j'en coupai un en deux d'un coup de fusil : vers le soir mes guides en prirent un autre d'une espèce différente, qui appartient au genre *Boa* de Linné; mais nous ne pûmes découvrir la vipère que nous cherchions, et qui se trouve plus ou moins abondante dans toutes les îles de l'Archipel.

Ce boa (*pl.* 16, *fig.* 2 *A. B.*) a le corps cylindrique, d'un gris jaune, marqué de taches noirâtres, nombreuses, irrégulières. La tête est ovale, obtuse; le museau est formé par une écaille triangulaire, large, courte; les deux écailles qui viennent après, sont pareillement larges et courtes : celles qui couvrent le corps, sont petites, rondes, égales, presque hexagones, unies : les abdominales, au nombre de cent soixante-douze, sont courtes et étroites. Les yeux sont petits et enfoncés. La langue est fourchue, et la lèvre inférieure est arrondie. La queue est obtuse, très-courte. Les écailles caudales sont au nombre de vingt-deux (1).

La bouche de ce boa n'est point munie de crochets; ce qui doit le faire placer parmi les espèces qui ne sont point venimeuses.

(1) *Boa* turcica *griseo-flavescens, cauda brevissima, scutis dorsalibus minimis rotundatis sub hexagonis.*

CHAPITRE XXIX.

Arrivée à Milo. Description de cette île. Son volcan, ses grottes, ses eaux minérales. Situation de l'ancienne ville. Nombreuses catacombes qui se trouvent aux environs.

Nous partîmes le 28 messidor de Cimolis avec le bateau destiné à communiquer avec Milo, et à transporter les personnes qui se rendent assez fréquemment d'une île à l'autre. Nous débarquâmes dans une heure et demie au quartier nommé *Apollonia*, où des mulets que les primats de Cimolis avaient fait demander à ceux de Milo, nous attendaient depuis quelque tems. Le trajet est d'environ deux lieues, quoiqu'il n'y ait pas un mille de distance dans les points les plus rapprochés de ces deux îles.

La côte sur laquelle nous abordâmes, nous offrit un banc assez solide de terre jaunâtre, parsemée de trois espèces d'oursins fossiles, de térébratules pétrifiées et de plusieurs autres fragmens de coquilles. Il y avait aux environs, des pierres-ponces et diverses laves. Les grottes, creusées à main d'homme, sont assez communes sur cette côte, et semblent indiquer qu'il y a eu jadis quelques habitations à cette partie de l'île : elles ont été formées, comme à Cimolis, dans une couche de pierre-ponce assez facile à travailler.

Il fallut plus de trois heures pour nous rendre à la ville par un mauvais chemin. Tout ce qui s'offrit à nous est volcanique. Nous vîmes partout des porphyres plus ou moins décomposés, des terres blanches, assez semblables à celles de Cimolis; des laves grises, pesantes, en grande masse : nous aperçûmes en quelques endroits des indices de mine de fer à petits grains, des filons de spath-pesant, mêlés avec une terre rouge : nous traversâmes des collines incultes, sèches et arides : nous passâmes dans une gorge assez rapide, où des rochers énormes de lave, suspendus sur nos têtes, menaçaient à chaque instant de nous ensevelir. Nous

découvrîmes enfin une assez jolie plaine, au milieu de laquelle était une ville qui ne le cédait naguère à aucune autre de l'Archipel, mais qui ne présente presque plus que des ruines aujourd'hui.

Nous fûmes frappés, en y entrant, de voir de toutes parts des maisons écroulées, des hommes boursoufflés, des figures étiques, des cadavres ambulans. Partout l'image de la destruction et de la mort s'offrait à nos regards. A peine quarante familles, la plupart étrangères, traînent leur malheureuse existence dans une ville qui comptait encore cinq mille habitans dans ses murs au commencement du siècle dernier.

Tournefort avait reconnu en 1700, que l'air de Milo était malsain, et que les habitans y étaient sujets à des maladies dangereuses; mais cette insalubrité de l'air doit avoir bien augmenté depuis cette époque, soit par l'effet des eaux croupissantes qui se trouvent entre la ville et le fond du port, soit par les exhalaisons malfaisantes qui s'élèvent sans cesse à l'est et au sud, d'un sol travaillé par les feux souterrains. On peut ajouter à ces causes d'infection et de mortalité, la mauvaise qualité des eaux de puits et de citerne dont les malheureux habitans de cette île sont obligés de faire usage.

Quoique nous ne fussions pas dans la saison la plus mal-saine de l'année, on nous avait cependant prévenu du danger qu'il y avait de coucher deux ou trois nuits à la ville; ce qui nous détermina à aller le soir même au monastère de Sainte-Marine, *Ayia Marina*, situé à peu de distance de la montagne Saint-Élie.

Nous marchâmes pendant demi-heure dans la partie de la plaine qui s'étend de la ville à la mer; nous côtoyâmes des marécages et une saline peu étendue; nous vînmes passer sur les bords escarpés de la côte méridionale du port; nous traversâmes ensuite une petite plaine aride, autrefois cultivée, parsemée de fragmens de pierre-ponce; puis en nous élevant et suivant toujours la direction de l'ouest, nous vîmes des bancs de terres blanches, volcaniques, assez semblables à celles de Cimolis, qui furent suivis par des bancs considérables de granits chargés de points vitreux. Tout le sol est couvert de petits grains de verre qui se détachent de ces granits avec assez de facilité.

On distinguait assez mal les traces du chemin, tant le sol est scabreux et uniforme : nos mulets avaient de la peine à s'y cramponner. Il est curieux de voir ces animaux se tirer des plus mauvais pas sans jamais broncher. Tantôt presque droits sur leur croupe, ils s'élancent sur des rochers élevés, presque perpendiculaires, et tantôt ils descendent des pentes rapides, si ce n'est avec la même prestesse, du moins avec beaucoup de précision. Le seul danger qu'on ait à courir, en se servant de ces animaux, vient moins de leur part que de leurs conducteurs. Ceux-ci, accoutumés à les piquer avec un aiguillon dont leur bâton est armé, ne peuvent se présenter d'un côté sans que l'animal, effrayé, ne veuille s'élancer de l'autre. Quelle que soit la position dans laquelle on se trouve, ces conducteurs sont si peu attentifs, si peu prévoyans, que, piquant souvent leurs mulets mal à propos, ils sont cause qu'ils se cabrent sur les bords des précipices que l'on a sous les pieds, et causent au cavalier une frayeur encore plus grande que n'est le danger.

Nous avancions à travers l'amoncellement de ces roches : nous avions à notre droite le port dont nous mesurions bien l'étendue; au-delà, le village de *Castro* ou de *Sifours* perché au sommet d'une colline élevée, pyramidale. Devant nous, le mont Saint-Élie se montrait presqu'entier à nos yeux (1). Nous traversâmes encore un banc de laves très-dures, très-pesantes, d'un gris noirâtre, après lequel nous nous trouvâmes sur un sol terreux d'où nous découvrîmes le monastère où nous avions résolu de passer la nuit.

A un quart de lieue du monastère, nous vîmes exploiter du beau gypse dans une couche de terre profonde, mélangée de cendres volcaniques, de fragmens de pierre-ponce et de pouzolane. Cette couche terreuse s'étendait à une grande distance, et laissait voir, à plusieurs endroits, des excavations d'où on avait pareillement extrait la pierre à plâtre à des époques différentes.

Les religieux nous reçurent très-bien et nous traitèrent de leur

(1) Il est beaucoup plus à l'ouest qu'il n'est marqué sur la carte de M. de Choiseul.

mieux. Nous bûmes chez eux une eau très-bonne, un vin excellent ; et quoiqu'ils fassent toute l'année mauvaise chère et qu'ils ne se nourrissent ordinairement que de fromage, d'olives, d'escargots, de légumes et de fruits, nous y trouvâmes des volailles, des œufs, des herbages, du miel délicieux : on nous servit en même tems des oranges, des abricots, des prunes et du raisin. On peut manger chez eux de l'excellent mouton, des agneaux, des chevreaux. Le lait y est fort bon, le gibier abondant, et, ce qui vaut bien mieux sans doute, l'air, à cette partie de l'île, est très-pur et très-sain. La figure vermeille de tous les caloyers montrait assez que les exhalaisons malfaisantes de la plaine ne pouvaient les atteindre.

Le lendemain, au lever du soleil, nous fûmes nous promener avec le supérieur autour du monastère. Nous vîmes passer quelques bœufs que l'on menait paître sur le chaume. Un troupeau de moutons allait brouter sur les montagnes d'alentour, et l'on conduisait en même tems, dans les bois voisins, une assez grande quantité de chèvres. Les orges et les blés étaient coupés depuis long-tems : une partie était déjà foulée et renfermée ; l'autre ne pouvait tarder de l'être. Nous parcourûmes quelques vignes, quelques vergers d'oliviers et quelques champs couverts de coton. Le raisin commençait à noircir, les oliviers paraissaient chargés de fruits, et le coton faisait espérer une bonne récolte.

En nous éloignant des champs cultivés, nous retrouvâmes partout des productions volcaniques, et à peu près les mêmes végétaux que nous avions vus dans les autres îles : la pimprenelle épineuse, des thyms, des serpolets, des sarriètes, des cistes, des arbousiers, des myrtes, des lentisques. Nous prîmes quelques graines et quelques coquilles terrestres, après quoi nous revînmes au logis. Le supérieur nous fit entrer dans le jardin : quelques religieux s'y étaient rendus dès la pointe du jour afin de l'arroser : il était vaste, et assez bien entretenu : une partie était plantée d'orangers, de cédrats, de citronniers, de figuiers et de plusieurs autres arbres fruitiers ; l'autre partie était destinée au jardinage.

Il était tems de déjeûner et de partir. On nous servit un chevreau

farci avec de la viande et du lard hâchés, avec des pignons, des raisins secs et du riz : on apporta ensuite un pilau fait avec une poule très-grasse, puis du miel, des confitures au cédrat et les fruits de la veille. On nous donna un vin blanc délicieux et de l'excellent café. Nous aurions volontiers passé quelques mois avec ces bons religieux, si nous n'avions eu d'autres pays à voir, d'autres contrées à parcourir. Nous prîmes congé d'eux lorsque nous eumes visité leur église, et laissé dans le bassin de quoi nous acquitter des politesses que nous avions reçues.

Il fallut plus de trois heures pour nous rendre à la ville où nous voulions coucher, tant pour observer les grottes alumineuses des environs, que pour nous rendre au volcan de *Calamo*, dont aucun voyageur, je crois, n'a fait mention. Nous passâmes cette nuit, ainsi que la suivante, dans une chambre spacieuse, où nous fîmes évaporer peu à peu sur des cendres chaudes, du très-bon vinaigre que nous avions pris au monastère de Sainte-Marine. Cette précaution nous a toujours réussi, lorsque nous avons été obligés de faire quelque séjour dans les contrées marécageuses et mal-saines. Si nous ne l'avions pas négligée au moment que nous étions prêts à revoir notre patrie, la mort peut-être ne nous aurait pas surpris ; je ne regretterais peut-être pas, dans ce moment, mon compagnon de voyage et le meilleur de mes amis.

Le 30 messidor, nous nous rendîmes à la montagne de *Calamo*, située au sud-sud-ouest de la ville. Elle n'est pas bien élevée, et l'on y va par un chemin moins scabreux que celui de la veille. Quand on a quitté la plaine, on trouve des terres incultes, volcaniques, mêlées de fragmens de pierre-ponce : elles paraissent avoir été abandonnées depuis peu, à en juger par les maisons à moitié détruites qu'on y rencontre, et les cuviers dégradés qui se trouvent dans la plupart des champs. Cette course fut d'une heure et demie. Avant d'arriver au sommet, nous fûmes avertis du voisinage de quelqu'ouverture volcanique par l'odeur de soufre qui frappa tout-à-coup notre odorat.

Un peu au dessous de la sommité conique de cette montagne, on aperçoit un déchirement de cent pas d'étendue, qui s'est opéré

au milieu d'une roche de lave pesante, ferrugineuse : il est plat et recouvert d'une croûte saline qui retentit sous les pieds, et dans laquelle on enfonce quelquefois jusqu'à mi-jambe. On y voit quelques crevasses d'où il sort une fumée très-fétide, et en quelqu'endroit que l'on creuse, la chaleur y est si forte, qu'il serait impossible d'y tenir la main à un pied de profondeur. Si on enlève la croûte, on voit du soufre sublimé en belles aiguilles jaunes, d'une si grande fragilité, qu'on ne peut les conserver.

Il s'élève aussi de la fumée des fentes des rochers voisins. A quelques pas de là nous avons trouvé une autre bouche qui nous présenta des boursouflures d'une matière blanche, dure, semblable à la terre cimolée, plus ou moins chargée d'alun. Nous en vîmes trois autres à peu de distance, présentant les mêmes matières : bientôt nous fûmes entourés de fumeroles. Nous voyions autour de nous diverses bouches d'où sortait une odeur tellement sulfureuse et fétide, que nous pouvions à peine respirer. La chaleur du sol se faisait vivement sentir : la terre retentissait à chaque pas : nous nous enfonçâmes l'un et l'autre au même instant, et nous nous crûmes engloutis. Ni domestiques ni guides n'avaient osé nous suivre. Nous reconnûmes notre imprudence, et nous nous empressâmes de nous éloigner.

Nous ne croyons pas avoir reconnu toutes les ouvertures par où la fumée s'échappe ; mais nous nous sommes bien assurés que la montagne est considérablement échauffée vers son sommet ; que cette chaleur, brûlante à certains endroits, est très-modérée dans quelques autres, et qu'elle est en général plus sensible partout où il y a quelqu'écartement ou quelque fente un peu grande. Une particularité que nous remarquâmes, c'est que le sommet de la montagne présente une couche schisteuse d'environ une toise d'épaisseur, qui n'a point encore éprouvé l'action du feu.

Nous nous amusâmes à gratter la terre en plusieurs endroits, et nous trouvâmes, à quelques pouces de profondeur, une terre blanche, chaude et humide que l'on pétrit à volonté : elle est de même nature que la terre cimolée, et montre, comme elle, le

trap encore distinct du feld-spath (1). Nous enfoncions partout nos cannes avec la plus grande facilité, et sans trouver jamais le moindre obstacle. Il n'est pas douteux ici que la terre cimolée ne soit une décomposition de la roche même de porphyre, lentement attaquée par la chaleur et les évaporations salines et sulfureuses qui s'élèvent du sein de la montagne.

Nous vîmes un peu plus bas des couches de diverse nature, des laves pesantes, ferrugineuses, des fragmens de pierre-ponce, des terres ocreuses mélangées, des cendres volcaniques, grises, très-fines et très-légères, qui nous firent conjecturer que les explosions qui ont eu lieu au sommet, sont très-anciennes, et qu'elles datent peut-être de l'époque où Milo, Cimolis et Polino étaient à la fois soumises à l'action des mêmes feux souterrains. La décomposition que les laves de Calamo ont éprouvée, est déjà très-avancée, et ressemble à celle que l'on remarque dans toutes les parties de l'île. Les couches supérieures sont en très-grande partie passées à l'état terreux. Le gypse s'est déjà formé dans quelques-unes de ces couches, et celles qui ont encore de la solidité, sont très-ferrugineuses et peu différentes, quant à l'aspect, des scories de fer.

Nous revînmes dîner à Milo, et dans la soirée nous fûmes visiter le quartier où se forme l'alun de plume, dont les Anciens et les Modernes ont également parlé. Il est à un quart de lieue de la ville, à peu près dans la direction de l'est. On aperçoit de loin les grands bancs de terre blanchâtre dans lesquels plusieurs

(1) L'analyse de cette terre a donné au citoyen Vauquelin, sur cent parties :

1. Silice	66
2. Alumine	20
3. Oxide de fer	1
4. Chaux	4
5. Muriate de soude	2
6. Eau	6
Perte	1
TOTAL	100

ouvertures

ouvertures ont été faites à diverses époques pour l'exploitation de l'alun ; mais plusieurs d'entr'elles ont été fermées ou se sont affaissées d'elles-mêmes à cause de leur mauvaise exploitation, et il n'y en a qu'une maintenant dans laquelle on puisse entrer. Il est très-probable que la grotte dont Tournefort a parlé, n'existe plus aujourd'hui, puisque la description qu'il en donne, ne peut convenir à celle dans laquelle nous sommes entrés nous-mêmes.

Son ouverture a deux pieds en carré : elle est située au bas d'un escarpement sur lequel nous trouvâmes des cristaux de gypse grouppés, d'une forme particulière, que le citoyen Haüy vient de nommer *gypse laminiforme*. Après avoir quitté nos habits et allumé nos bougies, nous nous glissâmes sur une pente obstruée en partie par des terres détachées. La grotte s'élève et s'élargit ensuite, et à mesure qu'on s'enfonce la chaleur devient de plus en plus forte. Nous plaçâmes un thermomètre au fond pour en connaître le degré, et nous nous occupâmes bien vîte à observer les parois de la grotte, afin d'en sortir promptement ; car nous éprouvions de la difficulté à respirer, quoique nos bougies nous donnassent toujours une lumière très-vive.

Tout l'intérieur paraît n'être qu'une terre blanche, friable, fortement chargée d'alun. Les parois sont revêtues d'une croûte saline plus ou moins épaisse : on remarque, en divers endroits, des cristaux de gypse nommés *gypse aciculaire* par le citoyen Haüy, réunis ou grouppés en belles aiguilles blanches, de huit à dix lignes de long. On voit aussi des plaques salines sous une forme différente, et qui ressemblent, au premier aspect, à du coton cardé très-fin, qui aurait été pour ainsi dire collé contre les parois de la grotte. La loupe fait voir de très-petites aiguilles d'alun disposées en divers sens. Si on détache cette croûte saline, elle se brise facilement, et montre des filamens très-déliés, réunis par faisceaux, longs depuis une jusqu'à dix, douze ou quinze lignes. C'est ce que les Anciens et les Modernes ont connu sous le nom d'*alun de plume :* on en trouve de semblable dans quelques volcans de l'Italie, et, selon Pline, il en venait autrefois de l'Égypte.

On distingue facilement l'alun de plume des cristaux de gypse qui sont dans la même grotte, non-seulement à la vue simple, les uns étant en forme d'aiguilles et les autres en filamens très-déliés, étroitement serrés, mais encore en les mettant sur la langue : ces derniers sont insipides, tandis que l'autre a un goût d'alun qui se fait vivement sentir.

Nous ne restâmes pas plus de cinq minutes dans la grotte : nous en sortîmes trempés de sueur, avec un besoin extrême de respirer le grand air. Après quelques momens de repos, je fus prendre le thermomètre que j'avais placé au fond ; il indiqua trente degrés de chaleur.

Les habitans nous ont dit que toute la partie située à l'est et au sud de la ville est chaude à une certaine profondeur. Ils nous ont parlé des grottes d'où il sort de la fumée, et d'autres où l'on trouve une liqueur extrêmement âcre et salée, dont Tournefort donne quelques détails. L'alun se montre partout, tandis que le soufre ne paraît qu'en quelques endroits.

Le premier thermidor, nous fûmes voir les bains publics nommés *Loutra*, situés au bas d'un côteau près le chemin qui conduit de la ville à la rade. On entre, en se courbant, dans une grotte naturelle, et on arrive par deux chemins étroits, difficiles, dans une salle spacieuse, où l'on trouve un bassin d'eau chaude fortement chargée d'alun et de sel marin. Ces deux sels sont réunis et cristallisés dans tout l'intérieur de cette salle. Quoiqu'il y fasse assez chaud, nous y respirâmes néanmoins avec assez de facilité, et nous croyons qu'on peut passer quelques heures sans souffrir, soit dans cette étuve naturelle, soit dans l'eau du bassin.

Les Grecs accouraient autrefois de toutes les Cyclades pour faire usage de ces eaux dans la plupart des maladies de la peau, dans les rhumatismes, dans les paralysies. Ces bains ont été fréquentés aussi pendant long-tems par des personnes affectées de quelque maladie vénérienne. Ils sont à peu près abandonnés depuis que l'île a perdu sa population et que le port ne reçoit presque plus de navires.

A cent pas de là on trouve, sur le rivage de la mer, vers le lieu

où les barques viennent mouiller, une source d'eau chaude très-abondante, qui sort de divers endroits, et dont on voit jaillir quelques portions dans la mer même. Elle est si chaude qu'on ne peut y tenir la main, et sa saveur extrêmement âcre annonce qu'elle est fortement imprégnée d'alun et de sel marin, ainsi que la précédente.

En quittant ces sources et nous dirigeant au nord, nous gagnâmes les hauteurs, et après une demi-heure de marche nous arrivâmes à l'ouverture de quatre grottes très-spacieuses, qui servent maintenant de retraite aux troupeaux. On aperçoit d'abord les traces d'un affaissement considérable qui s'est opéré à leur entrée, et qui a découvert la partie qui leur servait de vestibule. On remarque encore les traces de l'escalier qui permettait d'y descendre, et les parois de l'intérieur présentent des cavités carrées, revêtues de ciment, que l'on croirait avoir été destinées à contenir de l'eau. La roche est grise, volcanique, poreuse, et paraît avoir éprouvé une demi-vitrification. Sur la face droite de la première grotte, on voit une galerie de cinq à six pieds de haut, sur environ trois de large, qui permet de descendre par plusieurs divisions dans l'intérieur du souterrain. On rencontre, chemin faisant, à droite et à gauche, des chambres de huit à dix pieds en carré, dont il est difficile de deviner l'usage. Cette première galerie n'est pas toujours droite : tantôt elle va en tournant, tantôt elle s'élève en ligne oblique, et tantôt elle communique avec d'autres galeries creusées trois ou quatre pieds plus bas; ce qui doit être remarqué avec soin par ceux qui s'engagent dans ces lieux, car ils risqueraient de faire des chutes dangereuses s'ils allaient sans précaution et sans sonder pour ainsi dire le terrain.

Nous parcourions depuis quelque tems ces sombres détours, un flambeau à la main, lorsque nous fûmes arrêtés tout-à-coup par un mur en maçonnerie, que l'on avait probablement élevé pour intercepter toute communication avec le reste du souterrain. Il nous fallut un marteau et bien du tems pour y pratiquer une ouverture et franchir cet obstacle. Le chemin s'éleva derrière ce mur, et nous conduisit à une grande chambre qui communiquait, à sa

droite, par une porte, avec une autre chambre de même grandeur, et par quatre ouvertures carrées pratiquées dans l'épaisseur de la cloison intermédiaire. Ces dernières sont à deux pieds d'élévation: elles sont creusées en forme d'auge ou plutôt de crèche, et les angles des montans ont été percés comme pour y passer le licou des animaux qu'on y aurait attachés pour manger.

On remarque sur les parois de ces deux chambres, des saillies en console, qui semblent avoir été destinées à soutenir des lampes pour les éclairer. On voit aussi des niches de différentes grandeurs, dont l'emploi paraît avoir été de recevoir quelque meuble ou quelques effets d'un usage journalier. Nous fîmes encore bien des tours et des détours, et nous sortîmes de ce souterrain avec la persuasion qu'il a servi de lieu d'habitation à des hommes à une époque peut-être où les habitans de l'île, peu nombreux, étaient obligés de se cacher pour éviter des pirates ou des ennemis qui menaçaient leurs propriétés et leur vie.

Nous n'avons éprouvé dans ce souterrain, d'autre chaleur que celle de toutes les caves : nous n'y avons vu aucune trace d'alun : partout les parois sont très-sèches, et nous y respirions avec la plus grande facilité.

Après avoir fait inutilement quelques tentatives auprès de nos conducteurs, pour découvrir s'il y avait aux environs d'autres grottes ou d'autres souterrains dignes de remarque, nous continuâmes notre route pour nous rendre à *Castro*, vulgairement nommé *Sifours* par les marins provençaux, qui ont cru trouver quelque ressemblance dans la position élevée de ce village, avec celui de même nom qui se trouve aux environs de Toulon.

Nous vîmes quelques terres cultivées, et beaucoup d'autres qui pourraient l'être avec avantage si la population était plus nombreuse. Nous nous élevâmes bientôt, et nous parvînmes au bas du pic sur le sommet duquel le village est bâti. Ici le chemin est pratiqué à travers des rochers basaltiques, glissans, presqu'inaccessibles, qui semblent toujours prêts à se détacher. Le village est mal-propre. Les rues, ou plutôt les échelles de roches qui en font les divisions, sont sales, couvertes de cochons et d'immondices. On ne trouve

que de l'eau de citerne, et le moindre vent ressémble à un ouragan. Mais tous ces désavantages sont compensés par la salubrité de l'air qu'on respire sur ce pic élevé. Parmi les vieillards que nous y avons vus, un d'eux, âgé de cent deux ans, jouissait d'une bonne santé : son air rubicond et ses membres souples et nerveux annonçaient encore plusieurs années de vie.

Les femmes de ce village s'occupent toute l'année à tricoter des bas de coton à l'usage du pays et à celui des Européens : elles font aussi quelques toiles grossières pour elles. Les hommes cultivent la terre ou sont marins. On compte parmi eux une quinzaine de pilotes pour l'Archipel et la Syrie, dont se servent les vaisseaux de guerre des puissances européènes qui naviguent dans ces parages.

De ce lieu élevé la vue se porte sans obstacles sur une vaste étendue de mer et sur quelques îles situées dans la partie nord. On aperçoit même, dit-on, au nord-ouest, lorsque l'horizon est très-clair, les montagnes de la Morée. On a sous les yeux presque toute la partie orientale de Milo. On distingue au sud toutes les sinuosités de la rade, et on a alors devant soi un amphithéâtre de collines et de montagnes tapissées de verdure, et couronnées par le mont Saint-Élie, le point le plus élevé de l'île.

Quand on a joui quelque tems de ce tableau majestueux, la vue se fatigue : on desire descendre dans la plaine et voir de près et en détail d'autres objets. Le 2, à la pointe du jour, en nous dirigeant vers la rade, nous rencontrâmes, au sud-sud-ouest de Castro, après une demi-heure de marche, des ruines que nous jugeâmes être celles de l'ancienne capitale de l'île. Elles s'étendent jusqu'aux environs de la mer, vers le cap désigné par les marins sous le nom de *Bombardà*. Elles consistent en quelques portions des murs de la ville encore debout, en des ruines d'anciens édifices qui nous ont paru avoir appartenu à des temples, et enfin en une enceinte de grandes murailles en pierres sèches, construites avec tant de solidité, qu'elles sont bien mieux conservées que celles bâties avec le mortier. On a employé à ces murs des blocs d'une lave solide, irréguliérement taillée, mais dont les angles correspondent avec tant de précision

les uns aux autres, que leur réunion forme un tout frappant par sa simplicité et sa solidité.

Au milieu de cette enceinte s'élève une colline naturelle, sur le sommet de laquelle il y a maintenant une église de caloyers, que l'on juge bâtie sur les ruines d'un temple. Indépendamment des matériaux anciens employés dans la construction de cette église moderne, on voit encore quelques belles colonnes entières de granit, à moitié enfouies dans la terre, et quelques autres plus petites brisées. On aperçoit en divers endroits des vestiges d'anciennes habitations, des fragmens de briques et de poterie, des excavations pratiquées dans le roc, dont la plupart, encore voûtées, enduites de ciment, paraissent avoir été autant de citernes.

Le sol de l'ancienne ville, nommé *Clima* par les Grecs modernes, n'a point été visité ni par Tournefort ni par M. de Choiseul ni par aucun autre voyageur, puisqu'aucun d'eux n'en a parlé; c'est le hasard qui nous y a conduits, et c'est à lui aussi que nous devons la découverte des sépultures qui se trouvent à l'est de ces ruines.

Après avoir passé un ravin profond, la colline que nous rencontrâmes, était formée d'une pierre blanche, légère, en partie vitrifiée et assez semblable à la pierre-ponce. C'était là probablement que les habitans de Milo avaient creusé leurs sépultures à une époque qui nous est inconnue. Quiconque a vu les catacombes des environs d'Alexandrie, reconnaîtra ici le même génie et le même goût qui a formé les premières. On en trouve sur le nombre, qui ressemblent entiérement à certaines chambres des catacombes de l'Égypte, où l'on voit des colonnes taillées dans le tuf, des façades sculptées autour des sarcophages, et même des guirlandes peintes sur le ciment dont elles étaient revêtues à l'intérieur. Mais celles de Milo sont en général plus petites que celles de l'Égypte, et nous n'en avons rencontré qu'une seule dans ce quartier, qui fût distribuée en plusieurs chambres, venant toutes aboutir à un vestibule commun.

A mesure que l'on prolonge la colline, les catacombes deviennent plus nombreuses. On en voit en quelques endroits escarpés,

plusieurs rangs les uns sur les autres, et on en aperçoit jusque sur la pente de la montagne opposée; mais il faut aller encore un peu plus loin, et sur le haut même de la colline, dans un lieu nommé Trypiti (1), pour être étonné de leur nombre, de leur proximité et du parti que l'on avait su tirer anciennement de ce local incapable de rien produire, pour en faire l'asyle des morts.

On descend huit à dix marches par une ouverture de deux pieds de large, et on se trouve dans une chambre de vingt-cinq ou trente pieds de long, sur huit à dix de large, et huit à neuf de haut. Chacune de ces catacombes renferme ordinairement sept sarcophages, trois de chaque côté et un seul au fond; mais ce n'était pas là une règle invariable, puisque nous en avons rencontré sur le nombre, où il n'y avait que cinq sépultures, deux de chaque côté et une au fond; d'autres, beaucoup plus petites, où on n'en comptait que trois, et quelques-unes à la vérité en petit nombre, où les sépultures étaient au nombre de huit, dont deux au fond de la chambre.

Ici les places des morts ne consistaient point en des loges profondément creusées dans les parois des galeries, comme on les voit dans les catacombes d'Alexandrie, mais en de véritables sarcophages de cinq pieds et demi ou de six pieds de longueur, d'un pied ou de quinze pouces de profondeur, surmontés d'un arceau; le tout creusé dans la roche.

Nous avons aperçu des caractères grecs tracés sur l'espace qui se trouve entre le sommet des arceaux et la naissance de la voûte; mais nous n'avons pu les déchifrer, tant ils étaient dégradés. Nous ne doutons pas que des personnes plus exercées que nous à lire les inscriptions, et qui emploîront à cette recherche le tems nécessaire, ne puissent y découvrir des choses intéressantes, y lire peut-être des noms connus dans l'histoire, et y trouver du moins l'époque à laquelle les Grecs de Milo ont voulu conserver les tristes dépouilles de ceux que la mort venait frapper.

Nous vîmes plusieurs familles établies sur ces catacombes: elles

(1) De τρύπα, qui signifie trou.

habitent des huttes et se livrent à la culture des terres qui se trouvent au dessous. Elles profitent des pluies d'hiver pour remplir d'eau la plupart de ces chambres sépulcrales, et la distribuent, durant l'été, suivant les besoins de la terre. Nous vîmes un cultivateur occupé à détruire l'escalier d'une de ces catacombes qu'il allait transformer en citerne : un second enlevait la terre d'une autre, dans la même intention. Un troisième pratiquait au bas une issue, qu'il était le maître d'ouvrir et de fermer. Mais dans tous les cas, soit que ces catacombes fussent abandonnées, soit qu'elles fussent converties en citernes, toutes avaient encore les sarcophages dont nous venons de parler.

On nous a assuré, dans le pays, qu'on trouvait quelquefois, en déblayant ces chambres sépulcrales, des urnes de terre, des vases et autres ustensiles de même nature; cependant quelques recherches que nous ayons faites, il nous a été impossible de nous en procurer. Quelques-uns de ceux à qui nous nous sommes adressés, nous ont dit en avoir donné ou vendu à des Russes, dans leur pénultième guerre avec les Turcs.

Si l'on considère la quantité prodigieuse de ces catacombes, à côté des ruines qui occupent une assez grande étendue; si l'on fait attention aux murs bâtis avec solidité, aux colonnes et aux quartiers de marbre et de granit qui appartenaient évidemment à des temples et à des édifices somptueux; si l'on réfléchit à la position avantageuse de la ville à portée de la rade, sur un promontoire élevé, loin des infections de la plaine et des vapeurs dangereuses de la partie orientale et méridionale de l'île, on ne pourra s'empêcher de convenir que ce fut là jadis le site de la métropole.

Melos, suivant Thucydide, était indépendante et jouissait de la plus grande liberté long-tems avant la guerre du Péloponèse, dans laquelle toute la Grèce, les îles de l'Archipel et les principales villes des côtes occidentales de l'Asie mineure avaient également pris part. Les habitans de Melos, fortement sollicités par les Athéniens d'une part, et attachés de l'autre aux Lacédémoniens dont ils descendaient, voulurent, au milieu de cette guerre terrible, rester tranquilles et garder une sage neutralité. Les Athéniens furent tellement

indisposés

indisposés de cette conduite, qu'ils expédièrent Nicias avec une flotte de soixante vaisseaux et deux mille hommes de débarquement pour les punir du refus qu'ils avaient fait de leur fournir des troupes. Nicias ravagea l'île, mais il ne put venir à bout, avec une armée si faible, de prendre la ville, défendue par tous les habitans rassemblés.

Les Athéniens envoyèrent quelque tems après deux autres généraux qui ne furent pas plus heureux que Nicias, quoique leur armée fût plus nombreuse ; mais Philocrate ayant amené de nouvelles troupes, les Miliotes furent réduits à la dernière extrémité et obligés de se rendre. Les Athéniens, à cette occasion, aussi implacables dans leur ressentiment, que féroces dans leur vengeance, massacrèrent indistinctement tous les hommes en état de porter les armes, et firent esclaves les femmes et les enfans qu'ils emmenèrent dans l'Attique.

L'île fut repeuplée par cinq cents personnes qu'ils y envoyèrent, et à qui ils donnèrent les propriétés de ceux qu'ils venaient d'égorger. Cependant les Athéniens, vaincus à leur tour par Lysandre, général des troupes lacédémoniènes, et obligés de se rendre à discrétion, se virent forcés de rappeler leur colonie, et les restes infortunés des Miliotes purent alors rentrer dans leur île et se mettre de nouveau en possession des propriétés qu'on leur avait enlevées.

Cette île, comme toutes celles de l'Archipel, a passé sous la domination des Romains : elle a fait partie ensuite de l'Empire d'Orient. Marco-Sanudo la réunit, avec toutes les Cyclades, au duché de Naxos. Elle en fut ensuite détachée en faveur de François Crispo, et soumise enfin à l'Empire othoman par Barberousse.

Milo a environ soixante milles de tour : son port, un des plus beaux et des plus vastes de l'Archipel, peut contenir une escadre nombreuse : il a, comme celui de Naussa dans l'île de Paros, l'inconvénient de se présenter au nord ; ce qui fait qu'on en sort difficilement, attendu que le vent, dans ces parages, souffle constamment en été, et très-souvent en hiver, de cette partie. Quoique le mouillage soit bon partout, les navires, dans la mauvaise saison, préfèrent se mettre à l'abri du vent de nord derrière le promontoire

près lequel nous avons dit que l'ancienne ville était bâtie. On voit quelques rochers de basalte vers l'entrée du port, contre lesquels les vagues se brisent avec impétuosité et un mugissement épouvantable. La petite île déserte, nommée *Antimilo* par les marins, se fait remarquer à quelques milles au nord-ouest, et nous a paru volcanique comme celle de Milo.

Toute la population de l'île ne s'élève pas aujourd'hui à cinq cents personnes, et ce nombre diminuerait chaque jour s'il ne venait annuellement de la Morée des malheureux que le besoin fait émigrer, et que la culture des terres attire à Milo. Le capitan-pacha a de la peine à prélever actuellement 2500 piastres d'impôt.

CHAPITRE XXX.

Retour à Cimolis. Départ pour Santorin : description de cette île. Formation de sa rade et des trois îles qui s'y trouvent. Industrie des habitans : productions, impôt. Histoire naturelle. Étendue de la rade et profondeur de la mer.

Dans la matinée du 3 thermidor, nous partîmes de Castro, très-satisfaits d'avoir conservé, sur une île pestilentielle, la santé qui nous était si nécessaire pour la continuation de nos voyages. Nous vînmes nous embarquer à la plage d'Apollonia pour Cimolis, où nous préférions rester en attendant l'occasion de nous rendre à Santorin. Nous fûmes assez heureux, le soir même, de noliser un bateau de Sikinos, dont les mariniers étaient connus des habitans de Cimolis, et dont la probité du capitaine nous fut garantie par les primats.

Cette précaution n'est point à négliger dans les îles de l'Archipel et même dans tout le Levant, où chacun peut naviguer sans lettres, sans patentes, sans expéditions. Un voyageur européen serait bien imprudent s'il allait ici s'embarquer avec des marins dont personne ne répondrait : il courrait le risque de tomber entre les mains de quelques pirates ou de quelques scélérats qui ne manqueraient pas de le dépouiller, et de le jeter à la mer sitôt que l'occasion serait favorable.

Nous partîmes le 4 de bonne heure. Nous voguâmes le long de la côte orientale de Cimolis, afin de nous élever le plus possible en attendant le vent de nord. La mer était calme, le ciel pur et serein. Nos matelots chantaient, en ramant, les exploits du pirate Lambro, tandis que nous observions les rochers de Cimolis et les sinuosités de cette côte élevée. Vers les neuf heures on déploya les voiles et l'on dirigea le bateau vers la pointe méridionale de Sikinos. Nous étions à deux heures après midi, au sud de cette île, et le soir,

avant le coucher du soleil, nous mouillâmes au petit port *San-Nicolo*, situé vers la pointe septentrionale de Santorin (*pl.* 7). La distance de Cimolis à Santorin est de quinze à seize lieues. Aussitôt arrivés, nous prîmes un canot pour aller à *Phira* chez l'évêque latin, pour lequel on nous avait remis des lettres à Naxos.

Rien de plus affreux que le déchirement qui s'est opéré sur toute la côte intérieure de *Théra*, de *Thérasia* et d'*Aspronisi* : rien de plus étonnant que la formation de la rade et des trois îles qui sont sorties du fond de la mer à des époques connues. La côte de Santorin, élevée en quelques endroits de près de cent toises, se présente comme une montagne coupée à pic, formée de diverses couches et de divers bancs de matières volcaniques. On a eu de la peine à faire un chemin praticable pour monter de la mer à *Apanoméria* et à *Phira*. Partout ailleurs il serait impossible d'escalader une côte si subitement élevée et si inaccessible.

En abordant sous Phira (A), nous vîmes quelques petits navires amarrés aux rochers de la côte : nous remarquâmes un banc considérable de pouzolane couleur de rose, dans lequel on a creusé des magasins très-étendus pour faciliter l'exportation du vin que l'île produit. Nous observâmes en montant, plusieurs couches de cendres volcaniques, grises ou bleuâtres; des bancs de pierre-ponce d'un gris noirâtre, entremêlée de fragmens et de blocs de basalte. Nous aperçûmes ensuite diverses couches de pouzolane d'un rouge vif; une roche de basalte sur laquelle on distingue des pierres-ponces et des cendres volcaniques diversement colorées; enfin une couche fort épaisse de pierre-ponce blanche, qui s'étend sur toute la surface de l'île, et que l'on retrouve également sur Thérasia et sur Aspronisi. Il nous fallut près de demi-heure pour monter de la mer au village.

Sous Apanoméria, les couches sont à peu près semblables à celles dont nous venons de parler, si ce n'est qu'on remarque, vers le milieu de la côte, un banc considérable de pouzolane d'un beau rouge et d'une excellente qualité, qui s'étend, en diminuant d'épaisseur, à droite et à gauche, et que l'on retrouve dans la même direction sur la côte orientale de Thérasia.

L'évêque latin, nommé *Dalenda*, nous reçut avec beaucoup d'honnêtetés, nous fit partager sa table, nous logea commodément, nous procura tous les renseignemens dont nous avions besoin, et poussa même la complaisance jusqu'à nous faire accompagner par son neveu dans les diverses courses que nous entreprîmes dans l'île.

Le lendemain de notre arrivée, nous parcourûmes toute la partie nord. Nous vînmes passer à *Phiro-Stéphani*, à *Mérévelli*. Nous nous détournâmes de la route pour voir *Scauro*, situé sur une roche volcanique très-élevée, qui s'avance dans la mer. C'est là le siége de l'évêque latin : il y passe ordinairement l'hiver, et ne vient à Phira que dans la belle saison. Scauro était assez bien fortifié et assez peuplé lorsque l'île appartenait aux ducs de Naxos. Les habitans l'abandonnent aujourd'hui peu à peu pour s'établir à Phira et à Phiro-Stéphani, deux villages qui paraissent devoir bientôt se réunir et n'en former qu'un seul. Nous vînmes de là au petit Saint-Élie, colline guère plus élevée que le terrain sur lequel sont situés Scauro et Mérévelli.

La couche de pierre-ponce blanche qui recouvre toute l'île, manque à cet endroit, soit que les pluies l'aient emportée, le terrain étant en pente vers la partie nord, soit que cette colline ait été un foyer de volcan long-tems après la formation de cette couche ; ce qui est bien plus probable. En effet, on aperçoit à la partie supérieure du petit Saint-Élie diverses ouvertures par lesquelles se sont échappés les feux souterrains et les matières qu'ils ont lancées. On y voit tout autour des scories noirâtres, semblables à du machefer, et une pierre dure, spongieuse, d'un beau rouge ferrugineux, qui s'étend le long de la côte jusqu'à Scauro.

Nous trouvâmes, vers le bas de la colline, la même pouzolane que nous avions vue la veille sous Apanoméria ; et comme elle est à peu près à la même hauteur, nous jugeâmes qu'elle appartenait au même banc.

Nous parcourûmes les jours suivans, et par mer, et par terre, la partie méridionale de l'île jusqu'à la pointe d'Acrotiri. La côte, ici comme dans la partie nord, est partout élevée, coupée à pic du côté de la rade, et formée de diverses couches volcaniques, à

peu près semblables à celles que nous avons remarquées sous Phira. Le terrain va plus ou moins en pente de cette côte à l'autre, et se trouve partout recouvert, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, de plusieurs toises d'un détritus de pierre-ponce, sur laquelle s'est formé un peu de terre végétale. Les monts Saint-Étienne et Saint-Élie s'élèvent au dessus de tout le sol de Santorin, et quoique légérement recouverts, en quelques endroits, de la même pierre-ponce, on voit qu'ils n'ont point éprouvé l'action du feu. Ils sont entiérement calcaires et formés d'un marbre blanchâtre, d'une assez mauvaise qualité.

Ce que nous disons de Théra ou de Santorin s'applique également à Thérasia : celle-ci, comme l'autre, est couverte de plusieurs toises de pierre-ponce : sa côte est élevée, et coupée à pic du côté de la rade, et le sol va en pente jusqu'à la côte opposée. Aspronisi, autrefois Automaté (1), n'est pas si élevée ; mais elle est, comme les deux autres, coupée intérieurement et recouverte de plusieurs toises de pierre-ponce, d'où lui est venu le nom d'île blanche qu'elle porte aujourd'hui (2).

Après avoir parcouru avec la plus grande attention Théra, Thérasia et Aspronisi, et nous être bien convaincus que ces trois îles, à une époque reculée, ont dû n'en former qu'une, et qu'il s'est opéré un affaissement subit et violent qui les a divisées, il nous restait à voir si les trois îles de la rade présentaient une organisation différente des trois autres. Nous employâmes une journée entière à cet examen, et nous eumes lieu d'être satisfaits en voyant que quand même l'histoire ne nous aurait rien dit à ce sujet, ces îles portent avec elles l'empreinte de l'époque de leur formation.

Nous descendîmes de Phira au petit port qui se trouve au bas de la côte (A). Là, nous prîmes un canot et nous vînmes aborder à la petite *Camène*, nommée *Micra Caïmeni* par les Grecs. On

(1) *Thera, cum primum emersit ; calliste dicta. Ex ea avulsa postea Therasia ; atque inter duas enata mox Automate.* Pl. Hist. nat. lib. 4, cap. 12.

(2) De ασπρο, blanche, et de νησι, île.

compte deux milles de distance du port à l'île. Elle est de forme conique, et n'est séparée de la suivante que par un canal fort étroit, sur lequel les bateaux et les navires viennent quelquefois s'amarrer.

On ne voit sur cette île qu'un amas de cendres volcaniques, noirâtres ou rougeâtres, qui ont coulé dans tous les sens et qui sont sorties du cratère que l'on découvre au sommet. Il y a parmi ces cendres quelques fragmens de basalte, et l'on y aperçoit déjà un commencement de végétation : on y remarque entr'autres un petit figuier et quelques graminées.

La nouvelle *Camène*, *nea Caïmeni*, a plus d'un mille de longueur, et présente un aspect affreux lorsqu'on la considère de près. Elle est toute hérissée de blocs de basalte noirs, brisés, tranchans sur leurs bords, irréguliérement entassés. Nous abordâmes à une petite anse (B). Les eaux y sont d'un jaune verdâtre : elles ont perdu leur transparence, au point que nous ne pouvions apercevoir le fond à un pied de profondeur. La couleur des eaux, en cet endroit, se distingue très-bien de Phira, surtout lorsque la mer est calme. A quelques pas du rivage il y a un petit marécage (C) où les eaux sont plus colorées que dans l'anse. Comme elles ne peuvent s'y renouveler dans la belle saison, elles exhalent une odeur si fétide, que nous faillîmes tout-à-coup nous trouver mal : nous nous éloignâmes bien vîte d'un lieu si infect, et nous voulûmes tenter de pénétrer dans l'intérieur de l'île : mais nos efforts furent inutiles ; il nous fut impossible de marcher sur ces masses tranchantes de basalte, sans courir le risque de nous voir couper les pieds et casser les membres à chaque pas.

A l'est du marécage il y a une éminence conique, sur laquelle on aperçoit encore les diverses bouches d'où sortait le feu lors de la formation de l'île. Elle est recouverte de cendres volcaniques de diverses couleurs, de détritus de basalte et de pierre-ponce, sur lesquels la végétation commence à peine à s'établir. Le reste de l'île est moins élevé, et ne présente ni terre ni cendres ni aucune sorte de plante.

Quoique les eaux de l'anse et du marécage dont nous venons de parler, soient fortement colorées par les exhalaisons et les matières qui se détachent probablement du fond; quoique ce lieu soit bien certainement un foyer de volcan qui peut-être ne tardera pas à se manifester par quelque explosion nouvelle, les eaux cependant ne nous ont pas paru chaudes : il est vrai que nous n'avons pu en juger que par le contact de la main. Nous avions laissé nos thermomètres à Phira. Nous avons également remarqué sur la côte orientale de *Hiéra* quelques enfoncemens où l'eau paraissait de même légérement colorée; et sur presque tout le rivage de ces trois îles on voit une matière ferrugineuse qui s'y dépose et qui teint les pierres en un beau rouge foncé.

L'île *Hiéra* ou la vieille *Camène* a plus d'un mille de longueur: elle paraît n'être, comme les deux précédentes, qu'une masse sans couches régulières, de matières volcaniques et surtout de rochers de basalte. Elle est couverte d'un peu de terre mélangée de pierres-ponces et de cendres volcaniques, qui a donné lieu à la végétation qui s'y est établie depuis long-tems. Cette île est déserte et inculte. Dans la belle saison seulement on y envoie paître des ânes et des mulets. Nous croyons que la vigne et l'olivier y croîtraient assez bien, et que plusieurs familles pourraient y vivre du produit de la terre. Il n'y a encore aucune trace de végétation sur la partie marquée (D): elle est moins élevée que le reste de l'île, et paraît évidemment de formation plus moderne. Ce ne sont que fragmens de basalte, sur lesquels il ne s'est point formé encore de couche terreuse, et l'époque même en doit être éloignée, à moins que quelque nouvelle explosion ne recouvre ces rochers de cendres volcaniques qui puissent favoriser la végétation.

On remarque sur Hiéra, des fentes assez considérables, qui se dirigent dans sa longueur, et qui se prolongent presque d'une extrémité à l'autre. Elles ont été sans doute occasionées par les tremblemens de terre qui ont eu lieu très-souvent dans ces contrées.

Il est tems de parler de la formation des trois îles volcaniques qui se trouvent dans la rade de Santorin, dont les époques sont

assez

assez bien marquées, soit dans les auteurs anciens, soit dans quelques modernes.

Tournefort n'a pas assez bien observé que les deux îles Thérasia et Aspronisi ont dû faire partie de la grande, et que les deux Camènes, la vieille et la petite, qui existaient de son tems, paraissent, même au premier coup-d'œil, de formation plus moderne que les autres. Thérasia, sur laquelle Ptolomée place une ville, et que Pline conjecture, avec fondement, avoir été détachée de Théra, ne peut être prise pour Aspronisi, ni celle-ci pour l'autre, comme le croit Tournefort. Aspronisi n'est pas assez considérable pour qu'il y ait jamais eu le moindre petit village, la moindre habitation, tandis que Thérasia a assez d'étendue, et son territoire est assez bon pour qu'il y ait toujours eu une ville, ainsi qu'on en voit encore une aujourd'hui. Tournefort ajoute que Thérasia portait alors le nom d'*Hiéra*. La position, d'après les auteurs, de l'île Hiéra, entre Théra et Thérasia, ne laisse aucun doute, et démontre que Tournefort s'est trompé. Les habitans de Santorin, d'ailleurs, que l'on doit regarder comme autorité dans ce cas, nomment encore ces îles ainsi que nous les avons marquées sur la carte, l'une *Thérasia*, l'autre *Aspronisi*, et la troisième *Palaia-Caïmeni*.

L'île Hiéra ou Sacrée fut dédiée aux dieux des enfers, parce qu'on l'avait vue sortir embrasée du fond de la mer par l'effet d'un volcan. Pline dit que cet événement eut lieu cent trente ans après celui qui avait séparé Théra de Thérasia. M. de Choiseul prétend, d'après le P. Hardouin, qu'il y a erreur dans les dates, et que ce ne fut que quarante ans après que parut l'île Hiéra.

Briétius dit qu'en l'année 47, il s'éleva tout-à-coup du fond de la mer, près de Théra, une petite île qu'on n'avait point encore vue (1).

(1) *Hoc anno (Christi 47) juxta Theram insulam, parva insula ante non visa, repentè apparuit; mare enim hoc Ægeum in hac parte sui, fertile fuit novarum insularum subindè ex fundo æquoris erumpentium.* Briet. *Ann. mundi. Venet.* 1692. tom. 2, p. 63.

L'année 196 avant J. C., dit Justin, on vit sortir à la suite d'un tremblement de terre, une île entre Théra et Thérasia, que l'on nomma *Sacrée*, et que l'on dédia à Pluton (1).

Dion Cassius rapporte l'apparition d'une petite île près celle de Théra, sous l'empire de Claude. Syncelle la rapporte à la quarante-sixième année après J. C., et la place entre Théra et Thérasia. Mais il paraît que quelque tems après il s'éleva une autre île nommée *Thia*, qui disparut ou se réunit à l'île Sacrée. Il en est fait mention dans Pline (2), dans Théophanes (3), dans Briétius (4).

Il ne se passa ensuite rien de remarquable jusqu'en 1427, où une nouvelle explosion produisit un accroissement assez grand et très-reconnaissable à l'île Hiéra (D), dont il est fait mention dans quelques vers latins gravés sur un marbre à Scauro, près l'église des Jésuites (5). En 1573 il se forma, à la suite d'une nouvelle

---

(1) *Eodem anno, inter insulas Theramenem et Therasiam, medio utriusque ripæ et maris spatio terræmotus fuit in quo cum admiratione navigantium, repentè ex profundo cum validis aquis insula emersit. Huic Sacra nomen est quæ vota Plutoni. Annus vero 196 ante Christum.* Just. *lib.* 30, *cap.* 4.

(2) *Et in nostro ævo Thia juxta eandem Hieram nata.* Pl. *lib.* 4, *cap.* 12.

(3) *Sub Leone Isaurico iconomacho refert Baronius : inter Theram et Therasiam cycladas insulas, primo vapor ut ex camino ignis visus est ebullire ex profundo maris per aliquas dies, qui paulatim incrassatus, et dilatatus totus igneus apparuit, postea vero petrinos pumices grandes et cumulos quosdam transmisit per universam minorem Asiam, et Lesbo, et Abydum maritimam Macedoniæ, adeò ut etiam tota superficies maris iisdem contegeretur. In modo autem tanti ignis, nova repentè insula ex terræ congerie facta, insulæ quæ* Sacra *dicitur, copulata est.*

(4) *In Ionio mari, inter Theram et Therasiam, erupit ignis è mari, quem secuta ingens vis pumicum, et tanta, ut totam Ægei maris faciem impleret; ac deniquè indidem emersit insula ex terræ congerie facta, quæ sacræ insulæ copulata est. Qui maris locus semper fœcundus in historiis legitur.* Briet. p. 236.

(5) *Magnanime francisce heroum certissima proles*
Vides oculis clades, quæ mira dedere
Mille quadringentis Christi labentibus annis
Quinquies undenis istis jungendo duobus

explosion qui dura quelque tems, la petite Camène, telle que nous la voyons aujourd'hui. Le P. Richard, jésuite, dit que de son tems il y avait plusieurs vieillards dans Santorin, qui avaient vu se former cette petite île au milieu de la mer, et qu'ils l'avaient pour cela nommée *Micra-Caïmeni*, Petite Ile brûlée.

Lorsque Tournefort a passé à Santorin au commencement du siècle dernier, la nouvelle Camène n'existait pas encore : ce ne fut que quelques années après, depuis 1707 jusqu'en 1711, qu'elle est sortie peu à peu du sein de la mer, à la suite de divers tremblemens de terre. Chaque accroissement que cette île recevait, était annoncé par un bruit épouvantable, et suivi d'une fumée blanche, épaisse et infecte. Le tout était terminé par une pluie de fragmens de basaltes, de pierres-ponces et de cendres qui se répandaient au loin. Les détails de cet événement mémorable sont rapportés au long, soit dans les journaux du tems, soit dans une brochure latine faite sur les lieux par un prêtre jésuite.

Si l'on réfléchit aux changemens considérables qu'a éprouvés l'île de Santorin par l'effet du volcan qui agit sur elle depuis un tems fort reculé, on y remarquera quatre époques principales, bien distinctes les unes des autres. A la première époque l'île était bornée aux monts Saint-Étienne et Saint-Élie, jusqu'aux environs de Pirgos et de Messaria, les seuls endroits qui ne soient point volcanisés. La seconde a été la formation du reste de l'île jusqu'à Thérasia et Aspronisi. La rade alors n'existait pas, et l'île était une fois plus grande, de forme arrondie ou oblongue : le sol s'élevait et formait une calotte plus ou moins irrégulière à son sommet, dominée à l'une des extrémités par les monts Saint-Étienne et Saint-Élie. La troisième époque a été l'enfoncement subit qui s'est opéré presque dans le milieu de l'île, d'où est résulté la rade. La quatrième et dernière époque, c'est la formation de

---

Septimo calendas decembris murmure vasto.
Vastus Therasinus immanis saxa camenæ
Cum gemit, avulsit, scopulosque è fluentibus imis
Apparet, magnum gignet memorabile monstrum.

trois îles qui sont successivement sorties du fond de la mer. Peut-être qu'un jour il s'en formera d'autres, peut-être que toutes ces îles se réuniront entr'elles, et que tout l'espace qu'occupe la rade se remplira encore. On ne peut prévoir tous les changemens qui auront lieu tant que le volcan qui existe à Santorin, sera en activité.

Nous disons qu'il a été une époque où cette île était moins considérable qu'elle n'a été dans la suite. En effet, si l'on considère que les trois îles qui forment la rade, sont entièrement composées de matières vomies par un volcan, disposées par couches et par bancs, correspondans les uns aux autres, on sera porté à croire que toutes ces matières, lancées du fond de la mer, ont formé une île à peu près ronde. Et ensuite si l'on remarque autour de la rade la côte coupée à pic bien avant dans la mer, n'est-il pas évident qu'il y a eu dans la suite un affaissement subit d'une grande partie de l'île qui a été occuper les vides que les explosions antérieures avaient dû former. Cet affaissement, en occasionant le déchirement circulaire que l'on remarque tout autour de la rade, forma, d'une seule, trois îles connues dans l'antiquité sous les noms de *Théra*, de *Thérasia* et *d'Automaté*. Lors même que les auteurs anciens ne nous auraient pas transmis à peu près l'époque à laquelle l'île Hiéra est sortie du fond de la mer, lors même que nous ne connaîtrions pas l'époque exacte de l'apparition de la petite et de la nouvelle Camène, l'inspection seule indiquerait que ces trois îles sont d'une formation bien postérieure à celle des trois autres; car outre qu'elles ne présentent pas la même organisation, elles ne sont point recouvertes de cette couche épaisse de pierre-ponce blanche que l'on remarque aux îles Théra, Thérasia et Aspronisi. Cette couche paraît évidemment avoir été produite avant l'apparition de Hiéra et même avant la formation de la rade, puisqu'on n'en voit point de traces sur cette île, et qu'elle ne se montre sur aucun des endroits avancés de la côte.

Santorin, selon Pline, reçut le nom de *Calistos* ou d'*Ile-Belle*, après être sortie du sein des eaux : elle porta ensuite celui de *Théra*, l'un de ses rois : le nom qu'elle a aujourd'hui, est formé

de celui de Sainte-Irène, à laquelle l'île fut dédiée sous les empereurs d'Orient.

Il n'est pas douteux que si on considère ce que devait être Santorin à sa seconde époque, par ce qu'elle est encore aujourd'hui, on se persuadera facilement qu'elle devait être une des plus belles et des plus fertiles de l'Archipel. Sa forme arrondie, un terrain entiérement cultivable qui s'élevait peu à peu depuis les bords de la mer en forme de calotte aplatie à son sommet, le mont Saint-Étienne et Saint-Élie, situé à l'une des extrémités, couvert peut-être de verdure et de bois, tout concourait à rendre Santorin, sinon une île fort belle, du moins une des plus agréables de l'Archipel; car dans la supposition que ce mont était couvert de végétaux, il servait à l'embellissement de l'île; il fournissait du bois aux habitans, et leur procurait peut-être une source d'eau très-abondante. En effet, si cette montagne a été couverte de bois avant que les pluies aient entraîné les terres qui la couvraient, celles-ci ont dû retenir les eaux pluviales, ont dû leur permettre de pénétrer dans son sein; et alors la petite source d'eau que l'on y aperçoit du côté de *Messaria*, devait être bien plus abondante qu'elle ne l'est aujourd'hui que cette montagne calcaire est presqu'entiérement nue.

Les autres îles de ces mers ont leur sol très-inégal. Ce ne sont que montagnes nues, couvertes de rochers : il n'y a que quelques vallons, quelques petites plaines et quelques côteaux qui soient cultivés. Leur aspect est bien moins agréable que celui que devait présenter Santorin à cette époque; et aujourd'hui même, malgré le peu d'étendue de son territoire, quoiqu'elle manque d'un bon port, quoiqu'elle n'ait que l'eau de citerne, elle est encore la plus peuplée et la plus riche de toutes les petites îles de l'Archipel.

On lit dans les *Annales du Monde*, par Briétius, que trente ans avant l'émigration ionique, Théras, fils d'Antésione et neveu de Polynice, fit transporter à Calistos une colonie de Myniens, pour y augmenter le nombre des habitans. Les Myniens étaient issus des Argonautes qui avaient suivi Jason dans la Colchide, et qui à leur retour s'étaient arrêtés à Lemnos et s'y étaient établis.

Les descendans de ces héros, chassés quelque tems après de Lemnos par les Pélasgiens, se réfugièrent à Sparte, où ils furent accueillis. On leur donna même des terres et on les maria à des filles du pays. Mais comme ces étrangers, toujours remuans et ambitieux, furent dans la suite convaincus de vouloir s'emparer de l'autorité souveraine, on les arrêta et on les condamna à mort. La tendresse inspira à leurs femmes une ruse qui réussit. Ayant obtenu la permission de voir leurs maris avant l'exécution du jugement, elles changèrent d'habits avec eux, et par le moyen de ce travestissement les maris sortirent la nuit de leur prison et s'enfuirent sur le mont Taygètes. Ce fut alors que Théras les demanda, les obtint et les fit transporter à *Calistos*, qui depuis lors fut nommée *Théra*. C'est ainsi, dit l'auteur, que cet homme sage sut rendre utiles des rebelles et des brigands qui avaient mérité la mort.

Les habitans de Théra ne pleuraient, dit-on, ni les enfans qui mouraient avant l'âge de sept ans, ni les hommes qui cessaient d'être au-delà de cinquante : les premiers, parce qu'ils n'avaient point encore vécu ; les derniers, parce qu'ils étaient devenus inutiles. Cette coutume, plus barbare que sensée, n'avait pu s'introduire que chez un peuple isolé, peu nombreux, où tout le mérite d'un homme consiste à donner des enfans et à défendre de son bras sa patrie. Mais lorsqu'il faut l'éclairer, lorsqu'il faut guider une jeunesse fière, présomptueuse, inhabile ; lorsqu'il faut saisir d'une main ferme, expérimentée, le timon des affaires, dans un État vaste, agité, menacé de toutes parts ; lorsque, par l'étendue des conceptions, il faut, dans le présent et le passé, lire l'avenir sans se tromper, dira-t-on alors qu'à cinquante ans l'homme ait assez vécu, et qu'il ne lui reste plus qu'à quitter une vie désormais inutile à lui et à ses semblables ? Non sans doute : c'est à cet âge, bien plus qu'à tout autre, qu'il est capable de servir sa patrie de sa tête, s'il est moins apte à la servir de son bras.

Mais laissons la fable et ses fictions, et allons visiter sur la montagne Saint-Étienne les ruines de l'ancienne ville : nous jugerons, à leur aspect, combien Théra fut peuplée et florissante sous l'Empire romain.

En passant au dessous de Messaria, nous vîmes dans un mur de clôture, une statue de femme en marbre, à laquelle il manquait la tête, les bras et les jambes. Malgré le mauvais état dans lequel elle se trouvait, cette statue nous a paru avoir une assez belle forme. Nous avons quitté nos mulets au pied de la montagne, et nous sommes montés par un chemin très-escarpé, d'autant plus difficile, qu'en divers endroits le sol est couvert de détritus mobile de pierre-ponce.

Vers le tiers de la montagne il y a une petite source d'eau que nous avons trouvée fort bonne : elle sert à abreuver quelques brebis et quelques chèvres qui paissent dans ce quartier. Parvenus vers le sommet, nous nous sommes dirigés à gauche, laissant à droite le mont Saint-Élie, bien plus élevé que le sol sur lequel nous nous trouvions.

Ce qui nous frappa d'abord, ce furent des sarcophages taillés dans un rocher calcaire. En nous avançant, nous découvrîmes les restes des murs qui entouraient autrefois la ville; nous aperçûmes des vestiges de maisons et quelques citernes assez bien conservées. Nous vîmes bientôt l'église moderne dédiée à Saint-Étienne, bâtie probablement sur les ruines du temple de Minerve ou de Neptune. Plus loin, en marchant un peu obliquement à gauche, on trouve les ruines d'un autre temple. On y voit des murs très-épais, des tronçons de colonnes d'un marbre gris, répandus sur le terrain ou à demi-enfouis. Vers l'extrémité de la ville, on voit un hexagone assez grand, peu élevé, sur lequel il est probable qu'il y avait autrefois une statue. Serait-ce celle de Marc-Aurèle ou d'Antonin, que les habitans de Théra érigèrent en l'honneur de ces empereurs? A côté de cet hexagone il y a un petit édifice moderne, abandonné, bâti sur les fondemens de quelqu'ancien édifice plus considérable. Nous avons remarqué au bas d'un mur un sarcophage de marbre, sur les faces duquel étaient sculptés en relief des feuillages : il y avait aux deux extrémités des satyres très-dégradés.

Les Russes, nous a-t-on dit, ont enlevé des inscriptions, des statues, des bas-reliefs intéressans : ils ont brisé plusieurs colonnes en voulant les emporter. Le citoyen Fauvel a fait aussi, quelque

tems avant notre arrivée, des fouilles par ordre de M. de Choiseul, qui lui ont procuré quelques morceaux échappés aux recherches des Russes. Nous avons trouvé aussi quelques inscriptions que n'ont point remarquées les voyageurs qui nous ont précédé, ou qui n'ont point encore été publiées par eux : elles ont été copiées avec le plus grand soin par Lazare Albi, prêtre distingué par ses vertus, ses connaissances et une étude profonde du grec littéral.

Cette ville était de moyenne grandeur, plus longue que large. Les murs qui l'entouraient, avaient assez de solidité et devaient assez bien la défendre; mais c'était sa position sur une montagne très-escarpée, plus encore que ses murailles; qui la mettait à l'abri des attaques de ses ennemis.

La vue peut, de cet endroit, se porter au loin dans tous les sens, excepté du côté du mont Saint-Élie, qui se trouve beaucoup plus élevé. On aperçoit, lorsque le tems est beau, la cime du mont Ida en Crète, et l'on découvre assez bien Anaphé, Astipalæa, Ios, Naxos et la plupart des Cyclades. La plaine que l'on voit au dessous, à la partie sud-ouest, est l'endroit le plus fertile et le plus productif de l'île. Les navires mouillent quelquefois en été sur la plage à laquelle cette plaine aboutit. Le fond est sable et gravier.

Santorin, proportionellement à son étendue, est la plus riche et la plus peuplée de toutes les îles de l'Archipel. On y compte cinq villages principaux, dans chacun desquels il y a un primat: *Apanoméria*, *Scauro*, *Pirgos*, *Emborio* et *Acrotiri*. Les primats, désignés sous le nom d'*Épitropi*, sont chargés de la police de leur district, de la convocation des principaux habitans pour les assemblées relatives aux affaires de l'île, de veiller à la perception de l'impôt, etc. Ils sont renouvelés chaque année, et nommés par les assemblées générales du peuple. Outre ces cinq villages principaux, on en compte plusieurs autres plus petits, tels que *Mérévelli*, *Vourvoulo*, *Phiro-Stéphani*, *Phira*, *Gonia*, *Cartérado*, *Votona*, *Messaria* et *Mégalo-Chorio*. La population excède douze mille ames, presque toutes du rit grec.

Le nombre des Catholiques romains a diminué depuis Tournefort, puisque

puisque de son tems il y en avait un tiers, et qu'il n'y en a pas un sixième à présent. Il y a deux évêques, l'un latin, qui passe l'hiver à Scauro et l'été à Phira, et l'autre grec, dont la résidence est à Pirgos. Il y avait autrefois des jésuites; ils ont été remplacés par des lazaristes : les uns et les autres ont été pendant long-tems chargés de l'instruction de quelques jeunes gens. On y voit en outre deux couvens de religieuses, un latin et l'autre grec : le latin suit la règle de Saint-Dominique, et le grec celle de Saint-Basile. Les prêtres grecs sont dans cette île, aussi nombreux qu'ils le sont dans tout l'Archipel, et ils y sont presqu'aussi pauvres.

Les habitans de Santorin sont très-laborieux et très-sobres : ils passent, avec raison, pour avoir plus de mœurs et plus de probité que ceux de Naxos. Ils sont aussi bien plus industrieux et bien plus riches. Ils se livrent avec une activité incroyable à la culture de la vigne et à celle du coton. Les femmes y fabriquent des toiles de diverses qualités : elles tricotent aussi des bonnets et des bas qu'elles vendent aux étrangers, et qu'elles font passer en Russie et dans quelques villes d'Italie. Ce sont les religieuses qui fabriquent les toiles les plus fines et les meilleures. Ce commerce est assez considérable, eu égard à la petite population de l'île; et comme le coton que l'on récolte ne suffit pas à l'industrie des habitans, ils en retirent des autres îles, et surtout de *Scala-Nova*, dans le golfe d'Éphèse.

Le vin forme le principal revenu de l'île : le plus renommé est celui connu sous le nom de *Vino-Santo*. Il est doux, liquoreux et de médiocre qualité la première année : il devient très-bon en vieillissant, et préférable au meilleur vin de Chypre. Les habitans ne le vendent que 3 ou 4 paras l'ocque à la récolte. Il passe presque tout en Russie. Il est fait avec du raisin blanc bien mûr, que l'on expose pendant huit jours au soleil, étendu sur les terrasses des maisons. On le foule ensuite, on l'exprime, et on enferme le moût dans des tonneaux que l'on bouche soigneusement lorsque la fermentation a cessé.

Le vin ordinaire n'est guère bon : il est en général doux, et tourne facilement à l'aigre. On le fait avec du raisin blanc et avec

du raisin noir indifféremment, que l'on foule au sortir de la vigne: on retire le moût sur le champ pour le mettre en tonneaux. Comme les raisins sont trop mûrs et trop sucrés, afin que la fermentation s'établisse plus facilement, on est dans l'usage, à Santorin, comme dans toutes les îles de l'Archipel, d'ajouter un quart ou même un tiers d'eau. On laisse ce vin fermenter environ un mois, après quoi on bouche exactement le tonneau. On verse sur le marc qui reste dans la cuve, une assez grande quantité d'eau, et on le laisse fermenter pendant huit à dix jours. On retire ensuite le vin qui en résulte, et on presse le marc. Ce vin, d'une qualité très-inférieure, sert pendant presque toute l'année à l'usage des habitans; l'autre est vendu 1 ou 2 paras l'ocque aux étrangers.

Les caves sont spacieuses et très-propres : elles sont creusées dans le banc de pierre-ponce blanche que nous avons dit recouvrir toute l'île. La partie supérieure est taillée en forme de voûte. Quelques particuliers riches mettent un ciment dans l'intérieur de ces caves; les autres n'en mettent point, et il nous a paru que ce n'était pas nécessaire. Quoique cette matière soit friable et assez tendre, la voûte cependant est très-solide, et il est rare qu'il s'en détache quelque portion un peu considérable. Les tonneaux sont placés sur deux rangées. Il y a vers l'entrée de la cave une cuve carrée, assez grande, construite en maçonnerie, cimentée intérieurement avec un mélange de chaux et de pierre-ponce passée au tamis.

La quantité de vin qui sort de Santorin chaque année, est très-considérable : on l'évalue, avec une récolte ordinaire, à un million d'ocques. Il sort aussi une petite quantité d'eau-de-vie. Les habitans, privés d'eau de fontaine, ne connaissent presque pas d'autre boisson que leur piquette. Ils la boivent quoiqu'aigrie, et dans cet état elle est encore agréable. Nous en avons usé nous-mêmes avec plaisir et sans inconvénient, pendant les fortes chaleurs que nous avons éprouvées dans l'île.

Quoique le sol de Santorin soit très-sec et peu fertile, le coton et la vigne y réussissent très-bien. La superficie du terrain n'est qu'un mélange de pierre-ponce, de fragmens de basalte et de terre

végétale produite par les fumiers que l'on y met, et par la décomposition des végétaux qui y croissent. Le coton de Santorin paraît différer du coton herbacé que l'on cultive dans les autres îles : il est frutiqueux, et dure quinze et vingt années. On le taille annuellement à fleur de terre. La récolte se fait depuis la fin de fructidor jusqu'en brumaire.

On plante les ceps de vigne à deux ou trois pieds de distance les uns des autres, et on les laisse pousser pendant dix ou douze années sans y porter le fer. Lorsqu'on juge qu'ils ont acquis assez de grosseur, on les taille annuellement, en laissant plus de bourgeons qu'on n'en laisse au midi de la France. On soutient le cep afin qu'il ne traîne pas, et on maintient les rameaux par le moyen de quelques sarmens liés tout autour. Le raisin est mûr et en état d'être cueilli au commencement de fructidor.

Une vigne ainsi plantée et taillée, dure moins que celles de nos départemens méridionaux; mais elle donne une quantité double et triple de raisins : cette considération peut déterminer facilement le cultivateur à faire quelques essais dans les climats chauds et dans les lieux où les terres sont profondes et légères comme à Santorin.

Les autres cultures de l'île sont bien peu importantes. La terre n'est pas assez bonne pour le froment. On recueille seulement un peu d'orge et quelques légumes. Les arbres fruitiers sont très-rares : on ne cultive guère que le figuier et l'amandier. On nourrit quelques moutons, quelques chèvres et quelques cochons. On se sert de mulets et d'ânes pour les transports : on laboure rarement avec des bœufs. On ne brûle à Santorin que le bois et le charbon que l'on apporte de la côte d'Asie, ou le lentisque que l'on va couper à Hiéra et sur quelques îles voisines.

Santorin paie environ 55,000 piastres d'imposition, en y comprenant l'impôt sur les terres, le karatch, l'abonnement de 2 paras par ocque, auxquels le vin est taxé, et les présens d'usage, chaque année, lors de l'arrivée de la flotte du capitan-pacha dans l'Archipel. L'impôt sur les terres ne devrait être que d'un dixième des produits, ainsi qu'il fut réglé lors de la soumission de l'île; mais le vaivode qui afferme ce droit de la Porte, prélève depuis long-

tems sur les particuliers, un cinquième, sans que ceux-ci aient jamais pu faire entendre leurs justes réclamations.

Les villages situés sur la cime du terrain coupé de la rade, ont un aspect très-singulier. Les maisons sont à moitié taillées dans la pierre-ponce, à moitié bâties au dehors et placées les unes au dessus des autres, suivant la disposition du sol. La partie qui se trouve élevée au dehors, est terrassée moyennant un mélange de chaux et de pierre-ponce tamisée : tels sont *Apanoméria*, *Scauro*, *Mérévelli*, *Phiro-Stéphani* et *Phira*. Les villages les plus pauvres de l'intérieur, tels que *Vourvoulo*, *Condo-Chori* et *Messaria*, situés en pente, ne sont qu'un assemblage de cavernes pratiquées dans la pierre-ponce. Il n'y a qu'une petite portion du devant de chaque habitation qui soit un peu maçonée, à cause de la porte d'entrée. Pirgos est le plus considérable, le mieux bâti et le plus riche de l'île. On y respire un air pur et l'on y jouit d'une vue agréable. Presque toutes les maisons de Santorin ont une citerne que les habitans ont soin de remplir dans la saison des pluies. ils n'ont pas d'autre eau à boire et à donner à leurs bestiaux.

La perdrix et le lièvre, si communs dans la plupart des îles de l'Archipel, sont très-rares à Santorin. Le lapin que nous avons vu à Ténédos, à Miconi, à Délos, à Paros, à Léro et ailleurs, ne se trouve point ici ; mais en revanche la caille y est abondante dès la fin de fructidor. Les habitans la chassent moyennant un filet fixé à un cerceau de trois à quatre pieds de diamètre, auquel est adapté un bâton de sept à huit pieds long. Le chasseur jette son filet sur une souche de vigne ou de coton, où il soupçonne qu'il y a quelque caille tapie, et il arrive assez souvent qu'il en attrappe une. Nous en avons vu prendre l'année suivante, en fructidor, plusieurs par ce moyen dans moins d'un quart d'heure.

Comme on ne peut pas consommer toutes les cailles que cette chasse procure, on est dans l'usage de les faire légérement bouillir et de les conserver pendant tout l'hiver dans le vinaigre ou dans le vin *santo*. C'est un manger très-délicat, et qui vaut mieux que le bec-figue de Chypre ainsi préparé.

Nous avons vu dans la même saison le *choucas des Alpes*. On

nous dit qu'il était de passage, et qu'il venait des montagnes de l'Asie mineure.

La rade de Santorin a environ sept milles de longueur du nord au sud, et six de largeur depuis le petit port de Phira jusqu'à l'île Aspronisi. Ce serait un des meilleurs ports de l'Archipel si les vaisseaux pouvaient y jeter l'ancre ; mais la sonde indique des profondeurs considérables, telles que deux cent cinquante et trois cents brasses. Il y a soixante et quatre-vingts brasses à un jet de pierre de la terre. Les bateaux mouillent à San-Nicolo : les navires s'attachent par des amarres au dessous de Phira lorsqu'ils viennent charger du vin. Si le mauvais tems les oblige à se réfugier à Santorin, ils s'amarrent ordinairement entre la petite et la nouvelle Camène, jusqu'à ce que la bourasque soit passée. Les frégates peuvent jeter l'ancre par les quinze et vingt brasses d'eau, fond de gravier au sud de la vieille Camène, en prenant la précaution de mettre aussitôt une amarre à terre.

A quelque distance sud-sud-ouest de la petite Camène, le fond de la mer s'élève, et la sonde ne donne que quinze et vingt brasses ; mais ce fond est de pierre et de roche, sur lesquelles on ne peut jeter l'ancre. Les pêcheurs de l'île assurent que ce fond s'est élevé considérablement depuis peu ; ce qui semble indiquer la formation prochaine d'une nouvelle île.

Nous croyons qu'il serait imprudent de rester trop long-tems mouillé entre la petite et la nouvelle Camène, à cause du voisinage de cette dernière, qui exhale une odeur très-fétide, et qui doit être très-mal-saine ; car outre que les eaux y croupissent, les exhalaisons volcaniques qui se dégagent de cet endroit et des environs, doivent infecter l'air à une assez grande distance et causer bientôt des maladies dangereuses.

CHAPITRE XXXI.

Arrivée à Candie : description de cette ville. Visite au pâcha. Départ. Arrivée à Réthymo. Conduite du pâcha. Arrivée à la Canée : description des environs. Température. Observations sur les vents. Tremblement de terre.

Impatiens de nous rendre dans l'île de Crète et de voir la patrie de Jupiter et de Minos, nous nous embarquâmes le 12 thermidor au soir sur un grand bateau à voiles latines, arrivé depuis quelques jours au port San-Nicolo. Le capitaine, Musulman de religion, était né à Tunis. Il fréquentait souvent les îles de l'Archipel et jouissait d'une fort bonne réputation. Il avait apporté de la mantègue (1) du golfe de Sidre en Afrique, et il allait à Candie faire, pour l'Égypte, un chargement de raisins secs, d'amandes, de caroubes, de racines de réglisse et de miel.

Comme la distance de Santorin à Candie est d'environ trente lieues, nous aurions préféré de nous embarquer sur un navire européen, plutôt que de faire ce trajet sur un bateau du pays : mais il n'y avait pas de choix à faire. Les navires marchands ne fréquentent guère le port de Santorin en été, et dans cette saison la régularité du vent permet de naviguer, sans crainte et sans danger, sur de faibles bateaux.

Nous partîmes le soir de Santorin afin d'arriver en plein jour à Candie. Nous laissâmes à droite la petite île Christiane, et nous nous dirigeâmes sans boussole à peu près vers le sud. Le vent de nord tomba, comme à l'ordinaire, après le coucher du soleil : il fut faible et variable durant la nuit, et le matin nous nous trouvâmes à dix ou douze lieues de Candie, au nord-est de Dia. Comme

(1) La mantègue est un mélange de beurre et de graisse de mouton, dont les Orientaux font usage dans leurs ragoûts et leurs pâtisseries.

nous étions trop à l'est et que le vent qui souffla dès les huit heures du matin fut nord-nord-ouest, nous louvoyâmes une partie de la journée afin de passer à l'ouest de Dia; ce qui fut cause que nous n'entrâmes que le 13 au soir dans le port.

Nous fîmes avouer au capitaine, qu'il vaut mieux consulter une boussole dès qu'on perd la terre de vue, que les étoiles et le soleil, qui n'indiquent pas la route avec la même précision. Malgré cet aveu, il fit voile pour l'Égypte quelques jours après, dédaignant une excellente boussole qu'un marin ragusais lui offrait à bas prix, tant l'habitude a d'empire sur un homme ignorant.

La première chaîne du mont Ida, qui s'élève en pyramide au sud-ouest de Candie, sert au loin de reconnaissance aux navigateurs qui veulent mouiller dans le port de cette ville. La petite île de Dia, située à l'est-nord-est, connue des marins sous le nom de *Standie* (1), concourt également à guider leur marche : elle fait plus; elle leur offre un asyle dans les trois rades qu'elle a à sa partie sud. Nous aurons occasion d'en parler ailleurs.

Le port de Candie est défendu du vent de nord par des rochers sur lesquels on a bâti une forte jetée parallèle à la côte; il est très-sûr, et pourrait contenir de trente à quarante navires marchands s'il était creusé et entretenu. Il ne peut en recevoir aujourd'hui que huit à dix, encore faut-il qu'ils soient allégés ou déchargés; car il n'y a plus que huit ou neuf pieds d'eau dans l'intérieur du port, et environ quinze à l'entrée. Les Turcs, qui jouissent partout avec l'insouciance d'un locataire; les Turcs, qui détériorent tout et ne réparent jamais rien, le laissent combler de jour en jour sans s'occuper des moyens de le creuser; ce qui serait cependant très-facile, le fond étant de sable et de vase.

Il y a en face de la jetée, à gauche en entrant, des arsenaux qu'on ne songe pas plus à réparer : ils ont été construits par les Vénitiens en 1552, à en juger par cette date mise au bas des armes de la République. Ils ont beaucoup souffert lors du siége de cette place par les Turcs, en 1667, 1668 et 1669 : quelques-uns même

(1) Εἰς τὴν Δίαν, in tin-Dia.

ont perdu une grande partie de leur voûte. Ces arsenaux, au nombre de dix, ne sont à proprement parler que des chantiers que ce peuple industrieux et commerçant avait élevés pour y construire des galères, et pour les y remiser lorsqu'elles étaient désarmées.

On entre du port dans la ville par une porte que l'on ferme à la nuit. Des murs solidement construits, un bon fossé et des ouvrages avancés défendent très-bien cette place par terre. Les maisons sont mieux bâties que toutes celles que nous avons vues jusqu'à présent, si nous en exceptons Scio; mais la population n'y est pas en proportion de son étendue. On y compte à peine dix à douze mille Turcs, deux ou trois mille Grecs et environ soixante Juifs. Les Grecs qui l'habitaient avant qu'elle fût soumise aux Turcs, suivirent les Vénitiens lors de la capitulation, ou se sauvèrent dans l'intérieur des terres. Ils ne viennent aujourd'hui s'établir qu'en tremblant dans une ville où leur existence est sans cesse menacée par les janissaires, et leur fortune très-souvent envahie par les pachas.

Candie est située sur un plateau peu élevé. Le terrain, soutenu du côté de la mer par une forte muraille bâtie sur des rochers, offre une promenade agréable. On y voit plusieurs canons aux armes de Venise, capables de défendre par mer les approches de la place. Le sérail du pacha se trouve du côté opposé, et occupe le lieu sur lequel était bâti le palais du provéditeur. Les plus belles églises, endommagées par le siége, ont été réparées et converties en mosquées. Les maisons construites par les Vénitiens ont disparu depuis long-tems; mais les fortifications ont été entretenues avec soin, tant la Porte met d'importance à la conservation de l'île.

Nous n'entreprendrons pas de décider si Candie occupe le site de l'ancienne *Cytæum*, comme quelques géographes paraissent le croire, ou celle de *Matium*, ainsi que le supposent quelques autres: nous dirons seulement, d'après les lieux que nous avons visités avec soin dans un second voyage, qu'il nous paraît plus convenable de regarder les ruines d'une ville située à quatre lieues à l'ouest, comme celle de *Cytæum*. Nous placerons *Matium* à deux lieues

lieues à l'est de Candie, en face de Dia, comme le dit Pline. Héraclée, que l'on sait avoir été le port de Cnosse, existe encore à quatre ou cinq lieues à l'est. Celui de Candie, le meilleur de toute la côte, nous paraît être, dans cette supposition, le port Panorme, situé, selon Ptolomée, entre *Cytæum* et *Héraclée*.

Le nom de Candie, que cette ville porte aujourd'hui, vient du mot sarrasin *chandax* ou *candax*, qui signifie retranchement, parce que ce fut en cet endroit que se retranchèrent les Sarrasins lorsqu'ils vinrent faire la conquête de l'île, sous l'empereur Michel II, surnommé le Bègue.

Les Turcs s'emparèrent en 1645, de la Canée, de Réthymo et de toute l'île de Crète; mais ils ne purent se rendre maîtres des forts de Grabuse, de la Sude, de Spina-Longa et de la ville de Candie. Mahomet IV, qui sentait qu'il ne serait jamais tranquille possesseur de cette île importante tant que les Vénitiens occuperaient la capitale, envoya, en 1667, son visir Achmet Kuperli, avec une armée considérable pour en faire le siége. Les Vénitiens, toujours maîtres du port et de la mer, conservèrent la faculté de faire passer des secours en tout genre, et la place, bien fortifiée et vigoureusement défendue, était capable de résister long-tems à tous les efforts de l'Empire othoman.

L'armée des assiégeans avait été plusieurs fois renforcée : déjà l'on comptait plus de cent mille Turcs qui avaient péri au pied des murs par le feu de la place ou l'explosion des mines. Il arrivait aux Vénitiens un nouveau secours de la part de la France, qui aurait sans doute obligé les Turcs de se retirer, lorsque la ville, sous les ordres de Morosini, capitula par la ruse d'un Grec au service de la Porte, après deux ans et demi de siége et la perte de trente mille hommes vénitiens, piémontais et français.

Lorsque nous arrivâmes à Candie, le vice-consulat était vacant. Nous ne trouvâmes qu'un simple agent, à qui nous fîmes part du projet que nous avions de parcourir la partie orientale et moyenne de l'île avant de nous rendre à Réthymo et à la Canée. Le drogman, Juif de nation, plus officieux que nous n'aurions voulu, vint nous inviter le lendemain de notre arrivée, d'aller chez le pacha pour

remplir, disait-il, un devoir, et pour céder au desir que ce vieillard respectable avait de nous voir et de nous consulter sur sa santé. Vous trouverez, ajoutait-il, auprès de lui toutes les facilités que vous pouvez desirer pour visiter l'île sans aucun danger.

Notre premier mouvement fut de refuser d'aller chez le pacha, auquel nous n'avions rien à demander. A quoi bon cette visite, disions-nous au drogman? Elle est pour le moins inutile. Montrez-lui nos firmans, dites-lui qui nous sommes et ce que nous venons faire ici : ajoutez-lui que nous n'exerçons pas la médecine quoique nous ramassions des plantes, et faites-lui entendre qu'il est très-souvent dangereux de consulter des médecins lorsqu'on se porte bien. Le drogman insista : il nous dit que nous ne pourrions faire un pas dans l'île si nous n'accédions aux desirs du pacha. L'agent fut de son avis : quelques capitaines de navires, présens à notre conversation, applaudirent à cette proposition : la curiosité plaidait aussi en faveur du drogman; nous consentîmes, et l'après-midi on nous conduisit au sérail.

Nous fûmes d'abord reçus chez les principaux officiers, qui nous parlèrent avec empressement de la révolution française et de la guerre que nous avions alors à soutenir contre les ennemis naturels de la Porte. Nous répondîmes avec réserve à toutes leurs questions : cette matière était trop délicate à traiter en Turquie. On nous offrit la pipe, le café, le sorbet et les parfums, après quoi on vint nous annoncer que le pacha était prêt à nous recevoir.

Nous n'avions trouvé que des sophas chez les officiers; nous vîmes deux chaises chez le pacha, placées à peu de distance de lui. Nous lui fîmes, en entrant, notre salut à l'orientale (1), auquel il répondit. Il nous invita de nous asseoir : le drogman et le fils de l'agent s'accroupirent sur un tapis. Après les complimens d'usage sur notre heureuse arrivée, le pacha nous parla de sa

(1) Il consiste à porter la main droite au cœur et incliner un peu la tête. Les Turcs prononcent entr'eux leur *salam alaik*, *salam alaik-hom*, qu'ils se gardent bien de dire à un non-Musulman.

santé, et nous pria de lui tâter le pouls. C'était un vieillard de bonne mine, âgé de plus de soixante-dix ans. Nous satisfîmes à sa demande; nous lui dîmes qu'il se portait bien et qu'il avait encore plus de vingt ans à vivre. Il parut satisfait de cette prédiction.

Il nous demanda ensuite quel était l'objet de notre voyage. La curiosité et le desir de nous instruire, répondîmes-nous, nous amènent dans votre île. Nous avons passé quelques mois à Constantinople; nous avons parcouru la plupart des îles de l'Archipel; nous voudrions jeter un coup-d'œil sur le pays célèbre que vous gouvernez, et ramasser quelques-unes de ces plantes balsamiques que le ciel y a répandues avec profusion. Cela ne se peut pas, nous dit-il froidement: je ne puis vous donner une pareille permission. Nous montrâmes nos firmans, par lesquels nous avions la faculté de parcourir toutes les contrées soumises à la domination othomane. Cela ne se peut pas, nous disait toujours le pacha. Nous citâmes plusieurs voyageurs; nous parlâmes des marins, qui se promènent dans l'île avec la plus grande liberté, qui vont à la chasse, et partout où bon leur semble. Le pacha répétait toujours: Cela ne se peut pas; votre vie serait exposée: je ne puis y consentir.

Il nous parla de bandes de voleurs et de brigands qui infestaient les chemins, et qui nous massacreraient si nous allions au mont Ida, à Gortyne, ainsi que nous le demandions. Cela ne peut pas être, dîmes-nous à notre tour: il n'y a pas de bandes de voleurs et de brigands dans un pays bien gouverné: le supplice suivrait de trop près le crime, pour que les scélérats osassent se montrer. Sans doute, nous dit le pacha: il y a bien moins de brigands depuis que je commande; mais il y en a encore assez pour que vous soyez exposés à perdre la vie. Nous dîmes au drogman d'abréger une conversation qui pourrait devenir désagréable pour tous, et d'obtenir la permission de nous retirer; ce qui nous fut accordé.

Nous étions très-étonnés de cette rigueur du pacha, et nous cherchions à en deviner la cause, lorsqu'un mot du drogman fut pour nous un trait de lumière. Le pacha, nous dit-il, ne s'est montré difficile à vous accorder ce que vous lui demandiez, que

parce qu'il a passé depuis peu un étranger qui lui a donné 500 piastres pour aller voir je ne sais quelles ruines à dix lieues d'ici. — Fort bien ! Dites au pacha que nous n'achetons pas si cher la vue de quelques tas de pierres, et qu'il peut faire des avanies aux Grecs et aux Juifs s'il a besoin d'argent : quant à nous, nous n'avons pas 500 piastres, et si nous les avions, nous saurions les employer plus utilement. Le drogman essaya de nous faire consentir à quelque sacrifice moins grand. — Pas une piastre, pas un para : d'ailleurs, ce ne serait point par votre canal que nous traiterions si l'envie nous en prenait.

Il était inutile, dans les circonstances, de faire un plus long séjour à Candie. Nous résolûmes d'aller, s'il était possible, par terre à la Canée, persuadés que nous trouverions auprès du consul toutes les facilités dont nous avions besoin. Nous fîmes demander un janissaire pour nous accompagner ; l'aga nous envoya un homme fort connu, établi dans la ville depuis long-tems : un muletier turc, janissaire lui-même, nous fournit des chevaux et nous servit de guide. Nous savions qu'il n'y avait rien à craindre de la part des Grecs, et les deux janissaires établis et mariés, qui se chargeaient publiquement de nous conduire à la Canée, répondaient suffisamment de nous. Nous tranquillisâmes sur notre compte les marins, qui témoignaient de l'inquiétude. Nous envoyâmes par mer nos effets avec un domestique grec, et nous partîmes seuls et sans bagage, le 17 thermidor au matin.

Ces janissaires, nés dans l'île, parlaient fort bien le grec et buvaient encore mieux le vin et l'eau-de-vie. Nous fûmes fort contens d'eux, et nous apprîmes de leur bouche même, que le pacha ne nous avait parlé de brigands que pour avoir de l'argent et le prétexte de nous donner, à nos frais, une escorte sur laquelle il aurait prélevé ses droits. J'aurais supprimé cette anecdote peu importante si je n'avais cru qu'elle peut être utile aux voyageurs, et si elle ne montrait en même tems combien les agens du gouvernement turc sont avides d'argent et peu délicats sur les moyens de s'en procurer.

Les environs de Candie offrent quelques plaines fertiles, cultivées,

et quelques côteaux susceptibles de l'être. A quelque distance au sud, on voit une montagne isolée, en forme de pyramide, au pied de laquelle on passe lorsqu'on va parcourir les ruines de Gortyne : les Européens la connaissent sous le nom de montagne de Jupiter. Au sud-ouest le mont Ida, couvert de neige presque toute l'année, jette d'un côté quelques rameaux vers la ville, et va se réunir de l'autre aux montagnes de la Sphachie, pareillement couvertes de neige pendant huit à neuf mois.

En sortant de la ville, nous trouvâmes une plaine basse, assez étendue, arrosée par deux ruisseaux, après quoi nous traversâmes des collines et des montagnes calcaires, sur lesquelles les Vénitiens ont pratiqué des chemins pavés qui se sont assez bien conservés. Nous laissâmes les premiers chaînons de l'Ida fort près de nous à gauche. Nous vîmes partout en abondance le storax parmi les plantes et les arbrisseaux que nous avions rencontrés dans les îles de l'Archipel. Nous arrivâmes de bonne heure à Damasta, village peu considérable, où nous passâmes le reste de la journée. On nous fit partir le lendemain avant le jour. Nous traversâmes des lieux moins élevés, moins arides, plus cultivés que ceux de la veille; des plaines fertiles, peu étendues, des vallons étroits. Nous vîmes beaucoup d'oliviers, quelques vignes, quelques mûriers, plusieurs chênes. Nous reposâmes sous le platane dont parle Tournefort, auprès d'une source considérable qui naît à trop peu de distance de la mer pour servir à l'arrosement des terres. Nous marchâmes long-tems au bord de la mer, et nous arrivâmes de bonne heure à Réthymo.

Les environs de cette ville offrent des points de vue très-pittoresques : des jardins plantés d'orangers, parmi lesquels s'élèvent quelques dattiers; des champs couverts d'oliviers et de plantes potagères; des côteaux sur lesquels la vigne, le figuier, le mûrier et l'amandier croissent ensemble; plus loin, des montagnes boisées; à l'ouest, des rochers nus et des collines arides : au nord, la citadelle, le port et la mer : tout concourt à rendre Réthymo la ville la plus agréable de l'île. Elle serait devenue peut-être la plus riche et la plus peuplée, si le port, tout petit qu'il est, avait

été entretenu. Sa population actuelle est de cinq à six mille habitans, moitié Grecs, moitié Turcs : les Juifs y sont moins nombreux qu'à Candie.

Réthymo, bâtie sur les ruines de l'ancienne Rithymne, trop faiblement défendue par terre, fut pillée et ravagée par les Turcs dès l'année 1572, pendant que Selim II faisait pousser avec vigueur le siége de Famagouste en Chypre : mais ce ne fut que sous le règne d'Ibrahim, en 1645, que les Vénitiens en furent chassés pour toujours.

Quoique descendus avec nos conducteurs dans un kharavanserai, nous acceptâmes volontiers un logement qu'on nous offrit chez un Juif, barataire français. Dans la soirée son fils nous fit parcourir la ville, nous montra le port et quelques jardins, et nous raconta le déplorable événement qui avait obligé son père de s'absenter.

Le pacha de Réthymo, qui d'un état abject venait de s'élever aux grands emplois à force d'intrigues et d'argent, pressé de recouvrer ses avances, de payer ses dettes et d'acquérir de nouvelles richesses pour obtenir, avec un grade supérieur, un gouvernement plus important, ne laissait échapper aucune occasion de rançonner les habitans de Réthymo et les malheureux cultivateurs de sa province ; et lorsque les occasions et les prétextes lui manquaient, il taxait tout de même à des sommes plus ou moins fortes les particuliers soupçonnés d'être riches. Depuis six mois qu'il était dans la ville, Grecs, Juifs et Musulmans, tous avaient plus ou moins payé. Abrahamaki, barataire et agent de la République, s'était flatté que le pacha n'oserait s'adresser à lui ; il se trompait. Abrahamaki passait pour riche : le pacha ne pouvait se résoudre à laisser échapper cette proie. Il lui fit demander dix mille piastres, l'assurant de sa protection s'il les payait à l'instant. Le Juif refuse de donner cette somme. Le pacha insiste et menace. Abrahamaki s'adresse alors au consul de France à la Canée (le citoyen Henry Mure), et lui fait part de la position dans laquelle il se trouve. Le consul se transporte sur le champ à Réthymo. Le pacha, qui l'apprend, fait saisir le Juif, le fait mettre aux fers dans le sérail,

et le menace de le faire périr sous le bâton s'il ne compte à l'instant la somme demandée.

Que pouvait faire le consul dans cette extrémité ? Se présenter au pacha, réclamer sa justice, demander l'exécution des capitulations : le Juif n'en périssait pas moins. Tout le monde convenait que le pacha était capable de cette atrocité. La famille d'Abrahamaki s'assemble : tous les Juifs de Réthymo s'agitent : on délibère : chacun est d'avis de payer. Le détenu lui-même, craignant pour ses jours, écrit à ses amis, les prie de compter la somme que le pacha exige, et fait dire au consul de ne rien entreprendre en sa faveur. L'argent compté, le Juif est relâché; mais le pacha le menace de le faire périr sous le bâton s'il fait entendre la moindre plainte.

Cet abus d'autorité ne pouvait être toléré sans de grands inconvéniens. Le pacha avait osé attenter à la fortune et à la liberté d'un agent de la République ; il devait être puni. Ne rien dire, c'était une lâcheté, c'était en quelque sorte autoriser cet homme pervers à commettre chaque jour de nouveaux actes de tyrannie. Bientôt aucun capitaine de navire n'aurait osé ni charger d'huile à Réthymo, ni aborder ces parages devenus trop dangereux. Nous apprîmes quelques jours après, que le consul avait fait dire à l'agent de se dérober aux coups du pacha, et qu'il avait écrit au citoyen Descorches, envoyé extraordinaire près la Porte othomane, pour lui faire part de ce qui venait de se passer.

La plainte du consul fut appuyée par celles que portait en même tems le pacha de Candie, en raison d'autres vexations non moins criantes. La Porte, qui permet tacitement à ses agens de pressurer et de tourmenter les sujets tributaires, ne peut sans danger laisser rançonner trop fortement les Musulmans, encore moins les protégés des puissances européènes.. Le pacha de Réthymo, sur la demande du citoyen Descorches et du pacha de Candie, fut déposé, et condamné à restituer les sommes extorquées. Il obéit à la première partie des ordres de la Porte ; mais il déclara au chiaoux qui vint les lui intimer, qu'aucune crainte, aucun motif ne pourrait le déterminer à rembourser l'argent qu'il avait exigé.

Nous le vîmes arriver peu de jours après nous, à la Canée : il fut salué par les canons du fort, et reçut la visite des agas et des principaux habitans de la ville. Il rendit lui-même sa visite au pacha de la Canée, et hâta son départ pour la Morée, où il allait attendre l'effet de ses nouvelles intrigues à Constantinople.

Cependant tous ceux qui avaient à réclamer de l'argent et qui étaient spécialement désignés dans le firman de la Porte, se présentèrent, soit au pacha de Candie, soit à celui de la Canée, afin d'être remboursés avant le départ de leur spoliateur. Il est vraisemblable que ces deux pachas eurent l'air d'agir pour déterminer celui de Réthymo à faire la restitution ordonnée par la Porte, puisqu'il disait hautement que si l'on tentait contre lui la moindre violence, il se mettrait à la tête de ses gens et repousserait la force par la force. C'est en vain qu'on lui représenta l'obéissance qu'il devait aux ordres du sultan : il n'en persista pas moins à déclarer que l'aspect même du supplice ne pourrait l'y déterminer, et qu'aucune autorité ne saurait l'y contraindre. Il partit donc sans que personne osât rien entreprendre contre lui. Il reçut les politesses du pacha de la Canée, et fut salué de nouveau par les canons du fort, comme s'il n'eût point été un sujet rebelle, et comme s'il eût emporté avec lui les regrets des habitans.

Nous ignorons la suite de cette affaire ; mais il est probable que, moyennant l'argent qu'il a extorqué, argent que ses agens à Constantinople auront adroitement répandu parmi les personnages influans, non-seulement cet homme, doublement coupable, n'aura pas été puni, mais qu'il aura même obtenu une place plus honorable et plus lucrative que la première.

Le lendemain 19 thermidor nous partîmes au lever du soleil, en faisant des vœux pour que les Turcs qui outragent l'humanité, qui oppriment d'une manière révoltante les peuples qu'ils ont vaincus et dépouillés, soient forcés un jour de retourner dans les contrées sauvages et lointaines d'où ils ne seraient jamais sortis peut-être si les Grecs avaient su conserver les vertus de leurs pères.

Nous contemplâmes long-tems, au nord-ouest de la ville, la citadelle

citadelle bâtie sur une masse de rochers escarpés, avancés dans la mer. Nous marchâmes quelque tems sur un chemin montueux et pénible, et nous arrivâmes sur la plage d'Armiro, après avoir traversé une petite rivière qui coule au bas de la montagne. Au-delà de la plage, nous vîmes deux belles sources, l'une d'eau salée; l'autre, plus considérable, d'eau douce : plus loin se trouve le fort d'Armiro, bâti par les Vénitiens, pour défendre une gorge, et empêcher que des pirates ou des ennemis, qui feraient une descente à la plage, ne pussent pénétrer par-là dans l'intérieur des terres.

Nous nous élevâmes ensuite peu à peu, et nous nous trouvâmes au pied de la montagne Malaxa (Μαλαξα), en vue du golfe de la Sude. Cette montagne est schisteuse et granitique à sa base, tandis que toutes celles que nous avions vues jusqu'alors, nous avaient paru calcaires et la plupart crétacées.

En côtoyant la montagne; dont la direction est de l'est à l'ouest, nous passâmes, sans nous en douter, à portée des ruines d'Amphimale, dont nous aurons bientôt occasion de parler.

Nous descendîmes par un chemin pavé, dans une plaine fertile, assez bien cultivée. Nous passâmes à peu de distance du golfe de la Sude, et nous arrivâmes de bonne heure à la Canée, bien moins ennuyés de la longueur de la route, que fatigués de la chaleur excessive que nous avions éprouvée.

Le citoyen Mure, qui nous attendait depuis long-tems, ne voulut pas permettre que nous fussions loger au couvent des capucins, attendu la conduite indécente que se permettait, à l'égard des Français, un moine italien à qui la maison était confiée. Nous le remercions ici de son attention à ce sujet, des honnêtetés que nous avons reçues chez lui, et des renseignemens précieux qu'il nous a donnés. Nous devons aussi au citoyen Magalon, négociant, des détails intéressans sur les productions de l'île, sur le commerce qui s'y fait, sur la population des campagnes et sur quelques usages qui s'y sont établis.

La Canée, beaucoup moins étendue que Candie, est en proportion plus peuplée. On y compte plus de quatre mille Turcs,

deux ou trois mille Grecs, cent cinquante Juifs, quatre maisons françaises et quelques maisons italiennes : ces dernières sont sous la protection de l'empereur d'Allemagne ou de la République de Raguse.

La ville est entourée d'une forte muraille et d'un large fossé : elle n'a qu'une porte du côté de la terre. Le port est défendu par quelques batteries en bon état. On y remarque à gauche, en entrant, une jetée parallèle à la côte, derrière laquelle un assez grand nombre de navires pourrait mouiller si le fond était creusé. Les plus gros sont obligés de se tenir vers l'entrée du port, exposés aux vagues d'une mer agitée lorsque les vents de nord soufflent avec un peu de violence.

En face de la jetée on voit, comme à Candie, une rangée de chantiers voûtés, que les Vénitiens avaient élevés pour construire et remiser leurs galères.

La Canée résista à peine quelques jours aux Turcs, qui vinrent l'attaquer en 1645. Cornaro, qui commandait les troupes vénitiennes, en sortit avec armes et bagages pour se retirer à Réthymo, où il fut tué peu de tems après en voulant défendre cette ville, bien moins importante et bien moins capable de résister que la Canée.

Les premières montagnes, parallèles à la côte, laissent entr'elles et la mer une plaine de plus d'une lieue de largeur, qui s'étend dans un espace de douze à quinze milles, depuis le fond du golfe de la Sude jusqu'aux environs de Dictymne, montagne qui se prolonge au nord, et va former le promontoire avancé qui portait autrefois le même nom, et que les Italiens désignent aujourd'hui sous celui de *Capo-Spada* ou Cap-Épée. Cette plaine est en général assez fertile et presque toute cultivée. Des jardins d'orangers, des forêts d'oliviers, quelques vignes éparses, des champs destinés à la culture du blé, de l'orge, du coton, du sésame, du maïs, du melon et de divers légumes, voilà ce qu'elle offre partout.

En suivant les bords de la mer à l'occident de la ville, on traverse un ruisseau bourbeux, puis on voit près la côte un écueil et la petite île déserte de Saint-Théodore, sur laquelle les Vénitiens

avaient élevé une batterie pour empêcher une descente sur la plage. Lorsqu'on a dépassé l'île on arrive à Platania, promenade étendue, solitaire et agreste, où croissent naturellement des platanes qui étonnent par leur grosseur et par leur nombre. Chacun d'eux soutient un ou plusieurs ceps de vigne, dont les rameaux embrassent toute l'étendue de l'arbre, et fournissent en abondance, sans soins et sans culture, des raisins à gros grains, d'une excellente qualité. Comme ils mûrissent fort tard dans ces lieux ombragés, on les voit arriver avec plaisir aux marchés de la Canée, lorsque les autres commencent à disparaître. Une petite rivière arrose et parcourt cette agréable forêt, et vient y répandre la vie et la fraîcheur.

Nous étions depuis quelque tems à la Canée : nous avions déjà parcouru les environs de la ville, et cueilli sur les montagnes le dictame, l'ébénier de Crète et la plupart des plantes intéressantes de l'île : nous avions assisté à des fêtes villageoises, lorsqu'on nous proposa d'aller voir les ruines de *Paleo-castro*, que nous soupçonnions être celles d'*Aptère*, d'après le rapport de quelques voyageurs.

Après une heure et demie de marche, nous arrivâmes au monastère grec, *Ayia Kiriaki*, situé au sud-ouest de la Canée. Nous y laissâmes nos montures, et nous prîmes un guide pour nous conduire aux ruines que nous desirions parcourir. Nous montâmes par un très-mauvais chemin, sur une roche escarpée, faisant partie de la première chaîne de montagnes que nous avons dit être parallèles à la côte. Nous parvînmes bientôt à un mur épais qui nous conduisit à un plateau sur lequel nous remarquâmes les restes d'un fort presque carré, flanqué de tours. Les murailles de ce fort, ainsi que celles des remparts dont la ville était entourée, ont près d'une toise d'épaisseur. Elles étaient solidement construites, et revêtues de pierres de taille que l'on aperçoit encore en quelques endroits.

Nous sortîmes de cette enceinte par le mur du sud, et nous nous trouvâmes sur un terrain dominé par une chaîne de rochers plus élevés, plus escarpés que ceux sur lesquels le fort était assis. Cet

espace est terminé au couchant par d'autres rochers coupés à pic, qui forment un rempart naturel autour de lui, le séparent des montagnes environnantes et le rendent inaccessible de ce côté.

Ce rocher était lui-même surmonté d'une muraille épaisse, et munie de tours de distance en distance. La ville était située entre la forteresse et le mur par où nous abordâmes, et les rochers à pic dont nous venons de parler. Cet espace suffisait à une ville de moyenne grandeur. Nous n'y trouvâmes ni inscriptions ni bas-reliefs, ni vestiges de temple ou d'édifices somptueux, rien qui pût nous indiquer le nom ancien de cette ville.

Si Kissamos, situé entre le cap Grabuse et le cap Spada, à vingt milles à l'ouest de la Canée, fut autrefois le port d'Aptère, comme il paraît évident, suivant le texte des auteurs anciens, et si la Canée occupe la place de Cydonia, comme on le croit communément, Strabon s'est trompé lorsqu'il a dit qu'Aptère n'était qu'à dix milles de Cydonia. Mais si l'ancienne Cydonie était à quarante stades de son port, comme le croit l'auteur de la *Législation de Crète*, pag. 473, alors il est probable que nous avons vu les ruines de cette ville, et que celles d'Aptère sont à dix milles à l'ouest, en face de Kissamos, comme le dit Strabon : ce sont celles que Tournefort a parcourues, et dont il parle, tom. I, pag. 81.

A un quart de lieue à l'est de la Canée, on voit un côteau, et plus loin des collines calcaires, la plupart nues, qui s'avancent dans la mer et forment une presqu'île terminée par le cap Mélek. Le monastère de la Trinité se trouve parmi ces collines : il est habité par un grand nombre de religieux, qui se livrent presque tous à la culture de la terre. Nous remarquâmes avec plaisir aux environs du monastère, de superbes vergers d'oliviers, quelques vignes, et des champs destinés à la culture des plantes céréales. Nous vîmes beaucoup d'abeilles et une grande quantité de chèvres et de moutons : il y avait entr'autres dans le jardin, un ricin ou *palma christi* planté depuis plusieurs années, qui indiquait par sa vigueur, qu'on pourrait introduire en Crète la plupart des plantes des climats les plus chauds. Nous passâmes quelques jours avec les religieux, et nous fûmes de là au monastère Saint-Jean, situé vers

le cap, sur un plateau élevé. Les religieux sont ici moins nombreux, parce que les terres qu'ils ont à cultiver, sont moins bonnes et moins étendues que celles qui dépendent de la Trinité.

Nous descendîmes au cap Mélek par une gorge étroite et par un chemin pratiqué entre des rochers affreux, qui nous fournirent quelques plantes intéressantes. Vers le milieu de la pente, on trouve un bâtiment en partie détruit, dépendant du monastère Saint-Jean, autrefois habité par quelques religieux à qui la garde de cette gorge était confiée.

Le golfe de la Sude (*pl.* 8), vaste port naturel, l'un des plus beaux et des plus sûrs de l'Archipel, se trouve au sud de la presqu'île dont nous venons de parler. Sa bouche est à l'est, et son fond se dirige à l'ouest-nord-ouest : il est non-seulement abrité par les angles et les caps que forment les terres, mais encore par les deux îlots de la Sude, sur l'un desquels est situé le fort que les Vénitiens avaient fait construire, et qu'ils ont conservé long-tems après que l'île ne leur appartenait plus. Ce ne fut que sous le règne d'Achmet III, que les Turcs se rendirent maîtres de ce fort, et qu'ils furent par-là tranquilles possesseurs de toute l'île de Crète.

Le mouillage le plus fréquenté par les navires qui ne veulent que se mettre à l'abri d'un coup de vent, est au sud-sud-ouest du cap Mélek, derrière une petite île connue par les marins sous le nom de *Vieille Sude*. Les gros vaisseaux de guerre mouillent dans tous les points, soit à l'entrée du golfe, soit à côté de l'île dont nous venons de parler. Les uns et les autres ne vont au fond du golfe que lorsqu'ils doivent rester long-tems au mouillage. Les bateaux du pays viennent souvent jeter l'ancre entre les deux îles de la Sude.

A demi-lieue de la mer, au sud de ce golfe, on trouve sur un terrain élevé les ruines d'Amphimale. On suit fort bien tous les murs de la ville, quoique détruits en grande partie : on voit partout dans leur enceinte, des décombres, des amoncellemens de pierres formés par les cultivateurs. Deux vastes citernes s'élèvent au dessus de ces ruines, et laissent à deviner comment on pouvait les remplir. On les reconnaît au ciment rougeâtre dont elles sont revêtues intérieurement, et surtout à la marque que les eaux y

ont tracée. Une partie de la ville était en plaine, l'autre suivait la pente du terrain incliné vers la mer. Nous remarquâmes à la partie orientale, les restes d'une des portes de la ville. Nous cherchâmes inutilement des marbres, des inscriptions, des bas-reliefs : tout a disparu ou a servi à la construction d'un monastère grec qui s'est élevé sur ces ruines, et dans lequel nous fûmes heureux de passer la nuit.

Depuis notre arrivée en Crète jusqu'aux approches de l'équinoxe d'automne, le thermomètre de Réaumur, à l'esprit-de-vin, a été constamment pendant le jour, à 25, 26 et rarement à 27 degrés dans une chambre située au nord-est. Nous avions eu tout au plus 25 degrés à Santorin et à Milo, 22 et 23 à Naxie. Il est vrai que la saison était un peu moins avancée lorsque nous parcourions ces îles.

Pendant les trois mois d'été, la chaleur excessive du soleil est constamment tempérée chaque jour, depuis huit à neuf heures du matin jusqu'au soir, par le courant assez rapide d'air qui s'établit du nord au sud dans les îles de l'Archipel et sur les côtes septentrionales de Crète. Ce vent rafraîchissant, nommé *embat*, se dirige et se modifie dans tout le Levant, suivant le gissement des côtes et l'étendue de mer qui se trouve devant elles. Nous ferons remarquer, en passant, qu'il est sud-ouest sur la côte méridionale de Crète, de Chypre, de la Caramanie; à peu près nord-ouest à Smyrne, à Alexandrie; ouest à Tyr, à Sidon et sur toute la côte de Syrie. Il vient à Athènes, de l'ouest ou du golfe de Lépante, et c'est lui que les Grecs désignaient sous le nom de Zéphire. Pendant la nuit, le vent prend une direction contraire; il vient de la terre à la mer; il est plus faible que pendant le jour, et ne s'étend pas au-delà de trois à quatre lieues.

Les vents sont variables dans les autres saisons, surtout vers les équinoxes : nous avons éprouvé à la fin de fructidor, par un vent de sud qui dura deux jours, une chaleur de 30 à 32 degrés. L'horison était alors comme chargé de fumée, et la clarté du soleil était rougeâtre et faible, ainsi qu'on le remarque en Égypte lorsque le même vent se fait sentir. Le citoyen Peyron, capitaine de navire,

nous a dit qu'étant mouillé à la Sude le 30 mai 1793, la chaleur devint si considérable depuis huit jusqu'à onze heures du soir, pendant la durée d'un coup de vent de sud, qu'on respirait à peine et qu'on était dans un accablement général. Les canons de fer de son navire avaient contracté un si fort degré de chaleur, que l'on n'y pouvait appuyer la main sans être forcé de la retirer aussitôt. Ce fait nous a été certifié par le citoyen Mure et les autres Français établis à la Canée. Il est à regretter que personne n'ait connu, par le moyen du thermomètre, le véritable degré de chaleur qui eut lieu pendant cette soirée mémorable.

Quoique le froid se fasse vivement sentir en hiver, sur l'Ida et au sommet des monts Blancs, et qu'ils soient couverts de neige dès la fin de brumaire, la température est cependant très-douce dans les plaines et vers les côtes. Il n'y gèle point : les pluies y sont assez fréquentes, mais de peu de durée. Le soleil se montre presqu'immédiatement après la pluie, et le ciel est souvent pur et serein. Il ne pleut jamais en été, ni en Crète, ni dans les îles de la mer Égée. La rosée suffit alors pour entretenir la végétation des plantes qui croissent spontanément dans ces climats. Presque toutes les autres doivent être arrosées si l'on veut les y cultiver avec quelque succès.

On a remarqué à la Canée, que lorsque les vents sont au nord ou à l'est, les eaux de la mer sont très-basses, et qu'elles sont au contraire élevées lorsque le vent souffle de la partie ouest, ou même lorsqu'il est au large dans cette direction, quoiqu'il n'ait pas encore atteint l'île. La différence que nous avons observée nous-mêmes sur le niveau des eaux pendant le séjour que nous avons fait en Crète, est d'environ deux pieds. Pendant l'été, les eaux sont dans le port à huit ou dix pouces au dessous de la sommité d'une roche située vis-à-vis les fenêtres de la maison consulaire : elles s'élèvent à huit ou dix pouces au dessus de cette même roche dès que le vent passe à l'ouest. Le citoyen Mure nous a même assuré que, dans un vent forcé d'ouest, le niveau des eaux s'élevait toujours à sept ou huit pouces plus haut, au point

de couvrir d'autres rochers situés vis-à-vis l'angle de la maison que le citoyen Magalon, négociant, occupe vers l'entrée du port.

Cette différence dans le niveau des eaux n'a rien de commun avec le flux et le reflux que l'on observe dans quelques points de la Méditerranée. Elle vient seulement de la force du vent qui, dans le premier cas, pousse les eaux des côtes vers la haute mer, et dans le second les amène de la haute mer vers les côtes. Le vent de sud ne produit à la Canée aucune différence bien sensible, tandis qu'il élève d'une manière très-remarquable les eaux dans toutes les îles de l'Archipel et sur toutes les côtes de la mer Égée.

Nous avons ressenti à la Canée, le 7 brumaire, à cinq heures du matin, un tremblement de terre dont les secousses, quoique peu fortes, ont duré quelques secondes : il faisait calme dans cet instant; mais bientôt après le vent d'ouest a soufflé avec violence pendant plusieurs jours. Les habitans nous ont dit que les tremblemens de terre ne sont pas rares chez eux; et si nous consultons l'histoire, nous voyons que cette île en a éprouvé de très-forts à diverses époques. Le plus remarquable est celui qui eut lieu en 1490 : il s'étendit sur toute l'île, de l'est à l'ouest, et y causa de très-grands dommages.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXII.

Division de l'île. Des agas : de leurs droits sur les terres : de la police qu'ils exercent. Réflexions à ce sujet. Des peuples qui se sont succédés en Crète. Des Abadiotes. Des Sphachiotes. Précis historique sur Lambro Cansiani.

L'île de Crète est divisée en trois pachaliks ou gouvernemens, dont les chefs-lieux sont Candie, la Canée et Réthymo. Il y a dans la première de ces villes, un pacha à trois queues, *seraskier* ou général en chef de toutes les forces de l'île. Il y a dans les deux autres un pacha à deux queues, indépendant de celui de Candie, quant à la partie administrative et la police, mais soumis à lui pour tout ce qui concerne la partie militaire. Tous les trois, dans leur ville et dans leurs provinces, doivent veiller à la levée de l'impôt et à la sûreté des places qui leur sont confiées. Ils sont tenus aussi de faire rendre la justice par les cadis et de faire exécuter leurs sentences, ainsi que nous l'avons dit ailleurs.

Ces pachaliks sont divisés en un certain nombre de districts, et chaque district comprend, dans son étendue, un certain nombre de villages, dont quelques-uns appartiennent aux mosquées impériales, quelques autres à la sultane-mère, et le plus grand nombre, sous le nom de *Malikiané-Agassi*, sont concédés à vie à des agas ou seigneurs, moyennant une somme plus ou moins grande versée dans le trésor impérial avant le firman d'investiture, et une redevance annuelle qui est portée dans les coffres du trésorier de Candie, pour l'entretien des forteresses et la solde des troupes du pays.

Tous les propriétaires grecs et musulmans paient à l'aga, à la mosquée ou à la sultane, un septième du produit de leurs terres. Ils sont aussi obligés de porter leurs olives dans les moulins

que les agas ont seuls le droit de faire construire. L'huile paie un septième, et, ce qui devient un objet très-important pour le seigneur, les grignons (1) et les eaux bourbeuses lui restent en dédommagement des ouvriers qu'il place au moulin pour l'extraction de l'huile, et des chevaux qu'il fournit pour le détritage des olives.

La police du village appartient à l'aga : il nomme à cet effet un *soubachi*, Musulman comme lui, tyran subalterne, toujours plus avide, plus intraitable que son maître. Délateur de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend, inquisiteur incommode de la fortune de tous, sans cesse occupé à diviser les habitans, à fomenter les haines parmi eux, le soubachi est l'être le plus malfaisant que la politique turque ait créé pour le malheur des Grecs. L'aga se sert de lui pour punir les moindres fautes, vraies ou supposées, par des amendes arbitraires, par la prison et souvent même par le bâton.

Les Grecs nomment parmi eux un *capitan* ou primat chargé de concilier les esprits, de terminer à l'amiable les différens qui naissent entr'eux. C'est un juge-de-paix, à l'avis duquel les plus sages défèrent toujours, afin d'éviter la griffe redoutable du cadi, au tribunal duquel toutes les affaires litigieuses sont portées en dernier résultat. Le primat veille aussi aux intérêts de tous. C'est à lui que l'aga s'adresse lorsqu'il a des ordres à donner, des demandes à faire; lorsqu'il exige des ouvriers pour la culture de ses champs ou pour les travaux d'utilité publique. Les Grecs nomment aussi un *dascalos* ou écrivain qui tient registre du nombre des habitans, des sommes auxquelles ils sont imposés pour leur karatch, et de celles qu'ils doivent payer à l'aga après chaque récolte.

Aucun Grec ne peut se marier sans la permission de l'aga; permission qu'il faut acheter par un présent, tel qu'un mouton, un

(1) Grignons ou marcs. On en retire une assez grande quantité d'huile, ainsi que des eaux qu'on a versées bouillantes sur le marc après l'extraction de l'huile vierge. On reçoit ces eaux dans de grands réservoirs : l'huile qui se détache de la lie ou du bourbier, monte peu à peu à la surface de l'eau.

agneau, quelques poules. Si la belle plaît à l'aga, il la retient quelquefois pour son compte, sans que personne ose s'y opposer. Le bâton est toujours prêt à frapper le Grec récalcitrant; et malheur à l'audacieux qui porterait plainte au pacha ou à la Porte ! Il paierait de sa fortune et souvent de sa tête une pareille démarche. L'aga se marie dans ce cas au *capin* avec le consentement libre, ou censé tel, de cette femme. Les mœurs othomanes s'opposent à ce qu'il vive autrement avec elle; et si la femme s'obstinait à ne pas vouloir de sa main, tout-puissant qu'est l'aga, il serait obligé de se désister de ses prétentions. Assez souvent après avoir gardé cette Grecque deux ou trois ans, il la congédie pour une autre, et la marie à quelque Grec habitant du village, qui n'ose s'y refuser. On assure qu'il est très-rare qu'une Grecque ne soit flattée de partager la couche de son seigneur, jeune ou vieux, quelle que soit la honte que les hommes y attachent et le sort qu'elle doit éprouver tôt ou tard, tant il est vrai qu'ici, comme ailleurs, l'autorité séduit et la vanité entraîne.

On ne permet point aux hommes mariés de quitter l'île, à moins qu'ils ne soient marins ou négocians. On a vu pendre au mât de son bateau un *karavokéri* (1) qui avait osé enfreindre cette loi, et qui avait furtivement porté quelques malheureux dans le golfe d'Éphèse. On permet néanmoins aux garçons d'aller travailler en Morée et ailleurs; mais on exige d'eux auparavant une taxe de 60 paras ou de 2 piastres par tête.

S'il arrive un meurtre dans le village ou son territoire, et que le coupable ne soit pas connu, l'aga doit payer au pacha une somme d'argent qu'il lève sur tous les habitans. Il en retient une partie pour lui; c'est l'usage en Turquie : jamais l'argent ne passe par les mains d'un homme sans qu'il n'en garde une portion. Les taxes ici sont toujours arbitraires et plus ou moins fortes, suivant la population et l'aisance des habitans. Si c'est un Musulman qui a été trouvé mort, la somme demandée est exorbitante, parce que la religion a été outragée dans un de ses membres. Un pareil

(1) Maître ou capitaine de barque, de bateau, de navire.

assassinat d'ailleurs est presque toujours suivi de la mort de plusieurs Grecs. Les parens et les amis du défunt croient de leur devoir et de leur honneur d'assassiner à leur tour les premiers habitans qui se présentent à eux ; et quoique la loi ne les y autorise pas et doive même les punir, l'opinion populaire les absout presque toujours.

Si le Grec a commis un délit grave, ou s'il en est accusé, ce qui revient à peu près au même, le pacha intervient, demande le coupable pour le faire juger et condamner. Il doit s'adresser pour cela à l'aga, qui le livre sur le champ ou le défend jusqu'après la sentence du cadi. Le Grec se tire souvent d'un mauvais pas, moyennant des arrangemens qu'il prend avec son aga, et des sacrifices qu'il fait envers lui et le pacha. Celui qui n'a rien, paie de sa tête ; celui qui possède quelque chose, est sans cesse exposé à la perdre, comme on voit : cela dépend de la volonté de l'aga, et souvent aussi de celle du soubachi.

Avec tous les moyens que la loi du plus fort a mis entre les mains de l'aga, on se doute bien qu'il ne manque pas d'en abuser, et de pressurer tant qu'il peut les malheureux cultivateurs. Il achète, par exemple, à bas prix leurs denrées (le vin excepté), qu'il ne paie ordinairement qu'après la vente qu'il en a faite et le bénéfice considérable qu'il en a retiré.

Tout ce que je viens de dire ne s'applique qu'aux villages grecs soumis à des agas. Ceux qui appartiennent à des mosquées ou à la sultane-mère, sont un peu moins vexés que les autres, parce que les cultivateurs peuvent faire entendre leurs plaintes à la sultane ou aux inspecteurs des mosquées, intéressés à les protéger contre les agens qu'ils emploient pour le recouvrement de leurs droits. Les villages turcs sont, comme ceux des Grecs, soumis à la police de l'aga. Les propriétés paient de même ; mais ils sont exempts des corvées, et l'aga serait bientôt déplacé et puni si tous les habitans portaient à la fois leurs plaintes au pacha ou à la Porte, contre quelqu'injustice trop révoltante.

Il est inutile de répéter ici que les Grecs ne peuvent occuper des emplois émanés du gouvernement, ni être admis dans aucun

corps de troupe, à moins qu'ils n'aient embrassé la religion de Mahomet.

C'est ainsi qu'est gouvernée aujourd'hui l'île, qui a si long-tems prospéré sous les lois de Minos : c'est ainsi que les habitans d'un pays où la liberté a pour ainsi dire pris naissance, sont courbés sous le joug du plus honteux esclavage, malgré la mer qui les entoure et les montagnes qui les défendent.

Soumis aux lois qu'un roi vertueux leur avait présentées au nom de la Divinité qui l'inspirait sans doute, les Crétois furent sages et heureux; ils le furent lorsque, satisfaits du nécessaire, ils cherchèrent uniquement leurs subsistances dans le sein de la terre qu'ils cultivaient eux-mêmes, et dans le produit des troupeaux qu'ils élevaient sur les montagnes dont l'île est couverte.

Mais lorsqu'ils voulurent se procurer des superfluités, lorsqu'ils modifièrent ou changèrent les lois de leur législateur, lorsque chaque cité voulut former un état indépendant; lorsque les riches, long-tems en lutte avec les pauvres, parvinrent à s'emparer du pouvoir, alors on distingua les citoyens destinés à défendre la patrie, de ceux qui devaient la nourrir; alors les champs ne furent plus cultivés que de la main des esclaves; l'éducation privée et les institutions publiques tendirent encore toutes, à la vérité, à rendre l'homme robuste et adroit, courageux et intrépide; mais les mœurs se relâchèrent, l'esprit public s'affaiblit, l'autorité des lois fut souvent méconnue. Les Crétois, devenus inquiets et turbulens, ambitieux et avides, firent des guerres injustes, pillèrent leurs voisins et se détruisirent les uns les autres. Bientôt le champ de leur brigandage n'étant plus assez vaste, ils infestèrent les mers de leurs navires, troublèrent la tranquillité des peuples de l'Archipel, inquiétèrent leur commerce : ils allaient le détruire si les Rhodiens n'eussent armé pour la défense de tous, et ne fussent parvenus à brûler, submerger ou dissiper pour quelque tems les flottes de ces pirates.

Ce ne fut plus dès-lors l'amour de la liberté qui soutint encore quelques instans les Crétois dégénérés; ce fut l'amour de l'indépendance; ce fut un reste de leur ancienne valeur; ce fut le

courage et la vertu de leurs pères, qui les guidaient encore dans les combats. Ils résistèrent long-tems aux Romains, déjà les maîtres d'une partie du Monde; ils les battirent même quelquefois, mais ils durent céder aux talens et à la fortune de Métellus; ils perdirent leurs flottes, ils se virent forcés d'abandonner leurs lois et de recevoir celles des vainqueurs.

Lorsque, sous les empereurs d'Orient, le christianisme s'introduisit dans cette île, la liberté n'existait plus depuis long-tems: le courage des habitans, affaibli par un joug étranger, s'énerva chaque jour davantage sous une religion douce, consolatrice, qui prêche l'obéissance, l'humilité, le mépris des biens de ce Monde. Aussi les Sarrasins, guidés par l'amour des conquêtes et le desir de propager leur croyance, n'eurent qu'à se présenter en 823 pour s'emparer de l'île et s'y établir, malgré les efforts de Michel II, empereur de Constantinople. Nicéphore Phocas, guerrier aussi intrépide que souverain inhabile, chassa en 961 les Sarrasins de Crète, et réunit de nouveau cette île à l'Empire d'Orient. Elle en fit partie jusqu'à la prise de Constantinople par les Croisés, en 1204. Le marquis de Monferrat la vendit, en 1211, aux Vénitiens, déjà établis dans quelques îles de l'Archipel, et ceux-ci l'ont conservée jusqu'à ce qu'ils en aient été chassés par les Turcs.

Parmi les peuples qui habitent aujourd'hui l'île de Crète, on remarque les Abadiotes, Musulmans de religion, Arabes d'origine, et restes de ces Sarrasins dont nous venons de parler. Leur physionomie, différente de celle des Turcs, et la langue arabe qu'ils parlent entr'eux, ne laissent aucun doute à ce sujet. Basanés, maigres, de moyenne stature, les Abadiotes sont méfians, méchans, vindicatifs : ils marchent toujours armés, comme les Turcs, et s'entre-tuent à la moindre offense. Ils occupent une vingtaine de petits villages au sud du mont Ida, et forment une population d'environ quatre mille personnes. Ils reçoivent et donnent asyle chez eux aux Turcs et aux Grecs qui ont commis quelques crimes; mais ils exigent qu'ils restent tranquilles et ne se mêlent point de leurs affaires. Si ces malfaiteurs deviennent incommodes, s'ils

donnent quelque sujet de mécontentement, les Abadiotes les tuent eux-mêmes pour s'en débarrasser; mais dans aucun cas ils ne les livrent à la justice, qui les réclame et les poursuit. Contenus par les Turcs et par les Grecs, et surveillés par leurs agas, les Abadiotes n'osent se livrer trop ouvertement au brigandage. Cependant ils font quelquefois des incursions dans les monastères grecs qui se trouvent à portée de leurs villages, et mettent, quand ils le peuvent, les religieux à contribution.

Ce sont eux qui, en 1772, pillèrent un navire anglais, après en avoir massacré l'équipage. Le capitaine, en mer depuis long-tems, voulut s'approcher des côtes méridionales de l'île, pour chercher un mouillage et renouveler sa provision d'eau. La vue d'un terrain cultivé, verdoyant, l'attira dans une anse voisine des îles *Paximades*, où il supposa avec raison qu'il trouverait de l'eau. Dès qu'on eut jeté l'ancre, presque tout l'équipage s'empressa de descendre à terre pour chercher la fontaine ou le ruisseau que l'aspect du terrain indiquait. Tout-à-coup une troupe d'Abadiotes tombe sur eux, les met en pièces, et se rend à bord au moyen de la chaloupe du navire, avant que le capitaine pût se douter de ce qui venait de se passer à terre.

On regarde les habitans des hautes montagnes situées au midi de la Canée et de Réthymo, comme les véritables descendans de ces fameux Crétois si long-tems les maîtres du pays. Connus aujourd'hui sous le nom de *Sphachiotes*, on les distingue des autres Grecs par leur taille élevée, par leur bonne mine, par leur amour de la liberté, par leur courage, leur adresse, et surtout par la haine qu'ils ont vouée aux usurpateurs de leur île.

Les montagnes ont été dans tous les tems et chez tous les peuples, le dernier asyle de la liberté, comme elles ont toujours été l'apanage de la force et de la santé. Un sol scabreux, pénible, qui offre peu de subsistances, qui oblige l'homme à un travail long et opiniâtre, qui le soumet à la sobriété et le condamne à toutes sortes de privations, ne tente guère les peuples conquérans, lorsque chaque rocher d'ailleurs est transformé en forteresse, lorsqu'il faut combattre à chaque pas des hommes vigoureux,

énergiques, qui défendent avec opiniâtreté le terrain qui les a vu naître et l'indépendance qu'il leur procure.

Les Sphachiotes avaient su conserver sous les Romains, sous les Sarrasins, sous les Vénitiens et sous les Turcs, leurs lois et leurs coutumes. Ils nommaient annuellement leurs magistrats dans les assemblées générales du peuple. Obligés par les Turcs, à transporter en été du haut de leurs montagnes la glace nécessaire à la consommation des habitans de la Canée et de Réthymo (1), ils ne payaient aucune taxe, aucun impôt; ils n'avaient point d'agas; ils ne voyaient jamais chez eux les agens du gouvernement turc; ils formaient, en un mot, une république en quelque sorte indépendante, lorsqu'en 1769 des émissaires russes vinrent troubler la paix et altérer le bonheur que ces Grecs privilégiés goûtaient sur leurs montagnes.

Soit que Catherine eût réellement conçu le projet d'expulser les Turcs de l'Europe, et de placer son petit-fils sur le trône de Constantin ; soit qu'elle eût voulu seulement appeler l'attention de ses ennemis loin des lieux où elle allait porter ses principales forces, il est certain qu'à l'apparition de quelques vaisseaux russes, en février 1770, aux environs de Coron et de Navarrin, tous les Grecs de la Morée, ceux de la Macédoine et de l'Epire, la plupart de ceux de l'Archipel, se levèrent au même instant, coururent aux armes, et montrèrent un courage dont on ne les croyait pas capables. A cette époque, vingt mille fusils distribués à propos, et dix mille Russes commandés par des généraux expérimentés, auraient certainement produit dans toute la Turquie européène une révolution qui eût à jamais délivré les Grecs de ces contrées du joug othoman.

Les Sphachiotes, dans cette circonstance, ne furent pas les derniers à prendre les armes. Quelques centaines des plus braves d'entr'eux vinrent joindre les Mainotes leurs amis, et furent ensemble offrir leurs services au comte Orlow. Un plus grand nombre se disposait à partir lorsqu'on reçut la nouvelle que les

(1) Les habitans de Candie la retirent du mont Ida.

Russes,

Russes, qui n'avaient que trois vaisseaux de ligne et deux frégates, qui se trouvaient sans munitions et sans troupes de débarquement, avaient levé le siége de Coron, et abandonné les Grecs qui s'étaient déjà emparés de Navarrin, de Patras, de Misitra et de quelques autres villes moins importantes.

Les Albanais musulmans, contre lesquels on n'avait pris aucune précaution, ni par mer ni par terre, eux que quelques batteries sur l'isthme de Corinthe, et quelques faibles navires dans les golfes de Lépante et d'Athènes eussent empêché de venir en Morée, se répandirent bientôt dans cette presqu'île, battirent partout les Grecs découragés par la retraite inattendue des Russes, et en firent un massacre horrible. Les dégâts que ces Albanais firent sur cette terre infortunée, ne seront jamais réparés tant que les Turcs seront les maîtres de ces contrées, et que le caprice de quelques chefs pourra disposer de la fortune et de la vie des habitans.

Le pacha de Candie, instruit de la conduite des Sphachiotes, résolut, la même année 1770, de marcher contr'eux avec toutes les forces de l'île. Il voulait les détruire, et offrir par-là un terrible exemple de sévérité à tous les Grecs qui seraient tentés de les imiter. Les Turcs, toujours prêts à combattre lorsqu'ils se persuadent qu'il y a des Chrétiens à tuer, des villes à piller, des garçons et des filles à violer, des esclaves de tout âge et de tout sexe à vendre, furent bientôt réunis sous leurs drapeaux. Militaires et cultivateurs, marchands et ouvriers, tous voulurent prendre part à cette expédition. Quinze mille hommes armés de toutes pièces parvinrent en peu de jours aux premières montagnes sur lesquelles ils ne trouvèrent aucun habitant. Les femmes et les enfans des Sphachiotes, accompagnés des vieillards et des infirmes, avaient gagné les lieux les plus élevés et les endroits les plus inaccessibles. Ceux à qui l'âge permettait de manier le fusil ou l'épée, au nombre de plus de deux mille, postés avec intelligence à la seconde chaîne de leurs montagnes, disputèrent avec courage chaque rocher, arrêtèrent long-tems à chaque gorge les Turcs peu faits à cette manière de combattre; et lorsqu'un passage était forcé ou qu'un rocher était emporté, le Sphachiote, légérement vêtu,

peu chargé d'armes, accoutumé à gravir les montagnes, disparaissait en un moment, tandis que le Turc, qui ne sait combattre qu'à cheval, qui est lourdement vêtu, pesamment armé, ne pouvait suivre son ennemi à travers les rochers et les précipices qu'il fallait franchir pour l'atteindre.

Les Turcs mirent pendant tout l'été beaucoup d'obstination à combattre les Sphachiotes; mais ensuite surpris d'une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas, trompés dans leurs espérances, effrayés des approches du froid et fatigués d'une guerre pénible et désagréable, ils demandèrent hautement à retourner chez eux. Les Sphachiotes, de leur côté, se trouvaient réduits à la dernière extrémité : presque tous leurs villages avaient été incendiés : on leur avait enlevé un grand nombre de femmes et d'enfans; ils avaient perdu leurs troupeaux; leurs provisions étaient épuisées, et la terre qu'ils ne pouvaient cultiver, ne leur fournissait plus rien, de sorte qu'ils accueillirent avec plaisir les premières propositions qui leur furent faites; ils consentirent à payer le tribut annuel auquel tous les Grecs sont soumis, et par ce moyen ils purent rentrer dans leurs foyers, et continuer leurs échanges avec les villes maritimes.

Comme les Turcs, dans cette occasion, n'avaient pu emmener avec eux des chevaux et se faire suivre par des bêtes de somme, ils avaient imaginé de charger trois ou quatre mille Grecs de leurs bagages; et dans les différens combats qu'ils eurent à livrer, ils placèrent ces Grecs devant eux pour se faire un rempart de leur corps.

Ce trait de barbarie et de lâcheté, qui nous a été raconté par un grand nombre de Sphachiotes, fut ce qui affecta le plus ces braves montagnards, et ce qui contribua le plus à les réduire dans un état déplorable. Souvent ils n'osaient tirer sur leurs ennemis, dans la crainte d'atteindre ceux qu'ils regardaient comme des frères encore plus infortunés qu'eux.

Quoique les Sphachiotes paient leur karatch avec la plus grande répugnance, et qu'ils soient bien disposés à profiter du premier moment favorable pour tenter de secouer un joug qui leur pèse,

ils se sont bien gardés de céder, pendant la dernière guerre des Russes contre les Turcs, aux sollicitations qui leur furent faites de prendre part aux armemens qui eurent lieu à Trieste, et qui furent commandés par le capitaine *Lambro*. Ils ont mieux jugé, dans cette occasion, les événemens, qu'ils ne l'avaient fait dans l'autre; et certes ils n'ont eu qu'à s'applaudir de cette conduite : ils auraient infailliblement perdu le peu de priviléges qui leur restent.

Lambro Cansiani, né à Thèbes de parens pauvres, se livra dès son enfance au métier de marin. Il connut de bonne heure toutes les côtes de la Grèce et du Péloponèse; il vit presque toutes les îles de l'Archipel; il eut plusieurs fois occasion de mouiller dans tous les ports et dans toutes les baies du Pont-Euxin, et quoiqu'il ne fût que simple matelot, il se distingua tellement par son intelligence, son courage, son audace et surtout par sa haine envers les Turcs, qu'il fut admis, encore jeune, comme officier, au service de la Russie. Il prit part, en cette qualité, au siége de Coron en 1770; il se trouva la même année au combat de Tchesmé : il se fit plusieurs fois remarquer sur la Mer-Noire pendant la conquête de la Crimée par les Russes; enfin il fut promu par l'impératrice de Russie, au grade de colonel.

La guerre qui eut lieu en 1787, fit concevoir à cet homme, aussi brave qu'entreprenant, l'espoir de jouer un grand rôle dans sa patrie. Il savait que les Grecs se réveillent toujours au mot de liberté : il les connaissait capables des plus grands efforts pour l'obtenir : il se flatta de les affranchir du joug othoman si la cour de Russie voulait se prêter à ses vues.

Mais il paraît que Catherine ne fut pas disposée à seconder des projets qu'elle jugeait peut-être extravagans, et peut-être aussi en fût-elle détournée par la noblesse russe, qui regarde, dit-on, la conquête de la Turquie européène et l'affranchissement des Grecs comme contraire à ses intérêts. Quoi qu'il en soit, Lambro ne pouvant obtenir de l'impératrice ni vaisseaux ni argent, ne se décida pas moins à armer à Trieste, aux frais de ses amis, douze petits navires dont il prit le commandement,

et sur lesquels il obtint la permission de faire flotter le pavillon russe.

Quelque faible que fût cet armement, il inquiéta beaucoup les Turcs ; il électrisa les Grecs de la Morée et de l'Épire : ceux de l'Archipel se contentèrent d'envoyer secrétement quelques matelots; ceux de Constantinople, de Smyrne, de Salonique parurent n'y prendre aucune part ; mais tous fournirent sous main de l'argent.

Déjà cette flotte se trouvait renforcée par des prises importantes; déjà Lambro se regardait comme le prochain libérateur de la Grèce, lorsque tout-à-coup la guerre changea d'objet, et se termina par une paix inattendue. Il était bien plus important, en 1790 et 1791, d'arrêter les progrès de la révolution française, que de rendre les Grecs indépendans. Les deux cours d'Autriche et de Russie furent en quelque sorte obligées d'ajourner la guerre contre les Turcs au moment où l'on aurait morcelé la France, divisé ses forces, anéanti ses escadres, incendié ou détruit ses arsenaux.

La paix conclue, Lambro reçut ordre de quitter le pavillon russe et même de désarmer. Il obéit un moment; mais bientôt il recommença sa croisière sous le même pavillon, et infesta de nouveau l'Archipel et les côtes de la Morée. La Porte se plaignit à l'ambassadeur de Russie, qui désavoua Lambro, de sorte qu'il ne resta aux Turcs d'autre parti à prendre, que d'armer promptement pour arrêter les progrès d'un homme qu'on savait être fortement soutenu.

Lambro, qui avait alors plusieurs frégates ou corvettes et un grand nombre d'autres petits bâtimens bien armés, et montés par des hommes déterminés, résista par son courage, ou échappa par son adresse aux vaisseaux que la Porte envoya contre lui. Mais il fut ensuite attaqué par des forces si considérables, commandées par les Algériens et les Turcs réunis, qu'il fut entiérement détruit, et qu'il courut les plus grands dangers de perdre la vie. Il fit dans cette occasion des prodiges de valeur ; et quoiqu'il eût à combattre plusieurs vaisseaux de ligne, il disputa la victoire toute la journée: il avait vu prendre, couler ou incendier la presque totalité de sa

flotille, qu'il combattait encore. Son vaisseau était criblé et menaçait à chaque instant de l'engloutir. La nuit vint heureusement mettre fin à ce combat trop inégal, et lui fournir les moyens de se sauver sur des chaloupes avec une partie des braves qui l'avaient si bien secondé.

Ce revers n'abattit pas le courage de Lambro : son génie et son activité lui fournirent de nouvelles ressources. Il ne tarda pas d'avoir un armement presqu'aussi fort que le premier, avec lequel il se montra de nouveau dans l'Archipel. Il est certain que cet homme extraordinaire aurait long-tems inquiété la Porte, s'il n'avait pas eu la mal-adresse de mécontenter presque tous les Grecs, en abusant du crédit et des forces qu'il tenait de leur générosité, en exigeant impérieusement ce qui n'était d'abord de leur part qu'une offrande volontaire, en tolérant les excès auxquels ses équipages se livraient, et si enfin, pour se procurer de l'argent, il ne se fût, en vrai pirate, permis d'attaquer et de prendre indistinctement des navires marchands que son intérêt même lui prescrivait de respecter. Un kerlanguisch et une galère à ses ordres osèrent, en mai ou juin 1792, attaquer et brûler deux navires français mouillés à une lieue de Naples-de-Romanie, quoiqu'il y eût dans les mers du Levant une division de frégates françaises destinées à protéger notre commerce.

Cependant la Porte, instruite du nouvel armement de Lambro et de la part qu'y prenaient les Mainotes, avait renforcé l'escadre du capitan-pacha, et avait fait marcher en même tems ses troupes de Morée pour attaquer les Mainotes du côté de Misitra, tandis que l'escadre agirait dans les golfes de Coron et de Colokytia, que l'on savait être le refuge de Lambro.

Dans le tems que M. de Choiseul informait M. de Saint-Vallier, commandant la division, de ce qui se passait, M. de Venel, capitaine de la *Modeste*, était arrivé à Coron pour venger l'outrage fait au pavillon français. Ayant appris que Lambro était mouillé à *Port-aux-Cailles*, il fit voile aussitôt pour forcer dans son repaire cet homme, qui n'était plus qu'un pirate dangereux qu'il fallait se hâter de détruire.

M. de Venel se présenta le 17 juin devant le port : il le trouva bien fortifié et dans un bon état de défense. Il y avait dans une petite anse située à côté du port, un cutter embossé, protégé par deux batteries élevées à terre : c'est par-là que M. de Venel résolut de commencer son attaque. Pendant qu'il se disposait au combat, il vit arriver l'escadre aux ordres de Hussein, qui venait aussi dans l'intention d'attaquer la flotille de Lambro.

La frégate française eut dans la journée deux affaires, pendant lesquelles elle endommagea beaucoup les batteries et maltraita singuliérement le cutter. Vers le soir, elle eut une troisième affaire de concert avec une frégate turque, et pour la nuit, dans la vue d'empêcher qu'aucun vaisseau ne se sauvât tant de l'anse que du port, le capitan-pacha envoya une autre frégate et trois kerlanguischs, dont il donna le commandement à M. de Venel. Le 18, les batteries de l'anse cessèrent leur feu, et le cutter fut enlevé. Dans la même journée, la frégate française, accompagnée de deux frégates turques et de trois kerlanguischs, vinrent attaquer le Port-aux-Cailles. La flotille de Lambro consistait en onze bâtimens de diverse grandeur. On combattit tout le reste de la journée. On remarqua que tout le feu de l'ennemi était uniquement dirigé contre *la Modeste*. Lambro s'était persuadé sans doute que s'il eût pu la mettre hors de combat, il lui eût été facile d'échapper aux forces du pacha.

A l'entrée de la nuit on tint conseil à bord du vaisseau amiral, et il fut résolu, d'après l'avis de M. Peyron, lieutenant de *la Modeste*, que la frégate française croiserait, comme la nuit précédente, avec les deux frégates turques et les trois kerlanguischs, et qu'au jour elle forcerait l'entrée du port, accompagnée de toute l'escadre.

Suivant ce plan, l'attaque recommença le 19 à la pointe du jour. On fut d'abord surpris du silence des batteries et des vaisseaux; mais on reconnut bientôt que tout avait été abandonné pendant la nuit. Lambro et tous les Grecs à ses ordres s'étaient sauvés parmi les Mainotes ou étaient sortis à la faveur des ténèbres sur leurs chaloupes. Le capitan-pacha, enchanté que son coup

d'essai lui eût si bien réussi, jura amitié éternelle aux Français, protection distinguée à ses marins, remercia M. de Venel, distribua quelqu'argent et quelques rafraîchissemens à l'équipage de *la Modeste*, s'empara de la flotille abandonnée, et s'empressa de revenir à Constantinople recevoir les félicitations des grands et les bénédictions du peuple.

CHAPITRE XXXIII.

Étendue et population de l'île de Crète. Détails sur les produits de chaque province. Plantes dont les habitans font usage. Histoire naturelle.

L'île de Crète a environ soixante lieues ou trente myriamètres, depuis sa côte la plus occidentale jusqu'au cap *Samonium*, situé à la partie la plus orientale. Sa plus grande largeur, en passant par le mont Ida, est d'environ treize lieues. Il n'y en a que trois du fond du golfe Mirabel jusqu'à Hiéra-Pétra, et six ou sept depuis Réthymo jusqu'à l'embouchure du ruisseau nommé *Mégalo-Potamo :* mais lorsqu'on voyage à cheval, les détours qu'on est obligé de faire à cause des montagnes, rendent partout le chemin une fois plus long, outre qu'il est extrêmement pénible.

La côte nord est beaucoup plus sinueuse que la côte sud : elle a un plus grand nombre de ports et de rades : on y trouve des mouillages excellens, tandis que la côte sud n'offre que quelques points où l'on peut jeter l'ancre avec sûreté.

Les rivières ne sont pour ainsi dire que des torrens grossis en hiver par les pluies, et au printems par la fonte des neiges : peu d'entr'elles conservent toute l'année une partie de leurs eaux; mais l'on voit une assez grande quantité de sources, dont les habitans se servent pour l'arrosement des terres. Il est vrai que la plupart de ces sources jaillissent si près du rivage de la mer, qu'il est presqu'impossible de les employer à cet usage.

Suivant les registres du percepteur du karatch, la population des Grecs doit être évaluée à cent vingt mille, car on compte environ quarante mille hommes payant cet impôt. Si l'on considère ensuite le grand nombre de janissaires inscrits dans les villes, et si l'on fait attention que quelques villages sont presqu'entiérement peuplés de Turcs ou mi-partis de Turcs et de Grecs, on sera porté à croire qu'il y a à peu près dans l'île autant des uns que des autres,

autres, et que le total de la population est de deux cent quarante mille habitans.

S'il faut en croire les négocians qui ont vieilli dans leurs comptoirs, et qui ont porté dans leur commerce un œil observateur, le nombre des Grecs diminue insensiblement par l'effet de la servitude, par les émigrations, par le découragement du cultivateur, par les avanies continuelles qu'ils éprouvent. La misère en fait périr d'épuisement : elle tue surtout beaucoup d'enfans ; elle s'oppose à l'union des deux sexes. On peut présumer que si la Porte ne change de système à l'égard des non-Musulmans, si elle ne se décide promptement à les protéger contre ses agens, la population des Grecs disparaîtra des lieux occupés par les Turcs, ou ceux-ci seront chassés du continent européen à la première occasion qui se présentera.

Nous avons dit que l'île était divisée en trois gouvernemens subdivisés en districts ou provinces : nous allons jeter un coup-d'œil sur les productions de chacun d'eux en particulier.

On trouve à la partie la plus occidentale, Kissamos au nord et Sélino au sud, qui divisent en deux portions le terrain compris dans cet espace. Kissamos, dont le nom s'est conservé jusqu'à nous sans altération, était autrefois le port d'Aptère ; c'est aujourd'hui une petite ville qui serait assez importante si les pachas n'avaient prohibé l'exportation des denrées de l'île, excepté du chef-lieu de leur gouvernement.

Cette province est une des mieux cultivées et des plus productives de l'île : elle fournit une assez grande quantité d'huile et de vin ; elle produit du miel, de la cire et de la soie : on y récolte fort peu d'orge et de blé. La plupart de ses montagnes sont boisées : on y trouve épars beaucoup de chênes et d'yeuses, dont les glands permettent aux Grecs d'élever une assez grande quantité de porcs. On y voit aussi beaucoup de caroubiers, dont les fruits sont transportés à la Canée. Au dessus du village de *Nomalo*, situé sur le premier chaînon des monts Blancs, il y a une forêt assez considérable de chênes, d'où l'on retire la majeure partie du bois et du charbon qui se consomment à la Canée.

La vigne, dans cette province, mérite quelqu'attention : elle est taillée si près du cep, qu'il ne reste aucun bourgeon apparent; ce qui n'empêche pas qu'elle ne pousse plusieurs sarmens vigoureux, et qu'elle ne donne une assez grande quantité de raisins. Ceux qui cultivent le mieux, ne donnent qu'un labour, et ne portent jamais d'engrais à leurs vignes. Ils aiment mieux les employer aux terres destinées à recevoir des grains ou quelques plantes potagères.

Lorsqu'ils veulent planter une vigne, les habitans de Kissamos se contentent de ficher en terre, à deux pieds de profondeur, un fer pointu, et de mettre leur plant dans le trou en piquant tout autour la terre au moyen du même fer. Cette méthode est sans doute vicieuse; mais elle économise les frais de plantation; et dans un pays où il est dangereux d'être plus riche que son voisin, l'industrie est toujours paralysée. Pourquoi d'ailleurs le Grec chercherait-il, dans les campagnes, à doubler les produits de son champ ? Il est content s'il a du pain pour sa famille : deux ou trois tonneaux de vin lui suffisent; s'il en avait cinq ou six, il serait remarqué : le soubachi ne manquerait pas de prétextes pour le dénoncer, et l'aga de moyens pour le dépouiller.

Le vin de Kissamos est clairet, spiritueux, d'une assez bonne qualité : comme il n'est point un objet de commerce, attendu que le transport à la Canée serait trop coûteux, les Grecs et les Musulmans en font une assez grande consommation. Les premiers en convertissent une partie en eau-de-vie pour l'arrière saison, parce qu'elle se conserve mieux et occupe moins de place que le vin.

On vendange aux premiers jours de fructidor. Les raisins, à cette époque, ont acquis la plus grande maturité. On les transporte dans le fouloir construit en maçonnerie au milieu de la vigne : on les y amoncèle, et on les y laisse huit à dix jours exposés au soleil. On les y foule ensuite, et l'on transporte au logis le moût que l'on verse dans des tonneaux. On ajoute ordinairement un quart ou un cinquième d'eau, et la plupart des habitans sont dans l'usage de mettre dans le vin qu'ils destinent aux Turcs, du sel, du plâtre et

même de la chaux, pour lui donner un piquant que ces derniers aiment et recherchent.

Il y a sur le golfe de Kissamos une carrière de beau gypse que les Crétois exploitent mal. Les maçons du pays ne connaissent pas d'autre manière de le convertir en plâtre, qu'en le mettant concassé, à l'épaisseur de cinq à six pouces, dans le four du boulanger.

Le fort de Grabuse, situé sur un îlot escarpé, à la partie la plus occidentale et septentrionale de Crète, est compris dans le district de Kissamos. Les Turcs ne pouvant s'emparer de ce fort au commencement du siècle dernier, prirent le parti de corrompre le commandant, et celui-ci fut assez immoral pour tendre la main à l'or qui lui fut offert, et assez lâche pour livrer une place que la république de Venise lui avait confiée. La réunion de trois petites îles et d'un cap avancé forme un port naturel dans lequel les plus gros vaisseaux mouillent en sûreté. On évalue la population des Turcs de Kissamos, à plus d'un tiers des habitans.

La province qui se trouve au sud de celle de Kissamos, a pris son nom de Sélino, petite ville bâtie sur la côte méridionale de l'île, à la place qu'occupait autrefois *Lissa* ou *Lissus*, lieu peu important, dont Ptolomée fait mention. Elle est très-fertile, quoiqu'elle soit presqu'entiérement montagneuse. Elle fournit un peu de soie, de miel, de cire, et une assez grande quantité de fruits, tels que cerises, abricots, pêches, poires, oranges. C'est la seule province où le châtaignier soit cultivé : cet arbre y est abondant, et il réussit très-bien sur les collines et les montagnes schisteuses de cette contrée. On porte les châtaignes à la Canée, à Réthymo, à Candie. On en mange dans ces villes, depuis le milieu de vendemiaire jusqu'à la fin du printems. Il en sort chaque année une assez grande quantité pour la Syrie.

L'huile est cependant la principale denrée de Sélino : elle passe pour être meilleure dans cette province, que dans tout le reste de l'île. Les négocians de la Canée établissent ordinairement leurs spéculations sur la quantité et sur la qualité des huiles de Sélino.

Le vin, le blé et l'orge sont peu abondans. La population des Turcs est évaluée à un quart ou un cinquième des habitans.

Après ces deux provinces viennent Cidonia au nord, et la Sphachie au sud : celle-ci s'étend à l'est beaucoup plus que la première ; elle est censée faire partie du pachalik de Candie. Nous y reviendrons bientôt lorsque nous aurons dit un mot des provinces situées au nord, comprises dans le pachalik de la Canée et dans celui de Réthymo.

Cidonia ou Kidonia, qui a retenu son nom de l'ancienne ville des Crétois, produit de l'huile, des grains, du coton, du lin, de la soie, du miel, de la cire, quelques fruits et une assez grande quantité de fromages ; son territoire est en général très-fertile. Les premières montagnes qui se trouvent au sud, étant plus tempérées et plus fraîches que le territoire de la Canée, produisent beaucoup de fruits : on y recueille peu de vin, beaucoup d'huile, et une médiocre quantité d'orge et de froment.

Le premier cordon des hautes montagnes de la Sphachie, qui vient après, compris dans la province de Kidonia, est couvert de neige pendant quatre ou cinq mois. Il est en général pierreux et dénué de terre : il n'y a que quelques vallons étroits qui soient susceptibles de culture. On y sème en mai, de l'orge que l'on recueille en septembre. La récolte de ce grain se faisant aux environs de la mer au commencement de mai, il arrive assez souvent que le cultivateur sème sur ces montagnes l'orge nouvellement recueilli dans la plaine. On peut de même, si l'on veut, en octobre, venir le resemer aux environs des côtes. Mais comme on a reconnu que les semences nouvelles ne sont pas si bonnes que celles qui se sont reposées quelques mois, ce n'est qu'à défaut d'autres qu'on y a recours.

C'est aussi sur ces montagnes qu'on amène les troupeaux dès que la neige est fondue ; et quoique le terrain paraisse presque nu, le bétail y trouve une nourriture, sinon abondante, du moins très-savoureuse et très-propre à donner à son lait et à sa chair une qualité à laquelle ne peut atteindre celui qu'on élève dans les lieux les plus fertiles.

La population des Turcs est aussi forte aux environs de la Canée, que celle des Grecs.

A trois lieues de cette ville commence la province d'*Apocorona*, qui s'étend à l'est jusqu'à Armiro, et au sud jusqu'aux montagnes de la Sphachie. Elle ne présente point de culture particulière : elle est montagneuse, et fournit abondamment de l'huile, une petite quantité d'orge et de blé et très-peu de vin : elle est plus peuplée de Grecs que de Turcs.

La province de Réthymo, qui vient ensuite, est une des mieux cultivées et des plus productives de l'île : elle fournit beaucoup d'huile, un peu d'orge et de blé, et une assez grande quantité de vin. Les côteaux et les collines qui bordent la plage d'Armiro, sont presque tous couverts de vignes. On remarque sur les premières montagnes qui se trouvent au sud, une forêt de chênes, d'yeuses, d'érables, de caroubiers, dans laquelle les habitans de Réthymo viennent couper le bois qui leur est nécessaire.

Au sud de Réthymo il y a les deux provinces de *Aïon-Vassali* et d'*Amari*, les seules qui soient comprises dans ce pachalik : elles fournissent du blé, de l'orge, de l'huile et quelques fruits. La première, située au nord-ouest de l'autre, fournit en outre des fromages excellens, que l'on confond, dans le commerce, avec ceux de la Sphachie. Les Grecs sont plus nombreux que les Turcs dans les provinces de Aïon-Vassali et d'Amari.

Les Sphachiotes habitent, comme nous l'avons dit, les hautes montagnes qui s'étendent de l'est à l'ouest, depuis la province de Sélino jusqu'à celle d'Amari : ils sont censés compris dans le pachalik de Candie, quoique la police et l'administration intérieures leur appartiennent. Indépendamment d'un grand nombre de villages qu'ils ont sur ces montagnes, on en remarque quelques-uns vers la côte méridionale, et entr'autres *Sphachia* leur chef-lieu, où il y a un petit port qui contient sept à huit gros bateaux dont les Sphachiotes se servent pour leur commerce, et quelquefois aussi pour les pirateries qu'ils exercent à l'imitation de leurs ancêtres.

Les Maltais, dans leurs courses, fréquentaient autrefois le port de la Sphachie. Ils y étaient bien accueillis des habitans, qui s'empressaient de leur fournir les provisions et tous les secours dont ils avaient besoin.

La Sphachie ne produit presque pas d'huile ; mais on y récolte en revanche un peu de blé et une assez grande quantité d'orge : elle fournit aussi du miel et de la cire. Sa principale production consiste en petits fromages faits avec le lait de brebis, qu'on exporte pour Constantinople.

Les Sphachiotes sont dans l'usage d'envoyer pendant l'hiver leurs troupeaux vers les bords de la mer, parce que dans cette saison douce et pluvieuse l'herbe y est abondante ; mais aux premières chaleurs de l'été ils les font revenir brouter chez eux les paturages savoureux que la température plus douce et la fonte graduelle des neiges entretiennent toujours verts.

Le vin que ces Grecs font sur les premiers chaînons de leurs montagnes, suffiraient aux besoins de l'année entière avec un peu d'économie ; mais ils boivent ordinairement avec tant d'intempérance pendant les trois ou quatre mois qui succèdent à celui des vendanges, qu'ils sont obligés de boire l'eau pure le reste de l'année. Peu d'entr'eux sont assez sages, dit-on, pour user avec sobriété d'une liqueur aussi salutaire lorsqu'elle est prise avec modération, qu'elle est nuisible lorsque la dose en est trop forte.

La première province que l'on trouve au nord de l'île lorsqu'on a quitté le territoire de Réthymo, se nomme *Nilo-Potamo* : elle s'étend au sud-est jusqu'au-delà du mont Ida, et comprend les districts de *Arlo-Potamo*, de *Lambis*, d'*Arcadi* et de *Riso-Castro*. Elle produit du blé, de l'orge, de la soie, du lin, du coton et quelques fruits : on y recueille une assez grande quantité d'huile, quoique la plupart des oliviers ne reçoivent ni engrais ni labours, et soient en quelque sorte abandonnés.

Cette province était autrefois comprise dans le pachalik de Réthymo ; mais, il y a environ cinquante ans, un pacha de Candie, la considérant comme une excellente mine à exploiter, sollicita vivement auprès de la Porte, et obtint qu'elle serait annexée à son pachalik. Cette mesure a beaucoup contribué à diminuer le nombre des habitans, ainsi que le produit des terres ; car indépendamment des avanies qui furent faites à ceux qui se trouvèrent dans l'aisance, l'obligation à laquelle le pacha soumit tous les cultivateurs de

porter leurs huiles à Candie, où elles se paient moins qu'à Réthymo, et l'augmentation considérable des frais qui résultent d'une distance plus grande et des chemins plus mauvais, à travers les montagnes qu'il faut passer, tout a jeté les habitans dans une sorte de découragement que la Porte ignore, et que le pacha n'est point dans l'intention de faire cesser. Satisfait d'augmenter le produit de la douane, celui-ci se met peu en peine si les habitans ont à gémir des mesures que la Porte a prises à leur égard.

On recueille dans le territoire de Candie, fort peu de coton, beaucoup de blé et d'orge, et une grande quantité de raisins secs. On fait plusieurs chargemens de ces derniers, pour la Syrie et pour l'Égypte. Les Musulmans de ces contrées en font la base de leurs sorbets; les Chrétiens sont dans l'usage de les mettre dans une certaine quantité d'eau, et de les laisser fermenter pendant dix, douze ou quinze jours, suivant la température de l'air. Ils les distillent ensuite et en obtiennent une eau-de-vie très-agréable. La préparation de ces raisins consiste à les cueillir lorsqu'ils sont bien mûrs, et à les étendre par terre, exposés pendant plusieurs jours à un soleil ardent. On les égrappe ensuite et on les emballe pour le transport.

Il n'y a presque pas d'oliviers dans le territoire de Candie, quoique le terrain soit très-propre à la culture de cet arbre. Les Turcs y sont aussi nombreux que les Grecs.

L'île de Dia ou de Standie est située à trois lieues au nord quart de nord-est de Candie. Elle a environ quatre milles de long sur deux de large : son contour est irrégulier : l'on voit à sa partie méridionale, trois ports naturels, où les navires un peu gros, destinés pour Candie, vont mouiller et décharger une partie de leurs marchandises, parce que le port de cette ville n'est pas assez profond pour les recevoir lorsqu'ils sont chargés. A leur départ, ils vont de même attendre à Dia que des bateaux leur apportent de quoi compléter leur chargement.

Un vaisseau de guerre qu'un vent de nord trop violent pousserait sur Crète, et qui ne pourrait gagner le golfe de la Sude ou Spina-Longa, trouverait un asyle à Dia. Le port du milieu, nommé

Port de la Madona, est le meilleur des trois : on peut y jeter l'ancre depuis six et huit brasses, jusqu'à une assez grande profondeur.

En doublant la pointe orientale, on trouve un quatrième port peu sûr, peu profond, ouvert au vent d'est, mais à l'abri du sud, de l'ouest et du nord-ouest. Un navire marchand, surpris par un coup de vent, pourrait également s'y sauver.

Cette île est élevée, scabreuse, entiérement calcaire : elle n'est ni habitée ni cultivée. La roche est partout à découvert, excepté vers le sommet, où l'on aperçoit un terrain qui serait propre à la culture de la vigne et de l'olivier. Il paraît qu'il y a eu anciennement à cet endroit quelques habitations, à en juger par les tas de pierres et de briques qui s'y trouvent. On rencontre en divers endroits du marbre blanchâtre qu'on n'a jamais exploité, et quelques filons de plusieurs pieds d'épaisseur d'albâtre rubanné, que l'on juge de la plus grande beauté.

Il y a sur cette île une quantité considérable de lapins : il y a aussi quelques chèvres sauvages qu'il est difficile de voir et de tirer, parce qu'elles se tiennent à des endroits inaccessibles à l'homme. Nous y avons vu en outre plusieurs chats de diverses couleurs, que nous avons présumé avoir appartenu à des bâtimens naufragés.

La province de *Messara*, qui se trouve au sud de celle de Candie, est la plus fertile et la plus agréable de l'île : elle a entr'autres une fort belle plaine de six lieues d'étendue, dans laquelle on récolte abondamment du blé, de l'orge, du lin, du coton et divers fruits. Elle est traversée par une petite rivière nommée aujourd'hui *Malognithi*, et connue autrefois sous le nom de *Léthé*. Elle passe à côté des ruines de *Gortyne*, et va se jeter dans la mer en face des îles Paximades.

Lorsque les Romains eurent conquis l'île et abaissé l'orgueil de Cnosse, Gortyne devint la plus considérable et la plus belle ville de Crète. Elle avait deux ports au sud, dont l'un, nommé *Metallum*, situé vis-à-vis deux îlots, se retrouve dans le mot *Metala* que ce lieu porte encore. L'autre, nommé Lébéné, était à cinq ou six lieues plus à l'est.

A trois lieues au nord de ces ruines, on voit le fameux labyrinthe, que l'on prendrait pour une ancienne carrière de pierres tendres, calcaires, ou pour un lieu d'habitation, capable de contenir une peuplade entière, si les anciens auteurs n'avaient dit qu'il fut construit par Dédale, sur le modèle du labyrinthe d'Égypte, et qu'il servit à y enfermer le Minotaure.

Le blé de Messara est un des meilleurs de la Turquie : il fournit beaucoup de farine et donne un pain excellent. Les cultivateurs le transportent sur le dos de leurs ânes, à Candie, à Réthymo et même à la Canée, et quelque abondante que soit la récolte, ils n'en gardent jamais pour eux. Ainsi que les autres cultivateurs de l'île, ils se nourrissent toute l'année d'un pain d'orge très-grossier. Le pur froment est réservé pour les agas et pour les riches habitans des villes.

Cette province passe avec raison pour le grenier de Crète. Toutes les terres sont en culture, et elles produisent communément quinze et vingt pour un, tandis qu'ailleurs le cultivateur est bien satisfait s'il obtient six ou huit fois la semence qu'il a confiée aux meilleures terres; il est vrai que leur culture est bien négligée, et qu'elles reçoivent bien rarement des engrais. Les Turcs sont ici plus nombreux que les Grecs.

La province de Mirabel, qui se trouve à l'est de celle de Candie, est peuplée, fertile et abondante en huile, en grains et en fruits. Les habitans voyaient venir autrefois à la rade de Mirabel et dans le port de Spina-Longa, plusieurs navires français pour y charger leur huile; ce qui en soutenait le prix et répandait parmi eux une aisance qu'ils n'ont plus depuis qu'on les a forcés de la porter à grands frais à Candie, et de la vendre à bas prix aux Turcs propriétaires des savoneries établies dans cette ville.

Les cultivateurs, découragés par cet ordre peu réfléchi, négligent de jour en jour leurs oliviers, et font en outre une plus grande consommation d'huile et d'olives qu'ils ne fesaient auparavant. Ils salent une grande quantité de ce fruit, dont ils font la base de leur nourriture. Ils mangent aussi beaucoup d'herbes sauvages en salade ou frites avec de l'huile. Et c'est ainsi que le pacha de Candie,

qui espérait augmenter le produit de la douane en empêchant les fraudes qui auraient pu se commettre loin de ses regards, a vu diminuer au contraire insensiblement ce produit, parce qu'on n'exporte plus de cette province, la moitié des huiles qu'on en exportait autrefois.

La rade de Mirabel se présente à l'est, et offre aux navires qui vont y relâcher, un mouillage assez sûr. Deux petites îles placées au devant l'abritent et la défendent. La ville a beaucoup diminué depuis que le commerce a pris une autre direction. On y compte cependant encore quinze cents habitans, la plupart Grecs et cultivateurs.

Spina-Longa, qui se trouve à quelques lieues plus au nord, est un des meilleurs ports de Crète. Il est formé par une presqu'île qui le garantit des vents d'est. Son entrée se présente au nord-nord-est; mais elle est abritée et défendue par un îlot sur lequel les Vénitiens avaient bâti une forteresse semblable à celle de la Sude. Les Turcs ont fait pendant long-tems des tentatives inutiles pour s'en emparer : ce n'est qu'au commencement du siècle dernier, que les Vénitiens leur ont permis d'en prendre possession.

La province de *Hiéra-Pétra* ou *Géra-Pétra* se trouve au sud de celle de Mirabel : elle produit comme elle, de l'huile, des grains, divers fruits, du miel, de la cire, du lin, etc.; mais elle souffre également de la défense que le pacha a faite de vendre les denrées ailleurs qu'à Candie. Les navires français venaient autrefois charger de l'huile à la rade de Hiéra-Pétra : les habitans sont obligés aujourd'hui, pour vendre cette denrée, de faire par terre un trajet qui exige trois ou quatre jours de marche.

La ville, connue autrefois sous les noms de *Cyrbá*, de *Camyrus* et de *Hiéra-Pytna*, n'est aujourd'hui qu'un village, dont la population diminue tous les jours. Sa rade est trop exposée au vent de sud et surtout au *sirocco*, pour être fréquentée. Les navires européens qui y venaient autrefois, se hâtaient de faire leur chargement et de partir.

La province de *Settia* occupe toute la partie orientale de l'île : elle est la plus étendue, la moins peuplée et la moins productive,

quoiqu'elle soit en grande partie susceptible de culture, et que la plupart de ses terres soient de la plus grande fertilité. Mais l'éloignement de la capitale, le manque de ports, l'injustice mal-adroite des agas, tout concourt à rendre les habitans de cette partie de l'île plus indolens que les autres. Contens de recueillir des grains et des fruits pour leur subsistance, de l'huile pour payer leurs impôts et se procurer quelques vêtemens et les ustensiles nécessaires à leur ménage, ils ne cherchent pas à arracher de la terre un surcroît de productions dont ils seraient embarrassés ou dont leurs agas ne manqueraient pas de s'emparer.

La ville est située sur une plage qu'un cap peu avancé et que trois îlots placés à plus d'une lieue de distance garantissent faiblement des vents de nord et de nord-est. Elle était assez bien fortifiée et assez peuplée lorsque les Vénitiens étaient les maîtres de l'île; ils y avaient construit un mole pour abriter les navires qui venaient y charger les productions de la province ou qui apportaient celles que réclamaient les besoins des habitans. On ne voit aujourd'hui à Settia que quelques faibles bateaux : la population a diminué considérablement, et les fortifications ne sont point entretenues.

Le mont Dicté occupe dans cette province une étendue assez considérable dans la direction de l'est à l'ouest. Quoiqu'il soit un des points les plus élevés de l'île après l'Ida et les monts Blancs, sa cime n'est point couverte de neige : elle est seulement plus fraîche, plus humide que les montagnes des environs de la mer, et serait très-propre à la nourriture d'un grand nombre de troupeaux.

Le caroubier, arbre de moyenne grandeur, qui croît sans culture dans toute l'île, et qui se plaît singuliérement sur les terrains pierreux et dans les fentes des rochers, est ici plus abondant que partout ailleurs : il a un port agréable, un feuillage toujours vert, des fleurs fort petites, sans corolles; des fruits bruns, aplatis en forme de gousses, et un bois très-dur, veiné, d'un beau rouge foncé, très-propre aux ouvrages de menuiserie et de marqueterie; mais ce qui déprécie ce bois, c'est qu'il est sujet à se carier lorsque

l'arbre vieillit : son aubier d'ailleurs est trop considérable, trop tendre et d'une couleur blanchâtre.

On transporte les fruits du caroubier à Constantinople, en Syrie, en Égypte : ils servent de nourriture aux pauvres et aux enfans ; ceux-ci aiment beaucoup à mâcher la pulpe douce et mielleuse qu'ils renferment. Mêlé avec la racine de réglisse, le raisin sec et divers autres fruits, il sert à faire les sorbets dont les Musulmans font un usage journalier.

Parmi le grand nombre de plantes sauvages ou cultivées dont les habitans de Crète se nourrissent, nous ferons remarquer :

Les feuilles de haricot, cuites et frites avec l'huile d'olive.

Celles de pois-chiches, cuites et crues, en salade.

Les feuilles et les fleurs de courge, cuites.

Les feuilles de vigne, cuites et confites au vinaigre.

Les feuilles de raifort, cuites.

Les feuilles et les sommités de la moutarde et d'un grand nombre de plantes crucifères, cuites et frites.

Les feuilles et les tiges de la blète, cuites.

Les feuilles de plusieurs espèces d'arroches, cuites.

Les feuilles et les tiges de la morelle, *solanum nigrum*, cuites.

Les feuilles de coquelicot, *papaver rhaeas*, cuites.

Les feuilles de mauve, cuites.

Les jeunes pousses de l'asperge sauvage, *asparagus acutifolius*, cuites.

Les tiges du *smilax aspera* et du *smilax excelsa*, cuites.

La chicorée épineuse crue, en salade.

Le pissenlit et un grand nombre de plantes chicoracées, en salade.

Les feuilles de diverses scorsonères, en salade.

La plupart des campanules, des valérianes, des scabieuses, en salade.

Les feuilles de ronce, cuites, et les sommités tendres, crues, en salade.

Les épis de maïs verts, crus.

Les racines de persil, cuites, en salade et en ragoût.

Les tiges et les feuilles de fenouil, crues, en salade et confites au vinaigre.

Les fruits de la *pomme d'amour*, *solanum licopersicum*, cuits, en ragoût ou comme assaisonnement. *Plante cultivée.*

Les feuilles et les boutons du caprier sans épines, confits au vinaigre.

Parmi les plantes cultivées, nous remarquâmes la *mélochie* (1), que nous avons revue encore plus abondante en Égypte. On en mange les feuilles avec plaisir pendant tout l'été, en ragoût ou simplement bouillies, exprimées et assaisonnées avec de l'huile d'olive. On a soin de semer les graines depuis la fin de l'hiver jusqu'à la fin du printems, dans les endroits arrosés. La plante est annuelle, rameuse, et s'élève jusqu'à deux pieds.

On cultive aussi, non-seulement en Crète, mais dans tout le Levant, la ketmie ou bamie (2), connue aux Antilles sous le nom de gombeau. Son fruit, long de trois à quatre pouces, est cueilli depuis la fin de prairial jusqu'en fructidor, et mangé en ragoût seul, avec divers assaisonnemens, et plus souvent mêlé avec de la viande : il est fade, visqueux, assez facile à digérer. Les graines sont semées vers la fin de l'hiver dans les endroits arrosés. Cette plante annuelle réussirait très-bien au midi de la France.

Nous pourrions ajouter à cette liste la plupart des plantes potagères cultivées en Europe.

On doit regretter que la pomme de terre ne soit pas connue des habitans de Crète ; elle croîtrait certainement à l'ombre du châtaignier de Sélino, sur les monts Blancs, sur le mont Ida, sur le mont Dicté et sur tous les lieux élevés et frais de l'île. Elle contribuerait à rendre indépendans les Sphachiotes, que le besoin des subsistances appelle souvent dans les villes maritimes de la côte nord : elle économiserait les grains qui manquent en général dans ce pays ; elle procurerait à tous les Grecs une nourriture

(1) *Corchorus olitorius.* Lin. — Corète potagère. Lamarck, *Encyclop.*

(2) *Hibiscus esculentus.* Lin. — Ketmie comestible. Lamarck, *Encyclop.*

saine, qui ne leur serait pas enviée peut-être par l'avide Musulman. Il faut espérer que les Sphachiotes seront un jour redevables de ce bienfait aux négocians européens qui habitent la Canée, ou aux Grecs que le commerce attire aujourd'hui dans les principales villes de l'Europe.

Lorsqu'on jette un coup-d'œil sur les productions alimentaires que l'île fournit, et qu'on pourrait y multiplier avec la plus grande facilité, on est étonné que les cultivateurs grecs soient réduits à se nourrir toute l'année, de pain d'orge, d'olives salées et de plantes sauvages. Il est rare qu'ils se permettent de faire usage d'alimens plus délicats : ils préfèrent les vendre pour acquitter les impôts ou solder les extorsions trop fréquentes de leurs agas. Les habitans des villes, et surtout les Européens, font assez bonne chère à peu de frais. Le mouton est partout excellent, et vaut à peine 2 sous la livre. Le porc, élevé et nourri dans la plupart des villages grecs, est exquis, surtout lorsqu'il est jeune : sa chair est moins chère que celle du mouton, attendu que les Turcs n'osent en manger. Les agneaux et les chevreaux paraissent dans les boucheries des trois villes principales, pendant plusieurs mois de l'année. On voit venir en abondance, dès la fin de l'été, la caille, la tourterelle, le ramier, l'oriol, le rollier, la grive et un grand nombre de bec-figues très-délicats. La bécasse vient un peu plus tard et y passe l'hiver. Le merle y reste toute l'année; il est très-gras en hiver et d'un très-bon goût. Les alouettes, les ortolans et beaucoup de petits oiseaux remplacent, en printems et en été, les oiseaux de passage. Le lièvre et la perdrix sont partout fort communs : le francolin et la bartavelle sont plus rares. Nous n'avons vu le lapin très-multiplié que sur les petites îles voisines de Crète. Le mouflon et la chèvre sauvage sont assez abondans sur les montagnes et dans les lieux escarpés. Les villageois les tuent quelquefois à l'affût, et viennent les vendre à Candie, à Réthymo et à la Canée. Ils y apportent aussi quelques volailles qu'ils engraissent dans les champs avec les graines et les insectes qu'elles peuvent attraper. Le coq-d'inde surtout se fait remarquer par sa grosseur, par la délicatesse de sa chair et par le bas prix auquel on l'obtient :

on a pour 1 piastre ou à peu près 2 francs, un coq-d'inde pesant douze à quinze livres, et pour 1 franc celui qui en pèse sept à huit. Le bœuf est rare, et n'est guère employé qu'aux travaux de la campagne.

Il y a peu de contrées dans le Levant, qui offrent une plus grande variété de végétaux intéressans que l'île de Crète. Le botaniste peut espérer d'y faire dans toutes les saisons une récolte plus ou moins abondante. En effet, lorsque la chaleur a desséché la terre et brûlé la plupart des plantes dans les plaines et sur les collines voisines de la mer, alors le Dicté, l'Ida et la Sphachie, qui se trouvent sous une température plus douce et plus humide, sont couverts de fleurs de toute espèce.

Si le botaniste quitte ces lieux élevés aux premières pluies d'automne, il est surpris de trouver sous ses pas une renoncule à fleur jaune, assez suave, digne de figurer dans les jardins des fleuristes; un narcisse à fleur blanche, odorante; plusieurs scilles, deux colchiques, un safran, un hémérocalle, etc. Bientôt il voit la mandragore, dont les charlatans ont préconisé les vertus, mais dont le médecin sage se méfie comme d'une plante vénéneuse. La luzerne arborescente fleurit avant la fin de l'automne. En nivôse, pluviôse et ventôse, tous les côteaux sont couverts de renoncules, d'anémones, d'ixias, de safrans, d'iris et d'un grand nombre de crucifères, auxquels succèdent rapidement les orchis, les labiées, les cistes, quelques ombelles et la plupart des plantes légumineuses. On trouve au milieu de l'été quelques plantes tardives, et un grand nombre d'arbustes et d'arbrisseaux, tels que sarriètes, thyms, stachys, laurier-rose, myrte, etc. et vers la fin de l'été, quelques singenèses, parmi lesquelles on remarque l'atractylis gummifère.

Les autres parties de l'histoire naturelle ne sont pas moins intéressantes que les plantes : les coquilles terrestres, par exemple, y sont très-communes et très-multipliées. Indépendamment des espèces d'Europe, on en trouve un grand nombre qui ne sont point connues des naturalistes. Nous nous contenterons ici d'en présenter quelques-unes.

1°. L'hélice *spiriplane* (*pl.* 17, *fig.* 7, *a*, *b*, *c*). Elle se tient

pendant l'été, dans les fentes des rochers, d'où elle ne sort probablement qu'aux premières pluies d'automne. La première fois que nous la vîmes, nous fûmes obligés d'employer des coins pour fendre la roche. Elle est remarquable en ce que le premier tour de la spire est convexe, arrondi, et que les autres sont applatis. Si la coquille est jeune (*c*), le premier tour de la spire est tranchant. Nous l'avons trouvée également à Rhodes (1).

2°. On trouve sur quelques arbustes le bulime *fasciolé* (*fig.* 5), dont la bouche est ovale, brune intérieurement, blanche sur ses bords. La coquille est fusiforme, blanche, avec un grand nombre de lignes d'un roux foncé, qui disparaissent insensiblement à mesure qu'elle vieillit. Nous l'avons revue à Rhodes, en Syrie, en Caramanie (2).

Parmi les bulimes que l'on trouve sur les rochers, on doit remarquer :

3°. Le bulime *torticole* (*fig.* 4, *a*, *b*). Il est d'un blanc roussâtre : sa bouche est presque ronde, un peu ovale ; les bords sont évasés, et laissent voir dans l'intérieur, du côté droit, deux petits plis peu apparens. Le col est libre, quadrangulaire. Les derniers tours de la spire sont coupés comme dans le bulime décolé (3).

4°. Le bulime *retus* (*fig.* 2, *a*, *b*) a sa bouche ovale, faiblement bidentée, roussâtre intérieurement. Chaque spire a un grand nombre de lignes très-élevées. L'extrémité est toujours tronquée lorsque la coquille est parvenue à sa grosseur (4).

---

(1) *Helix* spiriplana *mediocris, depressa, umbilicata, circulis interruptè guttulatis notata ; anfractu primo convexo, cæteris discoïdeo planissimis ; apertura collo continuato suborbiculata candida.*

(2) *Bulimus* fasciolatus *parvus, oblongus, albidus, longitudinaliter fusco multilineatus ; apertura intus tota fusca, labio simplici albo.*

(3) *Bulimus* torticollis *sinister, parvulus, dilute rubiginosus, valdè truncatus, subcylindricus ; collo libero, angustato, subquadrato ; apertura subrotunda.*

(4) *Bulimus* retusus *sinister, parvulus, decollatus, fusiformi-cylindraceus, totus conspicue plicato-striatus, obsolete albeus ; apertura ovali, introrsum obscure biplicata, rufidula.*

5°. Le

5°. Le bulime *aminci* (*fig.* 6, *a*, *b*) est alongé, strié, formé de quinze à seize spires. La bouche est ovale, un peu oblongue : elle a intérieurement deux plis du côté de la columelle, plus ou moins marqués. Les dernières spires sont d'un bleu foncé noirâtre (1).

6°. Le bulime *renflé* (*fig.* 3, *a*, *b*) est moins alongé, plus renflé que le précédent; ses stries sont plus sensibles : celles du dernier tour forment des rides bien marquées. On ne compte que douze ou treize tours à sa spire. La bouche est ovale, légérement bidentée; le fond paraît comme obstrué par quelques plis accessoires (2).

Les lézards n'inspirent pas ordinairement autant de frayeur que les serpens : aucun n'est reconnu venimeux, et cependant on voit établie en plusieurs endroits l'opinion que quelques-uns de ces reptiles sont très-dangereux. La première fois que nous avons vu le scinque oculé (*pl.* 16, *fig.* 1), quelques Grecs qui étaient avec nous, reculèrent d'horreur, comme s'ils avaient aperçu la plus dangereuse vipère. Ce fut bien pis lorsqu'ils nous le virent prendre à la main : ils nous crurent perdus. Nous voulûmes les dissuader sur le prétendu venin de ce reptile, en nous laissant mordre : nous ne réussîmes pas. L'ignorant, comme on sait, ne revient pas facilement de son erreur. Ces Grecs se persuadèrent alors, ou que nous étions sorciers (car ils croient à toutes les sottises de ce genre), ou que nous connaissions un antidote au venin de cet animal.

Ce scinque vit dans le sable en Crète, en Chypre, en Égypte, et non pas dans les maisons, comme le dit Forskal.

Tout son corps est couvert de petites écailles imbriquées, lisses, luisantes : il est d'un gris jaunâtre en dessous, d'un vert grisâtre

---

(1) *Bulimus* teres *sinister*, *parvulus*, *anguste fusiformis*, *obsolete striolatus*, *cum vertice atrato albidus*; *anfractibus planissimis*; *apertura ovato-oblonga*, *obscurè bidentata*.

(2) *Bulimus* inflatus *sinister*, *parvulus*, *ventricoso-fusiformis*, *cum vertice atrato lacteus*; *leviter striolatus*; *apertura ovali*, *obscurè bidentata*, *alba*.

en dessus, avec des rangées transversales, obliques, de taches hexagones, noires, marquées chacune d'une petite tache quadrangulaire, blanche. La queue, dans quelques individus, est en proportion plus longue que dans l'espèce figurée, et est marquée des mêmes taches que le corps. Les pieds sont courts; les doigts sont minces, longs et terminés par un ongle bien distinct. Ce scinque court avec assez de légéreté (1).

Le lézard le plus commun dans toutes les îles de l'Archipel, en Crète, en Morée, sur la côte orientale de la Natolie, en Égypte et en Syrie, c'est le *stellion*, nommé par les Grecs, *cocordilos* (2). Il a le corps mélangé de gris, de jaunâtre et de brun, la tête et le dos couverts d'écailles simples ou tuberculées et pointues. Les écailles des pieds sont plus relevées et plus pointues que celles du dos. La queue est verticillée et couverte d'écailles épineuses. Ce lézard acquiert jusqu'à dix ou douze pouces de longueur. Il vit d'insectes et ne fait aucun mal. On le voit rechercher le soleil en été : il se tient en hiver dans des trous, et il y passe cette saison dans une sorte d'engourdissement.

---

(1) *Scincus* ocellatus *supra griseo-virescens, maculis nigris hexagonis puncto albo notatis.*

Lacerta ocellata *cauda tereti, imbricata, brevi.* Forskal, *Descript. anim.* pag. 13.

Lacerta ocellata. Gmel. *Syst. nat.* tom. I, pars 3, p. 1077.

(2) Tournef. *Voyage au Lev.* tom. I, p. 313.

Lacerta stellio. Lin. *Syst. nat.* p. 361, n°. 10.

Le Stellion. Laceped. *Quadr. ovip.* tom. I, p. 369.

CHAPITRE XXXIV.

État de l'agriculture et de l'industrie en Crète. Caractère des Turcs : précautions qu'ils prennent contre la peste. Commerce d'exportation et d'importation de cette île.

Loin de la verge des Turcs, et sous l'égide de leurs priviléges, les Grecs des îles de l'Archipel, assurés de pouvoir jouir jusqu'à un certain point du fruit de leurs travaux, cultivent en général leurs champs, ou se livrent à quelque industrie avec assez d'ardeur et d'intelligence. Mais en Crète, exposés sans cesse à se voir enlever leurs récoltes par l'aga, à se voir dépouiller de leurs propriétés par le pacha, à se voir insulter, bâtonner et voler par chaque janissaire, les cultivateurs ne sont jamais portés à arracher de la terre, par un surcroît de travail, un produit qu'ils verraient passer entre les mains de ceux qu'ils ont tant de raison de haïr.

Les champs qu'ils cultivent, plantés par leurs ancêtres lorsqu'un peuple civilisé, industrieux et commerçant (1) gouvernait l'île et favorisait l'agriculture, se détériorent de jour en jour : l'olivier périt, la vigne disparaît, les terres sont emportées par les pluies sans que ces malheureux Grecs, découragés, songent à réparer les dommages que le tems leur occasione sans cesse. Il n'y a que le besoin pressant de vivre et d'acquitter les impôts qui puisse les porter à recueillir leurs olives, ensemencer leurs terres et donner leurs soins à quelques abeilles.

L'industrie est presque nulle dans les villages grecs soumis aux agas. Ce n'est qu'en tremblant qu'on y fait quelques étoffes grossières et les instrumens peu compliqués du labourage. Les femmes n'y sont presque jamais occupées qu'à raccommoder les vieux haillons qu'elles et leurs maris portent tant qu'ils peuvent. Lors-

(1) Les Vénitiens.

qu'ils s'habillent de neuf, ce qui leur arrive rarement, ils évitent les couleurs brillantes et les étoffes d'un certain prix. Ils savent que leur habit leur serait enlevé par le soubachi ou par quelqu'autre Turc, et les exposerait même à des outrages.

Il n'en est pas de même à la Sphachie. Le Grec de ces montagnes est en même tems pasteur, agriculteur et artisan. Il tire assez bien parti des mauvaises terres qu'il possède; il élève avec assez d'intelligence et de succès un grand nombre de bestiaux; il fabrique avec assez d'adresse les étoffes dont il se vêtit, les ustensiles dont il se sert et les divers instrumens qu'il emploie. Mais le Sphachiote a conservé, comme nous l'avons dit plus haut, l'énergie de l'homme indépendant et l'activité de celui qui jouit sans trouble du fruit de son travail.

Les villages turcs ne présentent pas autant de misère que ceux des Grecs, parce que le cultivateur est bien plus assuré de sa propriété, et qu'il peut sans crainte l'améliorer par tous les moyens qui sont en son pouvoir. Outre que les taxes qu'il paie sont en général moins fortes, outre qu'il est exempt de l'imposition personnelle, il est rare qu'on se permette une injustice trop révoltante à son égard, attendu que les habitans sont toujours prêts à se soulever et à défendre celui d'entr'eux qui serait opprimé.

Malgré tant d'avantages, ni l'agriculture ni l'industrie ne sont en vigueur chez eux. Enrôlés presque tous parmi les janissaires, ils comptent sur la paye qu'il ont à recevoir; ils comptent aussi sur les avanies qu'ils ne manquent pas de faire aux Grecs toutes les fois qu'ils en ont l'occasion. On dirait que, semblables aux voraces et paresseux frêlons, les Turcs ne sont venus s'établir sur une terre étrangère que pour y consommer, sans peine et sans souci, les subsistances que d'autres retirent de la terre par leur travail, ou se procurent de dehors par leur industrie.

Le caractère de ces étrangers est si fortement prononcé, qu'on les trouve les mêmes en quelque contrée de l'Empire qu'on se transporte. Les Turcs d'Europe néanmoins passent pour être plus courageux, plus féroces, moins ignorans et moins probes que ceux d'Asie. Ceux de Constantinople et des principales villes

maritimes sont en général un peu plus doux, un peu plus instruits que ceux qui habitent l'intérieur des terres. Ceux de l'île de Crète se distinguent par leur méchanceté, leur bonne mine et leur intelligence.

Soit que les Sphachiotes, dont ils ont éprouvé le courage et dont ils connaissent les dispositions hostiles, les rendent méfians; soit que le grand nombre des autres Grecs dont l'île est peuplée, les oblige également à se tenir sur leur garde, les Turcs, ici plus qu'ailleurs, sont toujours portés à faire périr de leurs mains ou envoyer au supplice un Grec sous le moindre prétexte. Les faux témoins ne se font pas scrupule de paraître devant les tribunaux lorsqu'il s'agit de se défaire légalement d'un homme dont on convoite la propriété ou dont on redoute le courage.

Personne n'ignore qu'à la capitale on a quelquefois proposé d'en venir à une mesure générale, et de se défaire en un jour de tous les Grecs de l'Empire : mais l'intérêt a toujours retenu le bras prêt à frapper. On aurait infailliblement recours, en Crète, à ce moyen atroce, si l'île était menacée par une puissance européène. Nous sommes persuadés qu'au premier danger les Turcs de cette île ne manqueraient pas de saisir indistinctement tous les Grecs qui seraient en état de porter les armes, et de les immoler tous à leur propre sûreté, à moins que cette puissance n'eût pris auparavant la précaution de faire passer des armes secrétement, et de soustraire par-là ces infortunés au fer assassin de leurs oppresseurs.

Les Turcs sont en général plus beaux que les Européens. Leur taille n'est pas plus élevée; mais leur tête est plus régulière : les traits en sont ordinairement plus agréables, mieux prononcés. Doivent-ils cet avantage à leur vie peu active, au climat qu'ils habitent, aux alimens dont ils usent, à l'aisance dans laquelle ils sont presque tous, ou bien faut-il en attribuer la cause à ces esclaves ordinairement assez belles qui leur ont donné le jour? Ce qui porterait à croire que la beauté plus générale des femmes, en Turquie, contribue beaucoup à la beauté des hommes, c'est que les Turcs de Crète, qui sont dans l'usage, depuis qu'ils occupent

l'île, d'épouser au *capin* les plus jolies Grecques du pays, sont encore plus beaux que ceux du reste de la Turquie.

Ils sont aussi bien plus intelligens : on croirait, à les voir et à les entendre, qu'ils ont reçu de leur mère quelques étincelles de cet esprit brillant, de cette sagacité vive dont les Grecs sont doués, et qu'ils ont conservé dans l'esclavage même.

Ces Turcs sont les seuls dans l'Empire, qui aient osé, malgré les préjugés de leur nation, soumettre à une sorte de quarantaine tous les étrangers qui viennent d'un pays infesté de la peste. Ils portent même la précaution jusqu'à interdire leurs ports aux navires qui ont des malades suspects, à moins qu'ils n'apportent des provisions dont l'île ait grand besoin; et dans ce cas ils empêchent par tous les moyens connus, que la peste s'introduise chez eux. Mais comme ils ne peuvent empêcher l'abord d'un vaisseau de guerre turc ni le soumettre aux réglemens sanitaires de l'île, les précautions qu'ils prennent à l'égard des autres, sont très-souvent insuffisantes. En effet, les galiondgis, de quelque contrée qu'ils viennent et quel que soit leur état de santé, s'empressent de descendre à terre, de débarquer des effets et de communiquer avec les habitans de la ville et de la campagne. C'est ainsi qu'un kerlanguisch de la Porte, arrivé à la Canée en l'an 4, y apporta une peste des plus contagieuses et des plus meurtrières, qui dans moins de deux ans a parcouru toute l'île et enlevé au-delà du quart de la population. Elle n'avait pas encore cessé lorsque nous sommes partis de Constantinople en l'an 6, quoiqu'elle eût, depuis plusieurs mois, beaucoup perdu de sa malignité.

Une autre loi, moins sage sans doute, qui résulte de la trop petite quantité de blé que l'île fournit, soumet les navires chargés de grains et d'autres comestibles, qui viennent relâcher dans un de ses ports, à vendre leur cargaison avant de remettre à la voile. Et si l'île était assez abondamment pourvue pour que les subsistances y fussent à très-bas prix, le capitaine ne pourrait obtenir la permission de porter sa denrée ailleurs sans faire un présent au pacha, au douanier et au corps des janissaires.

On voit avec plaisir, dans les principales villes, des greniers

publics qui datent probablement du tems des Vénitiens. Ils consistent en de grandes fosses en maçonnerie, carrées, enduites d'un ciment capable de garantir de l'humidité le grain qu'on y renferme. L'ouverture est étroite et soigneusement fermée. Le blé se conserve très-bien dans ces fosses, pourvu qu'elles ne soient pas trop humides. Elles sont très-communes en Italie et dans tout l'Orient: leur forme est plus souvent ovale, très-renflée au milieu. On pourrait y avoir recours en France avec le même avantage, et se servir dans l'occasion des cuves en maçonnerie que l'on est dans l'usage de construire dans la plupart des pays à vignoble.

Le blé que l'on recueille en Crète ne suffisant pas à la consommation des habitans, il en vient chaque année une assez grande quantité du Volo, de Salonique, de la Morée, de la Syrie et quelquefois de l'Égypte.

On ne fait du vin que dans quelques cantons de l'île: on préfère dans quelques autres, de porter les raisins à la ville ou de les faire sécher pour le commerce. Ceux qui n'ont pas de vin s'en passent, et boivent de l'eau: il est rare qu'on leur en apporte des îles de l'Archipel.

Le mûrier végète fort bien en Crète. Les vers à soie y réussissent à merveille, et cependant cet arbre est assez rare. On apporte chaque année de la Syrie, la soie nécessaire à la fabrication de quelques cordons et de quelques rubans que l'on exporte à Constantinople. On fabrique aussi quelques étoffes en soie et coton, en soie et lin: ces dernières servent à faire des chemises et sont consommées dans le pays.

Quoique le lin soit assez abondant, il ne suffit pas néanmoins aux besoins des habitans: ils en tirent beaucoup de l'Égypte.

Le coton est peu cultivé; celui que l'on consomme dans cette île, vient de Smyrne et des environs d'Éphèse.

Il vient aussi de ce dernier endroit des cuirs de buffles et des peaux de bœuf et de mouton grossières pour la chaussure des montagnards, laquelle consiste en une sorte de botte qui monte jusqu'au genou.

On cultive le sésame en petite quantité: on en mêle, dans les

villes, la graine avec le pain, pour donner à celui-ci plus de saveur. On n'est point dans l'usage d'en extraire de l'huile, ainsi qu'on le pratique dans quelques îles de l'Archipel, dans quelques cantons de la Syrie et dans une bonne partie de la Perse et de l'Inde.

Les seuls objets d'exportation de l'île de Crète sont l'huile, le savon, la cire, le miel, le fromage, le raisin sec, l'amande, la noix, la châtaigne, la caroube, la graine de lin et la racine de réglisse.

On évalue à deux cent mille milleroles (1) les huiles que l'île peut fournir avec une bonne récolte. Les Français en retirent à peu près le quart : les Italiens et les Allemands en emportent une petite quantité : les gens du pays en font une grande consommation pour leur nourriture. Tout le reste est consommé par les savoneries.

Après l'huile, le savon est un des objets les plus importans d'exportation. Il passe à Tunis, à Constantinople et dans toutes les villes du Levant. Il ne vaut pas celui de Marseille pour laver et nétoyer le linge, et cependant les Turcs le préfèrent, parce qu'il est moins cher et qu'il est d'ailleurs presqu'aussi bon que le nôtre pour laver leur corps, raser leur tête, et pour les autres usages auxquels ils le destinent.

Il y a vingt-cinq savoneries à Candie, qui emploient la majeure partie des huiles de la province et de toutes celles situées à l'est de l'île. Il y avait autrefois plusieurs maisons françaises dans cette ville, qui fesaient passer à Marseille une partie des huiles que l'on récoltait aux environs. Elles fesaient aussi des chargemens à Spina-Longa, à Mirabel, à Settia et à Géra-Pétra; mais les négocians ont été obligés peu à peu d'abandonner leurs établissemens, parce que les Turcs qui voulaient s'emparer de toutes les huiles de ces contrées pour leurs savoneries, ont souvent ameuté contr'eux la populace et mis leur vie en danger. On peut s'attendre qu'il en arrivera un jour autant à la Canée. Les maisons françaises ne s'y soutiennent que parce que le douanier actuel est

(1) Mesure de Marseille, qui équivaut à soixante-six pintes, mesure de Paris.

puissant,

puissant, et qu'il trouve un plus grand bénéfice à l'extraction de l'huile faite par les Européens, qu'à celle du savon faite par les Turcs; car les Européens paient en Crète trois pour cent de la valeur des marchandises, tandis que les Turcs n'y paient que deux et demi. Les Grecs, les Juifs et les Arméniens paient cinq pour cent.

Quoique les huiles soient très-abondantes aux environs de Réthymo, il n'y a jusqu'à présent que huit savoneries dans cette ville, parce que les Français établis à la Canée y font encore plusieurs chargemens d'huile, et parce que la plupart de ces fabriques appartiennent à des Juifs protégés de la France. Si les Turcs parviennent à s'emparer de toutes ces savoneries, ainsi qu'ils le tentent souvent, les négocians français seront obligés de renoncer aux huiles de Réthymo, attendu que les Turcs alors voudront taxer les huiles de cette province, comme ils l'ont fait à Candie, et se réserver pour eux seuls tous les profits.

Il y a vingt savoneries à la Canée, qui emploient les huiles des provinces de Kissamos, de Sélino et de Kidonia; mais ces huiles sont si abondantes, que les maisons françaises établies dans cette ville font passer à Marseille, pendant l'année de la récolte et la suivante, pour une valeur de un à deux millions de nos francs.

La cire qui ne se consomme point dans l'île, est achetée par les négocians français, qui la font passer à Marseille. Cet objet, qui est ordinairement de 12 à 15,000 francs, monte quelquefois à 30,000 et même davantage.

Le miel est peu important : il passe à Constantinople et en Égypte.

On évalue l'exportation du fromage de la Sphachie et des environs à plus de 50,000 fr. : il passe presque tout à Constantinople.

Le raisin sec est un article considérable d'exportation. On l'envoie en Égypte et en Syrie. Quelques années avant notre arrivée, un navire anglais en fit un chargement qui ne réussit pas sans doute, puisqu'aucun autre navire de cette nation ne s'est présenté depuis lors pour le même objet. Le raisin sec de Crète ayant de gros pepins, étant mal-propre et souvent imprégné de

terre, ne peut convenir aux Anglais, qui mettent ce fruit dans leurs poudings. On ne s'en sert guère, dans le Levant, qu'à faire de l'eau-de-vie et des sorbets.

Les autres fruits passent en Égypte et en Syrie, ainsi que la racine de réglisse. La graine de lin est achetée par les Italiens.

Les Français apportent, année commune, de Marseille, pour une valeur de 150 à 160,000 francs, en draps de Carcassone, dorures, galons et étoffes de Lyon, en serges impériales fabriquées à Nîmes, en grenaille, étain, fer, acier, café, sucre, muscade, gérofle, indigo, cochenille, papier, et en divers objets de clincaillerie.

On apporte de Venise et de Trieste, de la verrerie, de la clincaillerie, et surtout des planches, dont la plus grande partie sert à faire les caisses à savon. Les retours se font en huile, en savon et en cire. Comme ces denrées y ont plus de valeur que celles qu'on apporte, on solde en sequins de Venise.

Les habitans des îles de l'Archipel apportent à Candie et à la Canée, presque tout le bois nécessaire aux savoneries ; ils le prennent, soit en Caramanie, soit en Grèce. Il arrive chaque année dix à douze bateaux, évalués chacun 12 ou 1500 piastres. Ils prennent en retour de l'huile et du savon.

Les Crétois font eux-mêmes quelque commerce : ils tirent de Salonique, du blé, du coton, du tabac et du fer ; de Constantinople, des étoffes de Brousse, des châlis d'Angora, des souliers, des mouchoirs pour la coiffure de leurs femmes, des ustensiles de cuivre. Ils prennent à Smyrne, des cuirs, des marroquins, du coton, des couvertures piquées, des châlons anglais et quelques marchandises de France.

Ils prennent à Gaze, des cendres pour leurs savoneries ; à Alep, des étoffes de soie : ils achètent sur toute la côte de Syrie, du blé et de la soie.

L'Égypte leur fournit du blé, du riz, du lin, des toileries et des cendres. Derne et Bengazi, sur la côte d'Afrique, envoient du beurre connu sous le nom de *mantègue*. Tunis et Tripoli échangent leurs bonnets et leur blé avec du savon et des sequins.

On trouve sur le mont Ida et la Sphachie, une espèce de tragacanthe qui fournit un peu de gomme adragant ; mais cette production n'y est pas assez abondante pour être récoltée et entrer dans le commerce.

Le ladanum est un objet peu important : il en passe une très-petite quantité à Smyrne et à Constantinople.

La laine est courte, grossière et semblable à celle des îles de l'Archipel. Elle se consomme toute dans le pays.

Tout le monde connaît la pierre à aiguiser que le commerce retire de Crète et de Stancho. La première, moins bonne et moins fine que l'autre, se trouve au sud-ouest de Réthymo, dans le territoire des Sphachiotes. On l'apporte ordinairement dans le port de la Canée, d'où elle passe à Marseille et dans quelques villes de l'Italie.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE TOME PREMIER.

CHAPITRE PREMIER. *Départ de Paris. Séjour à Toulon et à Marseille. Départ de cette dernière ville avec un convoi destiné pour le Levant. Conduite des officiers du navire. Arrivée à Constantinople.* . . . . . Pag. 1

CHAP. II. *Beauté du site de Constantinople. Séjour en cette ville. Arrestation à Trawnik, de l'envoyé de la République. Conduite de la Porte. Arrivée d'une ambassade extraordinaire russe.* 8

CHAP. III. *Caractère des Musulmans, des Grecs, des Arméniens et des Juifs. Population de Constantinople. Moyen d'existence des habitans.* 14

CHAP. IV. *Du sérail du grand-seigneur. Des eunuques, des pages, des jardiniers, des muets, des nains, des capidjis.* . 23

CHAP. V. *Des caïques. Du capitan-pacha. De la marine turque. Des galiondgis. Avantages du port de Constantinople.* . . 30

CHAP. VI. *Promenade des environs de Péra. Tombeaux des Arméniens. Course à Scutari. Description des cimetières. Montagne de Bourgourlou. Cérémonies des derviches hurleurs.* . 39

CHAP. VII. *Description des environs de Constantinople. Promenade du sultan. Établissemens de Levens-schiflit. Manufacture de poudre de Saint-Stéphano. Usage des Orientaux.* . . . 50

CHAP. VIII. *Description du Bosphore et de ses environs. Arrivée à Buyuk-déré. Du platane qu'on y remarque. Indices d'un volcan à l'embouchure de la Mer-Noire.* 60

CHAP. IX. *Erreur que présentent les cartes de la Mer-Noire. Montagne du Géant. Tremblement de terre. Environs de Belgrade. Mine de bois fossile. Pêche usitée aux environs de Constantinople.* 71

CHAP. X. *Course aux îles des Princes. Amusement qu'on y trouve. Leur description, leur culture et leurs productions. Position avantageuse pour l'établissement d'un lazaret.* 78

CHAP. XI. *Entrée dans un harem. Mariage des Musulmans. Polygamie; ses résultats. Influence des femmes dans toutes les affaires.* 84

CHAP. XII. *Des Géorgiènes et des Circassiènes. De l'esclavage. Entrée dans le marché des esclaves femelles. Usage des femmes à l'égard de l'alaitement et de la stérilité. Des haréms et des bains.* 97

CHAP. XIII. *Promenade aux eaux douces. Revue d'une armée turque. Origine de la révolte de Pasvan-Oglou : précis historique des événemens qui ont eu lieu jusqu'à ce jour.* 108

CHAP. XIV. *Position et température de Constantinople. Construction des maisons. Usage du tandour et des pelisses. Incendies. Chiens et vautours.* 126

CHAP. XV. *De la peste. Indications curatives de cette maladie.* 137

CHAP. XVI. *Des ulémas. Différence qu'il y a entre ce corps et les ministres du culte. Des tribunaux de justice. De l'hérédité.* 150

CHAP. XVII. *Des pachas, vaivodes et mutselims. Des beylers-beys, sangiaks-beys, zaïms et timariots. Des janissaires, spahis et autres gens de guerre. Limites des pouvoirs du sultan et des pachas.* 164

CHAP. XVIII. *Du grand-visir. Du divan de la Porte et des membres qui le composent. Des kodjakians et des biens vacoufs.* 177

CHAP. XIX. *Commerce d'exportation. Substances alimentaires. Bois de chauffage, de menuiserie, de charpente et de construction.* 188

CHAP. XX. *Des drogmans et des barataires. Du mariage des négocians. Des ouvriers français établis au Levant. De la caravane.* 209

CHAP. XXI. *Départ de Constantinople pour le golfe de Mun-*

dania. Séjour à Ghemlek. Chantier turc. Bois de construction. Culture. Histoire naturelle. Iles de la Propontide. Gallipoli. Lampsaque. Arrivée aux Dardanelles. 218

CHAP. XXII. *Séjour aux Dardanelles. Description de l'Hellespont et des villes situées sur ses rives. Productions et commerce de ces contrées.* 232

CHAP. XXIII. *Course à la Troade. Description de cette contrée. Aperçu de sa population et de ses productions. Des chênes qui produisent la galle du commerce et la vélanède.* 243

CHAP. XXIV. *Notice sur Alexandria-Troas et ses environs. Arrivée à Ténédos. Description de cette île. Ses productions. Mœurs des habitans.* 257

CHAP. XXV. *Arrivée à Lesbos. Description de cette île. Sa population et son commerce.* 265

CHAP. XXVI. *Arrivée à Scio. Description de l'île. Mœurs et industrie des habitans. Priviléges. Antiquités. Histoire naturelle. Productions et commerce.* 276

CHAP. XXVII. *Départ de Scio. Séjour à Tchesmé, à Tine, à Andros, à Myconi, à Délos, à Naxie, à Paros, à Antiparos.* 298

CHAP. XXVIII. *Départ de Naxos. Relâche à Nio : productions et industrie des habitans. Départ de cette île. Vue de Sikinos, de Pholégandros. Arrivée à Cimolis. Crainte des habitans. Description de cette île volcanique. Origine de la terre cimolée. Fouille à des sépultures anciennes. Chasse à Polino. Serpens et chèvres sauvages de cette île.* 318

CHAP. XXIX. *Arrivée à Milo. Description de cette île. Son volcan, ses grottes, ses eaux minérales. Situation de l'ancienne ville. Nombreuses catacombes qui se trouvent aux environs.* 330

CHAP. XXX. *Retour à Cimolis. Départ pour Santorin : description de cette île. Formation de sa rade et des trois îles qui s'y trouvent. Industrie des habitans : productions, impôt. Histoire naturelle. Étendue de la rade et profondeur de la mer.* 347

CHAP. XXXI. *Arrivée à Candie : description de cette ville. Visite au pacha. Départ. Arrivée à Réthymo. Conduite du pacha. Arrivée à la Canée : description des environs. Température. Observations sur les vents. Tremblement de terre.* 366

CHAP. XXXII. *Division de l'île. Des agas : de leurs droits sur les terres : de la police qu'ils exercent. Réflexions à ce sujet. Des peuples qui se sont succédés en Crète. Des Abadiotes. Des Sphachiotes. Précis historique sur Lambro Cansiani.* 385

CHAP. XXXIII. *Étendue et population de l'île de Crète. Détails sur les produits de chaque province. Plantes dont les habitans font usage. Histoire naturelle.* 400

CHAP. XXXIV. *État de l'agriculture et de l'industrie en Crète. Caractère des Turcs : précautions qu'ils prennent contre la peste. Commerce d'exportation et d'importation de cette île.* 419

FIN DE LA TABLE.

ERRATA

DU TOME PREMIER.

Page 6, *ligne* 33, en observant et dressant, *lisez :* en dressant.
Page 18, *première ligne de la note*, quinze cents, *lisez:* quinze mille.
Page 38, *ligne* 16, mais, *lisez :* que.
Page 78, *ligne* 15, grandes, *lisez :* grands.
Page 96, *ligne* 14, ne, *lisez :* ne le.
Page 100, *ligne* 2, douceurs, *lisez :* douceur.
Page 114, *ligne* 28, en s'opposant, *lisez :* de s'opposer.
Page 118, *ligne* 32, s'avancèrent, *lisez :* s'approchèrent.
Page 143, *ligne* 30, toutes, *lisez :* tout.
Page 150, *ligne* 16, au trône lui-même, *lisez :* au trône même.
Page 168, *ligne* 15, vis-à-vis les, *lisez :* à l'égard des.
Page 169, *ligne* 29, beaucoup de personnes riches, *lisez :* beaucoup de riches.
Page 178, *ligne* 11, à qui, *lisez :* que.
Page 190, *ligne* 21, parvenne, *lisez :* parvenue.
Page 215, *ligne* 7, loin, *lisez :* hors.
Page 232, *ligne* 4, *après* d'Hellé, *ajoutez :* est.
Page 266, *ligne* 10, de n'être, *lisez :* d'être.
Page 272, *ligne* 19, *après* aimable, *mettez* un point.
Page 297, *ligne* 23, *après* oriental, *ajoutez : pl.* 17, *fig.* 11, *a*; *fig.* 11, *b.*
Page 303, *ligne* 14, Smyrme, *lisez :* Smyrne.
Même page, *ligne* 32, *rentranchez :* en.
Page 321, *ligne* 22, et nous invitèrent non-seulement, *lisez :* et non-seulement nous invitèrent.
Page 335, *ligne* 18, nous nous, *lisez :* nous.
Page 356, *après* former, *mettez* un point d'interrogation.
Page 364, *ligne* 25, *après* pieds, *ajoutez :* de.
Page 368, *ligne* 29, le site, *lisez :* la position.
Même page, *dernière ligne*, celle, *lisez :* celles.
Page 387, *ligne* 9, tout-puissant qu'est, *lisez :* tout puissant que soit.
Page 390, *ligne* 32, ils reçoivent et donnent, *lisez :* ils donnent.

00038463

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015